

FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

L'ÉPOPÉE DES INSECTES

LA PENSÉE, LA POÉSIE ET L'ART
DANS LES SOUVENIRS ENTOMOLOGIQUES
DE FABRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

EMILE REVEL

Agrégé de l'Université
Professeur au Collège Impérial

MARSEILLE
IMPRIMERIE DU SÉMAPHORE
17-19, rue Venture

1942

L'ÉPOPÉE DES INSECTES



FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

L'ÉPOPÉE DES INSECTES

LA PENSÉE, LA POÉSIE ET L'ART
DANS LES SOUVENIRS ENTOMOLOGIQUES
DE FABRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

EMILE REVEL

Agrégé de l'Université
Professeur au Collège Impérial

MARSEILLE
IMPRIMERIE DU SÉMAPHORE
17-19, rue Venture

1942



A

SON ALTESSE IMPÉRIALE

LE PRINCE MOULAY HASSAN

*Je tiens à remercier M. le professeur POMMIER
pour l'honneur qu'il m'a fait en acceptant de juger cette thèse*

INTRODUCTION

Au XIX^{me} siècle, l'élan hardi de la curiosité, la passion, l'enthousiasme, se rallumèrent plus brillants que jamais. Les Romantiques — et l'on fut romantique d'un bout à l'autre de ce siècle ; Leconte de Lisle le fut autant que Victor Hugo, Renan autant que Michelet, Fabre plus que Cuvier — les Romantiques éprouvèrent le besoin de pénétrer partout dans l'immense variété de l'univers. Etouffant dans le monde fini, ils voulaient voir resplendir l'image divine dans un miroir infini ; ils reculèrent indéfiniment les horizons de l'œil et de la pensée, et ajoutèrent science à science et monde à monde.

Toutes les branches des connaissances humaines firent alors des progrès dont le tableau seul étonne l'intelligence. Grande époque pour la poésie, pour l'histoire, pour l'exploration du globe, pour la physique et la chimie ; grande époque pour les sciences de la nature.

La science de la vie, la biologie émergea alors des ténèbres où elle gisait dans une existence latente et embryonnaire : Lamarck est le premier qui en emploie le mot. Car les hommes de ce temps ont sur toutes choses la passion de la vie : ils veulent tout savoir des êtres, les décrire, les classer, les expliquer. D'une part s'accumulent les faits d'observation : bien avant que s'achève la moitié du siècle, le nombre des plantes, des insectes et autres animaux, des fossiles catalogués, est déjà prodigieux. D'autre part s'accomplissent de suprêmes efforts pour formuler des lois manifestant l'ordonnance et l'économie de la nature. Lamarck s'applique à la philosophie zoologique et Geoffroy Saint-Hilaire à la philosophie anatomique ; Cuvier défend le finalisme ; Marcel de Serres, Flourens, Blainville, Straus-Durekheim, etc. sont des fanatiques de la « théologie de la nature ».

Plus que jamais, en effet, on demande aux sciences le mot de l'énigme. Ces Romantiques (et même les plus indépendants et les plus novateurs, même Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire) sont des hommes enivrés de Dieu. Ils veulent impérieusement que la nature leur révèle quelle est cette puissance infinie d'exister et d'agir qui soulève les êtres vivants, d'où viennent les forces plastiques et végétatives du globe. Il leur semble que la nature patiemment sollicitée, doit nous offrir une image de Dieu, puisqu'elle est inépuisable et indéfinie comme lui dans la multitude de ses productions, puisqu'elle est pleine de ses merveilles. Ainsi les sciences naturelles revêtent la majesté d'une théologie.

On comprend pourquoi ces hommes passionnés d'absolu interrogent avec tant de véhémence la nature, pourquoi ils dardent sur elle des yeux si aigus. Tous les êtres qu'elle tire de son sein à flots intarissables, toutes les formes qu'elle déploie, tous les événements qu'elle déroule, offrent des

significations transcendantes qu'il faut savoir interpréter et déchiffrer. Les savants romantiques caressent le magnifique espoir de reconnaître Dieu dans ce sanctuaire enveloppé d'une mystérieuse lumière, qu'il s'est fait au sein de l'espace, et qui est notre Univers, où il réside visible et caché.



Ce besoin de pénétrer tous les secrets de la nature explique que les Insectes aient alors brusquement surgi de la Nuit Cimmérienne. On crut que ces petits êtres peu connus et méprisés jusque là étaient capables de grandes révélations. Un demi-siècle plus tôt, un Buffon les appelait encore « les espèces les plus viles », disait qu'une mouche « ne doit pas tenir dans la tête d'un naturaliste plus de place qu'elle n'en tient dans la Nature » ; et l'*Encyclopédie*, prétendu inventaire des connaissances humaines, leur consacrait un article d'une amusante insuffisance. Certes, il y avait bien eu deux ou trois entomologistes de génie : le sombre et vertigineux Swammerdam, que firent délirer la découverte des métamorphoses et tout le spectacle de l'infiniment petit ; Réaumur, observateur consciencieux des insectes dans leurs actes élémentaires ; Charles Bonnet, qui découvrit à l'âge de vingt ans la parthénogénèse des pucerons... Mais de tels hommes étaient des exceptions ; pour le grand public et pour la majorité des gens cultivés, les insectes existaient à peine, le nombre des espèces connues ne dépassait pas quelques douzaines, et tel était le dédain qu'ils inspiraient, que Réaumur, au début de ses *Mémoires*, s'excusait presque de s'intéresser à eux.

Mais voici le XIX^{me} siècle, et brusquement la passion des insectes devient générale, l'entomologie se constitue, les ouvrages qui leur sont consacrés se multiplient, une fièvre ardente se déclare. En 1832, à son discours d'ouverture de la Société Entomologique de France, Latreille le faisait remarquer ; trente ans plus tôt, c'est à peine si l'on comptait dix amateurs d'entomologie en tout ; « et aujourd'hui (1832), il n'est presque pas de cité populeuse qui n'en offre quelqu'un » (1). Et Lacordaire, dans son *Introduction à l'Entomologie* (2), d'Orbigny, dans la préface de son *Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, etc. constatent aussi l'intensité du mouvement. Des publications de toutes sortes, l'*Encyclopédie méthodique*, le *Journal d'Histoire Naturelle*, les *Actes de la Société d'Histoire Naturelle de Paris*, les *Annales du Muséum*, les *Annales des Sciences Naturelles*, etc. traitent des Insectes avec une abondance incroyable. Chaque année, l'entomologie s'enrichit de monographie, de mémoires, de faunes locales. Dans les musées des grandes et des petites villes, les collections d'insectes occupent de plus en plus de place ; et les moindres espèces y figurent, toutes portant des noms depuis que Linné a imposé une nomenclature précise et que Latreille, le « Père de l'Entomologie », a donné le signalement exact d'innombrables insectes. Ce monde apparaît dans son immensité et va sans cesse s'accroissant : un zèle sans pareil se manifeste pour la description et l'étude des espèces nouvelles. Surtout, on soupçonne dans leur vie intime des mystères dont Swammerdam et Réaumur n'avaient connu que la surface : Audoin, Newport, Léon Dufour veulent pénétrer ces mystères et se plongent dans l'abîme du petit aussi vertigineusement

(1) Cf. *Ann. des Sciences Naturelles* (1832), p. 22 et suiv.

(2) Lacordaire, *Introd. à l'Entomologie* (1838), II, p. 655.

que Herschell, Leverrier, Laplace, se sont lancés dans l'abîme du ciel. Les voici, tous ces entomologistes auxquels le Romantisme a donné la passion et le vertige de la vie infime : ils sont légion, ils s'appellent, outre Latreille, L. Dufour, Audoin, Newport déjà nommés, Huber des Abeilles et Huber des Fourmis, Olivier, Lepelletier de Saint-Fargeau, Duméril, Lacordaire, Marcel de Serres, Emile Blanchard, Lucas, Dejan, Boisduval, Dutrochet, Percheron, etc., etc.

Et tandis qu'aux siècles précédents la grande littérature était sans sollicitude pour ces « bestions », ces « excréments de la terre », on voit maintenant un Michelet exalter « L'Insecte » et son livre est une belle œuvre d'art ; Edgar Quinet, dans un magistral poème en prose sur la Création, raconte avec un lyrisme quasi apollinien l'odyssée des insectes siluriens, libellules, cigales, blattes, éphémères, parvenus jusqu'à nous malgré l'usure des millénaires ; et leurs stridulations au milieu du silence des campagnes retentissaient à ses oreilles comme un écho des âges géologiques. Victor Hugo lit avec enthousiasme *L'Insecte* de Michelet, ce « beau livre profond et tendre » et félicite l'historien d'avoir trempé sa plume dans « le grand encrier des ténèbres où il y a tant de lumière ». Le bon Laprade se croit « impur » quand dans l'ombre en marchant il écrase un insecte. George Sand pleure la mort d'un grillon qui était « son génie familial ». Et Hérédia fait l'épithaphe d'une sauterelle. *L'Insecte* entre dans la Littérature comme il est entré dans la Science (1).



Or il naquit en 1823, dans les Cévennes, un homme qui devait concentrer en lui et pour ainsi dire incarner cette passion entomologique du siècle, brasser, dominer la matière élaborée par ses émules et ses prédécesseurs, et à force de conviction, d'amour et de patience, devenir le poète épique des races pullulantes : c'est Fabre. Chercheur, observateur, poète, au plus haut point doué du génie de la nature, il ne fut pas de ces savants qui violentent et martyrisent leurs sujets d'étude pour en obtenir des révélations. Son cœur chaleureux et compatissant lui inspira la volonté d'étudier les Insectes sans presque toucher à leur liberté, et de consacrer tout son temps, toute sa sollicitude et toute sa vie à la contemplation de leurs destinées.

Il suivit ainsi dans leur existence entière de très nombreuses espèces et chaque espèce pendant plusieurs générations, capable, pendant trois quarts de siècle et plus, de leur sacrifier ses loisirs, de marcher à leur recherche des heures entières en rase campagne et de stationner devant leurs nids sous la flamme du soleil, de veiller pour eux la nuit, comme avait fait jadis Swammerdam, pareillement envoûté.

A quels sortilèges faut-il attribuer de tels envoûtements ?

L'Insecte n'est le plus souvent qu'un petit monstre obscur et mêlé à la terre, ou une débile créature volante exposée à tous les hasards. C'est une minime masse de matière, un petit système nerveux où crépite à peine une étincelle de vie. Erreur ! cette étincelle, c'est l'instinct, *divinæ particulam auræ*, rayonnante comme une lampe qui guide la bestiole dans les sentiers ténébreux du monde. Lampe toujours éclairée : car une sorte de

(1) Pour les références, voir ici, Deuxième Partie, chap. II.

Prédestination a tracé à l'insecte, dès les Origines, sa carrière en même temps qu'elle lui a assigné sa forme et son espèce. Et il s'est mis à défier l'éternité : pour chaque espèce, le temps est en rotation perpétuelle sur lui-même ; les phases successives de l'histoire d'un individu recommencent identiquement dans l'histoire d'un autre individu ; et la roue tourne ainsi depuis toujours, à jamais, sans secousse ; et tandis que le Trilobite, les Dinosauriens, le Mégathérium se sont laissés abolir, la Blatte, l'Ephémère et le Protoscorpion des ilots siluriens tournent toujours autour de la vis sans fin, transmettant leur effigie à leurs plus lointains descendants. Le flot des siècles qui entraîne tout n'a pas changé l'insecte inaltérable.

Or Fabre, constamment aux prises, comme les penseurs du Romantisme, avec les problèmes de Dieu, de la création et de la destinée, crut qu'un être aussi extraordinaire pourrait l'aider à résoudre ces problèmes. Il lui sembla que l'instinct d'un Scarabée, d'un Sphégien ou d'un Charançon crie avec la plus éclatante énergie, qu'il y a dans ce monde autre chose que le hasard et que la matière. Les Insectes, de même que tout l'Univers, sont régis par une Intelligence. Les lois d'une haute Providence veillent à enseigner au Calicurgue la paralysation non moins qu'à déployer les ailes d'un papillon ou à mener une larve à la lumière.

C'est la conviction commune aux savants romantiques : la connaissance des lois et des phénomènes de la nature doit mener l'esprit humain à une idée plus juste de la grandeur et de la sagesse du Créateur. Ainsi, l'aspiration qui toute sa vie entraîna Fabre vers les Insectes, procédait en réalité d'un besoin de satisfaire par eux sa Foi profonde ; et le suprême objet poursuivi à travers leur mirage était Dieu ! Ces grouillements d'inconcevable vie éveillaient en lui l'exaltation, parce qu'il avait la sensation de pouvoir accéder par eux jusqu'à l'âme du monde. Il aima les Insectes comme par gratitude pour leur rôle de Médiateurs.

Chimères et folie romantique ! Peut-être. La sagesse des savants d'aujourd'hui consiste à écarter toute métaphysique ; la sagesse de Fabre fut une sagesse de philosophe antique, s'obstinant à méditer les plus grands problèmes. Mais si, comme l'ont cru tant de sublimes rêveurs, l'univers est vraiment un symbole de l'Etre infini, comme on comprend les ivresses de cette science mystique !

En tout cas, de telles chimères eurent cela de bienfaisant pour Fabre qu'elles le menèrent sur les sommets de l'art. La passion des Insectes et des choses divines firent de lui un poète épique. On sait qu'au XIX^{me} siècle naquit une nouvelle forme de l'épopée, indécise, mal définie, tantôt en vers et tantôt en prose, mais certainement plus épique que toutes les *Franciades* et *Henriades* régulières.

Or, les *Souvenirs Entomologiques* ont à la fois l'âme et la forme de l'épopée. Voici une œuvre qui embrasse le monde infini des races pullulantes, leurs mémorables histoires, leurs fastes et leurs gestes. Le sujet d'une épopée ne doit pas comporter des faits réels trop rapprochés et trop connus : ce qui lui convient, c'est une atmosphère de légende, où les événements se profilent agrandis dans une certaine brume de lointain. Quoique vivant presque dans notre entourage, les Insectes nous apparaissent justement dans l'éloignement quasi fabuleux de leur disproportion avec nous, de leurs essentielles différences de nature et de tout leur mystère. *Major e longinquo reverentia* : ces biographies d'insectes vous ont des allures de puissantes légendes.

L'épopée de Fabre prélude par une sorte de Péan qui célèbre le retour du printemps. Et aussitôt nous entrons dans le vif du sujet avec les hauts faits du Bousier divin et du transcendant Cerceris. Une à une, toutes les tribus pygméennes vont apparaître et faire fluer sans trêve le déroulement de leurs générations et le récit de leurs vicissitudes, en des scènes que l'Homère des Insectes variera avec une dextérité prodigieuse. Certes, ces récits prennent, à peu près tous, chaque héros depuis le berceau de sa naissance jusqu'au berceau de ses fils. Mais ici, l'aède dit les travaux et les jours, là il narre les guerres et les exodes ; ailleurs ce sont les fêtes nuptiales, les frénésies des enfants du Soleil, les rites mystérieux des enfants de la Nuit. Et tout cela pendant que le globe tourne : la grande horloge vitale rythme strictement les temps de leur existence ; la vie des Insectes est suspendue aux astres du zodiaque.

Mais c'est surtout quand la température s'élève et exalte la nature, que se mettent à pulluler et à frémir d'allégresse les phalanges sorties du sein de la Terre. Au milieu de la parure du monde retentissent des accents passionnés ; des tristesses et des joies inconnues se modulent dans l'herbe et sur les arbres. La *Venus genitrix* engendre les nouveau-nés par myriades ; car les plus anciens des êtres sont toujours, malgré le poids de tant de millénaires, les plus prolifiques, les plus soumis aux forces génératrices qui règnent sur l'univers.



Épique, Fabre le fut aussi à la manière des antiques rapsodes, par la souveraine coordination et mise au point qu'il effectua sur les travaux de ses prédécesseurs. Tout ce qu'on avait pu écrire de bon sur les Insectes lui parut digne d'entrer dans son monument : il réunit et compara les traditions entomologiques, revit, completa les découvertes des Réaumur, des Latreille, des Audoin, des Léon Dufour, concilia les explications divergentes, combla les vides. On sait aujourd'hui tout ce que les Védas, la Bible ou l'Illiade nécessitèrent pour leur création de poètes et d'années : un poème épique, une somme religieux ou philosophique ne sont jamais l'ouvrage d'un homme ; un siècle ou des siècles entiers y travaillent. De même les *Souvenirs* sont le testament de la France entomologique. Cinquante entomologistes depuis Réaumur, dont plusieurs étaient des savants, des poètes et des sages, avaient préparé les matériaux de l'œuvre décisive. Fabre fut leur héritier.

Mais n'allons point réduire son rôle à celui d'un rapsode habile à raccorder des morceaux d'épopée. Ses lectures, très vastes certes, encyclopédiques, ne firent que prolonger une forte expérience personnelle. Celui que Darwin appelle dans l'*Origine des Espèces* « l'observateur inimitable » observa toute sa vie avec une acuité de regard singulière et réunit autant de faits que les plus grands des biologistes. Dans la chaîne d'hommes inspirés qui chantèrent les Insectes, s'il est vrai que d'autres lui transmirent quelque chose de leur inspiration, lui-même les domina tous ; il incarna au plus haut degré la passion des hommes du xix^e siècle pour les « atomes animés par le souffle divin » (1), les innombrables pygmées de la terre.

(1) Lamartine, 4^e Harmonie.

A tous points de vue, les *Souvenirs Entomologiques* méritent donc d'être acclamés Bible de la Nature (comme jadis s'était intitulé l'ouvrage fameux de Swammerdam). Par leur inspiration religieuse, leur allure épique, leur aspect de myriologie ils ont bien les caractères d'un Testament de l'intelligence humaine.

Et l'art qui s'y déploie est un art complet. Dans ces dix volumes qui furent écrits avec une joie grave et sainte, toutes les ressources du style ont été mises en œuvre : les figures, les cadences, les tours qu'un Longin peut conseiller dans un *Traité du Sublime*, viennent hausser cette prose jusqu'au ton de la poésie. Cette histoire des Insectes est un chant : elle est immensément musicale par l'intensité du récit et la profondeur de la pensée. Toutes les choses intenses et profondes sont des chants.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMÈRE DES INSECTES

N.-B. — Les références chiffrées, sans autre indication, renvoient aux *Souvenirs Entomologiques*, édition définitive illustrée.

Ex. (VII. 389), lisez : *Souvenirs Entomologiques*, VII^e série, page 389.

Lorsque la date de publication d'un ouvrage est fournie sans autre indication, l'ouvrage a été édité à Paris.

Ex. A. L. Fée : *Misères des Animaux*, 1863, lisez : Paris, 1863.

PROLOGUE BIOGRAPHIQUE

De la vie de Fabre, on ne connaît à vrai dire que les grandes lignes. La période de la retraite à Sérignan s'est reflétée par fragments dans les *Souvenirs*; mais c'est la plus dénuée d'action extérieure et d'événements, étant une longue méditation de trente années devant l'épopée des insectes. Sur les cinquante-sept premières années de sa vie, on n'a que l'ouvrage du docteur Legros : *La vie de Fabre par un disciple*, admirable dans son ensemble, mais forcément incomplète sur le détail.

La faute n'en est pas au biographe. Comme beaucoup de maîtres illustres, dédaigneux du bruit, de l'emphase et de la réclame, concentré dans son labeur et dans l'isolement de son génie, Fabre s'est peu livré. Lisons ses *Souvenirs* ; ils ont l'air d'une autobiographie ; et cependant l'auteur serait un personnage bien mystérieux, si l'on devait s'en tenir sur son compte aux renseignements écourtés qui s'y trouvent. Ils se taisent obstinément sur son amitié avec Stuart Mill, sur la tâche qu'il accomplit comme conservateur du Muséum Requier à Avignon, sur ses rapports avec les félibres, la composition des *Oubreto*, etc... Comme ces faits ont leur utilité pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous commencerons donc par une petite histoire explicative du destin de Fabre, aussi précise que possible (1).

Qu'on nous permette d'abord cette remarque. La vie de Fabre est revêtue d'un caractère extraordinaire. On la dirait toute pénétrée de finalité. On a l'impression qu'il fallait qu'il devînt l'Homère des insectes. Jusqu'à 57 ans, il donne le spectacle d'une grande passion comprimée, il souffre de ne pouvoir s'occuper d'eux qu'à ses moments perdus ; à 57 ans, il s'enferme à l'Harmas, et sa vie, une nouvelle vie et presque une nouvelle jeunesse, recommence pour lui ; la sénilité ne l'atteindra que lorsqu'il aura écrit sa grande geste des Insectes, c'est-à-dire dix gros volumes ; il ne sera un vieillard qu'après la publication du dixième volume, c'est-à-dire à près de 90 ans.

N'allons pas croire que toute sa vigoureuse jeunesse, ni qu'une partie de sa puissante maturité, aient été perdues pour sa vocation. On verra qu'au contraire, en cette longue fraction de son existence, Fabre contempla le théâtre de la nature et de la vie, qu'il s'assimila des lectures considérables, compila des centaines d'auteurs, tailla sa plume ; de sorte que, si son destin s'était réalisé plus tôt, s'il avait réussi dans ses projets universitaires

(1) Nous n'avons pas cru nécessaire d'attester par des références la plupart des faits rappelés dans le présent chapitre. La biographie écrite par le Dr Legros (Delagrave, 1924) en garantit strictement l'exactitude.

et rapidement obtenu une chaire d'entomologie, il eût été un savant zoologue, un professeur comme Blainville ou Milne-Edwards, — non l'Homère des Insectes que fit de lui un destin longtemps retardé, une interminable préparation littéraire autant que scientifique.

*
**

Jean-Henri Fabre était originaire du Haut-Rouergue. Il appartenait à l'une de ces races du Massif Central où le vieil élément celtique semble le mieux s'être maintenu. Il naquit le 22 décembre 1823, à Saint-Léons-du-Lévézou, chef-lieu de commune du canton de Vezins, dans l'arrondissement de Millau. Ce n'est pas sans peine qu'on découvre sur une carte d'Etat-Major ce pauvre village, où le car vous mène aujourd'hui (de Millau) en une heure environ, mais que la difficulté des communications isolait alors sur les hauteurs du Lévézou, à près de 800 mètres d'altitude. Son église, ses maisons, ses tilleuls sont étagés sur les pentes exposées au midi d'une vallée en entonnoir : au fond coule un gai ruisseau, la Muze ou Muzette ; la maisonnette où naquit Fabre, qui existe encore, est une des plus haut placées du village ; pour la trouver d'emblée, prenez pour vous guider le petit château seigneurial à tourelle, perché au bord de l'entonnoir et qui la domine d'aplomb. Plus haut, seuls des arbres escaladent les dernières crêtes et l'enfant, curieux d'explorer ces limites du monde, grimpait sur les pentes aussi haut qu'il pouvait. Il cherchait des nids, cassait les rochers, se remplissait les poches d'ammonites ou de poudre de mica ; mais rien ne valait la Muze, remplie de bêtes aquatiques et d'algues, et premier témoin de ses efforts pour entrer dans les intimes secrets de la Nature.

Il passa quelques années chez ses grands-parents paternels, au Malaval. Le Malaval était une ferme perdue à quatre ou cinq lieues de Saint-Léons, au milieu de landes hantées des loups, à mille mètres d'altitude. La vie y était rustique et salubre, les mœurs primitives : peu de documents égalent en valeur la peinture saisissante qu'il nous en a laissée au sixième volume des *Souvenirs*.

Le Lévézou, — une des plus arriérées régions de France il y a cent ans — se dresse à l'est du département de l'Aveyron, comme un massif âprement balayé par les tempêtes d'hiver, durant des mois couvert de neige et glacé, mais nullement prosaïque, nullement déshérité de la nature : mi-auvergnat et mi-cévenol, varié, pittoresque ; très verdoyant pendant la belle saison. L'aspect répond bien à l'idée qu'on se fait du paysage celtique : des bois profonds de hêtres et de sapins, de bouleaux et de chênes remplissent d'ombre les croupes et les versants ; des landes étalent la mélancolie de leurs bruyères d'où émergent des blocs de quartz luisant de toutes leurs facettes ; souvent le plateau respire immensément jusqu'à l'horizon splendide : des ruisseaux clairs et vifs murmurent au milieu des herbages.

Vers 1823, les habitants devaient s'y résigner à bien des privations ; les plaisirs et les vanités du monde d'en-bas leur restaient étrangers. Pour atteindre Millau ou Rodez, il fallait marcher pendant des lieues, descendre et remonter d'interminables rampes. Travailler aux champs, paître et soigner les troupeaux, s'approvisionner pour les mauvais jours, constituaient le cycle des occupations. Pour satisfaire le besoin d'une vie meilleure, il n'y avait que la religion, la prière, les promesses éternelles. La foi fut toujours ici très sincère, vécue et vivante, fortement accrochée aux âmes. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que le Rouergue a été une pépinière

d'ardents spiritualistes : parmi ses enfants, on compte des prêtres : le bienheureux François d'Estaing, l'éloquent abbé Frayssinous, Mgr. Affre, archevêque de Paris, tué en prêchant la concorde sur les barricades de 1848, le cardinal Verdier, etc. ; des penseurs catholiques ou d'un déisme passionné, comme De Bonald, le « dernier des scolastiques » ; Pauline de Flaugergues, l'amie d'Henri de Latouche, non indigne de compter parmi nos femmes de lettres et auteur de *La grandeur et la bonté de Dieu manifestées dans ses œuvres* (1835) ; Pierre Pradié, le néo-catholique de 1848 ; Joseph Fabre, promoteur inlassable de la fête nationale de Jeanne d'Arc ; Henri Jaudon, le janséniste mort en 1929 ; de pieux poètes enfin, comme Bernard d'Armagnac, François Fabié, le félibre Justin Bessou, le lamartinien Charles de Pomairéls (1). A cette liste s'ajoute éminemment Fabre, dont l'œuvre nous apparaîtra comme une théologie de la nature. On voit dans quelle mesure ses origines rouergates peuvent expliquer son mysticisme intellectuel, son inextinguible soif de métaphysique.

*
**

Ses ascendants étaient surtout d'humbles laboureurs, des semeurs de seigle, des bouviers, pauvres gens asservis à la glèbe et accomplissant obscurément leur destinée. Le grand-père du Malaval, « pasteur versé dans les choses de la vacherie et de la bergerie », ne devait pas manquer d'allure avec tout ce qui survivait en lui du type primitif, ses manières patriarcales et cette chevelure qui déployait sur ses épaules « l'antique crinière gauloise ». (VI. 38).

Il se trouva pourtant quelques lettrés dans la famille ; l'aïeul maternel et le père de Fabre s'étaient occupés de chicane ; mais ni leur rudimentaire instruction (la littérature se bornait pour eux aux historiettes d'almanach), ni leurs ingrates fonctions (ils allaient « instrumentant par monts et par vaux, d'un misérable insolvable à un autre plus insolvable ») ne pouvaient faire prévoir la haute culture du biologiste issu d'eux. Quant aux femmes, grand'mères et mère n'avaient que le chapelet pour faire diversion à leurs affaires de ménage.

Mais c'étaient de laborieuses et robustes natures, appelées à une étonnante longévité. « Vous m'avez légué... un peu de votre robusticité, un peu de votre amour du travail », leur dit Fabre avec gratitude (VI. 41). Son père, à quatre-vingt-dix ans, était droit comme un I et maniait encore la pelle et le luchet ; il mourut presque centenaire.

Telle est la race de montagnards d'où sortit un des plus hauts et ardents esprits du XIX^{me} siècle. Son hérédité plonge, semble-t-il, directement jusqu'aux sources mystérieuses de la tribu ruthène établie sur le Lévezou depuis des millénaires. Remarquons cependant que le nom de Fabre est d'origine latine. Dans ce forgeron gallo-romain qui transmet le nom, qu'y avait-il d'italien, qu'y avait-il de l'âme des Lucrèce et des Virgile ? Mais Fabre se plaisait lui-même à donner son cas comme échappant à tout atavisme.

*
**

L'enfant a dix ans quand sa famille vient s'installer à Rodez. Accepté comme boursier au Collège Royal de cette ville, il apprend le latin et découvre avec ravissement la poésie des Métamorphoses et des Bucoliques.

(1) Cf. B. Combes de Patris, *Anthologie des Ecrivains du Rouergue*, Rodez, 1935.

Il y reste trois ou quatre ans ; puis ses parents, en butte à la mauvaise fortune, s'étant transportés à Toulouse, il est mis au séminaire de l'Esquile. Mais la misère s'abat sur sa famille ; l'enfant n'a plus qu'à aller gagner son pain. Le voilà sur les routes, demandant du travail, jeûnant souvent et couchant à la belle étoile.

Une ivresse à la manière de Jean-Jacques Rousseau s'empare du petit montagnard quand il découvre le monde méditerranéen. Il est cet homme qu'une fiction de Platon nous montre, ayant grandi dans un lieu ténébreux, et amené soudain à la lumière ; sa surprise et son contentement n'ont pas de bornes : de même, le petit Fabre a le cœur inondé de joie au spectacle d'un monde plein d'insectes et de plantes, bordé d'une mer ineffable.

Un matin de juillet 1840, il arrive à Nîmes avec trois francs en poche (il les avait gagnés à travailler comme manœuvre sur les chantiers du chemin de fer en construction) ; à la devanture d'un libraire, lui tomba sous les yeux un volume de vers du poète-boulangier-Reboul, alors en pleine célébrité. La tentation est trop forte, les trois francs y passent, et il déjeunera d'une grappe de raisin cueillie au bord de la route. Le choix du livre, non moins que le sacrifice d'argent, fait honneur à l'adolescent : l'inspiration de Reboul était grave, élevée, lamartinienne.

*
**

De là, Fabre gagne Avignon : Avignon, la ville sonnante de Rabelais, avec ses vastes débris du temps des papes, ses vieilles rues dont chacune est riche de souvenirs moyenâgeux, ses sept merveilles : le Palais et la Cathédrale sur le rocher des Doms, le pont Saint-Bénézet où tout le monde danse, le Rhône, les remparts, l'église Saint-Agricol, la rue des Teinturiers... Disons-le tout de suite, les yeux de Fabre virent toujours des villes et des sites qui comptent parmi les plus beaux endroits de France.

Il apprit qu'un concours recrutait des élèves-maitres pour l'Ecole Normale de la ville ; il obtient d'y participer, est classé premier : le voilà pensionnaire de l'Ecole, assuré du couvert, du vivre et du pain de l'esprit. Ce sera une des époques bénies de sa vie, deux années de travail, de projets et d'illusions roses (1840-1842). Il apprend le grec, arrache aux textes leur substance, fait des vers annonçant, selon l'Indicateur d'Avignon qui les publie, « d'heureuses dispositions pour la poésie ». Il lit les poèmes de Lamartine et de Victor Hugo ; Bernardin de Saint-Pierre, dont les *Etudes* et les *Harmonies de la Nature*, « longs recueils d'églogues, d'hymnes et de madrigaux en l'honneur de la Providence » comme disait Grimm, sont néanmoins pleines d'idées et de faits, et d'une excellente lecture pour un jeune homme de dix-sept ans. Un passage de ces livres qui célèbre les insectes l'exalte au point de lui inspirer une excellente composition en vers. C'est le premier témoignage que nous ayons de sa vocation naissante. D'autres poésies qu'il publie à cette époque nous montrent un adolescent enflammé par l'idéal, profondément religieux, épris de la nature, avide de savoir, commettant l'erreur généreuse de ne professer qu'ironie et dédain pour la richesse et le succès (1).

*
**

A sa sortie de l'Ecole, Fabre est nommé à Carpentras, « une des plus poétiques villes de France », alors encore « blottie dans son enceinte de

(1) Cf. *Ce que donne l'or*, dans les *Poésies Françaises de Fabre*, p. 6.

remparts crénelés comme une perdrix dans une croûte de pâté », ainsi que la décrivait Jules Sandeau en 1859, « Carpentras, dont le rude nom-gaulois fait sourire le sot et penser l'érudit » (*Souvenirs* III. 204), la « chère petite ville », exquise entre toutes en effet, dont Fabre garda toujours un souvenir attendri. Le Collège de Carpentras avait quelque renommée : trente ans plus tôt, le régent de rhétorique y avait été Raspail, qu'on prenait en 1845 pour un savant, que nos arrières grands-mères révéraient comme un oracle en matière médicale, et qui reste pour nous un des apôtres du suffrage universel. C'est dans ce Collège, et sous l'excitant de ce glorieux exemple, que Fabre fait ses premières armes d'éducateur (octobre 1842 — janvier 1849). Logé d'abord dans l'établissement « où la vie a quelque chose de claustral » (IX. 172), puis en ville quand il est marié, il travaille sans répit, continue d'étudier grec et latin, fait des sciences, apprend sans maître l'algèbre, la géométrie analytique, le calcul infinitésimal : les baccalauréats ès lettres et ès sciences, la licence de physique, la licence de mathématiques, couronnent en peu de temps un tel effort. Dans ce programme écrasant, l'entomologie était parvenue à s'insinuer : le petit professeur de dix-neuf ans consacre un mois de son traitement à l'acquisition d'un gros ouvrage sur les Insectes ; car ses observations à travers champs, non moins que les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre lui avaient révélé le prodigieux intérêt de ce monde pygméen. « Le livre fut dévoré, c'est le mot », (I. 325). Ainsi s'inaugure un destin d'entomologiste.



Marié le 30 octobre 1844 avec une Carpentrassienne, Mlle Villard, il aura de cette première union cinq enfants, lourde charge pour le petit professeur ; car, nonobstant les diplômes récemment acquis, on le laisse végéter cinq ans dans un poste indigne de lui. Enfin, en février 1849, il obtient d'être nommé à la chaire de physique du lycée d'Ajaccio.

La Corse, française depuis trois-quarts de siècle, recélait des trésors naturels de toutes sortes dont l'inventaire était à peine commencé. Au milieu de ce décor à la fois grandiose et charmant, le naturaliste latent en Fabre surgit avec exaltation. Le voilà qui explore, dans la force et l'ivresse de ses vingt-six ans, la montagne, le maquis, les criques et les plages.

Le hasard lui fit rencontrer un savant, Esprit Requier, d'Avignon, qui parcourait la Corse en tous sens en quête de plantes et de fossiles. Collectionneur insatiable, Requier connaissait toute la nomenclature et déterminait, classait infailliblement. Il initia Fabre à la conchyliologie et à la botanique, et c'est en sa compagnie que Fabre amassa une bonne part des coquilles terrestres, d'eau douce et marines, minéraux, lichens, etc... qu'on voit encore aujourd'hui dans les vitrines de l'Harmas.

Quand on se destine à l'histoire naturelle, dit Buffon, « il faut commencer par voir beaucoup et sans dessein ». Tel est le stage qu'accomplit l'élève de Requier : il se meuble la tête de noms et de faits, se fixe les formes dans les yeux.

Requier mourut prématurément, d'une congestion cérébrale, à Bonifacio, le 1^{er} juin 1851. « Cœur généreux, largement ouvert aux tribulations des novices » (VI. 66), il avait conquis l'affection de son disciple, qui resta tout endeuilé de sa mort. Fabre perdait en lui le premier de ceux qui le guidèrent sur le chemin de son destin.



L'année précédente, Requien avait mis Fabre en relation avec un éminent professeur de Toulouse, Moquin-Tandon, chargé d'une mission botanique en Corse. Le jour de son débarquement, Moquin-Tandon ne put trouver de chambre dans les hôtels d'Ajaccio ; Fabre lui offrit l'hospitalité sous son toit ; et pendant quinze jours il eut la joie d'avoir à sa table cet homme extraordinaire, aux idées vastes et curieuses, à la parole vibrante et imagée, zoologue, botaniste, « cuviériste », — mais aussi homme de lettres et mainteneur des Jeux Floraux, auteur de jolis Noël languedociens, érudit subtil dont le « *Carya Magalonensis* » en avait imposé aux médiévistes. Naturaliste, philosophe, poète, troubadour, philologue, Moquin-Tandon était tout cela. Jamais encore Fabre n'avait assisté à « pareille fête intellectuelle » (vi. 67). On voit combien le commerce d'un tel esprit dut être, fécond pour lui.

En somme, il se trouvait en Corse dans des conditions favorables, avec des fonctions bien rétribuées et de précieuses relations ; et l'île constituait un champ d'étude magnifique. Mais il avait contracté du paludisme en herborisant sur les plages insalubres ; puis le conseil municipal d'Ajaccio, contraint à des économies, diminua de moitié, en 1850, le traitement des professeurs du Collège ; il fut question de supprimer la chaire de physique (1). D'autre part, le jeune professeur voulant préparer l'agrégation de mathématiques, il lui fallait une ville moins dénuée de ressources intellectuelles qu'Ajaccio à cette époque. Ces diverses raisons expliquent qu'il demanda son changement.



Il est donc renvoyé sur le continent et nommé au Lycée d'Avignon. Par un poétique hasard, la maison qu'il loue rue de la Masse est un vestige de l'ancienne église Sainte-Claire, dans laquelle, à l'aurore du 6 avril 1327, Pétrarque vit pour la première fois Laure de Noves. Plus tard, il alla demeurer dans la rue des Teinturiers, assurément la plus pittoresque d'Avignon avec ses vieilles maisons du Moyen Âge, sa chapelle des Pénitents Gris riche en souvenirs miraculeux, ses platanes et ses grandes roues tournant dans la Sorgue.

Au moment même où il allait pouvoir la préparer aisément, Fabre renonce à l'agrégation. Ce n'était pas lassitude : plusieurs passages des *Souvenirs* (III. 206 ; IX. ch. XIV) attestent que la carrière des mathématiques était dans ses goûts ; ce n'était pas non plus inconstance chez celui qui avait, nous le savons, la longue patience du génie. Mais il sentait plus que jamais l'appel des plantes et des bêtes ; les mathématiques furent abandonnées au profit d'une licence ès sciences naturelles, passée brillamment à Toulouse en 1854. L'année suivante, il alla à Paris soutenir des thèses de zoologie et de botanique devant un jury où se trouvaient Milne-Edwards et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Que valaient ces thèses ? Il est d'usage d'en parler sans bienveillance, d'y signaler des « bourdes », comme celle de prendre des scolopendrelles pour de jeunes scolopendres. Cependant on y trouve les premières visions du drame entomologique, d'« atroces tragédies », des « amours sanglantes », des femelles rongant « impitoyablement la tête de leurs mâles » (2). Ce ne sont encore que

(1) Lettre à Requien du 21 août 1850 (Bibliothèque Municipale d'Avignon).

(2) Thèse de zoologie, *Recherches sur l'anatomie des organes reproducteurs et sur le développement des Myriapodes*, p. 48.

de brèves observations. Un mémoire paru la même année (1855) dans les *Annales des Sciences Naturelles*, était incomparablement supérieur. Fabre avait découvert les méthodes de la paralysation chez les guêpes chasseresses. Les destins s'accomplissent : le biologiste prend possession de son domaine. Un article de l'entomologiste Léon Dufour l'avait mis sur la voie, un soir d'hiver, alors que, à côté d'un poêle, il oubliait dans la lecture ses « poignantes misères » (I. 46) de professeur obscur et chargé de famille. Léon Dufour avait trouvé des provisions de buprestes morts dans les terriers d'un *Cerceris* ; mais ces buprestes étaient d'une fraîcheur de conservation qui paraissait inexplicable, à moins qu'on n'admit quelque injection d'un antiseptique. Fabre étudia la question à son tour, et montra que les buprestes n'étaient pas morts, mais paralysés par des coups d'aiguillon donnés aux centres nerveux avec une précision singulière. Une intuition mystérieuse, transcendante, semblait avoir révélé au prédateur la place exacte des ganglions à atteindre. Cette découverte eut les honneurs de l'Institut : Fabre reçut le prix de physiologie expérimentale (1856). Récompense non moins douce, des félicitations chaleureuses lui furent adressées par le vieil entomologiste, tout heureux que son problème fût si magistralement résolu.

Fabre publia au cours des années suivantes d'autres mémoires sur divers sujets, sur les mœurs des Sphégiens, la phosphorescence de certains champignons, les métamorphoses des Méloïdes, le rôle du tissu adipeux dans la sécrétion urinaire chez les insectes. En 1859, le grand Darwin, devant son génie, le citait dans l'*Origine des Espèces*, et lui décernait le titre d'« observateur inimitable » (vingt ans avant le premier volume des *Souvenirs* !). Sa compétence en chimie s'affirmait aussi. A un concours ouvert sur la question des altérations frauduleuses de la garance, il remportait le premier prix (1859). En 1861, il faisait un remarquable rapport sur l'alizarine artificielle devant la Société d'Agriculture du Vaucluse.

Vers le même temps, la ville d'Avignon le nommait conservateur du musée constitué avec les collections et la bibliothèque léguées par Requien. Il s'acquitta pieusement de cette fonction, dans le souvenir de celui qui avait dirigé ses débuts. Les collections, les traités d'entomologie, les catalogues de Requien, représentaient une documentation de premier ordre : Fabre les eut à son entière disposition ; on voit le profit qu'il dut en tirer pour la suite.

L'illustre philosophe anglais Stuart Mill, étant venu un jour visiter le Musée, y fut reçu par Fabre qui lui inspira une sympathie spontanée.

Stuart Mill, l'un des plus nobles caractères du XIX^e siècle, le « Saint du rationalisme », comme disait de lui Gladstone, passait tous les hivers à Avignon, non loin du cimetière où reposait une femme ardemment aimée. Son deuil profond lui faisait mener une vie austère, dans la composition de livres remplis d'humanité qu'il dédiait à la mémoire de la disparue.

Sa rencontre avec Fabre, et l'amitié qui s'ensuivit, comptent parmi les faits les plus passionnants de la biographie que nous traçons. Comment expliquer les sentiments de confiance et de compréhension réciproques qui lièrent l'Anglais de Londres et le Français des Cévennes, le Directeur de la Compagnie des Indes et le petit professeur d'Avignon, le philosophe éminent et l'entomologiste à ses débuts ? Le mot élogieux de Darwin y

avait-il contribué ? Stuart Mill sentait-il que son modeste ami serait un jour un des grands biologistes du monde ?

Ils firent ensemble de longues excursions, des ascensions au Mont Ventoux, et vraisemblablement, c'est ensemble qu'ils assistèrent, sur le plateau des Angles, à certaines prouesses des insectes prédateurs (1). Chose étrange, ni Stuart Mill dans ses Mémoires ne fait mention de Fabre, ni Fabre ne nomme une seule fois Stuart Mill dans les *Souvenirs*.

En 1865, Fabre reçut dans son pauvre logis de la rue des Teinturiers un autre homme, appelé à la plus grande célébrité, Pasteur. C'était le temps où la pébrine faisait rage sur les vers à soie. Pasteur vint demander à « l'obscur confrère » de l'initier aux données du problème. C'était là un hommage auquel Fabre eût dû être sensible. Mais l'extrême pauvreté où il se trouvait alors rendit l'entrevue pénible et sans lendemain.

Fabre ne fait jamais aucune allusion au philosophe Renouvier, retiré à proximité d'Avignon, ni à Stéphane Mallarmé, qui fut son collègue au Lycée d'Avignon de 1868 à 1870.



La municipalité d'Avignon avait mis à la disposition de Fabre, pour ses cours publics de chimie, un laboratoire installé dans l'église désaffectée de Saint-Martial. C'est là, au milieu des cuves et des fourneaux, qu'il médita d'acquérir la petite fortune nécessaire à ses projets entomologiques ; son dessein était d'aboutir à quelque invention utilisable dans l'industrie des colorants, la grande industrie vauchusienne d'alors. Il passa plusieurs années à maintes expériences sur la garance, dont il réussit à extraire l'alizarine pure par une méthode d'une simplicité inconnue jusque là. En 1866, quelques usines se mettaient à l'exploitation de son procédé, le succès commençait à lui sourire. Par surcroît, il obtint cette année là un nouveau prix pour ses travaux d'entomologie (Prix Gegner). L'année suivante, le ministre Duruy, grand maître de l'Université, vint le surprendre à son laboratoire ; Fabre fut invité à se rendre à Paris pour être présenté à l'Empereur. Il fit le voyage avec effroi, en homme replié sur lui-même et raidi par l'effort et la lutte ; le tumulte de Paris, les réceptions officielles l'oppressèrent ; il revint aussitôt, mais non sans rapporter à Avignon la croix de la Légion d'honneur.

Fabre aurait pu atteindre alors au point culminant de son existence. On dit que Duruy songea à lui confier le préceptorat du Prince Impérial. Quoi qu'il en ait été de ce projet, rien ne montre mieux en quelle estime était tenu maintenant le professeur d'Avignon.

Le passage de Duruy dans la vie de Fabre l'illumina comme un météore. Le ministre lui était apparu comme le type même du Français supérieur : un grand citoyen, un des meilleurs fonctionnaires impériaux, un historien et humaniste d'une rare érudition, un esprit large, un grand cœur ; tout entier soulevé par un spiritualisme ardent, croyant en Dieu, à une survie de l'âme et à une signification morale du monde : tel était

(1) Il semble bien qu'il s'agisse de Stuart Mill dans un passage des *Souvenirs* (I. 253), où Fabre raconte comment un ami de haute culture, que la mort devait bientôt lui enlever, assista en sa compagnie à l'étonnant exploit chirurgical d'une Ammophile. Le philosophe mourut en 1873, et la date de publication des premiers *Souvenirs*, 1879, se prête à notre supposition.

celui qui avait été bien près d'attirer Fabre dans son sillage. Stuart Mill, Pasteur, Duruy ; il est heureux et glorieux pour lui que de tels hommes figurent dans son histoire.

*
* *

Deux événements fâcheux mirent vite un terme à cette prospérité : la découverte de l'alizarine du goudron vint ruiner l'industrie de la garance, et les procédés de Fabre cessèrent d'offrir le moindre intérêt. Les efforts de dix années se trouvèrent réduits à néant. L'autre affaire fut d'ordre moral. En 1868, Duruy créa des cours pour l'enseignement secondaire laïque des jeunes filles. A Avignon, le cours des sciences fut confié à Fabre. Il vécut d'abord avec enivrement des heures idylliques : plein de flamme et de jeunesse, il charmait ses auditrices. Aux séances de botanique, elles lui apportaient tant de fleurs que son bureau « disparaissait sous les richesses des serres voisines » (II. 133). On peut voir encore aujourd'hui, dans le cabinet de travail de l'Harmas, une petite pendule de marbre noir qu'elles lui avaient offerte en souvenir.

Des malveillants crièrent au scandale. Comme on sait, il n'est pas de plate médisance qui bientôt, rinforzando, ne devienne un tumulte de haine et de proscription. Fabre osait expliquer à ces demoiselles la fécondation des fleurs ! Expulsé de la maison qu'il occupait, à demi déshonoré, incapable de supporter une telle atteinte, il se démit de sa chaire et quitta l'Université, sans obtenir la moindre pension, malgré vingt-huit ans de services. Il était vaincu ; il n'entrerait pas dans l'enseignement supérieur ; il n'irait pas « parler bêtes et plantes » au Muséum d'Histoire Naturelle ! En réalité, cette faillite était le salut : à Paris, ou dans une grande ville, lui eût-il été possible de créer « l'entomologie vivante » ?

*
* *

Il restait sans situation et sans ressources, à quarante-sept ans, avec une femme et cinq enfants, et comme c'était en pleine guerre de 1870, quelques ouvrages scolaires qu'il avait commencé à publier ne lui rapportaient rien. Pressé de quitter Avignon, il confia sa détresse à Stuart Mill.

Plusieurs années auparavant, le philosophe avait secouru Auguste Comte, quand celui-ci s'était vu destituer de son poste à l'Ecole Polytechnique : renouvelant son geste, il ouvrit à Fabre un crédit de trois mille francs.

Le hasard de la première demeure trouvée conduisit la famille à Orange, en novembre 1870. Comme nous venons de le dire, depuis quelque temps, le professeur composait des livres à l'usage de la jeunesse : *l'Histoire de la Bûche*, en 1866, avait été une véritable réussite. C'est donc à sa plume qu'il demandera désormais, non seulement sa subsistance et celle des siens, mais le pécule refusé par ses diplômés et la cuve à garance, et qu'il lui faut pour réaliser son rêve : se donner tout entier à l'entomologie ! Cet indomptable ne sait pas désespérer. Mais le temps continue de fuir, les loisirs lui manquent, de dures préoccupations l'absorbent encore dix années. Il n'étudiera à Orange que le Pompile apical, les Halictes, les Chrysomèles, et l'on pourrait considérer comme presque perdues ces dix années d'Orange, si des travaux de vulgarisateur ne le préparaient alors à sa future mission d'écrivain scientifique.

De 1870 à 1880, Fabre publie : un catalogue des « *Insectes Coléoptères observés aux environs d'Avignon* » (1870), les *Ravageurs* (1870), une *Astronomie* (1872), une *Arithmétique* (1872), une *Algèbre* (1872), une *Géométrie* (1873), les *Auxiliaires* (1873), une *Botanique* (1874), *Aurore* (1874), les *Serviteurs* (1875), l'*Industrie* (1875), le *Ménage* (1875), une *Géographie* (1876), la *Lecture* (1878), une *Cosmographie* (1879), une étude sur les mœurs des *Halictes* (1879), les *Petites Filles* (1880), une *Chimie* (1880), un *Cours de Mécanique* (1886). Hormis le premier volume des *Souvenirs* et l'étude sur les *Halictes*, ce sont des manuels scolaires, des livres pour les enfants : le professeur d'Avignon survivait, continuait de faire œuvre didactique. Il s'y proposait d'attirer les jeunes gens aux sciences, considérées comme aptes autant que les lettres à conférer une haute culture. Pour les rendre aimables, le pédagogue s'appliquait de toutes ses forces à la clarté et à l'agrément du style : il y gagna lui-même d'apprendre tous les secrets de la vraie rhétorique. Vraiment cette période d'Orange forma l'écrivain. Et tout ce travail de compilation le munit d'une infinité de matériaux utilisables ultérieurement : il thésaurisait des idées générales et des connaissances précises en vue de l'œuvre capitale, les neuf volumes des *Souvenirs* qui restaient à paraître. Un exemplaire du premier volume fut envoyé à Darwin, par gratitude pour le grand savant qui n'avait pas hésité à faire de lui en 1859 un éloge éclatant et à vrai dire anticipé et prophétique.

Finalement, toute cette production amena chez lui l'aisance : dès la fin de 1871, Fabre avait pu s'acquitter de sa dette envers Stuart Mill ; en 1880, ses économies lui permirent d'acheter l'enclos de l'Harmas, dans le village de Sérignan, à deux lieues d'Orange. Les temps héroïques sont révolus : une ère sereine, harmonieuse, et la plus réellement féconde, va commencer. Mais celui qui va pouvoir s'enfermer dans son laboratoire a déjà vécu une vie d'homme : combien d'années lui restera-t-il pour accomplir sa mission ?

*
**

Sérignan est un village d'un pittoresque un peu grave, un bloc de maisons grises serrées autour d'un clocher à campanile, où des cyprès mettent çà et là leurs verdure sombres. L'atmosphère est limpide, salubre, fréquemment ventilée par le mistral ; au loin, le Ventoux et ses contreforts profilent leur masse sur un ciel d'une pureté italienne. C'est à l'entrée, disons même un peu à l'extérieur de ce village, que Fabre vint chercher le désert des anachorètes et la solitude propice aux extases dans le sein de la Nature. Sa vie sera celle d'un ascète qui tend à se rapprocher de Dieu, d'un Saint François d'Assise parlant de Dieu avec les créatures.

La maison qu'il venait d'acheter était ce qu'on appelle en Provence une bastide ; un petit domaine l'entourait, un « harmas », c'est-à-dire une étendue de terre inculte et caillouteuse, que le nouveau propriétaire fit enclore de murs et remplit d'arbres, platanes, pins d'Alep, pins noirs, chênes, térébinthes — et d'herbes sauvages, de mauvaises herbes ! car le sort des Insectes est en grande partie lié aux plantes. Etrange petit paradis terrestre, où les créatures placées au plus bas degré de l'existence seront respectées et chéries, comme dans l'Eden aux premiers temps du monde, comme dans l'Inde brahmanique, comme dans la solitude du Saint d'Assise !

La maison se cache à l'ombre des frondaisons. L'enclos paraît silencieux, sauf l'été, quand les cigales nasillent dans les platanes, et que, par les chaudes soirées, les petits crapauds sonneurs tintent et tintent mélancoliquement. Par sa situation au bord du village, l'Harmas donne directement sur la campagne et se trouve à proximité de collines, de bois, d'un vrai maquis corse ; à proximité aussi des dépôts limoneux de l'Aygues ; heureuses dispositions de la nature qui expliquent pourquoi le lieu était bien choisi ; ajoutons une douceur du climat, due au réflecteur des collines orientées au midi, et extrêmement favorable à la pullulation de la faune. Cependant, les conditions eussent été encore plus propices si Fabre s'était établi aux alentours de Carpentras, théâtre de ses premières découvertes.

C'est là, au centre de ce paysage radieux, devant ces horizons où le Ventoux met sa majesté singulière et les Dentelles leur hautaine fantaisie, que Fabre allait assister à la geste éternelle des insectes et au déroulement de sa propre pensée.

Certains physiologistes font commencer à soixante ans une « seconde jeunesse de l'homme ». C'est l'âge où Fabre prit possession de l'Harmas. D'autres eussent été déjà brisés par les épreuves et la lassitude ; lui gardait d'étonnantes réserves de foi et d'énergie. Veuf, il fonde un nouveau foyer ; avec les trois enfants qui lui naîtront bientôt, il en aura eu huit en tout. Mais son âme est profondément endeuillée par la mort prématurée de deux fils qui lui avaient donné de grandes espérances, — et par la disparition des nobles et illustres amis d'autrefois. Requien, Moquin-Tandon, Léon Dufour, Darwin, Stuart Mill, ne sont plus ; Duruy s'est retiré de la scène du monde depuis le naufrage de l'Empire. Celui qui avait été en relations avec quelques-uns des plus grands hommes de son temps vieillira solitaire, dans le commerce de quelques paysans, d'un instituteur, d'un menuisier aveugle, appréciant surtout l'ancien instituteur Charasse, majoral du félibrige, qui le tient au courant des progrès de la renaissance provençale.

Vie si loin d'être médiocre, qu'au contraire, en se mêlant à l'épopée des insectes, elle devient elle-même épopée. Excursions jusqu'à l'Aygues et dans les collines, expériences dans l'Harmas, rédaction des *Souvenirs* ; émotions entomologiques et divins enthousiasmes : tel est maintenant le lot de Fabre. La grâce des printemps, la gloire des étés, la pureté du ciel ; la lumière exaltante, les chants des bêtes et les bruissements des arbres, tout l'enveloppe dans une poésie sereine. « Qu'il devait être heureux, ce vieil homme dont l'existence se passait à guetier de puissants et humbles secrets, qui chaque jour s'enrichissait d'une vérité, à qui les enfants et les bergers apportaient à tout moment d'étranges choses, et qui, le soir, à sa petite table de bois, consignait ses découvertes en des livres touchant comme des poèmes ! » (1).

En hiver, il relit les classiques grecs et latins, la Bible, Rabelais, La Fontaine, Michelet ; met au point un volume des *Souvenirs* ou quelque nouvel ouvrage de vulgarisation, les *Auxiliaires* (1873), la *Plante* (1892), le *Ciel* (1893), etc..., ou compose des poésies dans le pur dialecte du Comtat. Le *Temps* qu'un ami lui envoie le tient au courant de l'actualité. Parfois, le jeudi et le dimanche après-midi, ses amis du village viennent

(1) J. Rostand. — Sur J.-H. Fabre, dans le *Livre du Centenaire de la Société Entomologique de France*, p. 102.

causer avec lui, et quand le majoral Charasse est là, ce sont de véritables petites félibrées, où Fabre chante ses *Oubrets* en s'accompagnant à l'harmonium.

En vingt-sept ans s'érige l'œuvre de l'immortalité. Par un privilège insigne, ses facultés ne déclinent pas. Bien que produits en leur majeure partie à un âge avancé, les *Souvenirs* ont la clarté, la puissance et la poésie profonde des chefs-d'œuvre réalisés par des hommes en pleine force.

Le vieillard se trahit seulement au plaisir grandissant qu'il éprouve à se retremper, à revivre dans les étages chronologiques de son passé : *Meminisse juvat* ! On dirait un de ces anciens patriarches à qui Dieu accordait une longue vie, tant pour récompenser leur vertu que pour leur donner le moyen de perfectionner davantage l'astronomie ou la géométrie ou l'explication de la nature. Le désir de parfaire l'œuvre entretient l'étincelle du génie. C'est à peine si Fabre ressent les glaces de ses quatre-vingt-six hivers quand, en 1909, il tente encore la biographie du Ver luisant, qui sera la dernière.



Alors, brusquement, ses admirateurs le découvrent dans sa retraite : le docteur Legros, qui sera son biographe, Charles Formentin, trésorier-payeur général de Vaucluse, le poète Mistral, ami de la dernière heure, proclament son mérite et son génie.

Les honneurs arrivent : des visites officielles et des fêtes (particulièrement le jubilé du 3 avril 1910) lui apportent l'hommage de sa patrie ; un ministre, un président de la République viennent le saluer. Crépuscule doré par une gloire tardive ! Mais la guerre éclate et détourne de lui l'attention. On dit que le vieillard eut une dernière joie en apprenant la victoire de la Marne : son fils Paul était parmi les combattants. Il s'éteignit enfin le 12 octobre 1915, ayant vécu près d'un siècle, après avoir beaucoup peiné et travaillé, mais somme toute ébloui par sa vision magnifique de la nature et de la vie. Il eût pu dire comme le poète Rabindranath Tagore : « Ce que j'ai vu est incomparable ». Ses plus beaux rêves d'expérience des choses, d'amitiés humaines, de connaissance scientifique, de philosophie religieuse, de gloire littéraire — ses plus beaux rêves entomologiques s'étaient trouvés réalisés et peut-être dépassés. Il avait ajouté son nom « au livre d'Or où sont inscrits tous les poètes, tous les soldats, tous les savants, tous les hommes de grand cœur et de grand esprit qui nous ont donné la première place parmi les nations civilisées » (1).

(1) J. Thierry, ministre des Travaux Publics ; Discours prononcé à l'Harmas, le 5 août 1913.

II

PORTRAIT DE FABRE

Nous allons tenter ici un portrait de Fabre, physique et moral, en utilisant les indications fournies par les *Souvenirs*, les témoignages des membres de sa famille, et de son vieux menuisier, Marius Guigue — et divers articles parus sur lui dans les quotidiens et les revues de 1910 à 1913. Le portrait composé avec tant de soin par son biographe, le Dr. Legros, nous a servi aussi à contrôler et à compléter ces renseignements.

Dans cet effort de portraiture rétrospective, nous avons senti combien il est difficile de se représenter intégralement un homme célèbre, lorsque la mort l'a séparé de nous de quelques décades. Tous les grands hommes entrent dans la légende le jour même où ils meurent ; leur vraie physiologie, leur caractère, le détail de leurs gestes, nous échappent d'un seul coup, et il ne nous reste que d'imparfaites images, des apparences et des effets d'optique. Nous avons la même impression fabuleuse dans notre essai de biographie, au chapitre précédent : le héros n'étant plus là pour attester l'exactitude des documents, ni pour les expliquer. Les documents ne disent que ce qui est écrit, rien de plus ; une foule de circonstances sont évanouies ; toutes les inductions et conséquences que l'on peut tirer d'un imprimé ou d'un manuscrit sont des à-peu-près mythiques. On connaîtra sans doute mieux Fabre dans cent ans, quand l'érudition aura recueilli tous ses derniers vestiges ; pour le moment, il faut se contenter d'une image virtuelle, certes meilleure que celles qui restent de Platon, de Virgile ou de Dante ! mais beaucoup plus l'image d'un héros de la science que d'un homme de chair, de sang et de faiblesses.

*
**

Vers sa quarantième année, Fabre était, semble-t-il, un homme d'assez haute taille, droit, sec et maigre. Denal, qui nous a transmis en une ligne le portrait physique de Virgile : « Il était grand, avec un teint brun et un visage de paysan », se trouve avoir esquissé celui de Fabre du même coup ; par une coïncidence frappante, les mêmes traits généraux s'appliquent à celui qu'Edmond Rostand appelait le Virgile des Insectes. Le front, haut et large, rayonnait d'intelligence ; les yeux, remarquables par tous ceux qui l'ont connu, étaient noirs, étincelants de lumière et de flamme. Il portait les cheveux longs, tombant noirs et droits au-dessous des oreilles, et encadrant son visage allongé et glabre. Les lèvres avaient un sourire à la fois plein de bonhomie et de malice.

Sur ses épaules, en hiver, était jetée une ample pelerine, à l'espagnole. En tout temps, un grand feutre à larges bords le coiffait, celui de ses compatriotes, les paysans du Rouergue. Le haut-de-forme, qu'il lui fallait porter aux cérémonies officielles, lui était odieux ; après sa démission en 1870, il en fit un pot de fleurs et y planta un basilic. Sa santé était excellente : une seule maladie l'atteignit gravement, une pneumonie, dont il crut mourir en février 1880. Le soir, après ses cours, il était sujet à des quintes de toux. Ses longues courses et stations au soleil lui causaient de légères insolation et des ophtalmies dont il se remettait vite.

Devenu nonagénaire, il s'est affaissé et, dans son fauteuil, donne à un de ses visiteurs l'impression d'être devenu « petit et fluet » (1). Mais les yeux frappent toujours par leur extraordinaire éclat : « Ses prunelles projettent une luminosité aussi saisissante que l'étrange contraste de leur mobilité dans les traits comme figés » (2). Un autre visiteur fait la même remarque : « Ses yeux sans cils, aux petites prunelles, brillent d'un éclat très vif » (3). Le Dr. Legros décrit pareillement « la surprenante acuité, l'éclat extraordinaire de ces yeux noirs » (4). Au sourire d'autrefois a succédé un « habituel pli d'amertume crispant ses lèvres » (5). Sa main est « très fine » et dessine des gestes vifs, qui martèlent la parole. Il s'exprime d'une façon « nette, incisive, tranchante », et J. Renault ajoute que devant lui on a l'impression non seulement d'un érudit génial, mais d'un caractère.



Les montagnards dont il descendait représentent une des races les plus vigoureuses de la France. Le Rouergat unit aux tendances méditatives du Cévenol la force morale de l'Auvergnat. Livré tout jeune aux duretés de la vie, bientôt chargé de famille, exerçant une profession des plus mal rémunérées en ce temps, « sous l'étreinte du terrible souci du pain de chaque jour », il lutta seul, longtemps, avec une volonté inébranlable. Son existence s'est passée à hisser « le rocher de Sisyphe ». Chaque fois qu'il paraissait avoir conquis quelque aisance, un malheur détruisait tout, il retombait dans la gêne. « Recommence, pauvre Sisyphe » (VI. 4). On lui dénie le sens pratique. Et c'est vrai, en ce sens qu'il avait pris une trop grande habitude du désintéressement. Il ne sut tirer ni de ses nombreux diplômes, ni de sa découverte de l'alizarine, ni de ses cinquante à soixante ouvrages, les revenus que ses collègues du lycée d'Avignon ou des écrivains qui ne le valaient pas se faisaient sans travailler à beaucoup près autant que lui. Il s'était trop persuadé que les vrais et seuls biens sont la vertu, la science, l'honneur ; et les récompenses qu'il avait attendues d'une vie de labeur n'étaient pas de celles qui séduisent la plupart des hommes. Erreur qui greva peut-être toute sa vie de savant, en le privant de l'outillage, de la documentation, des voyages, qui lui eussent permis de développer son œuvre encore davantage.

Mais dans la poursuite des buts qu'il s'était assignés, c'était un indomptable. Il avait fait sien le mâle précepte de d'Alembert : « Ayez foi et allez de l'avant » (IX. 196). Parti de la noire détresse qui, à seize ans, le

(1) J. Renault, dans *La Famille*, 5 novembre 1911.

(2) Ibid.

(3) J. Borély, dans le *Mercure de France*, 16 avril 1911.

(4) Dr Legros, *Vie de J.-H. Fabre*, page 85.

(5) J. Renault, dans *La Famille*, 5 novembre 1911.

faisait travailler comme un manœuvre à la construction d'une voie ferrée, il s'éleva sans cesse jusqu'au jour où quarante années de labeur lui permirent enfin d'acquérir le domaine de l'Harmas et de réaliser son rêve entomologique. Il y a une grande leçon d'énergie et de foi dans ce chapitre des *Souvenirs* (II. 1) qui nous annonce la victoire finale de celui qui ne voulut pas désespérer : « Hoc erat in votis... ». Arrivé au port, il eut l'heureux destin de ne pas succomber d'épuisement. La longue vie de Fabre est un merveilleux exemple de triomphe mérité. Certes, à la date où fut écrit ce chapitre, on surprend un aveu de sa fatigue, la crainte d'un lendemain menacé par la mort. « Ne regrettant rien... n'espérant rien non plus, j'en suis à ce point où, brisé par l'expérience des choses, on se demande s'il vaut bien la peine de vivre ». Cependant, il vivra encore trente-cinq ans, au milieu d'une divine nature, source inépuisable de joies, et il réalisera l'inespéré, une épopée unique des insectes ; il mènera à l'Harmas, jusqu'à sa mort, la vie admirable d'un brahmâne complété de Démocrite et de Swammerdam... Quelle lumière, quel décor et quelle paix ! Quelle sagesse antique, quelle science affluant de la méditation, des livres, et du grand spectacle animal ! On s'explique l'ampleur et la sérénité de son œuvre. Mais cette sérénité résulte aussi de l'équilibre de ses facultés.

*
**

Ce savant, ce poète, fut en effet un grand honnête homme, en qui les qualités nobles de l'humanité se sont trouvées rassemblées. Parmi nos écrivains, il y en a de plus compliqués, comme il y en a de plus primesautiers : il n'y en a guère dont l'excellence de la nature, la noblesse, le désintéressement, la loyauté, se manifestent davantage à la fois dans la vie et dans l'œuvre.

Il était réellement bon. Tout concorde à prouver qu'il fut, dans ses deux mariages, un époux patient, dévoué, un père de famille attentif à l'éducation de ses enfants. Il aimait aussi beaucoup ses élèves, et en général toute la jeunesse, pour qui il écrivit expressément la plupart de ses ouvrages. C'était une fête pour les lycéens d'Avignon, d'aller l'entendre broder sur ses leçons de petites histoires pleines de grâce et d'esprit. Comme les anciens philosophes, il s'entourait de disciples choisis (1), leur inspirait le goût de la science et de la nature, les initiait à la zoologie (I. 1), à la conchyliologie (2), les entraînait dans ses excursions (3). Le Dr. Beauregard, auteur d'un ouvrage sur les Insectes vésicants préparé en partie aux côtés de Fabre, dit de lui dans sa préface : « L'accueil bienveillant qu'il m'a fait à Sérignan, les conseils savants qu'il m'a prodigués, nos conversations, nos excursions, ne sortiront pas de ma mémoire. Je compte parmi les meilleures heures de ma vie, celles que j'ai passées près de cet éminent zoologiste » (4).

Des morts, il gardait un pieux souvenir ; c'est avec une tristesse émouvante qu'il parle des vides qui se font autour de lui, parmi les siens, parmi ses amis ; la mort de son fils aîné, Jules, fut la plus grande douleur de sa vie. Il regretta beaucoup « le vieux maître des Landes », Léon Dufour, et Darwin, « le vieux philosophe de Down » (II. 105 ; III. 140 ;

(1) L. Mathon, *Ann. de l'Ec. Pal. d'Avignon*, année 1922, p. 192-201.

(2) Lettre à Esprit Requien, 2 mai 1851.

(3) Achard : *Une ascension au Mont Ventoux*, Avignon 1875 (Bibliothèque de l'Harmas).

(4) H. Beauregard : *Les Insectes vésicants* (1890), Préface.

IV. 242) et s'il n'a jamais nommé Stuart Mill dans les *Souvenirs*, ce pourrait bien être par l'excès de son deuil. Cet entomologiste eut beaucoup de délicatesse sentimentale : on le voit demander à Requien de lui indiquer une localité où il pût trouver l'*Helix* Raspaili : « Je tiens singulièrement à cette coquille par la raison qu'elle porte le nom du Carpentrasien Raspail » (1). Raspail avait enseigné au Collège de Carpentras, et c'était le bon médecin selon son cœur, savant autant que simple et sensé ; titres suffisants pour le rendre cher à Fabre !

Contre ceux qui l'avaient traité avec malveillance, il n'a pas un mot de rancune. De Moquin-Tandon, qu'il avait obligé en Corse et qui refusa, dit-on, d'examiner ses thèses pour le doctorat, il parle sans amertume, bien plus, avec reconnaissance pour les heures éloquents où le professeur de Toulouse lui révélait les sciences naturelles. Quelque mauvais souvenir que lui ait laissé Pasteur, il reste pénétré à son égard de la plus haute admiration. Contre ceux qui le persécutèrent à Avignon, c'est à peine s'il a une phrase un peu amère. Il était plus fait pour aimer que pour haïr, comme Lamartine, comme Michelet, et tous ces romantiques dont il est le fils intellectuel et moral.



Chez les grands hommes, il honorait particulièrement la foi, le cœur et le génie. Une sorte de lien fraternel l'unissait à un Newton « qui ne prononçait jamais le nom trois fois saint de Dieu sans se découvrir la tête en signe de respect » (2), à un Jacquart « satisfait d'une mesquine pension là où d'autres auraient acquis fortune immense » (3), et à tous les savants doux et héroïques qu'il a glorifiés dans son livre « *Les Inventeurs et leurs Inventions* ».

Il aimait d'une affection tout aussi profonde les humbles, les pauvres, le menu peuple si riche de vertus. « Oh ! les petits, voyez-vous, les petits ! c'est presque toujours chez eux que le sang généreux circule, presque toujours chez eux que bat le cœur du dévouement » (4). Les mineurs des houillères sont de ceux que sa gratitude vigilante sait compter parmi les héros quotidiens du monde moderne : « Si jamais vous les voyez à l'œuvre, la figure toute noircie de poussière de houille à l'exception du blanc des yeux, soyez convaincus que vous êtes en face d'hommes vaillants, dont le cœur ne s'émeut pas de crainte et bat à l'aise sous l'énorme poids de la montagne » (5).

Il nous a laissé de Favier, son jardinier, de Guigue, le menuisier, des portraits pénétrés de sympathie. Ses collaborateurs étaient bien souvent des bergers, surveillant pour lui le Scarabée, des terrassiers, des moissonneurs, qui lui apportaient leurs trouvailles, insectes, fossiles ou médailles.

N'allons donc pas croire que sa vie d'anachorète à l'écart du village ait résulté de quelque misanthropie ou orgueil d'homme supérieur. Ce besoin de retraite trahissait assurément les affres d'une sensibilité ulcérée par les mortifications et les épreuves ; mais il procédait encore plus d'une

(1) Lettre à Requien, 11 décembre 1849.

(2) *Le Ciel*, p. 167.

(3) *L'Industrie*, p. 236.

(4) *L'Histoire de la Bûche*, p. 356.

(5) *L'Industrie*, p. 105.

décision de vivre seul, en tête-à-tête avec la nature, pour lui arracher son secret ; et surtout de vivre dans le monde des insectes, vers lesquels l'appelaient toutes les voix mystérieuses de son être.

*
**

Son affection, sa tendresse pour ces êtres infimes, est inégalable. Nous y reviendrons plus loin (1) ; montrons seulement ici comment cette affection le met à part parmi les entomologistes. Les autres chassent, collectionnent, piquent dans des boîtes, dissèquent. Réaumur même, quoique ayant vécu longtemps dans le commerce des insectes, les traite en curieux, en expérimentateur, sans compassion pour leurs petites souffrances ; ni lui, ni Latreille, ni Ferton, qui pourtant suivit Fabre sur son domaine de l'éthologie, ne se penchent réellement avec bonté sur leurs petits sujets. Fabre au contraire a regardé les siens comme ses protégés. Bien loin d'être pour eux un tortionnaire, il veillait à « ne pas laisser exposées à une averse de pauvres bêtes dérangées par sa curiosité » (I. 226), et, quand ses prisonniers avaient livré leur secret, il les relâchait dans l'Harmas (vi. 242) (2). Il se faisait « un scrupule de torturer, de détruire une bête dans la grande cité de Dieu » (vi. 449). « Qui oserait supprimer la moindre des bêtes, la moindre des plantes, lorsque le Maître à tous ne les a pas jugés indignes à son regard ! » (3). C'était un brahmane. Les brahmanes de l'Inde, on le sait, respectaient la vie de tous les animaux, même des moindres, et vivaient en amis avec des oiseaux, des singes, des gazelles, voire des serpents venimeux. Leurs pagodes étaient peuplées de tous ces hôtes, volatiles, quadrupèdes, reptiles, qui y avaient leur nid et y élevaient leurs petits en toute sécurité, ainsi qu'au sein des plus profondes forêts. De même, la maison de l'Harmas était pleine de refuges d'insectes, de populations à demi captives, de ruches d'abeilles sauvages ; des hirondelles furent même autorisées une fois à nicher dans le cabinet de travail, qui fut tout souillé de leurs fientes. (iv. 64).

On rapporte qu'un certain roi de l'Inde, Açoka, défendait qu'on fit le moindre mal aux lézards, aux porcs-épics, aux fourmis d'eau, etc. (4). Lui, de même : il recommandait aux siens la vie et les intérêts des différentes bêtes établies dans le jardin, interdisait l'accès des allées où des guêpes, des araignées avaient leurs terriers. Devant le paysan superstitieux, la cause des bêtes calomniées, chauve-souris, crapaud, hibou, était diligemment plaidée, et cet amour des êtres les plus méconnus éclate d'un bout à l'autre de son œuvre. Ce n'était pas seulement universelle sympathie de poète ; il s'y mêlait une part de charité franciscaine, un besoin de justice comme chez ses aînés les grands généreux du romantisme, Victor Hugo et Michelet. « C'est mon sujet favori, dit Fabre, que de plaider la cause des faibles, des misérables, des calomniés, des proscrits. Les forts et les puissants ne manquent pas d'admirateurs, aussi m'arrive-t-il de passer rapidement sur leur compte ; mais je me

(1) Voyez le chapitre V.

(2) Cf. J. Borély, *Mercur de France*, 16 avril 1911.

(3) *Histoire de la Bûche*, p. 119.

(4) Edit d'Açoka, III^e siècle av. J.-C.

reprocherais toute ma vie d'oublier les délaissés... » (1). Qu'on se rappelle une déclaration pareille de Victor Hugo :

« J'aime l'araignée et j'aime l'ortie
« Parce qu'on les hait ». (2).

et les protestations enflammées de Michelet dans son livre sur l'Insecte : « Si tu travailles et si tu aimes, insecte, quel que soit ton aspect, je ne puis m'éloigner de toi. Nous sommes bien quelque peu parents » (3). C'est l'époque où l'on prône le retour à la grande et antique alliance avec les animaux, le ralliement harmonique de la nature vivante (4). De Laprade se croit « impur » quand il lui arrive d'écraser un insecte (5). Dans les *Misérables* (6), l'évêque Myriel fait un tel effort pour éviter d'écraser une fourmi, qu'il se donne une entorse. A Jersey, Victor Hugo et ses fils se vouaient parfois au sauvetage d'animaux en détresse. Auguste Vacquerie « qui se piquait toujours d'imiter le Maître avec exagération » ramassait les scarabées exposés à être écrasés par les passants et les mettait à l'abri dans les haies (7). Ces exemples montrent que la large bonté de Fabre n'était pas exceptionnelle à cette époque.

*
**

Cette bonté si compréhensive échappait pourtant aux profanes, parce que Fabre était timide et fier. Sa pauvreté le faisait souffrir, rendait son abord difficile. Quand Pasteur lui demanda à voir sa cave (il combattait alors les maladies du vin), Fabre répondit stoïquement : « La voilà », en montrant une dame-jeanne de piquette sur une chaise de paille ; et tout fut comme brisé dans ses sentiments à l'égard du visiteur. Le Docteur Legros note en 1912 qu'à Sérignan, « on le connaît mal, et au fond on l'apprécie peu » (8). « En trente ans, dit J. Borély, il n'a pas été vingt fois dans le village, qu'il n'est pas nécessaire de traverser lorsqu'on sort de chez lui pour gagner la campagne » (9). Les railleries, les vilénies de toutes sortes dont le vulgaire et les sots l'avaient abreuvé, le raidirent très tôt dans une misanthropie qui n'était que de l'effarouchement. Un de ses anciens élèves, le Professeur Vayssière, rapporte qu'il était très sauvage et insociable, ennemi de toute étiquette, de toute obligation mondaine, refusant toute invitation (10). Il s'était ennuyé à périr aux Tuileries, à cette soirée où l'Empereur lui serra la main, et n'avait eu qu'une idée : s'échapper, repartir, « revoir les collines embaumées de thym et les oliviers gris féconds en cigales » (x. 373). Il ne prit même pas le temps de visiter le Muséum d'Histoire Naturelle ! Le Professeur Vayssière lui attribue aussi un caractère irrégulier : « Dans nos excursions, si le tra-

(1) *Les Serviteurs*, page 91.

(2) *Les Contemplations*, Autrefois : XXVII.

(3) Michelet, *L'Insecte*, introduction, page VIII.

(4) Voy. notre *Etude sur le goût de la zoologie au XIX^e siècle*, première partie, chapitre IV.

(5) *Odes et Poèmes*, II. 6.

(6) I. ch. XIII. Ce qu'il croyait.

(7) D'après P. Berret, *La Légende des Siècles*, t. II, page 727, notice du Crapaud.

(8) Dr. Legros, *Vie de J.-H. Fabre*, page 239.

(9) *Mercur de France*, 16 avril 1911.

(10) Cf. Fertou : *J.-H. Fabre, Entomologiste*, dans *Rev. Scientif.* 1916, n°18.

vail fait au début de la journée avait bien marché, il était gai et boute-en-train le restant du jour : c'était l'inverse dans le cas contraire » (1).

Observer un insecte sur la voie publique lui devenait un supplice dès que les passants menaçaient de s'attrouper (I. ch. X et IV. 244). L'horreur d'être jugé allait si loin chez lui, qu'il se déroba toujours à toute discussion avec des contradicteurs. Ses adversaires (on sait qu'ils ne manquent point), lors même qu'il reproduit leurs critiques, ne sont pas nommés dans les *Souvenirs*. Des chapitres comme « La Théorie du Parasitisme » (III^e série), « Objections et réponses » (IV^e série), qui sont des chapitres de polémique, ne contiennent pas un seul nom propre. A plus forte raison dans tous les autres. Ce silence a quelque chose de dédaigneux, mais il communique à l'œuvre un caractère de noblesse qui eût manqué, si Fabre se fût cru obligé de descendre dans la lice. Il ne répondait pas non plus aux lettres qu'on lui adressait pour peu qu'elles lui parussent agressives. Un professeur de physiologie à Lausanne Herzen, lui ayant exposé une théorie personnelle de l'instinct, Fabre y flaira quelque parti-pris à son égard et l'examina à peine (2). L'hyménoptériste Pérez l'ayant mis au défi d'authentifier une historiette dans la III^e série des *Souvenirs*, le défi ne fut pas relevé (3).

On s'explique l'hostilité que lui voua toute une catégorie de ses lecteurs. Il ne ménageait pas assez les idées adverses, et exultait aussi trop franchement au triomphe des siennes. Une sourde colère perçait chez lui à l'encontre des doctrines étrangères à sa conception des choses, le mécanisme, le monisme, etc. (III. 97 ; VI. 319 ; etc.). Cet homme bon et délicat perd alors cette sereine équité qui lui est habituelle et oublie toute réserve : « Jamais la vie ne jaillira de votre ordure chimique » (VI. 319), dit-il sur un ton sans réplique aux faiseurs de protoplasme artificiel ; et aux physiologistes il déclare qu'il n'a « jamais pu saisir toute l'importance » de « savoir comment se segmente le vitellus d'un annélide » (II. 13) ; bien entendu, car cela, c'est de la matière, cela sent le transformisme. Claude Bernard a dit que « l'homme est naturellement métaphysicien et orgueilleux » ; Fabre ne fait pas mentir la formule ; il fut singulièrement « homme » sur ce point.

Toutes les formes du matérialisme l'indignaient, que ce fût comme attitude intellectuelle ou comme mode de vivre. Il accable de son mépris le jouisseur, l'égoïste qui se remplit les poches et la panse (4), l'« inepte » qui sacrifie l'idée à une « poignée d'écus » (X. 105). Son idéal n'était pas le « le coffre à dollars du marchand de porc salé de Chicago » (III. 98). Une anecdote typique illustre son désintéressement : comme le ministre Duruy lui offrait des crédits pour ses travaux, il répondit à cette offre par une plaisanterie stupéfiante, déclarant ne vouloir qu'une peau de crocodile pour suspendre à la voûte de son laboratoire (X. 366).

Sobre au point de préférer une poignée de cerises aux plats les plus savoureux (X. 109) et de se défendre d'avoir jamais goûté aux pâtés de Toulouse, « raffinements » qui lui « répugnent » (5), il déplore comme une honte la nécessité de manger, et rien n'égale alors sa dureté d'ex-

(1) Cf. Ferton : *J.-H. Fabre, Entomologiste*, dans *Rev. Scientif.* 1916, n° 18.

(2) Lettre à H. Devillario, 30 mars 1883.

(3) Ferton, *Revue Scientifique*, article cité.

(4) *Oubreto*, La Cigale et la Fournigo.

(5) *Les Serviteurs*, page 88.

pressions : « les ignominies de la mangeaille », « la tyrannie du ventre » (ix. 273).

Son humanité lui inspirait une véritable horreur de la force. Si l'entomologie n'avait eu à lui montrer que des scènes de bataille, sans le moindre regret, nous dit-il, il eût renoncé à l'insecte (vii. 5). Il ne pardonna pas à Napoléon III, pourtant si bien disposé à son égard, le coup d'Etat du 2 décembre (ii. 16). Le mythe antique lui paraissait suprêmement sage d'avoir représenté Hercule, le dieu de la force, « avec une tête d'idiot » (vii. 1). Est-ce à cause de la guerre de 1870, ou parce que la science allemande lui paraissait matérialiste, qu'il professe pour l'Allemagne un parti-pris de dédain ! Il dit sa « répugnance » à se préoccuper « d'idées tudesques » (iii. 452). Une théorie allemande (celle de Dzierzon sur la fécondation des abeilles), par le seul fait qu'elle est allemande, lui inspire « profonde méfiance » (ibid). Un de ses anciens élèves s'étant laissé séduire par l'hypothèse moniste, il lui conseille d'« abandonner ces ténèbres malsaines au Teuton et au Saxon » (1). Ces excès de langage ont pour cause des griefs personnels autant qu'une rancune patriotique : c'était une découverte allemande, la synthèse de l'alizarine réalisée par Graebe et Liebermann, qui avait ruiné son traitement de la garance ; et, spiritualiste, il voyait monter autour de lui le flot d'un matérialisme inexorable avec Buchner, Moleschott, Carl Vogt, Haeckel, Loeb, entraînant à leur suite nos Français Giard, Houssaye, Le Dantec...



On verra, plus loin la force de ses croyances surnaturelles, sa conception dualiste du monde, soumettant la matière à la pensée, et la distinction, d'une rigueur quasi cartésienne, qu'il faisait entre l'instinct des bêtes et l'intelligence humaine. Carlyle regardait la religion d'un homme comme « le fait principal en ce qui le concerne... Si vous m'apprenez cela, vous m'apprenez à un très haut point ce qu'est l'homme et ce qu'il fera » (2). Ce que nous voulons montrer pour le moment, c'est quelle influence une philosophie spiritualiste peut en effet exercer sur le caractère d'un homme.

L'histoire naturelle, étudiée dans un esprit religieux, a un infini pouvoir d'apaisement. Elle distrairait l'âme la plus agitée, elle console le malheureux, calme le regret, la haine et toutes les passions douloureuses. Le grand Cuvier l'a dit dans la préface de son *Règne Animal* : « Une fois élevé à la contemplation de cette harmonie de la Nature irrésistiblement réglée par la Providence, que l'on trouve faibles et petits ces ressorts qu'elle a bien voulu laisser dépendre du libre arbitre des hommes ! » (3). Si les *Souvenirs* respirent la paix, la joie intérieure, si Fabre manifeste presque constamment une sérénité homérique, il l'a dû pour une bonne part, soyons-en sûrs, à sa foi dans le divin dont il se sentait enveloppé.

Dans l'*Avenir de la Science*, Renan déclare magnifiquement que « Savoir est le premier mot du symbole de la religion naturelle... savoir, c'est s'initier à Dieu ». Fabre est alors parfaitement orthodoxe. Dieu

(1) Lettre à Devillario, 30 mars 1883.

(2) Carlyle, *Les Héros*, I.

(3) Cuvier, *Règne animal*, tome I, préface de la première édition, p. XX.

l'ayant mené du non-être à l'existence, sensible à cette faveur insigne, il regarda comme un devoir et un honneur de sonder l'univers où il avait été admis ; et son allégresse de vivre a tenu presque entièrement dans cette curiosité scientifique, dans ses exaltations de poète, et dans tous les jeux de son intelligence.

C'est pourquoi ce fut un passionné travailleur ; le travail nous instruit, nous parfait, nous donne l'impression de collaborer avec notre destin. « On n'est jamais aussi heureux que lorsque le travail ne nous laisse pas un moment de repos », écrit-il à son fils Emile (1). « Le travail, c'est la grande joie, la vraie satisfaction, donnant quelque valeur à la vie » (viii. 150). On croit entendre Pasteur disant aux étudiants d'Edimbourg que le travail « amuse vraiment ». Le dernier mot du dernier volume des *Souvenirs* est : « Laboremus » ! (X. fin). On a maintes preuves de sa puissance de travail, dans la longue liste de ses œuvres comme dans la diversité des sciences et des arts qu'il a pratiqués et approfondis, depuis la conchyliologie et la mycologie, jusqu'à la peinture et la musique. « Agir, c'est vivre » (iii. 97).

Comment s'étonner de sa communion d'âmes avec Stuart Mill ? lequel affirmait lui aussi que les plaisirs spirituels « ont une qualité, une valeur intrinsèque qui les rend incomparables, et que l'homme de génie préfère son exténuant labeur à toutes les joies de l'homme ordinaire » (2).

Il plaçait ses raisons de vivre surtout dans la satisfaction d'apprendre et de comprendre. « Le monde nous intéresse uniquement par les idées que nous nous en formons. L'idée disparue, tout devient stérile, chaos, néant » (v. 37). Aussi tient-il à justifier de ce point de vue ses goûts et son labeur d'entomologiste. « N'est-ce pas enfantillage que de s'informer avec tant de minutie des actes d'un insecte ? Trop de préoccupations autrement sérieuses nous tiennent à la gorge pour nous laisser le loisir de ces amusements... Ainsi conclurais-je, en mettant fin à mes recherches, si je n'entrevois dans le tumulte des observations quelques éclaircies sur les plus hauts problèmes qu'il nous soit donné d'agiter ». Et il énumère ces problèmes capables de le passionner, de le prendre tout entier : les origines et l'essence de la vie ; si les espèces dérivent les unes des autres par transformation mécanique ; ou si elles sont « autant de médailles immuables, frappées chacune avec un soin distinct » ; s'il est possible d'insuffler la vie à du protoplasme artificiel... (iv. 36). Mais la question qui l'obsède entre toutes, c'est la question de l'âme : l'âme est-elle et qu'est-elle ? Il emploie tous ses efforts à « établir expérimentalement la démarcation entre l'intelligence et l'instinct », à « démontrer... si oui ou non la raison humaine est une faculté irréductible » (ii. 13). Cette curiosité ardente lui fait formuler d'extraordinaires souhaits comme « de pouvoir penser quelques minutes avec le rude cerveau de (son) chien, de voir le monde avec l'œil à facettes d'un moucheron ! » (iv. 328). Il regrette que les roches fossilifères soient muettes sur les mœurs des animaux préhistoriques : c'eût été un « magnifique sujet » (vi. 168).

D'après Marius Guigue, son menuisier et son rustique disciple, la contemplation du ciel étoilé lui arrachait d'étonnantes réflexions sur la

(1) Cf. Dr. Legros, *Vie de J.-H. Fabre*, page 94.

(2) Stuart Mill, *L'Utilitarisme*.

pluralité des mondes habités. Dans ses conversations, il avait une habileté particulière à proposer des doutes et des problèmes, causant *de omni re scibili* (vi. 67 ; x. 102) et, soyons-en sûrs, *de quibusdam aliis*.

Sa curiosité insatiable dans tous les domaines, se portait jusque sur les moindres choses, sur des questions d'étymologie aussi bien que sur des recettes de cuisine, et l'on trouve dans sa bibliothèque, à l'Harmas, les livres les plus hétéroclites, des controverses sur la vie de Jésus à côté d'un « *Mémoire sur la sangsue de cheval* » ou d'un traité sur la *Prédiction du Temps*. « Il m'a donné, dit J. Borély, la clef d'une inscription tronquée que j'avais vue le matin non loin du cimetière, sur quelque ruine » (1). Ce besoin d'assimilation encyclopédique était une des forces directives de son esprit.

*
**

Il y avait en lui quelque chose du *vates* antique, sujet au délire et à l'extase. Sur la fin de sa vie, il émettait « des pensées troublantes » autant par leur profondeur que par la façon singulière dont il les soulignait. Il secouait pour quelques minutes la torpeur envahissante de l'âge, levait les yeux au ciel et parlait dans une sorte d'hallucination » (2). Ne faisait-il pas un peu son portrait, quand, dans son *Histoire de la Bûche*, il dépeignait ainsi les poètes : « Le feu... circule dans leurs veines. Pour une idée, ils sont pris d'un saint enthousiasme ou d'un sombre désespoir. Le goujat, dont rien ne trouble le sommeil dur et l'âpre digestion, rit de ces natures d'élite, de ces amants de l'idée » (3). J. Borély note en le voyant étudier un insecte qu'il paraissait « véritablement inspiré » (4). Au temps de César, il eût été, dans son Rouergue natal, un de ces druides qui adoraient Hésus et Thor dans les forêts des Palanges et du Lévézou, pénétraient les sacrés mystères, vaticinaient et récitaient devant leurs disciples les infinis poèmes didactiques, lourds de la science immémoriale.

Les apparitions du sublime lui faisaient verser des larmes « d'indéfinissable émotion » ; rappelons-nous le véritable choc nerveux qu'il éprouva devant une Ammophile, dont la science chirurgicale lui découvrait « l'ineffable logique qui régent le monde » (i. 255). Au souvenir d'une lettre chaleureuse de Léon Dufour, ses « vieilles paupières se mouillent encore d'une larme de sainte émotion » (i. 47). Quand M. Mathon lui conduisit en 1911 une délégation d'élèves de l'Ecole Normale d'Avignon, devant ces jeunes gens il prononça quelques paroles, son ultime message, puis il pleura, comme s'il voyait surgir en eux la postérité (5). Et il pleura aussi quand M. Poincaré, Président de la République, vint lui dire qu'à chaque page de son œuvre, on éprouve la sensation de se « pencher sur l'infini ».

Né en pleine époque romantique, il se rattachait à cette génération de sensibles qui pleuraient noblement dans les circonstances pathétiques.

Où apparaît encore le *vates*, c'est dans l'espèce de vibration extérieure et physique que déclanchaient dans son corps les mouvements de la pensée : l'élaboration d'un chapitre nouveau des *Souvenirs*

(1) J. Borély, article cité.

(2) L. Mathon, cité par J.-G. Millet . *En lisant J.-H. Fabre*, p. 126.

(3) *Histoire de la Bûche*, page 373.

(4) J. Borély, article cité.

(5) L. Mathon, *Mes Entretiens avec J.-H. Fabre sur l'Education*, p. 142.

l'obligeait à se lever, à marcher dans son cabinet, autour de sa grande table, parmi ses appareils et ses collections : un sillon finit par se creuser dans le carrelage, et l'on peut voir encore aujourd'hui ce symbolique sentier de l'inspiration.

La contention de son esprit exigeait autour de lui un silence absolu. Au début, dans son laboratoire, on entendait le bruit léger de la pendule qui grignotait le temps. Un jour, lors d'une expérience où Fabre avait besoin de toute sa réflexion, il l'arrêta d'un doigt calme, et la pendule se tut pour toujours. Quand le père travaillait, les enfants ne jouaient pas, toute la maisonnée s'immobilisait dans un immense respect de son labeur ; et dès qu'on entendait sur la route le pas militaire du facteur, on allait à la grille faire signe de déposer le courrier sans bruit. A Avignon, il n'avait pu louer une maison, parce qu'on battait du linge à un lavoir voisin (1). Telle était son impatience du bruit qu'il tomba dans ce que nous appellerions volontiers une aberration, incroyable chez cet amant de la nature. Les chants des cigales, des rainettes, du rossignol même le troublaient, l'agitaient, jusqu'à lui être insupportables quand ils retentissaient trop près de sa demeure (v. 234 ; vi. 194). Le cri de la pintade lui était un supplice (2). Par contre, le chant du grillon, surtout d'une espèce provençale appelé Grillon d'Italie (vi. 264), les tintements du Crapaud sonneur (VI. 213), les sonates du merle (ix. 202), le ravissaient au point qu'il allait se coucher à l'abri des romarins pour jouir du « délicieux concert de l'Harmas » (vi. 264).

Ainsi, Fabre n'a pas hésité à confesser son indifférence, voire son aversion, pour ces deux merveilles de la nature, le chant de la cigale et celui du rossignol ! La franchise de cet aveu nous permettra du moins de faire justice d'une étrange accusation. Les enthousiasmes de Fabre, son pathétique habituel, n'ont pas toujours plu à certains lecteurs, il s'en est trouvé pour lui reprocher « l'outrance prétentieuse du monsieur qui s'excite à froid en se battant les flancs pour atteindre au sublime... » (3). La brutalité des termes trahit à elle seule de l'aigreur. On ne voit pas comment le modeste savant eût pu chercher à composer son personnage, lui qui, retiré dans la solitude, travaillait très peu pour la gloire et avant tout pour le plaisir de travailler ; la longue indifférence des hommes eût suffi à le guérir de toute vanité. Assurément, son œuvre a souvent le frémissement du lyrisme ; mais pouvait-il résister à l'exaltation, le solitaire perdu au milieu de peuples obstinément muets, d'insectes d'une taciturnité oppressante à la longue ? Et quand le Dieu imploré par le penseur se manifestait par éclairs et coups de foudre et venait rompre cet énigmatique silence, comment ne pas comprendre d'intenses, de tumultueuses émotions ?

Si d'autre part, il se met perpétuellement en scène, s'il a le « moi » qu'on reproche à Montaigne, c'est pour associer le lecteur à ses recherches, avec un tact et une confiance qui forcent la sympathie. Il eût pu parler avec complaisance de lui-même, de ses succès professionnels, de ses hautes amitiés. Il ne l'a pas fait. L'autobiographie des *Souvenirs* reste très incomplète sur son séjour en Corse, les triomphes de sa vie,

(1) J.-Ch. Roux : *J.-H. Fabre en Avignon*, p. 26.

(2) *Les Serviteurs*, p. 66.

(3) F. Picard : *J.-H. Fabre est-il un génie*. Merc. de France, 1^{er} juillet 1925.

sa découverte de l'alizarine concentrée, les prix qui lui furent décernés, et se tait tout à fait sur son titre légendaire d'Homère des Insectes, sur Stuart Mill, la soutenance des thèses à Paris devant Milne-Edwards et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, sa maison d'Avignon embaumée du souvenir de Laure de Noves, ses rapports avec les félibres, etc... Nul orgueil ou égoïsme, nul étalage chez cet homme qui n'a voulu que se mêler à la vie entomologique.

La simplicité de Fabre transparait aussi dans sa manière d'écrire : les mots ronflants, créationnisme, spiritualisme, fixisme, etc..., quoique commodes pour exprimer différents aspects de sa doctrine, ne se rencontrent pas une fois en quatre mille pages. Il rejette « protoplasme », « arthropode », etc... et même « aquarium », encore trop prétentieux à son gré, appelant « mare vitrée » le bassin de verre où il étudie les bêtes d'eau (VII. 294).

Ceux qui dissèquent ou analysent dans un coûteux laboratoire se prennent volontiers pour de grands savants. Mais ses travaux à lui s'accomplissaient sous le rayonnement du ciel provençal. Qu'on lui pardonne ses ivresses, à celui qui, dans les guérets, les sous-bois, sur les pentes brûlées, au fond des eaux dormantes, auscultait toutes les palpitations de la vie universelle, et qui, le soir, sous le firmament étoilé, s'élevait de l'observation des infiniments petits à l'ardente méditation des choses célestes, « de fimo ad excelsa » !



On peut dire que les hommes comme lui sont vraiment le sel de la terre. Des milliers passent sans comprendre, sans voir ; lui, il sut faire le plus noble usage de son intelligence. Il sut en quoi réside la pleine beauté d'une existence humaine. Et il a mené la plus admirable des vies, si méditer l'univers est en effet, comme l'ont cru Anaxagore, Newton, Renan et tous les plus grands, notre fonction essentielle, notre raison d'être.

III

FERVEUR MORALE

Le portrait que nous venons de tracer a montré un homme de tradition, répugnant aux audaces et aux nouveautés. Fabre n'est pas un fils de la Révolution au même titre qu'un Michelet ou qu'un Berthelot; il ne s'adapte pas au milieu, ne s'insère pas dans les grands mouvements d'opinion, ne sait pas adorer le soleil levant des doctrines avancées à la façon d'un Victor Hugo ou d'un Anatole France. Au contraire, un impérieux instinct de résistance le dressait contre les doctrines en vogue, contre les engouements dominateurs. Cette constatation va nous permettre de compléter l'analyse de son tour d'esprit; de plus, elle nous fournira un premier moyen de nous expliquer l'orientation de sa philosophie et de sa morale. C'est par réaction contre un matérialisme de plus en plus envahissant que Fabre a pris parti pour la vieille philosophie de l'esprit et pour la morale chrétienne (1).

*
**

Le XIX^e siècle, quoique d'un esprit beaucoup plus religieux que le précédent, se donna, en matière de métaphysique et de morale, toutes sortes de libertés. Issu d'une Révolution qui avait rudement secoué la pensée, ébranlé aussi par la critique de Kant et séduit par le panthéisme allemand, il était mûr pour une revision générale de toutes les positions. Les illusions s'en allaient une à une. Certains philosophes, cessant de s'appuyer sur la révélation divine, ne reconnaissaient plus que les lois fatales qui régissent le monde. Sous le ciel déclaré vide et sourd, les hommes voulaient faire eux-mêmes leurs destinées.

Alors apparurent de nouvelles morales indépendantes, saint-simonienne, fouriériste, phalanstérienne, sans obligation ni sanction, parfois purement utilitaires, épicuriennes, voire cyniques et brutales avec des sociologues comme Proudhon et Fourier. Les communistes s'attaquaient à la propriété; les phalanstériens à la famille, les fouriéristes à toute discipline morale; les saint-simoniens à l'individu tout entier, lui ôtant jusqu'à sa personnalité. Après Condorcet, Auguste

(1) Pour tout ce qui concerne ce chapitre, cf.: Vacherot, *La Religion* (1868); Caro, *Le Matérialisme et la Science* (1868); Fr. Bouillier, *Morale et progrès* (1875); P. Janet, *La philosophie française contemporaine* (1879); F. Brunetière, *La Moralité de la Doctrine évolutive* (Rev. des Deux Mondes, 1^{er} mai 1895), etc.

Comte, Renan, Taine, Berthelot, se mirent à désigner, comme devant être l'objet suprême de nos efforts et de nos vœux, la science et le progrès.

Pour d'aucuns, la religion n'est plus qu'un vain mot. Dieu est trop haut, trop loin des créatures et s'en occupe à peine : une vague Providence générale a remplacé la Providence particulière. D'autres réduisent Dieu à n'être qu'une pure idée, sans existence personnelle ni réalité concrète. Vacherot définit la religion comme une phase d'enfance intellectuelle. Le seul Dieu possible, c'est l'homme en pleine ascension vers d'éclatantes destinées : « L'homme monte toujours du fini à l'infini, du temps à l'éternel, toujours de plus en plus divinisé, toujours de plus en plus divin... » (1). Et Jules Guesde, le 24 juin 1896, déclare à la Chambre : « L'homme est en train de devenir Dieu ».

Etrange Dieu qui se fait à la longue, mais lui-même sujet à bien des humiliations de la part de ses propres promoteurs. C'est ainsi que le génie des grands hommes, des plus sublimes représentants de l'espèce humaine, est singulièrement vilipendé. Le physiologiste Lélut, dans ses études sur « *Le Démon de Socrate* » (1836) et « *L'Amulette de Pascal* » (1846), diagnostique que le génie confine à la folie. Moreau de Tours, en 1859, reprenant cette théorie, la résume dans la formule célèbre : « Le génie est une névrose ».

Que disent aussi Cabanis, Broussais, Charles Robin, etc. ? Toutes les grandeurs et les délicatesses de l'âme humaine se réduisent à des réactions chimiques de la substance grise. « Le cerveau fait organiquement la sécrétion de la pensée ». L'esprit n'est plus qu'une vaine efflorescence.

Car l'homme n'est qu'un animal comme les autres, un quadrumane perfectionné ; Littré le définissait, en 1855, dans son *Dictionnaire de Médecine*, un « Animal mammifère, de l'ordre des Primates, famille des Bimanes ». Ce qui n'était peut-être alors qu'une boutade de positiviste devint bientôt théorie scientifique. Darwin était convaincu de nos origines simiennes, mais n'osait trop approfondir ; Carl Vogt, Huxley, Lubbock, ne comprenant point ses scrupules, établirent complaisamment notre généalogie. L'idée, en France, rencontra quelque résistance et fut brillamment combattue par De Quatrefages. Cependant elle gagnait du terrain. Taine trouvait dans les excès de la Commune une justification de Darwin : le Communard était bien le « gorille féroce et lubrique ». Le vieux Hugo se mit à exploiter le thème :

« Mais toi, l' élu risible, homme, à quelle distance
« Es-tu de l'animal ?...
« Es-tu sûr de ne pas jeter l'ombre d'un singe ?
« ...L'orang-outan, ton frère, est un homme à tâtons » (2).

Le transformisme apporta aussi la brutale théorie du « struggle for life », de la concurrence vitale. Proudhon l'avait déjà dit : « La force prime le droit ». Le surhomme nietzschéen, le surhomme balzacien ne connaissent ni lois ni barrières sociales.

(1) Eugène Pelletan, *La Profession de foi du XIX^{me} siècle, conclusion* (1852).

(2) Victor Hugo, *Dieu*, II. VII.

On n'en finirait pas si l'on voulait citer toutes les idées matérialistes de ce temps. Les découvertes de Sadi Carnot sur la mécanique de la chaleur, la thermochimie de Berthelot, les théories de Fresnel sur l'éther lumineux, faisaient prévoir la possibilité d'enfermer l'univers dans la formule d'un monisme absolu. La barrière tombait entre le monde vivant et la matière brute.

La rencontre de toutes ces nouveautés avec les croyances et les philosophies assises dans leur dogmatisme traditionnel provoqua une agitation très vive des idées, des conflits aigus dans les consciences.

Pour comprendre la faveur rencontrée en cette fin du xix^e siècle par le matérialisme, en même temps que l'aversion qu'il inspire d'autre part à plusieurs âmes d'élite, on ne peut mieux faire que de méditer les réflexions suivantes, si lucides, d'un éminent savant d'aujourd'hui, M. L. Cuénot. « Le déterminisme intégral n'est pas sans douceur pour l'individu : c'est une théorie complète et définitive du monde, de la Vie, de l'Homme ; pas de Dieu, pas de métaphysique, la part d'incompréhensible réduite à l'incompréhension de l'infini et de l'éternité... C'est le repos intellectuel dû à l'inexistence de la responsabilité ; ni bien ni mal, ni péché ni mérite... Mais si l'on regarde plus loin que son existence propre, quel vide sinistre que ce déterminisme radical ! L'homme n'est rien de plus ni rien de moins que les végétaux et les animaux... La terre, cette vieille planète, dans quelques milliers d'années périra de froid et de sécheresse, et ce sera comme si la vie n'avait jamais existé. Rien ne conservera le souvenir de ce que les hommes accomplirent et souffrirent ; la gigantesque épopée qui dura tant de siècles sombrera dans le Néant » (1).



On saisit les causes profondes qui provoquèrent chez Fabre une révolte du sentiment. C'est par réaction contre ces excès que son esprit se dressa dans sa fierté indomptable et prit parti pour la vieille doctrine menacée. Dans les grands drames pathétiques, les âmes ardentes et généreuses sont toujours prêtes à se ranger du côté des vaincus. Son œuvre tout entière est une protestation contre les dogmes et la dictature du matérialisme.

Dès le troisième volume des *Souvenirs*, il éclate : « Pourquoi ne dirais-je pas ce que j'ai sur le cœur... ? Nous avons bien assez, comme cela, de brutalités zoologiques ; l'homme, fils du macaque ; le devoir, préjugé d'imbéciles ; la conscience, leurre de naïfs ; le génie, névrose ; l'amour de la patrie, chauvinisme ; l'âme, résultante d'énergies cellulaires ; Dieu, mythe puéril... Ah ! ne venez pas m'interdire de penser, ne serait-ce qu'un rêve, à la personnalité humaine responsable, à la conscience, au devoir, à la dignité du travail » (III. 98). Ces lignes datent de 1886 ; onze ans plus tard, sa colère n'est pas calmée ; le voilà qui invective terriblement, en 1897, dans une de ses plus fortes *Oubretos*, contre les « malfaiteurs » (maufatan de malur) du matérialisme : « Vous avez tout souillé, la force fait le droit ; le gredin doit primer sur le juste qui va droit dans l'arrache-poil de la vie ; le monde de là-haut est

(1) L. Cuénot : *Les deux conceptions moniste et dualiste de la vie*, dans *Scientia*, sept. 1928.

un conte de niais. L'âme, qu'est-elle dites-vous ? Elle n'est rien, un mot, pas davantage. Odieux malfaiteurs ! que sera l'avenir ! » (1).



La suite du présent ouvrage mettra en lumière la résistance de Fabre au matérialisme scientifique. Pour le moment, nous voulons seulement faire assister à l'espèce d'effervescence morale provoquée en lui par les idées nouvelles. Rappelons d'abord un trait de son caractère. Il avait un tour d'esprit absolu, il tenait impérieusement à ses illusions, n'admettait pas que la Vérité fût multiple et conciliât les contraires ; ni que la conception du Bien fût susceptible d'être révisée de temps en temps... Selon lui, la morale avait été fixée par le Décalogue ; et il craignait que les nouvelles doctrines ne la livrassent sans boussole à tous les hasards.

Après tout ce qui vient d'être dit, on voit sans peine que la morale de Fabre se définit d'elle-même, par son opposition aux idées qu'il regardait comme subversives. Elle n'est donc autre, en son fond, que la vieille morale chrétienne. Fabre est un conservateur de tempérament ; de même que dans le domaine zoologique il suit Cuvier, le partisan de la création ; qu'en philosophie, il est déiste et croit au dualisme de l'esprit et du corps avec une clarté de conception toute française ; en morale, il s'en tient aux principes consacrés. Il fait plus que d'y rester fidèle : il s'indigne qu'on les délaisse ou les combatte, et paraît sans cesse prêt à se jeter dans la mêlée.

Qu'on n'aille pas trop s'en étonner. Il n'était pas le seul à réagir. Qu'on lise nombre d'ouvrages parus dans les dix années qui précèdent l'apparition des *Souvenirs* (de 1870 à 1880, Fabre, retiré à Orange, lut beaucoup, et c'est par conséquent une des époques de sa vie où il capta le mieux les courants d'idées extérieurs) ; qu'on lise les moralistes, les philosophes : il est évident que la métaphysique tenta de se relever de son discrédit, que les vieux systèmes, contrainsts à renouveler leurs arguments et leur défense, regagnent du terrain. Nulle concession au matérialisme, à l'athéisme, au positivisme, chez des penseurs comme Barthélemy Saint-Hilaire, Quatrefages, Jules Simon, Franck Bersot, Francisque Bouillier, Ravaisson, Lachelier, Paul Janet, Caro, Ch. Dollfus, Nourrisson, Ollé-Laprune, etc... Fabre était en bonne compagnie. On ne s'étonne donc pas qu'il soit resté fidèle à des idées si vivantes en dépit des progrès foudroyants du matérialisme.



Ce n'est pas notre dessein d'étudier maintenant le déisme de Fabre : qu'on se reporte à notre Deuxième Partie. Mais voici sa morale dont quelques citations vont nous confirmer l'extrême honnêteté. On sait combien le génie français est moraliste ; que presque tous nos grands écrivains ont tenu à moraliser ; et Fabre est bien dans la tradition.

La vie est une grave affaire : « Nous devons la considérer non comme un plaisir, non comme une peine, mais comme un devoir dont il faut s'acquitter de son mieux tant que congé ne nous est pas donné » (VII. 45). C'est le travail qui nous justifie devant l'humanité : « Nous

(1) *Poésies Françaises et Provençales*, Balthazar, p. 130.

vivons du travail, des forces, des idées du passé. Que l'avenir, à son tour, puisse vivre de nos forces, de celles du bras comme de celles de la pensée, et nous aurons dignement rempli notre mission » (1). Le travail nous apporte la paix, nous est la plus sûre garantie des récompenses divines : « Travaillons vaillamment... afin que nous puissions nous endormir tranquilles... de ce suprême sommeil qui brise la vie pour la renouveler » (vi. 340).

Écoutons ces fortes paroles d'un stoïque qui poussait le détachement jusqu'à bénir les atteintes de l'adversité, les duretés du sort : « La lutte contre le besoin fait précisément notre grandeur. C'est à nous, par notre intelligence, à nous tirer d'affaire ; c'est à nous à mettre en pratique la noble devise : Aide-toi, le Ciel t'aidera » (2). « Une vie trop facile amène la mollesse, tue l'esprit d'invention. Il nous faut la lutte, il nous faut l'aiguillon de la nécessité pour éveiller nos facultés. Qui sait si Dieu, dans sa sagesse infinie, n'a pas voulu tenir sans cesse en éveil les précieuses facultés dont il nous a doués, en accordant toi pouvoir sur nous à ces impitoyables forces naturelles qu'il nous faut vaincre une à une ? » (3). Gloire à la souffrance « qui nous soumet au creuset de l'épreuve et nous sort de là transfigurés, comme le métal précieux dégagé par le feu de son vil alliage ! » (4). On le voit, Fabre n'eut aucun sursaut de révolte contre l'étrange Destinée qui lui forgea si longtemps une existence de fer.

S'il ne savait pas blasphémer, il ne savait pas non plus défaillir. Il condamne formellement le suicide. Devancer sa dernière heure est : « lâcheté, sottise » (vii. 45). Pourtant bien des fois le découragement avait dû l'envahir, au temps où il lui fallait faire vivre sa famille avec 700 francs par an ; et lorsque la synthèse de l'alizarine ruina son propre colorant ; ou encore quand, en 1870, il resta sans fonction, sans ressources, brisé par l'hostilité des hommes... Mais, trempé pour vivre près de cent ans, comment eût-il désespéré ? « Tant qu'un homme jouit de la vie, fait-il dire à Confucius dans une digression (vii. 44), rien n'est désespéré pour lui. Il peut passer de la plus grande peine à la plus grande joie, du plus grand malheur à la plus grande félicité ». Quelque chose de très fort, son génie, son amour de l'insecte, l'obligeait à vivre pour accomplir sa mission. « Heureux, trois fois heureux l'homme que les bourrasques de la vie laissent fort ! Si dans sa poitrine n'est pas mort le germe verdoyant affranchi de toute chose vaine, celui-là s'élève et voit la sainte vérité... » (5).

Nous avons déjà dit que cette âpre volonté de résistance et de lutte n'était pas chez Fabre un art de parvenir. Le but à atteindre n'était pas pour lui la conquête de l'or, du plaisir, de la puissance. A vingt ans, à l'âge des passions et des ambitions, il disait dans un petit poème : « Que d'autres... adorent la fortune ! Et rampent en suivant les traces de son char... Je n'irai pas vers ceux que le luxe environne. Mendier un peu d'or, triste félicité... » (6). Dans une autre pièce du même temps,

(1) *La Plante*, p. 147.

(2) *Ibid.* p. 143.

(3) *Chimie Agricole*, p. 186 (dans la réédition de 1925).

(4) *Histoire de la Bûche*, p. 359.

(5) *Oubreto*, Le Petit Houx.

(6) *Poésies Françaises, Les Fleurs*.

il paraphrasait la hautaine maxime de La Bruyère sur la vanité de la richesse (1).

Plus tard, il dénoncera dans le luxe, l'avidité de jouissances, le besoin de confort des nouvelles générations, une des causes qui entraînent notre pays vers sa décadence. L'évolution qui se produisait dans la classe paysanne, « assise fondamentale de la nation », n'avait pas échappé à sa lucidité. La petite paysanne veut des toilettes ébouriffantes, des aigrettes à sa coiffure, « ombrelle à poignée d'ivoire, chignon rembourré, souliers vernis... ». Les hommes vont au café (2). « De tels goûts rendent la terre trop basse, la motte trop dure » (vi. 23). Cri d'alarme, toujours d'actualité. Ce désir effréné de jouir fait qu'on se limite dans le nombre des enfants, qu'on se rue vers les plaisirs artificiels et nocifs, et explique à lui tout seul qu'un pays se dépeuple. La douleur de Fabre redouble au spectacle de l'immigration étrangère. « Le pays des pères cessera-t-il d'être une patrie pour devenir un Caravansérail ? » (Ibid). Car il était xénophobe, par un sentiment naturel aux hommes de race authentique, et xénophobe jusqu'à déplorer que nous eussions subi il y a vingt siècles la conquête romaine ! Si les Gaulois avaient vaincu César, dit-il, « peut-être qu'aujourd'hui... n'ayant pas à traîner l'encombrant fardeau des vieilleries romaines, serions-nous un peuple plus libre d'allures, plus passionné pour le progrès » (3). A plus forte raison traite-t-il sans ménagement les « cosmopolites, aigrefins, exploiters de tout acabit » dont l'afflux prend l'ampleur d'une invasion. Nous découvrons un Fabre patriote et raciste, fier de son « vieux sang gaulois » et impatient d'assister à une résurrection nationale. Aussi prêche-t-il hautement le retour à la vertu antique, à une vie dure, laborieuse et sobre : « Alors, et seulement alors, refleurira la famille ; alors, affranchi de la ville et de ses tentations, le paysan nous sauvera » (VI. 25). On ne peut pas être plus clairvoyant : c'est du moral que tout part, et c'est ce que ne sauraient trop méditer les peuples qui ont un grand rôle à reconquérir dans le monde.

*
**

Parmi les petits problèmes que pose l'attitude morale de Fabre, le suivant n'est pas le moins curieux. On est vraiment surpris qu'il soit resté si peu sensible à l'intense rayonnement des idées de Stuart-Mill : *l'Utilitarisme*, *l'Essai sur la Liberté*, si généreux, si ardents à éclairer l'humanité, ne paraissent pas avoir eu d'influence sur lui, n'ont peut-être pas eu son approbation. Malgré leur estime réciproque, ces deux hommes avaient des conceptions très différentes sur le Bien et sur la destinée.

Cependant, dans sa vieillesse, Fabre se laissa quelque peu gagner aux idées sociales, ou du moins on le voit formuler dans son dernier volume des vœux qui dénotent un progrès sur son rigide idéal conservateur. Il demande la suppression de la peine de mort (xi^e 71), il salue la promotion de la femme (x. 230) ; il applaudit chaleureusement à la loi qui vint arracher l'enfant à « l'enfer des fabriques, où, pour quelques sous, s'étouffait l'avenir du pauvre petit » (x. 72). La conscience, ce

(1) *Poésies Françaises*. Ce que donne l'Or. Cf. Annales de l'Ecole Palatine d'Avignon, années 1923 ; P. Julian, *Les Poésies inédites de J.-H. Fabre*, p. 362.

(2) Cf. *Oubreto* : Peau de Loup.

(3) *Les Inventeurs et leurs Inventions*, p. 388.

« lumignon si vacillant encore », lui semble destinée à s'éclairer sans cesse, à resplendir un jour comme un flambeau et à changer « de fond en comble la face des sociétés » (ix. 168).

Reconnaissons-le, ces élans d'optimisme sont rares. Fabre n'est pas de ceux qui croient que nous puissions nous hausser beaucoup au-dessus de nous-mêmes. Avec quelle ironie parle-t-il de l'idole du siècle, de ce progrès matériel dont nous sommes si fiers ! Et cependant il se faisait une haute idée de la science, il en admirait plus que quiconque les enjambées prodigieuses. Enfant, n'avait-il pas eu une espèce d'insomnie enthousiaste la nuit qui précéda son premier voyage en chemin de fer ? (1). Adulte, il écrira un livre sur les grandes inventions, et il vantera dans les *Souvenirs* la locomotive (ix. 30), le sous-marin (vii. 319), les ondes hertziennes, les rayons X (vii. Chap. xxv), les « superbes théories des virus atténués » (ix. 312), etc...

Mais il redoute une contre-partie. « On dirait que la morale recule à mesure que nous asservissons davantage la matière » (ix. 160). Dans ses moments prophétiques, il prédit l'extinction de l'Humanité : « L'Homme succombera, tué par l'excès de ce qu'il appelle la civilisation » (vi. 218). Il périra de son ardeur « à faire le Dieu ». Or nous ne sommes pas des dieux. Il n'est rien qui indigne plus le moraliste que ces efforts démesurés, ces dilatations de notre orgueil. Et Fabre décrit une terre d'où l'homme aura disparu, « alors que le petit Crapaud dira toujours sa litanie, en compagnie de la Sauterelle, du Scops et des autres. Ils chantaient avant nous sur la planète ; ils chanteront après nous, célébrant l'immuable, la gloire torride du soleil » (ibid). « Disparaisse l'homme, répète-t-il, disparaisse l'homme, aboli par ses sottises, et les fêtes du renouveau ne seront pas moins solennelles, célébrées par la fanfare du merle » (vii. 122).

A moins qu'avant de disparaître, l'homme furieux n'ait détruit lui-même sa demeure, la machine ronde dont il se sera fait le mauvais génie, faute d'avoir pu en devenir le dieu. « Amoncelant à la racine des montagnes picrate sur dynamite, panclastite sur fulminate et autres explosifs mille fois plus puissants, que la science toujours en marche ne manquera pas d'inventer, en viendra-t-on à faire sauter la planète ? Affolés par la secousse, les éclats anguleux de la motte terrestre s'en iront-ils en tourbillons, semblables à celui des Astéroïdes, ruines apparemment d'un monde disparu ? Ce serait la fin de belles et nobles choses, mais ce serait aussi la fin de bien des laideurs et de bien des misères » (x. 70).

Ainsi, la Terre est une « noix véreuse, mordue par la vermine du mal ». Que faire pour la sauver ? De toutes ses forces, Fabre appelle la réalisation du « sublime rêve qui se chante le dimanche dans le moindre église de village : Gloria in excelsis Deo et pax in terra hominibus bonae voluntatis » (viii. 131).

*
**

Par une exception rare et insigne chez un Français, il n'aimait pas la politique. Aux veillées de Sérignan, on parlait de tout, sauf de « l'odieuse politique » (x. 102). Un dizain recueilli dans ses poésies pro-

(1) *Les Inventeurs et leurs Inventions*, p. 155.

vençales montre bien le cas qu'il faisait des élus du suffrage universel (1). Et cependant la République lui avait paru belle au temps de l'Empire (II. 16). Quand elle fut proclamée le 4 septembre 1870, on vit Fabre, raconte le Docteur Legros, circuler dans les rues d'Avignon au milieu d'un groupe de ses élèves. Il aimait dans la France, « tête et cœur des nations », l'idéal de générosité et de justice légué par la Révolution. « Elle pense, elle sent, et les peuples tressaillent à ses idées, à ses aspirations. Un grand vide, un vide irréparable, se ferait dans le monde si, par malheur, disparaissait ce coin de terre » (2). Mais cette France bien-aimée le déçut au bout d'un quart de siècle de régime républicain, soit qu'il lui reprochât son oubli injuste et se rappelât par contraste les égards de Napoléon III, soit qu'il crût qu'elle s'était trompée sur ses vraies destinées. Un singulier mépris pour le 14 Juillet s'affiche dans le sixième volume des *Souvenirs* (publié en 1900). « Nous célébrons aujourd'hui, avec plus de tapage que de conviction, l'ère nouvelle, politiquement datée de la prise de la Bastille » (VI. 218). Et il en met en doute la pérennité. Pour quelle idée, dit-il, pétaraderont dans quelques années nos feux d'artifice ? « La fusée complaisante épanouit au ciel sa gerbe d'étincelles pour l'exécré d'hier devenu l'idole d'aujourd'hui. Demain elle montera pour un autre... Dans un siècle ou deux, en dehors des érudits, sera-t-il encore question de la prise de la Bastille ? C'est très douteux » (Ibid.).

Dans le fond, c'était un aristocrate comme Renan, Leconte de Lisle ou Taine : comme eux il condamnait les nivellements démocratiques et redoutait la « populace », que Nietzsche a stigmatisée comme une ennemie de l'homme supérieur. Il avait horreur de la foule grossière, des fêtes que troublent « les cuivres rauques du bal », les cris, les pétards et les rixes (VIII. 1). Ces jours-là, âme hautaine et délicate, il s'en allait méditer à l'écart, dans les champs, préférant les fêtes harmonieuses de la nature, « bien supérieures en majesté » aux fêtes humaines (VI. 211).



Dans son histoire des Chenilles processionnaires, Fabre a combattu les théories communistes. Ces chenilles ont toutes « même taille, même force, même costume », mêmes aptitudes. « Superbe monde d'égalité, vraiment, mais hélas ! monde de chenilles ! » (VI. 354). Il étudia leur constitution comme, sociologue, il eût étudié la république de Platon ou le phalanstère de Fourier ou l'U.R.S.S. Certes, le cénobitisme des processionnaires résout un grand nombre de problèmes : maintes causes d'insécurité et de discorde sont supprimées, disette, concurrence, charges familiales, répartition incohérente du travail, injustices sociales. Mais un tel régime, s'il était possible de le transporter parmi les hommes, nous ferait rétrograder jusqu'à la « monotonie des sociétés de chenilles ». Fabre, très individualiste, veut que nous fassions chacun notre destinée, que l'émulation nous incite à surpasser les autres et à nous surpasser nous-mêmes. Le communisme généralisé lui paraît, disons-le franchement, une utopie monstrueuse, tout-à-fait contraire à la nature même de l'homme. « Le résultat de ce sacrilège bestial serait un pha-

(1) *Poésies Françaises et Provençales* : Is Eleitour, 70.

(2) *Le Ciel*, p. 154.

lanstère de chenilles humaines ». (Ibid). Déjà, en 1867, à propos des bourgeons avortés du Lilas, il avait témoigné de la même soumission à la loi nécessaire des inégalités sociales : « L'inégalité est nécessaire à l'harmonie de ce monde, même l'inégalité des bourgeois... Si vous me demandiez un jour comme des insensés, pourquoi nous ne sommes pas tous également forts, également riches, également puissants ; si jamais vous vous proposiez, devenus hommes, ces questions redoutables, rappelez-vous, enfants, le rameau de Lilas » (1).

Celui qui écrivait ces lignes était un homme de grande valeur, mais qui avait la plus amère expérience de la vie ; longtemps pauvre, méconnu, exploité. Or, il n'avait pas un cri de révolte. Les vrais savants, les vrais guides de l'humanité savent qu'ils n'ont pas besoin de richesses, d'honneurs, de divertissements mondains ; ils savent que Dieu leur a donné la meilleure part, en leur accordant des cerveaux capables de philosopher. Une parole de l'un d'eux, Renan, sous sa légère ironie, est d'une sincérité merveilleuse : « Nous ne savons pas assez quelle reconnaissance nous devons à ceux qui se chargent d'être riches pour nous » (2).

*
**

Il nous plaît, il nous paraît convenable et conforme à la règle, que la vie des contemplateurs de la nature, des détenteurs des secrets du monde, se déroule sous le signe de la Sagesse. La Nature n'est-elle pas avec eux pour les guider maternellement dans toutes leurs démarches ? Ne leur enseigne-t-elle pas la plus vraie des morales ? La morale éternelle, Fabre l'avait compris, est autre chose qu'un lavis de conventions, c'est l'ensemble même des lois qui conditionnent le maintien de l'espèce humaine. Il serait difficile de trouver dans toute notre littérature une œuvre plus claire et plus saine d'un bout à l'autre, et par conséquent plus apte à contribuer à la formation de la jeunesse.

(1) *Histoire de la Bûche*, p. 24.

(2) Renan, *Dialogues et Fragments philosophiques*, p. 76.

IV

FORMATION DE SON ESPRIT

Ce n'est pas une petite affaire que d'essayer de retrouver chez un homme de quelque envergure, comment s'est formé son esprit. On peut tenter des sondages dans les livres qu'il cite et qu'il a dû lire avec quelque insistance ; chercher dans quelle mesure il a subi l'ascendant de ses maîtres, des hommes éminents qu'il a connus ; le suivre dans ses voyages, dans les événements de sa vie les plus susceptibles d'avoir orienté ses idées. Mais tant de facteurs interviennent, que ce travail apparaît vite illusoire. Et sans doute y a-t-il au commencement de toute destinée une attitude primordiale qui échappe à l'explication. Aussi ne faut-il pas s'attendre à découvrir ici une analyse un peu complète de la formation de Fabre. Nous ne donnons que des indications. D'autres chapitres apporteront des faits omis en celui-ci, et ce n'est qu'après avoir lu la plus grande partie de notre ouvrage, qu'on saura, jusqu'à un certain point, quelles influences ont pu jouer autour de son esprit.

*
**

Parmi les premiers textes que l'écolier apprit au Collège de Rodez, figure le poème de Louis Racine sur *La Religion* (II. 44). Œuvre médiocre, mais très en faveur, à en juger par ses réimpressions, de 1810 à 1835, probablement par contre-coup du succès du *Génie du Christianisme* ; et probablement aussi cette faveur lui vint-elle des régents de Collèges. Ce poème sans éclat tâche de démontrer l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, etc., et de réfuter les objections des incrédules. De loin en loin cependant, certains passages atteignent à l'éloquence, témoin celui-ci :

« Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire ;
« Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
« Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
« Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez ! »

On serait tenté de chercher là une source des idées religieuses de Fabre ; en réalité, il goûta peu « l'ennuyeux poème » (II. 45) et n'en

retint que quelques vers d'un épisode qui proclamait la dignité de l'insecte :

- « Descendons sur la terre, où, jusque dans la fange
- « L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
- « Ose nous demander raison de nos mépris.
- « De secrètes beautés quel amas innombrable !
- « Plus l'Auteur s'est caché, plus il est admirable... » (1).

Quoi qu'il en soit de cette œuvre insipide, notons-en le rapport, dès le début, avec tout ce qui sera l'épopée intellectuelle de Fabre, avec sa métaphysique et sa passion d'entomologiste.

Plus décisive certainement fut l'impression que lui firent les poésies de Reboul, auxquelles il consacra, chemineau de seize ans, les seuls trois francs qu'il eût en poche, un matin en arrivant à Nîmes. Reboul était un boulanger nîmois qui, aux alentours de 1840, s'était fait un certain renom par des poésies d'une réelle élévation de sentiments et d'une facture assez habile : c'étaient pour la plupart des chants pieux et graves, aux harmonies parfois lamartiniennes, que lui avaient inspirés, dit-on, de grands malheurs personnels. Une correspondance avec Lamartine, des entrevues avec celui-ci et avec Alexandre Dumas, un accueil très flatteur des Parisiens lors d'une visite qu'il leur fit en 1839, la publication d'un grand poème du genre épique (*Le Dernier Jour*, 1840), avaient achevé de le rendre presque célèbre. Rien d'étonnant si l'adolescent entendant vanter le poète-boulangier, eut le plus vif désir de connaître une muse aussi spontanée.

La manière hautement spiritualiste et chrétienne de Reboul ne put que lui paraître sublime :

- « Maître, je ne sais pas si mon esprit s'abuse :
- « Mais sans Dieu pour soleil toute idée est confuse,
- « Et la société, vaisseau mystérieux,
- « Ne peut s'orienter qu'à l'étoile des cieux » (2).

Des vers comme les suivants n'étaient nullement dénués de sens pour un esprit imprégné de catholicisme, avide d'immortalité personnelle et de résurrection :

- « Je crois que tous ces os blanchis et clairsemés
- « Sur ce désert sans fin que le soleil dévore
- « Sous un souffle vivant se lèveront... » (3).

Cette lecture, faite à l'âge des impressions définitives, — peut-être aussi celle du poème de Louis Racine, envahissant son subconscient, — non moins que son passage au séminaire de l'Esquile, rendent compte dans une forte mesure du mysticisme qui fut comme l'atmosphère où vécut alors sa pensée, et attesté par toutes ses compositions de jeunesse (4) et tout le spiritualisme de Fabre y trouve peut-être sa source première.

(1) Louis Racine : *La Religion*, Chant I.

(2) Poésies de Jean Reboul (Nîmes, 1836) : A *Lamartine*.

(3) *Ibid.* : A M. L'Abbé de Lamennais.

(4) Cf. ses Poésies de vingtième année, dans les « *Poésies françaises et Provençales* » recueillies par P. Julian, p. 1-15.



A l'Ecole Normale d'Avignon, étant fort en avance sur ses camarades (X. 345), il eut d'amples loisirs, et put donner carrière à son goût pour les études indépendantes ; quelques auteurs méritent d'être comptés alors parmi ses premiers nourriciers intellectuels.

L'enseignement qu'on y dispensait était assurément trop élémentaire et terre-à-terre pour intéresser un esprit de son envergure. Ni la grammaire ni l'arithmétique n'étaient, on s'en rend compte, aptes à satisfaire un jeune homme assoiffé de science et de culture. Aussi refaisait-il lui-même son instruction et, dans son impatience de deviner le monde et de le construire, se forgeait-il personnellement un système d'idées générales et une érudition de bon aloi. Il renouait connaissance avec Horace et Virgile, se familiarisait avec le grec dans une *Imitation de Jésus-Christ* à double texte latin et grec (X. 345). Ses connaissances livresques en même temps que ses précoces méditations passaient dans de petites compositions poétiques assez révélatrices, grâce auxquelles on a la preuve qu'il lut alors La Bruyère, Bernardin de Saint-Pierre et Lamartine. La Bruyère est attesté par une petite pièce ironique (*Ce que donne l'or*), inspirée d'une maxime des *Caractères* sur le bonheur douteux des riches. Le Docteur Legros confirme que Fabre pratiqua toujours La Bruyère (1) ; mais les *Souvenirs* s'en ressentent peu.

Sa dette est beaucoup plus nette à l'égard de Bernardin de Saint-Pierre. Son attrait pour la nature et son goût inné pour les explications finalistes n'ont pu que se développer dans la lecture des *Etudes et des Harmonies de la Nature*. Ces livres ne sont pourtant pas vraiment de grands livres. Compilation, système, bavardage, bien souvent ce n'est que cela. Mais leur auteur avait essayé d'en faire un tableau complet de la science, « depuis les temps antiques jusqu'à nous ». Ils renferment beaucoup de faits, des tableaux d'un remarquable coloris, des idées générales : Dieu, la grandeur et l'ordre de la création, les splendeurs et la diversité du pittoresque terrestre, le bonheur dans la vertu, le charme des affections domestiques, etc... Les idées qui durent pénétrer le plus profondément l'adolescent étaient peut-être celles-ci. Bernardin lui assurait qu'« avec le sentiment de la Divinité, tout est grand, noble, beau, invincible dans la voie la plus étroite ; sans lui, tout est faible, déplaisant et amer... » (2). Et il étalait les merveilles de la nature comme autant de témoignages de la Providence, n'oubliant pas de citer parmi ces merveilles l'instinct qui fait accomplir aux animaux, sans effort, les prodiges nécessaires à leur existence. Le jeune Fabre apprenait ainsi à connaître la profusion d'êtres, animaux et plantes, qui concourent à la beauté harmonieuse du monde et l'empêchent d'être vide. Le disciple de Bernardin se mit à ouvrir des yeux admiratifs sur la pullulation des êtres et la diversité des formes.

Ne dut-il pas longuement s'arrêter devant ce passage : « La vie d'un homme de génie suffirait à peine à l'histoire de quelques insectes. Quelque curieux même que soient les mémoires que l'on a rassemblés sur les mœurs et l'anatomie des animaux qui nous sont les plus familiers, on se flatte encore en vain de les connaître... Où sont, dans les historiens de la nature, les Tacites qui nous dévoileront ces mystères... ? » (3).

(1) Dr. Legros, *La Vie de J.-H. Fabre*, p. 248.

(2) *Etudes de la Nature*, XII^e Etude.

(3) *Etudes de la Nature*, éd. Aimé-Martin (1830), 1^{re} Etude, p. 34 et 38.

Ne pensa-t-il point : « Je tâcherai d'être un de ces Tacites ? » Et il y avait, en tête des *Harmonies de la Nature*, un préambule d'Aimé Martin qui l'enflamma subitement. Plusieurs pages de ce préambule glorifiaient le monde des insectes : elles lui inspirèrent sur-le-champ un poème intitulé *Les Insectes* où réapparaissent, sertis en des vers excellents, les expressions et les exemples mêmes d'Aimé Martin (1). Une confrontation des deux textes s'impose, car le fait nous paraît important. Ce poème de Fabre, paru dans l'« Echo du Ventoux » le 29 février 1843, est un des premiers documents probants que nous ayons sur le génie naissant de celui qui sera l'Homère des Insectes. Aimé Martin peut revendiquer une part dans la formation de l'entomologiste ; qu'on en juge :

Aimé Martin : « Je vois parmi eux des voyageurs qui vont à la découverte, des pilotes qui, sans voile et sans boussole, voguent sur une goutte d'eau à la conquête d'un nouveau monde ».

Fabre : « Dans un canot de nacre, au milieu des herbages,
« Voici d'autres héros, hardis navigateurs,
« Sans boussole, explorant ces vastes mers, ces plages,
« Comme mondes nouveaux abordant quelques fleurs ».
(Strophe 5)

A. Martin : « Ces industrieuses villageoises passent les beaux jours du printemps au sein de leur métairie, occupées, comme les dieux d'Homère, à savourer l'ambrosie ».

Fabre : « Et les maîtres oisifs de cette métairie
« S'occupent, retirés dans de tièdes caveaux,
« Comme les dieux d'Homère, à boire l'ambrosie... »
(Str. 18).

A. Martin : « Quel est le Lycurgue qui a dicté des lois si parfaites ? »

Fabre : « Quel Lycurgue régla le code politique
« Que ces peuples d'un jour ne transgressent jamais ? »
(Str. 17). Etc.

Nous n'en doutons point : la brillante préface d'Aimé Martin a dû grandement contribuer à éveiller la vocation de Fabre.

L'influence de Bernardin de Saint-Pierre fut renforcée par celle de Lamartine, encore mieux doué du sens religieux de l'univers, et pour qui la nature a été la puissance belle et bienfaisante, l'émanation de Dieu. Lamartine fut certainement, dans la jeunesse de Fabre, son poète de prédilection, à en juger par les imitations que décèlent encore ici ses compositions. Les *Harmonies Poétiques et Religieuses* — l'un des plus beaux recueils lyriques du monde — semblent avoir excité sa plus vive admiration. Fabre y retrouvait les thèmes de Reboul, mais il les retrouvait à leur source, dans leur jaillissement puissant, traités avec une sorte d'ivresse sacrée. Tout proclame la Providence, tout vient de Dieu et retourne à Dieu, l'univers chante un hymne enthousiaste qui monte immensément : telles étaient ces symphonies sacrées, uniques depuis David et Pindare, et l'on ne saurait exagérer le retentissement

(1) Cf. le Préambule d'Aimé-Martin aux *Harmonies de la Nature*, — et Fabre, *Poésies Françaises, Les Insectes*, p. 10.

que dut avoir ce grand déisme musical dans une âme de poète comme celle de Fabre. Une pièce entre toutes paraît l'avoir transporté : *L'Infini dans les Cieux*, où Lamartine montait « de infimo ad excelsa », des flots d'insectes qui roulent dans les sillons, « atomes animés par le souffle divin » jusqu'au rayonnement des étoiles et « aux mourantes lueurs » des plus lointaines nébuleuses. Il donnait là un magnifique exemplaire de poésie scientifique et l'on comprend que Fabre, par tout son tempérament de poète et d'homme de science, ait tressailli à la lecture de cette pièce extraordinaire. Un poème cosmique composé en Corse, en 1852, « *Le Nombre* », porte comme on peut en juger par les citations suivantes de nombreuses traces d'imitation directe de *L'Infini dans les Cieux* (1).

Lamartine : « Là l'antique Orion, des nuits perçant les voiles,
« ...Le Bouvier dont le char se traîne dans les cieux... »

Fabre : « Par delà le Bouvier qui laboure l'espace
« Et sème des soleils dans les sillons des cieux
« ...par delà la massue
« Et le baudrier d'Orion... »

Lamartine : « Ses feux multipliés plus que l'atome errant .
« Qu'éclaire du soleil un rayon transparent...
« Si nombreux, si pressés, que notre œil ébloui...
« Voit cent fois, dans les champs qu'embrasse sa pau-
« Des mondes circuler en torrents de lumière! » [pièce

Fabre : « Plus pressés en leurs rangs que les grains de poussière
« Qui roulent dans le sein d'un rayon de lumière
« Et vont, tourbillonnant, de splendeur radieux !... »

Lamartine : « Oh ! que tes cieux sont grands !... »

Fabre : « Dieu ! que ton ciel est grand !... »

Lamartine : « Ils commencent sans guide et décrivent sans trace
« L'ellipse radieuse au milieu de l'espace ».

Fabre : « chaque globe, inerte et lourde masse
« va dévorant l'espace
« Dans l'orbe d'une ellipse... »

Le poème du *Nombre* trahit d'autres réminiscences de Lamartine ; et rien ne prouve mieux une singulière intimité avec le grand lyrique :

Lamartine. *Méditations*, L'Homme :

« Ah ! si jamais ton luth... etc.
« Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
« De plus divins accords n'auraient ravi les cieux ! »

Fabre : « Si jamais un écho des chœurs du firmament,
« De ces divins accords si la plus faible image
« Pouvait venir...
« L'homme mourrait d'extase et de ravissement ! »

(1) Cf. *L'Infini dans les Cieux* (*Harmonies*, liv. II, 4) et *le Nombre*, dans les *Poésies Françaises de Fabre*, p. 16.

Lamartine. *Nouv. Méd. Poét.* Les Etoiles :

« Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux... »

Fabre : « Déroulez, déroulez vos lois, vos harmonies... »

Lamartine. *Harmonies.* Encore un Hymne :

« Esprits qui balancez les astres sur nos têtes... »

Fabre : « Nombres qui balancez l'univers sur son pôle... »

Lamartine. *Ibid.* « Oh ! qui me prêterait... le vol de l'aiglon... »

Fabre : « Oh ! qui me donnera l'aile de l'aiglon... », etc.



Parmi les livres importants qu'il lut à cette période de sa vie, il y a lieu de noter aussi le *Traité des Sensations* de Condillac (IV. p. 321). La fameuse statue du philosophe exerça ses juvéniles méditations : « Mes vingt ans, pleins de foi dans le syllogisme, se complaisaient à suivre l'escamotage déductif de l'abbé philosophe ». Outre le *Traité des Sensations*, en lut-il aussi le complément, le *Traité des Animaux*, où Condillac établissait que les bêtes ne sont pas de purs automates et sentent comme nous ? Dans tous les cas, s'en fût-il tenu au seul *Traité des Sensations*, on en voit l'intérêt pour un futur psychologue de l'instinct. Quel plaisir il dut prendre à éprouver la solidité de ces déductions si claires et enchaînées, qui expliquaient par le seul jeu des sensations les plus mystérieux psychismes, — théorie contre laquelle s'insurgera plus tard sa conviction que tout dans la création, et l'âme en particulier, sont autrement indéchiffrables.

C'est alors, en cette période d'intense préparation à des baccalauréats et des licences de tout programme : lettres, mathématiques, physique, chimie, plus tard sciences naturelles, que Fabre, en pleine force de jeunesse, commence à pénétrer profondément dans les arcanes du savoir et à vivre dans l'intimité des maîtres les plus complets : il « converse » avec les mathématiciens Leibniz et Newton, Laplace et Lagrange, avec les chimistes Thénard et Dumas, avec les naturalistes Cuvier et Jussieu (III. 206). Ceux-là sont les architectes qui vont lui construire solidement l'édifice du monde.

C'était un précepte de Platon, qu'il convenait au philosophe de prélude à ses études par une initiation mathématique : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre », Fabre semble avoir entendu le conseil : de vingt à trente ans, il fit surtout des mathématiques. De l'enthousiasme qu'excitaient en lui les courbes et les exercices du haut calcul, les *Souvenirs* ont plus d'une fois répercuté l'écho (III. 206 ; VI. 64 ; IX., chap. XIII et XIV). Le Nombre rayonnait pour lui de poésie, au point qu'il lui consacra l'ode mentionnée plus haut, *Arithmos*. Les *Souvenirs* le vantent sur tous les tons. « ...La section conique est soumise à l'algèbre, appareil d'obstétrique accouchant l'équation ; et voici que, sollicités dans un sens puis dans l'autre, les flancs de la formule mettent à jour l'ellipse, l'hyperbole, la parabole, leurs foyers, leurs rayons vecteurs, leurs tangentes, leurs normales, leurs axes conjugués, leurs asymptotes et le reste. C'est magnifique... » (III. 325). « L'algèbre, poème de l'ordre, a de magnifiques envolées » (IX. 187). « Formuler

ainsi les orbites des mondes, n'est-ce pas merveilleux ? » (IX. 189), etc. Il s'élève jusqu'au calcul infinitésimal, jusqu'à la mécanique analytique, sans maître et livré à ses seules forces, rude discipline qui développe ses aptitudes intellectuelles et lui apprendra à dominer les problèmes. A lire les *Souvenirs*, où les hautes mathématiques font de si fréquentes apparitions, on a la sensation d'être en présence d'un nouveau disciple de Pythagore.

Il est probable en effet que Newton, Leibniz, Laplace, inculquèrent à Fabre autre chose et plus que leurs théorèmes et leurs formules ; qu'il acheva de s'instruire auprès d'eux dans la philosophie transcendante. On sait qu'il admirait en Newton le mortel gratifié de la faveur insigne d'être entré « dans le secret des cieux », d'avoir entrevu un rayonnement de Dieu (1). Et il ne se peut qu'il ait fréquenté Leibniz, sans gagner beaucoup au contact de ce génie d'une trempe essentiellement métaphysique.

Le *Système du Monde* de Laplace lui apporta enfin la dernière et la plus vertigineuse des cosmogonies. Livre d'une audace titanesque, qui escaladait le Ciel, brassait les atomes et les nébuleuses, chiffrait rigoureusement l'univers, et pourtant muet sur un point primordial, l'origine de la matière. Ni Laplace, ni ses disciples Leverrier et Faye ne savaient à qui il fallait demander le nuage d'atomes primitifs, cette « poussière disséminée » et les forces qui la régissent. Les dernières paroles de Laplace, sur son lit de mort, furent un aveu d'impuissance : « Ce que nous connaissons est peu de chose, ce que nous ignorons est immense ». D'ailleurs, le fier mathématicien, qui un jour avait déclaré repousser Dieu comme une « hypothèse inutile », ne dissimulait pas l'extrême perfection du ciel, et son *Traité de la Mécanique Céleste* était organisé en somme comme une démonstration péremptoire de l'ordre et d'un gouvernement infailible du cosmos.

Ces audacieuses spéculations passionnèrent Fabre au point d'orienter sa curiosité vers la vieille physique grecque. On a vu qu'il a donné à son poème du *Nombre* un sous-titre en grec. Il croyait Pythagore, Anaxagore, Platon, détenteurs des formules décisives. Avec une concision sublime, l'un proclamait que « l'Intelligence a tout organisé », que « l'Intelligence est l'unité souveraine qui embrasse l'infinie pluralité de la nature » (Anaxagore), l'autre définissait le Ciel « tout entier comme une harmonie et un nombre », disait que le nombre est « cette chaîne toute puissante qui constitue la permanence des choses du monde et comme une prison dans laquelle l'unité divine a renfermé l'univers » (Pythagore) ; Platon vantait Dieu comme le grand mathématicien, « l'éternel géomètre » ; et tandis que ces oracles tombaient un à un de leur bouche d'hiérophantes, Fabre les recueillait avec un religieux respect. Le *Νοῦς πάντα διεκόσμησε* d'Anaxagore lui sert à conclure le quatrième volume des *Souvenirs* ; ailleurs il invoque le mot de Platon : *Αεὶ ὁ θεὸς γεωμετεῖ* (VIII. 318) ; citations pleines de sens pour lui, qu'en dépit de leur antiquité reculée il n'hésite pas à donner comme le « résumé laconique » de ses recherches (IV. fin).

Une de ses ultimes paroles jette un jour curieux sur cette parenté d'esprit qui lui fait rejoindre les sages de la Grèce. En 1913, une délégation d'élèves de l'Ecole Normale d'Avignon vint le saluer à l'Harmas ;

(1) *Le Ciel*, p. 167.

le nonagénaire leur dicta la leçon suivante : « Mes amis, travaillez, travaillez toujours. Il y a beaucoup à faire et moi je ne peux plus rien. Travaillez d'abord les mathématiques ; c'est le nombre, et le nombre c'est Dieu. Mais il y a quelque chose qui nous révèle plus Dieu encore, c'est la vie. Ah ! le nombre et la vie, c'est toute la vérité, parce que c'est l'éternité » (1).

En ces sentences ésotériques, c'était la quintessence de sa philosophie qu'il exprimait, la métaphysique héritée des vieux sages de Samos et de Clazomène.



Jusqu'à présent, si l'on a pu assister à la formation du poète et du philosophe, rien n'a encore annoncé le naturaliste. Il convient d'y arriver. On l'a vu dans notre premier chapitre, c'est à deux savants d'une réelle valeur, quoique d'envergure inégale, que Fabre dut la pleine révélation des sciences naturelles : Requien et Moquin-Tandon, rencontrés tous les deux en Corse pendant le séjour qu'il y fit de 1849 à 1853.

On sait tout ce que Fabre eut à gagner dans leur commerce. C'est grâce à l'impulsion de Requien qu'il constitua ses premières collections, qu'il entreprit ses catalogues : un inventaire conchyliologique de la Corse, une flore des sphériacées de Vaucluse, un catalogue des Coléoptères de la région avignonnaise, etc... Quand il fut nommé conservateur du Musée d'Avignon, où se trouvait la riche bibliothèque léguée par Requien à la ville, c'est sans doute là qu'il dut parfaire sa documentation et probablement lire pour la première fois les fameux *Mémoires* de Réaumur, auxquels les *Souvenirs* doivent tant.

Si Requien apprit à Fabre la nomenclature, Moquin-Tandon l'initia à la philosophie zoologique. Le premier le familiarisa avec Linné, le second avec Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Orienté dans cette voie nouvelle pour lui, de plus incité par Moquin-Tandon à préparer la licence ès sciences naturelles, Fabre se trouva tout naturellement amené à approfondir davantage la doctrine de Cuvier. L'étude sérieuse du *Règne Animal*, des *Leçons d'Anatomie comparée*, des *Révolutions du Globe*, s'imposait alors aux candidats. Il ne put rester insensible à la puissance et à la beauté de ces livres qui s'élevaient comme la Bible scientifique du créationnisme.

C'est ainsi que Fabre devint un partisan de la fixité des espèces ; et il le devint d'autant plus volontiers que la doctrine répondait aux vœux secrets de son cœur, et que, mise en péril quelque temps auparavant, elle était sortie brillamment de l'épreuve et jouissait alors du prestige des grandes victoires de la science.

Au début de 1830, en effet, s'était engagée à Paris, devant l'Académie des Sciences, une mémorable discussion entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire sur un problème relatif à l'histoire de la création et de la vie. Grand débat intellectuel, que le monde savant et Goethe même avaient suivi avec passion : pour la première fois, le « fixisme » et l'évolution s'affrontaient (2).

(1) L. Mathon : *Mes entretiens avec J.-H. Fabre sur l'éducation*, p. 47.

(2) Sur ce débat, voir P. Flourens : *Histoire des travaux de Georges Cuvier* (1841) et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire : *Vie, travaux et doctrine scientifique d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire* (1847).

Le fondateur de la paléontologie s'était livré à une étude minutieuse des animaux actuels et fossiles. Frappé de la grande perfection de structure et de l'harmonie des fonctions qui se révèlent dans tous les êtres vivants, il considérait les espèces comme réalisées d'après des devis conçus en vue du milieu et des circonstances où elles auraient à vivre. Les différentes parties d'un animal lui étaient apparues comme coordonnées de manière à rendre possible l'existence totale de l'individu. Ainsi, chaque espèce est le produit harmonieux, fixe, invariable, d'une création spéciale. La doctrine de Cuvier était au plus haut point finaliste et religieuse : l'auteur de la nature fait dériver inépuisablement des modèles primordiaux les individus ; chaque espèce s'est vue assigner un rôle déterminé et a été douée des moyens les plus parfaits de le remplir. Théoricien des causes finales et de l'immuabilité des espèces, Cuvier apportait à la doctrine de la Création la contribution de ses travaux et de ses découvertes.

Or, son collègue Geoffroy Saint-Hilaire avait trouvé une solution toute différente. Dans sa carrière de zoologue, celui-ci avait surtout noté les ressemblances des animaux et dégagé le schéma primitif et unique que recouvre leur diversité. Selon lui, un plan commun préside à toute l'animalité : la structure d'un quadrupède réédite en gros celle d'un oiseau, d'un poisson, d'un insecte ou d'un ver. Toute espèce se déduit d'une espèce voisine : le changement de l'une en l'autre résulte des influences diverses du milieu ambiant. La conclusion de Geoffroy était que tous les animaux actuels proviennent par voie lente de transformation d'un unique organisme original. En somme, c'était le transformisme de Lamarck, si peu remarqué vingt ans plus tôt, qui donnait son premier signe de vie, mais qui ne s'affirmera vraiment que plus tard, en 1859, avec Darwin.

Car le dernier mot resta à Cuvier dans ce débat. La science n'était pas encore mûre pour la théorie nouvelle. Quand il mourut, la route était barrée à l'évolution pour longtemps, pour si longtemps que, jusqu'à 1880, la doctrine officielle restera chez nous le fixisme de Cuvier. Fabre en particulier y sera toujours fidèle ; toutes ces idées qui éblouirent sa jeunesse, la création, l'harmonie préétablie, la fixité des espèces, le mécanisme monté de l'instinct, lui seront chères jusqu'à sa mort, jusqu'en 1915, jusque sur son lit d'agonisant, où il se fera relire la Genèse, symboliquement.

Répétons-le, car rien n'est plus important si l'on veut lui rendre justice : c'est aux empiètements et aux exagérations du système transformiste que le génie de Fabre dut de se préciser et de s'affirmer. Quand on vint renverser l'édifice de Cuvier, il lutta pied à pied, si opiniâtrement, qu'il mourut vaincu. Sans cette réaction si vive, la philosophie des *Souvenirs* eût-elle eu quelque chance d'être vraiment, profondément vécue, d'avoir son héroïque accent ? Cuvier avait triomphé trop facilement de Geoffroy pour que le fixisme eût encore besoin d'un apologiste. Mais quand le matérialisme réapparut avec la vogue de l'évolution, Fabre comprit qu'il avait un rôle à jouer. Il serait un des champions de l'Esprit contre la Matière. Il n'est donc pas ténéraire de l'affirmer : l'ouvrage de Darwin eut aussi sa part dans la formation de Fabre, en dégageant, fortifiant sa personnalité ; les *Souvenirs* se sont posés en s'opposant. Sans l'*Origine des Espèces*, on ne voit pas comment se serait érigé ce nouveau et pathétique monument du spiritualisme.

Nous parlons bien souvent de ce spiritualisme ; mais, quand on s'occupe de Fabre, on est forcé d'avouer qu'avec lui c'est là que tout converge. Le fait est frappant : ses lectures de jeunesse, ses travaux d'étudiant, conspirent tous à lui en inspirer le sens profond, la conviction indéracinable : Reboul, Lamartine, Bernardin de Saint-Pierre, Newton, Leibniz, Laplace, Cuvier... On comprendra encore mieux avec quelle fougue Fabre dut embrasser cette doctrine exaltante, quand on connaîtra davantage, par les chapitres suivants, l'homme tout feu tout flamme que c'était.

LE FEU SACRÉ. — L'AMOUR DE LA NATURE

Ce qui précède nous a montré une âme ardente et immense. Cependant il ne s'agissait que des premiers épisodes de son épopée intellectuelle. La plus grande aventure de sa vie, et la plus intensément ressentie, ce fut celle qu'il vécut en compagnie de ses chers insectes — une aventure sans cesse recommencée, diversifiée à l'infini, assez semblable à l'odyssée du héros homérique qui avait « exploré les cités de peuples innombrables et sondé leur esprit ».

La vie de Fabre a été une longue suite d'émotions entomologiques, parfois très fortes, avidement recherchées. Il n'avait pas six ans qu'il allait déjà à l'insecte « comme la Piérider va au chou et la Vanesse au chardon » (VI. 44). Ayant trouvé un jour un scarabée d'azur, il se sentit, nous dit-il, bercé par une voix intérieure, « intraduisible, plus douce que le langage et vague comme le rêve » (VII. 289), appel magique de la vocation ! Mis au Collège, il allait le jeudi ruminer ses leçons dans la campagne ruthénoise, sur les bords de l'Aveyron. « L'animal et la plante, poème prodigieux dont un vague écho s'éveillait en ma jeune cervelle, faisait très heureuse diversion à l'alexandrin sans chaleur » (II. 45). Le désarroi de ses parents l'oblige à cesser les études, à gagner son pain sur les routes : sombre période, où le germe eût dû, semble-t-il, périr à peine né. Or, par un de ces tristes jours, vagabond à demi mort de faim, il rencontra pour la première fois le Hanneton des Pins. « Ses panaches antennaires, son élégant semis de taches blanches sur le fond marron, furent un rayon de soleil dans les noires misères de la journée » (VI. 63). Son « amour de l'insecte... aurait persisté sur le radeau de la Méduse » (ibid.). « Le germe est vivace ; il me travaille les veines et n'en sortira plus » (VI. 56). A vingt-deux ans, il composait cette ode dont nous avons parlé : dix-neuf quatrains en l'honneur des insectes (1). A peu près vers le même temps, il achetait nonobstant l'extrême médiocrité de ses ressources, la grosse et coûteuse *Histoire Naturelle des Animaux Articulés* de Castelnau, Blanchard et Lucas. « Le livre fut dévoré, c'est le mot... ; j'y trouvai, enveloppés à mes yeux d'une sorte d'auréole, les noms vénérés des Réaumur, des Huber, des Léon Dufour, et tandis que je feuilletais l'ouvrage pour la centième fois, une voix intime vaguement en moi chuchotait : Et toi aussi, tu seras historien des bêtes... » (I. 325).

(1) Voir page 54.

Nous savons l'essor magnifique que la Corse donna ensuite à ses rêves de naturaliste. De retour sur le continent, il attira bientôt l'attention par ses découvertes. Rappelons-en les étapes. Il a trente-deux ans quand paraît son fameux mémoire sur les mœurs des *Cerceris* (1855) et la même année il passe son doctorat avec une thèse principale sur les Myriapodes. Deux ans plus tard, il fait connaître l'hypermétamorphose des *Méloïdes*; puis c'est la vie des Sphéigiens, le rôle du tissu adipeux dans la coloration des insectes, etc... Ainsi, avec une remarquable progression, sa passion de l'entomologie s'alimente et se fait plus impérieuse, et c'est en somme pour la satisfaire qu'il abandonnera tout, le lycée d'Avignon, la direction du Musée Requien, les commodités de la ville, la possibilité d'être nommé à une chaire de Faculté. Il a travaillé sans relâche, afin de s'assurer la liberté et les revenus nécessaires à des études désintéressées; faisant appliquer industriellement son traitement de la garance, produisant cinquante, soixante manuels scolaires et ouvrages de vulgarisation, — et un demi-siècle de lutte à outrance lui vaudra enfin cet Harmas où il pourra se mêler et s'identifier à la vie de la nature.

Heureusement, l'âge ne diminuait en rien ses inépuisables réserves d'enthousiasme et de passion. A quatre-vingt-trois ans, il était encore capable de dire : « L'ardeur persiste, aussi chaleureuse qu'au temps où j'abattais les talus spongieux aimés des Anthophores (jadis, à Carpentras, quand il avait trente-trois ans) ; l'ardeur des recherches n'a pas défailli... » (X.11). Un visiteur qui le vit en septembre 1910 note l'influence que ce vieillard, d'alors quatre-vingt-huit ans, continue d'exercer dans son entourage : « Ce qui paraît avoir le plus surpris les gens de la famille qui ont entouré ce labeur, c'est la ténacité, la patience passionnée avec laquelle le savant poursuivait ses recherches, influençant, suggestionnant, tenant tout le monde en haleine, jusqu'à faire oublier l'heure du manger et du dormir » (1). A près de quatre-vingt-dix ans, remuant de vieux papiers et de vieilles lettres, Fabre sent remonter en lui le bouillonnement de ses jeunes enthousiasmes : « il me semble que je serais encore non moins ardent à la besogne, si la fatigue de mes yeux et le fléchissement de mes forces n'y mettaient un insurmontable obstacle » (2).

On reste étonné devant le prodige de cette flamme toujours active. Lui-même reconnaissait qu'il y avait quelque chose de très fort et d'explicable dans sa passion de l'insecte. « Je me sens la bosse, l'instinct qui me pousse à la fréquentation de ce singulier monde... je me confesse passionné observateur de la bête » (VI. 35). Mais quand il essaie de remonter aux causes de cette « propension caractéristique, à la fois tourment et délices » de sa vie (ibid.), il ne trouve rien. « J'étais né animalier. Pourquoi et comment ? Pas de réponse » (VI. 68). Rien dans l'atavisme ne l'eût fait prévoir, ni dans les propriétés et tendances du tempérament rouergat. Ses aïeux, les pauvres laboureurs et bouviers du haut plateau, étaient, « par la force même des choses, d'une complète nullité sur les délicatesses de l'observation » (VI. 42), et l'insecte était pour eux une créature dénuée d'intérêt. D'autre part, n'ayant jamais suivi l'enseignement des universités, il ne tenait pas non plus sa vocation des leçons ni de l'exemple d'un maître. Acceptons donc sa fière conclusion : il était marqué « d'un sceau spécial », d'une « caractéristique d'origine insondable » (VI. 69) ; il avait le « feu

(1) J. Borély, dans le *Mercur de France* du 16 avril 1911.

(2) Dr. Legros, *Vie de J.-H. Fabre*, préface, p. VI. (Cette préface fut écrite par Fabre lui-même, en 1912).

sacré » (VI. 62). Ainsi il se croyait le Prédestiné, celui que Dieu avait mystérieusement chargé d'écrire l'Apocalypse des insectes.



Quand on dit: l'Homère des Insectes, on se le représente aussitôt tel qu'il s'est souvent dépeint : un homme qui passait sa vie à travers champs, cherchant, dardant les yeux sur les bêtes — ou bien posté à l'ombre d'un buisson, ou encore prosterné, couché auprès d'un minuscule terrier. Et c'est exact. « Quand il observait la Tarentule, il était des heures entières à la rage du soleil, à plat ventre sur la terre enflammée... Jamais il ne sentit aucune fatigue, plongé dans l'ivresse, véritablement inspiré » (1). Il surmontait l'écœurement que causent la vue et l'odeur des excréments, des cadavres, dès que s'y trouvaient certains de ses insectes favoris. « La science cueille son bien... même dans l'immondice » (V. 26). « Il n'y a pas corruption plus puante que celle du cadavre d'une forte couleuvre. Il restait là cependant des heures entières, respirant sur le sentier cet air puant qui chassait tout le monde... Il observait les asticots » (2). Ces singulières extases rappellent celles de Claude Bernard qui, dans le « charnier horrible » de son laboratoire, poursuivait « avec délices » la recherche d'un viscère dans des chairs « puantes et livides » qui eussent fait fuir tout autre homme (3).

Une autre de ses attitudes est celle que reproduit sa statue de Sérignan, et qui lui devint de plus en plus habituelle vers la fin de sa vie : « Assis sur une chaise basse au soleil, le dos courbé, les bras sur les genoux, jusqu'au dîner, je regarde immobile » (VIII. 122). Quand ce n'était pas en plein air, c'était dans sa serre ou son cabinet qu'il poursuivait des heures entières ses observations : et souvent pour voir peu de chose : car les insectes sont inertes ou vaquent à de banales occupations, hors les rares moments où l'instinct les électrise.

Une infatigable curiosité, mais aussi un pieux amour de leurs vies infimes le soutenaient pendant ces interminables attentes. Il les salue joyeusement, leur prodigue sa bienveillance : « Mes chers insectes » (III. 458) ; « O mes industrieux hyménoptères ! » (II. 3) ; « Salut, ô mes chères Osmies qui, chaque année, au fond de l'Harmas, en face du Ventoux tout encapuchonné de neige, m'apportez les premières nouvelles du réveil entomologique... » (III. 356) ; « O mes industrieuses Epeires... je compâtis à vos misères... » (IX. 146). Et cette tendresse s'étend à des larves, à des pucerons : « Mes gros poucards » (des larves de Frelon, VIII. 344) ; « mes petites » (des chenilles qui viennent de naître, VII. 354) ; « mes petits poux » (des pucerons, IX. 393) ; « mon invitée » (une larve reçue dans une boîte à sardines, III. 317). C'est qu'il a suivi leur existence jour par jour : « Beaux Sphecx éclos sous mes yeux, élevés de ma main, vous dont j'ai suivi pas à pas les transformations, m'éveillant en sursaut la nuit... » et il avoue qu'ils lui ont valu « les rares instants de bonheur de sa vie » (I. 133).

Il les élève, les nourrit, pense au froid, à la pluie. Ferton, qui refera

(1) J. Borély, dans le *Mercure de France*, article cité.

(2) *Ibid.*

(3) Cl. Bernard, *Introd. à l'étude de la médecine expérimentale*, II^e partie, p. 163.

ses expériences, restera un spectateur distant (1). Lui, il se laisse empoigner par leur drame. Songeant à ses petits captifs qui, dans ses volières, dépendent entièrement de lui, de ses soins, de sa diligence à les nourrir, pénétré de pitié, il finit par les envelopper dans une sorte d'affection paternelle. « Les petits attendent, confiants, persuadés que cela se fait tout seul ; lui (c'est Fabre lui-même, pourvoyeur de becquée), soucieux, s'ingénie, s'exténue, se demandant si la miette voulue viendra » (VIII. 329). Il n'oublie pas ses anciennes relations, les insectes fréquentés dans sa jeunesse : « Mes chères bêtes d'autrefois, mes vieux amis... » (II. 12). Un scarabée l'attendrit : « Viens ici, que je t'admire vivant encore une fois, bel insecte qui me rappelle mes enthousiasmes des jeunes années » (VI. 25). A propos d'un autre, revu à vingt ans d'intervalle, « à le regarder faire, dit-il, un sang plus jeune coule dans mes veines ; il m'arrive comme les effluves de quelque renouveau de la vie » (III. 207). Gravement malade d'une pneumonie, il se fait apporter sur son lit des Halictes : « Je voulais faire mes adieux à l'hyménoptère, mes plus douces joies, et en premier lieu à l'Halicte, mon voisin... » « elles se mirent à errer sur mon lit, où les suivait mon vague regard de moribond » (VIII. 169).

Malebranche dit dans ses *Entretiens Métaphysiques* qu'un monde rempli d'une infinité d'insectes est « plus beau et marque plus d'intelligence qu'un autre où il n'y aurait point d'insectes » (2) : vérité profonde, admirable, mais qui pour Fabre était même vitale et poignante : dans un monde sans insectes, tout lui eût manqué ; cet homme eût été pour ainsi dire égaré sur la terre.

Comme Saint François d'Assise, il descend jusqu'à ce degré de simplicité qui met l'homme et la bête sur le même pied : les animaux sont des amis qu'on traite d'égal à égal. Il dit : « L'ammophile et moi » (II. 28). En parlant du Mégachile : Sérignan est « son village et le mien » (IV. 129). Il en rêve : « Toute la nuit je rêve scorpions » (IX. 323). Le voilà tout rajeuni par l'accouchement d'une Scorpionne : « Je sens courir dans mes vieilles veines une de ces chaleureuses ondes familières à l'enthousiasme de mes vingt ans » (IX. 354). Le saint d'Assise, nous content les hagiographes, témoignait tant de sollicitude aux moindres bestioles, que s'il en rencontrait, il les éloignait doucement du milieu de la voie pour qu'on ne les écrasât point, et mettait en hiver du miel et du vin dans le voisinage des ruchers. On ne sait si Fabre eût pu accomplir des gestes aussi naïfs ; en tout cas, tandis que les autres entomologistes amputent et dissèquent, lui refuse d'être un tortionnaire. « Je me fais scrupule de torturer, de détruire une bête dans la grande cité de Dieu » (VI. 449). « Vous éventrez la bête et moi je l'étudie vivante » (II. 3).

C'était une vraie joie pour lui de retrouver, « au milieu des deuils et des froids de l'hiver », une de ces vieilles connaissances échappées à la mort (I. 229). On devine à quel point l'immolation de ses sujets d'expérience devait coûter à un homme qui, à ses scrupules sentimentaux, en joignait d'intellectuels : il respectait la race dans l'individu et craignait, par des destructions imprudentes, d'en compromettre la perpétuation. « Extinction de la race des naïs, extinction de la race des éléphants et des baleines, ces monstrueux monuments de chair et d'os, au fond c'est tout un : c'est la perte irréparable de l'un des types de l'animalité, de l'une des médailles

(1) Cf. Ch. Ferton : *La Vie des Abeilles et des Guêpes*, Paris, 1923.

(2) *Entretiens sur la Métaphysique*, XI.

frappées au coin du Créateur » (1). La disparition d'une race animale l'eût laissé inconsolable. En somme, la charité d'un Saint François, fraternisant avec les animaux, issus comme nous de la bonté de Dieu, n'est pas essentiellement différente de la passion qui animait Fabre : tous les deux ont aimé le Créateur dans la créature. « Qui oserait supprimer la moindre des bêtes, la moindre des plantes, lorsque le Maître à tous ne les a pas jugées indignes de son regard ! » (2). Une fois de plus, notons le caractère religieux de ce sentiment de la nature. Les *Souvenirs* sont un Cantique des Créatures tout plein du sentiment que les insectes sont des manifestations de Dieu, des objets de son amour et des témoignages de sa gloire.

Quadrupèdes, oiseaux, poissons, reptiles, et toutes les plantes, l'intéressèrent aussi dans une forte mesure. Son « pauvre Bull », dont le regard avait de « douces profondeurs », son crapaud « le Philosophe », sa tortue Sophie, avaient une part dans ses affections. Il a laissé un livre sur les Oiseaux (*Les Auxiliaires*) ; la vie et les mœurs du grand lézard ocellé, de l'épinoche, etc... lui étaient aussi parfaitement connus. En Corse, il s'était adonné avec ferveur aux fossiles et aux coquillages, et la botanique avait amplement occupé la première moitié de sa vie : mais les insectes l'emportèrent ; pour eux il accepta de vivre hors du monde, hors du temps, sans qu'on puisse expliquer pourquoi cette préférence, si ce n'est par le « sceau spécial » dont il se croyait marqué, et aussi sans doute par toutes ou quelques unes des raisons que nous donnons dans une autre partie de notre ouvrage (3). Disons pour le moment que leurs allures énigmatiques, la grande ombre de mystère étendue sur leurs actes et leurs industries, inquiétaient sa curiosité. Ces misérables insectes, plus que les êtres supérieurs, symbolisaient à ses yeux l'infini et le transcendant dissimulés à peine dans le fini et le très chétif.

En tout cas, il est certain qu'il a pour eux de la partialité. Il ne manque aucune occasion de les exalter entre tous les animaux. L'oiseau et le mammifère, assure-t-il, sont loin d'égaliser en dévouement conjugal et en abnégation maternelle le Copris, le Minotaure et le Géotrupe (V. 151 ; 207 - IX. chap. IV). Le nid de l'Epeire surpasse celui de la Mésange, « casemate barbare en comparaison » (VIII. 394). « La Sarigue, émancipant ses fils après quelques semaines de charroi, fait pauvre figure à côté de la Lycose », qui porte les siens sur son dos pendant six mois (VIII. 406). « Dans l'art du domicile », le Grillon dépasse le Renard, le Blaireau, le Lapin : « il sait à la perfection se loger » mieux même que l'homme primitif, qui disputait aux fauves leurs cavernes (VI. 234) ; etc...

Telle fut cette passion de l'insecte qui hanta toute sa vie, tel fut cet enthousiasme qui brûla près d'un siècle. Nous croyons en avoir fait deviner toute la force. Hormis Aristomaque de Soles qui vécut cinquante-huit ans dans la société des abeilles, et le grand Swammerdan que son amour mystique des insectes fit sombrer dans la folie, et l'ardente Sybil Merian, qui s'enfonça deux ans dans l'horreur de la sylvie guyanaise, pour peindre d'après nature les insectes équatoriaux, et l'héroïque Huber, qui dans les ténèbres de la cécité, pour ainsi dire à tâtons, fit les plus précieuses découvertes, on ne voit nulle part d'aussi grand Héros de l'entomologie.

(1) *La Plante*, p. 255.

(2) *La Bûche*, p. 119.

(3) Voir plus loin, Deuxième partie, chap. I : Prodigeux intérêt des Insectes.

Vraiment, les historiens du Romantisme auront tout intérêt, nous semble-t-il, à faire entrer Fabre dans le groupe des enthousiastes de cette époque exaltée, et à compléter leur connaissance de l'âme et du tempérament romantiques par une analyse de la passion de Fabre. Beaucoup de ceux qui naquirent vers le même temps que lui, devaient appartenir encore sinon à l'école romantique, du moins à l'âme romantique, de tout leur être. Quels poètes furent plus haletants « du désir de leurs mille chimères », plus assoiffés d'idéal et d'absolu, plus flagellés par leur génie, que Leconte de Lisle, plus âgé que Fabre seulement de cinq ans, que Baudelaire et Flaubert, ses aînés de deux ans, que Renan, né la même année que lui ?

Mais ces questions d'âge importent peu. Quand il parviendra à l'âge d'homme, autour de lui seront encore vivants Chateaubriand, Vigny, Lamartine, Michelet, Victor Hugo, etc. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* paraissent quand il a vingt-cinq ans, l'*Insecte* de Michelet quand il en a trente-quatre, les *Destinées* quarante-et-un ; la troisième série de la *Légende des Siècles* est postérieure au premier volume des *Souvenirs* ! Fabre baigne donc dans les dernières vagues du romantisme, et ses *Souvenirs* sont un chef-d'œuvre romantique.



Depuis que Chateaubriand avait « rouvert la grande nature fermée », le sentiment de la nature pénétrait, doucement ou fougueusement, l'âme et le cœur de tous ces poètes ; la « déesse », comme dit Vigny, les hantait, et si les uns se faisaient bercer chastement sur son sein maternel, d'autres l'idolâtraient sensuellement, ou au contraire l'outrageaient de leurs cris de haine. Dans tous les cas, c'est un des sentiments les plus profonds du XIX^e siècle : les splendeurs de la nature ont été, pour un Leconte de Lisle et le seront encore pour un Loti par exemple, avec les satisfactions de l'art, les seuls vrais soulagements au mal de vivre. Rappelons-nous aussi quelles joies vertigineuses y puisèrent George Sand ou Maurice de Guérin...

Comme ses contemporains, mais sans indécence et sans emportements, sans dilatactions du cœur ni pâmoisons voluptueuses, Fabre aimait la Nature : et Dieu sait combien il l'aima ! mais non en panthéiste, non en amant luxurieux : il ne tenta jamais, comme jadis Rousseau, comme Barbey d'Aurevilly, ou Maurice de Guérin, des embrassements sacrilèges ; il lui suffisait de la voir face à face, d'exulter en sa radieuse présence. Ce chaste et fort amour lui a valu la plus admirable des vies.

Il avait en effet, à un degré éminent, le don accordé aux grands poètes : une faculté d'admiration inépuisable pour les splendeurs du monde. Lorsqu'on lit ses poésies de jeunesse, on y découvre déjà, au travers des images et des somptuosités verbales, un sentiment exquis des couleurs, des parfums et des bruits de la nature (dans *L'Occident*, *Les Fleurs*), une admiration extatique de ses sublinités (*Invocation*, *Les Insectes*, *Les Mondes*). Cette ferveur ne se refroidit pas quand vint l'âge mûr : seul le style se tempéra, modéra ses prodigalités verbales.

Tout l'émerveillait, le Ciel, le Nombre qui régit les astres, la Terre avec ses constructions géologiques, les Fossiles, la Plante qu'il a chantée dans un beau petit livre... (1). Impétueusement, il arpente l'univers. Il eût voulu assister aux « parturitions des nébuleuses » comme il avait assisté, le premier, à la ponte des Scarabées dans leurs cryptes souterraines.

(1) *La Plante*, 1873.

L'examen au microscope d'un lichen à peine perceptible lui découvrirait « un monde stupéfiant : l'infini des richesses procréatrices dans un atome » (VII. 278). De l'immensité des sphères, le voilà qui descend les abîmes de la vie. Dans ce génie véhément frémit quelque chose de l'âme de Pascal. Lui aussi fait de ces étonnantes démarches qui mènent l'esprit aux extrêmes du petit ou du grand. Sa devise, c'était « de infimo ad excelsa ». Il embrassait dans le même effort de compréhension surhumaine le pullulement des êtres et la plénitude du ciel. Dans son poème du *Nombre*, il décrit le jaillissement des astres « à la file accourant des profondeurs des cieux », l'étendue se peuplant sans fin, puis tout se mouvant « d'une course à donner le vertige » : de même, dans *La Plante*, il montre la vie occupant tous les points de la Terre, les neiges elles-mêmes recevant leur flore de plantes unicellulaires, les plus rudimentaires organisations végétales, les « dernières des dernières », s'installant de force, innombrablement, là où toute vie paraissait impossible (1).

C'est ce culte voué aux manifestations même les plus obscures de la vie, qui explique pourquoi les étangs et les marécages l'attiraient tant (VIII. 243). Les plus ineffaçables souvenirs lui restaient des heures passées à explorer le monde silencieux des eaux mortes et stagnantes. Pour le décrire, il trouve des expressions magnifiques. Une nappe d'eau « couvée par le soleil » est qualifiée de « monde immense » (VII. 282). « Nos aquariums de laboratoires ne valent pas l'empreinte laissée dans l'argile par le sabot d'un mulet, lorsque une ondée a rempli l'humble cuvette et que la vie l'a peuplée de ses merveilles » (VIII. 244). « Comme l'Océan, ce sont des infinis de fécondité » (VII. 292) : comme l'Océan, dit-il dans l'élan de l'exaltation ! De la mer indisponible, de l'insondable mer, il croyait donc avoir l'équivalent dans ces fossés et ces ruisseaux si troublants de mystères biologiques en leurs modestes profondeurs, sous leurs nappes immobiles ! De telles hyperboles se justifient surtout par la volupté intellectuelle qu'il éprouve quand la Nature l'invite à pénétrer dans ses sanctuaires. « Passionnément, je les ai fouillés du filet, j'ai remué leur vase, j'ai saccagé leurs algues chevelues » (VII. 292). Passionnément, c'est bien cela : ce mot, cet adverbe, employé à propos d'eaux croupies, le peint tout entier. Aussi l'une des déceptions de sa vie a-t-elle été de ne pas posséder dans l'Harmas une mare naturelle, « avec touffes de jonc et lentilles d'eau », où, « à l'ombre d'un saule » (VIII. 243), il eût sondé et médité d'étonnants secrets, depuis la ponte du Planorbe, « nébuleuse de glaire où se condensent des foyers de vie comme dans les nébuleuses du ciel se condensent des soleils » (ibid.), jusqu'à la cloche immergée de l'Argyronète, mirifique au point d'évoquer les palais sous-marins de Tibère (IX. 200) (2).

(1) *La Plante*, p. 38.

(2) Le mystère des eaux dormantes a exercé une attraction singulière sur plusieurs esprits de cette admirable période romantique, si ardente à contempler la vie. Déjà, en 1796, dans ses *Harmonies de la Nature*, Bernardin de Saint-Pierre les avait comparées à l'Océan : elles ont, « comme l'Océan, leurs volatiles, leurs poissons, leurs coquillages et leurs amphibiens... Il y a, dans nos ruisseaux, une multitude d'êtres dont sans doute les mœurs nous sont inconnues » (*Harm.* III. p. 115).

Victor-Hugo parle lui aussi de : «...l'étang splendide où pullule tout un monde mystérieux. (*Rayons et Ombres*, XVII).

Eugène Delacroix, dans ses promenades champêtres, en scrutait volontiers la « fécondité indescriptible d'existences de toutes sortes » (*Œuvres littéraires*, I. p. 110, Bibl. Dionys, 1923).

Théophile Gautier témoigne du même émerveillement dans son curieux livre sur « *La Nature chez elle* » (Paris, 1870) : « L'eau féconde fourmille d'êtres et de plantes qui s'agitent et veulent se dégager de la matière inerte »

On peut se demander si beaucoup d'autres hommes ont eu à ce point l'amour de la nature totale. Il s'est grisé du spectacle de la vie : mais les déchainements des grandes forces matérielles lui procuraient aussi des joies puissantes, impétueuses.

Le Dr. Legros atteste qu'il prenait « un plaisir infini à se rassasier des sublimes horreurs de l'orage » (1), et son livre sur *la Terre* est rempli d'évocations de tremblements de terre, d'éruptions volcaniques et d'orages diluviens (2). Les éclats du tonnerre, dans l'écho des nuées, les mugissements des vents à travers les bois, les explosions des vagues à l'assaut des falaises (VI. 190), le tumulte des crues torrentielles de l'Aygues (VII. 173) sonnaient à ses oreilles comme des accompagnements d'orchestre.

Que ce poète a aussi aimé les solitudes des hautes montagnes ! « magique spectacle », « océan de blanche ouate », « cimes qui resplendissent », tels sont les mots qu'il a pour parler du Ventoux, dont il avait fait vingt-cinq fois l'ascension ; et en Corse, combien de fois était-il allé herboriser sur le sommet du Renosc ! Il n'oublia jamais non plus les combes de son Rouergue natal ; les crêtes où la bise tourbillonne pendant des mois, les arbres « s'agitant en désespérés dans la fumée des neiges » (VI. 57 ; X. 312). Mais avant tout ce fut un adorateur du soleil. Les *Souvenirs* comme les Védas de l'Inde, célèbrent l'immortelle lumière, rayonnement de la Divinité, magique révélatrice du monde, et la chaleur qui infuse et exalte la vie. La geste entomologique se déroule presque entièrement dans la splendeur printanière et estivale, ivresse des insectes, félicité des fleurs épanouies ; la Cigale, le Scarabée, la Tarentule sont des fanatiques de la canicule. Comme le poète parnassien, Fabre a écrit aussi son « Midi », son hymne à la gloire méridienne : « A midi, l'astre superbe arrive au sommet de sa course, au sommet des sereines solitudes du ciel. Alors, autour de lui, l'étendue inondée d'une lumière vibrante s'épanouit en auréole devant laquelle pâli-raient toutes les clartés accumulées des métaux en fusion. Au centre de ce rayonnement un orbe resplendit d'une fulguration continue. Tout regard dirigé vers ce foyer sublime serait soudain aveuglé d'un éclair. Il en descend une lumière implacable qui brûle la paupière, laisse à peine à l'arbre un manteau d'ombre... etc » (3). Comme toutes les œuvres qui chantent la Provence, les *Souvenirs* donnent au lecteur du Nord une admirable fête de lumière et de ciel bleu : il en reste ébloui.



Fabre ressemble à ces premiers hommes que nous décrit Buffon, ou mieux encore à l'Adam de Milton, que le spectacle inouï de la nature faisait exulter. C'est un poète naïf et primitif, qui ouvre des yeux tout neufs sur l'Univers. Phénomène de plus en plus rare, en nos siècles d'hypercivilisation ! Il faut remonter aux livres des peuples à leurs berceaux, aux Védas, à la Bible, aux Psaumes de David, aux Sourates du Coran, — ou

(p. 23 ; « Cette mare est tout un monde... un fourmillement étrange d'infusoires, d'animalcules, de zoophytes, de larves secouant leurs langes, ébauches d'insectes qui ont encore deux ou trois masques à déposer avant d'arriver à leur forme définitive. Cela grouille, cela rampe, cela sautille, cela voyage dans une bulle d'air... Il y a des salamandres, des hydrophiliens, des têtards, des nymphes de libellules, des cousins en préparation, des moucheron à l'état microscopique » (p. 24, cf. aussi p. 53).

(1) *La vie de J.-H. Fabre*, p. 113.

(2) *La Terre*, pages 89, 128, etc.

(3) *Le Ciel*, p. 95.

encore aux poètes à l'imagination toujours jeune, à la sensibilité ardente, comme Virgile, Milton, Lamartine — pour retrouver ces hymnes où éclate l'admiration de la nature et des cieux ainsi qu'aux premiers temps de l'humanité. Fabre se range au nombre de ces grands aèdes de la Création qui ont chanté, comme l'Aveugle vanté par Chénier :

- « Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air
- « Les fleuves descendus du sein de Jupiter...
- « Et depuis le chaos les amours immortelles... ! »

La Nature perdrait tout le fruit d'elle-même, s'il ne naissait de temps en temps de tels hommes, capables de comprendre et d'admirer pleinement ses grands et éclatants ouvrages, des Voyants toujours prêts à discerner ce qu'elle a d'éternellement divin.

FABRE EXPLORATEUR

Du vaste monde, hormis tout ce qu'il en avait lu dans les livres, il ne connaissait, il n'avait vu de ses propres yeux, que la France méditerranéenne, du Rouergue aux plages languedociennes, du Ventoux à la Corse. Mais ce secteur est déjà assez varié et assez favorisé pour offrir un riche domaine à l'investigateur de la nature.

Ses yeux s'ouvrirent d'abord sur le Rouergue natal, où il vécut jusqu'à l'âge de quatorze ans et qu'il ne devait jamais revoir : pays de gras herbages, de vents salubres, d'eaux courantes et de villages dispersés, verdoyant en été comme une Normandie, mais en hiver âpre et sauvage comme l'Auvergne voisine ; d'ailleurs d'une faune et d'une flore médiocres, peu susceptibles d'épanouir une vocation de naturaliste.

Les déboires qui amenèrent sa famille à aller s'installer en Bas-Languedoc, puis en Provence, furent pour lui providentiels ; ici, sous un soleil généreux, la vie animale et végétale se déploie avec beaucoup d'ardeur et d'originalité. En particulier, les insectes manifestent une diversité, une vigueur et une activité incomparables. Dans la belle saison, il n'y a de repos ni pour les yeux ni pour les oreilles. Les hyménoptères bourdonnent, les cigales et les sauterelles chantent, les bousiers suivent les troupeaux, les papillons volent en mouvant leurs ailes diaprées.

Mais longtemps, obsédé par les tracasseries d'un pauvre ménage et le souci des diplômes à conquérir, Fabre dut s'interdire toute diversion zoologique. « Je me morigénais à la moindre velléité d'émancipation » (VI. 65). De son séjour à Carpentras (1842-1849), datent pourtant ses premières promenades entomologiques et la reconnaissance des territoires qu'il s'assignera plus tard.

Quand, âgé de vingt-six ans, il fut envoyé à Ajaccio en 1849, il ne put résister au charme et se laissa envoûter. Trois années d'incursions multipliées jusqu'au cœur de l'île firent vraiment de lui un explorateur.

Aux abords même d'Ajaccio commencent le maquis et des solitudes où il s'engageait intrépidement. De là, certaines de ses randonnées le menèrent sur les hauteurs du massif : son romantisme juvénile s'extasia à la vue des crêtes, des forêts, des gorges, des escaliers géants. Des lettres de cette époque, reproduites par extraits dans la biographie du Dr. Legros, traduisent dans un style luxuriant son émerveillement. Il n'est question que de « fourrés sans fin de myrtes », de « pics toujours couronnés de nuages et blanchis de neige », de ruisselets glacés « qui vont remplir goutte à goutte

des cratères béants pour former des laes, noirs comme l'encre vus dans l'ombre, et bleus comme le ciel vus dans la lumière... » (1).

Le jeune amant de la nature brûla d'une grande flamme pour cette île virginale, alors encore à peine connue dans ses richesses botaniques, géologiques, etc... et où tout restait à étudier. « Quel pays, quelles magnifiques études à faire » dans « ce paradis de superbe nature » (VI. 65). Non moins que le maquis et la montagne, il en explora la côte, sur le pourtour du golfe d'Ajaccio ; se hasardant sur les plans inclinés des falaises (2), s'attardant dans les bas-fonds de la plaine de l'Or, d'où il rapportait de furieux accès de fièvre (3).

Bref le séjour en Corse fut pour lui un temps d'effervescence, dont le bénéfice lui resta ineffaçablement. Quand, cinquante ans plus tard, tel ou tel insecte de l'île lui retombait sous les yeux (VI. 25), il se rappelait l'époque enchantée où, dans l'ivresse de la force et du rêve, il s'était élancé à la conquête de la divine Nature : époque où il découvrit en même temps la beauté du monde, le prix de la vie, la force de sa vocation, l'immensité de la tâche à accomplir. Embrasser l'œuvre de la création sur ce coin de terre, en inventorier la faune et la flore, en distinguer les formes insulaires de celles du continent : quel programme, et de quelle portée philosophique pour un observateur qui se trouvera bientôt mêlé aux débats du transformisme !

Quand il eut quitté l'île, voulant revoir les insectes et les plantes des bords de la mer, il profita d'un bref séjour à Montpellier pour aller parcourir les plages mélancoliques et sablonneuses de Palavas et de Sète. Il n'oubliera jamais ces excursions solitaires, et longtemps après, reparlera encore du Scarabée semi-ponctué, de la Pimélie, du Scarite géant, rencontrés alors pour la première fois (V. 92 ; VII. 8).



C'était un excellent marcheur. « J'ai fait depuis février, écrit-il à Requier (17 juillet 1849), deux ou trois courses par semaine malgré la chaleur étouffante de ces derniers mois ». Deux ou trois par semaine : il est évident qu'il y consacrait ses dimanches, jeudis et jours fériés, seuls disponibles en période scolaire. Sa correspondance avec Requier nous fait connaître ses buts d'expéditions : Bastelica, le Mont Renoso, la forêt de Valle Longa, Cauro, Barbicaë, Saint-Antoine, etc. En Vaucluse, c'étaient surtout le Mourré de la Lègue, près de Carpentras ; le plateau des Angles, le bois des Issarts, les oseraies du Rhône, aux alentours d'Avignon. Mais on le voit pousser ses investigations dans tous les sens. « Demain je partirai pour Pierrelattes, dont les environs sont favorables à la recherche des coquilles d'eau douce, à cause de nombreux marécages... J'ai encore à visiter les environs de Lapalud et d'Apt, fort riches en fossiles » (4). « Les bords de l'écluse de Caromb présentent une des meilleures localités que j'aie encore vues... j'ai trouvé l'Isoètes dans les marécages qu'on appelle les Pouillac dans la direction de Sarrians... » (5) etc. Un chapitre des *Souvenirs* relate en détail sa vingt-cinquième ascension au Ventoux, ce mont de deux mille mètres qui n'avait plus de secrets pour lui (I. chap. XIII). Il

(1) *Vie de J.-H. Fabre*, p. 27.

(2) Lettre à Requier, 14 janvier 1850 (Bibliothèque Municipale d'Avignon).

(3) *Vie de J.-H. Fabre*, p. 33.

(4) Lettre à Requier, 12 août 1849.

(5) Au même, 29 juillet 1850.

fait aussi allusion à ses escalades aux Dentelles de Montmirail et sur le plateau de Saint-Amans (I. chap. XIV ; IV. chap. III). En été, les chaleurs épuisantes, les soleils aveuglants, font de la Provence intérieure un petit Sénégal. Mais il partait sans hésiter, « comme un arracheur de garance qui va faire sa journée... avec un solide outil de fouille sur l'épaule, le luchet du pays ; et sur le dos, la gibecière avec boîtes, flacons, houlette, tubes de verre, pinces, loupes et autres engins » (III. 4), et souvent aussi un parapluie, sauvegarde contre l'insolation (I. 257). Il affrontait les kilomètres, allait se poster finalement sur un plateau brûlé ou dans un chemin encaissé, converti en étuve. Paysans et paysannes, le voyant là, immobile des heures entières, le prenaient pour un simple d'esprit et se signaient au passage (I. 156). De ces marches et de ces stations accablantes, il revenait titubant, étourdi, les yeux brouillés par la réverbération, mais tout heureux, même quand ses recherches ne lui avaient valu qu'un « cocon en pièces et la peau énigmatique d'un misérable ver » (III. 7). Semblable aux navigateurs d'autrefois qui partaient pour voir des prodiges, il s'enfonçait dans le maquis ou la garrigue comme on s'aventure au pays des Merveilles. De la Nature il aimait et admirait tout, ses spectacles pompeux comme ses manifestations méconnues, ses grands tableaux comme ses plus humbles choses. A cette curiosité et cette passion totales se reconnaît l'Explorateur.

Quand en 1873, il songea à faire le relevé général de la flore du Vaucluse, il pouvait écrire au maire d'Avignon : « trente années d'explorations dans toutes les parties du département me rendent possible un travail, que, de bien longtemps sans doute, mes successeurs au Musée n'oseront, ne pourront entreprendre » (1).



On comprend qu'avec un pareil tempérament, il ait souvent rêvé de s'élancer vers les étrangetés des terres lointaines. Les « réalités maussades » le retenaient là ; mais il se transportait par l'esprit jusqu'au fin fond du monde. Il en a fait l'aveu : les tropiques l'eussent enchanté : « je me prends à rêver sur le tard, comme dans mon jeune âge, de m'en aller là-bas, en Nubie, courir les bords du Nil, afin d'interroger sous quelque bouse de chameau l'insecte emblème d'Isis » (V. 149). Il eût voulu « interroger la vie sous tous les climats, dans l'infinie variété de ses manifestations » (VI. 71). N'en doutons point : il se fût rangé parmi les voyageurs illustres qui ont dérobé aux nouveaux mondes leurs secrets : sa curiosité, sa plénitude d'intelligence, ses dons d'observateur, et aussi son excellente santé, son énergie, en eussent fait un émule des La Condamine, des Humboldt et des D'Orbigny ; comme Adanson, il eût bravé les chaleurs de la Sénégambie, comme Audubon il eût remonté les fleuves américains, se fût risqué dans les Sylves, pour aller surprendre les animaux en leurs retraites les plus éloignées.

Les *Souvenirs* retentissent de noms prestigieux : « les jungles de l'Inde, les forêts vierges du Brésil, les hautes cimes des Andes » (VI. 71), « la Malaisie (IV. 70), « la Haute-Egypte » (I. 4). Il voudrait pouvoir inspecter « sous l'ardent climat des Antilles... les souches pourries qu'habite le Sca-

(1) Lettre au maire d'Avignon, du 1^{er} décembre 1873, publiée dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, n° du 1^{er} septembre 1937 : « Le souvenir de Stuart Mill à Avignon » par M. J. Veran.

rabée hercule » (X. 145). Il charge un ami de Buenos-Ayres d'observer pour lui les bousiers de la Pampa (VI. chap. V). Des visions de cieux africains et de plages arctiques occupent sa pensée voyageuse. Dans quels rêves s'élançait-il quand il parle du Spitzberg, du Groënland, du Cap Nord (I. 210), « du pays des palmiers » où se trouvent les insectes « concitoyens du Kabyle et du Berbère » (I. 138) ; et quand il nomme les « superbes copris de l'Éthiopie », les « gros Scarabées du Sénégal » (VI. 96), le « Pélopée de Sumatra » (VI. 96), etc. ?

Ses petits ouvrages de vulgarisation le montrent hanté des mêmes visions exotiques. Il y a une description de la vallée du Nil dans la *Chimie agricole* (1) ; un tableau de la vie des Esquimaux dans les *Serviteurs* (2), une revue du monde entier, de méridien à méridien, dans le *Ciel* (3), etc. Le livre intitulé *La Terre* nous fait assister à une véritable débauche d'évocations géographiques ; typhons des Indes, éruptions du Vésuve et du Stromboli, tremblements de la Sicile, solitudes sahariennes, neiges éternelles des Alpes, nuits polaires, se succèdent dans un magique déroulement.

Que n'est-il né en notre temps, où l'on se déplace si aisément ! Des champs de recherches illimités, comme en offrent l'Afrique et l'Indochine, n'eussent point excédé son génie. Or, son lot se réduisit très vite à la campagne vaclusienne et à un « Harmas » qui dut lui tenir lieu des cinq continents.

Mais telle était sa faculté de dilatation, qu'en parlant de cet Harmas, il prodigue les plus retentissantes métaphores géographiques. Avait-il lu le *Voyage autour de mon jardin*, d'Alphonse Karr (4) ? « Moi aussi je vais faire un voyage, y disait l'excellent humoriste, et moi aussi je vais voir des choses nouvelles et extraordinaires, et moi aussi j'aurai des récits à imposer !... Je vais faire le tour de mon jardin ». Fabre est très versé dans ce genre d'expéditions : « Je fais et refais cent fois le périple de l'enclos » ; « si le cabotage dans les coins et recoins du jardin ne suffit pas, un voyage au long cours me fournit ample tribut... je double le cap des haies voisines » (VI. 72). Telles sont les hyperboles que lui inspire son besoin de hausser l'Harmas aux proportions du vaste monde. « Populations », « tribus », « hameaux », « bourgades », reviennent constamment sous sa plume pour désigner d'informes établissements d'insectes. Lui aussi, comme Ulysse, « connut les villes et les mœurs » ; lui aussi, comme Marco Polo ou Tavernier, « apprit sur chaque peuple et à propos du mariage une foule de bizarres cérémonies ». Si peu étendu que fût son domaine, il en sut à fond la topographie et les ressources : « Mon voisinage m'est familier buisson par buisson, tas de pierres par tas de pierres » (VII. 393). Garrigues, collines, sentiers, haies, puits, étangs, fossés, tout lui était connu à plusieurs lieues à la ronde.

L'étroitesse de ses horizons, la médiocrité de ses déplacements, ne l'ont pas empêché d'éprouver l'ivresse des découvreurs de mondes. Il a des élans d'orgueil d'avoir été le premier spectateur des événements qu'il raconte. Depuis sept mille ans qu'on se perdait en conjectures sur la vie secrète du Scarabée d'Égypte — ou plutôt « depuis que le

(1) P. 184 de la dernière édition.

(2) *Les Serviteurs*, p. 175-182.

(3) *Le Ciel*, p. 90.

(4) A. Karr, *Voyage autour de mon jardin*, p. 17 (ouvrage paru en 1845).

Scarabée roule sa boule sous la calotte du ciel » —ne fut-il pas le premier homme admis à ses mystères ? (V. 67). Il se vante d'avoir assisté aux noces des Scorpions, « un étrange spectacle que nul au monde n'a encore vu, du moins avec des regards capables d'observer » (IX, 322). Les Souvenirs tout entiers vibrent de la joie d'un homme initié à des choses jusqu'alors refusés aux mortels.

Ainsi, dans le Midi de la France, un des théâtres du monde les plus anciennement fréquentés, l'explorateur de la nature découvrit encore du nouveau. Sans doute eût-il fait de plus amples moissons dans les Indes ou en Guinée, dans ces pays où la taille des insectes et la diversité de leurs instincts sont décuplées. Quel parti eût-il tiré des Phyllies de Madagascar, des Scorpions géants du Gabon, des volumineuses Punaïses aquatiques de la rizière indochinoise, etc. ? Qu'eût-il dit de ces informes Péripatés des forêts équatoriales, qu'on regarde comme les survivants d'un continent effondré ? Il est possible cependant, à en juger par les observations fragmentaires des voyageurs, que les insectes exotiques ne diffèrent pas beaucoup, dans leurs comportements, de leurs similaires vauclusiens. Si diverse que soit la vie entomologique, Fabre en avait vu les événements principaux, les linéaments essentiels. La vie adulte et larvaire du Pepsis américain, qui fait sa proie de la grosse Mygale velue, reproduit presque exactement celle du Pompile de Sérignan, le chasseur de Tarentules. Les bousiers des pampas confectionnent pour leurs larves des gourdes d'après les mêmes principes que leurs congénères méditerranéens (VI. 95-97). *Natura sibi semper consona*, disait Newton ; et si c'est vrai des lois cosmiques qui régissent les astres par toute la création, c'est non moins vrai des insectes, dont les espèces reproduisent d'un bout à l'autre du globe, comme le croyait Fabre, avec rigueur leurs types immatériels, leurs immuables exemplaires.



La passion qui animait Fabre était incompatible avec la prudence. Dans le maquis corse, des excursions prolongées jusqu'à la nuit lui avaient valu de graves accès de fièvre. Il se fût aventuré de même dans la mangrove tropicale et aux bords des marigots ; respirant les miasmes, mordu par les sangsues, les moustiques, la mouche hominivore, etc., il eût été terrassé avant d'avoir démêlé les secrets d'une faune surabondante. Point n'était besoin de courir tant de dangers et d'aller déployer des efforts surhumains ; avec de faibles ressources et sur un médiocre espace, Fabre, dans ses explorations en profondeur, vit plus de merveilles que les aventuriers roulant leur bosse sur tous les points du globe ; il rencontra plus de Cyclopes, de Scyllas et de Lotophages qu'Ulysse errant dix ans en des pays fabuleux.

VII

LE VISIONNAIRE

Explorateur, Fabre le fut même d'un passé perdu dans la nuit des siècles.

Si impérieux était son besoin d'embrasser toute la nature, que bien souvent il s'est donné le sublime divertissement d'évoquer la jeunesse primordiale du monde. Son imagination, avide de visions surprenantes, se transportait et pour ainsi dire s'installait au sein de la création primitive : moments magnifiques d'extases, débauches surhumaines dans la contemplation de l'Isis dévoilée. Comme les mortels d'autrefois qui brûlaient de voir de près les déesses, Fabre a poursuivi éperdument l'image fuyante de la jeune Nature éveillant l'Univers.

A grands coups d'aile remontant le cours des millénaires, sa pensée est allée survoler le paysage diluvien (1). Il nous a raconté comment se déchaîna « le premier-né des orages ». Tandis que des « fournaises électriques » s'allumaient dans l'épaisseur des nuées, et que les éclats du tonnerre retentissaient « comme un écroulement général », « le sol tremblait sous le choc des colonnes liquides semblables à des fleuves précipités suivant la verticale. Un souffle formidable, comme jamais tempête n'en suscita depuis, courait au travers de la gigantesque averse et en chassait les eaux devant lui... Lorsque les réservoirs d'en haut furent taris, la surface entière de la Terre se trouva couverte par la mer, mer étrange dont les eaux brûlantes et épaissies par des limons de toute nature formaient comme une purée minérale, voilée d'un chaos de fumée » (2).

Le visionnaire assiste ensuite à l'émersion des terres. La France ne se composait que de « rares archipels perdus au milieu de l'immensité de l'Océan » (3). « Une puissante végétation, comme on n'en trouverait aujourd'hui de semblables que dans les régions les plus chaudes du monde, couvrait ces archipels... Aux lieux mêmes occupés maintenant par des forêts de chênes et de hêtres, venaient des arbres étranges... » (4). Sous l'empire du sortilège, tout le présent s'évanouit devant Fabre : le voilà errant parmi les fougères géantes du Carbonifère et déroulant ses méditations au bord des lacs ou de l'Océan primitif. Le monde

(1) *La Terre*, p. 123.

(2) *Ibid.*, page 128.

(3) *Ibid.*, page 130.

(4) *L'Industrie*, page 97.

actuel ne lui suffisant pas, il retourne aux temps où la Nature donnait une « prodigieuse exubérance à ses ouvriers de la première heure » (V. 365). C'est pourquoi il s'applique à la paléontologie, avec cette faculté d'intuition dominatrice qu'il apportait dans toute science. Les fossiles lui racontent, dit-il, « l'histoire de la vie » (VII. 51) : expression qui révèle ses préoccupations de biologiste. Adversaire de l'évolution, il méditait l'énigme de ces êtres des faunes archaïques, dont il eût voulu étudier les mœurs autonomes comme il avait étudié celles des insectes actuels, et qui, mieux que ceux-ci, eussent fourni réponse à tant de questions ! C'est qu'alors une animalité, étrangère au système actuel, se trouvait portée à son apogée. Imaginons le globe enveloppé de vapeurs, la vie régie par un climat uniforme, les plantes dénuées de fleurs, l'absence de tout Oiseau : la Terre appartient aux Reptiles et aux Insectes, à une étrange faune de Dragons gigantesques qui marchent, nagent et volent ; au-dessus des étangs, des Ephémères, des Libellules démesurées, planent lourdement ; dans l'humus, de glosses Blattes se gavent de pourriture ; des Phasmes broutent le dôme des forêts. Tels sont les animaux qui se disputent alors les terres émergées, les lagunes, la nourriture végétale ! Et ces animaux ont eu leurs instincts, leurs passions et leur drame. « Sous l'ombrage humide des fougères en arbre », les « antiques spectres » s'accouplaient « en des ruts monstrueux » (V. 333 ; VI. 172 ; 228). Si, dans la faune d'aujourd'hui, Fabre a observé avec tant de passion les Arachnides, les Myriapodes, les Mantiens luxurieux et barbares, c'est qu'ils lui apparaissaient comme les survivants d'un monde frénétique. On doit noter, comme un de ses songes les plus chers, cette conception d'une jeunesse du monde où, au milieu du déchainement des éléments, la Vie lançait de toutes parts, ainsi que des fusées, les plus surprenantes créatures. Qu'est-ce que le lézard, l'iguane, le crocodile d'aujourd'hui en comparaison des Dinosauriens et Théromorphes de dix à quarante mètres qui avaient « des cornes sur le nez et les yeux », de « fantastiques écailles », des « sacoches épineuses » où leur tête « rentrait comme dans un capuchon ? » (VII. 59). La Libellule lui suggérerait un autre contraste analogue : « A disparu la Demoiselle géante qui terrorisait de sa mandibule en scie le petit peuple ailé ; et le faible Agrion, à ventre de bronze ou d'azur, voltige toujours sur les joncs de nos ruisseaux » (VI. 208). Comparant de même l'Ammonite au Nautilé, le Mammouth à l'Eléphant, et tous les types massifs d'autrefois à leurs substituts actuels, il constate non sans mélancolie la décadence : « ...le soleil lentement s'éteint, les espèces périssent... le monde change » (VII. 54 et 55).



Au nord de Sérignan se dresse une chaîne de collines, longue de plusieurs kilomètres, qui est un énorme amas de débris fossiles. Devant ce solennel témoin, Fabre se prenait souvent à évoquer le paysage tertiaire, les « grands lacs fréquentés des crocodiles et des tortues géantes », aux rives ombragées de palmiers et d'araucarias, et dont les bassins sont remplacés aujourd'hui « par le dos des collines et par de puissants bancs de roche » (VII. 54). Il revoyait aussi le bras de mer peuplé de squales, qui roulait ses vagues là où, un jour, dans la sérénité et la grâce, devait éclore Sérignan. « Voici, en effet, les falaises du rivage, de telle conservation qu'en me recueillant je crois entendre tonner

la volute des flots » (VII. 53). Ainsi, sur l'emplacement de l'aimable Provence, cette imagination en continuel travail d'enfantement faisait surgir la mer et le continent antique dans un effort de vision hallucinatoire. Il reconstituait tout, descendait aux plus curieux détails, voyait distinctement le premier Calicurgue « qui dans son audace a lardé le Scorpion houiller » (IV. 308), le premier Scarabée qui roula sa pilule sur les bords du lac « où se baignait le Palaeotherium » (I. 44 ; VI. 98). Une plante étrange des garrigues sérignanaises le ramène à son obsession : ne serait-ce pas un fossile vivant, un vestige de la flore pliocène ? (III. 250). D'autres héritiers des flores archaïques, les conifères, s'auraient du même prestige d'avoir assisté aux périodes révolues. « Ils se dressent en solennelles pyramides ; leurs branches sont étagées en nappes horizontales ; leurs feuilles, déliées comme des aiguilles, tamisent le jour sans parvenir à faire de l'ombre ; le vent éveille dans leurs rameaux de sauvages harmonies que l'on prendrait pour les lointaines acclamations d'un peuple en fête ; d'âcres senteurs s'exhalent de leur écorce, pleurant la résine ; tout enfin concourt à leur donner un aspect exceptionnel parmi les autres arbres de nos climats. Ce sont des vétérans déclassés au milieu de végétaux de création plus récente : ils appartiennent à un autre âge du monde ; ils descendent de la première génération ligneuse du globe, de cette antique végétation qui, bien longtemps avant l'homme, couvrait la terre d'étranges forêts, aujourd'hui ensevelies dans les entrailles du sol... » (1).

Dans son cabinet sont exposées, bien en vue, de belles ammonites. Il s'intéressait beaucoup à ces formes pétrifiées, « vénérables reliques de ce qui fut autrefois la plus haute expression des vivants... ». L'enroulement savant de leur spirale manifestait à ses yeux un des devis sur lesquels travailla la Puissance Créatrice (IX. 133). Car ici, dans ces obstinés rappels du passé, comme en tout le reste, se retrouve la même nostalgie de Dieu : tout le drame intellectuel de Fabre est mû par son tourment d'infini, par un vertigineux besoin d'accéder au Mystère, par delà la façade des choses. Comme l'écrivain sacré, comme le voyant de la Genèse et du livre de Job, ce qu'il recherchait sur la mer diluvienne et au sein des forêts du carbonifère, c'était la parole d'Elohim, l'esprit d'Iahvèh. Fabre réincarne dans toute sa force le vieil instinct questionneur, la vieille curiosité religieuse de l'Homme.

*
**

Fabre a aussi médité le secret de nos origines, la vie de nos préhistoriques ancêtres, les premiers efforts de l'intelligence humaine, en d'autres prodigieuses rêveries qui sont de vraies résurrections d'historien romantique.

Il évoque celui qui, le premier, aux temps néolithiques, « s'avisa de gratter la terre, peut-être avec une demi-mâchoire de l'ours des cavernes, dont la forte canine servait de soc » (VI. 190 ; VIII. 25). Dans ses collections de l'Harmas, on peut voir des haches, des tessons de poteries, des pointes de flèches et de lance en silex, et autres objets recueillis sur les collines voisines, documents éloquentes sur ceux qu'il appelle « les antiques Canaques de Sérignan ». Leur lointaine existence

(1) *La Plante*, p. 40.

se dessine devant lui jusqu'en ses minutieux détails : ils avaient pour demeures des huttes de branchages et de glaise, se revêtaient de peaux d'ours que, à leur retour de la chasse, ils appendaient à quelque andouiller de cerf (IV. 56), se grisaient avec une piquette de framboises et de prunelles ; et l'allégresse tirait de leur âpre larynx des raucités effroyables (VI. 190).

En Français occupé de l'ancienneté de sa race, il a concentré son intérêt sur les anciennes populations de notre pays, les Gaëls des âges reculés, et sur nos pères les Gaulois. Les mœurs des Gaëls font l'objet de deux chapitres dans *l'Industrie* (1). Dans un autre livre, il a glorifié les luttes héroïques de nos malheureux ancêtres contre le « fils de la Louve » (2).

D'autres évocations historiques servent d'épisodes aux *Souvenirs*. Voici les peuples de l'Asie immigrant en Europe ; ils viennent « par longues étapes, avec leurs chariots attelés de bœufs et roulant sur des rondelles en tronc d'arbre » (VIII. 42). Qu'on remarque sur cet autre exemple son goût des indications précises, si aptes à insuffler la vie. Fabre, qui a l'imagination des ensembles, l'a aussi du détail. Il nous montre le fellah de la vallée du Nil « arrosant son carré d'oignons » (V. 4) ; d'oignons, et non d'autres légumes, se rappelant que les Egyptiens appréciaient singulièrement — avaient même, dit-on, divinisé cette production potagère. Ainsi ce trait, en apparence réaliste et trivial, ranime une étincelle de vie dans la vision d'Egypte pharaonique qui hante son esprit.

Des grands peuples de l'antiquité, nul ne lui a laissé une image plus radieuse que l'Egypte qui défiait tant d'animaux. Ses recherches sur le Scarabée sacré le transportèrent souvent, par la pensée, jusqu'aux bords du Nil, où l'insecte resplendit d'une gloire millénaire. « Au fronton des temples », il dressait vers le ciel « une sphère de vermillon, image du soleil ». Scarabées et copris étaient sculptés « sur le granit rose et le porphyre » des monuments. Fabre se lance avec ivresse dans ces temps prestigieux « des Rhamsès et des Toutmosis » où les bousiers étaient haussés à l'hypostase des dieux (V. 5, 148). La mythologie égyptienne, idéalisant la vie et les mœurs étonnantes de ces insectes, en avait fait l'objet de légendes que l'entomologiste a passionnément méditées. Certes, le peuple qui, outre le scarabée adora le bœuf, le chat, la mangouste, l'ibis, le crocodile, ne pouvait lui inspirer que la plus sympathique curiosité.

Si le Scarabée lui a remémoré l'Egypte, la Cigale vient à son tour lui chanter la Grèce d'Esopé et d'Anacréon (V. XIII) ; et voici qu'il se transporte aux fêtes d'Apollon à Delphes (VI. 193). Puis, suggéré par une pièce de cuivre trouvée dans la terre, survient un tableau d'histoire romaine, réunissant « Antoine le noceur », « Cléopâtre, dont le nez aurait changé la face du monde, s'il eût été camus » ; « le petit fantassin brun des légions romaines » ; Auguste et Agrippa et le doux Virgile, etc... (VII. chap. IV).

Pourquoi donc le Passé et ces « misères qu'on appelle l'Histoire » (VII. 47) ont-ils tant de prestige aux yeux de Fabre ? Ces millénaires de vie abolie ont emporté leur secret dans l'abîme et leur extinction les

(1) *L'Industrie*, chap. XII et XIII.

(2) *Les Inventeurs et leurs Inventions*, chap. LXIV.

a réduits à l'état de problématiques souvenirs. Le visionnaire s'est appliqué à ressusciter ces fantômes pour satisfaire sa passion de l'inconnaissable, autant que par un plaisir d'artiste épris de la fantasmagorie de l'histoire.

*
**

Le Voyant qui avait fixé ses yeux aigus sur l'Eternité, pouvait bien scruter aussi intensément l'Infini du ciel. Avec la même ardeur qu'il sondait les ténèbres des siècles, il monte vers le firmament où l'attirent « ces yeux célestes qui nous regardent, placides et froids, avec des scintillations semblables à des clignements de paupière » (VI.264). « Seule la pensée Peut, muette d'effroi dans sa course insensée, Tenter ces explorations » (1). Son livre sur le *Ciel* n'est pas un simple ouvrage de vulgarisation, c'est l'éruption d'un esprit qui ne pouvait plus réprimer son effervescence astronomique. Un poème écrit à vingt-deux ans, *Les Mondes*, nous le présente comme hanté dès cet âge par le problème des mondes habités :

« Pourquoi ces chars de feu qui sillonnent l'espace
« Ne présenteraient-ils qu'une froide surface,
« Empire du néant, du silence et du deuil ?
« Pourquoi leur vif éclat, radieuse couronne,
« Serait-il le flambeau d'un immense cercueil ? » (2)

Deux chapitres du *Ciel* (3) nous mènent dans la lune ; le trajet s'effectue au-dessus des abîmes, dans le « domaine de l'éternel silence : ...aucune rumeur n'y monte de la Terre ; une explosion qui briserait le globe n'en troublerait pas le calme ». Dans l'éloignement, « notre pays... la France, tête et cœur des nations... » apparaît de la largeur « d'un travers de doigt ». Autour de la sphère terrestre se distingue « la houle de sa mer aérienne qui se gonfle en ondulations énormes et se dégonfle silencieuse... ». Parvenu à la Lune glacée, privée d'air et stérile, Fabre, s'étant félicité de n'y être qu'en esprit, commence son exploration. Il n'ose se croire dans le domaine de la réalité en face de ces paysages « projetant les fantastiques silhouettes de leurs cratères à demi ténébreux, à demi ruisselants de lumière, sous un ciel en deuil constamment étoilé ». « Nul lambeau de nyage, nul voile vapoureux » ne vient troubler la netteté des accidents du sol. Avec l'assurance d'un Jules Verne, le poète astronome décrit un « clair de Terre sur la Lune ». « Le clair de Terre est en ce moment dans toute sa magnificence. L'astre, aussi large qu'une roue de moulin, verse à flots, du haut du ciel noir, ses blanches irradiations... ».

Cette imagination trouve non moins de délices à errer en tous sens dans les « champs indéfinis du vide » (4), dans « l'inconnu du ciel » (5) et « les cryptes du néant » (6). Par delà la voie lactée, en des profondeurs inouïes, à peine perceptibles au plus fort télescope, se décèlent

(1) *Le Nombre*, strophe IX.

(2) *Les Mondes*, strophe XIII, dans les *Poésies Françaises*, p. 9.

(3) *Le Ciel*, chap. XI et XII.

(4) *Ibid.*, p. 134.

(5) *Ibid.*, p. 214.

(6) *Le Nombre*, strophe XVI.

d'autres Univers, d'autres plages astrales. C'est là qu'on assiste aux gestations des nébuleuses, c'est là que la curiosité métaphysique se rassasie de secrets dévoilés (1). « Le vide est une erreur, le néant une fable » : tout l'espace s'emplit d'archipels galactiques, formidables amas de mondes en gésine, « Dont les noyaux fondus laissent flotter pendante La matière cosmique encore incandescente » (2).

La pensée de Fabre, avide et ardente, a survolé à grands coups d'ailes l'infini de l'espace et du temps. Elle s'est déployée dans le présent sur tous les aspects du pittoresque terrestre ; elle a voulu revivre un passé aboli ; elle a escaladé le ciel. Au cours de leurs échappées à travers le cosmos, aucun des grands romantiques, ni le Lamartine des *Harmonies*, ni le Hugo des poèmes apocalyptiques, ni Edgar Quinet dans sa *Création*, ni Louis Bouilhet dans ses *Fossiles*, ni les autres, — hormis Leconte de Lisle — n'ont montré une âme plus inassouvie. Dans son admiration pour l'œuvre divine, Fabre a parcouru l'univers, y a plané et erré en des extases surpassant toutes jouissances, attestées par l'enthousiasme du verbe. « Oh ! pour vous raconter la parole est trop vaine... » (3).

(1) *Le Ciel*, p. 348 et tout le chap. XXV.

(2) *Le Nombre*, strophes XVII et XVIII.

(3) *Ibid.*, strophe XXXVI.

LE SAVANT — L'ENTOMOLOGISTE

Ce fut un savant universel, plus près des anciens sages de la Grèce et des génies encyclopédiques d'autrefois que des spécialistes modernes. On dirait qu'avant de se consacrer aux insectes, il avait cru nécessaire d'étendre le champ de son intelligence et de s'assurer d'abord le concours de la plus vaste érudition. Sans doute avait-il compris cette vérité, qu'il n'y a point de science que l'on puisse tenir comme libre et entièrement indépendante des autres. Vers quelle branche de la connaissance n'a-t-il pas tourné son étonnante aptitude à tout embrasser ? Au nombre des manuels scolaires et des ouvrages de vulgarisation qu'il a composés, il y a des traités d'algèbre, de trigonométrie, de géométrie, des cours de mécanique, de cosmographie, des *Eléments* de physique et de chimie, un livre sur *Les Terrains et les Pierres*, une *Géographie*, des *Leçons d'Hygiène*, etc. On trouve dans ses papiers, à l'Harmas, un recueil manuscrit d'observations météorologiques, portant en exergue : De Caeli mutationibus » où il avait noté jour par jour le temps, ses modifications, ses effets sur l'organisme, pendant les années 1864 et 1865. Un chapitre des *Souvenirs* (VII, chap. IV) révèle un numismate non médiocre. Mycologue compétent, il peint à l'aquarelle tous les champignons de la Vaucluse, fait des expériences sur les espèces phosphorescentes, se spécialise dans les Sphériacées. Non moins bon conchyliologue : en Corse, il avait amassé d'importants matériaux en vue d'une « histoire colossale et comparée de tous les mollusques de l'île » (1). L'ovologie étant devenue une science depuis Duvernoy, le voici ovologiste (VIII, chap. V). Botaniste, il s'est constitué un herbier des plus complets, où bon nombre de spécimens remontent à ses débuts à Carpentras et à son séjour en Corse ; il est éditeur par souscription d'une Flore du Vaucluse (2). Deux ouvrages vraiment supérieurs, *L'Histoire de la Bûche* et *La Plante*, révèlent un Virgile des plantes bien près d'égaler l'Homère des Insectes. Mentionnons aussi son idée originale d'acclimater à l'Harmas la végétation sauvage des garrigues et des collines ; l'art avec lequel il associe les plantes aux insectes dans les *Souvenirs* ; et nous serons encore loin d'avoir tout dit sur le génie botanique de Fabre.

Si nous ajoutons qu'il était expert en préhistoire, en épigraphie, en linguistique, poète en français et en provençal, subtil grammairien,

(1) Dr. Legros, *Vie de J.-H. Fabre*, p. 28.

(2) Marcel Coulon, *Le Génie de J.-H. Fabre*, p. 260.

styliste averti ; qu'il jouait très bien de l'harmonium, qu'il a laissé de délicieuses chansons sur le Lézard, le Crapaud, la Cigale, etc... (1) ; on reconnaîtra qu'il ressemble étonnamment à ces savants de la Renaissance, avides de boire à chaque source de l'Art et de la Science. Grisé comme eux par l'essor magnifique que prennent dans le cours du siècle toutes les branches du savoir, Fabre réalise le tour de force d'être à la fois un spécialiste et un savant encyclopédique.

*
**

Quand, en 1854, il passa à Toulouse sa licence d'histoire naturelle, il éleva, paraît-il, le niveau de l'examen à des hauteurs inaccoutumées ; il traita avec une rare maîtrise une question sur le sujet, alors très controversé, des générations spontanées (2). L'année suivante, il se présenta au Doctorat devant un jury où se trouvaient Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et Milne Edwards ; sa thèse de zoologie rendait compte de ses recherches sur l'anatomie et le développement des Myriapodes ; l'autre thèse expliquait certaines anomalies des Orchidées. Ces travaux, consciencieux, quoique sans rien de très original, eurent tout au moins l'avantage de le rompre aux dissections et aux études morphologiques ; on voit l'opportunité et la solidité d'une telle base, qu'oublie trop ceux qui lui reprochent de ne pas avoir appris, dans les Facultés, les bonnes méthodes et la pratique des laboratoires.

C'est la même année qu'il publia ses premières observations sur les mœurs des insectes. Mais laissons pour le moment l'entomologiste : achevons de mettre en lumière l'envergure et l'authenticité du savant, l'étonnante souplesse de son génie. Pour monter le laboratoire en pleins champs dont il rêve, pour pouvoir s'adonner entièrement à la biologie, il lui faut des économies, des revenus réguliers. Il les demande à l'industrie, et consacre une assez longue période de sa vie à la chimie des colorants. Dès 1859, on l'y voit d'une réelle compétence, puisqu'il prend part à cette date à un concours ouvert sur la question des altérations frauduleuses de la garance : son mémoire, classé premier, est récompensé d'un prix de mille francs. En 1861, la Société d'Agriculture de Vaucluse lui ayant demandé ses pronostics sur l'avenir de l'Alizarine artificielle, Fabre lui lut son rapport (3) ; il y apparaît comme un éminent chimiste, qui domine le sujet et ne cache pas sa conviction que l'alizarine du goudron doit détrôner la garance. A l'appui de son rapport, il montra plusieurs échantillons des teintes obtenues au moyen de ses propres procédés ; et, faisait remarquer le Secrétaire de la Société, « les violets obtenus par M. Fabre sont de beaucoup supérieurs en beauté de nuance à ceux que produit la maison Verdet d'Avignon ».

*
**

A vrai dire, à quelque science qu'il s'appliquât, il allait tout de suite jusqu'au fond. Il en résulte qu'un témoin de sa vie eût pu longtemps hésiter sur son véritable génie : de dix-huit à vingt-deux ans, il semble surtout doué pour la poésie ; ses poèmes sont d'une inspiration assez originale, d'une facture assez ferme, pour faire prévoir un nouveau romantique, voire

(1) *Poésies Françaises et Provençales*, p. 30, 35, 49 etc.

(2) Dr. Legros, *La Vie de J.-H. Fabre*, p. 35.

(3) Imprimé dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture et d'Horticulture de Vaucluse*, août 1861 (Bibl. Munic. de Carpentras).

un futur parnassien. Ensuite, jusqu'à vingt-six ans, c'est un mathématicien : il se jette à corps perdu dans les sections coniques, les différentielles et les intégrales. De vingt-six à trente ans, il s'adonne par dessus tout à la botanique. De trente à quarante ans, ses découvertes sur les insectes annoncent un grand biologiste. De quarante à quarante-sept ans, c'est un chimiste de mérite, un inventeur de colorants. Puis, de 1870 à 1880, il semble se disperser ; ses livres de vulgarisation traitent de tous les sujets. Mais, à partir de son installation à Sérignan, il limite ses travaux au seul domaine de l'entomologie. Ses longues excursions dans les autres domaines manifestent alors leur utilité : on sait l'extension dont est susceptible la biologie : tout ce qui concerne une plante ou un animal embrasse aussi bien les mathématiques et la chimie, que la géographie ou la linguistique, ou la philosophie, etc. La biologie réclame les aptitudes d'esprit les plus diverses : le don de l'observation, le goût de l'expérimentation minutieuse, la rigueur logique, la soumission aux faits ; et de plus, l'aptitude aux rapprochements, aux synthèses, aux vastes conceptions. La formation mathématique de Fabre, son esprit de géomètre, imposant une discipline à sa curiosité naturelle, le portaient à tourner tout en problèmes à résoudre. Ses vues ingénieuses sur le rôle des radiations solaires dans l'alimentation des Araignées et des Scorpions, sur la faculté d'orientation à grande distance chez les hyménoptères et les papillons, sur les « rayons X de l'odeur » ; ses analyses sur le rôle du tissu adipeux et de l'acide urique dans la coloration des insectes, sur le virus urticant des chenilles, sur la liquéfaction des chairs mortes par l'asticot ; ses calculs sur la spirale logarithmique des toiles d'araignée, etc : tout cela, hardies hypothèses ou élégantes solutions, ne requerrait-il pas une souplesse intellectuelle, fruit de patients exercices préliminaires et de ses multiples travaux de polygraphe ?



Son amour de la vérité était aussi sincère que chez les autres savants romantiques : aussi ardent que chez Augustin Thierry, Michelet, Renan. Il se croyait de bonne foi tout dévoué à la cause de la vérité scientifique. « *Vitam impendere vero* », avait-il inscrit en tête de son mémoire sur les altérations de la garance. La découverte de la nidification des Scarabées lui donne des transports : « Saintes joies de la vérité qui soudainement resplendit, y en a-t-il d'autres qui vous soient comparables ! » (V. 31), Devillario lui ayant demandé quand paraîtrait la quatrième Série, il manifeste des scrupules et répond : « Je me proposais de l'écrire cet hiver. J'ai cru bien faire d'attendre encore, ne trouvant pas la poire suffisamment mûre. J'ai à faire encore, à la belle saison, quelques recherches et quelques expérimentations pour élucider certains points majeurs où je désirerais apporter la plus grande somme de lumière possible » (1). Il s'efforce à l'objectivité, croit n'admettre que le fait positif : « De mon domaine je banis le *si*... Je cueille le fait brutal, qui seul mérite confiance ; je l'enregistre et me demande ensuite quelle conclusion repose sur sa solide charpente » (IV. 164). Il lui faut « des vérités tangibles, indiscutables... des faits authentiques » (VII. 193). Sa méthode, c'est « l'observation patiente, en continuuel tête-à-tête avec les faits... » (VIII. 373) ; l'expérimentation y joue aussi son rôle : « Pour étudier avec quelque fruit les facultés psychiques de la bête, il ne suffit pas de savoir profiter des circonstances qu'un heureux hasard

(1) Lettre à Devillario, 19 décembre 1888.

présente à l'observation ; il faut savoir en faire naître d'autres, les varier autant que possible, et les soumettre à un contrôle mutuel... » (I. 341). Contemporain de Claude Bernard, il prétend se défier de l'imagination et s'approprie la formule baconienne : « Aux ailes de l'imagination, si doux qu'en soit l'essor, il convient de préférer les sandales des faits observés, les lentes sandales aux semelles de plomb » (III. 211). Il repousse le raisonnement analogique, comme trop loin de répondre à la stricte réalité (V. 33). Certains de ses principes sont d'une lucidité admirable, dignes des plus récentes formules de nos biologistes d'aujourd'hui, et manifestent une compréhension nuancée des problèmes de la Vie : « Il y a ici de formidables inconnues, plus indéchiffrables que les résistances, les déformations, les frottements de la machine pendulaire » (III. 327). « Dans le domaine du possible, la variété des combinaisons est infinie » (III. 88). « Deux moments dans la durée ne sont pas identiques ; si le fond reste le même, les accessoires changent ; l'imprévu surgit de partout » (IV. 73).

Soucieux d'échapper aux idées préconçues, aux agents d'erreur, il aime mieux ne rien savoir d'avance, que d'avoir des préjugés, que de chercher dans les faits la confirmation des dogmes livresques. « En bien des cas, il est excellent d'ignorer ; l'esprit garde sa liberté d'investigation et ne s'égare pas en des voies sans issue, suggérées par la lecture » (IX. 347). C'est ce qu'il appelle la méthode ignorante. « Je me suis fait une loi d'adopter la méthode ignorante dans mes recherches sur les instincts. Je lis très peu. Au lieu de feuilleter les livres..., au lieu de consulter autrui, je me mets en opiniâtre tête-à-tête avec mon sujet... Mes interrogations ne seront que plus libres, aujourd'hui dans un sens, demain dans le sens opposé, suivant les éclaircies obtenues » (IX. 352). C'était une des règles prônées par Claude Bernard (1). Il s'en faut cependant que Fabre l'ait constamment appliquée, et sans doute la chose n'était guère possible. Il est évident que Réaumur, Léon Dufour, Newport, Audoin, etc..., ont inspiré et guidé nombre de ses recherches et expériences. Mais il s'efforçait de revoir les choses avec des yeux neufs, et parfois, de propos délibéré, faisait abstraction de sa documentation, afin d'avoir le plaisir de la redécouverte, et de rencontrer des horizons insoupçonnés. C'est ainsi qu'il a refait l'histoire des Odyneres, de la Cigale, des Processionnaires, etc., dont Réaumur paraissait avoir épuisé la matière. Et chaque fois, de ce qui n'était chez ses prédécesseurs qu'amas de remarques présentées sans art, il a tiré des chefs-d'œuvre d'ordre, de plénitude et d'originalité. Les *Souvenirs* n'ont absolument rien d'une compilation. C'est d'un bout à l'autre le récit d'un témoin oculaire.



Oui, tout ce que Fabre rapporte a été vu et bien vu, à quelques exceptions près cependant. Quelque ingéniosité qu'il déployât, il ne pouvait suivre les insectes dans le déroulement intégral de leur vie : les mystères du sous-sol et ceux des ténèbres nocturnes, n'avaient pu être qu'entrevis par lui, et ce qu'il en a dérobé était, suivant son expression, « des séries d'instantanés que la logique des choses, délicat cinématographe, assemblait après en scène vivante » (X. 21). Il dut souvent « raccorder entre elles des observations tronquées » (I. 36). Certaines scènes des *Souvenirs*, indubitablement, ont été plutôt évoquées ou reconstituées par l'imagination, que vraiment vues minute par minute. Dans la V^{me} Série, par exemple, Fabre narre

(1) *Introduction à l'Etude de la Médecine Expér.* 1^{re} partie, chap. II, par.3.

avec une grande précision le modelage des gâteaux de bouse que le Copris destine à ses larves (Chap. VII et VIII) ; or, il n'avait pu en avoir que de fugitifs aperçus, ce bousier ne travaillant que dans l'obscurité absolue de son hypogée. Encore plus conjectural est, dans la III^{me} Série, le récit de la paralysation des Cétoines par la Scolie. « Les événements se déroulent dans les mystères du terreau... Je me figure donc les choses ainsi... » dit Fabre... Il est possible que ces efforts d'imagination l'aient quelquefois induit en erreur. (Ferton lui reprochait par exemple d'avoir mal forcé le secret des cellules d'Eumènes et d'Odynères ; d'y avoir exagéré le rôle d'un mystérieux « fil suspenseur », dramatiquement utile à la larve et d'une haute signification finaliste selon Fabre, mais au contraire dénué de tout intérêt aux yeux de Ferton).

Nonobstant ces quelques fautes, on doit lui reconnaître une réelle faculté d'induction, une logique divinatrice, aux intuitions généralement confirmées par la suite. Dans la niche où reposait l'œuf des Scarabées, il avait remarqué, vers 1857, un enduit crépissant la paroi ; il l'avait expliqué comme une purée dégorgée par la mère. Cette opinion, émise dans le premier volume, puis abandonnée dans le cinquième, fut finalement reconnue juste dans le dixième. Le tampon d'aération, hypothétique d'abord (V. 57) devient plus tard fait acquis et démontré par la cheminée d'aération des Phanées d'Amérique (VI. chap. V). Ailleurs, raisonnant sur la méthode opératoire des Scolies, il en déduit une particularité du système nerveux chez leur victime, la larve de Cétoine : conjecture qui se vérifie (III. 52). C'est encore le raisonnement qui le mène à la découverte de la larve primaire de l'Anthrax (III. 216). Inutile d'insister : les exemples seraient innombrables.

Il est certain que Fabre s'était placé dans les conditions les plus favorables à l'intuition. Il s'était inséré dans l'existence de ses insectes, avait réalisé de son mieux une concordance entre leur vie et la sienne. Pour atteindre la réalité profonde, ni le raisonnement, ni les dissections, ni les expériences ne pouvaient suffire : il le comprit parfaitement. C'est pourquoi il voulut vivre dans une habitation villageoise, « sur les lieux mêmes où, dans la plénitude des circonstances propices à ses instincts, vit le sujet dont on surveille les actes » (VI. 321). Son prédécesseur dans l'éthologie, Réaumur, faisait venir par la poste les insectes méridionaux dont il avait besoin : il eut souvent recours aux bons offices d'un intendant général des Postes, M. d'Onzembray, et à divers correspondants provinciaux. Hors les espèces de la région parisienne, c'était sur des insectes morts, desséchés ou conservés dans l'esprit-de-vin, qu'il travaillait. A Sérignan, Fabre se trouvait dans de tout autres conditions, sur leur domaine propre ; à tout instant, il pouvait confronter avec leurs congénères en liberté les insectes qu'il tenait captifs ; et encore ceux-ci se ressentaient-ils à peine de leur captivité, tant le passage de la vie en pleins champs à l'insectarium s'était effectué rapidement et sans heurts.



Fabre s'est comparé quelque part au géant de Sirius, Micromégas, dont Voltaire fait le héros d'un de ses contes (VII. 333). Il lui semblait que lui aussi entrait en colloque avec les habitants d'une autre planète (X. 3), quand il se mêlait ainsi à la vie entomologique. Longtemps, les espèces qui l'intéressèrent le plus furent celles qui avaient des instincts compliqués, mus par des influences transcendantes : les premiers volumes des *Souve-*

nirs traitent uniquement d'Hyménoptères et de Coléoptères, chez lesquels l'instinct a quelque chose de génial. Puis il étendit le domaine de ses études aux autres classes et jusqu'aux Arachnides, quoique ces derniers ne fussent point des insectes : mais peu lui importait que ces bêtes eussent « huit pattes au lieu de six, des pochettes pulmonaires au lieu de tubes trachéens » (VIII. 375). Les connaître dans leur intimité, savoir ce qu'elles font dans leurs hypogées, quels peuples logent dans les trous dont sont criblés les talus, ou ce qui se passe à midi en plein soleil sur la garrigue ardente, tel était l'étrange privilège auquel il aspirait, l'initiation ambitieusement souhaitée.

Rien ne le désola plus que l'impossibilité où l'âge le mit de creuser le sol : « Soupçonner un beau problème sous terre, et ne pouvoir fouiller ! » (X. 11). A quatre-vingt-deux ans, il voudrait encore aller assister aux noces des Scorpions, à minuit, sur leur sauvage territoire : « Si je ne craignais de me casser les jambes, de nuit, parmi les encombrements rocheux de leurs collines, j'aimerais d'assister à leurs fêtes matrimoniales, dans les délices de la liberté » (IX. 328). Cela rappelle quelque peu la folie de la science qui poussait le vieux Pline l'Ancien sur les pentes du Vésuve en éruption.



Plutôt que « l'Entomologiste », c'est « le Biologiste » qu'on devrait l'appeler. Dans les insectes, ce qui l'intéressait, c'était la vie, les modalités selon lesquelles se déploie la Vie. « Scruter un peu de partout les instincts dans l'inépuisable variété de leurs manifestations, est, pour l'observateur, le grand attrait du monde entomologique, car nulle part ne se révèle mieux la merveilleuse ordonnance des choses de la vie » (VIII. 47). L'insecte mort, piqué, étiqueté dans une boîte, a perdu toute signification et n'est plus rien à ses yeux. « On prend un insecte, on le transperce d'une longue épingle, on le fixe dans une boîte à fond de liège, on lui met sous les pattes une étiquette avec un nom latin, et tout est dit sur son compte. Cette manière de comprendre l'histoire entomologique ne me satisfait nullement. Vainement on me dira que telle espèce a tant d'articles aux antennes, tant de nervures aux ailes... ; je ne connaîtrai réellement la bête que lorsque je saurai sa manière de vivre, ses instincts, ses mœurs... » (I. 137). Les instincts et les mœurs sont « la caractéristique supérieure à toute autre » (IV. 19). Peut-être est-ce Michelet, dont il estimait beaucoup le livre sur *L'Insecte* (1857), qui lui en avait dicté le principe : « Beaucoup de ces êtres sont beaucoup moins importants par la forme et la couleur que par l'attitude et le mouvement, qui ne se conservent pas au bout d'une épingle » (1). Quelle que soit son infériorité relative, un être, par la vie qui étincelle en lui, devient l'objet d'observations pouvant être multipliées à l'infini.

Fabre allait jusqu'à réclamer, paradoxalement, une nouvelle classification, où les aptitudes de l'insecte, son régime, son industrie, eussent eu le pas sur sa morphologie (III. 300). Il voulait créer de nouveaux « groupes naturels » caractérisés par des manières communes de vivre et de se nourrir ! Chimère évidemment, mais qui montre quelle priorité il donnait à la vie sur la matière. Et cependant il savait déterminer, il avait dressé des catalogues et rempli des boîtes : mais ses tendances philosophiques l'avaient soumis toujours davantage à un spiritualisme dominateur qui explique son aversion grandissante pour la morphologie systématique.



Notons en passant à quel excès pouvait le conduire ce mépris de la systématique. Pour plusieurs insectes rares qu'il eut l'occasion d'étudier, Fabre a négligé délibérément de chercher leur nom, d'établir leur identité. Qu'un minuscule Hyménoptère éclore dans un de ses bocaux, il lui laisse l'anonymat : « A-t-il un nom, le mesquin ? Les nomenclateurs l'ont-ils enregistré ? Je ne sais, et médiocrement m'en soucie... » (VIII. chap. XV). Par contre il s'informe scrupuleusement de ses mœurs. Cette indifférence pour la nomenclature, il l'avait peut-être héritée de son maître Réaumur, qui croyait qu'on pouvait étudier les insectes en gros, sans les distinguer d'une façon précise. « Tant que cent et cent espèces de mouches et de très petits papillons ne nous offriront rien de plus remarquable que quelques légères différences dans les formes des ailes, dans celles des jambes, ou que des variétés de couleurs, ou que des distributions différentes des mêmes couleurs, il me paraît qu'on peut les laisser confondues les uns avec les autres » (1). Et Réaumur affirmait pareillement que seules les mœurs importent : « Ce qui nous suffit, ce me semble... c'est... de savoir... comment ils se nourrissent, les différentes formes qu'ils prennent pendant la durée de leur vie, comment ils se perpétuent, les merveilleuses industries que la Nature leur a apprises pour leur conservation » (2). Doctrine imprudente, s'il est vrai que l'investigateur des instincts tout autant que le classificateur, doit bien discerner les différences d'espèces, afin de bien discerner également les plus menues variations éthologiques. Et Fabre lui-même n'ignorait nullement l'intérêt du problème ainsi posé : « L'étude de ces variations... est... pour l'observateur, la partie la plus attrayante de ses recherches à mesure qu'un recoin du domaine entomologique est exploré... Dans ces différences psychiques éclate... l'infranchissable trait de démarcation entre les deux espèces » (V. 92). La détermination exacte des espèces s'imposait donc rigoureusement. On doit d'ailleurs rendre cette justice à Fabre qu'il s'est en général bien acquitté de cette tâche, nullement difficile pour un homme qui avait passé toute la première moitié de sa vie à réunir des collections et à dresser des catalogues : Ses erreurs de diagnose se réduisent à peu de chose ; quant aux sujets restés anonymes, ils ne font pas la demi-douzaine, et plusieurs semblent avoir été des espèces nouvelles.



Cette conception de l'entomologie explique que la rareté ou la banalité de l'animal lui aient fort peu importé. Bien loin d'être de ceux que fascinent les spécimens introuvables, il croyait qu'il n'y avait pas d'êtres trop connus, trop communs, et il se penchait avec autant d'intérêt sur la bête vulgaire, que sur le rare Scarite ou le Carabe purpureux. C'est que, de son temps, la biologie des insectes était encore très arriérée. « L'espèce la plus triviale n'a pas d'histoire, ou demande sérieuse révision du peu qu'on a dit sur son compte » (V. 199). Eût-elle eu son histoire, elle était encore apte à faire toutes sortes de révélations. « Le commun n'est pas l'indifférent. Accordons-lui attention soutenue, et nous lui découvrirons des mérites que notre ignorance nous empêchait de voir. Sollicitée patiemment, la moindre créature ajoute sa note aux harmonies de la vie » (IX. 201). Réaumur disait de même : « Il n'est pas besoin d'aller dans le Nouveau-Monde pour découvrir des animaux de formes nouvelles et surprenantes ;

(1) Réaumur, *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes*, tome I, 1^{re} partie, page 3.

(2) *Ibid.*

il ne faut que faire plus d'usage de nos yeux, pour bien regarder tout ce qui nous environne » (1). Réflexion très concevable de la part de Réaumur ; à son époque, tout était à faire ; vérité d'apparence paradoxale dans la bouche de Fabre ; et néanmoins profonde. C'est que dans la vie de la moindre bestiole se décèlent « de formidables inconnues » (III. 327) ; « un misérable asticot... à peine capable de ramper » accomplit de telles prouesses qu'il en « accable la pensée de qui sait réfléchir » (VII. 345).



A quelle tactique recourait-il pour arracher leurs secrets à ces êtres obscurs et timides ? D'abord à celle que Victor Hugo attribue, plus ou moins véridiquement, à La Fontaine :

« La Fontaine, dans l'herbe épaisse et le genêt,
« Rôdait, guettant, rêvant, et les espionnait... (2).

Fabre, dans l'Harmas, comme naguère au Mourré de La Lègue ou sur le Plateau des Angles, organise une minutieuse police, dresse l'état des naissances, des mariages, des décès ; détermine d'un brin d'herbe à l'autre les tours et détours parcourus par chacun dans sa journée, épie ses rencontres, ses embuscades, ses repas ; tient registre en un mot de tous les faits relatifs à l'individu, et prépare ainsi les éléments de sa biographie : car cette biographie existe toujours en principe, puisque chaque destinée a eu son cours, chaque journée son labeur, ses péripéties, ses dangers, ses satisfactions.

Mais il s'habitua ensuite à une autre méthode, consistant à installer les insectes dans son cabinet de travail, en des appareils d'observation où le tête-à-tête fût plus constant et plus confortable qu'en pleins champs. Méthode qui réclamait de l'ingéniosité. Fabre avait appris, au temps de ses travaux sur l'alizarine, à se créer lui-même son outillage. De même qu'alors il traitait le colorant dans une simple « capsule en ébullition sous un entonnoir de verre » (X. 365), de même, dans son laboratoire de biologie, les vivaria, terraria et insectaria étaient représentés par des cloches en toile métallique posées sur d'amples terrines, des bocaux, des verres à boire, des pots à fleurs ou à confitures clos d'un carreau de vitre. Ces appareils étaient meublés d'objets rappelant le minuscule décor de la vie entomologique : pierrailles, touffes de thym, tessons, zones ensablées. La grande table hébergeait ainsi une population. Fabre y surveillait de dangereux Scorpions (IX. 248), des Tarentules, des Scolopendres, à côté d'inoffensifs Bousiers, de flegmatiques Empuses, etc. Et, en recréant dans ces « volières » les circonstances d'habitation, de nourriture, d'entourage végétal ; en y faisant régner une artificielle harmonie, il parvenait à tromper ses captifs, à leur donner l'illusion d'une vie normale : beaucoup s'y perpétuaient comme en liberté, les Onthophages l'encombraient de nids atteignant la centaine (X. 125), les Osmies lâchées au dehors l'année précédente revenaient installer leur famille dans leurs berceaux, dans les tubes de verre où elles-mêmes étaient nées ! (III. 364) ; et les Scarabées y battaient tous les records de la longévité (V. 176).

Dans ce cabinet, on eût cherché en vain les instruments compliqués,

(1) Réaumur, *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes*, tome I, 1^{re} partie, page 57.

(2) Art d'être Grand-père, *Poème du Jardin des Plantes*, II.

ornement usuel des laboratoires : l'outillage du savant se réduisait, outre les rustiques appareils précités, à une loupe, une petite pince, des rondelles de sapin, des tablettes de carton ; quand il fallait disséquer, l'anatomiste se confectionnait « le plus délicat des scalpels » avec une « aiguille à coudre détrempeée, aplatie en lame, puis retrempeée et aiguisée » (III. 25). Le puissant microscope que lui avait donné le chimiste Dumas lui fut de peu d'usage. Il était persuadé que la découverte des secrets de la vie ne requiert que des moyens peu onéreux (VII. 292). Il eut cependant recours aux talents du menuisier et du vitrier pour plusieurs installations assez considérables : les grandes « volières » des Scarabées (I. chap. II), le « parc vitré » des Scorpions (IX. 255), les ruches réservées aux Abeilles Sauvages (III. chap. XVIII), les pylones hauts d'un mètre et demi où nidifiait le Minotaure (X. chap. III), l'aquarium de cinquante litres ou « mare vitrée » (VII. chap. XIX).

Cette idée d'encager ainsi la nature, d'amener des insectes de toute espèce à s'acclimater dans les récipients d'un laboratoire, paraît de prime abord nouvelle et saisissante, et le fait est que Fabre accomplit un prodige en convertissant de la sorte sa demeure en un populeux établissement zoologique. Mais il convient de dire que là encore Réaumur fut son initiateur. Réaumur avait fait construire des volières en tous points agencées comme celles de Fabre ; lui aussi avait su tirer parti d'ustensiles ménagers ; il installait des fourmilières dans des cloches à melon renversées, logeait des larves dans des bouteilles, etc... « Les ménageries ordinaires, remarquait-il lumineusement, celles des grands animaux, engagent à des dépenses que des rois et des princes sont seuls en état de faire ; des ménageries d'insectes, dont l'entretien ne serait pas cher assurément, offriraient des spectacles plus singuliers et plus variés... » (1). Vraisemblablement, c'est à lui que Fabre dut l'idée de fonder la ménagerie d'insectes de l'Harmas. Mais n'oublions pas que de 1850 à 1880, l'engouement du public pour les aquariums fut considérable en France et en Angleterre, et que c'est précisément dans la même période que Fabre conçut ses premiers insectariums. On peut se demander s'il ne ressentit pas ici les effets de l'ambiance, s'il ne se laissa pas gagner par ce plaisir alors tout nouveau pour l'humanité (et où entraînait, semble-t-il, quelque perversion, voire quelque satanisme), de tenir emprisonnée la nature dans un espace restreint ; espace où l'observateur devenait le maître des événements, le dieu dispensateur de bonheur ou malheur, l'inévitable Destin des êtres qui s'y trouvaient circonscrits. Beaucoup d'observateurs avaient appris à traiter les aquariums d'eau douce comme des microcosmes où les conditions de la vie étaient reconstituées intégralement, minutieusement réglées ; entretenues indéfiniment par des plantes productrices d'oxygène. On voit donc qu'autour de Fabre il existait depuis quelque temps un grand mouvement de curiosité pour les manifestations secrètes de la vie ; mais c'est en lui que cette passion s'est concentrée au plus haut degré.



C'est aussi sa génération qui inaugure un grand courant de recherches sur les animaux de la mer. Milne-Edwards et Audoin en furent les instigateurs. Avant eux, les naturalistes étudiaient ces animaux dans leurs cabinets ; les premiers, ils eurent l'idée d'aller les observer sur leur domaine,

(1) Réaumur. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes*. Préface.

dans les actes de leur vie ; s'étant installés aux îles Chausey, ils débutèrent par les Annélides et les Crustacés. Leur succès engagea Quatrefages dans la même voie ; il n'est pas possible que Fabre n'ait pas lu ses *Souvenirs d'un Naturaliste*, un ouvrage agréablement écrit, où il relate ses recherches sur la faune littorale (1854), et qui, quoique nullement comparable aux *Souvenirs Entomologiques*, peut en avoir suggéré le titre et la forme. Puis des stations de zoologie marine se fondèrent un peu partout : en 1872, Lacaze Duthiers organisa celle de Roscoff, le premier modèle chez nous, et cette même année, l'Allemand Dohrn créa sur les bords du golfe de Naples un laboratoire puissamment outillé. Ce fut aussi l'ère des explorations sous-marines ; rappelons les campagnes du *Travailleur* et du *Talisman* pendant les années 1880-1883.

Or, Fabre, d'ordinaire si enthousiaste, manifeste à l'endroit de ces innovations quelque hostilité. On s'étonne qu'un aussi grand esprit ait pu dire qu'il ne saisissait pas « toute l'importance de savoir comment se segmente le vitellus d'un annélide... Comment se termine tel filet nerveux d'un cirrhipède » (II. 13), qu'il ait condamné la « petite bête marine » comme étant « de maigre intérêt pour nous » ; qu'il ait laissé éclater sa colère contre cette zoologie marine, si bien pourvue en laboratoires, en « puissants microscopes, délicats appareils de dissection, engins de capture, embarcations, personnel de pêche, aquariums », pour qui l'on explorait les profondeurs « à grand renfort de dragues ». Magnifique jalousie ! Il ne faut voir là en effet que la boutade empreinte d'amertume d'un entomologiste passionné ; il souffrait que la mode fût au mollusque et au zoophyte, tandis que la « petite bête terrestre » était dédaignée, et que sa création, l'éthologie des insectes, restait ignorée du public et de l'Université.

D'ailleurs, avait-il tellement tort, lui, le psychologue de l'instinct, en refusant de s'intéresser aux bêtes de la mer ? Les Crustacés, les Echinodermes, les Mollusques, sont mal articulés, pétrifiés dans leurs concrétions, parfois paralysés dans tous leurs mouvements, inertes au fond d'une inconscience quasi végétative. Comme on s'explique qu'il ait préféré l'Insecte, l'Arachnide, l'être mobile qui accepte la dangereuse aventure de la vie !

D'autres considérations commandaient aussi sa préférence pour l'insecte. La bête marine oblige à de coûteuses expéditions, réclame de l'eau de mer constamment renouvelée, mène une vie précaire dans l'aquarium. Au contraire, l'insecte est « d'acquisition facile, d'entretien non onéreux, d'examen organique non répugnant » (X. 3) ; il s'accommode bien de la captivité, s'y perpétue, de sorte que l'observateur a toute faculté de suivre des séries de générations issues d'un couple déterminé ; il se prête aux « tests » de la psychologie expérimentale, aux artifices tendant à le placer hors des conditions habituelles, aux mises à l'épreuve de la mémoire, de l'initiative, de la ténacité.



Ainsi, si l'on tient compte de tous ces avantages qu'offre l'insecte ; si l'on réfléchit que Fabre était pauvre, indépendant, incapable de solliciter une subvention, de monter un coûteux laboratoire ; qu'il était trop ardent pour s'intéresser à d'inertes zoophytes, trop poète et trop philosophe pour compter « le nombre d'anneaux de l'antenne d'un crustacé » (II. 13) ; on ne peut qu'admirer avec quel sens exact de son tempérament et de ses

moyens et quelle géniale lucidité il s'adonna aux insectes, de préférence à tous les autres sujets d'étude zoologique.

Qu'on ne se figure pas cependant que tout soit aisé dans l'entomologie. Ici, autant et plus que dans les autres branches de la biologie, il faut la foi, l'enthousiasme, un continuel tête-à-tête avec la bête, des observations prolongées des années. Fabre s'en était aperçu dès le début de ses études. Dans un article sur *l'Instinct et les Métamorphoses des Sphégtiens* daté de 1857 (1), il disait : « Tout le temps et toute l'attention sont nécessaires pour suivre jusqu'au bout, dans sa vie intime, la moindre de ces espèces » L'énigme des Scolies lui tint l'esprit en suspens pendant un quart de siècle : les premières observations faites vers 1857, n'eurent leur conclusion qu'en 1880. Le mystère des Scarabées fut encore plus long à percer : il fallut près de quarante ans. Pour le Cléone, la solution ne vint jamais ; ayant eu affaire avec le gros charançon dès 1854, en 1878 il ne savait encore rien de ses mœurs : « Malgré mes explorations entomologiques presque quotidiennes, j'ignore toujours dans quelles conditions vit le fameux Cléone, que je rencontre par-ci par-là, vagabondant au bord des sentiers » (I. 75). Pendant longtemps, l'élevage des Scorpions le déçut et ne lui apprit rien, comme il en fait l'aveu dans sa VII^e série (p. 36). Le petit Rhynchite réclama deux années d'attention. L'étude des Onthophages, abordée, poussée vers 1895, fut reprise et achevée dix ans plus tard. Aux yeux de Fabre, un sujet n'est jamais épuisé. Il garde une place dans son laboratoire à l'insecte dont il a déjà publié la biographie et en continue l'élevage, prêt à toute éventualité. Il multiplie les installations, dédouble le contenu d'une voilière, accueille les dernières trouvailles, loge au besoin le surnombre dans de la vieille vaisselle, etc... Tout, chez les insectes, est en effet subordonné aux questions de saison, de jour et d'heure, au tempérament plus ou moins rebelle ou impressionnable du sujet, aux caprices de l'instinct, à l'improvisation d'un questionnaire approprié. Aussi Fabre envoyait-il le chimiste, le physicien, l'anatomiste qui sont maîtres du temps, des lieux, des circonstances, et effectuent à volonté leurs expériences sur des machines ou sur de la matière passive, « Les secrets de la nature vivante... ceux de la vie en action, de l'instinct surtout, font à l'observateur des conditions bien autrement difficiles et délicates ». (I. 153). L'entomologie ainsi comprise, c'était à la fois une science et un art.



Il y aurait bien d'autres choses à dire sur le savant. Mais cet aspect de Fabre échappe en grande partie au cadre de notre ouvrage. Nous y reviendrons d'ailleurs, dans la mesure où ce sera utile, à propos de ses conclusions philosophiques, et surtout quand il s'agira d'établir sur quel socle de réalité repose le monument épique des *Souvenirs*. On ne peut nier qu'il eut le caractère, les qualités, la méthode d'un savant authentique, au moins au même degré que les autres savants romantiques ou issus du romantisme. Assurer qu'il ait été plus loin qu'eux dans la poursuite de la vérité stricte et humble serait peut-être difficile. Fabre tenait trop du poète romantique pour n'avoir pas eu la plus grande confiance en lui-même, l'irrépressible orgueil du génie conquérant. Jeune professeur de vingt-cinq ans, il écrivait au Recteur de l'Académie de Nîmes : « ... qu'on me donne un emploi où m'appellent mes études et mes idées, et l'on saura

(1) *Annales des Sciences Naturelles*, 10 juillet 1857,

alors ce qui couve dans ma tête et ce qu'il y a en moi d'infatigable activité...» (1). Cette conviction de son génie resta toujours très forte. Il avait hérité de Cuvier, qui ne doutait pas d'avoir reconstruit dans son œuvre l'ordre exact de l'Univers, une tendance à se croire infaillible. On verra plus loin son acharnement à repousser la doctrine transformiste ; non qu'il eut tort de la repousser, puisque c'était vraiment une doctrine caduque ; mais telle était sa prévention qu'il ne voulut jamais se placer, même provisoirement, dans l'angle de l'hypothèse transformiste, qu'il n'essaya jamais d'expliquer par l'évolution les « miracles » de l'instinct. Par contre il se cramponna obstinément à des théories qui étaient de toutes part dénoncées comme périmées. Comme Buffon, Linné, Bonnet, Cuvier, naturalistes déjà d'un autre âge vers 1880, il ne cessa de croire à des cataclysmes renouvelant par intervalles toute la population du globe ; de croire à l'absolue fixité des espèces ; à une harmonie préétablie ; à l'instinct mécanisme monté. Par une étrange contradiction, il déclarait d'un côté la création indéchiffrable, nous prétendait radicalement impuissants à atteindre le fond des choses, et d'un autre s'enivrait de formules absolues, ne craignait pas de soutenir impérieusement que l'instinct est inné, immuable, inconscient, transcendant, etc..., que les espèces sont fixes depuis le commencement, qu'elles reproduisent leurs premiers exemplaires sans la moindre variation possible, etc... Mais voilà : il était un fanatique de la religion naturelle ; c'était pour lui une nécessité douloureuse, vitale, que le monde fût ainsi fait, et que le Dieu dont il avait un besoin permanent se manifestât sans cesse, d'une manière éclatante, dans la vie troublante et prodigieuse de ses chers insectes. Par un phénomène surprenant en cette fin du XIX^e siècle, il continuait la tradition des naturalistes qui ne s'assignaient pas d'autre but scientifique que la contemplation des êtres vivants et de l'œuvre divine, et il restait dévoué à la vieille théologie de la nature. Pourtant, il y avait déjà quelque temps que de grands novateurs avaient proposé à la science, non plus l'admirative contemplation, mais l'explication rationnelle du monde. Dès 1815, Lamarck, dépassant en hardiesse Cuvier et Geoffroy, avait osé renoncer à l'admiration religieuse d'une nature qui « raconte la gloire de Dieu » pour essayer d'en comprendre froidement le mécanisme automatique. Puis Darwin, Huxley, Haeckel, vinrent précipiter le naufrage du créationnisme : mais Fabre était trop fier et trop généreux pour abandonner à son sort la doctrine à laquelle il avait cru ; il en tenta par tous les moyens le renflouement. Et, de fait, n'y allait-il pas de l'honneur de la science qu'un savant pesât jusqu'au bout, loyalement, les chances de salut de la doctrine de Cuvier ?

(1) Lettre au Recteur de l'Académie de Nîmes, 29 septembre 1848, citée par le Dr. Legros, (page 27).

DEUXIÈME PARTIE

UNE BIBLE DE LA NATURE

I

PRODIGIEUX INTERET DES INSECTES

Qu'on ne s'étonne pas si Fabre s'éprit d'amour pour les insectes et s'il leur consacra le meilleur de sa vie. Ce monde est un des plus extraordinaires, voire des plus invraisemblables qui soient. S'y transporter, c'est se transporter dans une sphère où nos principes et nos vérités cessent d'être valables, où les rapports mêmes des choses sont intervertis. « C'est un monde étranger à l'homme, et sans langue commune avec lui... », déclare Michelet, qui le premier de tous nos écrivains l'a sondé jusqu'au cœur (1). Idée que Fabre approfondira tout à loisir, et qui sera sa conclusion personnelle : l'Insecte « nous révèle un monde nouveau, comme si nous avions colloque avec les naturels d'une autre planète » (X. 3). Les *Souvenirs* en intégreront définitivement la formule dans le cercle de nos idées modernes ; Remy de Gourmont s'écrit enthousiasmé : « Ce monde des insectes, tel qu'il nous est révélé par Fabre, est par excellence le monde des merveilles » (2), et Maeterlinck y découvre de magnifiques mystères ; après avoir constaté que l'œuvre de Fabre nous apporte « la plus extraordinaire des fêtes tragiques qu'il soit possible à l'imagination humaine non point de créer ou de concevoir, mais d'admettre et d'acclimater en elle », il définit l'étrangeté de l'insecte : « L'insecte n'appartient pas à notre monde. Les autres animaux, les plantes mêmes, en dépit de leur vie muette et des grands secrets qu'ils nourrissent, ne nous semblent pas totalement étrangers. Malgré tout, nous sentons en eux une certaine fraternité terrestre... L'insecte, lui, apporte quelque chose qui n'a pas l'air d'appartenir aux habitudes, à la morale et à la psychologie de notre globe. On dirait qu'il vient d'une autre planète, plus monstrueuse, plus énergique, plus insensée, plus atroce, plus infernale que la nôtre. On le croirait né de quelque comète désorbitée et morte, folle dans l'espace » (3).

*
**

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Insectes sont incroyablement plus anciens que nous, qu'ils ont pour eux la fabuleuse antiquité de leurs races, et même la primordialité. Les plus anciens animaux terres-

(1) Michelet, *L'Insecte*, p. 311 (1857).

(2) R. de Gourmont, *Promenades Philosophiques*, 2^e série, p. 142.

(3) M. Maeterlinck, article sur *Jean-Henri Fabre* dans le *Figaro* du 19 février 1910.

tres dont on ait relevé des traces dans les dépôts fossilifères sont des Blattes, des Punaises, des Phasmes et des Scorpions. Organisés pour respirer à l'air et vivre sur la terre ferme, ils témoignent de l'existence d'îlots et de sol émergé dès les débuts de l'époque primaire. Quelques-uns avaient la faculté de voler dans l'atmosphère : il ne se trouvait encore d'oiseaux nulle part, qu'une gigantesque Libellule de 70 centimètres d'envergure sillonnait déjà les airs à la poursuite des autres insectes volants. Quel sujet de stupéfaction pour les Grecs et les Romains, s'ils avaient su que les véritables fils de Chronos et du Chaos n'étaient ni les Titans ni les dieux, mais ces misérables insectes qui vivaient obscurément autour d'eux.

Si l'on réfléchit que les Blattes, Scorpions, Libellules, etc., d'aujourd'hui rappellent presque en tous points leurs lointains ancêtres, et qu'en somme les insectes actuels se sont peu éloignés de leurs types les plus primitifs, on voit quelle formidable continuité de vie dans l'espèce suppose cette identité à travers des milliers de siècles. Quand Fabre observait une Blatte ou un Pentatome, il pouvait réellement se croire renvoyé à l'époque primaire et mis en présence d'une *Palaeoblattina* ou d'un *Protocimex*. Quelle troublante sensation, quelle volupté pour un homme aussi avide d'émotions intellectuelles !

Nul n'a mieux chanté cette prestigieuse antiquité de l'Insecte, nul ne l'a glorifiée avec plus de lyrisme, qu'un écrivain romantique qui, l'aîné de Fabre de vingt ans, et surtout connu comme historien et sociologue ou pour la part qu'il prit aux luttes démocratiques, figure peut-être ici assez à l'improviste : Edgar Quinet. Quinet, dans un ouvrage passablement oublié, et néanmoins d'une conception magistrale, *La Création* (1870), — un vaste essai de synthèse transformiste, — avait consacré des pages surprenantes à l'aventure préhistorique de l'Insecte. Écoutons ce que nous dit ce Voyant qui discernait si bien ce qu'il y a de Divin en toute chose : « Des éternités muettes sont réfléchies dans ses yeux lisses ou à facettes. L'éphémère devient l'ancien des jours. Il y a de ces éphémères de l'époque secondaire qui s'obstinent encore aujourd'hui à vivre dans l'hémisphère du sud... Si fragile, si facile à écraser, vous croiriez aisément que l'insecte est un des derniers êtres produits par la nature, qu'il est un de ceux qui ont le moins résisté à l'action des temps, que son type, ses genres, ses formes, ont dû être mille fois broyés, anéantis sous les révolutions du globe et remis perpétuellement au creuset. Car où est sa défense ? Que peuvent ses antennes, son bouclier, ses ailes de gaze, contre les commotions et les tempêtes qui changent la surface de la terre ? Quand les montagnes elles-mêmes sont renversées et les mers soulevées, quand les géants de l'organisation, les puissants quadrupèdes changent de figure et de mœurs sous la pression des choses, est-ce l'insecte qui résistera ? Est-ce lui qui montrera le plus de caractère dans la nature ? Oui. Tout l'univers se déchaîne contre un moucheron. Où sera son refuge ? Dans sa petitesse et son néant » (1). Et Quinet, avant Fabre, en de nombreux passages de cette nouvelle Genèse, nous montre la libellule voltigeant « de génération en génération depuis les forêts carbonifères jusqu'à nos jours sans se froisser les ailes » (2), « le chœur des cigales » rompant le premier

(1) Edgar Quinet, *La Création*, livre V, chap. I, p. 196.

(2) *Id. ibid.*, liv. I, chap. 7, p. 41.

« l'éternel silence de la nature organisée » (1), la terre commençant à résonner « du bruissement des familles innombrables de scarabées qui se nourrissent des bambous du lias » (2), la bête articulée pullulant toujours davantage et son bourdonnement s'accroissant de siècle en siècle (3). Et l'historien poète écoute avec vénération le murmure de l'Insecte actuel ; ce murmure qui est l'écho des premiers bruits du monde. « Il nous parle des choses et des temps dont il ne reste aucun autre témoin vivant que lui. Par là, le bruissement des insectes acquiert un sens bien autrement étendu et profond qui a échappé, jusqu'ici, aux poètes, aux littérateurs, et aux philosophes ; car ils n'ont entendu dans ce bourdonnement que le vague murmure de la vie universelle qui se réveille et fourmille au printemps de l'année. Prêtez l'oreille ! Nous pouvons désormais reconnaître, discerner, dans ce même murmure, les voix innombrables qui nous arrivent de chaque point de la durée à travers les âges géologiques » (4). La romantique intelligence de Quinet avait parfaitement compris cette vivante éternité de l'Insecte.

*
**

Les Insectes ont aussi pour eux leur multitude, qui défie toute supputation. En 1852, Straus-Durckheim évaluait à cent mille les espèces connues (5) ; en 1868, Ferdinand Hofer les portait à cent soixante-dix ou deux cent mille (6). M. H. Coutière, dans son *Monde Vivant* (1928), en fixe le chiffre à 500.000, mais M. Paul Marchal parle de 800.000 espèces d'insectes (7), et Vialleton rapporte qu'un entomologiste américain en a compté jusqu'à deux millions (8). Les Araignées à elles seules se répartissent sur toute la terre en cent mille espèces distinctes. On peut donc dire que les Articulés représentent la majorité des animaux actuellement vivants. Fabre s'était adjugé un domaine illimité.

Et si, au lieu de dénombrer les espèces, on jette le regard sur la multitude des individus d'une même espèce, on recule devant l'impossible. Fabre, étudiant une galle de la grosseur d'un cornichon, en transvasa la population de pucerons dans un tube de verre et effectua le jaugeage. Il y avait 16.000 pucerons environ : « Ne pouvant compter, je jauge. De même Herschell jaugeait la voie lactée. Le pou lutte d'infini numérique avec l'étoile » (VII, 195). On tenta naguère de mesurer un nuage de Criquets migrants ; « il occupait environ 6.000 km², pesait plus de 42 millions de tonnes et contenait, en chiffres ronds, 25 trillions d'individus, tout cela réuni en un bloc volant » (9). Mais c'est la Fourmi qui doit surpasser tous les chiffres. La Fourmi se trouve partout sur les cinq continents ; elle est maîtresse du sous-sol autant que l'Homme l'est du sol, avec des effectifs de population incommensurablement supérieurs.

(1) Edgard Quinet : *La Création*, liv. III, chap. 3, p. 113.

(2) *Id. ibid.*, p. 118

(3) *Id. ibid.*, chap. 7, p. 145.

(4) *Id. ibid.*, liv. V, chap. I, p. 200.

(5) Straus-Durckheim, *Théologie de la Nature*, tome II, p. 46.

(6) F. Hofer, *Les Saisons*, Etudes de la Nature (p. 301-303).

(7) P. Marchal : *L'Insecte et l'homme*, dans la Revue Scientifique, 27 novembre 1926.

(8) Vialleton L. : *L'Origine des Etres Vivants*, p. 193 (1929).

(9) Ed. Le Roy : *L'Exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, dans la revue des Cours et Conférences du 15 décembre 1926.



Ce monde est passionnant par tout ce qui l'éloigne de notre monde humain : il est vraiment extra-terrestre, « martien » ou « sirien ». Les insectes sont tous de petite taille et ont juste assez de matière pour envelopper l'étincelle de flamme qui les fait vivre (1). Ils sont presque immatériels ; un Sphégien, dont l'instinct a des intuitions qui nous confondent, dont la science innée frappe d'étonnement, ne pèse pas un demi gramme. « Chair dépourvue de sang », disait Anacréon de la Cigale ; et il ajoutait : « Tu es presque semblable aux dieux ». Les uns se nourrissent d'indéfinissables viandes, de la bouse, de la pourriture et font sortir la vie de la mort et des déchets, les autres boivent le suc des fleurs sans les souiller ni les flétrir.

Leur constitution diffère en tous points de la nôtre : ils respirent de côté et par les flancs ; ils n'ont pas d'os à l'intérieur du corps, mais une carapace de chitine enveloppe et protège leurs chairs ainsi qu'un squelette extérieur ; Geoffroy Saint-Hilaire disait que c'étaient des Vertébrés vivant au-dedans de leur colonne vertébrale (2). D'autre part, au lieu d'avoir la moelle épinière le long du dos, comme l'homme et les animaux supérieurs, ils l'ont le long de la poitrine et du ventre : « l'insecte est comme un animal renversé, qui marcherait sur le dos » (I. 82). Il faut retourner un Articulé pour le mettre dans la position d'un Vertébré.

Leurs yeux résultent de la juxtaposition de milliers de petits yeux élémentaires ; leurs sens sont probablement différents des nôtres et se compliquent de pouvoirs inconnus ; Fabre croyait reconnaître un sens de l'étendue libre particulièrement chez les larves qui vivent dans le bois (II. chap. III, et IV. chap. XVIII), une faculté radiotéléosmique chez certains papillons (VII. chap. XXV), le discernement botanique chez les insectes végétariens (VII. chap. VII), etc.

Leurs ailes n'ont aucune analogie organique avec les ailes des Oiseaux, quoique elles en remplissent parfaitement les fonctions. Ils ont obligatoirement six pattes, et si différents que soient entre eux un Scarabée, une Mante religieuse, un Papillon et une Mouche, on les reconnaît d'emblée comme étant d'authentiques Insectes à ce nombre de pattes, qui n'est ni celui des Reptiles, ni celui des Arachnides, ni des Myriapodes ou des Crustacés.



Les métamorphoses constituent une autre étrangeté des Insectes, qui triple leur diversité pourtant déjà si multiforme. Un seul individu réunit en lui trois formes différentes, et peut-être trois Moi, trois Personnes. Une chenille, une chrysalide, un papillon, représentent une Trinité en même temps qu'une Unité. Malebranche trouvait sublime qu'un animal vivant pût se faire lui-même son tombeau et s'y enfermer pour en ressusciter glorieux, et il s'est demandé dans ses *Entretiens Métaphysiques*, si Dieu n'avait pas voulu par là figurer les plus grands

(1) L. Ménéard : *Réverie d'un Païen Mystique* : « L'Origine des Insectes ». (Edit. définitive, Grès, 1911).

(2) Cf. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire : *Vie, Travaux et Doctrine Scientifique d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire* (Paris 1847), page 249.

mystères de la Religion, « la vie, la mort et la résurrection de son Fils » (1) ou encore la réincarnation de la chair. Reconnaissons avec lui le prodige : l'insecte est d'abord une larve errant dans les bas-fonds, *opprobrium hominum et abjectio plebis* ; puis cette larve se momifie ; puis de cette momie sort une aérienne et radieuse créature !

« ...Il languissait sans sexe, — et ses ailes légères
« Portent à cent beautés ses erreurs passagères... » (2).

« Cela est grand et magnifique, et nul spectacle plus grand ! que la vie puisse à ce point changer, dominer les organes, qu'elle surnage victorieuse, tellement libre de l'ancien moi !... » (3).

Et d'un point de vue plus scientifique, tel est également le fait : la vie d'un Insecte est scindée par la nymphose en deux parties, en une période végétative, tout entière adonnée aux jouissances de la nutrition ; et une période d'épanouissement sexuel, qui aura pour but suprême de perpétuer et propager la race. Mais Fabre eut l'étonnement de découvrir des métamorphoses bien plus extraordinaires : les Mantes, les Cigales ont des larves primaires et des larves secondaires ; les Méloïdes revêtent jusqu'à huit formes successives. Toutes ces transformations déroulent sous nos yeux comme une fantasmagorie, aussi féconde en surprises que celles des mythologies orientales et des *Métamorphoses* d'Ovide. « Et peut-être est-ce là la source où la Fable elle-même a pris l'idée de celles qu'elle a ennoblies » (4).

*
**

Si des formes et des phénomènes physiologiques, on passe à la psychologie de l'Insecte, on s'aperçoit de plus en plus qu'on est entré dans un autre monde. Qu'est-ce que cet être sans aucune physionomie, sans aucun trait individuel ? « Point de regard dans ses yeux, remarque Michelet... Nul mouvement sur son masque muet » (5).

Alors que chaque homme représente une invention originale et unique, sans sosie possible, sans réédition imaginable (« que jamais on ne verra deux fois », comme dit le poète), un insecte se confond parfaitement avec un autre de la même espèce, par tous les linéaments extérieurs, mais aussi par l'absence de personnalité. Le mot personnalité n'a aucun sens appliqué à l'individu insecte : chacun reproduit exactement le « caractère » et les mœurs de ses congénères, même point pour point la même vie, répète les actes de ses ascendants sans rien innover. Deux mille cinq cents ans ont eu beau s'écouler entre la cigale d'Anacréon et la cigale de Fabre ; l'une et l'autre représentent le même être, continuent le même individu, dont les chants et tous les faits et gestes recommencent identiquement chaque été, à l'intérieur d'une formule de vie immuable. Tout insecte est donc véritablement un Phénix : lorsqu'il meurt, sa mort est la mort du Phénix : il renaît identique à lui-même,

(1) Malebranche, *Entretiens Métaphysiques*, XI.

(2) Delille, *Les Trois Règnes*, chant IV.

(3) Michelet : *L'Insecte*, p. 58 (Edition Hachette).

(4) Réaumur, *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes*, 8^{me} mémoire.

(5) Michelet, ouv. cité, Introduction.

unique de son espèce et défiant le temps. Il en résulte que Fabre, en racontant la vie d'un insecte, ne faisait pas seulement la biographie d'un individu isolé, mais du même coup l'histoire d'un peuple, ayant son génie propre et ses lois arrêtées une fois pour toutes. La Mante qu'il observait, c'était la même, absolument la même, qui avait vécu cent ans ou cent mille ans auparavant. Quoi de changé ? c'était l'éternel Mantien, dont les enfances, les chasses, les parades, les parturitions, s'étaient toujours accomplies pareillement.

Ainsi, chaque Insecte porte en lui la forme entière et le comportement total de l'espèce. Et cependant, ces générations, qui se ressemblent tellement, se succèdent sans se connaître ; les jeunes rééditent leurs parents sans avoir pu prendre modèle sur eux. En général, les pères disparaissent après la parade ; les mères meurent bientôt après la ponte : une période plus ou moins longue s'écoule avant l'éclosion des petits ; chaque génération naît orpheline et pourrait se demander d'où elle vient, et se croire « autogène », si les insectes étaient capables, comme nous, de se poser de ces palpitantes questions.



L'Insecte nous réserve un autre étonnement. Après les métamorphoses, les métempsycooses, les réincarnations, l'Unité dans la Pluralité, les allures Martiennes ou sélénites, voici le miracle de l'instinct.

Chez cet être impersonnel, quelconque, voici que brusquement éclate une impulsion invincible, surnaturelle, qui fait appel à toutes les ressources latentes ; c'est l'instinct qui pousse les insectes à chasser, à nidifier, à pratiquer une foule d'industries « à l'intention d'une famille que leurs yeux à facettes ne verront jamais » (V. 2). Dans les manifestations de cette faculté, réside le maximum d'intérêt qu'ils peuvent offrir. Cuvier a bien formulé le côté énigmatique de ce phénomène : « L'instinct fait produire aux animaux certaines actions nécessaires à la conservation de l'espèce... souvent... très compliquées, et qui, pour être attribuées à l'intelligence, supposeraient une prévoyance et des connaissances infiniment supérieures à celles qu'on peut admettre dans les espèces qui les exécutent... Ces actions... deviennent plus singulières, plus savantes, plus désintéressées, à mesure que les animaux appartiennent à des classes moins élevées et, dans tout le reste, plus stupides... » (1). Tout-à-coup des insectes creusent des niches dans le sol, édifient*, aménagent des abris pour des larves qu'ils ne connaîtront pas, les approvisionnent d'aliments dont ils ne voudraient pas pour eux-mêmes. Les Sphégiens réservent à leurs petits des proies vivantes paralysées, de sorte que la consommation en soit à la fois hygiénique et sans danger. Or, pour les paralyser, ils ont opéré avec sûreté les ganglions nerveux, dont on se demande qui leur a indiqué la place ! n'ayant pu procéder à des dissections dont sont capables nos seuls chirurgiens... Ou bien ce sont des Osmies qui, prophétiquement, pondent des œufs mâles ou des œufs femelles, à volonté, selon les conditions de vie réservées aux insectes qui sortiront de ces œufs. Ou bien, c'est le jeune du Rhynchite qui, à peine né, sait ce qu'il doit faire : creuser, percer un

(1) Cuvier, *Règne Animal*, Introd. (3^e Edition, Brux. 1836), p. 27.

noyau, dans un fruit dont sa mère ne consommait que la pulpe. Et bien d'autres faits, que nous exposerons ultérieurement, révèlent chez tous les plus étonnantes aptitudes divinatrices. Bergson, qui fut l'un des premiers à découvrir la valeur des *Souvenirs Entomologiques*, ressentit le plus vif intérêt pour ces prouesses et ces intuitions de l'instinct : tout autant que Fabre, nous semble-t-il, il en a souligné le caractère mystérieux, et son *Evolution Créatrice* contient une véritable mystique de l'instinct : visiblement, c'est pour lui une extase, une télépathie et une vision prophétique (1). C'est une extase : l'insecte se transporte hors de lui-même et ne vit plus pour lui, mais pour son espèce. C'est une télépathie, ou une « sympathie divinatrice » (2), qui renseigne à distance le Sphégien sur les dispositions du système nerveux dans sa victime, qui fait trouver à l'Ammophile, sans hésitation, son ver gris dans les profondeurs de la terre. C'est une vision prophétique, pour la larve du Sitaris par exemple, qui sait en naissant qu'elle doit se faire véhiculer dans la cellule de l'Anthophore et n'ignore rien de sa future odyssée. On parle de l'enthousiasme du poète, du saint, du héros ; ne peut-on parler de celui du Scarabée, mû par une « obsession indomptable » au moment de la nidification (V. 106), de celui de l'Ammophile, saisie d'une violente émotion et de mouvements convulsifs quand elle a paralysé sa proie (IV. 248), de celui de la Mante religieuse pendant la « pose spectrale » (V. 315) ? Lorsque Fabre décrit leurs tremblements, leurs gesticulations, leurs danses, on évoque malgré soi le délire de la pythie de Delphes, de la Sibylle de Cumes, *afflata numine*, dont les cheveux se hérissaient, la bouche écumait, le corps sursautait, quand le dieu descendait en elles. *Deus, ecce Deus !* Dans leurs terriers et leurs profonds hypogées, vrais antres de sibylles, vrais gouffres de l'Averne, les insectes reçoivent réellement la visite du dieu ou de la triple déesse, quand l'instinct les inspire et les électrise, et vient les mettre en communication avec l'expérience des ancêtres. De même que le délire de la Pythie, que la fureur des Bacchantes paraissaient aux Anciens causés par la brusque intervention d'Apollon ou de Dionysos. de même, aux yeux de Fabre, jamais Dieu ne se manifestait plus sûrement que dans ces inspirations des insectes. *Deus anima brutorum* : Dieu insuffle sa Raison aux bêtes privées de raison.

D'où l'infaillibilité des bêtes dans tout ce qu'elles font sous l'aiguillon de l'instinct : elles « n'agissent pas par une raison particulière, tardive et trompeuse, mais par la raison universelle dont le coup est sûr » (3). Jamais de malfaçons dans leurs ouvrages, jamais d'erreurs ni d'à-peu-près ; l'homme seul cherche et hésite, se trompe et s'égare. Entre toutes les bêtes, c'est chez les insectes surtout que l'instinct confine au génie : prévisions exactes, intuitions profondes, paralysations transcendantes, solutions de problèmes, réussites techniques, tout entre dans le domaine de leurs possibilités sous l'effet de ce magique stimulant.

En présence de tels faits, on se sent devant une psychologie en tous points étrangère à la nôtre. M. Bergson en a proposé une explication frappante dans son *Evolution Créatrice* : selon lui, le courant de l'évo-

(1) Cf. le Bergson de M. Jankélévitch (Paris, Alcan, 1931).

(2) Bergson, *L'Evolution Créatrice*, p. 190.

(3) Bossuet, *Traité de la Connaissance de Dieu*, V chap. III.

lution paléontologique aurait divergé sur deux voies dont l'une devait conduire à l'instinct et l'autre à l'intelligence. La Vie aurait fait deux tentatives essentielles : l'essai insecte et l'essai être humain. On voit l'éminente dignité qu'il reconnaissait à l'insecte en le traitant ainsi comme un aboutissement et un sommet sur une branche parallèle à celle où l'homme culmine de son côté (1).



Comme on s'explique maintenant que des hommes parmi les plus grands se soient penchés avec passion sur cet être extraordinaire ! Contre un Buffon qui ne l'a pas compris (2), que d'esprits sublimes se sont absorbés dans sa contemplation !

Aristote, si occupé qu'il fut par ailleurs à dresser l'échafaudage des sciences humaines et à en constituer de toutes pièces le système, voulut également connaître les insectes : le premier il en embrassa d'un large regard le monde immense ; et l'on ne peut lire ce qu'il en dit dans son *Histoire des Animaux* et son traité de la *Génération*, sans être ravi d'étonnement qu'un Grec du quatrième siècle avant notre ère en ait su si long à leur sujet. Il mérite d'être regardé comme le fondateur de l'entomologie : le premier, il sépara les différents ordres, distinguant les Coléoptères, les Orthoptères sauteurs, les Hémiptères, les Papillons, les Insectes à ailes membraneuses, les Aptères ; il a rapporté de très nombreuses observations sur la génération et les mœurs des abeilles, guêpes, scarabées, sauterelles, cigales, araignées ; il a dénoncé l'erreur de ceux qui négligent l'étude de ces petites créatures, comme si « les dieux n'étaient pas là comme partout ! », montrant que dans toutes sans exception, la Nature a mis quelque chose de sa puissance et de sa beauté. Pline l'Ancien aussi a consacré une place importante aux Insectes dans son *Histoire Naturelle* : ce qui atteste tout l'intérêt que la compréhensive intelligence des Anciens voulut bien leur accorder ; il nous parle en effet d'Aristomaque, qui s'occupa uniquement des Abeilles pendant 58 ans, de Philiscus de Thasos « qui se retira dans la solitude pour les étudier : ce qui le fit surnommer le Sauvage », d'Apollodore, qui divisa les Scorpions en neuf espèces et observa leurs mœurs, etc... (3).

Chez les Modernes, les plus ardemment épris des Insectes avant Fabre furent particulièrement Swammerdam, Marie Sybille Mérian, Réaumur, François Huber et Michelet. Nous avons déjà dit que le grand Swammerdam étancha sa soif de sublimité dans la contemplation de ce monde resté inexploré pendant tout le Moyen-Age : il s'y absorba au point d'en mourir, à quarante-trois ans, dans une espèce d'exaltation mystique (1680). C'est lui qui dévoila les secrets de la génération, de la métamorphose, de l'organisation intime des Insectes, et raconta, avec un luxe de détails incroyables, la vie de l'Ephémère, de la Libellule, des Papillons, de la Nèpe aquatique, etc... On peut remarquer que Fabre n'est pas revenu sur la biographie de ces espèces, n'a peut-être pas

(1) Cf. Bergson, *L'Evolution Créatrice*, chap. II.

(2) Voir ici, p. 112.

(3) Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, XI, 9 et 30.

cru possible d'y revenir. Les ouvrages de Swammerdam furent publiés au XVIII^e siècle sous les titres grandioses de *Biblia Naturae* (*seu historin insectorum*), et de *Miraculum Naturae*.

Sybille Mérian est une autre illustre figure de l'entomologie. La passion des insectes exotiques mena cette femme, alors âgée de cinquante-deux ans, jusque sous l'équateur, dans la Guyane hollandaise. Le séjour qu'elle y fit, de 1699 à 1701, lui permit de portraiturer sur le vif, avec une rare fidélité de pinceau, un grand nombre d'insectes des bas-fonds et de la forêt vierge ; de retour en Europe, elle publia ces peintures, avec un commentaire biologique, dans un magnifique ouvrage intitulé *Metamorphosis Insectorum Surinamensium, ad vivum naturali magnitudine picta et descripta* (1705).

Ferchault de Réaumur, savant universel comme Fabre, géomètre, physicien, inventeur du thermomètre, etc., est de plus le créateur de l'éthologie des insectes. Il consacra une part considérable de son temps à étudier les mœurs des espèces de la région parisienne ; et, chose dont Fabre eût été incapable de son vivant, ce grand seigneur sut magnétiser la haute société, intéressa à ses petites bêtes des marquises et des courtisanes, se fit des collaborateurs parmi les magistrats du Parlement et les intendants généraux, etc... Fabre utilisa beaucoup les six gros volumes de ses « *Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes* », d'une richesse inouïe de faits et d'idées ; et sans aucun doute, sans cet ouvrage fondamental, les *Souvenirs Entomologiques* n'eussent pu atteindre à leur plénitude de réalisation.

Nous nous en voudrions de ne pas nommer ici Madame de Tigny, qui sous le Premier Empire, se vit décerner le titre vraiment exceptionnel de « déesse de l'entomologie » : elle possédait une des plus complètes collections d'insectes indigènes qu'on eût de son temps ; mais surtout elle était l'auteur d'une *Histoire Naturelle des Insectes* en dix volumes, qu'elle eut le désintéressement de laisser publier comme étant l'œuvre de son mari.

Un autre héros est François Huber, le second d'une dynastie de fervents zoologues qui a compté un Huber des Oiseaux, un Huber des Abeilles et un Huber des Fourmis. Quoique ayant perdu la vue dès l'âge de quinze ans, le second employa toute son existence à étudier les abeilles : grâce au dévouement de sa femme et d'un serviteur qui lui prêtaient leurs yeux, il parvint à élucider les antiques problèmes posés par la constitution politique, la vie en commun, le travail et la science des Abeilles.

Nous terminerons cette liste, incomplète, mais, nous l'espérons, assez suggestive (où le lecteur sera d'ailleurs libre d'ajouter à son gré bien d'autres noms) par Michelet, qui publia en 1857 un livre d'une haute originalité, *L'Insecte*. Pour la première fois, un très grand écrivain dédiait tout spécialement à l'insecte un ouvrage magnifique, un vrai poème lyrique en prose. Evidemment, c'était surtout une mise en œuvre, en beau style, des travaux techniques et des découvertes depuis Swammerdam jusqu'à l'auteur. Poète trépidant et fusant, en perpétuelle véhémence, Michelet jetait là-dessus les flots de son romantisme : il exagérait souvent le pathétique, forçait les contrastes, etc. Mais il entourait ce monde, hier encore inconnu du grand public, d'un amour qui, s'appliquant aux insectes, était un sentiment tout nouveau, du moins en dehors de l'Inde brahmanique. Une sympathie procédant par plongées vertigineuses lui révélait les grandes forces psychologiques qui

mènent les fourmis, les termites, l'araignée, etc... On admire, et l'on a peine à comprendre, que cet historien, déchiffreur d'archives et moderne Tite-Live, très profane en sciences naturelles, se soit tout à coup découvert un sens si aigu de la bête, une si pressante sollicitude pour l'être infime. Son livre, plein d'envolées, de symboles, de formules magistrales, et d'autre part promouvant à la dignité littéraire des figures naguère inconnues, nécrophores, carabes, cicindèles, le fulgore, la mygale, etc., est assurément une des œuvres les plus caractéristiques de cette époque où se sont compénétrés généreusement le romantisme et la science.

*
**

Si Michelet se range à part par cette flamme qu'un inexplicable coup de vent a fait bondir si haut dans l'air, bien d'autres de nos grands penseurs et écrivains ont salué l'insecte au passage. Nous nous étendrons plus longuement sur ce sujet dans notre prochain chapitre. Citons seulement ici, pour conclure sur l'éminente dignité de ces tout petits êtres, quelques sentences singulièrement élogieuses.

Bossuet ne cache pas que « ce que nous voyons de plus ingénieux parmi les animaux sont les réservoirs des fourmis, si l'observation en est véritable ; les toiles des araignées et les filets qu'elles tendent aux mouches ; les rayons de miel des abeilles ; la coque des vers à soie : les coquilles des limaçons et les autres animaux semblables, dont la bave forme autour d'eux des bâtiments si ornés et d'une architecture si bien entendue » (1). Ainsi ce grand évêque, qu'on se figure uniquement occupé de vérités générales, de dogme catholique et de gallicanisme, s'était penché sur cette question, et avait parfaitement compris de combien l'instinct des insectes l'emporte en intérêt sur celui des autres animaux. Que n'eût-il pas dit après une lecture des *Souvenirs* de Fabre ! Son contemporain, le métaphysicien Malebranche, allait encore plus loin dans l'admiration : il se déclarait plus touché par la considération d'un insecte que par toute l'histoire des Grecs et des Romains ! Voltaire est d'un égal enthousiasme : « Il n'y a point d'insecte qui ne soit une merveille inexplicable » (2). Puis voici le romantisme proclamant avec Lamartine que « L'insecte vaut un monde ; ils ont autant coûté » (3) et avec Victor Hugo : « ...Tout est égal à tout ; l'Insecte vaut le globe » (4). Or, notre savant ^{xx}e siècle, qui a tant défloré de mystères, a cependant respecté celui-ci : grâce en très grande partie à Fabre, l'insecte n'a fait que gagner en prestige. Nous avons vu l'illustre Bergson attacher une importance extrême à ses révélations ; une phrase de l'*Evolution Créatrice* ne laisse là-dessus aucune ombre de doute : « ...Si nous savions l'interroger et s'il pouvait répondre, il nous livrerait les secrets les plus intimes de la vie » (5). Enfin, tout récemment, le biologiste Jean Rostand en réitérait l'affirmation : « La seule existence du dernier des Insectes pose plus de problèmes que n'en peut résoudre notre science et rêver notre philosophie » (6).

(1) Bossuet, *Traité de la Connaissance de Dieu*, V, chap. VIII.

(2) Voltaire, *Des Singularités de la Nature*, chap. VI.

(3) Lamartine, *Méditations* : L'Homme.

(4) Victor Hugo, *Dieu*, II. VII (L'Ange).

(5) Bergson, *L'Evolution Créatrice*, p. 165.

(6) J. Rostand, *Insectes* (Paris, 1936), p. 4.

Et c'est pourquoi Fabre eut tant de passion pour ses minuscules et transcendants héros. Il savait bien que ses découvertes n'amènerait pas « un rabais sur le poivre » (X. 3) ; quelles attendraient très longtemps avant qu'un jour le progrès des connaissances connexes n'en découvre l'usage ; qu'au pis aller, elles seraient éternellement inutiles. Mais, en nous élevant à des réflexions grandes et nobles, quoique purement spéculatives, elles ont dès à présent une autre espèce d'utilité, aussi vitale qu'une autre pour l'élite de l'humanité : celle qu'on peut appeler spirituelle et philosophique.

II

L'INSECTE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le premier insecte qui chez nous ait fait figure de héros littéraire est Frobert, le grillon du *Roman de Renart*, tour à tour confesseur et ennemi juré de Renart, harmonieux chantre du psautier, et aussi général intrépide, vrai preux carolingien, qui mène contre les païens une armée de ses congénères (1). Chose remarquable, cet insecte, si favorisé d'emblée par cette glorification épique, ne paraîtra qu'une fois, et très accessoirement, dans les *Fables* de La Fontaine ; et devra attendre jusqu'au XVIII^e siècle pour recouvrer une place honorable.

La Pléiade, en dépit de son érudition, de son goût pour la nature, ne cite que les plus banales espèces. Le vieil aubépin de Ronsard abrite dans son tronc des « avettes » (des abeilles) et dans ses racines « deux camps de rouges fourmis » (2) ; il est fait mention d'« achées » (larves) et de chenilles que l'alouette porte à ses petits (3). Dans les *Eglogues*, un berger façonne avec des brins de joncs « une cage à mettre des cigales » (4).

Montaigne, voulant démontrer dans l'*Apologie de Raymond Sebond* que les animaux « ont délibération et pensesment et conclusion », allègue la « police des mouches à miel » et l'habileté de l'araignée « à tistre et à coudre ». Le bon Saint François de Sales croit que les papillons de nuit appelés par les Grecs « pyraustes » peuvent voler dans les flammes « sans se brûler les ailes » (5).

Ambroise Paré, Olivier de Serres, Bernard Palissy, traitent de l'élève et du gouvernement des « mouches à miel », ou bien annoncent « la pluie estre prochaine... quand les scorpions sortent à l'aer, grimpan es murailles » (6).

Le plus intéressant de ceux qui font alors une place aux Insectes dans leur prose ou leurs poèmes, est peut-être Du Bartas, dont *La Semaine* (1578) raconte l'apparition des Insectes sur la terre au Cinquième jour de la Création (7) : notre pseudo-Milton, dans sa langue malheureusement barbare, nous fait assister à la pullulation spontanée des papillons, mouches, abeilles, vers à soie, etc... promus par Dieu à l'éminente dignité de vivre.

(1) *Roman de Renard*, branches I, XI, et *Renart le Contrefait*.

(2) Ronsard, *Nouv. continuation des Amours* : A l'Aubépin.

(3) *Id. Mélanges*, Ode à l'Alouette.

(4) *Id. Eglogues*.

(5) St-François de Sales, *Introd. à la Vie Dévote*, préface.

(6) Olivier de Serres, *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*.

(7) Du Bartas, *La Semaine*, 5^e jour, fin.

Notre XVII^e siècle classique poussa loin l'erreur et l'ignorance touchant les insectes. Le *Dictionnaire* de Furetière, définissant le terme « insecte », l'étend aux « animaux qui vivent après qu'ils sont coupés en plusieurs parties, comme la grenouille qui vit sans cœur et sans tête, les lézards, serpents, vipères, etc... » Un édit de juillet 1682 défend « à toutes personnes autres que médecins et apothicaires d'employer aucuns insectes venimeux, comme serpents, crapauds, vipères et autres semblables, sous prétexte de s'en servir à des médicaments ou à faire des expériences ». La Fontaine commet de grosses bévues entomologiques. Il dit (I. 1) que la Cigale vit jusqu'à l'hiver (alors qu'aucune ne survit aux premières fraîcheurs de septembre), qu'elle mange du blé, des mouches, des vermisseaux (alors qu'elle suce la sève des arbres) ; il croit possible que des témoins aient confondu des abeilles et des frelons (I. 21), qu'un lapin pénètre et s'abrite dans le terrier d'un scarabée (II. 8), qu'un moucheron exaspère un lion (II. 9), etc. Saint-Malc assiste aux obsèques d'une fourmi :

- « Il voit auprès d'un tronc des légions nombreuses
- « De fourmis qui sortaient de leurs cavernes creuses...
- « Un du peuple étant mort, notre saint le contemple
- « En forme de convoi soigneusement porté
- « Hors les toits fourmillants de l'avare cité » (1).

Reconnaissons pourtant qu'en dépit de ces erreurs, La Fontaine a plus fait que quiconque pour la célébrité de la cigale, de la fourmi, de l'escarbot, etc.

C'est de son temps qu'on commence à collectionner les papillons ; « pendant un an ou deux, on fut à la cour et à Paris même dans un engouement pour les papillons qui était une espèce de manie » (2). La Bruyère nous a laissé le croquis d'un amateur qui élevait des chenilles : « ...Il est plongé dans une amère douleur... Approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie et qui vient d'expirer : c'est une chenille, et quelle chenille ! » (3). La Bruyère ne semble pas comprendre ces humbles débuts de ce qui sera l'entomologie et n'y voit que manie et perversion.

Les insectes servent quelquefois, comme chez Montaigne, à étayer une argumentation morale ou philosophique. Pascal use du ciron pour rendre sensible l'infiniment petit ; Boileau nous prône, dans sa *Satire sur l'Homme*, la sagesse et la logique de la fourmi (4) ; Bossuet et Fénelon font admirer l'instinct des abeilles, fourmis, vers à soie, araignées, l'un dans son *Traité de la Connaissance de Dieu* (5), l'autre dans son *Traité de l'Existence de Dieu* (6). Rien ne dénonce plus fortement la médiocrité de ce temps en histoire naturelle, que l'insuffisance, la banalité des insectes cités par ces hommes d'ailleurs d'une si haute culture. Seul, Malebranche est vraiment compétent ; les trois philosophes qu'il met en scène dans ses *Entretiens Métaphysiques* élèvent dans des boîtes garnies de sable des fourmis-

(1) La Fontaine, *Poème sur la Captivité de Saint-Malc*. On sait que d'après Mathieu Marais, la contemplation d'une fourmilière fit oublier au poète une invitation à dîner.

(2) Boursault, *Lettres Nouvelles*, 1697.

(3) La Bruyère, *Caractères*, XIII. 2.

(4) Boileau, *Satire VIII.*, vers 25-38.

(5) Bossuet, *Connais. de Dieu*, V, VIII. /

(6) Fénelon, *Existence de Dieu*, 1^{re} Partie, chap. II.

lions, des chenilles, des larves (1), au sujet desquels ils se livrent à d'éloquentes dissertations.

C'est ainsi qu'une discussion amène deux des personnages, Théodore et Théotime, à retracer en détail les mœurs et les métamorphoses du fourmi-lion, avec de belles applications idéalistes.



Au XVIII^e siècle, les insectes continuent de jouer un rôle dans la diatribe philosophique ; on s'étonnerait qu'un Voltaire avec son goût pour l'ironie et la parodie, n'eût point usé de ces minuscules fantoches comme d'un commode et pittoresque moyen d'éclairer les idées. Veut-il ridiculiser l'anthropomorphisme, Voltaire imagine le dialogue d'un hanneton et d'une taupe ; le hanneton se représente Dieu comme un très grand hanneton, et la taupe comme une très grande taupe (2) ; veut-il confondre le vulgaire dans la grossièreté de ses croyances sur le ciel, il imagine le raisonnement d'un ver à soie, donnant « le nom de ciel au petit duvet qui entoure sa coque » (3) ; ou bien il s'interroge sur la nature d'une âme de mouche (4), ou encore stigmatisant le Moloch sanguinaire de la Faim, il accuse « l'exécration araignée », d'attirer et de dévorer « la mouche innocente » (5), etc...

Par une figure toute semblable, Diderot, dans sa *Lettre sur les Aveugles* et dans le *Rêve de D'Alembert*, invoque, pour démontrer la relativité du temps, le sophisme de l'éphémère : « Le monde est éternel pour vous comme vous êtes éternel pour cet être qui ne vit qu'un instant » (6). Détrônant le ciron de Pascal, c'est au puceron qu'il recourt pour jalonner l'échelle des créatures : « Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante... pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse » (7).

L'article « Insecte » qui figure dans son *Encyclopédie* est signé de Daubenton. N'eût-on pu s'adresser plutôt à Réaumur ou à Charles Bonnet ? On surprend ici, sur un exemple précis, la médiocrité scientifique de l'*Encyclopédie*. L'article débute en effet par une définition stupéfiante : « Insecte, s. m. Petit animal qui n'a point de sang ». Définition qui ne vaut pas mieux que celle de Furetière, citée plus haut. Suit une énumération des principales espèces, particulièrement savoureuse par le mélange des noms vulgaires et des noms savants. Nous apprenons que les dermestes s'appelaient alors « Scarabées disséqueurs », le méloé « Scarabée des maréchaux », les cassides « Scarabées tortues », les carabes « Escarbots » ou « Scarabées jardiniers », les notonectes « punaises de rivière ». Cette nomenclature n'est pas dénuée d'intérêt : elle montre qu'on eût pu, pour désigner les insectes, s'abstenir dans une certaine mesure du jargon barbare dont Fabre s'est plaint si souvent. Mais les renseignements donnés sur les mœurs manquent tout-à-fait de précision : que penser, par exemple, de

(1) Malebranche, *Entretiens Mét.* X. et XI.

(2) Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*, article Dieu.

(3) *Id. Ibid.* art. Ciel des Anciens.

(4) *Id.* dans ses pseudo *Lettres de Memmius à Cicéron*, XVI.

(5) *Id.* *Diatribe : Il faut prendre un parti.*

(6) Diderot : *Lettre sur les Aveugles*, éd. Assézat, t. I, p. 311.

(7) *Id.* : *Rêve de D'Alembert*, éd. Assézat, t. III, p. 140.

cette description de la pilule des Bousiers : « Les scarabées pilulaires font des petits nids semblables à ceux des hirondelles ? » (1).

Par une déconcertante anomalie, celui qui comprend le moins les insectes à cette époque, et qui fait parade de son misérable parti-pris, est Buffon, proclamé néanmoins l'un des plus grands naturalistes ! Buffon ne daigne pas s'occuper des insectes dans son *Histoire Naturelle*; et même il s'élève avec indignation contre ceux qui vantent le gouvernement et la science infuse des Abeilles : « y a-t-il rien de plus gratuit que cette admiration pour les mouches... » dit-il à l'adresse de Réaumur. Si les insectes sociaux nous en imposent par de fallacieuses apparences, les insectes solitaires, selon lui, se montrent comme d'ineptes créatures sans intérêt. On connaît la phrase regrettable entre toutes, par laquelle il a cru disqualifier l'Insecte : « une mouche ne doit pas tenir dans la tête d'un naturaliste plus de place qu'elle n'en tient dans la nature » (2). Jamais, quand on remonterait vingt siècles en arrière, jusqu'à Pline et Aristote, ne s'est vue une telle incompréhension chez un zoologue. Et ce n'est pas tout : il s'opiniâtre dans sa sottise, appelant les insectes « les espèces les plus viles » ; les abeilles sont « petites bêtes qui n'ont d'autre rapport avec nous que celui de nous fournir de la cire et du miel » (3), etc.

Excusons donc Jean-Jacques Rousseau, s'il ne connaît que la botanique et s'y renferme au point de ne pas remarquer l'Insecte hôte de la plante. Après tout celui-ci n'était qu'un amateur d'histoire naturelle. Florian fait entrer en de médiocres fables le grillon, la sauterelle, la chenille. Dans une de ses *Elégies*, Chénier se compare à la cigale ; comme elle, il va « chantant Zéphyr, les Nymphes, les bocages... ». Dans une *Bucolique*, son jeune berger Pannychis abrite dans une coque de noix « un beau scarabée étincelant d'azur ».

Ainsi, au XVIII^e siècle, l'Insecte ne se fait que bien lentement une place dans les Lettres ; mais sa promotion se prépare grâce à divers ouvrages d'entomologie. Dans son étude sur les *Sciences de la Nature en France au XVIII^e siècle*, M. Mornet cite le *Traité d'Insectologie* de Bonnet (1745), l'*Abrégé de l'Histoire des Insectes* de Bazin (1747), un autre *Abrégé de l'Histoire des Insectes* de Beaurieu (1764, en deux volumes). Le public fit surtout bon accueil aux *Mémoires* de Réaumur pour servir à l'histoire des Insectes (1734-1742). « Dans 500 bibliothèques du XVIII^e siècle dont nous avons dépouillé les catalogues, dit M. Mornet, l'*Histoire des Insectes* installe ses lourds in-4^e sur 82 rayons » (4). Les théologiens de la nature, comme Nieuwentyt (*L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, traduite en 1725), ou l'abbé Pluche (*Spectacle de la Nature*, 1732) ou Lesser (*Théologie des Insectes*, traduite en 1742), demandaient souvent aux Insectes des preuves et des exemples édifiants. Nous ne nous attarderons pas à commenter ces ouvrages, puisque aussi bien le livre de M. Mornet est là, qui nous en explique amplement l'influence ; et nous insisterons sur Bernardin de Saint-Pierre, chez qui l'apologétique par les Insectes s'accompagne des prestiges de l'art.

Dans ses *Études* et ses *Harmonies de la Nature*, Bernardin de Saint-Pierre célèbre le bourdon, « semblable au milieu des fleurs à un charbon

(1) *Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, tome VIII, article Insecte.

(2) Buffon, *Discours sur la Nature des Animaux*, tome II de l'*Histoire Naturelle*, édit. Flourens, p. 357.

(3) *Ibid.*

(4) D. Mornet : *Les Sciences de la Nature en France au XVIII^e siècle*, p. 5.

de feu à demi éteint », la punaise aquatique qui « nage renversée entre deux eaux », l'argyronète retirée voluptueusement au sein d'une cloche gonflée d'air dans les profondeurs de l'étang. Dans les champs de ble, « on voit courir le scarabée vert à raies d'or et le monocéros couleur de café brûlé, qui remue la terre comme un laboureur » (1). Ces deux ouvrages de Bernardin, poétique peinture de la nature entière, glorifient continuellement « cette foule d'insectes qui pullulent au sein de la terre, des forêts, des eaux et des airs », soit qu'il s'agisse de leurs amours : « c'est surtout dans les amours des insectes qu'il faut étudier les instincts, les prévoyances et les ressources inspirées par cette passion, et que la fable même n'a pu imaginer » (2) — soit dans leurs harmonies avec les végétaux, lorsqu'ils s'y posent et « y forment les plus beaux contrastes et les harmonies les plus aimables » (3).

Du point de vue qui nous occupe, l'importance de Bernardin de Saint-Pierre est considérable : si les insectes sont désormais appelés à peupler en foule la littérature romantique, c'est à lui qu'il faut évidemment en faire remonter la cause et l'initiale impulsion ; si Fabre doit réussir un jour, dans un monument de science entomologique, à les envelopper d'art et de poésie, c'est de ce maître qu'il en aura appris les premiers secrets.



Nous voici donc arrivés à ce romantique et généreux XIX^e siècle, qui méritera d'être regardé comme un des plus beaux de l'histoire humaine. Ce siècle fut vraiment, pour l'entomologie (comme pour tant d'autres sciences), une ère d'épanouissement et de gloire ; réservant ce sujet pour le chapitre suivant, nous montrerons seulement ici que d'aussi incroyables progrès eurent forcément leur contre-coup sur la littérature. Toujours on a vu celle-ci capter les courants ; la poésie les dérive vers elle, afin d'y retremper son inspiration et d'en faire jaillir des sources nouvelles. Les progrès de la zoologie ont donc eu ce résultat, que l'on a assisté à une résurrection de l'antique épopée animale : comme aux temps des poèmes de l'Inde et des bestiaires médiévaux, une nouvelle génération se leva qui témoigna dans les œuvres les plus diverses, d'un intérêt ardent pour les animaux et les moindres bestioles (4).

Chateaubriand raconte que pendant que Chactas et Atala fuient à travers les fondrières de la sylvie américaine, « des insectes sans nombre » pullulent autour d'eux et les « aveuglent » ; « une foule de papillons, de mouches luisantes » s'accrochent aux lichens qui drapent les troncs et les rameaux des arbres (Episode des Chasseurs). A vrai dire, il ne connaît les insectes que de loin, et, quand il s'avise de préciser, c'est pour dire qu'en Afrique d'énormes scarabées mangent des rouges-gorges ! ou bien pour comparer la libellule à « l'oiseau-mouche des Florides » (5). Le dernier des pseudo-classiques, l'abbé Delille, honore de ses périphrases

(1) Cf. B. de Saint-Pierre, édition Aimé-Martin de 1830, *Etudes de la Nature*, Etude X, p. 125, 126, 180 ; Etude XI, p. 333, 350 ; *Harmonies de la Nature*, livre III, p. 115.

(2) *Id. Harmonies*, livre VIII.

(3) *Id. Etudes*, XI.

(4) Cf. Notre thèse complémentaire : *Leconte de Lisle animalier et le goût de la zoologie au XIX^e siècle*.

(5) Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, liv. V. chap. 9 et 10.

un certain nombre d'insectes nouveaux pour la poésie : l'argyronète, la phrygane, l'éphémère... (1). Ses descriptions ressemblent à de monotones devinettes :

« Voyez cette fileuse, émule de Pallas,
« Et de l'onde aujourd'hui paisible citoyenne ;
« Là d'une bulle d'eau, demeure aérienne,
« Elle a su se construire un séjour enchanté... »

A ces laborieuses énigmes, comme on préfère les éloquentes généralités de Lamartine :

« Et j'entends bourdonner sous l'herbe que je foule
« Ces flots d'êtres vivants que chaque sillon roule,
« Atomes animés par le souffle divin... » (2).

Jocelyn et Laurence, marchant dans les hautes herbes, en soulèvent des nuages d'insectes :

« Insectes, papillons, essaims nageants de mouches,
« Qui d'un éther vivant semblaient former les couches... » (3).

L'insecte le plus aimé de Lamartine est le grillon, dont le chant est le bruit même de l'été à Valneige :

« On n'entendait au loin que le cri du grillon » (4)
« Le grillon
« Semble crier de feu sur le dos du sillon » (5).

Lamartine est un ignorant qui ne sait que son âme et ne contemple que Dieu. Ne lui demandons pas davantage. Passons donc à Victor Hugo, ce grand visuel auquel rien n'échappait. C'est aux Feuillantines que Victor Hugo apprit à connaître les insectes :

« Le jardin était grand, profond, mystérieux...
« Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,
« Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres... » (6).

Il leur témoigna toujours de la sollicitude, à la fois par universelle sympathie romantique, et par attitude de démocrate penché sur les humbles, les parias ; n'a-t-il pas dit qu'il aimait l'araignée « parce qu'on la hait ? » (7). Sa pitié procédait aussi d'une autre cause ; adepte de la

(1) J. Delille, *Les Trois Règles*, chant VII.

(2) Lamartine, *Harmonies poétiques*, L'Infini dans les Cieux.

(3) Lamartine, *Jocelyn*, 2^e époque.

(4) *Id. ibid.* Prologue.

(5) *Id. ibid.* Episode des Laboureurs.

(6) Victor Hugo, *Les Rayons et les Ombres*, XIX.

(7) *Id. Contemplations*, Autrefois, XXVII.

métempsychose, il croyait deviner dans les insectes des âmes qui souffrent et qui expient :

« Pleurez sur l'araignée immonde, sur le ver,
« Sur la limace au dos mouillé comme l'hiver,
« Sur le vil puceron qu'on voit aux feuilles pendre,
« Sur le crabe hideux, sur l'affreux scolopendre... » (1).

On sait en effet que selon la doctrine de la métempsychose, l'âme déchue passe dans une bête, d'un rang d'autant plus bas que le crime commis a été plus grave.

Le cœur sensible de Victor Hugo s'émeut donc en présence de ces créatures inférieures, véritables « bagnes » où des esprits qui furent autrefois des anges ou des âmes humaines subissent leur châtement. Mais les épithètes méprisantes qu'il emploie montrent combien il a peu compris ces êtres, lesquels, pour un naturaliste, pour un vrai philosophe, pour un Michelet ou un Fabre, ne sauraient être ni « immondes », ni « vils », ni « affreux ».

Du moins faut-il reconnaître au poète le mérite d'avoir introduit dans le grand lyrisme et l'épopée la scolopendre, la tarentule, le scorpion. la scarabée, etc. : Sur les murs des égouts de Rome, « glissent les scorpions mêlés aux tarentules » (2).

Dans *le cimetière de...*, le poète médite, « regardant sans les voir de vagues scarabées » (3). A d'autres moments, la nature ne lui paraît occupée « qu'à dorer et qu'à peindre l'aile d'un scarabée... » (4).

Il a sondé toute la noirceur d'une âme de scorpion :

« Ce scorpion au fond d'une pierre dormant,
« C'est Clytemnestre aux bras d'Egiste son amant » (5).

Les poèmes philosophiques de sa vieillesse évoquent avec une puissance inégalée les annélides et mille-pieds géants de l'ère primaire :

« Des vers titans parmi des fougères géantes
« Fourmillent...
« De vastes mille-pieds se traînent... » (6).

« Sous l'enchevêtrement des forêts inondées
« Glissent des mille-pieds longs de cinq cents coudées » (7).

Cinq cents coudées, c'est beaucoup, même pour un mille-pieds antédiluvien : hyperbole bien hugolesque. Mais louons le poète de son effort d'adaptation aux récentes découvertes de l'histoire naturelle.

Il est d'ailleurs possible que ce soit Louis Bouilhet, chantant le premier en 1852 les insectes de la paléontologie, qui lui en ait montré la voie. Dans

(1) V. Hugo, *Contemplations*, Ce que dit la Bouche d'Ombre.

(2) V. Hugo, *Châtiments*, VII. IV.

(3) *Id.* *Rayons et Ombres*, XIV.

(4) *Id.* *Châtiments*, VII, 12. Force des Choses.

(5) *Id.* *Contemplations*, Ce que dit la Bouche d'Ombre.

(6) *Id.* *L'Ane*, II.

(7) *Id.* *La Fin de Satan*, Selon Orphée...

son poème des *Fossiles*, celui-ci représentait le paysage tertiaire comme peuplé d'énormes araignées et de larges papillons (1).

Mentionnons encore ici — ne fût-ce que pour montrer combien les poètes se contentent aisément d'à-peu-près et d'erreurs — une Ode de Victor de Laprade à la Cigale, dont un vers suffit à ruiner tout l'intérêt :

« O chanteuse homérique....

« Ton cri sort des sillons brûlants et crevassés... » (2).

Jamais cigale ne s'est installée pour chanter dans le creux d'un sillon. Comme jadis La Fontaine, Laprade confond le grillon et la cigale.

Leconte de Lisle, l'inégalable animalier, n'a pas oublié de faire pululer les insectes dans ses descriptions des Tropiques : on y voit les « mouches d'or, d'azur et d'émeraude », les « stridentes bigaylles », « l'araignée au dos jaune », la cantharide dont « le vol en cercle a flamboyé », « le papillon teinté d'azur et d'écarlate », « les abeilles fidèles », « la rose sauterelle en ses bords familiers » (3). On eût, à vrai dire, attendu davantage de lui : il les traite trop visiblement comme des comparses ; il ne songe pas à tirer parti des plus pittoresques espèces, de la mygale, des scarabées goliath et hercule, etc. Quoi qu'il en soit de ces lacunes, il est clair néanmoins que l'insecte tend à se faire une place dans notre poésie.

Encore mieux que dans la poésie, l'Insecte s'introduit dans la prose. C'est qu'ici on se trouvait plus à l'aise pour admettre cet être insolite et déconcertant que la constitution récente de la science entomologique venait de révéler.

Citons d'abord Charles Nodier, l'animateur du premier Cénacle, qui s'était pris de passion vers sa vingtième année pour l'histoire naturelle des Insectes, et les avait étudiés dans les bois de la Franche-Comté. Un de ses meilleurs contes narre une insurrection brillante des animaux contre les hommes, sous la conduite de leur chef, la grande fourmi Termès, chargée par Dieu de venger la Création (4).

George Sand s'intéressa aussi aux insectes dans sa jeunesse ; un naturaliste qu'elle nomme Jean Néraud l'y avait initiée. « Il me parlait surtout des insectes, pour lesquels il avait conçu... une passion presque aussi vive que pour les plantes. Nous passions notre vie à poursuivre les beaux papillons qui errent le matin dans les prairies lorsque la rosée engourdit encore leurs ailes diaprées. A midi, nous allions surprendre les scarabées d'émeraude et de saphir qui dorment dans le calice brûlant des roses. Le soir, quand le sphinx aux yeux de rubis bourdonne autour des cénothères et s'enivre de leur parfum de vanille, nous nous portions en embuscade pour saisir au passage l'agile mais étourdi buveur d'ambrosie. Rien ne donne l'idée d'un sylphe déguisé allant en conquête comme un grand sphinx avec sa longue taille, ses ailes d'oiseaux, sa figure spirituelle, ses antennes moelleuses et ses yeux fantastiques... (Ces) merveilles de la création... m'ont

(1) L. Bouilhet : *Les Fossiles*, chant III.

(2) V. de Laprade : *Odes et Poèmes*, liv. II. 6.

(3) *Poèmes Barbares* : cf. l'Oasis, Le Manchey, Le Rêve du Jaguar, Les Jungles, etc.

(4) Charles Nodier : *Contes de la Veillée*. L'Homme et la Fourmi, Apologue primitif.

toujours semblé trop belles pour ne pas être animées par des esprits de la nuit » (1). La jeune fille avait pris tant de goût aux leçons de Néraud que c'était pour elle une ivresse d'entendre bruire et de déceler dans les « trains » et les fossés du Berry « tout un monde d'habitants » (2). Plus tard, elle nous racontera son attachement pour un cri-cri, nourri par elle de pains à cacheter (*Histoire de ma vie*).

Flaubert a bien d'autres préoccupations que des affaires d'insectes. Cependant, il croit que, pourvu qu'on y mette tout l'art voulu, « l'histoire d'un pou peut être plus belle que celle d'Alexandre ! » (3). Au cours d'un voyage en Haute-Egypte, en 1849-1850, il trouve près de Memphis un gros scarabée, il « l'empoigne » et le « pique dans sa collection » : l'événement lui paraît digne d'être relaté à Louis Bouilhet (4). En 1858, étant en Tunisie pour la documentation de *Salammbo*, il va « à la chasse aux scorpions avec un gentleman adonné à ce genre de sports » (5).

Il est amusant de voir Taine conseiller à sa jeune sœur de traiter ce sujet de devoir : « Les insectes de l'Hypanis. (Ils ne vivent qu'un jour : raconter les discours des vieillards qui ont au moins 10 heures. C'est une parodie des sentiments humains) » (6). Renan emploie les insectes à des comparaisons philosophiques, à la façon de Voltaire. Tantôt il fait constater par des fourmis qu'un être supérieur (qui est l'homme) jette de temps en temps la perturbation dans leur monde (7), tantôt il montre que, nous les hommes, nous travaillons pour un dieu « de même que l'abeille, sans le savoir, fait son miel pour l'homme » (8), ou bien il imagine un insecte éternel, mais aveugle, cherchant à passer par l'unique petite ouverture d'une boule de cristal d'un milliard de lieues (c'est une figure exprimant les chances du hasard devant l'éternité) (9). Avec son autorité de philosophe, il ne craint pas de dire que « le meurtre inutile d'une mouche est un acte blâmable » (10).



Dans les œuvres précédentes, l'insecte n'était qu'un accessoire, n'occupait qu'une place très restreinte. Mais voici des livres où il pénètre en masse. Ces livres, d'une rédaction éblouissante, vont familiariser le public avec toutes sortes d'insectes.

En 1845, Alphonse Karr donne son *Voyage autour de mon jardin*, imité du *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre. En une cinquantaine de lettres à un ami imaginaire, Karr raconte une exploration totale de son jardin, effectuée par étapes en plusieurs journées ; d'innombrables rencontres d'insectes en furent les événements les plus marquants. L'ouvrage, qui repose sur une information scientifique des plus sérieuses, est en même temps un jeu d'artifice d'esprit. Ce qui excite la verve de l'auteur, ce sont des amours d'araignées (lettre II), une lutte entre une

(1) G. Sand, *Lettres d'un Voyageur* (p. 204 dans l'édition Garnier 1847).

(2) *Id. Valentine*, Chap. III et V.

(3) Flaubert, *Correspondance*, à E. Faydeau, août 1857.

(4) *Id. Ibid.* à Louis Bouilhet, 15 janvier 1850.

(5) *Id. Ibid.* à E. Faydeau, 8 mai 1858.

(6) H. Taine, *Correspondance*, Lettre à Mlle Virginie Taine, 28 avril 1852.

(7) E. Renan, *Dialogues philosophiques*, p. 20.

(8) *Id. ibid.*, p. 45.

(9) *Id. ibid.*, p. 71.

(10) *Id. ibid.*, p. 129.

abeille solitaire et une chrysis (1V), la parthénogénèse des pucerons (V), les épousailles des lucioles (IX), l'expédition des fourmis amazones (XIV), l'hermaphrodisme des limaçons et des vers de terre (XXXIX), etc... : choses que Fabre redira dans quelque trente ans avec une passion homérique.

En 1851, Jules Hetzel, sous le pseudonyme de P.-J. Stahl, réunissait une trentaine de contes animaliers dus à la plume de Balzac, Janin, Nodier, G. Sand etc... et de lui-même, sous le titre de *Scènes de la vie privée et publique des Animaux*. L'humour et la fantaisie vont ici encore plus loin, s'il se peut, que chez Alphonse Karr : jamais on n'eût cru les bêtes capables de faire pétiller tant d'esprit; jamais on n'eût cru non plus des insectes, d'espèces nouvellement venues à la littérature, susceptibles d'entrer aussi naturellement dans d'amusantes histoires. Telle de ces histoires nous conte le mariage d'un Papillon avec une Demoiselle, les témoins étant « pour la Demoiselle, un Cousin et un Capricorne de sa famille, et pour le Papillon, un respectable Paon de Nuit, qui s'était fait accompagner de sa nièce, jeune Chenille fort bien élevée, et d'un Bousier de ses amis » (1). Telle autre nous décrit l'enterrement d'un Ver à Soie. Le cortège comprend « le Sphinx tête de mort, des Faucheurs, des Bêtes à Bon Dieu et des Mantes religieuses... venaient ensuite les Fourmis communes, les Spectres et enfin les Chenilles processionnaires. Quand on fut à quelques pas du mûrier ou étaient restés les frères et les sœurs désolés du Ver à Soie qui venait de mourir, la Pyrochre cardinale jugeant qu'il n'y avait plus de danger d'être entendu par eux et de renouveler ou de troubler leur douleur, l'hymne des morts fut, sur son ordre, entonné par le chœur des Scarabées nasicornes, et chanté ensuite alternativement par les Grillons et par les Bourdons ». Enfin, après l'inhumation, la Mante religieuse prononça une oraison funèbre dont la péroraison était que « mourir, c'est renaitre à une vie meilleure » (2). Ces deux contes sont de P.-J. Stahl. Mais Paul de Musset a signé « Les Souffrances d'un Scarabée » (3), et le caricaturiste Grandville a illustré le volume de vignettes humoristiques, selon sa manière, et toujours d'une étonnante exactitude : à côté d'insectes populaires et traditionnels, figurent le Dynaste Hercule (p. 349), le Noto-necte (p. 94), le Pentatome (p. 109), le Carabe (p. 94), la Lithobie (p. 91), etc. Une mante religieuse, enveloppée de ses ailes de gaze comme d'un voile, prie sur un caillou tombal (p. 173); un Forficule et un Mille-Pattes jouent du violon (p. 234); un Longicorne s'adonne à la sorcellerie (p. 228).

Mentionnons un autre livre du même genre : « *Petites et Grosses Bêtes, Essai de Zoologie populaire* » d'Eugène Noël (Rouen 1880). Ici encore les insectes sont à l'honneur, et la bonne humeur ne manque pas. Le Cousin doit savoir « bien conduire sa barque » parce qu'il y a « dans la vie de cet insecte une heure vraiment pathétique, celle où, devenu nymphe, il brise sa coque et sort de l'eau » (p. 45). Ailleurs on nous assure que « Terpsichore a dû apprendre son art chez les Libellules » (p. 98), on nous rapporte l'anecdote d'une bonne femme de Nuremberg qui croyait avoir depuis vingt ans une nichée de perce-oreilles dans la cervelle (p. 63). Le carabe « s'en va où s'en allait Hercule avec sa massue, détruire les monstres nuisibles; mais les monstres, ici, ne sont ni l'hydre de Lerne, ni le

(1) P.-J. Stahl, *Vie privée et publique des Animaux*, p. 89 (édition de 1867).

(2) *Id. ibid.*, page 108.

(3) *Id. ibid.*, p. 225.

sanglier d'Erymanthe; ce sont les mans, chenilles et autres bestioles destructives de toute culture » (p. 69).

*
**

Les auteurs qui viennent d'être nommés considéraient surtout les insectes comme un thème humoristique fécond, un prétexte à faire briller leur esprit. Il en va autrement des livres suivants signés de grands noms, et d'une incontestable élévation de pensée et de ton : les premiers attestaient l'engouement du public profane, ceux-ci nous traduisent l'enthousiasme des intellectuels à qui Cuvier, Latreille et cinquante entomologistes venaient de révéler les animaux à sang blanc.

L'un de ces livres est une des œuvres les moins connues de Théophile Gautier, la plus négligée des critiques : *La Nature chez Elle* (Paris 1870). Rien n'est plus charmant que de rencontrer chez un poète un côté insoupçonné de son esprit : qui eût cru le théoricien de l'Art pour l'Art, l'artiste des *Emaux et Camées*, l'auteur du *Capitaine Fracasse*, compétent en histoire naturelle et bien informé de la vie secrète des insectes ? Il en est pourtant ainsi. *La Nature chez Elle* contient des pages remarquables sur l'instinct des bêtes, sur le combat pour l'existence, sur l'extinction des grandes races animales, etc. ; nous avons eu l'occasion d'en citer précédemment un extrait concernant la faune des eaux douces (1) : mais tous les principaux insectes sont passés en revue : voici la cigale et le grillon dont la « cantilène monotone... rythme la chaleur » (p. 70), les « filandières matinales... les industrieuses araignées des champs... dignes de fournir le vestiaire des acteurs fantastiques qui jouent dans le Songe d'une Nuit d'Été » (p. 113), la « tribu des fourmis... sondant le chemin de leurs antennes » (p. 97), la sauterelle, le bourdon, les « dytiques » (p. 53), les « hydrophiliens », etc. « La Nature... possède ses officiers de deuil, ses ensevelisseurs, ses croque-morts et ses fossoyeurs... C'est la nombreuse tribu des Nécrophores en costume noir, de braves insectes qui s'acquittent avec conscience de cette mesure de salubrité. Ils arrivent d'un pas grave et lent, comme l'exige la circonstance, constatent le décès, prennent la mesure du corps... » (p. 97).

Plus génial est le magnifique tableau d'Edgar Quinet, dont nous avons déjà parlé, la « *Création* » également publiée en 1870, suprême effort de vision paléontologique. De très nombreux insectes y sont mentionnés et glorifiés pour leur antiquité formidable : blattes, charançons, grillons, criquets, coccinelles, termites, vers luisants, araignées, se voient confirmés dans tous leurs titres de très vieille et authentique noblesse ; ils ont là leurs tables chronologiques et leurs fastes. « La curiosité des contemporains d'Homère pour les aventures de chaque étranger jeté sur le rivage », Edgar Quinet la ressentait pour les aventures de chaque insecte que le hasard lui présentait (2). La *Création*, répétons-le, est un des livres qui font le plus d'honneur à cette génération enthousiaste.

Toutes ces œuvres si différentes se recommandent par leur sûreté d'information entomologique, et aussi par les qualités de leurs styles très divers, dont l'art des *Souvenirs* fera en somme la synthèse. Mais le grand livre, l'incomparable livre, sans lequel très probablement les *Souvenirs*

(1) (Voir page 67 en note).

(2) La *Création*, livre I, page 38 dans l'édition des Œuvres Complètes d'Edgar Quinet (Germer-Baillière).

n'eussent pas eu le souffle de poésie qui les traverse, c'est *L'Insecte* de Michelet, paru en 1857, un hymne de 400 pages, d'un enthousiasme pindarique, en l'honneur du petit héros que tant d'œuvres avaient déjà commencé à chanter (1). Nous avons déjà signalé l'intérêt de cette œuvre exceptionnelle : nous n'y revenons ici que pour la proclamer, au terme de cette étude sur l'insecte littéraire, comme la première réussite artistique vraiment complète qu'ait inspirée l'entomologie avant Fabre : le poème lyrique avant l'épopée. *L'Insecte* de Michelet et les *Souvenirs* de Fabre sont deux beaux fleurons d'une littérature largement compréhensive qui, depuis des siècles, se penchait sur l'insecte avec une sollicitude grandissante.

(1) Victor Hugo, ayant reçu de Michelet un exemplaire de *L'Insecte*, le remercia par une lettre du 16 mai 1856 où se trouve le jugement suivant : « Quel beau livre profond et tendre ! je l'ai lu, et Dieu sait combien je le relirai de fois... Nous trempions... parfois notre plume au même encrier... Cet encrier... c'est le grand encrier des ténèbres où il y a tant de lumière ; c'est l'inconnu, c'est l'infini, c'est l'absolu... Merci encore une fois de votre admirable livre » (Reproduite par J.-M. Carré, dans *Michelet et son temps*, Paris, 1926, p. 58).

III

L'ERE DE L'ENTOMOLOGIE

Ces deux œuvres sont la suprême floraison d'une époque d'engouement et de révélation entomologique. Le XIX^e siècle qui fut, en matière de sciences naturelles, le siècle des fossiles, des microbes, du darwinisme, de la zoologie marine, etc., fut aussi celui des insectes : ceux-ci provoquèrent une effervescence passionnée d'études, de recherches et de théories. Assurément, il ne s'agissait pas ici d'une création de toutes pièces comme pour la paléontologie, la bactériologie, etc. : on héritait, on profitait de deux cents ans d'efforts vraiment européens ; les Italiens Redi et Malpighi, le Hollandais Swammerdam, le Français Réaumur, le Suédois Linné, avaient posé les bases de l'édifice et mené à bien le gros œuvre. Mais, après la Révolution, la France s'annexa l'entomologie, qui devint un des départements les mieux mis en valeur de la science française. Les animaux à sang blanc se mirent à former en quelque sorte un règne animal nouveau. Chose étrange, les historiens ne mentionnent guère ces mouvements profonds de l'intelligence nationale : ils ne paraissent pas se rendre compte que l'engouement pour la zoologie au siècle passé constitue un phénomène important, expressif dont l'étude permet de mieux apprécier les enrichissements de l'âme française (1)



Est-il possible de déceler les causes ? Elles sont complexes ; plusieurs sont indéfinissables et flottantes en ce qu'elles tiennent à la commotion nerveuse de la Révolution, à l'expédition d'Egypte, au romantisme, etc. D'autres sont très nettes. Il est certain que la création du Muséum d'Histoire Naturelle par la Convention (1793), l'enseignement de l'entomologie qui y fut donné officiellement (Lamarck en occupa le premier la chaire jusqu'à sa mort en 1829), l'exemple entraînant d'hommes de grande valeur comme Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Latreille, peuvent expliquer jusqu'à un certain point l'ardent intérêt qu'on porte alors aux insectes. Mais répétons-le, il y a autre chose, il y a un état d'esprit qu'on ne peut définir qu'approximativement, et où interviennent le goût des choses de la nature développé par le romantisme, la renaissance d'un sentiment religieux qui s'appuie de plus en

(1) Nous nous permettons de renvoyer à notre étude sur « *Leconte de Lisle et le goût de la zoologie au XIX^e siècle* », où nous avons essayé de décrire et d'analyser le phénomène. Le présent travail sur Fabre contribuera à l'éclaircir du point de vue de l'entomologie.

plus sur la théologie de la nature, le besoin de nouveauté qui se manifeste alors dans tous les domaines, etc...

En dehors des savants et des spécialistes, le grand public s'est-il rendu compte de cette promotion de l'entomologie, de ce bouillonnement de curiosité autour des insectes ? Sans nul doute, et le précédent chapitre a répondu à cette question : on a vu un poète, Louis Bouilhet, consacrer un chant de ses *Fossiles* aux insectes; un autre poète, Théophile Gautier, leur faire une grande place dans un tableau de la nature : un historien, Michelet, se détourner de ses archives pour écrire un livre à leur gloire ; un autre historien, Quinet, leur dresser une généalogie seigneuriale ; une romancière, George Sand, rappeler des souvenirs de jeunesse tout peuplés d'insectes ; un caricaturiste, Grandville, les dessiner avec art ; des humoristes les mettre en scène spirituellement... Victor Hugo, tout profane qu'il est sur ces choses, ne peut s'empêcher d'en dire un mot et de constater que « l'entomologie a eu de l'avancement depuis le temps où l'on affirmait que le scarabée était un peu dieu et cousin du Soleil... » (1). Il n'y a qu'à voir aussi dans nos Musées de province le nombre considérable de collections d'insectes qui furent léguées par des particuliers de 1850 à 1900 : or, ces particuliers étaient des médecins, des gentilshommes campagnards, des richards du lieu, des maires de leur petite ville, et bien souvent leurs noms ne nous disent rien, n'ayant jamais dépassé la célébrité locale et viagère. Par leur obscurité même, ces bons bourgeois nous prouvent l'étendue sociale du fait que nous signalons.



La liste des naturalistes qui se sont occupés des insectes depuis la fin de la Révolution jusqu'à Fabre serait longue et fastidieuse, et peu à sa place ici. Cependant, comme rien ne saurait mieux faire entrevoir la ferveur entomologique de cette période, qu'on nous permette de citer quelques noms, d'énumérer divers ouvrages. Si l'on observe que notre énumération, très incomplète, ne donne qu'une idée partielle des travaux effectués alors, on comprendra sans peine pourquoi nous n'avons pas hésité à appeler ce siècle l'ère de l'entomologie.

Au tout premier rang, à la fois chronologique et hiérarchique, se place Latreille, le « Législateur », le « Prince de l'Entomologie », qui réforma la nomenclature de Linné dans son *Précis des caractères génériques des Insectes* (1796), son *Histoire Naturelle des Crustacés et des Insectes* (1802-1805) et son *Cours d'Entomologie* (1831). C'est lui qui fonda, avec Audouin, Duponchel, Lepelletier, etc., la Société Entomologique de France; à la séance d'ouverture, il fut proclamé Président, et cette journée symbolique lui fit verser des larmes de joie (1832). C'est qu'en effet partout autour de lui on marchait sur ses traces, on assistait à un développement merveilleux de sa jeune science. En 1801, est publiée la grosse *Histoire Naturelle des Insectes*, en dix volumes de Mme de Tigny; puis l'érudit baron Walckenaër compose son *Histoire*

(1) Victor Hugo, « *William Shakespeare* », I, III^e partie, chap. IV (p. 102 de l'édition Nelson).

Naturelle des Arachnides (1805-1808); Olivier achève son *Histoire Naturelle des Coléoptères*, en six volumes (1809); Savigny donne ses *Mémoires sur les animaux sans vertèbres* (1816). Aux mêmes invertébrés, le grand Lamarck consacre sept volumes (*Histoire des animaux sans vertèbres*, 1815-1822). Constant Duméril, erpétologiste, fait des infidélités à ses reptiles; de lui paraissent, en 1823, des *Considérations sur la classe des Insectes*. En 1824, Audouin, Brongniart et Dumas créent un organe, les *Annales des Sciences Naturelles*, où les articles ont trait en majorité aux Insectes. Puis, en 1836, paraît un excellent ouvrage, l'*Histoire Naturelle des Insectes Hyménoptères*, de Lepelletier de Saint-Fargeau, où sont consignées des observations neuves et personnelles. De 1839 à 1874, Mulsant réunit les matériaux d'une importante *Histoire des Coléoptères*. Au-dessus de tous domine Léon Dufour, celui qui eut l'influence la plus nette sur Fabre; à vrai dire, Léon Dufour n'a laissé aucun ouvrage d'envergure, mais le total de ses mémoires, publiés pour la plupart dans les *Annales des Sciences Naturelles*, se monte à 232; ils apportent presque tous des aperçus nouveaux sur les mœurs et la vie des insectes. La rédaction en est étincelante de verve et de poésie : il n'a manqué à Léon Dufour, pour être un homéride comme Fabre, que l'aptitude à coordonner et une grande passion philosophique; s'il n'était mort en 1863, il aurait reçu, lui aussi, le choc du darwinisme; il en fût résulté une réaction salutaire, susceptible de l'animer à la composition d'une œuvre ardente et puissante. Léon Dufour est un Fabre qui n'a pas compris son destin.

Plusieurs naturalistes s'adonnèrent à l'étude des insectes exotiques : Savigny rapporte de l'expédition d'Égypte une *Description des Arachnides d'Égypte et de Syrie* (1812); Boisduval, après un voyage en Amérique, compose une *Histoire des Lépidoptères et des Chenilles de l'Amérique septentrionale* (1829-1847); l'entomologiste éminent Th. Lacordaire (frère du célèbre dominicain), parcourt le Brésil, la Guyane, le Chili, les pampas, et fait aussi une excursion au Sénégal, principalement à la recherche des coléoptères. On a de lui une *Introduction à l'Entomologie*, en deux gros volumes (1834-1838), dont Fabre se servit. Fabre consulta aussi beaucoup l'*Histoire Naturelle des Animaux articulés* de Castelnau, E. Blanchard et Lucas (1840) : c'est dans cet ouvrage, on s'en souvient, qu'il s'initia aux secrets des Insectes vers sa vingtième année.

D'autres compilations sont monumentales : le *Dictionnaire des Insectes*, en 10 tomes, publié par l'Encyclopédie méthodique (1789-1825); l'*Histoire Naturelle des Insectes*, d'Audouin et Brullé (1834-1837), en quatre volumes; la *Bibliothèque entomologique* de Percheron (1836); le *Species et iconographie générique des animaux articulés*, de Guérin-Méneville (1843) et par dessus tout les *Suites à Buffon*, dont trente-cinq volumes se rapportaient aux insectes, formant un traité d'entomologie unique en Europe.

N'omettons pas de rappeler que les maîtres de la zoologie à cette époque, les grands Lamarck, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Agassiz, Milne-Edwards, quoique surtout occupés à résoudre les plus vastes problèmes et dominant tous les embranchements à la fois, n'ont pas laissé d'accorder une place aux insectes dans leurs importants ouvrages, *Philosophie Zoologique*, *Règne Animal*, etc... Geoffroy Saint-Hilaire, génie particulièrement souple, a même écrit tout spécialement une *Histoire Naturelle des Insectes* (1841).

Quant aux Mémoires, Monographies et Articles, disséminés un peu partout dans les revues, ou tirés à part, le recensement n'en finirait pas. Mentionnons, à titre documentaire, les *Observations*, de Marcel de Serres, *sur les yeux composés et sur les yeux lisses des Insectes* (Montpellier, 1813) et *sur les Insectes considérés comme ruminants* (Paris, 1813), les *Recherches anatomiques d'Audouin sur le thorax des insectes* (1824), les *Mémoires de Walckenaër pour servir à l'histoire naturelle des Abeilles solitaires qui composent le genre Halicte* (1827), la *Monographie des Cétoines*, de Percheron (1833), la *Monographie du Hanneton*, de Straus-Durckheim (1833), etc., etc... Les notes et mémoires d'Audouin, de Léon Dufour, d'Emile Blanchard, etc., se trouvent imprimés en général dans les *Annales des Sciences Naturelles*, mais d'autres zoologues insèrent les leurs dans le *Bulletin de la Société Philomathique*, le *Magasin de Zoologie*, la *Revue Zoologique*, les *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences*, etc., où ils contribuent à familiariser le public cultivé avec tous les secrets passionnants de l'animalité. Et n'oublions pas les ouvrages de vulgarisation avec leurs titres révélateurs de l'état d'esprit régnant : telles sont les *Lettres à Julie sur l'Entomologie*, de Mulsant, en prose et en vers (2 vol. 1830); les *Promenades d'un Naturaliste*, de Dujardin (1837); les *Curiostés d'Histoire Naturelle* de Boitard (1862) : un livre dont Fabre fit ses délices; les *Mœurs pittoresques des Insectes*, de Victor Rendu (1871); et tous les ouvrages d'un caractère plus hautement littéraire, que nous avons déjà signalés dans notre précédent chapitre.



Après cette énumération — dont nous n'avons donné, répétons-le, qu'un commencement et un aperçu — on doit se rendre à l'évidence : cette époque a été une ère glorieuse pour l'entomologie. Quand on parle du XIX^e siècle comme d'un siècle scientifique, qui se doute du travail énorme qu'il a pu accomplir sur un point particulier comme celui-ci, l'investigation des insectes ? Au début de ce chapitre, nous avons prononcé le mot d'engouement : le mot n'avait rien d'excessif. A présent, constate Victor Hugo,

- « ...Il est permis d'aller, de chercher, de trouver
- « Quelque crapaud géant, quelque gros perce-oreille,
- « Quelque étrange fourmi pas tout-à-fait pareille
- « A celle dont Linné a contemplé les œufs... » (1).

Après cette fièvre zoologique, on se figurerait qu'il ne doit plus rester grand chose à faire dans la deuxième moitié du siècle, et que seules des mises au point, des approfondissements, des récapitulations, puissent encore occuper les savants. Mais la doctrine darwiniste, en renouvelant la conception même d'histoire naturelle, en faisant surgir cent questions insoupçonnées, ramena les biologistes à l'étude des Invertébrés, envisagée d'un point de vue nouveau; et les y ramena avec d'autant plus d'empressement, que ces êtres élémentaires paraissaient déte-

(1) Victor Hugo, *L'Ane*, VI.

nir la clef des problèmes agités. Il est vrai que cette fois les Insectes proprement dits furent un peu sacrifiés au profit des bêtes de mer, Crustacés, Vers, Zoophytes, Protozoaires. En outre, à force de se perfectionner, l'entomologie était devenue une science tellement complexe qu'on ne trouvera plus qu'exceptionnellement des hommes de génie capables de l'embrasser dans toute son étendue. Fabre peut être regardé comme un dernier et suprême représentant de la vieille race : celui qui recueillit les leçons de ses prédécesseurs et tira le profit de leur labeur accumulé. Les *Souvenirs* reposent sur cent ans d'entomologie française; disons même deux cents ans d'entomologie européenne, si l'on tient compte de tout ce qui leur vient de Swammerdam, Réaumur, De Géer, etc.; notre vieux Réaumur surtout a transmis à Fabre son cadre, sa méthode, un grand nombre de faits et d'idées. Mais, celui-ci mis à part, c'est à son siècle que Fabre doit le plus : aux travaux de Latreille il doit sa classification et sa nomenclature; à Audouin, Lepelletier, Mulsant, Lacordaire, E. Blanchard (ainsi qu'à l'Anglais Newport), l'essentiel de ses connaissances générales ou le point de départ de maintes recherches; à Léon Dufour des suggestions fécondes; à l'*Insecte* de Michelet sa poésie profonde et d'ingénieuses conceptions, et aussi certains secrets du style. Et que ne doit-il pas aux *Suites à Buffon*, à Cuvier, aux *Annales des Sciences Naturelles*, à tous ceux qu'il ne nomme pas et qu'il utilise magistralement, à la façon de ces grands classiques qui « prenaient leur bien partout où ils le trouvaient ! » Véritablement, on dirait qu'il a pétri et repétri cette riche matière, qu'il y a ajouté sa considérable expérience personnelle et le levain de son génie, ainsi que tous les ornements de l'art : qu'en un mot il n'eut qu'à parfaire l'œuvre longuement préparée par la génération précédente.

Ainsi, les *Souvenirs* ont ceci de commun avec les grandes œuvres collectives, qu'ils marquent l'aboutissement d'une période de ferveur entomologique; ils ne sont pas absolument l'ouvrage d'un seul homme; tous les matériaux des prédécesseurs s'y trouvent combinés, fondus. Fabre y a beaucoup ajouté; mais, avec un mérite non moindre, il a aussi joué le rôle du rhapsode qui ordonne et harmonise les ébauches antérieures; ainsi, avec lui, la conscience entomologique du xix^e siècle s'est pleinement dégagée; les *Souvenirs* sont le grand testament de la France entomologique.

IV

L'EPOPEE DES INSECTES

Autour de lui, la science resplendissait, et des hommes qui étaient vraiment grands dévoilaient avec une majesté d'hiérophantes les mystères du monde; aiguillonné par l'émulation, fier de ses premières découvertes personnelles, par dessus tout épris d'un fougueux amour pour la nature et travaillé par le ferment d'une philosophie exaltante, Fabre voulut traduire à son tour sa conception de l'univers et sa vision entomologique dans une œuvre libératrice.

Il lui arrivait la même chose qu'à la plupart des artistes et des poètes de génie, à un Lucrèce pressé de révéler aux Romains l'architecture de l'univers érigé en lui par Epicure, à un Dante se déchargeant dans sa Divine Comédie du poids de la synthèse médiévale opérée par son puissant esprit, à un Milton déversant son érudition biblique et protestante en une vaste composition religieuse. Ces poètes se sont libérés, ils ont satisfait un invincible besoin de dire comment leurs patients et passionnés travaux, leurs méditations, leur expérience des choses, les avaient amenés à voir et à comprendre le monde.

Fabre, après avoir puisé pendant des années dans tous les trésors de la science moderne et riche d'une longue expérience zoologique, éprouva le même impérieux besoin de fournir dans un grand livre le sens profond de son existence. C'est de ce tourment que sont sortis les *Souvenirs*.



Les *Souvenirs*, si l'on veut en définir le sujet, c'est un récit, en 4.000 pages, de l'aventure entomologique de Fabre; c'est une peinture de la vie des Insectes; c'est aussi une explication philosophique du merveilleux qui règne autour d'eux et des grands mystères qu'ils recèlent; et par là cette explication se rattache à une conception générale du monde. Transposés dans le plan de la poésie supérieure, disons que les *Souvenirs* sont une épopée et une apocalypse des Insectes, tentées par un témoin, un interprète qui s'est mêlé à leur vie. Une épopée et une apocalypse : c'est l'épopée que nous étudierons tout d'abord.

Quand l'œuvre fut terminée, et qu'un dixième volume eut mis le sceau à son imposant déroulement, l'impression fut unanime : tous, lecteurs, journalistes, critiques, orateurs officiels délégués auprès de Fabre, tombèrent d'accord pour en proclamer le caractère monumental

et épique, « Homère des Insectes », « Virgile des Insectes », « Iliade des Insectes », « Bible de la Nature », etc., telles sont les qualifications qu'on entend retentir de toutes parts, de 1909 à 1914, dans les journaux, les revues, les discours, etc. Il faut aux enfants des contes de fées, et aux hommes des poèmes épiques et des opéras, a-t-on dit; cette Iliade-ci eut le don d'enchanter les plus grands esprits au début de ce siècle : Edmond Rostand, Rémy de Gourmont, Jules Claretie, Charles Roux, Raymond Poincaré, Bergson, Maeterlinck... Longtemps, on a cru que le titre d'Homère des Insectes avait été décerné à Fabre par Victor Hugo. Mais Victor Hugo mourut en 1885; à cette date, seuls avaient paru les deux premiers volumes des *Souvenirs*, dont la manière épique ne ressortait pas encore nettement. Il y a bien deux vers du poète qui semblent avoir été suggérés par une lecture dans Fabre :

« Que d'effrayants combats dans le creux d'une yeuse
« Entre la guêpe tigre et l'abeille du miel ! » (1)

c'est-à-dire entre le philante apivore et l'abeille domestique ; mais il n'est question du philante et de ses combats que dans le iv^e volume des *Souvenirs*, postérieur de six ans à la mort de Victor Hugo. Le problème reste donc entier; le titre de Fabre lui est venu de l'admiration de ses premiers lecteurs d'une façon si spontanée, qu'on ne saura probablement jamais quand ni comment; Victor Hugo jouera toujours un rôle dans la légende de Fabre à la manière des saints dans nos légendes locales : il est de toute façon remarquable que le plus grand épique du romantisme passe pour avoir conféré à Fabre son titre d'Homère.

On est mieux renseigné sur l'autre nom qu'on lui a parfois donné, de « Virgile des Insectes ». Le parrain fut encore un poète : Edmond Rostand (2), qui l'appela aussi « Fabre des Insectes » dans un recueil de huit sonnets à lui dédiés en 1911 (3). Alors que « l'Homère » désignait surtout le vivant narrateur, le « Virgile » exprimerait plutôt ce qu'il eut d'émotion et d'enthousiasme.

Jamais titres ne furent mieux mérités. Aujourd'hui qu'on donne le nom d'épique aux œuvres les plus disparates, et non seulement à des poèmes rythmés et rimés, à un roman en vers comme *Jocelyn*, à des récits fragmentaires comme la *Légende des Siècles* et les *Poèmes Barbares*; — mais aussi à des œuvres en prose, aux *Martyrs*, aux *Misérables* et à *Germinal* ! en toute équité doit-on le donner aussi à cette myriologie, à ce polypier de récits où se trouvent à jamais consignées les fastes des tribus pygméennes; à ce drame qui a pour cadre d'espace toute la nature; pour cadre de temps la révolution des années, sans cesse recommencée; pour acteurs les innombrables types entomologiques ! S'il s'était agi d'hommes, et non d'insectes, il eût fallu un poète plus puissant que Dante et que Shakespeare pour contenir une pareille vision.

Ces biographies, comme des poèmes cycliques, narrent la geste complète de centaines d'espèces, le « cycle » (vi. 30) de leur existence,

(1) Victor Hugo, *Dieu*, II. VII.

(2) Dr. Legros, *Vie de J.-H. Fabre*, p. 295.

(3) Edmond Rostand, *Fabre-des-Insectes* (à la Bibliothèque Municipale d'Avignon).

de la naissance à la mort, recommencé parfois sur plusieurs générations. Sans cesse la génération, l'éclosion, l'hymen, l'enfantement, les métamorphoses, les concurrences vitales, les triomphes et les adversités... Toutes ces péripéties, on les suit avec autant d'intérêt que des fictions héroïques ou romanesques. Celui qui se plaît à la lecture de l'*Odyssée*, des drames shakespeariens, des romans de Balzac, peut encore trouver son compte à lire les *Souvenirs*.



L'entomologiste a un privilège qui l'assimile aux dieux : il lui est donné de dominer de haut des peuples entiers et des générations, de suivre des destinées dans tout leur déroulement. En un temps restreint, il peut assister à la naissance d'un peuple, à ses tribulations, à ses progrès, puis à sa décadence et à son extinction. Car les insectes vivant pour la plupart moins d'un an, un homme a vite fait de connaître leur histoire intégrale et leur drame, et rien ne l'empêche de surveiller d'autres tribus presque en même temps, ni de les suivre jusque dans leur descendance, d'être présent l'année suivante à la renaissance des races et aux éternels recommencements. « Il y a là, dit Maeterlinck, des superpositions de destinées que nous dominons d'un lieu plus élevé qu'aucun de ceux que nous atteindrons pour contempler les destinées de l'homme. Il y a là, en raccourci, de grandes et simples lignes que nous n'avons jamais l'occasion de démêler ni de suivre jusqu'au bout dans notre sphère démesurée » (1).

Bien mieux : il suffit à l'entomologiste de connaître l'histoire d'un couple pour connaître celle de toute une race ; car pour chaque race le cycle des événements se répète universellement, perpétuellement identique. Il ne s'agit pas ici d'événements uniques, de faits isolés, mais de la vie entomologique telle qu'elle s'accomplit depuis des temps immémoriaux.

C'est pourquoi il n'y a presque jamais d'indication précise de dates dans les *Souvenirs* : Fabre donne très rarement le millésime de l'année, le quantième du mois où il fut témoin de tel ou tel fait. A quoi bon nous dire que cela s'est passé en 1894, puisque la chose se serait passée de la même façon en 1893 et en 1895 ? La vie entomologique se renouvelant sans cesse sur le même rythme, il regarde comme plus philosophiquement vrai de ne marquer que les saisons, les mois, la première ou la deuxième quinzaine du mois, dans une année non définie qui est l'année vauclusienne en son immuable révolution. Fabre n'est pas l'annaliste de faits singuliers ou accidentels : il est vraiment le poète qui narre la geste des insectes sous sa forme permanente et absolue.



Dès le début des *Souvenirs*, on se sent au seuil d'une grande histoire. Les premiers mots ont la simplicité saisissante d'un verset de la Bible : « Les choses se passèrent ainsi ». Ce n'est pas le début de l'Alaric de

(1) M. Maeterlinck, *La Vie des Abeilles*, p. 126.

Scudéry : « Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre ». Ce n'est pas non plus le début de l'Iliade : « Chante, Muse, la colère d'Achille... » Et cependant, on le sent bien, ces quelques mots si simples ont de la grandeur, annoncent quelque grand récit de témoin oculaire. Puis commence la description d'un printemps « ineffable » (t. 1) ; description intense et vivante qui sert de prologue naturel à l'épopée dont l'action se déroulera en majeure partie pendant le printemps provençal. Dans la plaine, sur les collines, dans les eaux vives des ruisseaux ou dormantes des étangs, partout la vie bouillonne, la faune pullule au milieu du décor végétal. Ce n'est que le plateau des Angles, que le bois des Issarts, que la rive droite du Rhône ; et cependant, tel est l'art animalier de Fabre, tel est son sens de la vie, qu'on songe à ces vieux poèmes de l'Inde, avec leurs tableaux de jungles luxuriantes et de fougue vitale. Toutefois, à celui qui nous demanderait par quel épisode il doit prendre contact avec le poème, nous conseillerions de préférence le cinquième volume, celui qui rappelle le mieux la perfection, la sérénité homériques ; tout éclairé de lumière méditerranéenne et parfumé d'antiquité. Dans cet harmonieux chef-d'œuvre, consacré à la gloire du Scarabée sacré, des bucoliques Bousiers, de la Cigale et de la Mante, insectes poétiques entre tous, revivent les vieilles mythologies, les légendes fabuleuses de l'Egypte et la divine atmosphère de la Grèce, en même temps que la superbe nature provençale se détache dans tout son éclat et son relief.



Mais par leur étendue et leur fertilité d'épisodes, les *Souvenirs* évoquent davantage les compositions gigantesques de l'Inde ; véritable dédale où affluent des personnages en nombre inépuisable, tissu de situations offrant tous les caractères, du grotesque au sublime, du repoussant au gracieux. Ce n'est pas seulement une biographie et une psychologie des insectes ; tout entre dans l'immensité du cadre, même leurs légendes et leur folklore. Et les espèces les plus banales, les prolifiques des castes plébéiennes, mouches, papillons du chou, araignées des caves, y paraissent aussi bien que les aristocrates de l'instinct ou du costume, sphéghiens, scarabées, mantes, attacus, etc... On voit passer au premier rang, surgir en pleine lumière, les êtres autrefois relégués dans le fond de la scène. Ainsi le profane découvre un aspect insoupçonné de la campagne : dans ces buissons, ces touffes d'herbes, sous ces pierres plates de nos landes et de nos guérets, voire dans ce tapis de mousse vert comme de l'émeraude ou sous cette écorce d'un vieil arbre, il se passe des idylles, des combats, des transformations et des miracles qui nous étaient inconnus. Les anciens avaient mis des dryades, des naïades, des oréades dans les arbres, les sources, les rochers, etc. ; il y a partout dans ce monde-ci des nymphes cachées, des sylvains cornus, des génies des eaux. Chateaubriand reprochait à la mythologie antique de rapetisser la nature ; il est certain que la zoologie de Fabre l'élargit au contraire immensément. On ne savait pas avant lui, ou l'on savait confusément, que l'animalité infime est un élément de la poésie de la nature, qu'une vie intense frémit à côté de nous, et que cette vie est toute chargée d'un mystère aussi troublant que celui des inaccessi-

bles étoiles. Fabre a inventé là un nouveau thème poétique, il a véritablement renouvelé la nature, en la peuplant et surpeuplant d'insectes, et la remplissant du même coup d'une animation intense.



On s'explique que la maison Pathé ait songé, dès 1911, à tourner les principales scènes de ce grand drame (1), et que bien souvent, depuis lors, le cinéma nous en ait donné des vues fragmentaires. Des déploiements d'ailes, des exhibitions d'antennes, d'élytres et de dards, des grouillements de pattes et de griffettes, sont assurément spectaculaires. Cependant le cinéma pourra en tirer parti bien davantage, pourra par exemple demander aux insectes d'illustrer les plus fortes leçons de morale, des leçons d'autant plus frappantes qu'ils ne connaissent aucune de nos conventions, et que leur morale ne peut être qu'une morale transcendante, inscrite sur le code de la Nécessité. Par là, la vie des insectes revêt un sens que nous appellerions volontiers allégorique comme dans nos vieux bestiaires du Moyen-Age et dans les Fables de La Fontaine, si dans ces dernières l'allégorie n'était systématique et de pure fantaisie, alors que chez Fabre la leçon s'impose et sort des faits. Bossuet nous a laissé une excellente formule de cette morale zoologique : « Il semble... que Dieu ait voulu nous donner, dans les animaux, une image de raisonnement, une image de finesse; bien plus, une image de vertu et une image de vie; une image de piété dans le soin qu'ils montrent tous pour leurs petits, et quelques-uns pour leurs pères; une image de prévoyance, une image de fidélité, une image de flatterie, une image de jalousie et d'orgueil, une image de cruauté, une image de fierté et de courage. Ainsi les animaux nous sont un spectacle, où nous voyons nos devoirs et nos manquements dépeints » (2). L'héroïsme, l'esprit de sacrifice, le dévouement poussé jusqu'aux dernières limites des forces, sont naturels et spontanés chez beaucoup d'insectes, chez les Abeilles sauvages, les Bousiers, certaines Araignées. Les Géotrupes, les Minotaures donnent de purs exemples de fidélité et de collaboration conjugale; la mère Copris s'exténue des mois entiers autour des berceaux de ses enfants; l'Araignée-Crahe meurt d'inanition sur les œufs qu'elle couve. La loi du travail, souveraine chez les Hyménoptères, tient en haleine tous les corps de métier: « Il y a là des chasseurs en tout genre de gibier, des bâtisseurs en pisé, des ourdisseurs en cotonnades, des assembleurs de pièces taillées dans une feuille ou les pétales d'une fleur, des constructeurs en cartonnage, des plâtriers gâchant l'argile, des charpentiers forant le bois, des mineurs creusant des galeries sous terre, des ouvriers travaillant la baudruche... » (II. 6). Quelle animation dans la cité des Sphex, cône de boue sèche criblée de trous qui lui donnent l'aspect d'une énorme éponge; « Grillons trainés par les antennes sur les pentes de la cité conique, emmagasinement des vivres dans le garde-manger des cellules, ruissellements de poussière, ...poudreuses faces de mineurs... »; parfois un Sphex gravit la cime du cône comme pour jeter

(1) *La Nouvelle Revue*, 15 octobre 1911, article de Jean Renaud.

(2) Bossuet, *Traité de la Connaissance de Dieu*, V, chap. X.

« un regard de satisfaction sur l'ensemble des travaux... » (I. 96). Vraiment, on a bien l'air ici de fonder Carthage !

« Instant ardentes Tyrii : pars ducere muros

« Molirique arcem et manibus subvolvere saxa »... etc. (1).

*
**

Rien n'est vil dans la maison de Jupiter. Sur le chemin, un tas de crottin a été laissé par le mulet passant. Les bousiers accourent par escouades pour exploiter le monceau, « bénédiction du ciel »... « Jamais aventuriers accourus des quatre coins du monde n'ont mis telle ferveur à l'exploitation d'un placer californien. Avant que le soleil soit devenu trop chaud, ils sont là par centaines, grands et petits, pèle-mêle, de toute espèce, de toute forme, de toute taille, se hâtant de se tailler une part dans le gâteau commun » (V. 159 et I. 5). Fabre raconte volontiers ces grandes réjouissances publiques où les insectes s'agitent en foule, tournent, se bousculent sous l'empire d'une excitation violente. Quel grouillement des ouvriers de la mort sous un chien crevé ! voilà encore « une belle chose pour qui sait voir et méditer » (VI. 120). Mais rien n'égale la bacchanale des Dermestes et des Saprius, amateurs de stupéfiants qu'enivrent les méphitiques effluves d'une fleur vénéneuse : « C'est une délirante mêlée d'échines et de ventres, d'élytres et de pattes, qui grouille, roule sur elle-même avec des grincements d'articulations accrochées, se soulève et s'affaisse, remonte et replonge, mise en branle par un continuel remous... Nul n'abandonnera l'assemblée que le soir, ou même le lendemain, lorsque seront dissipées les fumées capiteuses » (VII. 417). Si mémorables que soient les scènes orgiaques, de combien l'emporte le spectacle des enthousiasmes féconds ! Devant cette haute nappe de terre, ce talus perforé de galeries, qu'est-ce que ce « ballet en démente » d'abeilles sauvages ? Ce sont les Anthophores qui exécutent la danse sacrée du travail (II. 310). Et dans cet étrange monde, les parasites eux-mêmes mènent allègrement une « vie pénible, plus rude que celle des travailleurs » (III. 98). Lorsque le Chalicodome a fini de maçonner son dôme de cellules, le Stelis, qui est son parasite attiré, survient « et se propose, lui chétif, d'introduire ses œufs dans la forteresse de ciment », ciose de la façon la plus rigoureuse. « Le parasite se met bravement au travail, le fainéant se fait âpre laborieux ». Puis quand il a usé le roc atome par atome et qu'il a violé la demeure, qu'il a déposé ses œufs sur les provisions du Chalicodome, de démolisseur il se fait constructeur et mure avec de la terre rouge la brèche qu'il vient de pratiquer (III. chap. VI). Voilà en quoi consiste le parasitisme chez les insectes. La vie entomologiste offre un grand exemple de labeur ; nulle part on ne travaille autant dans tout le monde animal. « *Laboremus !* » fait dire Fabre aux chenilles processionnaires (VI. 340) et telle pourrait bien être en effet la devise des insectes.

*
**

Mais cette épopée nous dépeint aussi un autre et sombre aspect de la vie, nous relate par quel drame les êtres s'immolent les uns les autres. Lutte reconnue depuis longtemps par les observateurs de la nature,

(1) *Enéide*, I. 421 et suiv.

déjà dénoncée par Lucrèce dans son pessimiste poème, acceptée par Joseph de Maistre comme procédant d'une loi divine, mais sujet de colère pour tous ceux que révoltent les injustices de la force des choses. Les darwinistes attirèrent l'attention sur cette guerre sans merci où ils voyaient le principe de la sélection naturelle : en 1859, Wallace et Darwin la décrivirent en détail, proclamèrent que la vie est le prix d'une victoire incessamment remportée, bref exaltèrent le « struggle for life ». Fabre en avait horreur ; il s'élevait énergiquement contre les « sauvageries de l'écrasement du plus faible par le plus fort » et refusait d'y voir un principe de progrès (VI. 208) ; et cependant il est douteux que Wallace et Darwin aient été plus explicites que lui sur ce thème, tant les *Souvenirs* illustrent d'exemples « la loi féroce qui pour la vie de l'un exige la mort de l'autre » (III. 94).

Que ce thème soit éminemment épique, c'est ce qui ressort du goût manifesté par les vyasas, aèdes, bardes, trouvères, pour les récits de guerres et de combats. La Mahabharata, l'Illiade, les Niebelungen, la Chanson de Roland, ont pour sujet des antagonismes de races, des luttes héréditaires, des guerres inexpiables, et l'on dirait que les poètes éprouvaient une joie farouche à dire la détresse et la mort des vaincus, source de vie décuplée pour les vainqueurs. Ce sujet, Fabre l'a appliqué aux insectes, l'a transposé à l'échelle de ce monde minuscule, mais avec toute la douleur d'un philosophe moderne qui se heurte au problème du mal.

Chose remarquable, dans son magnifique poème de *Dieu*, Victor Hugo avait senti et comme indiqué l'intérêt d'un tel sujet. Constatons-le : le prince des poètes français, l'auteur épique de la *Légende des Siècles*, a proposé, dicté en quelque sorte, à son « filleul » le futur homéride, le canevas d'une importante partie de son drame :

- « L'infiniment petit contient la grande horreur.
- « L'atome est un bandit qui dévore l'atome ;
- « L'araignée a sa toile et le ver son royaume ;
- « Les fourmilières sont des Babels...
- « l'éphémère
- « Est Moloch...
- « Un crime universel et monstrueux est l'ordre » (1).
- « ...Une haine inouïe emplit l'immensité » (2).

Il y a dans les *Souvenirs* autant de combats que dans l'Illiade, des pages de sang et de crime comme dans les Niebelungen ou chez Dante. Lutte désordonnée, dans le fouillis du gazon, entre la Guêpe et l'Eristale (I. 149) ; tactique courageuse du Sphex en présence de la Mante carناسière (I. 192) ; corps-à-corps d'un Pompile et d'une Araignée (II. 229) ; meurtre d'une Abeille par un Thomise (V. 32) ; duel entre deux Staphylins (VIII. 287) ; horribles démêlés entre un Scorpion et une Scolopendre (IX. 292) ; massacre des Processionnaires (X. 228), etc., etc. Certains hyménoptères emploient, pour terrasser leurs victimes, des méthodes atrocement raffinées. Le Sphex languedocien mâche et remâche la nuque de son Grillon, pour le rendre inerte, sans le tuer. Comme Lysimaque, célèbre dans l'histoire grecque pour avoir étouffé un lion en lui enfon-

(1) Victor Hugo, *Dieu*, II. 1. La Chauve-Souris.

(2) *Id. ibid.*, II. 7. L'Ange.

çant son manteau dans la gueule, le Calicurgue n'hésite pas à piquer à la bouche l'affreuse Tarentule, il l'attaque à l'endroit le plus périlleux, se risque avant toutes choses à opérer les crochets. Le Tachyte manticide désarme sa Mante par une foudroyante piqûre aux nerfs moteurs des pattes ravisseuses. « C'est folie desmesure », eussent dit nos chansons de geste, que cette obstination à rechercher les plus mortels dangers. Quelle distance entre ces courageux Sphégiens et nos chasseurs de fauves, embusqués et frappant à distance des animaux surpris ! L'issue de ces combats est toujours fatale aux assaillis ; voués à la défaite, ils ont beau résister, ils sont happés, poignardés, et une longue paralysie les livrera, vivants, mais impotents, aux voraces enfants de leurs vainqueurs. *Aspera fata* ! Comme dans les drames eschyléens, une puissance implacable voue les races aux meurtres héréditaires et au malheur. Les héros attendent dans une tranquille horreur l'heure fatale de tuer ou de périr.

Fabre n'aimait point ces tragédies. « Si l'entomologie, dit-il, n'avait d'autres scènes à nous montrer, sans le moindre regret je renoncerais à l'insecte » (VII. 5). Mais il les a racontées sans défaillances, comme des péripéties nécessaires du drame universel. La grande tuerie semble viser à la destruction de la vie ; en réalité, elle balance de celle-ci « l'envahissante fécondité, et, de concert avec elle, maintient toutes choses dans une perpétuelle jeunesse » (1).



Cependant, si nécessaire que soit cette loi du malheur et du crime, les souffrances des êtres sensibles ne laissent pas d'inspirer à Fabre la plus vive compassion. Toute son œuvre est imprégnée de cette humanité virgilienne qui fait frémir les *Géorgiques* et l'*Enéide*. Virgile sentait profondément que les animaux ont nos maux et nos souffrances, qu'ils endurent avec autant de tristesse que nous la maladie et la mort (2) ; il ne pensait, il est vrai, qu'aux grands animaux, tandis que Fabre a témoigné une égale sympathie à d'infimes bestioles sans rapports avec nous. Et ici, c'est Shakespeare qu'il faut citer, si l'on désire qu'un poète nous annonce et nous explique la pitié de Fabre :

« ...the poor beetle that we tread upon
« In corporal sufferance finds a pang as great
« As when a giant dies » (3).

« Le pauvre scarabée que l'on écrase éprouve autant de souffrance et d'angoisse qu'un géant à l'agonie ». La souffrance est égale pour tous ; qu'on torture un homme ou un insecte, le grand poète en est meurtri dans son âme et jusque dans sa chair.

Des Osmies ayant, par incurie, érigé leurs constructions sur un nid de Résiniers, ceux-ci ont été ensevelis vivants ; Fabre imagine ce qui s'est passé au fond des « catacombes obstruées », leur « lutte désespérée à travers le bloc de terre » (IV. 166). Un Grillon paralysé est dévoré vivant par une larve ; tout son corps frémit sous les morsures ; mais

(1) *La Plante*, p. 255.

(2) Virgile, *Géorgiques*, III.

(3) Shakespeare, *Measure for Measure*, acte III, sc. I, vers 77-79.

l'ennemi ronge toujours, entame les entrailles; et Fabre en frémit lui aussi, et proteste contre cet « épouvantable cauchemar » (I. 120). A la fin de l'hiver, visitant le guêpier des Frelons, il s'émeut d'y trouver un spectacle de désolation : « Quelques pincées de poussière, quelques loques de papier gris, sont, au retour de la belle saison, tout ce qui reste de la cité vespennienne et de ses trente mille habitants » (VIII. 354). *Venit summa dies et ineluctabile tempus* : le jour devait venir où la Sainte Ilion périrait, et Priam, et le noble peuple de Priam...

Écoutons l'oraison funèbre du Minotaure Typhée. Ce scarabée, incarnation entomologique de l'époux et du père de famille, a travaillé jusqu'au bout pour les siens. Près de trépasser, il a été saisi d'une agitation insolite, lui d'ordinaire si paisible ; il a tenté à tout prix de quitter la volière. « Il est mort. Le vaillant, ses devoirs de père de famille remplis, se sentait défaillir, et telle était la cause de son agitation. Il voulait aller mourir à l'écart, bien loin, pour ne pas souiller la demeure d'un cadavre et troubler la veuve dans la suite des affaires... Oublieux de lui-même, non séduit par les ivresses du printemps, alors qu'il eût fait si bon voir un peu le pays, banqueter avec les confrères, lutiner les voisines, il s'est opiniâtré au travail sous terre, s'est exténué pour laisser un avoir à sa famille. Lorsqu'il raidit pour la dernière fois ses pattes, celui-là peut se dire : « J'ai fait mon devoir, j'ai travaillé » (X. 38-62).

A côté de cette destinée pleinement accomplie, celle-ci, d'un papillon qui a passé son temps d'aimer sans en avoir joui, déborde de tristesse élégiaque : « La boussole si exacte se détraque, le fanal si lucide s'éteint. A quoi bon vivre désormais ! Stoïque, alors on se retire dans un coin et l'on dort son dernier sommeil... » (VII. 372).

Ce pathétique, c'est le pathétique de Virgile, du doux Virgile qui a compati à l'incurable amour de Gallus, à la détresse de Didon, — aux égarements des cavales en rut, aux agonies des bestiaux malades...

*
* 4 *

Et en effet, si Virgile a décrit, en d'inoubliables peintures, les races des animaux se ruant aux fureurs de l'amour ; s'il a dit la génisse, l'étalon, la lionne, l'ours, le tigre, les lynx, les loups, tyrannisés, exaspérés par la passion, — Fabre ne lui cède en rien sur ce thème magnifique : les *Souvenirs* peuvent se ranger parmi les poèmes qui ont chanté l'universel amour.

« J'aime ! » Voilà le mot que la nature entière

« Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit » (1).

Le dieu Eros a varié ses lois à l'infini parmi les Insectes. On trouve ici des idylles antiques, des passions dévorantes, des envoûtements romantiques, des perversions freudiennes...

Et cependant cette vie sexuelle si féconde en monstruosité et en prodiges, n'est pas comme chez nous, une source de dépravations et la ruine des races ; elle est la règle et le rite, la perpétuité de l'espèce assurée, et d'horribles instincts s'associent parfaitement avec un sens exquis de la maternité.

Chez les Dectiques, la femelle viole le mâle, lui fait bâiller les élytres et lui mordille le ventre. « Le mâle est en dessous, terrassé sur le sable et dominé par sa puissante épouse qui, le sabre en l'air, les échasses postérieures hautement dressées, l'accable de son étreinte » (VI. 171). L'Analote alpine exige deux maris, tue l'un et le dévore, pendant que l'autre « travaille à l'arrière suivant les rites » (VI. 179).

La Mante religieuse livre ses flancs à sept mâles, puis leur fait payer de la vie l'ivresse nuptiale (V. 331). Des jalousies mortelles éclatent parmi les mères Araignées, et quand l'une d'elles a péri dans une rixe, la meurtrière adopte ses petits, aisément consolables (IX. 27). On voit le mâle des Locustiens déposer sur le ventre de la femelle une ignoble framboise, un spermatophore rétractile qui lui injecte le sperme tandis qu'elle en grignote l'enveloppe (VI. 172 et suiv.). Chez les Pucerons, les femelles se passent de tout mâle pendant plusieurs générations, jusqu'au jour où survient une crise, à laquelle elles remédient en enfantant tous les mâles dont elles ont besoin (VIII. chap. XII).

La femelle du Grand-Paon possède une étonnante puissance d'attraction, un impérieux magnétisme.

Dès qu'elle est nubile, elle émet des ondes éthérées, lance de magiques convocations : et les mâles accourent par dizaines de plusieurs kilomètres à la ronde, épuisés et mourants (VII. chap. XXIII). Certaines scènes pourtant se parent d'une grâce idyllique. Telle une bergère de l'Astrée, la Grillonne résiste longtemps à l'amour. La déclaration de l'amant la fait fuir « dans un repli de salade... Elle écarte un peu le rideau cependant, et regarde, et désire être vue » (VI. 256).

« Et fugit ad salices, et se cupit ante videri ».

Le Scorpion, aussi laid que Polyphème, ressent autant de tendresse pour sa Scorpionne que le Cyclope pour Galatée. « De ses pattes antérieures... doucement il tapote l'horrible masque, à ses yeux exquise frimousse ; voluptueusement il mordille, il chatouille de ses ganaches la bouche opposée, de hideur pareille. C'est superbe de tendresse et de naïveté... » (IX. 331). Malheureusement, ces naïves amours, dignes de la muse de Théocrite, se terminent par des drames conjugaux, chez les Grillons non moins que chez les Scorpions. Quand le fécondateur a accompli son œuvre et assuré la perpétuité de l'espèce, la femelle l'immole, le dévore, l'incorpore à sa substance et à celle de ses œufs ; le mâle se sacrifie jusqu'au bout pour le bien de la race.

« Indestructible, sache-le, est la Vie qui répand la vie », nous affirme un verset des Upanishad. Telle est en effet la magnifique vérité qui monte triomphalement de l'épopée de Fabre. Être vaut mieux que n'être pas ; vivre vaut mieux que ne pas vivre. Voilà pourquoi les insectes s'unissent et procréent avec une fougue sans frein. La génération représente l'effort sublime de la nature vivante dans son inconsciente aspiration à l'éternité du divin. L'être qui féconde ou conçoit porte en lui l'extension et la permanence de l'espèce ; il devient éternel dans la mesure où il est possible qu'il le soit.



Tous les événements auxquels un Valmiki, un Homère, un Camoëns, ont pu être mêlés au cours d'existences riches en expériences et aventures, Fabre les a revécus à l'échelle de son monde minuscule. Il a assisté

aux festins des Cétaines, des Carabes, etc., aux rassemblements des Coccinelles (I. chap. XIV), aux festivals des Cigales et des Grillons, il a suivi les Amazones dans leurs expéditions (II. chap IX), s'est trouvé au départ des Araignées aéronautes, etc. Que d'autres spectacles également captivants dans les ballets des Libellules, les allégresses des Bousiers, les cortèges des Processionnaires, « les patinages de l'Hydromètre, les plongeurs du Dytique, les bordées du Notonecte » (VII. chap. XIX). Jamais, sans doute, un poète épique n'a varié davantage ses récits : ces biographies d'insectes se succèdent sans se ressembler ; tout y prédisposait à la monotonie, et c'est au contraire une grande variété de scènes qu'elles nous apportent.

Les métamorphoses surtout offrent un sujet d'une diversité inépuisable. Les Anciens enrichissaient leurs mythologies d'innombrables métamorphoses : de Cadmus en serpent, d'Hyacinthe en plante, de Progné en oiseau, des filles de Minée en chauves-souris, etc. Actéon se muait en cerf, Daphné en laurier, Niobé était pétrifiée... Jupiter lui-même se changeait en pluie d'or, en cygne, en taureau. Certes, les métamorphoses des insectes n'ont rien de commun avec ces mensonges de la légende, et cependant la fantasmagorie n'en est pas moins merveilleuse, et les *Souvenirs* sont aussi pleins à cet égard que les *Métamorphoses* d'Ovide. Car ici, autant d'insectes, autant de métamorphoses, autant de formes disparates multipliées par deux ou par trois pour chaque espèce ! Certaines larves velues, cornues, crochues, visqueuses, telles que celles du Réduve, du Staphylin, de la Volucelle, surpassent en hideur les monstres les plus démoniaques qu'ait conçus le Moyen-Age ; des nymphes de Scarabées, de Longicornes, sont au contraire de véritables joyaux ; et il y a des pseudonymphes, des formes transitoires, des larves primaires ou secondaires ; des mues, des crises violentes, des éclatements, des durcissements, des distensions, de subites augmentations de volume, surviennent à maintes reprises dans l'évolution de l'individu, bouleversent son économie, et sans cesse

« la matière demeure et la forme se perd ».

Un personnage d'Ovide, qui vient d'entendre raconter toute une série de prodiges, se récrie à la fin : « Quels contes nous fais-tu là, Achéloüs ! tu prêtes aux dieux trop de pouvoir, si tu crois qu'ils peuvent ainsi transformer les êtres ». Mais un sage vieillard de l'assistance lui répond : « La puissance du Ciel est immense et sans borne ; tout ce que les dieux veulent s'accomplit » (1).

C'est en tout cas singulièrement vrai des Insectes. Chez eux mieux que partout ailleurs se manifeste la force infinie d'exister et d'agir que possède la Nature et qui lui fait créer et recréer sans trêve les formes successives de l'être.

*
**

On le voit : en cette myriologie, le génie de Fabre embrasse plus de choses et d'espace qu'Homère ; la vie tout entière des Insectes y roule depuis ses insondables sources ; c'est vraiment leur « épopée nationale » et leur Bible.

(1) Ovide, *Métamorphoses*, VIII. 615.

LE DECOR

Fabre a encadré son épopée entomologique dans une description sobre, mais évocatrice, du paysage vauclusien. On ne peut trop le féliciter du hasard heureux qui le fit vivre dans cette région de France, d'une beauté aussi parfaite que l'Italie, étincelante de lumière,

« Où le ciel, se parant d'un éternel azur,
« Est presque monotone à force d'être pur ».

comme disait Jean Reboul du ciel de Nîmes. Nulle part en Europe n'eût pu se trouver décor plus digne d'auréoler une Bible de la nature.

Le centre de ce paysage, c'est l'Harmas; Fabre l'a décrit, en des pages ardentes, dans le chapitre liminaire de son deuxième volume. Isolé à l'entrée du village de Sérignan, l'enclos, avec ses arbres et la maison un peu mystérieuse, faisait l'effet à Mme de Flandreysy d'un « oratoire grec blotti parmi les cyprès et les pins » (1). C'était, quand Fabre vint l'occuper, un coin embroussaillé de chardons; il le planta d'arbres, y acclimata la flore et la faune voisines; chênes verts et pubescents, térébinthes, arbousiers, santolines, genêts, lavandes, thym, etc., vinrent opérer là, sur une étendue d'un hectare environ, une synthèse végétale des garrigues et des collines. Ainsi, l'Harmas évoque, autant que la chose se pouvait, la nature vierge : l'ensemble est si boisé et touffu, que, en certains endroits de l'enclos, on se croirait loin de toute habitation, en quelque lieu solitaire, uniquement fréquenté des bêtes.

Mais le décor des *Souvenirs* déborde largement l'Harmas. A quelques centaines de mètres de Sérignan se trouve un rempart de collines qui barre le nord. Avec leurs broussailles verdoyantes toute l'année, leurs rochers, leurs talus, leurs nappes de sable (II. 12), ces collines rappelaient à Fabre le maquis corse, où jadis sa juvénile vigueur s'était dépensée en tant d'explorations. Il leur attribuait un rôle de paravent contre le mistral, et de réflecteur solaire en même temps : c'est à leur réverbération que la plaine sérignanais lui paraissait devoir son climat si favorable à l'exubérance de la faune (V. 9).

Le champ d'exploration du naturaliste à partir de 1880, la « réserve » zoologique et botanique, le théâtre des événements narrés dans les neuf derniers volumes, tinrent donc dans ce secteur, limité à

(1) J.-Ch. Roux, *J.-H. Fabre en Avignon*, p. 98.

l'est par le village, que Fabre traversait rarement, et comprenant au nord les collines mentionnées ci-dessus et les bois qui les couronnent, au sud le torrent de l'Aygues, à l'ouest la plaine jusqu'à Piolenc. Secteur pas très étendu, et pourtant rempli de choses d'un pittoresque antique.

Est-ce Théocrite, est-ce Virgile, ou est-ce Fabre, qui nous décrivent ces bois de chênes et de pins retentissant du cri des Huppes (VI. 85), ces guérets sur lesquels l'Alouette « verse sa douce cantilène » (VI. 246), ces majestueuses quenouilles de verdure des peupliers (VII. 145), ce torrent au lit desséché (VII. 173), cette maisonnette de paysan, avec son puits ombragé d'un vieux figuier (IV. 1), cette chouette qui « miaule sur les oliviers » (VIII. 321); les friches caillouteuses où pousse la lavande (V. 98, VI. 246), les cistes et les arbousiers (VI. 425; X. 175, etc.), les « pentes rocailleuses que le soleil calcine » (IX. 222), les rochers surchauffés (II. 63), les talus de terre rouge encaissant les chemins, etc.? N'est-ce pas un Virgile qui dépeint ici ces oliviers d'où monte le « vaste andante » des cigales, *resonant arbusta cicadis* (III. 212); et là l'antique voie romaine, la Via Domitia, « fastidieuse de longueur et de monotonie », où le paysan « qui se rend au marché d'Orange avec son troupeau de moutons ou sa bande de porcelets indisciplinés » a remplacé « le petit fantassin brun des légions romaines » (II. 124; VII. 50) ? Fabre s'est mêlé à la vie des bergers comme un poète pastoral. Voici leurs « ouailles bêlantes » (V. 12), Faraud, le chien aux longs poils emmêlés « que souillent mille graines crochues » (*ibid.*), les amas de pierres plates où les pâtres s'assoient pour surveiller de haut leurs bêtes (IX. 223), les glauques herbes aromatiques appréciées des troupeaux (III. 213 et VI. 246). Mais c'est toute la campagne, toute la vie paysanne qu'évoquent d'autres scènes; une description de la glandée (VII. 123) est qualifiée par un critique de « drue et nourrie comme l'idylle des Thalysies » (1); celles de la moisson (V. 238), du 14 juillet au village (VI. 211), de la ferme Roberty (IV. 11), etc., se recommandent par cette même saveur qui rappelle Théocrite.



Excellent botaniste, Fabre sait que rien ne définit mieux un paysage que sa végétation. Aussi les plantes font-elles intimement partie de sa couleur locale. Il décrit curieusement celles qui sont typiquement méditerranéennes, l'arbousier au feuillage lustré (VI. 425), le frileux térébinthe, « ami des pierrailles calcinées par le soleil », dont les rameaux se couvrent de galles biscornues (VIII. 175); les taillis de chênes verts; la forêt naine des kermès (VII. 113); les cistes « à grandes fleurs roses, chiffonnées, éphémères » dont la « splendide floraison dure cinq à six semaines » (IX. 71); le petit-houx « admis aux joies familiales de la Noël à cause de sa belle verdure et de ses fruits rouges, semblables à de grosses perles de corail » (VII. 236), etc. Un chemin change de caractère, selon qu'un taillis de chênes verts l'abrite du mistral (VIII. 152), ou qu'il est bordé d'« oliviers tristement poudreux » (III. 212), ou qu'il est nu, encaissé entre de hautes berges violemment ensoleillées et chaud comme une étuve (I. 154; III. 75). « Cela est peint » eût dit Mme de

(1) Revue Hebdomadaire, 29 décembre 1923, article de Ch.-G. Amiot : *Impressions sur J.-H. Fabre.*

Sévigné. Dans ses descriptions, Fabre ne force jamais le trait; en véritable Attique, il s'arrête juste à temps pour que l'imagination du lecteur se donne le plaisir d'achever.



Tout le Vaucluse se dégage à son tour avec beaucoup de relief : le Ventoux, le « pensif géant » dont on peut dire que, presque toute sa vie, Fabre vit la pyramide dominer son horizon ; les montagnes de Gigondas et la « cyclopéenne muraille » des Dentelles, « falaise à pic, énorme table de roche vive... pareille à quelque rempart de Titans » (IV. 62); le plateau de Lagarde, « région froide où le hêtre commence l'escalade du Ventoux » (VI. 219); la fontaine de Vaucluse « entassement de blocs revêtus d'une noire toison de mousse », qu'on prendrait, à voir leur dos velu, « pour un troupeau de monstres aquatiques accroupis au frais sur le ventre » (1).

Plusieurs descriptions se rapportent à des sites explorés aux alentours de Carpentras et d'Avignon : au plateau sablonneux des Angles, une « Arabie pétrée » pourtant égayée au printemps par de temporaires pâturages et émaillée de géraniums sauvages (I. 1 et 34); au bois des Issarts, « un taillis de chênes verts à hauteur d'homme, clairsemés par maigres touffes qui tempèrent à peine les ardeurs du soleil » (I. 257) ; au « mourré de la Légue » à Carpentras, où se trouve un chemin creux ouvert dans la mollasse et dont les talus verticaux abritent d'énormes populations d'hyménoptères.

Le Rhône et son affluent l'Aygues figurent à un arrière-plan du décor. Au milieu du grand fleuve « aux eaux mugissantes » planent par bandes les mouettes (I. 2 et 141); ses rives sont couvertes de fourrés de saules et d'osiers, ombragées de peupliers; aux branches se balancent des nids, mollement bercés par la brise « au-dessus des nappes tranquilles engagées dans les terres » (VIII. 391). L'Aygues, le torrent descendu des Alpes, n'est pas l'accident le moins original du panorama. A sec la moitié de l'année, étalant son lit de galets entre les oseraies (I. 327 et 358), il prend, aux premières averses d'automne, un tout autre aspect, gronde, déborde et charrie « mille glanures vivantes » (VII. 174).

Tels sont les paysages de Moyenne-Provence qu'étale devant nous cette mirifique histoire des insectes. Rarement récits d'épopée furent plus exactement localisés. Ce relief et cette atmosphère expliquent que tant d'hommes du Nord se soient épris des *Souvenirs* (2) : ils leur donnaient la nostalgie du Sud.



Le poème des saisons et des mois se déroule tout au long de l'œuvre. On pourrait en tirer un calendrier de l'année sérignanaise en tableaux pittoresques.

(1) *La Terre*, page 211.

(2) Ainsi que l'attestent de nombreuses traductions parues en Angleterre — le livre de l'Américain Bicknell sur « L'Humanité de Fabre » (*The Human Side of Fabre*) — et l'admiration du grand écrivain belge Maeterlinck, etc.

C'est au cœur même de l'hiver, dans un décor de pluies, de gelées, de bourrasques et d'assauts du mistral, que se déroule au VI^e volume l'histoire des Processionnaires.

Les Oubreto aussi chantent la rude poésie de ces journées glaciales : « Quel froid, mes amis de Dieu ! quel froid de loup. La bise hurle, ronfle, siffle ; elle rassemble les centaurees de l'été dans les chaumes, et les pourchassant, en fait tapis contre les barrières des haies. De longues barbes de glace à la fontaine se sont appendues » (1). Pour la majorité des insectes, l'hiver est la morte-saison ; mais Fabre ne chômait pas ; par les belles journées du janvier provençal, il allait, un sécateur à la main, chercher dans les broussailles les petites merveilles d'industrie laissées par ses héros (II. 239).

Février est encore un mois inclement, « sujet à de glaciales reprises » (VIII. 151). Mais déjà les amandiers préludent aux fêtes du printemps par leur hâtive floraison (III. 355 ; VIII. 151 ; X. 49). Fabre a plusieurs fois redit combien il était sensible au spectacle du paysage hivernal tout à coup mamelonné de leurs blanches coupoles. « ...Oublieux de prudence, voici que soudain commence le fol enthousiasme de l'amandier... Mousseline d'argent qui, dans sa gloire, éclipserait le blanc de l'ivoire, et qui, par l'éclat, n'a d'égale que la neige, velours de paradis, duvet tombé de l'aile de l'ange qui descend sur la terre, lui font merveilleux manteaux... » (2). Bientôt les romarins fleurissent à leur tour, l'Euphorbe déroule sa crosse et des insectes précoces visitent les premières corolles (III. 355). Mars, avril, amènent d'autres solennités. Les grillons prennent la forme adulte, le narcisse « rit au soleil » (3) et le proyer « lance, dans les prairies, sa traînante note du haut des peupliers » (I. 227).

Le mois de mai arrive dans une atmosphère de fête : le rideau se lève sur une féerie. L'amant de la nature a chanté religieusement, en de véritables hymnes, ce temps de résurrection et d'« éveil génésique » (I. 1 ; VI. 245 ; VIII. chap. I., etc.). Son émoi ressemble à celui du fidèle assistant à l'office divin. Dans une allée de son jardin, surnommée la « chapelle des Lilas », il fait des stations rituelles.

Un pèlerinage à la garrigue voisine s'impose ; il ne faut pas manquer les premiers chants de l'Alouette et du Grillon ; il faut aller saluer le Scarabée sacré et voir pulluler dans les eaux vives au pied de la colline, les nouvelles générations de bêtes aquatiques.

Chaque jour, « une bourrée de plus s'ajoute au brasier du soleil » (VIII. 7). Vers la fin de juin, l'atmosphère brûle « comme le ciel d'une Gomorrhe » (III. 165). Fabre, qui a le diable au corps, parcourt la campagne en tous sens, car la chaleur fait la joie et centuple l'activité de l'insecte. C'est « l'hosanna de l'embrasement caniculaire » (VI. 218). L'épopée entomologique se déroule en grande partie aux heures les plus chaudes et les plus lumineuses (V. 22). Les bousiers nidifient, les hyménoptères chassent, amassent, construisent ; les premières cigales retentissent et crépitent.

Quand vient juillet, de la campagne s'élève « une volumineuse palpitation sonore » (III. 212). « Il tombe une averse de feu qui exalte

(1) *Poésies Françaises et Provençales*, La Bise, p. 115.

(2) *Ibid.*, L'Euphorbe et l'Amandier, p. 121.

(3) *Ibid.*, Le Narcisse des Poètes et l'Ane, p. 104.

au délire le concert des cigales » (VII. 352). Le soir, un autre orchestre les remplace, celui des chouettes et du hibou, des crapauds sonneurs, des sauterelles (VI. chap. XII).

Août est « le mois torride, sec, calciné... » (V. 85). Enervés par la chaleur, les insectes se terrent. Aussi septembre est-il le bienvenu quand il apporte les premières pluies. « Il se fait dans les champs comme une résurrection » (V. 87). Octobre, imbibant la terre de plus en plus profondément, permet « l'ultime fête de l'année ». Au milieu des bruyères épanouissant leurs premiers grelots roses, l'orange crève sa bourse blanche... ; le massif bolet pourpre bleuit sous le pied du passant qui l'écrase ; la scille automnale dresse sa petite quenouille de fleurs nidas ; l'arbousier ramollit ses billes de corail... Scarabées et Gymnopleures, Onthophages et Copris... viennent à la surface participer aux liesses des derniers beaux jours » (V. 153).

Puis, vers la Toussaint, dans les journées clémentes de l'arrière saison, on va voir dans les bois les geais querelleurs et les lapins qui détalent, mais surtout les Minotaures et les Bolbocères (VII. 410). Les premiers froids n'empêchent pas l'arbousier de se parer de ses fruits vermillons (VI. 426). De nouveau, « la bise hurle, glaciale, gerçant les lèvres » (VII. 111). Quand le temps se rassérène, l'entomologiste retourne à la garrigue et, comme en janvier dernier, « gratte le sable, soulève les pierres, sonde les broussailles ; et bien des fois il est remué d'une douce émotion devant tel ou tel ouvrage d'art ingénu, découvert à l'improviste » (VIII. 375).



Ce poème de l'année est aussi le poème des jours : il nous fait goûter la charme des fraîches matinées printanières, égayées par les sonates des merles et la magique joaillerie de la rosée (IX. 202), la splendeur des heures chaudes (I. 258 ; V. 88, etc.), la douceur bucolique des crépuscules, quand pour les bousiers « c'est l'heure des grands essors, des bourdonnements de liesse, des recherches au loin sur les chemins où les troupeaux viennent de passer » (V. 184). « Il est tard, et les cigales se taisent » (VI. 211). Pendant les belles soirées de l'été, Fabre allait volontiers se coucher à terre, comme un pâtre fatigué, dans un coin reculé de l'Harmas ; et là il se délectait du concert des bêtes de la nuit, en même temps que du spectacle des constellations : choses qui lui donnaient le frisson de l'infini et la mélancolique volupté d'entendre au sein de l'immensité nocturne, ces chants poignants, ces grêles musiques d'insectes, courageux tressaillements de la vie, qui lui parlaient plus au cœur que l'éblouissante matière astrale (VI. 265).

Les tableaux ainsi chargés de sens philosophique sont d'ailleurs assez rares dans les *Souvenirs*. C'est dans les *Oubrets* qu'il faut aller les chercher, si l'on veut voir de quoi Fabre est capable en fait de poésie symbolique. Ceux des *Souvenirs* ont toute l'objectivité épique. Inutile en tout cas d'y chercher des « états d'âme » comme chez Chateaubriand ou Senancour. Nul rapport avec ces descriptions romantiques se déroulant dans un brouillard de rêve. Celles de Fabre ont le caractère classique et méditerranéen. Tenant le plus souvent en quelques lignes, sobres et intenses comme les brèves et fortes visions d'Homère, de Virgile, de La Fontaine, elles déposent dans l'esprit des

images définitives. Fabre a tant vécu au milieu de ces montagnes, ces bois, ces garrigues, ces eaux, que sans effort il en a fait passer dans son œuvre la grandeur harmonieuse, avec la même netteté de spectacle que si on les voyait sur place, à travers la magique transparence de l'atmosphère.

Redisons-le pour conclure, ce pittoresque est le pittoresque antique. Homère, Hésiode, Théocrite, Virgile, renaissent en leur éternelle jeunesse. C'est bien la même poésie idyllique, la lumière dorée, les pins et les saules, les buissons de ciste et de lentisque, les cigales, les oiseaux, la grande sérénité des champs. La fête radieuse que les Thalysies et les Géorgiques ont offerte à l'imagination humaine, les *Souvenirs* et les *Oubreto* nous la donnent à leur tour, par une admirable résurrection du sentiment gréco-latin de la nature. Or, dans ce décor que l'homme moderne à vidé de ses aëgipans et de ses dryades, Fabre a mis, pour les remplacer, des Scarabées et des Capricornes, des Sphex et des Mantes, petits génies autochtones tout aussi imprégnés du parfum des bois et de l'odeur de bruyère que ceux des mythologies, et bien supérieurs à ceux-ci par leur réalité, leur crédibilité entière.

VI

HEROS EPIQUES

Ce sont de petits héros, mais leur histoire est inscrite sur le livre éternel. Avant que n'eût commencé l'aventure humaine, la leur se déroulait déjà depuis des milliers de siècles. Nés avant les autres populations terrestres, ils sont des premiers qui « aux vagues rumeurs des choses inertes aient mêlé les bruissements de la vie » (VI. 196). Dans les vastes forêts de fougères et de cycadées, alors que l'atmosphère était encore presque irrespirable, déjà le paysage s'animait grâce à l'insecte, quelque Cigale rompait le morne silence, les Phasmes et les Maintiens « jetaient la gourme de leurs ruts effrénés » (VI. 286), *jam Venus in sylvis jungebat corpora amantum*, et les Scorpions brandissaient leurs pinces et leur dard. La vague conscience de l'instinct s'éveillait.

Leurs descendants du monde actuel ont donc le prestige des races très anciennes. Si telle chèvre de La Fontaine descend nommément de la chèvre Amalthée par qui fut nourri Jupiter, si telle autre compte dans sa race une chèvre dont Polyphème fit présent à Galatée, les insectes de Fabre peuvent encore bien mieux « se vanter de leur généalogie » : beaucoup descendent en ligne directe des ancêtres dont l'effigie est gravée dans la houille. Leurs « archives sont inscrites dans les feuillets des schistes houillers » (VI. 196). On l'a déjà dit dans une autre partie de ce livre : Fabre s'intéressait vivement à ces témoins des premiers âges, aux survivants des faunes abolies, contemporains des amphibiens du primaire et des Dinosauriens du secondaire. De quel ton pénétré parle-t-il des « vieilles races d'orthoptères qui s'avisèrent de chanter alors que durcissaient les boues des continents » (VI. 197), ou du Scorpion qui « a initié les vivants aux actes d'une maternité voisine de la nôtre ! » (IX. 356). Êtres assurément vénérables, dont les histoires sont vieilles comme le monde.



Héros plus anciens que Prométhée et qu'Œdipe, ces héros sont aussi infiniment plus nombreux, plus variés et plus surprenants que tous ceux que met en scène la tragédie grecque. Leurs actions déroutent bien souvent notre logique. Héroïques ou épouvantables, magnifiques ou grotesques, actifs et résolus, ou absorbés dans un rêve, ils sont déclarés par

Maeterlinck « toujours invraisemblables et inintelligibles » (1). Cependant non incohérents : les instincts qui les meuvent sont si forts, leur conduite a quelque chose de si passionné, qu'ils donnent l'impression d'accomplir les ordres très nets, les volontés impérieuses d'un maître transcendant. *Ignescit illis vigor et caelestis origo !* Les animaux supérieurs sont loin de paraître savoir aussi bien qu'eux ce qu'ils veulent faire, et Frédéric Cuvier mettait même pour la lucidité un Mammifère, le Tatou, à plusieurs échelons au-dessous d'eux, « au-dessous des animaux des dernières classes » ! (2).

Tels sont quelques-uns des éléments d'intérêt qui contribuent à donner tant de grandeur à l'histoire des héros de Fabre. Et nous ne reviendrons pas ici sur d'autres singularités, tout aussi prestigieuses, qui ont été mises en lumière dans un de nos précédents chapitres (3).



Pour Fabre, tous les insectes sont beaux et dignes de la célébrité, non seulement le fier Pompile et le Carabe rutilant, mais même les plus humbles, voire repoussants, le « tavan merdassé » comme il appelle le Géotrupe dans ses poésies provençales, le « *Crioceris merdigera* » qu'on ne peut nommer qu'en latin (VII. 211), le Nécrophore des cadavres (VI. chap. VII), etc... Mais « où la structure est en parfaite harmonie avec les fonctions à remplir, là pareillement est la beauté » (4). Les mots de laideur, de malpropreté, etc., n'ont pas de sens pour Fabre, en tant qu'appliqués aux animaux. « Le crapaud a la beauté qui lui convient, la beauté du crapaud ; et il ne peut en avoir d'autre sans cesser d'être ce qu'il est » (5). Une Chauve-Souris, un Serpent, un Staphylin, un Scorpion, sont beaux et admirables, envisagés dans leur milieu, leurs conditions de vie, leur perfection d'organisation, leur puissance vitale. Et surtout penchons-nous, comme Fabre, sur leur âme : remarquons cette suprême naïveté, ce sérieux continu, qu'ils montrent tous, jusqu'aux plus disgraciés : comment ne les aimerait-on pas avec leurs attitudes si simplement pathétiques et si graves devant leur obscure destinée ?



Cependant, Fabre chérissait tout particulièrement les Bousiers et les Hyménoptères, ces aristocrates de l'instinct, capables de se hausser jusqu'au sommet de la psychologie animale. Et peut-être est-ce à un Bousier, le Scarabé sacré, qu'il a voué la préférence la plus passionnée. En lui dédiant les deux chapitres liminaires des *Souvenirs*, n'a-t-il pas fait comme les poètes épiques qui invoquent au premier chant leur Muse inspiratrice ? Et au cinquième volume, il lui a encore consacré

(1) Annales Politiques et Littéraires, 2 avril 1911 : « *J.-H. Fabre et son œuvre* », par M. Maeterlinck.

(2) Fr. Cuvier, *Histoire Naturelle des Mammifères*, article Tatou (1824).

(3) Voir notre Chapitre : *Prodigieux intérêt des Insectes*, page 97.

(4) *Les Auxiliaires*, p. 33.

(5) *Ibid.*, p. 276.

une biographie qui est une des plus pleines et des plus parfaites. Ainsi placé au commencement et au centre de l'œuvre, l'insecte sacré en apparaît comme le génie tutélaire.

Ce n'était pas une bête quelconque et sans histoire, mais un ancien demi-dieu, dont l'antique et incroyable gloire, sept fois millénaire, éblouit Fabre. Aux temps lointains des Rhamsès et des Toutmosis, les Egyptiens disaient qu'il représentait le dieu créateur de l'univers et roulait la sphère du monde (on sait que le Scarabée aime à véhiculer de grosses pilules de bouse) ; ils avaient remarqué que, comme le soleil, il passe six mois sur terre et six mois sous terre ; que les trente doigts de ses pattes correspondent aux trente jours du mois solaire ; en un mot, il était l'emblème du plus grand des dieux, Osiris, le soleil, principe de toute vie. Son effigie était partout, et on le voit encore aujourd'hui gravé sur les monuments de Thèbes et de Louksor ou dans les hypogées, dessiné, peint, ou bien, comme amulette des momies, taillé en jaspé ou en cornaline. Fabre aimait et admirait son noble Bousier, chez qui tout est extraordinaire, depuis ce culte fervent que lui voua l'humanité au berceau, son prestige de symboliser le souvenir d'une civilisation et le déroulement des siècles radieux, jusqu'aux moindres faits de sa vie intime, son art du modelage, la transcendante géométrie de la coque pyriforme qu'il destine à sa larve, la singulière dilatation de son œuf par refonte des tissus embryonnaires, etc. (I. chap. I et V. chap. I-V) ! Mais si Fabre l'a exalté, s'il a fait de sa biographie un admirable poème et raconté pour la première fois tout au long sa vie mystérieuse, en échange le Scarabée lui a valu ses découvertes les plus inattaquables et les plus unanimement louées.

Les autres Bousiers de Provence occupent aussi une place considérable dans l'œuvre : le Copris « courtaud, ramassé dans une rondlette épaisseur, lent d'allure », si remarquable avec son « corselet tronqué en brusque talus » et « l'extravagante corne » dont sa tête est surmontée (V. 110), magnifié lui aussi par les pharaons — et par Fabre — presque à l'égal du Scarabée sacré : « L'antique Egypte te glorifiait sur le granit rose et le porphyre ; elle te vénérât, ô mon beau cornu, te décernait des honneurs comme au Scarabée... » (V. 148) ; les Mino-taures et les Géotrupes, qui, tels Philémon et Baucis, se piquent de fidélité conjugale et de collaboration ménagère (V. 203 ; X. chap. I-III) ; les Onthophages (V. chap. IX ; X. chap. VII-VIII) ; les Gymnopleures (V. chap. VI) ; le Sisyphe (V. chap. I) ; l'Onitis Bison (VI. chap. II) ; les Oniticelles, le Scarabée à large cou, etc... En son ensemble, cette geste des Bousiers, est, à notre avis, tant du point de vue littéraire que du point de vue scientifique, le joyau incomparable que nous a légué Fabre, et sans nul doute, une « acquisition pour toujours », pour user ici de la vigoureuse expression de Thucydide.



A ces pacifiques s'opposent les guerriers, les Hectors et les Diomèdes du peuple insecte. Le Sphex languedocien, grave en sa démarche, compassé d'allures, de sombre costume, qui « vit à l'écart, dédaigneux de la compagnie, vrai misanthrope parmi les Sphégiens » (I. 158) nous fait penser au seigneur féodal de Victor Hugo :

« — Debout dans sa montagne et dans sa volonté ».

Il faut voir avec quelle audace il court sus à la Mante en embuscade : « A la direction de sa tête, on reconnaît qu'il... tient l'ennemi cloué, immobile, sous la menace du regard » (I. 192). Ainsi Roland, devant les Sarrazins, « plus se fait fier que lion ni léopard ».

Non moins intrépide, le Pompile provoque en combat singulier la plus dangereuse Araignée de France, la Tarentule, et la vainc avec une rapidité foudroyante. Quand on le voit « arpentant à grands pas la poudre des guérets... ou bien tirant par la patte au pied d'un mur sa monstrueuse capture » (II. 219). C'est Achille, avec sa démarche résolue et son exultation quand il traîne autour de Troie le cadavre d'Hector. Quant à l'Ammophile, c'est le Peau-Rouge se livrant à la danse du scalp : lorsqu'elle a paralysé sa Chenille, ne se sentant plus de joie, elle trépigne des tarses, se lustre les ailes, s'étire, prend des poses de culbute, le front appliqué contre le sol, l'arrière du corps soulevé (IV. 248). Un chapitre du troisième volume recense tous ces grand chasseurs dans une énumération vraiment homérique : « ...les Philanthes ainsi que les Palares ne capturent que des hyménoptères... l'Astate se délecte du fumet des Punaises ; les Bembex veulent le diptère et rien autre ; les Scolies ont le monopole des larves de lamellicornes ; les Pélopées affectionnent les jeunes Epeires... les Crabonides prélèvent tribut sur la plèbe des Muscides... le Philanthe couronné empile dans ses silos des Halictes choisis parmi les plus gros... Les plus gros de nos Bembex sont de passionnés consommateurs de Taons... le Cerceris s'attaque aux curculionides les plus variés de genre, d'espèce, de forme, de coloration », etc., etc. (III. chap. XIV). On évoque malgré soi la jungle ou la brousse, où Lions, Tigres et Panthères font fuir éperdument les Gnous et les Gazelles. Ou bien, devant les Carnassiers nocturnes qui se tapissent sous les pierres, le Scarite, le Staphylin, la Scolopendre, on se rappelle le brigand Cacus dans son antre, « Procuste, Cercyon, et Scirron, et Sinnis »...



D'autres travaillent obstinément. C'est une vaillante ouvrière que la mère Anthophore qui « piochant dur de la mandibule, grain de terre par grain de terre..., arrive à pratiquer, besogne énorme, les ruelles de service et les chambres nécessaires à sa ponte » (IV. 132). Et l'Abeille maçonne ne lui cède en rien : « Pendant tout le mois de mai, on la voit, en noires escouades, au gros du soleil, piocher de la dent la carrière à mortier sur la route voisine. Son zèle est tel que les pieds des passants la détournent à peine ; plus d'une se laisse écraser... (III. 119). Certaines espèces font preuve d'un réel talent artistique, comme les Eumènes constructeurs de dômes incrustés de petits cailloux, les Pélopées qui juxtaposent leurs cellules en flûtes de Pan, les Chalicodomes qui balancent aux rameaux des arbres leurs sphères de mortier, les Agénies fabricants d'alcarazas, les Anthidies dont le nid est une outre « d'exquise élégance » (VIII. chap. XVIII).

Ces insectes ont leur pathétique. L'Osmie tricorne, au déclin de sa vie et après avoir pondu tous ses œufs, recommence à travailler avec une ardeur accrue, une rage d'activité : « Née laborieuse, le repos de la retraite lui pèse ; à ses loisirs il faut une occupation. N'ayant rien

de mieux à faire, elle dresse des cloisons ; elle subdivise un canal en cellules qui resteront vides ; elle clôt d'un épais tampon des roseaux ne contenant rien du tout. Ainsi s'épuise en de vains travaux le peu de force du déclin » (IV. 112). Aberration ou aveuglement ? La mère Bembex témoigne une égale sollicitude à sa larve et aux parasites de sa larve ! « Elle les nourrit, elle leur apporte la becquée, ayant peut-être pour ces intrus la même tendresse maternelle que pour sa propre larve » (I, 290).

Cet absurde dévouement contraste à peine avec la perversité de certaines Abeilles sauvages qui s'entre-détruisent leurs nids ; avec l'affreux droit d'aînesse accordé au Leucospis, de massacrer ses frères et sœurs, pour rester seul consommateur dans le garde-manger du Chalicodome.



Mais en général les insectes sont entièrement dévoués à la conservation et à la royauté de leur espèce, et font preuve d'un merveilleux patriotisme spécifique. L'amour maternel est le sentiment le plus fort qui les mène et le plus capable de faire naître chez eux l'héroïsme.

Il y a dans le cœur de la mère Scarabée « comme une obsession indomptable. L'avenir de la race veut que le lopin de matière descende en terre, et il y descendra quoi qu'il arrive » (V. 106). Vieillie et usée, l'Araignée Labyrinthe continue d'inspecter et de défendre son nid, la sacoche où elle est « heureuse d'entendre grouiller les nouveau-nés » (IX. 217). La Psyché se donne à ses enfants comme le Pélican de Musset. « Du seul atour qui lui reste en son extrême indigence, la tendre mère fait barricade à sa nichée... Convulsivement ancrée au seuil du logis, elle périt là, s'y dessèche... Non contente de léguer à la famille son domicile, sa couronne de velours, pour comble de sacrifice elle lui lègue sa peau » (VII. 329). Quand la coque du Copris se détériore et se perce, la larve mise à nu « éperdument gesticule. Penchée sur le trou, la mère... semble la consoler. C'est la nourrice penchée sur le berceau » (V. 144). Si l'on donne à cette mère des coques enlevées à d'autres nids, elle les accepte, les entoure d'une égale vigilance, bref adopte les larves étrangères en butte à l'infortune. L'aïeule Halicte, au crâne chauve, au « costume terne et râpé », s'établit concierge du terrier de ses enfants ; elle ne laisse entrer que quiconque lui montre patte jaune d'Halicte ; son âge ne l'empêche pas de résister aux étrangers malintentionnés et de les houspiller au besoin (VIII. 141).



Les animaux de La Fontaine nous offrent surtout un tableau de la malice et de la sottise humaines ; nous trouvons dans sa fable :

Des trompeurs, des scélérats
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs... (1).

(1) La Fontaine, *Fables*, IX. 1.

Assurément, il y a aussi dans l'épopée de Fabre des scélérats et des dupes ; nous en avons cité quelques-uns et nul n'égale en perversité la Mante, qu'on prendrait pour une marquise Louis XV avec sa petite frimousse expressive, son svelte corselet et la robe à paniers de ses grandes ailes de gaze, — mais qui, dans l'intimité de ses mœurs, s'avère une Marguerite de Bourgogne, capable de faire pis que l'héroïne de la Tour de Nesle.

Cependant la plupart des exemples précédents nous ont plutôt donné des images de vertu, de dévouement maternel, de fierté, de courage, de labeur, etc. Il faut faire en effet abstraction de la cruauté sans merci des insectes de proie : ces espèces sont ainsi faites et n'y peuvent rien, et l'homme, qui se pare de tant de vertus avec une hypocrisie inconsciente, n'a guère le droit de les condamner, lui, le premier tueur de l'univers, qui tue pour se nourrir, pour se vêtir, pour se parer, pour attaquer, pour se défendre, et parfois même tue seulement pour tuer. Nul animal ne tue aussi immensément, aussi peu utilement (1) ; nul n'a la faculté, comme l'homme, de tuer dans le germe sa propre postérité ; nul non plus ne sait s'empoisonner comme lui aux sources de la vie par des dépravations. Autrefois, nos théoriciens, nos bons P. Le Bossu, abbés Batteux, Dubos, etc., définissaient le poème héroïque un « discours en vers, inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie » : l'épopée de Fabre qui donne un grand spectacle de moralité, se fût accommodée de leur définition.



Toute la diversité des conditions humaines se rencontre d'ailleurs dans cette « ample comédie aux cent actes divers ». Il y a des poètes : le grillon « enthousiasmé de vivre... célèbre le soleil qui le visite, le gazon qui le nourrit, la paisible retraite qui l'abrite » (VI. 254) ; et surtout la Cigale, si prestigieuse chez nous, depuis que les félibres en ont fait une de nos bêtes nationales. Par une insigne et constante distinction du sort, cet insecte eut aussi l'heur de plaire aux Grecs et d'être quelque peu mêlé aux affaires des dieux, quoique à un moindre titre que le Scarabée ne le fut chez les Egyptiens. N'avait-elle pas été Tithon, un beau et fier jeune homme, que l'Aurore aimait au point de l'épouser ? Quand elle en fut lassée, elle le renvoya sur la terre, sous la forme de l'harmonieux insecte dont Homère, Hésiode, Socrate, Platon, Anacréon, Sapho, et, peut-on dire, tous les poètes de l'Hellade, ont vanté les hymnes. Les Athéniens en étaient si enthousiastes qu'ils la mettaient en cage pour mieux l'écouter ; et les jeunes filles piquaient dans leur chevelure des cigales d'or. Notre France, héritière d'Athènes sur tant de points, et très éprise de ses cigales de Provence, a tenu à perpétuer l'antique gloire de la chanteuse ; Mistral, Paul Arène, Jean Aicard, l'ont expressément célébrée. Pierre Loti a inoubliablement traduit dans « Madame Chrysanthème » le « crescendo d'orchestre » des cigales japonaises, leur « chant de fête inconscient... ayant constamment l'air de s'enfler, de s'élever, dans une plus grande exaltation du bonheur de vivre » (2). Mais point n'est besoin d'aller au Japon pour jouir de ce festival magnifique : Fabre a bien rendu la sensation d'ivresse ou de vertige que nous donnent ces prêtresses du soleil, lorsqu'elles reten-

(1) Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, 7^e entretien.

(2) Pierre Loti, *Madame Chrysanthème*, II et XVII.

tissent par centaines dans la campagne provençale en pleine réverbération : « Des oliviers tristement poudreux s'élève une volumineuse palpitation sonore, un vaste andante... » (III. 212). « Le chant est... continu... avec alternance de crescendo et de decrescendo » (V. 274). « Avec cet étourdissant concert, la pensée est impossible ; l'idée tournoie, prise de vertige, incapable de se fixer » (V. 234). Ces fanatiques de leur dieu ont des exaltations comme les pythies et les ménades.



D'autres insectes sont des personnages tout différents et bien drôlatiques. La Luciole, un peu à la façon de Diogène, cherche un mari avec une lanterne (X. 396). Le mâle de l'araignée fait la cour à sa belle avec l'appréhension perpétuelle d'être mangé : sorte d'amoureux racinien, en butte aux rigueurs d'une belle ennemie. Les pucerons du rosier sont si casaniers qu'ils ne s'aventurent pas à faire un pouce de chemin dans tout leur vie. La larve de Cétoine, bien qu'elle ait des pattes sur le ventre, marche toujours sur le dos. Les Processionnaires font la ronde pendant des jours et des jours, sans repos, sur la margelle d'un vase, faute de retrouver leur chemin. Le Scorpion, « un taciturne, de mœurs occultes, de fréquentation sans agrément » rappelle en petit le Polyphème de l'Odyssée qui « seul et loin de tous, menait paître ses troupeaux, et ne se mêlait point aux autres, mais vivait à l'écart, faisant le mal... » (1).

Les petits personnages de Fabre n'ont pas toujours une physionomie aussi accusée et aussi détaillée, mais innombrables sont ceux qu'il a honorés d'une épithète homérique et de titres reluisants : l'aranéide à croix pontificale » (IV. 24), le Géotrupe, « le puisatier émérite, l'incomparable troueur de terre » (V. 193), le Chalcidien « juguleur de nymphes » (X. 94), la Fourmi rousse, « négrier à la forte mâchoire » (II. 159), l'Escarbot « luisant trotte-menu » (VI. 119), le Saprin « noir cuirassé trotte-menù » (VIII. 292), le Capricorne « haut encorné » (VII. 21. 140.156), le Puceron à galles « ingénieur du gigantesque » (VIII. 188), la Phrygane « inhabile payeur » (VII. 318), la Mante « bourreau des insectes, l'effroi du Criquet sur les broussailles, terrible mangeur de chair fraîche » (V. 358). Quelquefois les tribus elles-mêmes reçoivent un nom patronymique ou méritent la pompe d'une périphrase à la manière héroï-comique de La Fontaine : « la race scolienne », la « gent des Staphylins à courtes élytres », la « gent porte-trompe », la « gent porte-sabre », la « gent housière », etc.

Depuis longtemps d'ailleurs les entomologistes avaient donné à ces bestioles des noms sonores et prédestinés à la gloire épique : Eumène, Calicurgue, Ammophile, Sphex, Sisyphe, Minotaure, Dynaste, Machaon, Piéride, etc... les Onthophages, les Mélasomes, les Curculionides..., etc. « Il faut, affirme Paul-Louis Courier, à tout héros, pour devenir immortel, un poète, et un nom poétique ». Tous ces noms retentissent aussi magnifiquement que ceux des héros, des races et des peuples consacrés par les Grecs, Œdipe, Ixion, Diomède, Déjanire, Laodamie, etc..., les Lotophages, les Cimmériens, les Pélopides, etc, La geste des Insectes exale un capiteux parfum de mythologie hellénique.



Un certain nombre d'insectes, qui avaient cependant pour eux le prestige du nom, une vieille popularité, ou encore l'intérêt biologique, ne paraissent point dans les *Souvenirs* : l'Ephémère, le Phasme, le Lucane Cerf-volant, le Ténébrion, la Blatte, le Calosome; d'autres sont tout juste mentionnés: le Machaon, la Vanesse, le Sphinx tête de mort, la Courtilière... soit que Fabre considérât qu'ils avaient déjà leur biographie chez Swammerdam, Réaumur, etc., soit que ces espèces fussent absentes de sa région.

En revanche, des animaux qui ne sont pas des insectes y ont leur place, de sorte que par moments l'œuvre s'élargit aux proportions d'un bestiaire: le Renard, la Taupe, le Mulot, la Chouette, la Pie-grièche, la Huppe, la Mésange, l'Hirondelle, le Moineau — le Léopard, le Crapaud, l'Epinoche — des mollusques terrestres: Escargot, Arion, Bulime, etc... Fabre qui connaissait leurs mœurs à tous « comme le fond de sa poche » (1), les a fait figurer tout au moins comme comparses dans son drame.

Nous avons vu aussi, au chapitre précédent, la Plante contribuer largement au décor. Fabre consacre aux plus typiques espèces des digressions descriptives qui jettent beaucoup d'agrément et de variété dans la geste des Insectes. C'est ainsi qu'on trouve condensée avec pittoresque, l'histoire de la Sauge sclérée (IV. 147), du Chardon (VII. 63), du Fragon ou petit-houx (VII. 236), du Genêt (*ibid.*), du Concombre d'âne (IX. 47), de l'Euphorbe (IX. 370), de la Drave (X. 208), etc... Ces morceaux sont autant de poèmes où la beauté du style hausse les plantes des collines sérignanaises presque au niveau des héros animaux. C'est un épisode attrayant que celui qui narre l'aventure du Chou, remarqué par l'homme préhistorique et obéissant depuis lors à toutes nos suggestions (2). Les prodigalités d'un cerisier fournissent le thème d'une méditation lucrétienne sur l'économie de la Nature (V. 362). Quatre chapitres du VIII^e volume glorifient le Térébinthe non moins que son hôte le Puceron. Saint François d'Assise, dit-on, étendait sa charité jusqu'aux plantes; Fabre de même leur témoigne une sollicitude qui se traduit par des expressions comme « mon térébinthe familial » (VIII. 179) et même des apostrophes « ô mon bel arbre ! » (V. 362).



Pascal a dit qu'« à mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux ». D'un certain point de vue, cette vérité s'élargit encore, transposée dans le domaine de la nature. L'infinité variété des êtres, que le vulgaire remarque à peine et confond, offre à l'observateur une richesse prodigieuse de types distincts. Tel fut le lot de Fabre: dans le monde des bêtes et des plantes, admirable déploiement de formes et de vie, il a démêlé des caractères, des physionomies et tous les comportements imaginables. Ainsi les *Souvenirs* font défiler

(1) Les *Auxiliaires*, p. 266.

(2) Les *Merveilles de l'Instinct chez les Insectes* : La Chenille du Chou (*Souv.* X^e série).

devant nos yeux étonnés des centaines de créatures qui sont pour nous autant de nouvelles connaissances. Mais, pris littéralement, le mot de Pascal ne présenterait aucun sens, appliqué aux animaux inférieurs. Chez eux, seules les espèces ont un relief accusé; car l'individu est dénué de personnalité et ne fait que répéter les gestes immémoriaux. Dans aucune race d'insectes, il n'existe d'individu qui se différencie nettement de ses congénères par quelque trait de caractère, par des besoins plus intenses, des passions plus fortes, des aptitudes plus étendues. N'espérons pas voir surgir chez eux un novateur ni un réformateur. Une Cigale de l'Harmas ne chante pas autrement que celles qui charmaient Socrate sur les bords de l'Ilissus, nos Abeilles des Alpes ne font pas un autre miel que leurs grand'mères de l'Hymette, nos Ephémères remplissent leur courte vie exactement comme celles de l'Hypanis. Si ce n'est plus la bouse du Boeuf Apis qu'exploite le Scarabée sacré, il roule toujours sa sphère identiquement, et ressemble à ses ancêtres mieux que les Fellahs et les Coptes d'aujourd'hui ne rappellent les sujets de Chéops ou de Sésostris. Cette remarque est importante, car elle nous conduit à une conséquence inattendue. L'anonymat de l'individu, la fixité de l'espèce, la généralité de tout acte accompli par un insecte, confèrent aux *Souvenirs* une vérité permanente. Un Calicurgue de Fabre est déjà, dès maintenant, « tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change ». La Mante, par lui, est et restera à jamais une personne. Les héros de Fabre se trouvent avoir la vérité classique, abstraite en même temps que concrète, « éternelle » et « universelle »; leur physiologie et leurs mœurs sont représentées dans les *Souvenirs* d'une manière pour ainsi dire « absolue ».



Semblable aux primitifs faiseurs d'épopée dont l'imagination hyperbolique grandissait le siège de Troie ou l'engagement de Roncevaux, décuplait les forces d'un Achille et d'un Roland, Fabre a grossi la vision que lui offrait son monde minuscule et l'a haussée jusqu'à nos proportions humaines. Le procédé se justifie, s'il est vrai qu'on doit savoir philosophiquement « oublier les grandeurs relatives et reconnaître l'amorcelement cyclopéen dans une pincée de terre » (VIII. 151). Il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente, disait le Micromégas de Voltaire. Fabre a eu pleinement ce sens du relatif; et pas seulement par besoin d'une optique grossissante: mais surtout par dilatation spontanée et enthousiasme de poète. Esprit ardent, impérieux, il ne s'est abaissé jusqu'à l'insecte qu'après l'avoir élevé de plusieurs degrés vers lui-même. Fabre aspirait de toute son âme à la noblesse et à la grandeur. Autant qu'un La Fontaine, il était capable « d'élever les petits sujets jusqu'au sublime ». Ce besoin d'idéaliser s'est traduit en ses biographies d'insectes par une tendance à l'ennoblissement et à la surélévation. Rien ne lui paraissait négligeable dans la vie de ses héros; tout prenait à ses yeux de l'importance, non seulement chasses, tribulations, amours, maternités, mais même des banalités, l'acquisition d'un logis, la manière de manger ou de dormir et tout ce qui concernait

leur chétive existence. Le vulgaire hausse les épaules quand on lui parle d'insectes : mais le poète sait qu'ils ne sont pas indignes de l'épopée :

« Penché comme l'Histoire au-dessus de deux princes,
Il a vu s'affronter ces obscurs champions...
Le Pompile attaquant tout seul la Tarentule
Est grand comme Roland ou Vercingétorix... » (1)

Tous les événements de la vie entomologique sont rapportés avec cette emphase inconsciente et prestigieuse. Prenons pour premier exemple les parades des insectes : Fabre ne les voit pas comme de bestiales unions, mais comme des cérémonies pleines d'éclat, des noces célébrées au milieu de circonstances et dans un décor romanesques. Le Scorpion courtise la Scorpionne un jour d'orage : « ils sont sortis, dominés par l'ivresse de la parade qu'exalte l'ivresse de l'orage ; ils se sont convenus, et les voici en marche solennelle au fracas du tonnerre » (IX. 336). Croirait-on qu'il s'agisse d'Araignées dans ce couple que viennent d'atteindre les flèches de l'Amour ? « Maintenant ils sont face à face, elle immobile et grave, lui tout agité... » (IX. 144). Les noces du Grillon avec la Grillonne se célèbrent « sur le seuil du logis de la belle, en cette esplanade sablée, en cette cour d'honneur qui précède l'entrée » (VI. 255). Fabre vient d'ouvrir un terrier de Scarabées dont l'ampleur le surprend : « L'ample et luxueuse pièce a été, sans doute, la salle de noces ; le mariage s'est consommé sous la grande voûte, à l'édification de laquelle l' amoureux a concouru... » (V. chap. III). Qu'on pèse chacun des mots dans cette dernière citation : il n'en est pas un qui ne soit un typique échantillon de l'hyperbole épique. Or, cette grande salle, cette impressionnante rotonde, ce n'est en réalité qu'un trou « à y loger le poing » (I. 62) tels que sont tous les gîtes d'insectes. Mais « le grand silence de l'ombre hypogéenne » comme dit Maeterlinck (2) et les choses mystérieuses qui s'y passent, ont toujours le don d'exalter l'imagination de Fabre. Les galeries profondes percées dans un talus représentent à ses yeux « la cité séculaire de l'Anthophore aux pieds velus » (III. 207). Le terrier du Sphex devient un château dont le propriétaire « agrandit le portail d'entrée, égalise le seuil, consolide le cintre » (I. 164). Le nid d'un Bousier femelle ne tarde pas à être qualifié de « gynécée » (V. 122), celui d'un Bolbocère, de « crypte » (VII. 412), une demeure de Grillon finit par atteindre aux proportions d'un « tunnel de cyclope » (VI. 237). La modeste habitation de la Clotho sous une pierre est un « manoir » (IX. 233), le réduit où s'est enfermée une Araignée solitaire a toutes les apparences d'un « cloître à couloirs voûtés » (IX. 215). Les mots « donjon », « acropole », « bastion », servent fréquemment à désigner de simples observatoires d'insectes ; les Lycoses viennent « s'accouder sur les créneaux de leur castel » (IX. 11). Une toile d'araignée à ras du sol s'embellit en « vélarium tendu entre des chaumes » à moins que ce ne soit une « tente imitée de celle de l'Arabe » (II. 222).

Le procédé est constant et le lecteur finit par s'adapter à ce changement d'échelle. Une taupe crevée est appelée « monstrueux cadavre », car il importe maintenant de la voir avec les yeux du Nécrophore (VI.127).

(1) Edmond Rostand : *Fabre des Insectes*, sonnets IV et V.

(2) Annales Politiques et Littéraires, 2 avril 1911, M. Maeterlinck : *J.-H. Fabre et son Œuvre*.

Des Saprins happent les asticots nageant dans la sanie d'une couleuvre pourrie : important événement, vraie pêche miraculeuse : « très affairés, allant et revenant dans les parties encore à sec, ils escaladent les écueils, les promontoires que forment les plis du reptile... Sur tous les points du littoral ainsi se pratique la pêche aux asticots... » (VIII. 277).

Dans la cité des Guêpes, les malades et les mourantes sont « trainées aux gémonies » (VIII. 335). Les jeunes Araignées pratiquent la « chasse à courre » (IX. 11-225). Une larve de Bembex observe « jeûne et vigile » (III. 317). L'Epeire qui a fini sa toile la signe, et elle la signe en latin : « Fecit une telle » (VIII. 377). Les Processionnaires ont pour devise « Laboremus » (VI. 340).

Le lecteur qu'amuse ces métaphores et hyperboles en trouvera, dans notre troisième partie, un grand nombre d'autres exemples, avec des comparaisons, des périphrases, des allusions mythologiques, etc., dont Fabre possède un **magasin inépuisable** ; ces brillantes figures achèveront de montrer jusqu'à quel point il eut le don de l'élévation épique.

C'est un don qui manqua à ses prédécesseurs en entomologie au pondéré Réaumur, à Latreille, à Lacordaire, etc. Léon Dufour l'eut incontestablement ; mais si Fabre en déroba le secret à quelque prédécesseur, son premier modèle fut assurément La Fontaine ; on se rappelle comment La Fontaine seigneurisait le rat du titre de Messire Rat, faisait sonner à un moucheron la charge et la victoire, qualifiait de Louvre l'autre du lion, etc. Michelet a aussi sa part d'influence avec son livre sur les Insectes où il leur prête des discours à la Tite-Live et dramatise toute leur existence. Nous verrons plus loin que Toussenel n'a pas été sans communiquer la verve de ses « zoologies passionnelles » à l'auteur des *Souvenirs*. Mais par-dessus tout, c'est à son propre tempérament d'aède et à son imagination enthousiaste que Fabre a dû de hausser ses héros jusqu'à l'épopée.

VII

UNE APOCALYPSE DE LA NATURE

Les théoriciens de l'épopée ont donné cours à cette opinion que le genre réclame le « merveilleux », c'est-à-dire le surnaturel, comme un élément essentiel. Il n'y a pas d'épopée sans merveilleux, ont affirmé Boileau, le P. Le Bossu, l'abbé Batteux, Voltaire, Chateaubriand; effectivement, depuis le Mahabharata jusqu'à la *Fin de Satan* de Victor Hugo, le surnaturel n'a pas cessé d'être l'âme de ces vastes compositions. Ce fut d'abord la force du sentiment religieux qui le produisit; pour le vyâsa, l'aède, le trouvère, les interventions divines étaient loin d'être des machines conventionnelles: Valmiki croyait aux incarnations de Vichnou, Homère à celles d'Aphrodite et d'Athéna, l'auteur du Roland à ses apparitions d'archanges. Plus tard, avec le progrès des civilisations, le merveilleux perdant de sa spontanéité, se réduisit à l'application de recettes: on eut les épopées artificielles, et le genre déclina à proportion que les poètes devenaient plus sceptiques.

Il n'est pas sans intérêt de trouver chez notre Homère des Insectes un merveilleux authentique; non pas les vains prestiges d'une mythologie ni les froides figures de l'allégorie, mais un merveilleux nouveau, seul admissible pour des modernes, essentiellement métaphysique. Quand le sentiment religieux atteint à son plus haut degré de hauteur et de pureté, le croyant identifie Dieu à la puissance mystérieuse du Destin, dont l'action s'opère sous le voile des Lois éternelles. Le Dieu inconnu, dont la science éprouve toujours davantage l'existence à mesure que défailtent systèmes et hypothèses, est aussi celui qui remplit les *Souvenirs* de ses interventions plus décisives que toutes celles de Vichnou ou de Jupiter. Cause des causes, Intelligence souveraine dont nous ne comprenons ni la pensée, ni les buts, il a monté tout au commencement les mécanismes des instincts. Le Maître du monde a réglé les mouvements des astres, mais n'a pas dédaigné de conduire les destinées de la « plèbe insecte ». Quand le Pompile opère les centres nerveux de la Tarentule, quand le Scarabée conglobe en sphère les vivres de sa larve, et que le Ver du Capricorne prévoit ses futurs besoins d'insecte parfait, c'est le Dieu caché, la Raison universelle, qui, agissant en l'absence de l'âme consciente, produit ces étonnants effets de l'instinct. Telle est l'idée qui rayonne des *Souvenirs* comme un jet de lumière. Fabre ne s'est pas arrêté à la seule narration des faits; convaincu de l'enchaînement supérieur des choses qui, comme dit Bossuet, de toutes les histoires forme une seule histoire, il a fait tourner la totalité de son œuvre autour d'une affirmation métaphysique. Le livre surgit avec la majesté et le pathétique des œuvres religieuses, des apologies passionnées;

il y gagne un intérêt poignant et profondément humain que n'ont point les traités d'entomologie ordinaires. « Est-il un plus bel objet, plus grand, plus convenable à un génie presque divin, que de montrer dans un long ouvrage... tout l'univers qui se remue sous les yeux et dans la main de l'Etre suprême? » (1). Le merveilleux de cet immense poème épique vient de là et n'est pas autre chose que l'intervention secrète de Dieu dans les choses d'ici-bas, intervention représentée par Fabre sous la seule forme qui puisse émouvoir un public du XX^e siècle: avec toute la discrétion et la déférence religieuses qui s'imposent aujourd'hui plus que jamais ; et cependant hardiment et dramatiquement, dans les prouesses admirables que la Sagesse transcendante fait accomplir aux Insectes.



Gardons-nous d'ailleurs de prendre pour une idée neuve et géniale ce qui n'était que de la fidélité à une vieille tradition. Depuis quelque temps les insectes avaient la charge hautement honorable de témoigner en faveur de la religion naturelle : dans le *Traité de la Connaissance de Dieu*, de Bossuet ; dans celui « de l'Existence de Dieu » de Fénelon ; dans les *Entretiens Métaphysiques* de Malebranche ; dans le poème de *La Religion* de Louis Racine (1742) ; dans la *Contemplation de la Nature*, du protestant Charles Bonnet (1764) ; et en d'assez nombreux ouvrages de seconde main, tels que l'*Explication littérale de l'ouvrage des six jours*, de Duguet (Bruxelles, 1731), le *Spectacle de la Nature*, de l'abbé Pluche (1732), l'*Existence de Dieu démontrée par les Merveilles de la Nature*, de l'abbé Bullet (1768), etc., on faisait admirer comme autant de preuves de l'ubiquité et de la sollicitude de Dieu les instincts de ces très petits animaux, pourtant extérieurement si imparfaits, « dont la figure est laide et ne paraît qu'ébauchée ». Il parut même une *Insectotheologia* de l'Allemand Lesser (Francfort, 1738) dont le succès fut assez considérable pour qu'un traducteur, Lyonnet, la jugeât digne d'être offerte en français sous le titre de *Théologie des Insectes*, ou *Démonstration des Perfections de Dieu dans tout ce qui concerne les Insectes* (Paris, 1748). La prescience des instincts n'y était pas seule alléguée, mais aussi l'harmonie de la structure, l'adaptation des organes, le rôle des ravageurs, l'utilité directe de plusieurs espèces, etc. Lesser voyait même, dans le splendide coloris de certains Scarabées ou Longicornes, dans l'art déployé sur les ailes des papillons, une preuve de plus et nullement négligeable de la divine esthétique.

Plus récemment, du temps même de Fabre, avait été publiée encore une *Théologie de la Nature* (1852) de H. Straus-Durckheim, qui reprenait, avec des développements, et un appareil plus scientifique, l'essentiel de l'ouvrage de Lesser. Et, en 1870, un petit livre de Victor Rendu sur les *Mœurs pittoresques des Insectes* commentait d'un bout à l'autre ce texte de l'Imitation: « Il n'est pas de créature si petite et si méprisée qui ne nous montre la bonté de Dieu ! »

(1) Abbé Batteux, *Principes de Littérature*, t. II, art. 3^{me} de l'Epopée, VI.



Hachet-Souplet, croyant dévoiler le secret de cette âme ardente, n'a pas craint de dire que Fabre avait « compliqué à plaisir les instincts pour satisfaire son rêve d'une création indéchiffrable » (1). Fabre aurait exagéré le contraste des intuitions et de l'automatisme des insectes pour se donner la joie sublime de voir, comme les premiers hommes, un Dieu présent, sans cesse mêlé aux moindres choses de ce monde et présidant à leurs destins. Ce monde physique que lui offraient les réalités sensibles ne le contentant pas, il y aurait mis irrésistiblement du mystère. « Il est consolidé dans sa foi, ajoute Hachet-Souplet, par tout ce qui lui paraît inexplicable sans la constante et directe intervention de Dieu. S'il observe, il semble que ce soit pour chercher des problèmes insolubles plutôt que des explications » (2). Du point de vue scientifique, l'accusation a pesé lourdement sur Fabre; il fut de mode pendant quelque temps, de répéter avec la plupart des biologistes, surtout avec MM. Edmond Perrier, Rabaud, Picard, etc. que « les faits sont beaucoup moins extraordinaires que ne le croyait Fabre » ; épineuse question qu'il y aura lieu d'étudier dans un chapitre ultérieur. Ce qu'il y a de certain, c'est que Hachet-Souplet, dans sa formule, met en lumière avec clairovoyance tout ce qu'il y avait en Fabre de poésie religieuse, de passion métaphysique, de nostalgie de Dieu. Son imagination romanesque avait besoin des prestiges d'une Nature miraculeuse. Nul esprit ne fut plus religieux, si vraiment la religion, suivant la définition qu'en donnait le sculpteur Rodin, est « le sentiment de tout ce qui est inexplicable et sans doute inexplicable dans le monde... l'adoration de la Force ignorée qui maintient les lois universelles et qui conserve les types des êtres » (3). Fabre s'enivra de cette religion naturelle, il y puisa de grands contentements intellectuels et des exaltations qui lui donnaient le puissant frisson du sublime. La religion naturelle, dans laquelle seule les romantiques eurent vraiment foi, était indéfiniment susceptible d'élargissement et de transformation, et cependant elle n'était pas sans avoir ses « dogmes » : il fallait croire à un Dieu tout intelligence et bonté, créateur, esthète, géomètre, etc. ; il fallait admettre l'harmonie préétablie, l'unité de plan, l'eudémonisme, etc. Fabre admit tous ces points et s'en inspira strictement dans l'espoir de pénétrer la nature jusqu'au cœur. Il crut sincèrement que les insectes, ainsi que des hiéroglyphes symboliques, enveloppaient dans leurs complications la vraie théologie tout entière; et il se mit en devoir de les déchiffrer avec autant de patience que d'enthousiasme. Il vécut ainsi d'une vie enchantée, s'étant de lui-même placé au sein de ce merveilleux dont il avait un impérieux besoin. Dieu fit résonner au fond de l'âme de Fabre une musique enivrante pareille à cette harmonie des sphères qu'entendait Platon.



Jeune homme, et bien avant que l'entomologie ne lui apportât ses transcendantes révélations, il avait déjà connu des états d'exaltation mystique. Dans une ode composée à dix-huit ou dix-neuf ans, on le voit jurer

(1) Hachet-Souplet, *La Genèse des Instincts*, p. 12.

(2) *Id. ibid.*

(3) A. Rodin : *L'Art*, Entretiens réunis par P. Gsell (Paris, 1911) page 233.

de consacrer sa lyre à la glorification du Seigneur: les vers en sont marqués du signe de la foi et annoncent une âme quasi inspirée et sacerdotale; soulignons la ferveur des deux derniers quatrains, où le jeune poète accepte d'être foudroyé s'il oublie un jour sa mission :

« Et si jamais, Seigneur, dans mes chants je t'oublie,
« Si je cesse jamais de louer ta grandeur,
.....
« Sur ma tête répands le feu de ta vengeance,
« Que mon bras consumé se dessèche à mes yeux... » (1).

« Cette première profession de foi apparaît singulièrement prophétique », fait remarquer M. Pierre Julian (2). Et en effet Fabre tiendra parole ; son programme et sa destinée sont vraiment contenus dans cette prière de 1842 : la pensée, l'adoration de la Divinité régneront sur la totalité de son œuvre. Son poème d'*Arithmos* écrit en Corse une dizaine d'années plus tard, continue d'attester le même idéal, les mêmes convictions : c'est un chant d'une force et d'une logique newtonienne, en l'honneur de la mathématique divine, « clef de voûte de l'Univers » ; plusieurs strophes toutes bibliques y célèbrent Dieu créant le monde dans le vide :

« Le Puissant a mesuré l'espace
« Dans le creux de sa main
« Le vide
« Etait là, noir, béant, insatiable, avide ;
« Mais il ouvre sa droite, et le vide est comblé » (3).

Nous voyons donc dès le début un Fabre spiritualiste de tempérament, éperdument religieux, voulant et proclamant Dieu de toutes ses forces. Il est tout préparé pour avoir son Pathmos.



En 1841, l'éminent entomologiste Léon Dufour avait publié un intéressant mémoire sur les mœurs d'une guêpe solitaire, le *Cerceris bupresticide* (4). Il avait trouvé dans le terrier de cette guêpe des Buprestes emmagasinés en vue de la larve, immobiles et « décidément morts », mais d'une extraordinaire fraîcheur de conservation. « Non seulement ces Buprestes conservaient toute la fraîcheur de leur coloris, mais ils avaient les pattes, les antennes, les palpes et les membranes qui unissent les parties du corps parfaitement souples et flexibles ». Dufour crut que la guêpe les avait préservés de la corruption ainsi que de la dessiccation par une liqueur préservatrice, un venin aux surprenantes vertus antiseptiques.

(1) *Poésies Françaises et Provençales*, Invocation, p. 1.

(2) P. Julian : *Les Poésies inédites de J.-H. Fabre*, dans les *Annales de l'Ecole Palatine d'Avignon*, 1923, n°s 9 et 10.

(3) *Poésies Françaises*, *Arithmos*, p. 22. Le passage est reproduit presque textuellement dans *La Terre*, p. 122.

(4) *Annales des Sciences Naturelles*, 1841, p. 354 et suiv. : Léon Dufour : *Observations sur les métamorphoses du Cerceris bupresticide et sur l'industrie et l'instinct entomologique de ces hyménoptères*.

Ce mémoire tomba sous les yeux de Fabre vers 1854. Il eut l'intuition qu'il s'agissait d'autre chose. Tout récemment, pour sa licence ès sciences naturelles, il avait fait des études d'anatomie et de physiologie ; il avait dû s'informer des expériences de Magendie, de Flourens et de Claude Bernard sur le cervelet, siège des forces coordonnatrices du mouvement ; sur les propriétés du bulbe rachidien ; sur le « point unique et circonscrit » dans la moëlle épinière, dont Flourens faisait dépendre les fonctions vitales. L'année précédente (1853), Claude Bernard avait obtenu le grand prix de l'Académie des Sciences pour ses travaux sur les nerfs moteurs. On s'explique dès lors que Fabre ait songé immédiatement à résoudre le problème de Dufour par la physiologie du système nerveux. Les Buprestes n'étaient pas morts, mais seulement paralysés, et cette paralysie devait résulter de coups d'aiguillons donnés à certains centres ganglionnaires. Il réussit à assister à l'opération : au Chemin creux de la Légue, près de Carpentras, vivait une colonie de magnifiques *Cerceris*, d'une espèce plus grosse et plus rare que les bupresticides de Dufour, et qui faisaient leur proie de Charançons de grande taille, les *Cléones*. Fabre vit les hyménoptères darder leur stylet juste à l'endroit des ganglions moteurs (I. chap. V). Quel maître mystérieux leur avait dicté cette méthode infailible ? Comment ces insectes, bornés sous tant de rapports, avaient-ils appris à assurer à leurs larves des proies en même temps inanimées et vivantes ? et à obtenir ce résultat en lésant les nerfs entre tous essentiels à la motilité ? Fabre conclut à une inspiration sublime et surnaturelle. « Vainement on s'efforceraît de ne voir là que des concordances fortuites ; ce n'est pas avec le hasard que s'expliquent de telles harmonies » (I. 92). Le *Cerceris* lui avait apporté une preuve palpable du transcendant qui régit en ses moindres parties la machine du monde ; à partir de ce jour, il fit la théologie de l'instinct.

Passant aux autres guêpes prédatrices, il constata que celles-ci, tout comme le *Cerceris*, pratiquaient la paralysation, mais en conformant leur méthode opératoire aux modalités, variables selon les proies, de la structure nerveuse. La Scolie pique en un seul point la larve de Cétone, chez qui le système nerveux est concentré comme chez le *Cléone*. Mais le *Sphex* donne trois coups de dard à ses grillons ; car ici il y a trois ganglions distants les uns des autres. Le *Pompile* ou *Calicurgue* opère les crochets venimeux de sa Tarentule, précaution utile, avant de la poignarder au céphalothorax, où les ganglions moteurs rassemblés sont lésés ensuite d'un seul coup. Qu'était-ce que cette science infuse qui dictait avec précision selon chaque cas les points où il fallait frapper ? Un jour, en compagnie d'un ami qui était peut-être l'illustre Stuart Mill, il assista sur le plateau des Angles à la paralysation d'une Chenille par une *Ammophile*. L'*Ammophile*, comme instruite que chaque anneau du corps de la Chenille renfermait un ganglion actif, les piqua tous successivement. Dans ces multiples piqûres si savamment distribuées, tous deux virent « une des plus éloquentes révélations de l'ineffable logique qui régent le monde ». Et remués à fond par cette brusque apparition du divin, ils sentirent rouler sous leur paupière « une larme d'indéfinissable émotion » (I. 255). C'est ainsi que des hommes du XIX^e siècle, des savants d'un siècle positiviste, furent admis un instant à communier avec l'Infini et, modernes visionnaires, se prosternèrent sur ce petit Sinaï des Angles, devant l'Eternel.

L'art des savants paralyseurs leur vient « de la science universelle en qui tout s'agit et tout vit » (III. 259). Qu'on n'aille pas alléguer un ancien apprentissage : le premier *Calicurgue* qui « larda le Scorpion

houiller » dut savoir d'emblée la tactique : supposons une hésitation, un faux mouvement, et c'était fait de lui et de sa postérité. Tous les insectes vinrent tour à tour apporter leur témoignage métaphysique. Les conserves des Bousiers, amassées selon les principes d'une géométrie supérieure, parlent d'une « harmonie régissant l'ensemble des choses sous l'œil d'une Intelligence qui, sachant tout, a tout prévu » (VI. 100). L'Odynère lève toutes les difficultés qui menaceront ses larves : sa prévoyance confondrait l'esprit si une Intelligence ne fulgurait derrière ! (II. chap. VI). Or toutes ces précautions et dispositions si admirablement prises par les insectes sont pour une postérité qu'ils ne verront ni ne connaîtront. Ici mieux que partout ailleurs éclate le mystérieux Commandement qui perpétue la vie.

Fabre a remarqué aussi que l'instinct ne dépend pas des organes, Des Hyménoptères peuvent être céramistes comme les Scarabées, en dépit de leurs différences de formes ; inversement des Anthidies, aussi pareils de forme que le sont entre elles des gouttes d'eau, peuvent avoir des métiers différents et comprendre une corpora­tion de « résiniers » et une corpora­tion de « cotonniers ». « L'esprit souffle où il veut » (IV. chapitre IX). Les plus humbles et les plus obtus des Insectes dépendent d'un « ordre préétabli ». Moins un animal semble capable de penser à cause de l'infériorité de ses organes, plus à la vue des actes de sagesse et de prévoyance qu'il accomplit, on doit croire que quelqu'un a pensé pour lui. Comment fait la larve du Capricorne, nue, aveugle, sourde, la plus bornée des créatures, pour deviner les conditions de vie où adulte elle se trouvera ? et sous quelle inspiration s'y prépare-t-elle avec tant de sûreté ? (IV. 329). Qu'est-ce qui dirige les larves entomophages dans leur savante méthode de consommation ? elles respectent longtemps les viscères essentiels de la proie, afin d'y maintenir le plus tard possible un reste de vie (III. chap. II.). Quel commandement mystérieux pousse le jeune Rhynchite à percer le noyau de sa prunelle, à la recherche d'une amande dont sa mère n'eût point voulu, elle qui ne consommait que la pulpe ? (VII. ch. XIII). Ces manifestations d'une lucidité prophétique se répètent par centaines d'exemples dans les *Souvenirs* : il est vraiment inutile d'en énumérer d'autres ; le lecteur n'a qu'à prendre l'ouvrage pour le constater : chaque biographie tend à cette démonstration, que l'instinct est « l'infail­lible inspiration du Père de Toutes choses » (1), qu'il est « une logique inconsciente, mais infail­lible, parce qu'elle est à tout jamais réglementée par l'universelle raison » (2). « L'instinct est inscrit dans le code primordial de la vie » (VII. 181). Il y a eu une « distribution des instincts » (VII. 231). « Puisqu'il faut des Araignées aux Pompiles, de tout temps ceux-ci ont possédé leur patiente astuce et les autres leur sottise audace » (II. 232). L'insecte « obéit, passif, à une logique supérieure ; il obéit, non moins inconscient de son art que ne l'est la matière cristallisable quand elle assemble dans un ordre exquis, ses bataillons d'atomes » (VIII. 46). C'était déjà ce que disait le dogmatique Bossuet dans un chapitre de sa *Connaissance de Dieu*, véritable petit traité de psychologie animale dont Fabre a ressuscité toutes les idées : les animaux « agissent, non par une raison particulière, tardive et trompeuse, mais par la raison universelle dont le coup est sûr » (3). Or, Bossuet avait emprunté cette idée à Saint Thomas : « Une secrète raison dirige tous ces mouvements ; mais cette raison est en Dieu ; ou plutôt, cette raison, c'est Dieu même... C'est pourquoi, quand les animaux montrent

(1) *La Plante*, p. 260.

(2) *Les Auxiliaires*, p. 173.

(3) Bossuet, *Traité de la Connaissance de Dieu*, V. 4.

dans leurs actions tant d'industrie, Saint Thomas a raison de les comparer à des horloges et autres machines ingénieuses, où toutefois l'industrie réside, non dans l'ouvrage, mais dans l'artisan » (1). Fabre nous renvoie donc à plusieurs siècles en arrière ? L'Homère des Insectes prenait donc ses héros pour des animaux-machines ? Écoutons en effet : « Ces merveilleux anatomistes, dit-il de ses transcendants Sphégiens, ne savent rien de rien, pas même à quoi serviront leurs opérés. Artistes supérieurs en tuerie, en paralysie, ils tuent, ils paralysent quand l'occasion est bonne... Leur talent, qui laisse notre savoir confondu, n'a pas ombre de conscience de l'œuvre accomplie » (IV. 262). Il n'y a pas de doute : Fabre ressuscite ici la théorie thomiste. Les insectes lui étaient apparus comme dominés par d'inflexibles lois, des lois leur imposant des actes qui excluaient toute innovation personnelle. Il avait remarqué que ces actes se succèdent dans un ordre rigoureux et irréversible. La bête ne peut ni s'arrêter ni se reprendre : quand le Sphecx a besoin d'une proie pour sa larve, toutes les phases de la recherche, de l'attaque et de l'enmagasinement se déroulent automatiquement (IV. 51. 262). Quand le Chalicodome a maçonné une cellule renfermant son œuf, qu'on détériore, qu'on viole cette cellule sous ses yeux : il n'y sera fait aucune réparation : le travail achevé, l'insecte ne s'en occupe plus, s'en détache au point de le regarder sans comprendre (II. chap. X.). On extrait du nid d'un prédateur son œuf et sa proie et on les dépose devant lui : il ne fait rien pour les remettre en sûreté ; mais il clôture diligemment le terrier vide. Un insecte qui vient d'éclore sous terre et sait percer pour sa délivrance un gros tampon d'argile, s'arrêtera devant une mince feuille de papier, obstacle non prévu par l'instinct.

Ainsi, une force aiguillonne l'animal et le pousse inexplicablement à accomplir des actes qui le dépassent : tout est réglé d'avance : à l'origine, une Puissance supérieure a tracé et arrêté pour chaque race un plan de vie spécifique. Quand le *Cerceris* opère son Cléone avec une sûreté de chirurgien, il ne fait qu'obéir à un Ordre donné à son primordial ancêtre et transmis à travers les temps. L'ancêtre reçut au Commencement une révélation directe, et depuis lors le petit peuple a ses Tables de la Loi : de jaillissantes intuitions le renseignent sur tout ce qu'il doit faire.



Fabre a conclu son quatrième volume par une citation d'Anaxagore qui formule l'esprit de son œuvre : *Νοῦς πάντα διεκόσμησε* (IV. Fin) Il répète cette vérité à toute occasion : « Au lieu de matagroliser en son entendement des concepts tortueux », combien il est plus simple et surtout plus véridique de dire : « Un ordre souverain régent la matière » (VII. 210). Ou bien il emprunte la citation équivalente de Virgile : *Mens agitat molem* (IV. 177 ; VII. 191). « Le mécanisme de l'univers est, croyez-le bien, savamment arrangé... une sagesse infinie en a disposé les détails » (2). Fabre est passionnément finaliste. Tous les actes des insectes, même les plus insignifiants, lui paraissent dignes d'intérêt et susceptibles d'explication. « Vétilles, tout cela ! Non, s'il vous plaît, mais grandes choses, nous parlant des soins infinis qui président à la conservation des moindres, nous témoignant d'une logique régulatrice des moindres

(1) Bossuet, *Traité de la Connaissance de Dieu*, V. 2.

(2) *La Terre*, p. 92.

détails » (VII. 122). Dans ses manuels scolaires, il met en garde la jeunesse contre les partis-pris des athées. « Vous trouverez plus tard, mes enfants, vous ne trouverez que trop de gens disant : ce monde est le produit du hasard, aucune intelligence ne le règle, aucune providence ne le conduit... Plaignez-les ! ce sont des cerveaux malades » (1). Les *Souvenirs*, sur le même ton véhément, répètent cette protestation de volume en volume. « Le hasard ! refuge commode. Je hausse les épaules lorsque je l'entends invoquer » (III. 61). « Le fortuit n'a rien à voir dans la genèse des instincts » (IV. 166), etc. Passons au dernier volume : même impatience dès qu'on invoque le hasard. « Le devis de la charpente animale serait-il sans logique, sans prévoyance ? Disposerait-il la structure aveuglément, au hasard du conflit des choses ? Chassons cette sottise idée » (X. 213).

Peu importe d'ailleurs que nous ayons égard à la chronologie de la composition. Nul n'a moins évolué que Fabre. Nous verrons plus loin qu'il a pu chercher parfois avec une anxiété pathétique et connaître les atteintes du doute ; son spiritualisme a chaque fois triomphé. Trois quarts de siècle d'intense vie intellectuelle n'ont fait que l'incliner davantage du côté des vœux de son cœur. « Plus je vois, plus j'observe, et plus cette Intelligence rayonne derrière le mystère des choses », écrivait-il à l'âge de cinquante-sept ans (II. 103). A quatre-vingt-sept ans, il le redit avec une concision énergique à Jean Richepin qui lui demandait s'il croyait réellement en Dieu : « Je ne crois pas en Dieu : je le vois » (2). Réponse de déiste enthousiaste et de visionnaire, que les épreuves d'une vie entière n'avaient pu ébranler dans sa foi ni refroidir dans son prophétisme.



Le Dieu que la nature lui révélait avec une telle force était le Dieu du Vicaire Savoyard et de la religion naturelle : Celui que la majeure partie de l'humanité reconnut et vénéra, jusque dans les erreurs du polythéisme et les étroitesse des dogmes, celui des Physiciens Grecs, de Socrate, de Cicéron, comme de Bossuet, de Voltaire et de Cuvier. Il apparut à Fabre tour à tour sous les aspects du Créateur, de la Providence, du Grand Mathématicien, de l'Alchimiste, de l'Esthète, etc. Mais laissons ici vaticiner le voyant, le Prophète de la Nature.

« Une intelligence souveraine a médité le plan de l'Univers » (3). L'univers a jailli de la « Pensée créatrice, d'où toute chose s'épanche en flot intarissable » (4). « Que notre confiance soit entière en Celui par qui la Terre, au commencement des choses, fut établie sur ses brûlantes bases et enveloppée de l'écharpe du firmament » (5). Les plus petits détails ont fait l'objet de devis minutieux : « L'aile d'un criquet, somptueuse dentelle émergeant d'un étui mesquin, nous parle d'un Architecte, auteur des plans sur lesquels travaille la vie... Il y a un plan prototype, un devis idéal qui impose à chaque atome emplacement précis » (VI. 317).

(1) *Botanique*, p. 180.

(2) Ed. Maynial. *La Vie de J.-H. Fabre*, p. 118. Cf. la Réponse Populaire du sud-est, n° du 15 juillet 1924 : *A propos de J.-H. Fabre, une parole et un Document*, par L. Manent (reproduisant une lettre de l'abbé Germain, curé de Sérignan en 1910, concernant l'anecdote rapportée ci-dessus).

(3) *Aurore*, LXIV, p. 252.

(4) *Botanique*, LVIII, p. 169.

(5) *La Terre*, p. 91.

Comment un tel panégyriste du Créateur n'eût-il pas fait ses délices de la Genèse, cette épopée de la création, d'un « sublime laconisme » ? (1). Le Docteur Legros raconte que, dans ses dernières années, il se la faisait lire souvent (2). Selon lui, l'historien sacré avait devancé « de trente-cinq siècles les déductions de la science » (3). Mais surtout, dans le magistral récit de Moïse, il voyait, pour son œuvre à lui, comme une garantie de noblesse et d'excellence.

Le créateur de l'univers en est aussi pour Fabre la Providence générale et particulière. La Providence générale d'abord. L'Intelligence « sachant tout, a tout prévu » (VI. 100). Elle fait régner l'équilibre et l'harmonie dans le désordre même. Les *Souvenirs* en multiplient les preuves : l'Ammophile abonde quand sa proie abonde ; si celle-ci se fait rare, paraît menacée d'extermination, l'ennemi subit à son tour une éclipse. « Semblable rythme de prospérité et de décadence est l'immuable loi qui règle les proportions entre dévorants et dévorés » (II. 39). Il y a un parasitisme préétabli (VIII. chap. 7). Les animaux ou plantes qu'émonde à l'excès la multiplicité des périls, conjurent cette fatalité par la fécondité des races (V. 365). Les espèces moins prolifiques ont pour elles la perfection de l'instinct (II. 326). Quand l'industrie de la mère est en défaut, celle de sa larve y supplée, et réciproquement (I. 127). Les moindres êtres contribuent dans la mesure de leurs moyens à l'économie du monde (VI. chap. XV ; VIII. chap. XIII, etc.). Les insectes herbivores sont préposés à la mission de « modérer l'encombrement végétal » (VII. 123). Ainsi « tout a sa raison d'être » (VI. 325).

On a nié que Fabre admit la Providence particulière. « Fabre, prétend M. Coulon, croit à une Providence qui a bien d'autres choses à faire qu'à s'occuper de nos petits intérêts humains » (4). Ce n'est pas ce qui semble ressortir de différents passages : « La Providence sait mieux que nous les nécessités de l'ordre général et de notre propre intérêt. Ses intentions secrètes sont toujours adorables » (5). « .. Dieu dont l'oreille s'incline à l'appel d'un mousse en détresse comme aux suprêmes crépitations d'un soleil qui s'éteint » (6). Il est la « Bonté conservatrice » (7).

*
**

Mais un fanatique de la science comme Fabre devait surtout s'éprendre du Dieu savant qui déploie les ressources prodigieuses de sa physique dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand. « Si petite que soit la première parcelle venue de matière, elle a passé par une Main Souveraine qui ne connaît pas, comme la nôtre, la gêne de l'étendue, et sait loger des merveilles aussi bien dans un atome que dans la charpente d'un colosse » (8). Il s'est extasié inépuisablement devant les travaux du grand Géomètre. La nature entière commentait à ses yeux, confirmait la pensée de Platon qu'il avait faite sienne : « Dans ses ouvrages, la Puissance créatrice toujours géométrise, Ὁ Θεὸς δὲι γεωμετρῇ » (VIII. 318). « La

(1) *La Terre*, p. 129.

(2) Dr. Legros, *Vie de J.-H. Fabre*, p. 367.

(3) *La Terre*, p. 129.

(4) M. Coulon, *Le Génie de J.-H. Fabre*, p. 139.

(5) *Aurore*, LXIV, p. 252.

(6) *Histoire de la Bûche*, p. 352.

(7) *Physique* (1864), p. 121.

(8) *Ibid.*, p. 83.

Géométrie préside à tout. Elle est dans l'arrangement des écailles d'un cône de pin comme dans l'arrangement des gluaux d'une Epeire ; elle est dans la rampe d'un Escargot, dans le chapelet d'un fil d'Araignée, comme dans l'orbite d'une planète ; elle est partout, aussi savante dans le monde des atomes que dans le monde des immensités. Et cette géométrie universelle nous parle d'un Universel Géomètre dont le divin compas a tout mesuré » (IX. 141). « Toute chose, en ce monde, obéit aux lois harmoniques du nombre, du poids, de l'ordre » (1). Les *Souvenirs*, qui développent la grande parole inspirée : « numero, pondere et mensura », qui vantent le Nombre de Pythagore, qui exaltent avec un enthousiasme leibnizien Celui qui a composé « la grande intégrale de la vie » (V. 187), se rangeront parmi les livres qui ont le mieux chanté la poésie de la Mathématique.

Le Grand Mathématicien est aussi un merveilleux Alchimiste dont l'hermétique labeur accomplit des milliers de transformations. « Sa chimie transcendante » (V. 364) refond les insectes au creuset des métamorphoses, les change « de fond en comble à l'intérieur comme à l'extérieur » (III. 155 et VII. 102), ramène un Puceron à l'état d'œuf : « Il serait difficile de trouver un plus bel exemple de la haute alchimie qui préside aux transmutations de la vie » (VIII. 219), « de l'immangeable fait le mangeable » (V. 364 ; X. chap. XI), « de l'immondice fait la fleur, joie des regards » (I. 28). « Rien ne se perd dans le bilan du monde, le total de l'inventaire est constant » (V. 186), la matière rentre sans cesse « dans l'amas général, ruines de ce qui a vécu et moellon de ce qui doit vivre » (VIII. 242). Les métaphores affluent : creuset, alambic, cucurbite, refonte, transmutation, laboratoire, usine, pour exprimer la conception d'une universelle chimie.

Le Dieu Magicien, ayant ciselé la matière universelle, en ayant tiré un chef-d'œuvre, est donc « l'Esthète souverain » (VI. 328). « Rien n'est laid venant des mains de Dieu ; tout est beau, tout est parfait en soi, puisque tout est l'œuvre du Créateur, perfection et beauté souveraines » (2). « Pourquoi tant de régularité dans la courbure des pétales d'une fleur, tant d'élégance dans les ciselures des élytres d'un Scarabée ? Telle grâce, jusque dans les détails les plus infimes, est-elle compatible avec les brutalités des forces livrées à leurs propres violences ? Autant vaudrait rapporter l'exquis médaillon buriné par un artiste au marteau-pilon qui fait suer à la fonte ses scories » (VI. 329). La fantaisie de l'Artiste se joue en d'innombrables variations sur les superbes thèmes de la Nature (X. chap. XIII). On comprend qu'une telle conception de Dieu ait enivré Fabre, et qu'il ait éprouvé des joies vertigineuses à contempler l'innombrable variété des choses créées, reflet de la puissance suprême. Le grandiose décor du ciel et de la terre, la majesté des phénomènes naturels, la beauté seigneuriale des faunes et des flores, procurent au philosophe l'inexprimable jouissance d'une vision en quelque sorte directe de Dieu. Voltaire lui-même, qu'on a bien tort de croire irrégulier ou incapable de métaphysique, se disait « saisi d'admiration et de respect » en voyant « l'ordre, l'artifice prodigieux, les lois mécaniques et géométriques qui règnent dans l'univers, les moyens, les fins innombrables de toutes choses » (3).

(1) *La Plante*, p. 161.

(2) *Les Auxiliaires*, p. 33.

(3) Voltaire, *Le Philosophe ignorant*, XV.



Toutes ces précisions que Fabre nous prodigue sur Celui qu'il appelle le « Père de toutes choses » (1), le « divin Semeur » (2), l'« Architecte divin » (3), la « Sagesse infinie » (4), l'« Universel Géomètre » (IX. 142), l'« Esthète souverain » (VI. 328), etc., feront peut-être craindre qu'il n'ait pas laissé à Dieu tout son mystère, et que son déisme n'ait versé dans l'anthropomorphisme. Et le fait est qu'il lui est arrivé de représenter Dieu avec une naïveté toute primitive. Tantôt « sa main puissante nous ramène le soleil » (5), tantôt son « oreille » s'incline à l'appel d'un Mousse en détresse (6) ou bien ce Dieu est un « géant capable de jongler avec les planètes » (VIII. 131). Images mythologiques ! Mais dès que le philosophe reparaît, Fabre manifeste avec une acuité singulière son sentiment que Dieu est inaccessible. Il est « le grand X de l'équation du monde » (X. 224). « Nous sommes des aveugles-nés en face de l'insondable inconnu qui nous enveloppe ; mille et mille questions surgissent sans réponse possible » (V. 131). « Nous tous qui, escaladant l'atome, nous figurons monter à l'assaut de l'univers, laissons ici l'espérance » (X. 68). « Le savoir humain sera rayé des archives du monde avant que nous ayons le dernier mot d'un mouche-ron » (X. 125). Jamais Fabre ne s'élève plus haut dans le sentiment métaphysique que lorsque Dieu s'éloigne ainsi de lui dans l'infini. Il est intéressant d'observer, sur un cas aussi précis, à quel point la science est capable de purifier et de hausser la pensée religieuse. Cet absolu qui fuit toujours devant le savant, en aggravant son tourment, augmente du même coup sa vénération pour le Grand Etre, dont nulle idée n'approche la formidable réalité.

Après sa glorieuse découverte de la gravitation, Newton, ayant constaté des irrégularités dans les mouvements des astres, qui faussaient peu à peu sa loi, émit l'opinion que l'éternel horloger devait de temps en temps réparer la machine des cieux. Mais au siècle suivant, Laplace vint montrer que le système du monde n'est pas une horloge et que Dieu n'est pas un horloger : les astres sont en mouvement perpétuel jusqu'à la consommation des siècles. Le vrai Dieu ne pouvait être cet horloger inhabile comme un dieu du paganisme. La Divinité dans toute sa grandeur prodigieuse, c'était le rude Laplace qui seul nous la faisait vraiment deviner dans l'implacable sévérité des chiffres gouvernant l'univers matériel. Or, Fabre nous donne la même sensation d'une énigme surhumaine, avec les instincts innés, immuables, doctes et prophétiques de ses insectes somnambules, les instincts régis « par des lois qui échappent à toutes nos théories » (7). Ce ne sont plus les théologies, ni les philosophies, c'est la science qui joue maintenant le drame métaphysique. Les savants sont des prêtres de la religion naturelle. En face du profond mystère des choses, la science se reconnaît comme anéantie dans une effrayante et universelle ignorance et balbutie le nom d'un Dieu formidable.

(1) *La Plante*, p. 260.

(2) *La Terre*, p. 35.

(3) *Le Ciel*, p. 190.

(4) *Les Ravageurs*, p. 135.

(5) *Aurore*, p. 105.

(6) *Histoire de la Bûche*, p. 352.

(7) Préface de l'édition définitive des *Souvenirs*.



S'il est vrai que le christianisme est « un spiritualisme passionné », Fabre devait y tendre de toutes ses forces. A Avignon, il avait eu à endurer les remontrances d'un clergé tyrannique, qui ne lui pardonnait pas ses absences aux processions et les prétendues audaces de ses cours. Et c'est une cabale de dévots qui l'obligea à se démettre de l'enseignement en 1870. Mais il était peu capable de rancune. Dans ses livres, tous postérieurs à ces pénibles affaires, on le voit témoigner beaucoup d'égard au catholicisme. Il parle avec un respect émuant de la « parole autorisée » du prêtre (X. 315), de la croix « divin symbole de résignation à la souffrance » (1), de la « résurrection de Notre-Seigneur » (2). Il approuve Bossuet d'humilier la raison humaine « au sujet des mystères de la foi » (3). Quelle affection ressent-il pour ces humbles églises de villages, où se chante le dimanche le « sublime rêve » : Gloria in excelsis Deo et pax in terra hominibus bonæ voluntatis ! (VIII. 131). Dans les *Oubreto* se trouvent plusieurs poèmes d'inspiration toute chrétienne : *Balthazar*, où le Christ est appelé « le Roi des rois, le suprême soulagement, la règle et loi de tout noble cœur » ; Noël (« Alleluia ! le Maître est né... »), la Croix de l'Ane, etc. Quand, nonagénaire, il dut garder la chambre, l'une de ses plus chères distractions était de se faire lire l'Evangile. « La rencontre des disciples d'Emmaüs avec le Christ, rapporte le Docteur Legros, était un de ses épisodes préférés... Il n'aimait pas moins à entendre le premier livre de l'Ancien Testament, surtout le commencement de la Genèse, dont la splendide ordonnance le ravissait » (4). Fabre concluait sa vie à la manière de ces grands hommes de l'antiquité, qui se résumaient à leur dernier jour dans un mot ou dans un geste symbolique.



D'aucuns s'étonneront peut-être que Fabre ait ainsi concilié catholicisme et religion naturelle. Mais un livre qui se trouve dans sa bibliothèque (5), le *Terre et Ciel* de Jean Reynaud (1854) lui en avait sans doute enseigné la possibilité. Dans cet ouvrage étrange, d'ailleurs non dénué de science ni de poésie, Jean Reynaud trouvait moyen d'associer les formes les plus hétéroclites de la foi, les dogmes chrétiens, la métempsychose, l'idée de progrès ; la théologie, renouvelée par la science et étendue par la philosophie, devait selon lui réussir ce que le catholicisme seul était incapable de faire : combattre à la fois le matérialisme et la superstition, et conduire l'homme à son perfectionnement intellectuel. Nul doute que Fabre n'ait pleinement approuvé cet original essai de religion naturelle. Son mysticisme en même temps que son indépendance y trouvaient leur satisfaction simultanée.

(1) *Les Serviteurs*, p. 304.

(2) *Le Ciel*, p. 246.

(3) *Physique*, 18^e leçon, fin.

(4) Dr. Legros, *Vie de Fabre*, p. 367.

(5) Voy. en appendice : *La Bibliothèque de Fabre*.



La croyance est l'acte sain d'un homme. D'autres ont pu revoir les « merveilles » auxquelles il avait assisté sans les comprendre de la même façon que lui. Mais ce poète avait besoin d'un monde infini, se prêtant à toutes les aventures de l'imagination et aux découvertes sublimes. Ses investigations de biologiste lui faisaient chaque soir espérer des lendemains épiques. Un univers matériel et livré au hasard ou à un déterminisme mécanique ne pouvait apaiser son tourment de romantique insatiable. Les *Souvenirs* apparaissent alors comme une sorte de drame métaphysique émouvant : rien ne frappe plus que les affirmations dont on a pu constater l'insistance et l'énergie, par lesquelles il a réagi contre l'angoissante idée d'un univers laissé à l'abandon, et vide de toute réalité essentielle. Les *Souvenirs* qui narrent ses efforts pour êtreindre une explication du monde, ont le pathétique des œuvres où l'on voit un homme tenter de se rapprocher de Dieu. Ils s'érigent ainsi comme un Grand Livre révélé, comme une longue extase d'un contemplateur de la nature, à qui Dieu, se manifestant dans le spectacle des insectes, aurait dicté ses oracles !

DRAME METAPHYSIQUE

Chateaubriand dit que c'est dans les laboratoires et les cabinets « qu'il faut chercher la raison de ce phénomène, un naturaliste athée ; à force de se promener dans l'atmosphère des sépulcres, son âme a gagné la mort » (1). Il lui oppose le savant pauvre et solitaire dont le laboratoire est la nature : celui-ci, resté en contact avec la vie et l'univers, a gardé nécessairement, lui semble-t-il, le sens religieux.

Cette explication s'accorde bien avec ce que nous avons dit au précédent chapitre : Dieu se serait manifesté à Fabre par le spectacle de la nature. Les *Souvenirs* seraient une Apocalypse, une Révélation de la nature. Mais il est bien évident que nous parlions ainsi par figure, pour mieux rendre sensible la grande poésie de l'œuvre ; le spiritualisme de Fabre s'explique avant tout par l'éducation, l'ambiance, le temps.

A Saint-Léons du Lévêzou, vers 1830, il ne semblait vraiment pas que la grande Révolution eût apporté un sensible changement aux mœurs et aux croyances. Le centre de la vie publique y était toujours l'église. Les parents et grands-parents de Fabre tenaient beaucoup aux pratiques religieuses qui seules les élevaient au-dessus de leur vie terre-à-terre ; son parrain, maître d'école du lieu, était en même temps homme d'église : de sa voix puissante, il remplissait la nef quand il chantait à vêpres le Magnificat (VI. 56). Toute l'enfance de Fabre fut baignée de catholicisme ; au Collège de Rodez, il servait la messe comme enfant de chœur à la chapelle. Là, comme au séminaire de l'Esquile à Toulouse, comme aussi à l'Ecole Normale d'Avignon, toute l'éducation et l'instruction étaient pénétrées de religion. On expliquait les auteurs du Grand siècle classique et chrétien. La philosophie dont on saturait les jeunes auditoires tenait dans les plus belles pensées de Descartes, de Bossuet, de Fénelon, de Leibniz, de Malebranche. Au premier rang des livres les plus lus des élèves, se plaçaient les fervents ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, le Génie du Christianisme, les poèmes mystiques de Lamartine.



La première moitié du XIX^e siècle fut la belle époque de la religion naturelle. Les Romantiques poursuivent éperdument l'Infini. Poètes, penseurs et savants répugnent aux concepts de miracle, de providence

(1) Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, 3^e partie, livre II, chap. 2.

spéciale qui leur paraissent contraires à la majesté divine ; mais presque tous confessent l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, l'éminente dignité de l'homme. On réagit si fortement contre les négations du siècle précédent que le matérialisme et l'athéisme paraissent des monstruosités intellectuelles. Chateaubriand s'indigne que Linné (le pieux Linné pourtant, qui avait dédié son livre à Dieu !) ait rangé dans son Système « l'homme mammifère... avec les singes, les chauves-souris et les paresseux. Ne valait-il pas autant le laisser à la tête de la création, où l'avaient placé Moïse, Aristote, Buffon et la nature » (1). Sainte-Beuve, qui suit les cours de Lamarck au Muséum et assiste pour ainsi dire à la naissance même de l'Evolution, éprouve un serrement de cœur : « Sa conception des choses avait beaucoup de simplicité, de nudité, et beaucoup de tristesse... Une longue patience aveugle, c'était son Génie de l'Univers... » (2). Pasteur, vainqueur des générations spontanées, se réjouit d'avoir arrêté le monisme au passage de la matière brute à la matière organisée. Camille Flammarion s'élève avec une véhémence cicéronienne contre l'engeance matérialiste, « des hommes qui nient arbitrairement l'existence de Dieu... » (3). Flourens qualifie d'esprit faux Darwin, que de son côté notre Académie des Sciences refuse d'admettre dans son sein ; nos philosophes, Magy, Ch. Dollfus, Paul Janet, etc., accusent le matérialisme d'être borné, infécond, immobile, etc.

La vraie philosophie française, non seulement officielle, mais publique et nationale, est alors le spiritualisme. En Allemagne, on est panthéiste ; en France on croit à l'esprit transcendant, et le seul Dieu que comprenne clairement un Français ne peut être qu'un Créateur, conservateur du monde. Ce Dieu, celui de Montaigne, de Bossuet, de Voltaire, d'Alfred de Musset, est vraiment Notre Dieu ! Or, justement, tous les naturalistes dont Fabre reçut l'influence, desquels il tint sa propre science, étaient des déistes de cette qualité bien cartésienne et française. Rien ne montrera mieux en même temps combien les trois premiers quarts de notre XIX^e siècle furent profondément religieux, que la liste des savants suivants, authentiques saints de la religion naturelle, que les yeux enthousiastes de Fabre nimbaient d'une gloire éclatante.

Cuvier, le Maître aux vues généralement indiscutées chez nous jusque vers 1880, est un dernier prophète biblique. Son grand tableau zoologique et son créationnisme, merveilles de construction logique, de documentation, de mise au point tant qu'on reste en dehors de l'évolution, apportent à la Genèse le plus autorisé des commentaires. Le même souci apologétique se retrouve chez ses disciples, Flourens, encore plus ébloui que Cuvier par le mirage des causes premières ; Blainville, qui assigne aux savants la mission d'arriver à Dieu ; Marcel de Serres, capable d'incroyables efforts pour concilier la science et l'orthodoxie (4) ; Straus-Durckheim, « théologien de la nature » ; etc. Les plus éminents entomologistes sont des croyants en Dieu et en Cuvier son prophète : E. Blanchard, L. Dufour, P. Gervais, Duméril... De nombreux ouvrages de vulgarisation reproduisent et déroulent inépuisablement la même philosophie ; voici une « *Philosophie de l'Histoire Naturelle* » de J.-J. Virey

(1) Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, 3^e partie, II, 2.

(2) Sainte-Beuve, *Volupté*, chap. XI.

(3) C. Flammarion, *La pluralité des mondes habités*, p. 2.

(4) Cf. les titres suggestifs de ses ouvrages : *Cosmographie de Moïse comparée aux faits géologiques* (1838), *Connaissances consignées dans la Bible mises en rapport avec les découvertes modernes* (1844) etc.

(1835) où les cieux et la terre racontent la gloire de Dieu; un « *Nouveau spectacle de la Nature, ou Dieu et ses Œuvres* » de V. Rendu (1859); une « *Théodicée, Etudes sur Dieu, la Création et la Providence* », par A. de Margerie (1865), en deux volumes; un « *Dieu dans la Nature* », de Camille Flammarion (1867); un « *Univers, ou les Infiniment Grands et les Infiniment Petits* », au titre tout pascalien, de Pouchet (1872), etc. Accordons aussi une mention honorable à ceux qui livrent le combat anti-transformiste: au paléontologue Pictet, pour qui la théorie de la transformation des espèces est « inadmissible et diamétralement opposée à tous les enseignements de la zoologie et de la physiologie » (1); à Louis Agassiz, le plus fervent des « cuviéristes », sans cesse mû par le désir de certifier le plan de la création, la réalité de l'espèce, sa fixité, et dont l'argumentation frappe par sa vigueur; à De Quatrefages, celui de tous ses adversaires français que Darwin estimait le plus, etc. Et il nous faut nommer ici une fois de plus Flourens, le plus agressif de la phalange, qui accusait le savant anglais d'avoir forgé un système tout en métaphores (2).

Ainsi, jusqu'au moment où Fabre écrit ses premiers ouvrages, l'histoire naturelle s'obstine à rester théologique. Si l'on réfléchit que Fabre lut avec passion, soit quand il préparait ses licences, agrégation, doctorat, soit dans la Bibliothèque de Requien, soit aussi pour la composition de ses manuels scolaires, un nombre certainement élevé des livres énumérés ici; si l'on tient compte, en outre, des poèmes religieux, *Harmonies* de Lamartine, *Poèmes Evangéliques* de Laprade, etc., et des apologies spiritualistes alors publiées, *Terre et Ciel* de Jean Reynaud (1854), *La Religion Naturelle* de Jules Simon (1856), *La Science et la Nature*, de A. Magy, etc.; en présence de cet immense mouvement, on comprend mieux que les *Souvenirs Entomologiques*, quoique publiés en grande partie au début de ce siècle et lus surtout de notre temps, aient conservé l'impulsion religieuse et les conceptions philosophiques de l'époque précédente. Cette œuvre, qui a créé l'éthologie et qui a si magnifiquement élargi l'esprit de l'homme moderne, est en même temps celle d'un savant d'un autre âge, qui n'a pas encore fait la distinction entre la science et la religion. D'aucuns s'en indignent, blâment sévèrement Fabre d'avoir osé tirer des conclusions métaphysiques de ses études objectives. Ceux-là oublient que les *Souvenirs*, révélés au public seulement vers 1910, sont issus en réalité d'une élaboration commencée trois quarts de siècle plus tôt, pendant une période où florissaient en France la doctrine théologique de Cuvier et la religion naturelle.

Après la guerre de 1870-1871, ou plus exactement après 1880, — soit que la défaite eût semblé comme la condamnation d'un spiritualisme qui n'avait pu empêcher notre décadence, — soit que l'avènement de la Troisième République eût déchainé toutes les audaces intellectuelles, — mais surtout sous l'influence de Claude Bernard, de Taine, etc., grands prédicateurs de positivisme — le moment paru venu d'expérimenter loyalement et jusqu'au bout les doctrines adverses. Le trans-

(1) F. J. Pictet, *Traité de Paléontologie*, tome 1^{er} (1853) p. 82.

(2) Cf. P. Flourens : *Examen du livre de M. Darwin sur l'Origine des Espèces* (1864).

formisme anglais, le monisme allemand, auxquels le prestige longtemps intact de Cuvier avait jusque là barré la route, firent chez nous irruption.

C'est à l'étranger, en effet, qu'avait pris naissance la doctrine du « matérialisme scientifique ». Des Allemands, Carl Vogt, le Dr Buchner, Haeckel, etc., des Anglais, Huxley, Lubbock, l'avaient affirmé impérieusement. Le spiritualisme français, nous venons de le montrer, y avait longtemps résisté. Cependant, des philosophes, des savants, comme Auguste Comte, Claude Bernard, Renan, Berthelot, Taine, le physiologiste Robin, engageaient de plus en plus la science à rejeter toute intervention d'une Cause transcendante. La théorie de l'Evolution gagnait du terrain. La nébuleuse de Laplace, le système de Lamarck qui liait les animaux inférieurs aux supérieurs, les travaux de Geoffroy Saint-Hilaire, tous bien français, en avaient rendu inévitable chez nous l'avènement prochain. Dès 1842, Balzac se déclare séduit, en applique le principe à sa *Comédie Humaine* (1). Et dès la traduction du livre de Darwin, Renan adopte d'enthousiasme la solution transformiste (2). Edgar Quinet, en 1869, brosse dans sa « *Création* » un grandiose tableau de l'évolution. Mais c'est Alfred Giard qui est le plus ardent missionnaire transformiste, et sa nomination à la Sorbonne, en 1888, rend la doctrine officielle.

C'était comme un raz de marée ; le flot montait inexorable. Le bouleversement paraissait total, définitif. A la conception d'un monde créé et régi par un Dieu, succédait une explication où n'intervenaient que des conflits de forces physiques et chimiques. Rappelons quelques-unes des formules et des utopies qui entrent alors dans le stock intellectuel. L'homme a retrouvé son ancêtre dans le pithécanthrope. La pensée s'explique, comme la lumière, par des mouvements vibratoires, d'une intensité maxima. Le génie est une résultante. La nature et l'histoire ne sont que le déroulement de l'universelle nécessité. Le problème des aliments se réduit à un problème chimique (les cornues de Berthelot étaient prêtes à élaborer des tablettes azotées, des pilules nutritives, et à rendre inutiles nos recettes culinaires). On va plus loin : on annonce la synthèse du protoplasme, de l'albumine vivante : Grimaux, le premier, en tente l'expérience en 1882. Traube et Stéphane Leduc obtiennent avec de la gélatine des arborescences de cellules qui prolifèrent. Huxley croit reconnaître la matière vivante primordiale, la « gelée primitive », dans une substance albuminoïde mêlée à la vase des abîmes océaniques et dénommée « bathybius ». Mais Haeckel découvre la Monère, qui, encore mieux que le bathybius, est la fille première-née de la matière, la mère de tout le monde vivant. On dogmatise sans réplique ; d'aucuns affectent un langage arrogant. Si l'on en croyait Haeckel, pour apprécier le degré de développement intellectuel d'un homme, il n'y aurait pas de meilleur étalon que son aptitude à adopter la théorie évolutive et la philosophie monistique qui en est la conséquence (3). Hors du « matérialisme scientifique », il n'y a donc que mensonge, aveuglement, et débilité intellectuelle.

(1) H. de Balzac, Avant-Propos de la *Comédie Humaine*, juillet 1842.

(2) Cf. E. Renan, Lettre à Berthelot, dans les *Dialogues et Fragments philosophiques*.

(3) Haeckel, *Anthropogénie*, trad. Letourneau (Paris 1877), Préface et 26^e leçon.



Tandis que la tempête sévissait ainsi, que le vieux système de la création semblait à tout jamais condamné, que le vaisseau du spiritualisme faisait eau de toutes parts, quelques hommes restaient à la proue et persistaient à croire au salut. Voici que Lachelier, Boutroux, Bergson, Henri Poincaré dénoncent en des livres puissants, l'illusion de ceux qui veulent mettre la nature en équations et croient avoir escaladé les cieux ; aux intelligences sevrées de tout aliment spirituel, saturées de formules, ceux-ci rapportent l'immense liberté, les envolées vers l'Infini, le sentiment du mystère et du divin. Cette réaction passionnée Brunetière, dont les derniers ouvrages prédisent la « faillite de la science », entendez du matérialisme scientifique.

Or, à cette courageuse phalange appartient aussi Fabre. Lui aussi combat dans les rangs de ceux qui déclanchent le « retour offensif du mysticisme contre la science » dont s'alarme tant Berthelot en 1897 (1). Très versé dans une question décisive, dans celle de l'instinct animal, il apportait son témoignage. Ses connaissances sur ce point, et aussi un pressentiment singulier lui faisaient douter que l'édifice transformiste fût bien solide. « Grands mots » (II. 51), « jeux d'esprit » (II. 59), « embrasements d'artifice des théories » (VII. 80), « ampoule gonflée de vent » (II. 261), « vessie » (III. 328), « abracadabrantes vessies » (VII. 80), etc., tels sont les sarcasmes qu'il lance sans trêve contre ce qu'il appelle ironiquement la « Haute science » (X. 99), les « sublimes théories, engouement maladif de l'époque » (I. 152)... L'épopée de la nature se met à grincer comme une satire. On s'étonnerait de cette âpreté qui utilise toutes les armes, depuis le raisonnement serré jusqu'à la raillerie provocante, si l'on ne songeait à l'angoisse de Fabre dans la tempête matérialiste et aux dangers qui assaillent la doctrine de la création. C'est ce qu'oublient nombre de ses lecteurs d'aujourd'hui, que stupéfient son parti-pris antitransformiste au profit d'une « philosophie désuète » (2). Ils oublient que Fabre luttait, avec d'autres, en un moment tragique où se débattait la conscience humaine ; que les *Souvenirs* sont, dans une forte mesure, un écrit de circonstance. Les plus beaux livres de tous les temps furent, pour la plupart, des livres sortis des événements. Pour être pleinement équitable à l'égard de l'obstiné disciple de Cuvier, il faut le replacer dans le conflit douloureux où il s'est institué l'apologiste de la doctrine menacée.



Au fond, n'eût-il pas raison de douter, l'un des premiers, du transformisme ? La cause n'est-elle pas toujours secrète du principe de diversité qui a multiplié les espèces ? La théorie de la descendance mécanique avait besoin d'être remplacée par une doctrine plus souple, indéfiniment compréhensive, et celle de Fabre avait le mérite de laisser le mystère subsister là où l'on invoquait des « facteurs évolutifs par

(1) Berthelot, *Science et Morale*, page 1 (1897).

(2) J. Rostand, *Insectes*, p. 48 (1936).

trop pauvres » (1). Son fixisme n'avait rien d'un système. Des amis, nous raconte-t-il, lui avaient demandé d'exposer, dans une vue d'ensemble, une théorie de la genèse des instincts (X. 125). Ces amis n'avaient pas compris les *Souvenirs*. Nul livre n'a souligné davantage l'insaisissable complexité des réalités vivantes. « Il y a ici de formidables inconnues » (III. 327). Jamais on ne déterminera les instincts au moyen de formules, comme on détermine les nombres d'après leurs logarithmes (X. 126). Il n'édifie pas de théories, il suggère seulement des explications, ou s'élève contre celles qui reposent sur des affirmations prématurées. Il rappelle à une science saisie d'un vertige d'orgueil que les lois de la Nature et de la Vie ne dessinent pas des lignes droites et uniformes, mais présentent des courbures et des angles qu'aucune équation ne peut nous représenter (III. chap. XV).

N'aurait-il pas raison de contester la survivance des mieux partagés et le rôle constructif de la sélection naturelle? N'est-il pas reconnu que ce sont les êtres les mieux armés pour la vie qui ont succombé? Les batraciens actuels sont bien inférieurs aux grenouilles cuirassées du carbonifère, et nos reptiles font piètre figure en face des dinosauriens qui avaient l'hégémonie au secondaire. Rien n'obligeait les proboscidiens du quaternaire à céder la place aux éléphants, bien moindres qu'eux : les faibles ont supplanté les forts.

Avait-il si tort d'être fixiste, de définir chaque race comme un « médaillon indépendant, frappé d'un coin spécial dans l'atelier des formes et des aptitudes » (VII. 194), d'affirmer que tous, « hommes et bousiers, nous sommes à l'effigie d'un prototype immuable » ? (V. 174). Quelle évolution s'est produite en effet chez les scorpions, araignées, blattes, sauterelles, termites, phasmes, pentatomes, qui vivent sur la terre depuis deux cent millions d'années pour le moins, qui ont traversé toutes les périodes géologiques pour parvenir jusqu'à nous, et conservent avec une étonnante fidélité leurs images primitives? Les recherches les plus récentes ont ramené à l'idée que les formes, animales comme végétales, sont stables, que l'espèce est un fait essentiellement naturel; mais avant d'en revenir à ce point, que n'a-t-on pas fait pour provoquer des mutations ou même seulement des variations partielles ! « Hybridations, traumatismes, intoxications, tout a été mis en œuvre pour éprouver la stabilité de la nature; les cadres n'ont pas fléchi » (2). On a traité des mouches par les rayons X, on a bombardé d'électrons leurs chromosomes; il est douteux que les altérations obtenues prouvent réellement quelque chose. Qu'eût dit Fabre de ces mouches que violentent aujourd'hui les biologistes américains dans leur hâte de faire éclore une faune artificielle, de ces petits monstres atteints de nanisme, d'albinisme, chauves, atrophiés, aptères ? Mais qu'il eût exulté aussi, s'il avait su que moins de trente ans après sa mort, un des plus savants professeurs du Muséum, M. P. Lemoine, déclarerait que la théorie de l'Evolution « semble à la veille d'être abandonnée », qu'il n'y a « aucun fait biologique en faveur de la théorie de l'évolution » (3).

(1) P. Vignon, *Introduction à la Biologie Expérimentale*, p. 118 (1930).

(2) H. Colin : *Autour du transformisme*, dans la Revue Universelle 1^{er} septembre 1923. Mais voir aussi : M. Caullery, *le Problème de l'Evolution* (1931) p. 401. J. Rostand, *l'Evolution des Espèces* (1932), p. 193.

(3) *Encyclopédie Française*, t. V. Conclusions générales, par P. Lemoine. I. Que valent les théories de l'Evolution ? 5. 82. 3.

Sur combien de points doit-on reconnaître que le vieux Fabre voyait juste! Sa vigoureuse critique du mimétisme (III. chap. V) a été corroborée par les travaux de Scham, Cuénot, Vignon, qui ont montré que le mimétisme ne sauve pas l'individu, qu'il est de peu d'usage, que les homochromies signalées résultent de pures coïncidences.

Quant à son finalisme, il n'apparaît plus aujourd'hui aussi naïf et arriéré qu'il y a quinze ans (1). Ce n'est pas sans une profonde émotion qu'on voit revenir ce grandiose concept de finalité que la science semblait exclure à tout jamais de ses hypothèses. Les biologistes ne nient plus que tout se passe comme si la Nature voulait la Vie, l'entretien et la perpétuation de la Vie. On montrait tout récemment encore que la dose minime d'ozone existant dans la stratosphère suffit à éliminer de la lumière solaire ses radiations destructives: « sans ce léger voile, la vie, telle que nous la connaissons, ne saurait exister sur le sol de notre globe : c'est là une des plus curieuses harmonies du monde où nous vivons » (2). Et M. Caullery nous ramenait à la notion d'un dessein vital qui trace le plan de chaque être et de chaque organe : « C'est encore une profonde et merveilleuse énigme de voir, dans les conditions normales, l'œuf des divers animaux, suivant une voie invariable, réaliser l'édifice extraordinairement compliqué et parfaitement harmonieux qu'est l'organisme adulte » (3). Et M. Cuénot mettait en lumière la grande perfection mécanique, le luxe de structure de certains dispositifs dont sont munis les êtres vivants : « Comme l'a dit Kant, il n'est pas croyable que l'on puisse expliquer la formation d'un aiguillon venimeux d'Abeille par des lois naturelles auxquelles n'a présidé aucun dessein. Ce n'est assurément pas l'animal à coaptation qui a eu l'idée créatrice; celle-ci est donc transcendante à lui » (4). Le grand mathématicien Einstein lui-même, quoique affranchi de tout préjugé transcendantal, ne cache pas son « sentiment d'admiration et de vénération » pour « l'harmonie énigmatique de la nature au milieu de laquelle nous sommes nés » (5).



Ainsi Fabre pourrait se croire aujourd'hui triomphant. Au temps où il luttait désespérément contre vents et marées, et se voyait infliger le hautain désaveu d'une science matérialiste, il ne perdait pas courage et disait: « L'un des signes d'avoir raison dans l'avenir, n'est-ce pas d'être démodé dans le présent? » (II. 101). Cet avenir est venu, et le transformisme s'est en grande partie écroulé, et nous nous retrouvons en suspens en face de l'énigme, guère plus avancés qu'au temps du fixisme de Cuvier. L'œuvre du vieux lutteur n'était donc pas caduque.

La position de Fabre était plus forte qu'elle n'en avait l'air : le transformisme n'a pas seulement contre lui les instincts, les infrapsy-

(1) Cf. F. Picard : *J.-H. Fabre est-il un génie ?* dans le *Mercure de France* du 1^{er} juillet 1925.

(2) L. Houllevigue : *Les Etages de la Stratosphère*, dans la *Revue de Paris*, 1^{er} septembre 1936.

(3) M. Caullery : *L'Embryologie expérimentale*, dans la *Revue de Paris* du 1^{er} novembre 1937.

(4) L. Cuénot : *La Genèse des Espèces Animales* (1932), p. 499.

(5) A. Einstein : *Comment je vois le monde*, trad. franç. Flammarion (1934) page 179.

chismes des insectes et toutes sortes de convergences et rapports de finalité aujourd'hui reconnus, mais aussi : la cause secrète du polymorphisme universel (des forces purement mécaniques eussent dû agir uniformément et non pas multiplier les types); — l'impossibilité de transformer radicalement une espèce; — la finalité de la génération et de la régénération; — les préadaptations; — et aussi le principe d'équilibre qui maintient le système de la nature, alors que, dans l'hypothèse d'une évolution aveugle, ce système devrait friser à chaque minute la catastrophe !



Reconnaissons pourtant qu'on ne peut pas encore rationnellement échapper au concept de l'évolution. Il faut être un poète pour se figurer que des êtres aient pu apparaître tout à coup sur la terre, munis de tous les instruments nécessaires à l'existence! pour croire à la génération spontanée du premier Sphecx comme du premier Rhinocéros. Combien d'autres faits militent contre la doctrine des créations séparées : l'unité de plan dans l'animalité entière; le flot montant des formes nouvellement décrites par les nomenclateurs, où l'on voit surgir sans cesse des sous-espèces, des variétés, des différences restreintes à des groupes d'individus; les enchaînements fossiles; la distribution géographique des faunes et des flores; et tout le faisceau des faits réunis par l'anatomie comparée, l'embryologie, la chimie biologique, la génétique, etc. En présence de contradictions si puissantes de part et d'autre, on se demande quel sera le dernier mot de ce débat cosmogonique. La science va sans cesse se corrigeant elle-même, et la liberté de l'erreur est légitimement accordée aux efforts et aux élans de l'intelligence vers la vérité. L'avenir dira si Fabre eut raison ou tort de se laisser guider par une idée obstinée; de toute façon, une erreur, soumise aux investigations d'un chercheur aussi consciencieux et intelligent que lui, aura été une magnifique occasion d'acquérir des lumières nouvelles. « O erreurs sacrées, mères lentes, aveugles et saintes de la vérité ! » (1).

Mais plus probablement l'Univers continuera de briser nos tours de Babel, de défier toutes nos tentatives d'explication. « Le sanctuaire des origines ne s'ouvrira pas » (X. 62). Ni vainqueurs ni vaincus, les systèmes s'affronteront tant qu'il y aura des hommes, et représenteront l'aspiration éternelle de notre avide intelligence vers la vérité de Dieu. Fabre a parfois eu l'habileté de se mettre ainsi au-dessus de l'absolu des systèmes et des affirmations tranchantes, par des déclarations d'agnosticisme rendant sa position inexpugnable. Il lui arrive de professer, comme Socrate, son ignorance: « Ce que je sais le mieux, c'est que je ne sais rien » (III. 74). Son faible pour les majestueuses conceptions du plan divin ou de l'harmonie préétablie ne l'empêche pas d'ajouter qu'il pourrait bien n'y avoir là qu'un « leurre par de grands mots » (VI. 326). Visiblement, il voudrait par cet artifice d'humilité, nous amener tous à confesser la même impuissance. Parce que l'Absolu est hors de notre portée, c'est en vain que nous cherchons une explication dernière des choses: l'inconnaissable restera tel. « Ignorabimus ! » disait à Leipzig, en 1872, dans un congrès de naturalistes allemands,

(1) V. Hugo, dans *William Shakespeare*.

le professeur Dubois-Reymond, provoquant l'indignation de Haeckel (1). Dubois-Reymond ne voulait que mettre en sûreté sa théologie de savant protestant : Dieu ne se laissera pas approcher, notre science a beau faire, elle se heurtera à l'inaccessible. Tel est bien aussi le sens secret des phrases suivantes chez Fabre : « Nous sommes des aveugles-nés en face de l'insondable inconnu qui nous enveloppe » (V. 127). « Le dernier mot du savoir est le doute » (VII. 157). « Nous tous qui, escaladant l'atome, nous figurons monter à l'assaut de l'univers, laissons ici l'espérance » (X. 72). « Le savoir humain sera rayé des archives du monde avant que nous ayons le dernier mot d'un moucheron » (X. 123), etc...

Quelle que fût l'intention cachée dans ces paroles, un penseur d'aujourd'hui, Maurice Maeterlinck, savait bon gré à Fabre de les avoir prononcées, et d'avoir enfin retrouvé devant le mystère, « le grand silence religieux et attentif » (2). Ce religieux silence, tous les meilleurs esprits de notre temps et des temps à venir l'approuveront certainement comme d'une haute bienséance philosophique, tant qu'on ne verra pas surgir du néant des êtres armés de toutes pièces, ou qu'on n'assistera pas à la transformation d'un être dans un autre.

(1) E. Haeckel, *Anthropogénie*, trad. Letourneau, p. XI de la Préface. Cf. E. Boutroux, *Science et Religion*, p. 127.

(2) M. Maeterlinck : *J.-H. Fabre et son œuvre*, dans les Annales Politiques et Littéraires du 2 avril 1911.

AUTRE DRAME

L'attitude initiale de Fabre fut certainement l'optimisme, et la tendance de tout son tempérament ne cessera jamais d'être à l'enthousiasme et à l'émerveillement. Le frémissement de la vie, « l'inextricable enchaînement des existences » (VI. 186) fut un spectacle dont il ne se lassa jamais. Son rêve eût été d'« interroger la vie sous tous les climats dans l'infinie variété de ses manifestations » (VI. 71) ; et c'est un des grands mérites qu'il reconnaît à l'insecte de nous montrer justement cela, « la vie dans l'inépuisable variété de ses manifestations » (X. 3). Les *Souvenirs* sont un hymne triomphal à ce « courant spirituel lancé à travers la matière », ainsi que nous le définit Bergson, qui a provoqué le déploiement inouï des êtres innombrables. Devant cette fantasmagorie, Fabre exultait, se croyait admis à partager la joie du Créateur lui-même.

« La vie ne laisse aucun point inoccupé » (1). Sans cesse conquérante d'espace et de matière, elle a envahi le globe tout entier : les pôles non moins que l'équateur, les froides cimes, les îlots perdus, les ténèbres des grottes, le dessous de la terre, les abîmes pélagiques, etc., tout lui a été accessible. Grande source de jouissances pour Fabre que le spectacle de cette fougueuse expansion de la vie. La mort elle-même lui apparaissait comme une des bienfaisantes institutions de ce monde. Il avait compris que sans la mort, notre terre serait vite bloquée, anéantie. Elle est le frein nécessaire ; elle « met un invincible obstacle à tout encombrement, contrebalance la vie dans son envahissante fécondité, et, de concert avec elle, maintient toute chose dans une perpétuelle jeunesse » (2). Les plus prolifiques sont les plus moissonnés ; ainsi la Morue qui pond neuf millions d'œufs nourrit de leur quasi totale destruction des multitudes d'affamés (V. 365). « Tout finit afin que tout recommence ; tout meurt afin que tout vive » (V. 363). « Tout doit rentrer dans le creuset rénovateur où la mort verse continuellement de la matière pour la continuelle floraison de la vie » (VIII. 302). « L'analyse de la mort est l'acheminement à la synthèse d'une autre vie » (III. 156). La mort et la vie ne sont que la décomposition et la recomposition des formes dans une perpétuelle féerie de métamorphoses. C'était la doctrine des Brahmanes, lesquels voyaient Civa briser sans trêve les productions de Brahma ; et c'est celle des biologistes modernes ; la vie générale circule sous un nombre de modes indéfini, sur un rythme scandé par la mort.

Hanté par les mystères de cette force cosmique, Fabre voulut en étudier de près les cycles et installa dans son Haras des pourrissoirs

(1) *La Plante*, p. 38.

(2) *Ibid.* p. 255.

remplis de bêtes crevées. Là, au milieu de puanteurs suffocantes, il passait des heures entières à scruter ces problèmes. Exercice spirituel comparable à la méditation du moine devant un crâne. Il observait surtout les petits ouvriers à qui est dévolue la tâche de « défricher la mort en faveur de la vie » (VI. 120) : les saprins, les silphes, les histers, les nécrophores, les mouches sarcophages, toute l'équipe entomologique qui « alambique » les cadavres, les résout « en un extrait dont s'abreuve et se fertilise la terre, nourrice de la plante » (VIII. 258). Ces petits croque-morts sont les auxiliaires directs de l'Alchimiste occupé à faire reflourir la vie perpétuellement.

*
**

Finalement tout se ramène à la souveraineté de la vie. Fabre est persuadé de l'impossibilité de la mort. Il a même poussé sa confiance dans l'excellence du monde jusqu'à se convaincre de l'immortalité de l'âme. Nulle croyance n'est plus purement sentimentale, plus gratuite, nulle en même temps ne dénote un optimisme plus déterminé. C'est une affirmation magnifique d'espérance et de foi.

Le deuxième volume des *Souvenirs*, dédié à la mémoire d'un fils, moissonné dans sa fleur alors qu'il promettait d'être le collaborateur idéal, proclame cette « indomptable foi dans le réveil de l'Au-Delà ». Croyance ardente, qui n'a pas reposé uniquement sur une intuition. Fabre a quelquefois voulu la justifier ; non par les arguments d'un Platon ou d'un Rousseau, mais par ceux du physicien, du géomètre, du psychologue de l'instinct qu'il était. Tantôt il invoque le théorème de Carnot : « Aux yeux de Dieu, l'âme, avec ses nobles pensées, ses aspirations infinies, ne peut être moins que la chaleur matérielle d'une goutte d'eau, chaleur qui pourtant ne se perd, ne s'anéantit jamais ! » (1). Tantôt c'est la spirale logarithmique qui lui apporte un symbole de résurrection, par sa propriété de se doubler d'une spirale identique à elle-même : *Eadem mutata resurgo* (IX. 132). Ou bien la preuve surgit dans l'ardeur même de nos désirs : « Dieu n'a rien créé d'inutile et sans but : s'il a mis en nous la soif inextinguible de la vie future, c'est que cette vie future nous attend » (2). Ici intervient la voix de l'entomologie : « Ayez confiance ; jamais instinct n'a fait faillite à ses promesses » (VII. 45). « L'instinct, infailible dans le domaine de la bête, ne peut l'être moins dans le domaine de l'esprit » (X. 224). Et la nymphose, n'est-elle pas une figuration de « ce suprême sommeil qui brise la vie pour la renouveler ? » (VI. 340).

Quelle conception se faisait-il de l'au-delà ? Ayant toujours puisé ses plus pures joies dans les jeux et les exercices de l'intelligence, il croyait que le bonheur céleste serait de tout savoir et de tout comprendre : « L'au-delà doit avoir à nous apprendre tant de choses et plus hautes et plus sereines » (VIII. 169). Par une insigne fraternité spirituelle, c'était ce qu'attendait aussi Pasteur de « ces divines régions du savoir et de la pleine lumière » où l'on doit « tout connaître » et « comprendre même l'infini » (3).

Mais Fabre se laissa aussi séduire par ces rêveries, ces métempsy-coses sidérales que Pierre Leroux, Jean Reynaud, Victor Hugo, Camille Flammarion avaient exhumées de la philosophie hindoue et de Pythagore.

(1) *Physique* (1864), p. 104.

(2) *Aurore*, XV. p. 61.

(3) Pasteur, *Oraison funèbre de Sainte-Claire Deville*.

Les astres, exprimait-il déjà dans un poème de sa jeunesse, sont des séjours magnifiques où l'homme, subtilisé, affranchi de nos besoins physiologiques et de toute occupation matérielle, s'adonne aux purs plaisirs de l'esprit :

...Peut-être encor ces plages inconnues,
Du temple du Très-Haut brillantes avenues,
Ne sont que les degrés d'une échelle de feu
Où l'âme, hôte divin qu'un corps impur recèle,
Libre, monte sans cesse et revient immortelle
A la céleste source, au sein même de Dieu.
.....
Du moindre coin du ciel les taches nébuleuses
Sont des mondes meilleurs, demeures plus heureuses,
Nos demeures peut-être un jour (1).

Cette idée qui souriait au jeune poète revint s'offrir aux ultimes méditations du vieillard : « En des planètes lointaines... la vie ne pourrait-elle s'exempter des ignominies du ventre... et s'entretenir active avec les seules radiations de ce coin de l'univers ? Le saurons-nous jamais ? J'espère bien que si, la Terre n'étant qu'une étape vers un monde meilleur que nous croyons perdus ont été envoyés en avant). Cette dernière est une citation de Sénèque ; — bon latiniste, Fabre avait composé lui-même la première, peut-être d'après une réminiscence de Michelet : « La mort n'est pas une mort, mais une nouvelle vie commencée » ; en ce passage de *L'Insecte* (2), Michelet parlait des métamorphoses, qui sont des résurrections ; on voit alors combien l'épithaphe de Fabre est une suggestive épithaphe d'entomologiste.

*
**

La tombe de Sérignan atteste combien cette question préoccupa Fabre ; elle donne tout son sens à une phrase qui se trouve dans un de ces petits livres remplis de sa pensée, la *Physique* de 1864. Il y disait que l'immortalité de l'âme est « la plus importante de toutes les questions... celle qui doit faire la grande préoccupation de notre vie » (3). La force de cette affirmation achève de révéler la qualité du sentiment religieux chez Fabre. Celui qui confesse ainsi sa foi sur une matière aussi transcendante ne saurait être l'agnostique, le sceptique, la panthéiste que nous ont représenté tant de fois les critiques. Tel de ces critiques disait naguère que l'œuvre de Fabre « pose sur l'univers le point d'interrogation le plus indépendant de la métaphysique sentimentale qui ait jamais été dessiné » (4) ;

(1) *Poésies Françaises*, Les Mondes, 1^{er} janvier 1845.

(2) Michelet, *L'Insecte*, p. 254.

(3) *Physique*, p. 104.

(4) M. Colson, article sur J.-H. Fabre, dans le *Mercure de France*, 1^{er} janvier 1924.

« il ne croit pas précisément en Dieu » (1) ; un autre affirmait que « la Vie est toute sa religion... Il adore Dieu dans l'éternel amour, principe de toute fécondation » (2). Chose encore plus surprenante, son biographe, le Docteur Legros, aujourd'hui si éclairé sur la philosophie de Fabre, lui attribuait en 1910 « cette idée dominante que la création tout entière n'est qu'un ensemble de forces fatales et aveugles » (3). Enfin, selon l'auteur d'un médiocre opuscule, Fabre aurait manqué de sincérité et fait de son déisme un tour de passe-passe : « Fabre fut-il aussi convaincu de l'existence d'un être suprême que l'avance M. Coulon ? Nous ne le croyons pas, et nous persistons à penser que le naturaliste ne choisit cette attitude que pour ne pas s'attarder sur un problème qu'il prévoyait insoluble et qui l'éloignait de ses travaux » (4). A ces diverses insinuations ou assertions, nous objecterons qu'il faudrait au moins qu'elles reposent sur des preuves, des textes aptes à les étayer ; et l'ensemble de notre étude, avec ses enquêtes successives et son armature de citations, conduit, nous semble-t-il, à des conclusions nettement différentes.

*
**

Fabre avait trop de clarté française, cartésienne et voltairienne, pour « matagroliser en son entendement des concepts tortueux » (VII. 210) et se forger un Dieu spinoziste ou hégélien. Pas plus que Voltaire ne comprenait Saint Thomas définissant Dieu « un pur acte, une forme qui n'a ni genre ni prédicat, nature et suppôt, existant essentiellement, particulièrement et nuncupativement », Fabre n'entrait dans les obscurités de la « substance étendue et pensante », ni de « l'éternité, l'immensité et la nécessité des choses », ni du Dieu qui n'est pas encore, mais qui se fait, etc... Son Dieu est bien celui qui a créé le monde *de nihilo*, providentiel, présent dans le monde et cependant distinct du monde ; rémunérateur et vengeur, puisque Fabre a cru, nous venons de le voir, à l'immortalité de l'âme (5). Non qu'il n'ait pas, en dernière analyse, reculé ce Dieu à l'infini ; mais c'est justement là le plus pur déisme. Quant à la supposition qu'il en ait fait un moyen commode d'expédier une métaphysique importune, cette supposition tombe d'elle-même devant la passion et l'insistance que Fabre mit à définir son point de vue. Il fut hanté par le problème religieux, comme beaucoup de Français parmi les plus grands ; M. Victor Giraud rappelait tout récemment, dans une expressive révision de notre histoire littéraire (6), que le sentiment religieux a toujours tenu chez nous une place éminente : l'exemple de Fabre apportera une confirmation de plus à cette vérité.

**

Mais justement parce que ce problème fut si cher à l'esprit et au cœur de Fabre, justement parce qu'il eut l'infini dans sa poitrine, il eut à endurer le plus douloureux des drames métaphysiques. Nous ne

(1) M. Coulon, *Le génie de J.-H. Fabre*, p. 139.

(2) L. Mathon, *Entretiens avec Fabre*, p. 74.

(3) Dr. Legros, article sur Fabre, dans les *Annales Politiques et Littéraires*, 6 mars 1910.

(4) G. Vidal : *J.-H. Fabre ou une leçon d'énergie*, p. 25.

(5) Cf. VIII. 124 : « Laissons faire : l'ordre et la justice sont au bout ».

(6) V. Giraud, *Le problème religieux et l'histoire de la Littérature française*, Paris, 1938.

parlons pas du combat transformiste, qu'il soutint toujours vaillamment, avec la volonté de la victoire; le drame dont il s'agit ici fut autrement désespéré et torturant. Il s'est heurté à une forme particulièrement sévère du problème du mal.

Remarquons qu'il fut longtemps sans le soupçonner. Ni ses poèmes de jeunesse, ni ses premiers ouvrages de vulgarisation ne laissent entendre le moindre cri de douleur, ne trahissent la moindre amertume. Nous serions assez porté à croire que Fabre dut à Stuart Mill la révélation du scandale. Dans ses dernières années, Stuart Mill travaillait à des *Essais sur la Religion* qui furent publiés après sa mort et traduits en français en 1875. Soit au cours de leurs conversations, soit par cette traduction, Fabre dut connaître les idées de son ami. Elles ne purent que le frapper d'étonnement et d'horreur.

Dans ce livre blasphématoire, Stuart Mill parlait âprement d'un Père qui ayant donné le jour à des enfants, les avait ensuite abandonnés à tous les risques, à tous les fléaux par lui-même déchaînés; et il demandait si ce Père-là avait de l'amour pour ses malheureux enfants. « Le meurtre est l'acte le plus criminel aux yeux de toutes les lois humaines; or, la nature tue une fois tout être vivant; et, dans un grand nombre de cas, elle le fait mourir après des tortures prolongées que seuls les plus grands monstres dont l'histoire ait consigné les cruautés, ont fait souffrir de propos délibéré à des hommes... La nature empale les hommes, les brise comme sur la roue, les livre en pâture aux bêtes féroces, les brûle vifs, les lapide, comme on fit aux premiers martyrs chrétiens, les fait mourir de faim, geler de froid, les empoisonne par ses exhalaisons...; elle tient en réserve par centaines des genres de morts hideux que l'ingénieuse cruauté d'un Nabis ou d'un Domitien n'a jamais surpassés. Tout cela, la nature le fait avec la plus dédaigneuse insouciance aussi bien de la pitié que de la justice... » (1). « Si le motif de la divinité pour créer des êtres sensibles a été le bonheur des êtres qu'elle créait, il faut avouer que son plan, au moins dans le coin de l'univers que nous habitons, si l'on tient compte des siècles passés, de tous les pays et de toutes les races, a ignominieusement échoué... » (2). Enfin, à force de pousser autour de cet incompréhensible Dieu sa méditation furieuse et obstinée, Stuart Mill était conduit à le représenter comme « un être d'un pouvoir grand, mais restreint, sans que nous puissions même soupçonner comment et par quoi il est restreint, d'une intelligence grande, peut-être illimitée, mais peut-être aussi resserrée dans des limites plus étroites que sa puissance; qui désire le bonheur de ses créatures et fait quelque chose pour l'assurer, mais qui semble avoir encore d'autres motifs d'action auxquels il tient davantage, ce qui ne permet guère de supposer qu'il a créé l'univers dans l'unique but d'assurer ce bonheur... » (3). Le philosophe concluait qu'« on ne saurait adorer un tel être de bon cœur, à moins que le cœur n'ait été préalablement corrompu ».

Fabre n'a jamais parlé de ce livre. Mais il n'a jamais parlé non plus de Stuart Mill, de l'illustre ami de douze années, du généreux ami qui

(1) J. Stuart Mill, *Essais sur la Religion*, traduction Cazelles (Paris, 1875). p. 27.

(2) *Id. ibid.*, p. 179.

(3) *Id. ibid.*, p. 181.

l'avait tiré d'embarras dans un moment pénible. Il est possible que ce surprenant silence trouve ici même son explication. Fabre était un cœur tendre qui jusque là avait conçu Dieu comme un père d'une infinie sollicitude. Voilà que le sage, le noble Stuart Mill n'attribuait à ce Dieu aucune affection humaine ; l'assimilait à un Moloch. Fabre en fut brisé de douleur ; il ne voulut point le croire, ne le crut jamais ; mais il est certain qu'en plus d'un passage les *Souvenirs* trahissent une anxiété pathétique. Il ne put lui échapper qu'il y a d'« odieuses dissonances dans l'harmonie générale » (IX. 69). Surtout, une espèce d'immense haine dresse les êtres les uns contre les autres, les livre à un carnage sans merci. « Mangeurs et mangés, c'est toute l'histoire naturelle », ainsi que l'a définie un humoriste (1). Fabre, le zoologue, ne pouvait pas ne pas voir cela. « Le brigandage de la vie est... rempli d'horreurs qu'on n'ose trop sonder. Une créature de rien, vermisseau tout juste visible, traînant encore à l'arrière des langes de son œuf, reçoit de l'instinct pour première inspiration le devoir d'exterminer qui le génèrait » (III. 127). Le moucheron qui assiège les cocons du Criocère est lui aussi à peine visible, et cependant c'est un des agents « de l'universelle extermination, un rouage de ce pressoir sans pitié qui écrase la vie, la foule ainsi qu'une vendange » (VII. 226). « Le brigandage sous toutes ses formes fait loi dans la mêlée des vivants » (VIII. 131). « On est pris d'effroi devant cet enchaînement de larcins, d'astuces et de brigandages qui rentrent, hélas, dans les vues de l'*alma parens rerum* » (II. 332). Cette « farouche mêlée » (VIII. 27) a un mobile ignoble : « la tyrannie du ventre » (VII. 226) « L'intestin gouverne le monde » (IX. 231). C'est la « tare du ventre, inépuisable source de bestialités » (Ibid). Cette tare explique les laideurs de l'humanité, ses injustices, ses violences, « le bien-être des uns fondé sur la misère des autres » (III. 138), « la force primant le droit, le gredin triomphant du juste qui va droit » (2). « Faites du bien, et vous serez méconnu, vous serez malfamé, lapidé, écrasé sous le talon » (V. 183). Mais au-dessus de cette tare du ventre, il y a dans la marche même des choses une inique incohérence : « Le bien pour les mauvais, oh ! le triste prodige ! Cent ans de vie au corbeau, six mois à la fauvette ; à l'agneau l'ignorance, et la prudence au serpent. Comment faire ? C'est ainsi. Quand vous avez dans les veines l'enthousiasme, sainte chaleur, sans cesse vous pâtissez : la misérable vie s'use en des rêves mêlés de pleurs... » (3). Et la Nature est cette mère dénaturée dont parlait Stuart Mill : elle nous berce, nous ses enfants, comme pour nous endormir maternellement ; « et nous ne voyons pas venir la mort, où petit à petit, son poing brutalement nous pousse... Ah ! vous êtes heureux, vous autres ! (dit-elle aux têtards, tout frétilants dans la petite mare). Attendez ». Le soleil dessèche le fossé, qui « finit par n'être plus qu'un trou dans lequel, se traînant, la nitée est venue... Les têtards bâillent pour la dernière fois. Mère ! Mère Nature ! un peu de pluie par ici, quatre gouttes de rien, et vite, sinon voici que tous périront dans une heure, les pauvres ! » Mais de pluie, il n'y en aura pas. Sur la boue chaude, on verra tout à l'heure « un affreux hachis de souillures noires et de ventres infects » (4). Il faut lire en entier dans les *Oubreto* ce petit drame, et

(1) Th. Gautier : *La Nature chez Elle*, p. 16 (1870).

(2) *Oubreto*, Balthazar.

(3) *Poésies françaises et provençales*, l'Euphorbe et l'Amandier, p. 123.

(4) *Ibid*. Les Têtards, p. 100.

quelques autres, La Bise, l'Euphorbe et l'Amandier, vrais chefs-d'œuvre du pessimisme, qui ont valu à Fabre d'être comparé à Vigny et l'ont fait appeler « le poète penseur, le Vigny du Félibrige » (1).

Des questions retentissent alors, toutes chargées d'un tragique intérieur. « Qu'avons-nous fait, nous et les bêtes, pour être broyés avec une souveraine indifférence sous la meule de pareilles misères ? » (III. 122). « Pourquoi tant de victimes ? » (VIII. 340) « Pourquoi le mal, poison du bien ? » (2).

Mais ces questions lui faisaient horreur comme des blasphèmes. Fabre n'avait rien de ces pessimistes qui trouvent une volupté à tourner et retourner en tous sens le problème du mal, à en dénoncer toujours plus âprement la gravité et l'ampleur. Ne pouvant s'y résigner, ne pouvant non plus en nier l'évidence, il a cherché la paix dans l'idée que nous n'avons pas tous les éléments voulus pour le traiter. Un sentiment aigu de notre impuissance non seulement à le résoudre, mais même à le juger, a enfin amené, dans le dernier volume des *Souvenirs*, les déclarations suivantes, qui attestent une confiance vraiment vivace et indéclinable en la Providence : « Y a-t-il des erreurs, coups de griffe du désordre ? N'est-ce pas plutôt notre ignorance des effets et des causes qui juge mal ce qui réellement est bien ? Si nous savions mieux, que de notes malsonnantes deviendraient harmonie ! » (X. 224).

Il n'en reste pas moins que le doute et le désespoir ont ravagé Fabre par rafales et d'autant plus douloureusement que son attitude première avait été l'optimisme. Et l'on comprendra encore mieux son angoisse, quand on saura que sa conception de l'âme des bêtes l'empêchait d'entrevoir pour celles-ci la moindre compensation à la somme incalculable de leurs souffrances.

(1) Julian et Fontan, *Anthologie du Félibrige*, t. II, p. 40.

(2) *Poésies françaises et provençales*. La Bise, p. 115.

L'ÂME DES INSECTES

Les hommes se sont toujours penchés avec curiosité sur l'âme des bêtes, et le problème s'est élevé au rang de ceux qui les divisent en plusieurs camps et les troublent. Deux partis méritent d'être mentionnés spécialement : le parti de Montaigne et celui de Descartes : ces deux philosophes ont proposé des solutions divergentes qui sont en même temps les solutions extrêmes.

Montaigne, dans son *Apologie de Raimond Sebond*, soutient la thèse de l'intelligence animale. Selon lui, les animaux ont comme nous leur langage ; leur intelligence qu'il ne sert de rien d'appeler instinct ; ils sont perfectibles, capables d'instruction, partagent nos vertus, pratiquent la justice, l'amitié, la fidélité, la reconnaissance, ont plus que nous la paix, l'innocence et la santé. Mais Montaigne reconnaît cependant que leur intelligence et leur jugement sont inférieurs aux nôtres. Charron, son disciple, a vigoureusement résumé cette conception : « Les bêtes ratiocinent, usent de discours et jugement, mais plus faiblement et imparfaitement que l'homme » (1). En somme, entre nous et les bêtes, il n'y a qu'une différence de degré.

Descartes imagina, par une interprétation toute contraire, l'hypothèse des animaux-machines. L'uniformité du plan de vie et l'identité des opérations chez tous les individus d'une même espèce l'avaient surtout frappé et lui avait fait admettre l'idée d'automatisme. Les animaux ne sont que matière, ne pensent ni ne sentent point. Leur instinct n'est autre chose qu'un mouvement semblable à celui des horloges. Ce sont des systèmes nerveux prédisposés pour exécuter les œuvres du Créateur, — pour les exécuter inconsciemment, comme des rouages à l'intérieur du mécanisme universel. Ces pures machines, contradiction perpétuelle de la nature, cherchent à manger sans avoir d'appétit, crient sans douleur, témoignent leur plaisir sans joie. Doctrine, dans un sens, d'une étrange immoralité, qui n'a pas peu contribué à nous entretenir dans notre tyrannie et notre cruauté à l'égard des bêtes. Quand on objectait à Malebranche, qui suivait absolument Descartes sur ce point, qu'un chien que l'on frappe pousse des cris douloureux, il comparait ces cris au son d'une cloche dans la même circonstance. On raconte à ce sujet une anecdote expressive. Fontenelle étant allé voir Malebranche dans son couvent, une belle chienne, qui appartenait à la maison et qui était pleine, vint caresser le philosophe. Pour l'écarter, il lui détacha un violent

(1) Charron, *De la Sagesse*, I. VIII.

coup de pied qui fit hurler l'animal ; Fontenelle ne put réprimer un cri de compassion : « Eh quoi ! lui dit froidement Malebranche, ne savez-vous pas que cela ne sent point ? » (1). L'historiette montre à quelles odieuses conséquences pouvait conduire le faux spiritualisme de Descartes.

Entre ces deux opinions sur l'âme des bêtes prend place une troisième, qui est celle d'Aristote, de Saint Thomas et de Leibniz ; Bossuet l'a remarquablement exposée dans son *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même* (2). Elle attribue aux bêtes tout ce qu'il y a en nous de sensitif, le plaisir et la douleur, les appétits et les aversions, et en un mot tout ce qui ne dépend pas du raisonnement. Ce ne sont pas des machines ; néanmoins, ce qu'elles font de plus industrieux « se fait de la même sorte que les fleurs, les arbres et les animaux eux-mêmes, c'est-à-dire avec art du côté de Dieu, et sans art qui réside en eux » (3).

C'est à ce dernier parti qu'appartient Fabre. Caractère altier, indomptable, habitué à se donner libre cours sur les sommets intellectuels, il était trop imbu de sa dignité d'homme pour ne pas mettre un abîme entre lui et l'animalité. Il se révoltait à la pensée qu'on pût « rabaisser l'homme, exalter la bête, pour établir un point de contact, puis un point de fusion » (I. 152). Mais il ne regardait pas davantage la bête comme un automate. Il a explicitement reconnu aux insectes la faculté de discernement, c'est-à-dire l'aptitude à apprécier les conditions où ils se trouvent, à distinguer à leur convenance entre le sec et l'humide, le solide et le fragile, l'abrité et l'exposé, etc. (II. chap. X et IV. chap. V). Des ressources leur ont été « octroyées » pour leur « sauvegarde au milieu des accidents quotidiens » (VIII. 330). Mais ce « discernement », quoique remplissant parfaitement son rôle au milieu du conflit des circonstances, a ses cadres et ses limites ; son étendue est très faible ; ce n'est qu'une frange de conscience, une zone étroite de lucidité, dont les vertébrés supérieurs, plus que les insectes, nous donnent des preuves indiscutables. Fabre n'accepte pas d'y voir un commencement de l'intelligence humaine : la raison y manque absolument ; l'animal ne sait pas « à un pourquoi associer un parce que » (II. chap. X). C'est donc une faculté différente de notre intelligence, sans laquelle la bête ne saurait subsister, mais qui lui permet seulement de rester insérée dans le système de la vie. Comme dit très justement M. Marcel Coulon, pour Fabre, « discernement équivaut à faculté de vivre » (4).

Il est remarquable que chez les insectes l'extrême exigüité de cette zone coïncide parfois (chez les paralyseurs, les bousiers par exemple) avec l'aptitude à des actes qui demanderaient de grands efforts à la pensée humaine. Nous l'avons vu précédemment : les Sphégiens opèrent leurs victimes « scientifiquement » ; les Bousiers destinent à leurs larves des vivres disposés en boule, comme s'ils savaient que la « forme sphérique est celle qui enclôt le plus de matière sous la moindre surface » (V. 44) ; ils satisfont aux exigences respiratoires de l'œuf enclos au sein de cette masse, par une cheminée d'aération d'une conception surprenante (VI. 88) ; etc. La psychique de l'insecte comprend donc deux domai-

(1) Abbé Trublet, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie de Fontenelle*, p. 115 (Amsterdam, 1759).

(2) Bossuet, *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, V. XIII.

(3) *Id. ibid.*, V. VIII.

(4) M. Coulon, *Le Génie de J.-H. Fabre*, p. 174.

nes distincts : le discernement, simple faculté d'adaptation aux circonstances, et un lot d'inspirations inconscientes, lui conférant un art transcendant, une science infaillible dans tout ce qui concerne sa perpétuation. Mais Fabre, en même temps qu'il a affirmé de toutes ses forces et décrit inépuisablement les manifestations merveilleuses de l'instinct, a tenu à réduire à l'extrême le champ du discernement, montrant combien il est pauvre de ressources, borné, illogique même, dès que l'insecte est placé hors des conditions habituelles (I. chap. XII). Rappelons quelques-uns de ses exemples. Certains hyménoptères, auxquels il avait soustrait l'œuf et les provisions, clôturent scrupuleusement leurs cellules vides. Le Pélopie crépit de boue, sur la muraille, l'emplacement de son nid enlevé. Une Epeire, par inadvertance, laisse choir à terre son paquet d'œufs : elle connaît le désastre, mais parachève minutieusement sur le buisson le sachet qui devait les envelopper. Telle est cette « étrange psychique » des insectes, « capable d'associer les merveilles d'une haute industrie avec les errements d'une insondable stupidité » (VIII. 391). Le psychologue en concluait que « leur talent, qui laisse notre savoir confondu, n'a pas ombre de conscience de l'œuvre accomplie » (IV. 262).



Cette solution absolue étonne quelque peu. S'il est impossible de prouver que les bêtes pensent, il est impossible également de prouver rigoureusement qu'elles ne pensent pas. L'entomologiste n'a pu se défendre de questions qui attestent sa perplexité : « Que se passe-t-il dans ce petit cerveau d'hyménoptère ? » (II. 166). « Que se passe-t-il en son obtuse cervelle de bousier... ? » (V. 88). On ne sait rien de leur conscience, et l'on peut affirmer ou nier l'existence d'états conscients chez eux sans le moindre risque d'être réfuté. Mais Fabre avait une très longue expérience de la bête, et de la bête observée dans son milieu naturel ; il était qualifié plus que quiconque pour les juger. Sa défiance à l'égard de la thèse de l'intelligence des bêtes l'a empêché d'assimiler leur psychologie à la nôtre et de commettre ainsi l'erreur anthropomorphique. Comme l'a très bien dit le professeur Nicolle, « quand nous parlons d'intelligence, nous avons en vue la nôtre... Que d'erreurs nous commettons en cherchant, en mettant cette intelligence où elle n'est pas : ... chez les animaux, dont nous faisons des frères intellectuels, sans nous enquérir de savoir si leurs sens les renseignent comme les nôtres, s'ils n'en ont pas d'autres que nous ignorons » (1). Or, justement Fabre a toujours affirmé l'existence de ces « sens inconnus » chez les Insectes, a toujours proclamé que des différences radicales séparent de nous les animaux. « Seul, l'homme est libre ; par un sublime privilège, il est abandonné aux inspirations opposées du bien et du mal, de la saine raison et des passions aveugles... ; il cherche et choisit, à ses risques et périls, pour sa grandeur future ou sa confusion, le vrai ou le faux, le juste ou l'injuste, le beau ou le laid ». L'animal au contraire « n'a pas le choix de ses actes ; il est fait pour exercer d'invariables fonctions, conformes à son genre de vie et de tout temps déterminées par la providentielle sagesse, qui ne peut faire commettre des inconséquences à des créatures dépourvues

(1) Ch. Nicolle : *Naissance, Vie et Mort des Maladies infectieuses* (Paris, Alcan, 1930, p. 36).

de toute liberté... L'animal, n'ayant pas à combattre comme nous le méritoire combat de la vie, est ce qu'il a toujours été, ce qu'il sera toujours : il fait aujourd'hui ce qu'il faisait hier, ce qu'il fera demain ; depuis des siècles, il le fait sans retouches, sans amélioration ni décadence... » (1). La tâche principale du psychologue aura été une vaste enquête pour établir expérimentalement cette démarcation entre l'intelligence et l'instinct.

**

Il ne faut pas s'étonner si Fabre s'intéressa à ce problème ; les recherches sur l'instinct étaient très en faveur de son temps ; il ne fit que s'insérer dans un mouvement.

Comme jadis au temps de Montaigne, de Descartes et de Bossuet, il y avait toujours des divergences d'opinions ; mais de thèses gratuites qu'elles avaient été alors, elles étaient devenues des théories fondées sur de patientes observations et expériences. Beaucoup penchaient pour l'intelligence animale. Condillac avait tenté d'établir dans son *Traité des Animaux* (1775) que les bêtes ont de la mémoire, des idées, qu'elles comparent et portent même des jugements. Erasme Darwin, dans *Zoonomia* (1793-1796), avait visé à démontrer l'identité fondamentale des phénomènes psychiques chez tous les êtres vivants. Les *Lettres Philosophiques* de G. Leroy « sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux » (Paris, 1802) leur attribuaient toutes nos facultés cérébrales, y compris la réflexion. Ces lettres sont particulièrement intéressantes en ce que, pour la première fois peut-être, l'étude positive de la psychologie animale paraît y être conçue comme une science propre et digne d'occuper longtemps et exclusivement un spécialiste ; car « ce n'est qu'en suivant l'animal dans ses différents âges et dans les événements de sa vie qu'on peut parvenir à connaître le développement de son instinct et la mesure de son intelligence » (2).

Dupont de Nemours allait encore plus loin que Leroy touchant les facultés de l'animal et n'hésitait pas à lui accorder le langage :

« Les bêtes, cela parle ; et Dupont de Nemours
Les comprend, chants et cris, gaité, colère, amours... » (3).

Dans son original mémoire *Sur l'Instinct* (Paris, 1806), celui-ci affirmait en effet que « tous les animaux qui ne vivent pas absolument solitaires ont un langage » ; ainsi, chez les araignées, le mâle supplie la femelle au moment des amours « par les mots répétés tack, tack, tack, tack ; et si elle ne répond pas teck, teck, teck, teck, il se garde bien d'avancer ». Bref, Dupont de Nemours a la conviction que les animaux sont lucides, capables d'initiative, pourvus d'une certaine autonomie individuelle : il n'y a pas deux individus de même espèce dont la conduite soit la même. D'une portée plus considérable était l'analyse de l'instinct à laquelle se livrait Lamarck dans sa *Philosophie Zoologique* (1809) : l'instinct résultait pour lui de la répétition des habitudes et de leur transmission héréditaire. Cette explication connaîtra la vogue à

(1) *Les Auxiliaires*, p. 173.

(2) G. Leroy, *Lettres Philosophiques sur l'intelligence des animaux*, p. 14.

(3) V. Hugo, *L'Art d'être Grand-Père*, poème du Jardin des Plantes.

l'avènement du Transformisme, sera reprise et développée. Un autre travail de grande valeur était le répertoire d'anecdotes révélatrices sur les Mammifères du Jardin des Plantes, que Frédéric Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire publièrent vers 1824 : les auteurs signalaient chez les animaux des marques d'intelligence, mais d'une intelligence inapte à se replier sur elle-même : la réflexion leur était refusée (1).

Passons au milieu du siècle, où, sous l'impulsion du darwinisme, les observateurs et penseurs de tous les pays unissent leurs efforts pour mettre en équation le problème de l'instinct. Malheureusement, dans leur désir de découvrir chez l'animal le germe de l'intelligence humaine, les partisans de Darwin tombent dans un anthropomorphisme grossier, qui rappelle les récits, anecdotes et légendes des anciens naturalistes. Büchner, C. Vogt, Romanes, Lubbock, douent les animaux inférieurs des plus étonnantes facultés. Un livre de Romanes paru trois ans après la première série des *Souvenirs* est encore plein de racontars sur des suicides de scorpions, des coopérations de scarabées, des stratagèmes de nécrophores, de beaux mouvements de tendresse et de pitié chez l'escargot (2). Les ouvrages de Lubbock représentent une synthèse beaucoup plus puissante, et c'est très probablement sa forte étude *Sur les Sens, les Instincts et l'Intelligence des Animaux* (1888) qui amena Fabre à rectifier ses vues trop absolues sur l'instinct automatique et inconscient : Lubbock avait d'ailleurs appuyé en grande partie sa discussion serrée sur les observations mêmes de l'entomologiste.



A ces théoriciens de l'intelligence animale s'opposaient l'école de Georges Cuvier et les théologiens de la nature.

Cuvier maintenait la vieille définition fixiste et finaliste : « L'instinct, disait-il dans son *Règne Animal*, fait produire aux animaux certaines actions nécessaires à la conservation de l'espèce... souvent... très compliquées et qui, pour être attribuées à l'intelligence, supposeraient une prévoyance et des connaissances infiniment supérieures à celles qu'on peut admettre dans les espèces qui les exécutent... Ces actions... deviennent plus singulières, plus savantes, plus désintéressées, à mesure que les animaux appartiennent à des classes moins élevées et, dans tout le reste, plus stupides. Elles sont si bien la propriété de l'espèce que tous les individus les exercent de la même manière sans y rien perfectionner... Dans tout ce qui a rapport à leur instinct, on peut les considérer comme des espèces de somnambules » (3). On tient ici la source même des idées de Fabre. Disons tout de suite qu'à cette doctrine il ne changea rien, n'apporta rien d'essentiellement nouveau : son seul apport fut de la confirmer par une masse considérable d'observations et d'expériences effectuées sur le seul groupe des Insectes.

Nous ne pouvons pas savoir dans quelle mesure il lut tant d'autres ouvrages comme ceux de Blainville, de Duméril, de Straus-Durckheim, qui reprenaient et parfois exagéraient la doctrine du Maître :

(1) Fr. Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire : *Histoire Naturelle des Mammifères*, 7 volumes, 1824.

(2) Romanes, *L'Intelligence des Animaux*, traduction française, Paris, 1889.

(3) Cuvier, *Règne Animal*, Introd. 3^e édit., 1836, p. 27.

mentionnons particulièrement un travail de Flourens intitulé *De l'Instinct et de l'Intelligence des Animaux* (1841), où l'auteur, expliquant toute leur psychique par « une force purement organique », revenait ainsi aux « machines » de Descartes; et les *Etudes philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux* de Fée (Strasbourg, 1853), d'après lesquelles c'est Dieu uniquement qui produit les effets merveilleux de l'instinct. Mais il est certain qu'il pratiqua beaucoup les ouvrages d'Emile Blanchard et de Victor Rendu sur les Insectes (1): or, Blanchard était un cuviériste convaincu, et Rendu un vulgarisateur de théologie naturelle.



La thèse de Fabre, c'est-à-dire celle de Cuvier, restait difficilement soutenable en un temps de science positiviste. Il paraissait absurde à la génération issue de Darwin, de Taine et de Berthelot, que des insectes eussent des révélations directes, que l'âme de créatures de plusieurs rangs au-dessous de l'homme fût en communication intime avec un Etre transcendant, ou encore que le mécanisme des instincts eût été monté tout au Commencement, etc. L'école transformiste a cherché à expliquer rationnellement l'énigme et surtout les faits merveilleux que signalait Fabre.

Les uns, parmi lesquels Edmond Perrier, professaient que les instincts étaient les déchets d'une intelligence abolie, les regardaient comme issus d'actes d'abord conscients, mais matérialisés depuis très longtemps par l'habitude et ayant sombré dans la routine. Les bêtes ayant peu de besoins, menant une vie d'une grande simplicité, ont tendu à agir toujours de la même façon; et les hivers de la période géologique actuelle, en tuant les insectes et en isolant les unes des autres les générations, leur ont rendu tout progrès impossible. Mais dans l'éternel printemps du secondaire, ils pouvaient vivre plus longtemps et mettre en œuvre l'expérience et l'éducation : de telle sorte que les instincts actuels ne seraient autres que des acquisitions extrêmement anciennes, cristallisées, incorporées dans le patrimoine héréditaire. Les partisans de cette théorie regardent donc les bêtes comme des êtres qui, autrefois très lucides et très ingénieux, inventèrent alors les arts qui leur étaient nécessaires, puis se sont arrêtés en pleine euphorie de leur « civilisation ». Buffon avait émis le premier, nous semble-t-il, cette idée que les animaux sont « moralement dégénérés » (2). Faguet, qui s'était informé de cette hypothèse à propos des animaux de La Fontaine, a défini spirituellement l'instinct « une très vieille science acquise dans les temps préhistoriques, qui a fini par se contenter d'elle-même » (3).

Un essai du chimiste Berthelot sur l'évolution des cités animales nous fait connaître d'originales déductions tirées par ce savant de l'observation d'une fourmière. La « civilisation des fourmis, parvenue depuis de longs siècles aux limites compatibles avec leur nature » lui fait craindre que les races humaines ne soient vouées à la même loi

(1) E. Blanchard : *Histoire des Insectes, traitant de leurs mœurs et de leurs métamorphoses en général* (1845) ; *Les Insectes, Métamorphoses, mœurs et instincts* (1867) ; Victor Rendu : *Mœurs pittoresques des Insectes* (1871).

(2) Buffon, *Œuvres*, édition Flourens, tome II, p. 509.

(3) Faguet, *Histoire de la Poésie Française*, IV, p. 348.

fatale. « Leur évolution parviendra-t-elle aussi à un état stationnaire dont les limites seront déterminées par celle des connaissances que l'homme peut acquérir et combiner, en vertu des facultés intellectuelles qui résultent de son organisation? Ces limites atteintes, les races humaines ne présenteront-elles pas le spectacle d'une civilisation à peu près uniforme...? » (1). A en croire Berthelot, nous risquons donc de devenir un jour des « insectes ».



D'autres, en contradiction remarquable avec les précédents, font partir l'instinct d'une inconscience presque totale et de réflexes élémentaires progressivement compliqués. Au début, la matière vivante ne fit que réagir inconsciemment aux excitations du milieu; puis ces réactions se compliquèrent à mesure que se diversifiaient et se perfectionnaient les espèces. Ce qui conduisit les biologistes à imaginer la loi suivante : les instincts des espèces d'un même groupe sont entre eux comme des dérivés les uns des autres; les diverses lignées paraissent avoir inégalement développé leurs habitudes primitives. Les applications de cette théorie donnèrent lieu à d'étranges raisonnements. Ainsi, pour expliquer la collaboration conjugale chez les Bousiers, Ferton parlait de l'habitude qu'ont les Ateuchus de s'associer avec des congénères dans le but intéressé de leur escroquer leur bien. « De cet usage commun aux deux sexes a dû sortir celui du Sisyphe de Schœffer, du Copris lunaire et de l'Onitis Bison, dont les mâles aident les femelles à fabriquer la miche nourricière de leurs enfants » (2). C'est « le vol du butin appartenant à autrui » qui a « conduit les Bousiers aux nobles instincts de paternité et de maternité ! » (ibid.). Cette absurdité eût bien amusé Fabre. Touchant la nidification de ces mêmes insectes, un savant professeur du Muséum, M. Bouvier, procède à peine moins arbitrairement. « On voit se développer progressivement l'industrie nidifiante: le Hanne-ton se nourrit de feuilles, mais il dépose sa ponte dans le sol où abondent les racines indispensables à ses larves; les Cétoines et les Oryctes pondent dans les matières végétales décomposées, mais les premières sont encore phytophages, tandis que les secondes pratiquent le régime saprophage toute leur existence. On est ainsi conduit aux Aphodiens qui pondent et vivent dans la bouse, et par ces derniers aux Géotrupes qui remplissent leur terrier cylindrique d'un cylindre de bouse », etc., etc. (3). Le seul défaut de cette dérivation est d'être purement idéale, artificielle, d'être un schéma qui ne prouve rien. Cela rappelle ces arbres généalogiques du règne animal que les transformistes dessinaient à leur fantaisie; il n'y en avait pas deux qui concordassent.

Pour expliquer certaines impulsions, comme celles qui font brusquement quitter à l'insecte son milieu familier et déposer ses œufs dans un autre milieu; ou encore pour démêler l'énigme de la prévoyance des mères, veillant prophétiquement au bien-être de leurs larves, les biologistes ont recours à la mémoire. Ils font remarquer que la nymphose ne modifie pas beaucoup le système nerveux; les impressions du jeune âge peuvent avoir laissé des traces sur la substance nerveuse de

(1) M. Berthelot, *Science et Philosophie* : Les Cités animales et leur évolution, p. 181 (1886).

(2) C. Ferton, *La Vie des Abeilles et des Guêpes*, p. 363.

(3) E. Bouvier, *Habitudes et Métamorphoses des Insectes*, p. 187.

l'insecte parfait; la crise de la ponte réveille, par exemple, chez les Sphégiens, le souvenir d'une proie qui pour la larve était le monde entier. « Il serait absolument étonnant que rencontrant, une fois insecte parfait, une proie identique à celle dont il a vécu pendant son état larvaire, il ne la reconnût pas » (1). Cette explication en apparence si profonde et si neuve avait été déjà donnée dans le vieux mémoire de Dupont de Nemours (1806) dont nous avons parlé plus haut : « Une larve prisonnière dans un cylindre qui, pour diriger sa conduite, a été forcée d'y observer une, deux, trois, jusqu'à douze araignées, ou autant de vers, et qui les y a mangés l'un après l'autre, qui s'y est endormie, qui s'y est réveillée Mouche, qui sous ces deux formes, a dû se promener dans son souterrain et en mesurer les contours à l'échelle de son corps, sondant les parois... ; qui s'est essayée à forer ainsi la terre et le mortier, doit avoir l'âme presque exclusivement remplie de ces idées, et se retracer toujours ce période de sa vie, le seul où elle ait été dans l'abondance... (Plus tard, quand elle est devenue adulte) le seul travail qui puisse occuper son imagination est d'en construire et d'en approvisionner un pareil » (2).

La clarté et la vraisemblance de cette analyse ne sont pas niables. On oublie seulement qu'entre les impressions passives d'une jeune larve recluse dans les ténèbres de sa cellule, et la prévoyance active de la mère vivant dans le monde extérieur, il y a une trop grande différence pour qu'on puisse leur attribuer une identique conception des choses.

Les observateurs ont été aussi frappés par l'inutilité d'un grand nombre de comportements. Fabre ayant montré que les larves des Sphégiens étaient aptes à consommer les proies les plus variées, on s'est étonné que les mères les astreignent à un régime déterminé : la loi du moindre effort paraissait en défaut; pourquoi cette spécialisation, alors que l'éclectisme eût facilité l'approvisionnement? Les instincts, à mesure qu'ils se compliquent, entraînent un incroyable gaspillage d'énergie. Tous les insectes eussent pu s'en tenir à la simplicité de mœurs des Carabiques qui confient leurs œufs aux bons soins de la terre, ou des Papillons, dont les chenilles se tirent d'affaire à la spartiate. Il va de soi qu'on ne peut donner aucune solution logique au problème que pose la diversité des nidifications et des régimes alimentaires. Fabre y voyait seulement une preuve de plus en faveur de la Création (X. chap. XI).



On s'est récrié aussi contre certaines faillites de l'instinct, contre l'absurdité par exemple du Méloé qui abandonne ses petits aux hasards du sol, alors qu'ils auront besoin de miel. Ceux-ci ne parviennent qu'en proportion infime dans les nids de mellifères : des centaines périssent d'inanition avant d'y réussir, de sorte qu'on peut reprocher à la mère des infanticides centuplés. Fabre a reconnu lui-même que les insectes se trompaient quelquefois; un *Sphex* à ailes jaunes a pu confondre une fois un Criquet avec un Grillon, des *Ammophiles* ont eu de la difficulté à retrouver leur terrier, des *Epeires* ont laissé choir leurs œufs en dehors de la capsule destinée à les recevoir. Ces erreurs, qui intéres-

(1) Edm. Perrier, *L'Evolution Mentale*, p. XXXIX.

(2) Dupont de Nemours : *Sur l'Instinct*, Paris (1806).

sent si vivement les observateurs actuels, Fabre n'aimait pas beaucoup à les approfondir : elles portaient atteinte à sa théorie de l'instinct infailible. Nous nous contenterons ici de signaler, dans le *Traité de l'Existence de Dieu*, de Fénelon, une curieuse réponse à ceux qui objectent que l'instinct est trop souvent en faute pour qu'on admette son origine transcendante: « Il n'est pas étonnant que les bêtes ne soient pas infailibles en tout, mais il est étonnant qu'elle le soient en beaucoup de choses. Si elles l'étaient en tout... elles seraient des divinités » (1).

✱

Fabre, qui s'était vu assaillir sans trêve, inexorablement, de critiques, de discussions, de réfutations, semble bien, vers la fin de sa carrière, avoir douté de la valeur de son œuvre psychologique. N'est-ce pas dans un moment de découragement, sous le vent de la défaite, qu'il a écrit au dernier volume des *Souvenirs* : « Que restera-t-il de mes recherches sur les instincts ? Apparemment peu de chose... » (X. 320). Romanes, Lubbock, J. Pérez, Ferton, les Peckham, Edmond Perrier, etc., tout un monde d'ennemis s'était dressé contre lui. La préface de l'édition définitive des *Souvenirs* est un aveu d'ignorance : « Le domaine de l'Instinct est régi par des lois qui échappent à toutes nos théories ». Pour échapper à ce fixisme qui avait fini par lui paraître condamné, il s'était mis au-dessus de l'absolu des systèmes, et sa conception de l'instinct était devenue quelque chose d'insaisissable.

Cependant nombre d'observateurs, depuis lui, n'ont pas cessé de cerner le problème ; et si l'instinct continue d'être une véritable inconnue peut-être impossible à réduire, pour beaucoup les aperçus fixistes de Fabre se sont révélées singulièrement justes. Déjà Ferton, l'un de ses premiers adversaires, avait reconnu que les insectes de Corse ont absolument les mêmes mœurs que leurs congénères de Provence. Quoique ayant pris pied sur l'île à une époque reculée où elle faisait partie du continent, ces insectes n'ont, en toute cette période formidablement longue, éprouvé aucun changement dans leurs instincts ni d'ailleurs dans leurs caractères anatomiques (2). « Seize années d'observations m'ont convaincu que, jusque dans les plus petits détails, l'instinct est identique chez les représentants d'une même espèce vivant en Algérie, en Corse ou dans la France continentale » (3). Il est « plus fixe que les couleurs des téguments et des poils ».

Le major Hingston, qui étudia il y a une quinzaine d'années la faune entomologique de l'Inde, définit l'instinct comme Fabre : « une connaissance innée » reçue par l'insecte « comme un patrimoine héréditaire et faisant partie de sa nature au même titre que ses pattes et ses ailes » (4). Il admet lui aussi qu'une action instinctive s'accomplit sans aucun raisonnement, en vue d'une fin inconnue de l'individu, immuablement et dans un déroulement irréversible.

L'éminent biologiste Cuénot écrivait au professeur Chevalier en 1929, c'est-à-dire après les milliers d'expériences et de contre-expériences tentées un peu partout sur les Insectes depuis Fabre : « Fabre et Bergson

(1) Fénelon, *Traité de l'Existence de Dieu*, 1^{re} partie, ch. 2.

(2) Ch. Ferton, *La Vie des Abeilles et des Guêpes*, p. 309.

(3) *Id. Ibid.*, p. 315.

(4) Major Hingston : *Problèmes de l'Instinct et de l'Intelligence chez les Insectes*, traduction française, p. 30.

n'ont pas beaucoup exagéré l'infailibilité de l'instinct des insectes : le seul correctif qu'on doive apporter à cette thèse, c'est que l'insecte est capable de collaborer avec son instinct et de réparer les petites déviations qu'il présente » (1). C'est également l'opinion d'un naturaliste belge, M. Maurice Thomas, qui ne s'écarte de Fabre qu'en ce que l'insconscience de l'instinct ne lui paraît pas soutenable. « Dans l'ensemble des vues qu'il a exprimées sur l'instinct, il n'y a guère que ce point à rectifier » (2).



Ainsi nous voilà ramenés, non à la conception cartésienne de l'instinct, mais à celle encore plus ancienne d'Aristote, de Saint Thomas, de Pascal, de Bossuet, de Fénelon. Il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici un passage de Pascal entièrement conforme aux conclusions de Fabre : « ...les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal. Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse ; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont... » (3). Pascal a vraiment condensé ici tout ce qui sera la doctrine de Fabre sur l'instinct et le discernement. Qu'on relise le *Traité de la Connaissance de Dieu* de Bossuet, et celui de *l'Existence de Dieu* de Fénelon : rien qui ne concorde ici encore avec lui. Mais les Thomistes se heurtent à une grave difficulté d'ordre moral et théologique. N'admettant pas comme Descartes que les bêtes soient des machines, ils sont bien obligés de leur reconnaître une âme distincte du corps et immatérielle ; leur âme ne fût-elle capable que des opérations sensitives, cette sensibilité est en effet tout aussi immatérielle chez le dernier des insectes que la pensée dans le cerveau d'un Newton. Il est certain que Fabre non plus n'a nullement regardé ses petites bêtes comme des automates ; il les savait aptes au plaisir et à la douleur : la Cigale, le Grillon chantent pour célébrer leur joie de vivre (V. 285 ; VI. 264) ; l'Ammophile qui a paralysé une chenille se livre au « frénétique enthousiasme de la victoire » (II, 26). Mais surtout, nous l'avons déjà dit, Fabre a compati à leurs misères ; ainsi le Grillon paralysé et dévoré vivant par la larve du Sphex connaît les affres d'un « épouvantable cauchemar » (I, 120). La somme énorme de souffrances accumulées de par le monde animal ne lui fut que trop évidente. Alors le problème prend un sens pathétique sur lequel le philosophe s'est tu, mais qui n'a pu lui échapper. Si l'âme des bêtes est immatérielle, ou elle périt avec le corps, mais alors l'âme humaine elle-même pourrait bien aussi périr avec lui ; ou elle lui survit, mais on se demande comment. Le cas de mortalité totale étant le plus probable au jugement des religions

(1) *Revue des Cours et Conférences*, 30 avril 1929 : M. Chevalier : *L'Habitude*.

(2) *Scientia*, 1^{er} mai 1936, M. Thomas : « La Notion de l'Instinct, connaissance innée et sa tenue devant la méthode expérimentale ».

(3) Pascal : *Fragment de Préface d'un Traité du Vide*, édition Brunschwig, p. 79.

et des principales philosophies, comment supporter l'idée qu'il n'y aura jamais de réparation ou de compensation à toutes les injustices et souffrances endurées par des êtres innocents ? Quelque parti que l'on embrasse dans cette affaire de l'âme des bêtes, la raison se trouble, la pitié de l'homme s'émeut, ou bien sa dignité s'offense et la religion s'épouvante. Les *Souvenirs* laissent subsister entièrement cette question qui, nous touchant de si près, nous obsède l'intelligence et nous serre le cœur ; cette question que le bon vieil Hugo a criée vers l'abîme :

« ... où va le chien ? O nuit ! » (1).

(1) *Les Quatre Vents de l'Esprit* : Chose vue.

FABRE ET LA SCIENCE

Il importe assez peu, à première vue, d'examiner la valeur scientifique d'une œuvre, considérée avant tout comme une épopée des insectes. Toutes les épopées sont pleines d'erreurs et d'anachronismes. Quelle réalité historique peut-on attribuer aux faits rapportés dans l'Illiade, dans le Roland, dans les Lusiades ? On a peine à croire jusqu'où va le dédain de Victor Hugo pour la chronologie dans sa Légende des Siècles ; à quel point il a simplifié et déformé les héros de l'histoire : se montrant d'ailleurs en cela vrai poète épique, si l'épopée est de l'histoire écoutée aux portes de la légende, de l'histoire transformée et agrandie !

Mais en notre siècle on aime que l'œuvre d'art repose sur de bonnes bases, qu'elle soit garantie par une vérité profonde ; si une épopée a encore des chances d'éclorre, ce sera celle qui, aux prestiges de la poésie et à la portée philosophique, unira une dose élevée de science objective. Ajoutons que, de tous temps, l'argument de ces vastes compositions a été fondé sur des faits véritables, et non pas sur des sujets purement inventés. La vocation première de la Littérature fut d'offrir un miroir de la nature et de la vie, comme c'est aujourd'hui celle de la science : et notre geste des Insectes est issue justement des deux vocations.

Or, il fut de mode pendant quelque temps de dénier aux *Souvenirs* de Fabre toute valeur scientifique, de les traiter de roman, de répéter que les zoologues et les biologistes n'en admettent presque rien. L'œuvre n'était qu'un tissu d'erreurs, voire d'impostures : on s'attacha à le démontrer dans des articles de revue (1), dans des livres (2). M. Coutière, dans son monumental *Monde Vivant*, n'hésitait pas à la qualifier lui aussi d'un « peu trop romancée » (3). Plus récemment, M. Prenant s'exprimait encore ainsi sur Fabre : « Fabre, qui a étudié longuement les mœurs de nombreux insectes, mais dont les observations ont été reconnues en partie fausses et très inférieures au point de vue scientifique à celles d'autres observateurs comme Jean Pérez et Ferton... » (4).

Les attaques dirigées contre Fabre étaient de plusieurs sortes. Les plus couramment répétées contestaient l'exactitude de ses observations ; d'autres lui en retiraient le mérite, pour le reporter sur ses prédécesseurs ; d'autres enfin lui reprochaient de n'avoir été souvent qu'un vulgarisateur.

(1) *Mercur* de France, 1^{er} juillet 1925 : F. Picard, « J.-H. Fabre est-il un génie ? ».

(2) Et. Rabaud : *J.-H. Fabre et la Science*, Paris (1925).

(3) H. Coutière, *Le Monde Vivant* (1928), tome III, p. 232.

(4) M. Prenant : *Biologie et Marxisme* (1936), p. 200.



De toutes ses découvertes, nulle ne fut plus discutée que la paralysation chez les prédateurs. C'était la plus grosse de conséquences philosophiques. Nous l'avons vu, ces hyménoptères se comportaient comme s'ils connaissaient l'anatomie de leurs victimes. La méthode opératoire variait selon la structure du système nerveux ; les coups d'aiguillon étaient donnés en des points répondant exactement aux centres moteurs. L'instinct accomplissait là des prouesses aussi mystérieuses qu'admirables : par quelle divination des insectes savaient-ils ce que l'homme, avec toute son intelligence, n'apprit qu'après force dissections ? Fabre n'avait trouvé au problème qu'une solution, d'ordre métaphysique : tout au Commencement, une inspiration transcendante avait dû fixer à chaque espèce son lot d'intuitions et d'aptitudes, et le plan général de son existence.

La découverte fit sensation. Darwin en conçut des appréhensions pour son transformisme (IV. 241). Le premier moment de stupeur passé, on multiplia les objections. Lubbock (1834-1913), se fondant sur des variantes et des aberrations que Fabre n'avait pas niées, critiqua la théorie des instincts primordiaux et n'y vit que des habitudes acquises perfectionnées par l'expérience. Cette vue parut confirmée par les résultats des recherches effectuées sur les prédateurs du monde entier. Depuis le *Monedula punctata* d'Amérique centrale, qui apporte à sa larve des insectes de toutes sortes tués au jour le jour, jusqu'aux savants Sphégiens de Fabre, les méthodes opératoires permettaient de concevoir une évolution progressive, dominée par la tendance à rendre brusquement inertes les victimes sans les tuer, et par une spécialisation grandissante dans le choix de ces victimes. Mais on peut refuser son consentement à cette pure conception de l'esprit, à cette dérivation tout idéale. Si toutes ces espèces subsistent et prospèrent, quelle que soit leur méthode, quel intérêt certaines auraient-elles eu à la compliquer comme si la loi du moindre effort n'était pas la plus naturelle ? Quelle nécessité y avait-il pour le Calicurgue de Fabre d'opérer minutieusement les crochets venimeux et les centres moteurs de sa Tarentule, alors qu'au *Pompilus vagans* de Ferton suffit une paralysie temporaire, la proie se rétablissant vite de sa piqûre, et que les Pompilides de Peckham s'accommodent de laisser leur Araignée vivante et ingambe, leur œuf étant simplement collé sur elle ?

Comme l'interprétation proposée par Fabre restait forte, on porta la discussion sur les faits eux-mêmes, déclarés inexacts. On nia que les coups d'aiguillon fussent donnés avec une rigueur mathématique : leur nombre varie avec les soubresauts du patient ; le dard pénètre où il peut et le venin a un rôle paralyseur par diffusion. Les travaux de P. Marchal sur l'Ammophile, de Ferton sur le *Sphex*, de Rabaud sur les Pompiles, de Roubaud sur divers autres hyménoptères, parurent ruiner les conclusions de Fabre. Jusqu'à ces dernières années, on admettait sa défaite. Mais, loin d'être absolu dans ses déclarations, il avait reconnu lui-même que les coups des prédateurs pouvaient s'égarer, quand la victime résistait vigoureusement (IV. 292) ; il avait admis que l'aiguillon pût, sans arriver toujours jusqu'aux centres nerveux, les intoxiquer par diffusion du virus à proximité (IV. 296). Il n'avait pas donné ses observations comme traduisant l'exposé de faits invariables. L'animal à ses yeux était autre chose qu'une machine

à rouages automatiques ; il a cité par exemple le cas remarquable d'une Ammophile piquant sa chenille de la queue à la tête, à l'inverse de l'ordre normal. Mais, s'il ne cachait pas ces accidents, il croyait avoir établi que le rapport le plus étroit existe entre la localisation des piqûres et l'organisation nerveuse des proies. Il lui suffisait qu'on acceptât cette vérité.

On peut se demander d'ailleurs sur quels faits s'appuyaient ceux qui récusait ses observations, quand on sait combien il est difficile d'en refaire d'analogue. Fertou laisse entendre qu'il a personnellement assisté à de nombreuses paralysations. Mais un naturaliste extrêmement consciencieux, le Major R. W. Hingston, qui étudia de longues années l'instinct des prédateurs, a confessé la difficulté d'assister aux manifestations de cet instinct (1) : n'ayant pu recueillir que dix-huit observations, et cela dans les pays chauds où les insectes ne manquent pas.

Quoique nullement préoccupé de soutenir Fabre, le major Hingston se range fréquemment à ses côtés. A propos du *Sphex lobatus* paralysant le grillon *Brachytrypes achatinus*, il le confirme nettement : c'est dans les ganglions que la guêpe injecte son anesthésique. Peu d'instincts lui ont paru aussi solidement fixés que celui qui a pour objet le choix exclusif des proies, ou celui qui pousse chaque espèce à pondre son œuf sur un endroit précis de la victime : il déclare hautement n'avoir jamais rencontré de variations sur ce dernier point. Il partage l'opinion de Fabre sur la prescience des mères, citant entre autres exemples l'*Ampulex assimilis*, qui garantit la sécurité de son œuf comme si elle prévoyait les dangers qui le menacent. Comme le maître enfin, il reconnaît que les actes instinctifs se déclenchent les uns les autres dans un ordre de succession rigoureux.

A ces observations de Hingston, adjoignons celles de M. Petrunkevitch, professeur de zoologie à l'Université américaine de Yale. Ce spécialiste a constaté tout comme Fabre la fatalité qui livre, malgré la puissance de ses moyens, la Tarentule passive au Pompile ; il a pu voir une Pepsis piquer l'Araignée à l'endroit précis du ganglion thoracique. Ainsi se sont confirmées deux des affirmations de Fabre : le finalisme mystérieux qui voue la proie à l'immolation, et la science anatomique de l'hyménoptère, agissant comme s'il connaissait parfaitement la structure du système nerveux (2). Dans le *Livre du Centenaire de la Société Entomologique de France*, M. P. de Peyerimhoff pouvait donc enfin dire que les observations de Fabre sur les *Cerceris*, les *Pompiles*, les *Ammophiles*, les *Scolies*, « sont admirablement conduites et parfaitement exactes » (p. 77). Ce jugement, formulé en 1932 par un de nos savants les plus autorisés, apporte au débat une conclusion que nous pouvons accepter dans l'état actuel de la science.

Ainsi le vieil entomologiste sort à son honneur d'un long procès où le dénigrement s'était certainement mêlé au souci louable de contrôler des faits extraordinaires. Il nous reste maintenant à rappeler des contestations sur la priorité de la découverte. Assurément, bien avant Fabre, Réaumur avait indiqué qu'une certaine Guêpe solitaire remplissait son nid de « vers verts » vivants et endormis. Mais l'idée ne lui était pas venue qu'elle les eût opérés. Bernardin de Saint-Pierre, dans son *Voyage à l'Île-de-France*,

(1) *Problèmes de l'Instinct et de l'Intelligence chez les Insectes*, traduct. française, Payot, 1931, chap. V, p. 63.

(2) M. L. Berland sur des *Pompiles* et le Dr Molitor (Allemagne) sur des *Ammophiles*, ont reconnu aussi que Fabre avait vu juste.

rapporte avec sagacité un cas de paralysation. Le cancrelat de l'Ile-de-France, dit-il (lettre IX), a pour ennemi une espèce de mouche verte. « Quand celle-ci le rencontre, elle le touche, et il devient immobile. Ensuite elle cherche une fente où elle le traîne et l'enfonce ; elle dépose un œuf dans son corps et l'abandonne. Cet attouchement, que quelques gens prennent pour un charme, est un coup d'aiguillon dont l'effet est bien prompt ». Plus tard Audouin, en 1839, avait signalé l'approvisionnement d'un nid d'Odynerie en chenilles vivantes, mais inertes ; sans expliquer comment cette inertie s'était produite, il avait compris qu'elle assurait la sécurité des larves de l'Odynerie. En 1841, Lepelletier de Saint-Fargeau avait noté que les Bembex, en piquant leurs Eristales, les mettaient « dans une espèce de paralysie qui n'est mortelle qu'au bout d'un laps de temps considérable ». Enfin, en 1843, Léon Dufour, — qui semble avoir seul initié Fabre à la question — avait expliqué la parfaite conservation de Buprestes enfouis dans des terriers de *Cerceris*, par une antiseptie résultant des piqûres. Ainsi, quand Fabre publia en 1853 son mémoire sur la Paralysation, les données du problème étaient déjà connues. Mais le premier, il en envisagea avec une magnifique ampleur les différents aspects, l'étudiant chez les principaux Sphégiens et dégagant ce qui était essentiel : la lésion transcendante des centres nerveux. Sur ce point, qui est capital, sa découverte lui appartient entièrement.

On connaît son exposé sur la savante méthode de consommation dont usent les larves entomophages (III. chap. 2) : elles respectent longtemps les viscères essentiels de la proie, afin d'y maintenir le plus tard possible un reste de vie. Il s'était vu là encore combattre par Ferton, selon lequel l'exploitation des vivres pouvait se faire au hasard et au gré du ver (1). Mais Marchal et Robert du Buysson reprirent la question, chacun avec des consommateurs différents, et terminèrent le débat à l'avantage de Fabre. Marchal a reconnu que dans le corps des chenilles d'Hyponomeutes, par exemple, les larves de l'*Ageniaspis fuscicollis* respectent les organes essentiels de leur hôte et ne dévorent tout l'intérieur qu'arrivés à la fin de leur phase larvaire (2).



La gloire scientifique de Fabre repose en partie également sur sa découverte de l'hypermétamorphose. Il appela de ce nom un singulier mode de métamorphose, bouleversant les notions reçues, dans lequel la larve, avant de suivre son développement normal, a dû passer par trois états supplémentaires de larve carnassière, de larve mellivore et de pseudonymphe ; avec l'œuf, il y a en tout sept formes différentes successives. Ce cycle compliqué se rencontre particulièrement chez les Coléoptères vésicants ou Méloïdes. A vrai dire, six ans avant Fabre, le naturaliste anglais Newport avait signalé plusieurs faits relatifs à l'évolution du *Meloe cicatricosus* ; il avait identifié des animalcules énigmatiques, les triongulins, comme étant des larves primaires de cet insecte ; mais Fabre fut le premier à démêler leur étrange odyssée qui les mène des fleurs à l'intérieur des cellulès d'Abeilles solitaires ; le premier

(1) *Ann. Soc. Ent. de France*, 3^e Série, LXXIV, 1905.

(2) Voy. E.-L. Bouvier, *Habitudes et Métamorphoses des Insectes*, p. 89 et 90.

aussi il vit ces sept phases de l'hypermétamorphose et étendit ses observations aux Sitaris, Cérocumes, Mylabres et Zonitis. Enfin, des études ultérieures sur certains Hyménoptères parasites (Anthrax, Leucospis, Sapyge) et sur les larves des Mantres et des Cigales, le mirent en mesure de compléter ce chapitre nouveau pour la biologie par la découverte du dimorphisme larvaire (hypermétamorphose restreinte, où l'on voit la larve se présenter sous une forme d'acquisition, puis sous une forme de consommation). Kunckel d'Herculais et Edm. Perrier crurent pouvoir nier l'hypermétamorphose ou du moins n'y voir qu'un simple phénomène d'enkystement, une phase d'assoupissement au cours de l'évolution larvaire (1). Ces critiques sont restées sans écho ; le fait est parfaitement admis aujourd'hui.

Les recherches de Fabre sur le sexe de l'œuf chez les Abeilles gastrilégides ont toujours excité chez les spécialistes une admiration très vive. Fabre établit vers 1886 que non seulement l'Osmie connaît d'avance le sexe de l'œuf qu'elle pondra, mais que ce sexe est facultatif pour la mère qui le détermine suivant l'espace dont elle dispose. Quand il lui est possible de contraindre des cellules spacieuses et de bien les pourvoir de vivres, elle y pond des œufs destinés à devenir des femelles ; quand il lui faut se contenter de cellules exigües, elle y met des mâles. Des expériences minutieuses prouvèrent à Fabre que c'est au moment de sortir de l'oviducte que l'œuf reçoit l'impression de son sexe. Les savants s'intéressèrent immédiatement au problème : Verhoeff en 1891-92, Cuénot en 1899, puis Bugnion, Marchal, Bouvier, Vandell, après avoir essayé diverses hypothèses, ont reconnu que le mécanisme en jeu nous échappe complètement (2).

Les magnifiques études sur les instincts des Bousiers constituent peut-être le chef-d'œuvre de Fabre. Tous les critiques furent d'accord pour y voir un travail définitif. Les divers Bousiers de France ont leur histoire dans les « *Souvenirs* » : Scarabées, Copris, Gymnopleures, Sisyphe, Bubas, Minotaures, Onthophages, Géotrupes. Grâce à un correspondant en République Argentine (le frère Judulien), auquel il envoyait ses instructions, Fabre put aussi se livrer à de suggestives comparaisons avec les Copridées d'Amérique du Sud, faisant magistralement ce qu'on a appelé depuis de la biologie comparative.

Citons maintenant des découvertes peut-être moins éclatantes, mais dont l'intérêt apparaît peu à peu et qui laisseront « de la besogne critique à des générations de chercheurs » (3).

(1) Cf. Kunckel d'Herculais : *Observations sur l'Hypermétamorphose ou hypnodie chez les Cantharidiens*, Ann. Soc. Entom. de France, LXIII, p. 136 (1894).

(2) E.-L. Bouvier, *La Vie psychique des Insectes* (1918), p. 250-259.

(3) H. Coutière, *Monde Vivant*, III., p. 297.

En 1925, les assertions de Fabre sur le sens mystérieux du Grand-Paon, et la faculté d'orientation chez les Hyménoptères volants, étaient accusées de « tourner autour de fautes expérimentales lourdes » et traitées de « lamentables erreurs » (1).

On sait comment la maison de Sérignan fut envahie à plusieurs reprises par de grands papillons (Grands-Paons et Bombyx du Chêne) qui venaient faire la cour à des femelles tenues captives sous cloche métallique, par un curieux phénomène de convocation à distance. L'arrivée de ces papillons ne dépendant en rien de la direction du vent, Fabre supposa que les femelles émettaient des ondes éthérées transmissibles en tous sens, « des rayons X de l'odeur » (*Souv.* VII. 423). On lui opposa d'autres explications, qui revenaient à la même : chimiotropisme sexuel, radiations perçues par les antennes, ondes courtes, vibrations osmiques, diffusion de molécules odorifères. « Quand les mâles des papillons sont attirés de très loin par les femelles mûres, écrit M. M. Prenant dans un livre récent (2), ils le sont par un chimiotropisme dû à des glandes odorantes que portent les femelles ». La plus forte critique fut celle de M. E. Patitjaud, selon qui les effluves des femelles ne peuvent alerter les mâles que dans un rayon de cinquante mètres, et non à des kilomètres comme le croyait Fabre. Dès lors, le phénomène serait en tout comparable à ce qu'on observe chez le chien. Cependant, le P. Camboué, à la suite d'expériences entreprises à Madagascar sur le papillon Landibe, croit à des communications à grande distance et revient à l'opinion de Fabre sur la possibilité de la « radio-téléosmie » (3). Un savant polonais, Lahkowsky, défend à peu près la même hypothèse (4). Quoi qu'il en soit de l'explication réelle, on doit reconnaître que Fabre a émis l'un des premiers l'idée que le milieu d'un être vivant n'est pas seulement caractérisé par l'air, la température, la pression et autres facteurs tangibles, mais encore par la présence de radiations dont nous connaissons encore mal les formes si diverses.

En ce qui concerne la faculté d'orientation lointaine, Fabre l'avait expérimentée chez les insectes voiliers : Bembex s'abattant, à leur retour de chasse, au point précis où se trouvent leurs cellules parfaitement invisibles sous le sable ; Chalicodomes dépaysés à quatre kilomètres et regagnant leurs nids parfois en cinq minutes. Il admettait chez ces insectes un sens directeur spécial, une sorte de faculté topographique à laquelle nous n'avons rien d'analogue. C'est sans doute aux prouesses des oiseaux migrateurs, oies et canards sauvages surtout, qu'il devait cette idée, contre laquelle se ligèrent psychologues et biologistes : et c'est finalement à la mémoire visuelle qu'on attribua la sûreté du retour au nid, dans le cas du moins des Hyménoptères. Mais, récemment, le Docteur Emile Devaux, reprenant la question de l'orientation sous tous ses aspects, en a remis en lumière les difficultés et n'a pas craint d'invoquer, soit l'influence de radiations inconnues, soit des effets de magnétisme terrestre (5). Hingston a insisté aussi de son côté sur le facteur inexplicable qui guide les exodes en masse, les migrations immenses de sauterelles, papillons, etc. Il a cité le cas d'une punaise, *Monophlebus*

(1) Voir *Mercur de France*, 1^{er} juillet 1925.

(2) M. Prenant : *Biologie et Marxisme* (1936), p. 202.

(3) *Rev. Quest. Scient.* « Noces de Papillon », 20 janvier 1929.

(4) Lahkowsky : *Le Secret de la Vie* (1929), p. 16.

(5) *Rev. Gén. des Sc. Pures et Appliquées*, 15-31 août 1936.

Stebbingi, masse aveugle et sans odorat, se dirigeant à peine née vers l'arbre dont elle doit sucer la sève (1).

Nulle part la portée d'observations désintéressées n'apparaît mieux que dans l'exemple qui suit. Fabre avait soutenu que les asticots de Lucilie liquéfient leurs aliments avant de les avaler, au moyen de « quelque subtile pepsine » déversée par la bouche. On objecta que les microbes de la pourriture secrétaient d'assez puissantes diastases pour causer à eux seuls la liquéfaction. Mais Wollman élimina toute action microbienne en stérilisant rigoureusement viandes et asticots : la liquéfaction eut encore lieu, à l'avantage de Fabre. Et l'on nous annonce maintenant que cette aptitude des larves à dissoudre les chairs mortes va servir à la thérapeutique chirurgicale (2).

Est-il possible, dans le cadre restreint de ce chapitre, de faire l'inventaire de toutes les nouveautés dues au naturaliste ? Mentionnons encore les documents qu'il a fournis sur l'hyperparasitisme (parasites parasités) et le cleptoparasitisme (rapt des nids par des congénères) ; son étude sur les états cataleptiques chez les insectes (prétendue simulation de la mort) ; ses belles recherches sur les habitants de la ronce et le Sirex, qui ont mis en lumière les influences directrices (toujours inexpliquées) agissant sur les larves recluses, en vue de leur libération ; ses remarques troublantes sur les femelles représentant le sexe fort (3) ; ses expériences sur les aberrations de l'instinct ; sa biographie du Scorpion *Buthus occitanus*, sur laquelle il reste encore aujourd'hui la principale autorité ; (« on n'a pas encore poussé plus loin que lui les observations sur l'accouplement des Scorpions », dit M. Berland) (4) ; ses observations sur l'immunité des larves à l'égard des venins (elles inspirèrent à Metalnikoff ses expériences sur les chenilles résistant aux injections microbiennes) (5) ; ses aperçus sur la fin tragique des fécondateurs, le communisme des Processionnaires, les fonctions spéciales de l'appareil digestif (sécrétion de laques et d'opercules minéraux, de mastics pour la réparation des cellules), le mécanisme du déguisement chez les chenilles de Psychides, l'usage des hernies frontales et des outils perforateurs au moment de l'émersion des bêtes écloses sous terre, la nutrition embryonnaire (augmentation du volume de l'œuf par arrangement nouveau des tissus), etc., etc., tout cela constitue un apport scientifique considérable. Des études même seulement ébauchées se voient attribuer une certaine importance ; M. Marchal dans son Article « Insecte » du *Dictionnaire de Physiologie* (6), n'hésite pas à enregistrer les conclusions de Fabre, tout incomplètes qu'elles sont, sur la nature de la substance urticante des Chenilles processionnaires, ou sur la sensibilité des Insectes aux variations de pression barométrique.

On admire que le poète ardent qui vibrât en Fabre ait pu servir à ce point la vérité scientifique, et que les *Souvenirs*, ce tissu de narrations pittoresques et d'effusions lyriques, aient pu être autre chose qu'une belle œuvre d'art. Contrairement à ce que l'on croyait, ses découvertes ne sont pas encore dépassées ; elles ont été sans doute prolongées par d'autres qui sont leur postérité, telles que la paedogénèse

(1) *Probl. de l'Inst.*, chap. XVII.

(2) Cf. Article de P. Devaux dans *La Nature*, 15 décembre 1933.

(3) Cf. Art. de Léon Binet dans le *Merc. de France*, 15 juin 1936.

(4) L. Berland, *Les Arachnides*, p. 21 (1932).

(5) *Comptes-Rendus de la Soc. de Biol.*, mars 1920.

(6) *Dictionnaire de Physiologie* de C. Richet, tome IX, 1913.

(reproduction dès le stade larvaire ou nymphal), la polyembryonie de Paul Marchal (fragmentation d'un œuf unique d'où naissent d'innombrables larves), etc... Mais de toute façon, les travaux de Fabre marquent vraiment une étape importante dans le progrès de la biologie.



Est-ce à dire que son compte ne comporte aucun passif ? Le fait serait exceptionnel ; toute œuvre laisse après elle un déchet. Il y a des choses qui déconcertent chez Fabre : sa fréquente négligence à déterminer exactement les espèces, sa tendance à remplir les derniers volumes par des chapitres de pure vulgarisation, enfin quelques affirmations prématurées, quelques contradictions.

Ses erreurs de détermination ne sont ni nombreuses ni si graves qu'on a cru. Assurément, il confond sous le nom d'Eumène pomiforme trois Eumènes différentes, et comme ce n'est que dans une note qu'il reconnaît sa confusion, une incertitude, si légère qu'elle soit, plane sur toute leur histoire. Sous la dénomination de *Chalicodoma sicula*, il mélange deux autres espèces, *C. pyrenaica* et *C. rufescens*. Un des Mégachiles dont il a exposé la nidification, et qualifiée par lui de *M. séricans*, n'est pas celui qu'appelle ainsi Boyer de Fonscolombe, parrain de cette espèce. Il a rapporté au *Sphex flavipennis* des observations faites sur le *Sphex maxillosus* (d'après Ferton). Il a décrit deux ou trois espèces qu'à tort il croyait nouvelles, faute de bibliographie : petite mésaventure arrivée à bien d'autres entomologistes, à tel point qu'aujourd'hui la nomenclature est encombrée de synonymes. On doit dire d'autre part, à la décharge de Fabre, que de son temps le catalogue ne s'était pas encore compliqué de toutes les minuties actuelles ; et l'on peut se demander, devant nos nomenclatures d'aujourd'hui, si les différences infimes qu'on nous signale correspondent à des différences d'espèces, de variétés, ou à des différences individuelles, et si elles ont vraiment une importance décisive. Dans sa retraite campagnarde, son défaut de documentation ne lui permettait pas de mieux définir. Dans les cas reconnus par lui douteux, il s'adressait au professeur Pérez, l'hyménoptériste de Bordeaux : mais il ne recourait pas volontiers aux services d'autrui. Quelquefois, ses livres, étant de seconde main, l'entraînaient à d'involontaires erreurs : l'*Introduction à l'Entomologie* de Lacordaire attribuant faussement au *Sphex* une manœuvre observée par Erasme Darwin sur la Guêpe, Fabre discuta le trait ; Charles Darwin dut lui écrire que son père n'avait nullement commis la bévue imputée.



Il est d'usage de critiquer aussi toute la partie de l'œuvre qui n'est que de simple vulgarisation. Si la virtuosité littéraire augmente, l'intérêt scientifique s'amointrit à mesure qu'on avance davantage vers les derniers volumes. Le vieillard, moins capable de travaux ardu, et pourtant ambitieux d'agrandir et de compléter son monument, se contente à la fin de monographies faciles, rehaussées par le charme du style. Les articles sur le Hanneton des pins, le Carabe doré, le Ver Luisant, le Cione, le Charançon de l'Iris des Marais, n'apportent rien de vraiment nouveau. L'auteur refait parfois le travail de ses prédéces-

seurs, reprend des problèmes déjà résolus. Cent ans avant lui, un observateur avait fait connaître l'accouplement des Mantès religieuses et la mort prématurée du mâle dévoré par la femelle (1). Sur l'oothèque de la Mante, sur l'éclosion et la première mue de ses larves, Ch. Brongniard avait fait un compte-rendu à l'Académie des Sciences en 1881 (2) (Fabre a étudié la Mante vers 1895). Sur les mœurs des Araignées, Lyonnet et De Géer avaient donné des détails curieux et signalé l'accouplement, où le mâle est obligé de se tenir sur ses gardes, et les soins dont la femelle entoure sa progéniture. C'est dans Réaumur que Fabre a trouvé l'idée première de ses remarques sur la spécificité alimentaire des chenilles, la spécificité des proies chez les hyménoptères, l'effet de la température sur la durée de la métamorphose, la faculté qu'ont certaines chenilles de brouter les végétaux à latex âcre et vénéneux, l'urtication des Processionnaires, etc. Les poils urticants avaient d'ailleurs été bien étudiés depuis 1883 par Keller, Goossens, Landon, Beille, quand Fabre s'y mit à son tour en 1896. La parthénogénèse des pucerons avait été découverte par Charles Bonnet et exposée dans son *Traité d'Insectologie* en 1745. Ayant isolé un Puceron du plantain il l'avait vu se reproduire sans accouplement jusqu'à la dixième génération. Fabre procéda seulement à une vérification sur un autre puceron, le Pemphigus du Térébinthe. C'est également Bonnet qui dicta à Fabre les explications concernant la manière dont les processionnaires retrouvent le chemin de leur nid. La description de Bonnet, très originale, date de 1738.

Ainsi rangés en liste, tous ces emprunts de Fabre n'en imposent que si l'on ne se rappelle pas le nombre et l'importance de ses découvertes propres. D'ailleurs, n'a-t-il pas bien fait de brasser les matériaux accumulés par ses prédécesseurs et, en y imprimant le cachet de son génie, n'a-t-il pas attiré l'attention sur des questions exposées sans lui à rester enfouies dans leurs dossiers ? Combien de chercheurs n'ont mis au point d'utiles inventions que parce qu'ils avaient su compulser des mémoires oubliés ! Il n'était pas mauvais non plus que tant d'études fragmentaires, de publications éparses, fussent rassemblées dans un gros ouvrage et revues par l'optique d'un seul et même esprit. Le seul tort qu'il eut, fut de ne citer que rarement ses sources, défaut surprenant chez un caractère aussi droit : il avait dû le contracter en compilant ses ouvrages scolaires et de vulgarisation, où l'usage est d'utiliser sans références bibliographiques tous les ouvrages disponibles.



Reconnaissons d'autre part qu'il faut porter au passif de Fabre quelques erreurs vraiment reconnues telles et indéfendables. Tel est son exposé sur la parthénogénèse des Halictes. Ayant constaté que les Halictes ont deux générations par an, il avait cru que la première ne se composait que de femelles, lesquelles donnaient, par parthénogénèse, naissance à la seconde où les deux sexes faisaient alors leur apparition. Or, J. Pérez, examinant des femelles de la première génération trouva dans leur réceptacle séminal la preuve qu'elles avaient été fécondées : les mâles existaient donc, mais Fabre ne les avait pas vus à cause de leur précocité.

(1) J. L. M. Poirét, *Journal de Physique*, 1784.

(2) C. R. de l'Ac. des Sc., tome XCIII, 11 juillet 1881.

Au sujet des Eumènes et des Odynères, Fabre avait décrit leur cellule de ponte, et l'œuf suspendu à la paroi. Cette suspension, selon lui, était destinée à mettre la larve naissante hors de la portée des proies vivantes entassées au-dessous d'elle et susceptibles de la blesser par leurs mouvements. Mais diverses expériences de Ferton démontrèrent que l'œuf ni la larve ne courent aucun danger si on les fait tomber au milieu des proies : elles s'y développent normalement. L'explication de Fabre était donc fausse.

Il y a aussi dans sa description de la ponte des Apanteles, un fait controuvé. Il avait cru voir l'Apanteles inoculer ses germes dans les œufs de la Piéride. Mais F. Picard, qui s'est spécialement occupé de la question, dit au contraire que le parasite s'attaque aux jeunes chenilles et non aux œufs, et les pique de sa tarière très visiblement.

C'est également sur d'insuffisantes observations que reposent d'autres assertions moins importantes. Selon Fabre, le *Sphex* languedocien chasse exclusivement des Ephippigères femelles, alors que Ferton dit avoir vu à Bonifacio la même espèce (?) entraîner à son terrier une Sauterelle mâle. Aux Processionnaires, il a attribué un instinct météorologique mal démontré; il a cru que le *Chalicodome* à la sortie de sa cellule après la dernière métamorphose, était incapable de percer une enveloppe de papier entourant le nid; or, J. Pérez, en refaisant l'expérience avec plus de soin, a prouvé le contraire (1). M. Rabaud n'admet pas non plus l'observation selon laquelle la larve du Balanin sort des noisettes par un orifice distinct du point où la mère l'avait introduite à l'état d'œuf. Il prétend avoir constaté l'inverse: « la larve sort toujours par le point même où l'œuf fut déposé » (2). La méthode opératoire attribuée à l'Araignée-Crabe fait l'objet de ses critiques les plus vives, — critiques dont on est en droit de suspecter la valeur sous la forme où elles sont énoncées: « Visiblement Fabre n'a fait qu'entrevoir les Araignées-Crabes, son récit en porte plus d'une preuve. L'une d'elles est particulièrement frappante: les Araignées-Crabes se tiendraient presque toujours sur les fleurs de Ciste. Si Fabre avait sérieusement observé l'Araignée, il l'aurait trouvée sur des fleurs variées » (p. 32). Mais justement Fabre l'a trouvée sur des fleurs variées: (V. 322) « sur des lavandes de l'enclos »; (VIII. 396) « sur un troène de l'enclos »; (IX. 70) sur le Ciste. « Il aurait également vu, ajoute M. Rabaud, que, outre les Abeilles, elle capture bien d'autres insectes »; Fabre ne le nie pas, il dit seulement que son « gibier de prédilection est l'Abeille domestique » (V. 322) M. Rabaud: « il se serait rendu compte que l'Araignée saisit ses proies par une partie quelconque du corps ». Fabre: « ... leur capture (est) tantôt happée par la nuque et tantôt par un point quelconque du corps » (V. 322). On s'étonne que dans un livre chargé de venger la science, l'auteur persifle et s'emporte tour à tour: « Cette histoire n'est qu'un conte » (p. 31) « il bâtit tout un roman sur le fait qu'elle reste, comme bien d'autres, sur son cocon et meurt d'inanition » (p. 33 en n). Le roman est pourtant un fait, nullement controuvé. « Mais il ne songe pas à tenter la moindre expérience: il aurait ainsi constaté bien des faits d'un véritable intérêt général » (?) « Et, s'il avait vraiment regardé, il ne serait pas passé à côté du fait le plus curieux: le changement de couleur de l'Araignée-Crabe qui passe du blanc au jaune sui-

(1) J. Pérez, *Les Abeilles*, p. 235.

(2) Rabaud, *J.-H. Fabre et la Science*, p. 34.

vant le substrat ». Mais que dit Fabre ? « La peau... est chez les uns d'un blanc de lait, chez les autres d'un jaune citron » (IX. 71). Quant à l'influence du substrat, quelle sera-t-elle si le substrat est constitué par des fleurs bleues de lavande ? « Toute l'histoire de cette Araignée montre le caractère superficiel des observations de Fabre ». La diatribe montre surtout que le critique n'avait pas bien lu.

Des adversaires qui tranchent tout et vitupèrent, inspirent difficilement confiance. A en croire M. Et. Rabaud, « celui que ses panégyristes célèbrent comme l'observateur inimitable se borne à quelques observations hâtives » (p. 30). Mais c'est le grand Darwin qui avait octroyé à Fabre le titre de « inimitable observer ». M. F. Picard dans son article du *Mercur de France* (1) se sert d'expressions comme « lamentables erreurs », « radicalement faux », « faits absolument controuvés », « bourdes », etc. Cependant ceux qu'on oppose à Fabre, observaient-ils si bien qu'on doive toujours se reposer sur leurs témoignages ? Quand Ferton citait *Priocnemis leucocellus* et *Pompilus pulcher* comme des Pompiles ignorant l'art de paralyser leurs victimes et piquant au hasard, il se flattait d'avoir découvert « un des états antérieurs de l'instinct dans le genre » ; mais il dut reconnaître par la suite que ces insectes ne connaissent pas moins que leurs congénères le point vulnérable de leur proie et savent aussi opérer les crochets. Le jour où toutes les observations de Ferton auront été contrôlées, on se rendra compte de la valeur exacte de son œuvre. De même, on a le droit d'éprouver une certaine défiance à l'égard de faits rapportés par les Peckham — et par eux uniquement — tels que le cas de cette *Ammophila urnaria* qu'ils prétendent avoir vue se servir d'un caillou comme d'une dame pour aplatis de la terre sur son nid (2), ou l'histoire de ce mâle *Typoxylon rubrocinctum* qui se chargea de l'enfouissement de la proie, une araignée, pour permettre à la femelle de « repartir sans perte de temps à la recherche d'une nouvelle victime ! » (3).

Si de telles observations n'ont jamais pu être refaites, il en va tout autrement de celles de Fabre, ainsi qu'il résulte du témoignage d'un bon entomologiste belge, M. E. Thomas, auteur d'ingénieux ouvrages sur la psychologie des insectes. Tout dernièrement, dans la revue *Scientia*, M. Thomas a fait cette déclaration : « Les faits qu'il décrit comme observations personnelles sont rigoureusement exacts et les entomologistes en constatent journellement des rééditions identiques. Je parle d'expérience, ayant personnellement étudié les Guêpes prédatrices, les Araignées, les Papillons, etc... » (4). Or, on le sait, il n'y a de science que de ce qui est général ; les dires de Fabre se rapportant à des faits généraux et aisément vérifiables, sont plus scientifiques que les assertions gratuites d'un Ferton ou des Peckham. A la déclaration de M. E. Thomas, adjoignons celle de l'éminent biologiste français, Jean Rostand ; elle pourra servir de conclusion à ce chapitre : « après de longs débats, on doit reconnaître aujourd'hui qu'il avait vu juste sur la plupart des points » (5).

(1) F. Picard, *Mercur de France*, 1^{er} juillet 1925 ; J.-H. Fabre est-il un génie ?

(2) Peckham, *Wasps Social and Solitary*, p. 38.

(3) *Id.*, *Psyche*, vol. VII, p. 304.

(4) *Scientia*, I. IV. 1938. Compte-rendu d'E. Thomas sur « *La Nouvelle Biologie* » de J. Rostand.

(5) Jean Rostand, *Insectes* (Paris, 1936), p. 47.

TROISIÈME PARTIE

L'ART

LA "RHETORIQUE" DE FABRE

La rhétorique de Fabre est en réalité une anti-rhétorique, ennemie des recettes et des conventions, exigeant avant tout de l'écrivain la pleine sincérité, une certaine chaleur communicative, la clarté des idées. Il faut avoir quelque chose à dire, principe dont il se dit redevable aux Anciens: les « bons esprits de l'antiquité » écrivaient parce qu'ils portaient en eux des vérités capables d'intéresser (IX. 182). Il faut bien connaître son sujet, comme le voulait Buffon, l'avoir longuement médité: « Voulez-vous réussir dans les choses de l'intelligence ? L'infailible moyen est d'y penser toujours » (IX. 187). Admirable précepte, digne des maîtres. La pensée neuve, la découverte, le livre écrit pour la postérité, ne s'obtiennent qu'à force de persévérance et de volonté. « Vous me demandez quand paraîtra le quatrième volume des *Souvenirs*, dit-il dans une lettre à son ancien élève Devillario. Je me proposais de l'écrire cet hiver. J'ai cru bien faire d'attendre encore, ne trouvant pas la poire suffisamment mûre... » (1). De même pour la rédaction du chapitre isolé: il ne prenait la plume que lorsque le morceau à écrire avait été mentalement composé, retouché et entièrement mis au point: ce qui explique pourquoi ses manuscrits n'ont en général pas une rature. Son extraordinaire mémoire n'avait qu'à lui dicter les pages élaborées. Il avait aussi l'art de dégager tout de suite l'essentiel, de s'attaquer aux idées maîtresses. « Ce qui caractérise l'esprit de Fabre, c'est la tendance à approfondir les questions et à les considérer sous forme de problèmes à résoudre » (2).

Tout cela ne s'apprend pas dans les traités de style. « Si le feu naturel de nos propres veines... ne vient en aide, vainement nous feuilletterons le vocabulaire » (IX. 184). Il faut le feu sacré pour faire une œuvre (III. 7). « Ayez foi et allez de l'avant » (IX. 196). Cette anti-rhétorique va si loin, qu'elle met en doute l'efficacité des disciplines scolaires; cet ancien professeur conçoit singulièrement l'influence de l'école sur la formation de l'intelligence. « Dans l'enseignement, ce qui importe le plus, ce n'est pas la chose enseignée, plus ou moins bien comprise; c'est l'éveil donné aux aptitudes latentes de l'élève; c'est le grain de fulminate qui met en branle les explosifs endormis » (X. 350). Un bon maître peut nous révéler à nous-mêmes, éveiller la vocation, nous orienter dans la voie qui tirera de nous la plus grande somme de bon vouloir et d'énergie. Telle est la seule réussite qu'on puisse attendre de la péda-

(1) *Mercur de France*, 15 août 1924: Lettres de Fabre à Devillario, publiées par P. Julian. Lettre du 19 décembre 1888.

(2) A. Dumas, La philosophie de J.-H. Fabre, dans *En Provence*, avril 1924.

gogie la mieux conçue. « Qui n'a pas le don en germe dans les veines, ne le possédera jamais malgré tous les soins d'une éducation en serre chaude » (VI. 69).

C'est que le pédagogue (et celui qui a laissé tant d'ouvrages classiques en était un dans la force du terme) recouvrait un autodidacte, conscient d'avoir tout dû à sa seule intelligence, fier de sa personnalité intacte: « L'étude solitaire... ne vous coule pas dans un moule officiel, elle vous laisse votre pleine originalité » (IX. 170).

Originalité et enthousiasme ont été les deux grands ressorts du génie de Fabre. On comprendra aisément que l'écrivain n'ait eu que faire des procédés et des conventions: il avait en lui trop de ressources pour avoir besoin de s'échauffer à froid... Il lui suffisait de peindre avec exactitude, de narrer avec sincérité pour atteindre aux qualités d'Homère. Bien voir et bien rendre peut être l'unique fondement de l'art pour un génie naturellement sublime. « Mes pages... sont l'exact narré des faits observés, rien de plus, rien de moins » (II. 3). Qu'il écrivit en prose ou en vers, qu'il peignît à l'aquarelle des champignons ou qu'il composât sur l'harmonium des airs aux harmonies imitatives, il se conformait toujours à ce principe vraiment classique: reproduire avec fidélité la nature. C'est ce qui explique que son style soit si souple et varié, du majestueux et de l'épique passant à l'humoristique, au familier: il laissait parler les faits.

Art en apparence élémentaire, mais difficile et le plus sûr, exigeant de fortes qualités. Exigeant la noble simplicité d'abord: même dans ses tableaux les plus grandioses et dans ses ivresses métaphysiques, Fabre ignore l'emphase et la prétention. « C'est simple comme le beau, c'est calme comme le puissant », dit-il en parlant de la fête des champs (VI. 211), et ces mots s'appliquent exactement à son œuvre. Il détestait l'éloquence de Buffon (VI. 194), ses longues phrases, ses « sonores périodes » qui « ne laissent pas le temps de reprendre haleine » (1); il y opposait le « sublime laconisme » de la Bible (2). L'extrême aisance d'expression qu'il affectionne vient aussi de ce qu'il destinait ses ouvrages aux jeunes gens et aux profanes autant qu'aux spécialistes. « J'écris pour toute intelligence capable de prendre goût aux choses de l'insecte » (IX. 129).

Deuxième qualité de cet art; la clarté. La lumière pénètre dans les moindres recoins des *Souvenirs*: il n'y a pas un passage obscur ou douteux. On songe une fois de plus à Homère, le plus grand, mais aussi le plus clair des poètes grecs, dont le style est d'une absolue transparence. Chez nous, en France, cette qualité est de tradition et marque nos plus authentiques chefs-d'œuvre. Aucun de nos savants, que ce fût Laplace, Cuvier, Lamarck, Ampère, ou plus tard Henri Poincaré, Bergson, Vialleton, n'a pensé qu'il dût être obscur pour être profond. Rien de fumeux chez eux: une phrase toujours concrète, aisée, équilibrée; une langue sans terminologie spéciale. Fabre faisait grand cas de cette facilité d'exposition: il l'appelle la « souveraine politesse de qui manie une plume » (V. 109). La « magie des mots » n'a tout son effet que dans des « pages faciles et de bon aloi » (IX. 184). Le dernier volume contient un éloge de Boileau, poète du bon sens et de la netteté, qui nommait chat un chat, boutade que Fabre complète à sa façon en nommant « charabia une prose savantissime » (X. 99). Pour lui, il ne hérissera pas ses pages de cette « prose scientifique qui trop souvent, hélas !

(1) *Les Serviteurs*, p. 287.

(2) *Ibid.*

semble empruntée à quelque idiome de Hurons » ; il n'admettra jamais « qu'on n'est profond qu'à la condition d'être obscur » (II. chap. 1) ; faire de la métaphysique et de la haute science n'exige pas qu'on parle sans savoir ce que l'on dit (X. 99). Fabre est donc bien de la lignée de tous ces grands savants qui alliaient la vigueur à l'aisance et l'élégance du style.

Troisième qualité : la « base de la clarté », c'est « l'ordre » (IX.178). On verra dans un autre article comment Fabre compose son chapitre, combien la structure en est harmonieuse et régulière ; seuls les chapitres des dernières séries compliquent et morcellent leur plan, et cependant ceux-là encore se lisent sans fatigue. Les mathématiques ont sans doute beaucoup fait pour discipliner sa plume, surtout la géométrie, à laquelle il attribuait lui-même la plus heureuse influence ; et certes cet édifice de théorèmes et de corollaires, de démonstrations infailliblement conduites et de conclusions patiemment préparées, n'avait pu que le pénétrer de logique et de méthode. « Elle coordonne l'embrouillé, elle émonde le touffu, elle calme le tumultueux, elle filtre le trouble et donne le clair, produit supérieur aux tropes de la rhétorique ». (IX. 178).

Les mathématiques dressent l'esprit, mais « ne donnent pas l'idée, fleur délicate éclose on ne sait comment » (IX. 178). « La valeur brute que notre esprit lui avait confiée, l'équation nous la rend, sans perte ni gain » (III. 326). Au contraire, dans l'ordre des sciences naturelles, les idées affluent inépuisablement de toutes les sources du réel ; « l'intérêt est presque toujours assuré » (IX. 183), l'intérêt, première et essentielle condition de l'œuvre littéraire ; et ainsi, les sciences naturelles fournissant la matière et les mathématiques une discipline, on voit sur quoi Fabre fonde sa rhétorique.

Avons-nous là toutes les conditions du chef-d'œuvre ? Pas encore. L'œuvre érigée sur de tels principes est assurément belle, mais sévère, et trop rigide pour reproduire la vie dans ses frémissements et ses sinuosités innombrables. C'est pourquoi l'art de Fabre va demander à la poésie ses prestiges et ses enchantements. Chose étrange, ce mathématicien habitué aux raisonnements purs a de l'aversion pour la prose dite scientifique. — « Ils parlent science avec leurs lecteurs comme ils parleraient pantoufles avec Baptiste » (IX. 183), dit-il des savants qui redoutant les agréments du style comme fort suspects, se contentent d'exposer leur matière à l'état brut. Il ne les approuvait nullement. Selon lui, sur ces choses inertes, il faut qu'une âme ardente jette son reflet, qu'un rayon de vie « anime les cavernes de l'abstrait » (IX. 188). « Le relief de l'idée veut expression lucide... Il y a des mots ternes, triviaux moellons du discours ; il y en a de colorés et comparables aux coups de pinceau qui sèment des plaques de lumière sur le fond gris d'un tableau » (IX. 183). Voilà pourquoi il use de tant de figures et d'images, périphrases, métaphores et comparaisons. Cette stylistique ornementale, nul maître ne la lui a apprise (IX. 184), il ne la doit qu'à ses méditations sur l'art d'écrire, à sa subtile connaissance de la langue, mais aussi à la lecture des auteurs consacrés, à la fréquentation des « bons esprits de l'antiquité » (IX. 182). Pour lui comme pour nos grands classiques, excellence de la pensée, perfection de la forme, secrets de l'art, tout était dans les Champs-Élysées. Cette vérité apparaîtra dans tout son jour au cours du chapitre suivant, quand on verra quelle fut sa remarquable érudition d'humaniste.

Il convient cependant de le dire, Fabre n'a pas toujours été un partisan de la culture gréco-latine. Au temps de ses études mathématiques, il avait « maugréé » contre l'enseignement des langues mortes (IX. 182), et une page de la « Bûche » prouve qu'en 1867, il en était l'adversaire déterminé. Cette page curieuse est à citer: « Pendant huit, dix années de notre vie, huit, dix années des plus belles, on vous bourre de grec et de latin; on s'obstine à vous apprendre une langue, deux langues que personne ne comprend et dont vous n'aurez jamais à utiliser une syllabe; on vous nourrit de la moelle de Démosthène et de Platon, de Tacite et de Sénèque, mais, en revanche, on vous laisse parfaitement ignorer comment il faut s'y prendre pour écrire une lettre à papa; on vous apprend pour quels motifs Alcibiade coupa la queue à son lévrier, pourquoi Pythagore était d'une extrême réserve au sujet des fèves, de quelle main se mouchait le grand roi Agamemnon; on vous apprend toutes ces belles choses, et cependant la civilisation passe sous les fenêtres de la salle d'étude, emportée au triple galop par une marmite d'eau bouillante, ou lancée aux quatre vents du ciel par un fil de métal conducteur de la foudre... Enfants chéris, tout mon espoir, vous échapperez sans doute, Dieu vous en fera la grâce, aux stupéfiantes études d'un autre temps. De nouvelles idées se lèvent, l'horizon s'emplit de lumière... Vous ne tomberez pas, comme moi, sous la férule d'un sot bourru qui me mettait en pénitence pour une fleur trouvée dans mon gradus, livre affreux avec lequel on alignait des longues et des brèves pour faire de prétendus vers latins. La Muse rougissait de nos pauvres syllabes, mais enfin le temps se passait. C'est tout ce que voulait apparemment le maître, cerveau épais, incapable de comprendre qu'une fleur, une campanule bleue, a plus de poésie que le gradus entier... » (La Bûche, p. 142).

Trente ans plus tard, l'auteur des *Souvenirs* se rendit mieux compte de tout ce qu'il devait à sa culture classique. « Aujourd'hui, mieux renseigné, mûri par l'âge et l'expérience... je suis respectueusement revenu à ces bons vieux livres... Vénérables feuillets annotés du crayon dans mes veillées du jeune âge, je vous ai retrouvés, et plus que jamais vous êtes mes amis » (IX. 182).



Fabre a eu tout ce qu'il fallait pour produire l'œuvre profonde et en même temps actuelle, riche de substance et belle de forme, le chef-d'œuvre littéraire en un mot. Qu'on n'aille pas lui reprocher d'avoir présenté ces fortes études sur l'instinct et la biologie des insectes comme un « cours familial de sciences naturelles ». Fut-il un moins grand savant, parce qu'il écrivit pour tous, sans mots pédantesques ni phrases ésotériques; parce qu'il a tâché de toutes ses forces de raconter l'histoire des insectes en style clair, agréable et ardent? Qu'en géométrie, en physique, en algèbre, on ne songe pas à rien ajouter à l'austère poésie des lois et des théorèmes, c'est juste; mais la zoologie touche par trop de côtés à nous-mêmes, à notre vie, au théâtre sur lequel nous nous mouvons, pour que la synthèse de l'art ne soit pas ici nécessaire. Le style n'est pas un vêtement: c'est l'expression quasi totale de nos réalités; manié mélodieusement par l'artiste supérieur, c'est le chant profond qui monte de tout ce qui touche à nous et à notre monde.

L'ERUDITION CLASSIQUE

Fabre a beau déplorer sa pénurie de documentation, se dire « réduit à quelques livres dépareillés rangés sur une planche de sapin » (VI. 232), nous affirmer qu'il lit très peu (IX. 352), la réalité s'avère toute différente: humaniste digne de ceux de la Renaissance, homme d'une immense information, en dépit de cette coquetterie qu'il met à la nier (IX. 352), il a tout lu, depuis les plus indigestes compilations d'autrefois jusqu'aux récents numéros des revues, depuis les *Commentarii* de Matthiole jusqu'à un article du poète Hérédia sur une étymologie aztèque. Il possède tout un monde de souvenirs livresques prêts à se lever au premier appel. Rien n'est perdu avec lui de ce qu'on a dit, écrit ou pensé depuis les temps passés; il pourrait répéter que « rien d'humain ne lui est resté étranger ». Qu'il s'agisse du garum, « la célèbre sauce des Romains, faite avec des entrailles de poissons pourris » (VI. 263) ou des comprimés alimentaires de Berthelot (VI. 276); — qu'il cite des vers de Louis Racine ou de Gilbert, une loi de Lycurgue ou un aphorisme de Brillat-Savarin ou de Jacotot; — Fabre parle de tout avec compétence, comme si dans son âme retentissaient jusqu'aux moindres échos du concert de la pensée humaine.

Quoique ses études et sa carrière eussent fait de lui un professeur de sciences, il garda toujours l'empreinte de sa première formation classique. Il revint dans sa vieillesse aux Grecs et aux Latins, les relut avec un intérêt nouveau, en élargit le cercle, comme le prouvent de fréquentes allusions à Pline l'Ancien et à des ouvrages difficilement intelligibles sans la pleine possession du latin: la *Biblia Naturae* de Swammerdam (III. 52), les *Commentarii in IV libros Pedacii Dioscoridis*, de Matthiole (V. 262), l'*Insectorum theatrum* de Thomas Moufet (V. 351),

Il était capable au besoin d'écrire en latin: il forgea lui-même la sentence d'une beauté lapidaire qui fut gravée sur son tombeau « *Minime finis, sed limen vitae excelsioris* » ainsi que sa devise « *De fimo ad excelsa* ».

Il aimait beaucoup « le doux Virgile » comme il appelle ce poète qui a tant contribué à l'affinement de l'âme française; le Virgile des Insectes ne pouvait qu'avoir une sympathie toute fraternelle pour celui des Géorgiques; et sa curiosité aimait à retrouver, dans les œuvres transparentes du poète latin, le tableau fidèle des campagnes d'autrefois, des mœurs paysannes dans le recul d'un passé deux fois millénaire. « Et il y avait, dans le cadre où se mouvaient les personnages, des détails exquis sur l'abeille, la cigale, la tourterelle, la corneille, la chèvre, le cytise. C'était vrai régal que ces choses des champs dites en vers sonores » (VI. 63).

Bucoliques, Géorgiques, Enéide, lui étaient parfaitement connues : des passages lui en revenaient spontanément à la mémoire. « Il m'a cité sans effort, dit M. J. Borély (1), plusieurs vers de Virgile en me parlant des abeilles ». Dans les *Souvenirs* sont nommés Amyntas (III. 213), Mélébée et Tityre (VI. 191), héros littéraires et encore bien plus des amis; Galatée, qui se cache derrière les saules, mais désire être vue. « *El fugit ad salices, et se cupit ante videri* » ; (VI. 256) ; Thestylis, si habile à préparer l'aioli (VIII. 54) ; et le vieux roi des temps saturniens, « le bon Evandre qui, précédé de sa garde, deux molosses, se rend auprès d'Enée » et l'invite sous son toit de chaume où gazouillent les oiseaux (« *volucrum sub culmine cantus* ») (IV. 57). Les Géorgiques interviennent dans une discussion sur le haricot (VIII. 57), les Eglogues fournissent leur vocabulaire à la glorification des Bousiers (V. 4).

Ovide est le second de ses poètes favoris. Cet ingénieux et éblouissant artiste « si riche de détails » (VIII. 55) devait plaire aussi à celui qui aimait tant la fantasmagorie des choses, les formes, les couleurs et les métamorphoses de la nature. Fabre cite sa description du palais du soleil (VII. 274), l'épisode de Philémon et Baucis « délicieux récit » (VIII. 55), la légende de Cadmus (*Bûche*, 11).

Il paraît avoir pratiqué aussi Plaute (VIII. 56). Horace (I. 213 et X. 319), Perse (IX. 369). De Lucrèce, il ne fait mention qu'une seule fois (IX. 239). L'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien ne pouvait manquer de l'intéresser (IV. 318 : « *In his tam parvis...* » ; VII. 48 : sur ses villégiatures à Vaison ; X. 103 : « *Romanis in hoc luxuria...* » ; X. 108 : sur Fulvius Hirpinus, l'éleveur d'escargots).

La Bible et les Evangiles sont aussi quelquefois cités (V. 182 ; VI. 274). Il en admirait particulièrement divers épisodes : la création du monde (*Terre*, page 129), qu'il se faisait encore relire à son lit de mort, l'enfance de Moïse (*Chimie Agricole*, page 183, réédition de 1925), l'histoire de Job (*Serviteurs*, page 286), la prédication de Saint-Jean-Baptiste, (*Souvenirs* VI. 274) ; les pèlerins d'Emmaüs (Dr. Legros, p. 367). Certains vers de son poème du Nombre sont inspirée de la Bible (Mais il ouvre sa droite, et le vide est comblé).

Fabre se révèle aussi quelque peu helléniste, soit qu'il puise dans le grec des étymologies (λαρός, VII. 62, θωμίζω, IX. 69) ou des leçons de phonétique (II. 85), soit qu'il déchiffre la légende d'un drachme des Massaliotes (VII. 48), soit surtout qu'il cite une pensée d'Anaxagore (Νοῦς πάντα διεχόσμησε, IV. fin) ou de Platon (Ἄει ὁ θεὸς γεωμετρεῖ. VIII. 318) ou une ode du faux Anacréon sur la Cigale (V. 237).

Quelle qu'ait été sa possession de cette langue (et rien ne prouve qu'il y soit resté superficiel), il est manifeste que l'antiquité grecque le passionna : les insectes ont le don de lui en rappeler maints faits légendaires et historiques : le mythe de Cérès (Aurore, chap. IV) les épreuves de Sisyphe (I. 9 ; VI. 4), de Prométhée (III. 32) et de Typhée (X. 1), la parque Clotho (IX. 222), le Minotaure (X. 1), Thésée dans le labyrinthe de Crète (VI. 359), la tunique de Nessus (VI. 411), Médée et Pélias (III. 155), Méléagre (Serv. p. 61), Ulysse et les autres d'Eole (VII. 245), Cynégire (VI. 62), les processions d'Eleusis (VI. 357), les Phocéens (VII. 48) ; la stupidité des Béotiens (I. 106), les mœurs des Massagètes (VI. 135), les Sybarites (VIII. 5), les lois de Lycurgue (V. 2), Diogène (VII. 259), la phalange macédo-

(1) *Mercure de France*, 16 avril 1911, « Une visite à J.-H. Fabre ».

nienne (VII. 411), la palestre (I. 110), Mithridate (*Auxiliaires*, page 58), l'empereur de Byzance (VII. 351), etc.

Dans une mesure à peine moindre, l'histoire romaine est également mise à contribution : « les gens de Romulus enlevant les Sabines » (IX. 334), le Supplice de Régulus (I. 32) ; Antoine et Cléopâtre (VII. 50), Auguste et son ministre Agrippa (VII. 50), « les plafonds sous-marins de Tibère » (IX. 200), « l'esclave antique amassant un pécule pour son affranchissement » (X. 363), « le licteur antique qui liait au poteau le patient » (IX. 69), le cyathus (IV. 20), l'umbo (VIII. 109), le lituus (X. 224), etc...

Ainsi que nous l'avons dit dans notre précédent chapitre, ce goût de l'antiquité ne s'est développé chez Fabre qu'assez tard. Au collège royal de Rodez, au séminaire de l'Esquile à Toulouse, il avait traduit le De Viris, César, Ovide, fait avec succès des thèmes et des vers latins (VI. 62). Mais dans l'*Histoire de la Bûche*, il qualifie tout cela de « stupéfiantes études d'un autre temps » (page 142). Dans les « *Inventeurs et leurs Inventions* » (1881), il traite avec sévérité les Commentaires de César, « journal de ses actes militaires et nullement un traité sur les mœurs des Gaulois » (page 388) : la sécheresse du narrateur, son étroitesse de point de vue, par dessus tout « la férocité de ce fils de la Louve », condamnent ce livre dont on fait cependant « l'habituelle nourriture » de nos jeunes lycéens !

Fabre ne changea probablement jamais d'avis sur César ; mais Ovide et tous ces poètes anciens qu'il appelait encore des « mythologues radoteurs » dans l'*Histoire de la Bûche* (page 8) lui fourniront un jour, dans les *Souvenirs*, cette mine d'allusions, de comparaisons, d'ornements dont il avait déjà fait usage dans ses poésies de jeunesse ; s'il y revient ainsi sur le tard, c'est qu'en réalité le poète n'avait pas cessé de vivre en lui, d'une vie aussi tenace que le Savant.

Certaines défaillances de l'érudition classique de Fabre doivent être signalées ici. Quand il qualifie Anacréon de « Béranger hellène » d'après son odelette sur la Cigale, oublie-t-il que cette pièce n'a aucune authenticité, que le véritable Anacréon n'a rien laissé ? (V. 237). Il cite Aristote d'après un médiocre commentaire en latin du xvi^e siècle, ce qui n'est pas d'une méthode rigoureuse (V. 245). Il confond les Volsques et les Volques (VII. 50).

Ces inadvertances prouvent surtout son dédain des minuties collectionnées pour elles-mêmes et gratuitement, en dehors de toute construction intellectuelle. Pourvu que sa pensée s'érigeât, peu lui importait le minime détail. Quant à sa prétendue pénurie de livres, elle ne l'a pas empêché de composer une grande variété d'ouvrages de vulgarisation, précis et pleins, en harmonie avec l'état de la science en son temps. Certes, sa bibliothèque ne fut en rien comparable à celle d'autres savants et hommes de lettres ; mais ce qui lui a plutôt manqué, c'était, à Sérignan la possibilité de recourir aux bibliothèques universitaires, tenues au courant et richement garnies. Qui sait pourtant si son érudition ne s'y fût pas alourdie, si sa personnalité, sa liberté d'investigation, son art d'écrivain, n'y eussent pas perdu ? Telle quelle, cette érudition était complète ; les connaissances de Fabre étaient poussées aussi loin qu'il convenait pour réaliser une œuvre où la science, la philosophie et l'art s'harmonisent supérieurement (1).

(1) Cf. Appendice : La bibliothèque de l'Harmas.

III

L'INFLUENCE DE LA FONTAINE

Les fables de La Fontaine sont le premier livre dont il ait reçu la bienfaisante influence. Il était tout enfant et commençait seulement à épeler, lorsque son père, pour l'encourager dans ses progrès, lui rapporta de la ville un petit volume de vingt sous et rempli d'images « délicieuses » (VI. 61). C'était La Fontaine, et ce livre si parfaitement dans ses goûts, « où la bête agit, parle », où l'enfant retrouvait ses amis, « le corbeau, le renard, le loup, la pie, la grenouille, le lapin, l'âne, le chien, le chat » (ibid), contribua certainement à sa vocation.

Fabre resta toujours un lecteur assidu des Fables. Le petit livre, incessamment rouvert et savouré, a laissé sa marque en maints endroits des *Souvenirs*. Et d'abord, dans de fréquents commentaires, dans de brefs essais de critique toujours ingénieux (1). Tout le monde connaît les bévues que Fabre fut le premier à signaler dans « La Cigale et la Fourmi » (V. chap. XIII). La Cigale, dit-il, ne mange ni vermisseau, ni grain, ne suce que la sève des arbres, ne quémande pas auprès de la Fourmi, et elle a l'existence trop éphémère pour être encore vivante en hiver, quand la bise est venue. Cette Cigale ne pouvait être que la Sauterelle, laquelle remplace dans nos provinces du Nord la vraie Cigale du Midi (La Fontaine n'avait certainement jamais entendu celle-ci). Toutes les vignettes des dessinateurs, de Chauveau à Grandville, l'ont en effet représentée comme une Sauterelle.

Ainsi se trouve inaugurée une méthode originale de critique littéraire, méthode qui finement, légèrement, éclaire la zoologie des Fables, par l'histoire véritable des bêtes, telle que la révèle l'observation minutieuse de la nature. Il l'appliquera, dans son livre sur *Les Auxiliaires* (chap. XX., page 155), à une autre fable bien connue, le Corbeau et le Renard. Il faut voir comment Fabre explique le discours du Renard : il en souligne d'une manière neuve, l'excellence de l'argumentation à la lumière d'une description exacte et scientifique de l'oiseau : « ...au lieu de débiter par des louanges outrées, qui auraient pu éveiller la méfiance du Corbeau non dépourvu de quelque bon sens, le Renard commence par faire l'éloge de ce qui n'est pas vraiment sans mérite. Vu de près, le Corbeau n'est pas d'un noir uniforme : il a sur le dos des reflets pourprés et bleuâtres, et sous le ventre une teinte verte ondoiyante. Cela reluit, cela brille à la manière des métaux polis. Aux

(1) Cf. L. Mathon : Henri Fabre expliquant La Fontaine, dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 2^e série, tome XVI, année 1916, p. 13-20.

premiers mots flatteurs, vous vous en doutez bien, il donne à son costume un coup d'œil complaisant, et le voyant reluire de bleu, de pourpre et de vert, le trouve aussi riche que le dit le Renard...», etc... Dans l'*Histoire de la Bûche* (p. 195), se trouve un commentaire conçu selon la même méthode sur le « Chêne et le Roseau ». Fabre y explique par quel mécanisme de sa tige creuse le roseau se tira d'affaire au sein de la tourmente déchainée.

Mentionnons aussi des observations sur la morale si discutée du « Loup et l'Agneau » (IX. 160) et les premiers linéaments d'un commentaire sur « Les oreilles du Lièvre » (VI. chap. XIII).

D'autre part, dans ses *Poésies Françaises*, Fabre se mesure plus d'une fois avec La Fontaine, en des compositions qu'on ne saurait d'ailleurs comparer au modèle (1).

N'insistons pas outre mesure sur ces refontes versifiées, ni sur ces essais de critique. Même lorsqu'ils offrent des aperçus profonds, il est certain que ce n'est pas là que Fabre rappelle vraiment La Fontaine.

C'est ailleurs qu'on constate mieux l'influence; et d'abord quand Fabre cite les *Fables* et en insère dans son texte des passages entiers, le plus souvent refaits en prose et si bien adaptés, qu'on ne distingue plus les deux styles et que le ton reste d'une parfaite unité. Ils parlent tous les deux la même langue; aussi nulle part une citation de La Fontaine n'arrive plus naturellement.

Tantôt nous est racontée la fable sous une forme résumée, réduite à l'essentiel: ainsi dans la VII^e série (p. 6) « L'Ours et les deux Compagnons »; tantôt ce sont des vers, textuellement cités ou à peine arrangés: (V. 73). « Au fond de son ermitage, ayant le vivre et le couvert, le reclus devient gros et gras. Que faut-il davantage? » On reconnaît « Le Rat qui s'est retiré du monde ». Or, il s'agit en ce passage d'une larve de Scarabée. Fabre songe à cette fable toutes les fois qu'il rencontre un insecte nanti et sans concurrent. Il y refait allusion à VII. p. 129 (reclus, que faut-il davantage, le béat se fait gros et gras) et à VIII. p. 253 (« Cependant le ver se fait gros et gras ») à propos d'un Charançon établi dans un gland et d'un asticot dans un morceau de viande.

Les citations suivantes reproduisent textuellement La Fontaine :

V. 23 : « ...double profit à faire: Son bien premièrement, et puis le mal d'autrui » (Fables, IX. 16. 12-13).

V. 95 : « Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence; le conseil en est bon » (F. XI. 7. 1-2).

VII. 45 : « ...Qu'on me rende impotent
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez: je suis plus que content ».
(F. 115-12-14).

VIII. 244 : « Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre agréable à tout l'univers » (F. X. 1. 1-3).

Serviteurs, p. 172: « Chose étrange: on apprend la tempérance aux chiens, et l'on ne peut l'apprendre aux hommes » (F. VIII. 7. 11-12).

(1) Nous ne parlons ici que de pièces comme le Loup et la Cigogne (p. 146), Le Corbeau et le Fromage (p. 156), La Cigale et la Fourmi (p. 182), etc. Les poèmes animaliers en dialecte provençal sont bien supérieurs et d'un tout autre caractère.

Mentionnons d'autres exemples plus libres, où l'on voit comment Fabre coud et adapte :

- III. 201 : « Le Renard du fabuliste voyait bien comment on entre dans le repaire du lion, mais ne voyait pas comment on en sort. Pour nous c'est l'inverse : nous savons comment on sort de la forteresse du Chalicodome, mais nous ne savons pas comment on y entre » (Cf. Fables VI. 11).
- IV. 282 : « Peut-être le naïf lui trouvait-il déjà l'odeur du faisandé, comme autrefois Pours de la fable » (Cf. Fables, V. 20).
- VII. 160 : « Mais toucher à sa vigne, manger l'herbe d'autrui, quel crime abominable ! » (Cf. Fables, VII. 1. 60).
- VII. 322 : « Le paysan du Danube portait sayon en poil de chèvre et ceinture de jones marins. La Psyché a vêtement encore plus rustique : avec des échalas elle se façonne un complet ».
- VII. 370 : « Le bel état où me voici ! Devant les autres chiens oserai-je paraître ! » disait Moullard, le jeune dogue à qui les gens venaient de couper sans pitié les oreilles. Mes papillons auraient-ils les appréhensions de maître Moullard ?... » (Cf. Fables, X. 8. V. 3-9).
- VIII. 141 : « Le biquet soupçonneux, regardant par la fente, disait au Loup : Montre-moi patte blanche ou je n'ouvrirai pas ». Non moins soupçonneuse, l'aïeule dit aux venants : Montre-moi patte jaune d'Halicte, ou tu n'entreras pas » (Cf. Fables, IV. 15, V. 20).

Ainsi, les Fables ont fourni à Fabre une source abondante de citations, d'allusions, de comparaisons. Nous allons voir maintenant l'entomologiste, avec pleine originalité, narrer ses histoires d'insectes sur un mode voisin de La Fontaine.

★★

Dans les exemples qui précèdent, sans doute n'y avait-il pas autre chose qu'un lecteur charmé des Fables; dans ceux qui vont suivre, l'assimilation se fait, le disciple découvre le secret du maître. A force de le lire, il lui a pris quelque chose de sa manière de conter.

Signalons d'abord les canevas de fables dont il serait facile de trouver un grand nombre dans les *Scaberrims*. En voici un spécimen où le personnage est proche parent des fripons de La Fontaine : « Voyez en effet. A proximité du terrier passe une fourmi, aventureuse sans scrupule, qui voudrait bien savoir la cause de l'odeur mielleuse remontant du fond de la cave. « File ton chemin, sinon gare ! » fait la concierge d'un mouvement de nuque... » (VIII. 141). L'exemple suivant est encore plus intéressant : une moralité y est indiquée au début, sous forme d'alexandrin :

- IX. 77 « Pour vivre, il faut descendre, hélas, souvent bien bas. L'Alouette huppée, émiettant sur la grand'route le crottin de mulet, y cueille sa nourriture, le grain d'avoine qu'elle ne trouverait pas en planant dans les cieux, le gosier gonflé de chansons. Il faut descendre; le manger inexorablement le veut... »

Ce n'est pas encore une fable. Mais un autre passage du même tome (I. 68), nous fournira un récit déjà plus complet et dramatique. On pourrait l'intituler : « L'Abeille et le Thomise », et si le deuxième nom annonce un La Fontaine scientifique, c'est cependant le même art : une Abeille se pose sur une fleur, « toute pacifique et désireuse de butiner... La voici bientôt absorbée dans sa récolte ». Le drame se précipite ; un nouveau personnage apparaît, sinistre : « Tandis qu'elle... se gonfle le jabot, le Thomise, bandit à l'affût sous le couvert des fleurs, émerge de sa cachette... » L'assassinat perpétré, Fabre, devant la victime, trouve des mots émus comme en aurait le fabuliste. « La pauvrete étire les pattes et c'est fini ». Il y a même une conclusion, sorte de moralité pessimiste : « Cet égorgement de l'Abeille dans les saintes joies du travail m'a toujours révolté. Pourquoi des laborieux afin de nourrir des oisifs ? »

A côté des drames, il y a les scènes amusantes, drôlatiques, comme dans l'histoire des Scarabées, où l'on voit deux de ces insectes véhiculant avec zèle, l'un par devant, l'autre par derrière, la même pelote de bouse (I. 17). L'un des deux est un rusé compère, digne de Renart le goupil : sous prétexte de prêter main-forte à l'autre, il est venu pousser la boule pour s'en emparer au bon moment : « Les efforts du couple ne sont pas toujours bien concordants, d'autant plus que l'aide tourne le dos au chemin à parcourir... De là, des accidents réitérés, de grotesques culbutes dont on prend gaiement son parti... Aussi l'acolyte après avoir donné des preuves de son bon vouloir, prend-il le parti de se tenir en repos, sans abandonner, bien entendu, la précieuse pelote qu'il regarde déjà comme sienne... Il ramasse donc ses jambes sous le ventre, s'aplatit, s'incruste pour ainsi dire sur la boule... » Et les aventures continuent. A la première occasion, la pilule est ravie au propriétaire ; le voleur s'éloigne à la hâte ; mais il est lui-même volé par un autre larron ; d'ailleurs, âme fortement trempée, il « ne se laisse pas abattre par ce mauvais coup du sort ; il se frotte les joues, épanouit les antennes... ». Dans ses aventures de bousiers, narrées avec tant d'humour, Fabre se divertit beaucoup ; il prête à ses héros des sentiments déjà compliqués ; on croit lire une page du *Roman de Renart*. L'entomologiste rejoint les auteurs de bestiaires et celui « qui fit parler les bêtes », La Fontaine.

Il les rejoint d'autant mieux, que lui aussi fait parler ses insectes, non par fantaisie, mais parce que l'affection qu'il leur voue l'enivre jusqu'à ce degré du lyrisme qui donne une voix aux choses.

Parfois, descendant jusqu'au ton badin comme dans la page qu'on vient de lire, il attribue à ses héros des propos où se reflète sa bonté souriante :

VI. 9 : « C'est moi (fait-il dire au Sisyphe), c'est moi qui l'ai pétri, ce pain mollet si rond ; c'est moi qui l'ai boulangé pour mes fils ».

VII. 137 : « Ahan ! fait le ver... », le ver silencieux du Balanin, dont Fabre croit entendre les plaintes que lui arrachent ses efforts exténuants.

VII. 409 : « Fi donc ! de la bouse, à lui ! (au Bolbocère consommateur de champignons). Et pour qui le prend-on ? » L'insecte offensé proteste.

Comparer, sur un ton plus soutenu, l'hymne du Criquet qui vient de s'assurer une descendance: « Non omnis moriar... » (VI. 288). Parfois même, en d'éloquents prosopopées, les insectes expriment de hautes vérités, et alors c'est un procédé littéraire assurément, qui varie le style et permet à Fabre de mettre en relief sa propre pensée; mais ce procédé est employé avec beaucoup de naturel et de spontanéité :

V. 173 : Discours de l'Onthophage. « J'ai sur le dos une corne naissante... »

VII. 193 : Discours du Rhynchite aux évolutionnistes.

VIII. 52 : Témoignage de la Bruche sur l'origine du haricot.

X. 67 : Prosopopée du Minotaure.

Plus souvent encore, c'est Fabre qui leur adresse la parole, soit en des élan de tendresse, soit que l'apostrophe n'existe que pour amener, sous une forme brillante, l'idée philosophique.

III. 361 : — « Te voilà sauvée du Tachinaire, ô ma mie ! »

V. 148 : — « A nous deux maintenant, Copris mon ami... »

VII. 362 : — « Reviens à l'art dans lequel tu excelles, conseillerais-je à la chenille; range ton fagot... »

Les exemples sont très nombreux. Et ce n'est pas seulement dans ces mouvements exceptionnels, c'est presque perpétuellement et dans le détail que la manière de Fabre fait songer à La Fontaine. Voici son tour naïf et sa douceur : « Le trotte-menu se met en campagne, pépie doucement, s'encourage de sa chanson... » (VII. 413). Décrivant des insectes qui naissent couverts d'une coque, il emploie d'humoristiques métaphores : « De naissance, ils sont riches d'une layette, base de leur trousseau... L'âge fort renonce aux dentelles dont la mère se complait à vêtir le nouveau-né... » (VII. 280). La Clotho « se nourrit de la bohème errant d'une pierre à l'autre ». (IX. 225). Cette bohème, c'est ce que le renard de La Fontaine appelait « canaille, sottie espèce » (F. VII. 1. 36). Ailleurs, l'Araignée qui nous est représentée « immobile, comme dans une interminable méditation » (IX. 230), ne nous rappelle-t-elle pas le Lièvre qui songeait en son gîte ?

Ainsi, sans rien perdre de sa haute originalité, Fabre rappelle parfois étonnamment la manière de La Fontaine. Et nous pourrions insister sur d'autres ressemblances frappantes de leurs héros épiques ; sur leurs peintures de paysages, où ils montrent la même plénitude avec la même sobriété. Mais pour ceux que ces assimilations ne satisfont point, et qui n'y voient qu'un jeu illusoire, nous signalerons de préférence des coïncidences de vocabulaire et de phraséologie qui sont concluantes.

♦♦

Les expressions suivantes sont en effet de La Fontaine ; Fabre les a faites siennes en les fondant dans son style par la plus harmonieuse identification.

- Souv. IX. 293. — « La longue bête à souple échine ». Cf. L. F. IV. 6. 6
 S. VII. 413. — « Le trotte-menu ». Cf. L. F. 18. 41.
 S. VII. 21. — « Le haut encorné ». L. F. : « Son ami bouc des plus haut encornés ».
 S. VI. 222. — « La gent porte-sabre ». — VII. 1 « La gent insecte ». Cf. L. F. « La gent marcassine, la gent aiglonne ». III. 6.36. — « La gent qui porte crête » (VII. 13.8).
 S. V. 159. — « La gent bousière ». L. F. « La race escarbote ». II. 8.53.
 S. III. 300. — « La plèbe des muscides » VII. 200. « La plèbe diptère » L. F. « Le peuple des souris » III. 18.18. « Le peuple croasant ». II. 4.5. « Le peuple souriquois ». IV. 6.21 et XII. 8.33.
 S. VI. 243; VII. 322, etc. — « Pauvret ». L. F. IV. 11. 34; II. 5.9. etc.
 VIII. 375. — « Foin de la systématique ! ». L. F. « Foin du loup et de sa race ! » IV. 15.8.
 S. III. 191. — « Il n'a cure de l'homme ». L. F. « Le meunier n'en a cure » III. 1.41.
 S. V. 20; VII. 90; VIII. 313; X. 46, etc. « Provende ». L. F. IV. 16.8.
 S. I. 3. — « bousiers en liesse ». L. F. « tout un peuple en liesse » VI. 12.1.
 S. VI. 63. — « traîne tes grègues ». L. F. « tire ses grègues ». II. 15.28.
 S. VI. 193. — « Phoïbos aux crins dorés ». L. F. « Phebus aux crins dorés » V. 6.6.
 S. V. 33. — etc. « Taupinée ». L. F. VIII. 9.8.
 S. VI. 171. — « Maître Dectique ». L. F. « Maître Jean-Lapin » II. 8.1.
 S. VII. 154. — « D'aventure ». L. F. I. 22.4; III. I. 12.
 S. VII. 350. — « Les délicates connaissent trop bien les inconvénients d'un oreiller de cailloux ». L. F. « Les délicats sont malheureux ». II. 1.55.
 IX. 145. — « ... le sire... ». L. F. « beau sire ». I. 5.
 S. VIII. 276 — « franchises lippées ». L. F. I. 5.19.

On relève enfin des archaïsmes de syntaxe qui complètent l'effet ; nous y reviendrons plus loin, en étudiant la langue et la grammaire de Fabre.

★

Dans un article paru en 1925 et intitulé : « J. H. Fabre est-il un génie ? » (1), un détracteur, non content de dénigrer ce pauvre grand Fabre dans ses découvertes et sa philosophie spiritualiste, condamnait aussi son style, où il sentait, disait-il, « le pastiche maladroit de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand », « un style affecté, très contraire au goût français ».

Une étude attentive du style de Fabre ne permet pas d'y relever la moindre expression, le moindre tour, qui soit de Chateaubriand. Rien n'y rappelle l'auteur de *René* et des *Martyrs*. Si Fabre a lu le *Génie du Christianisme* — et c'est probable — son style n'en a aucunement subi l'influence, et ses phrases ont un rythme essentiellement

(1) *Mercur de France*, 1^{er} juillet 1925 : François Picard : « J.-H. Fabre est-il un génie ? ».

différent. Il est sûr par contre qu'il entretint dans sa jeunesse un commerce assidu avec Bernardin de Saint-Pierre. C'est en vain cependant qu'on chercherait dans les *Souvenirs* des traces d'imitation directe.

Eh bien ! ce style « si contraire au goût français » est, dans la mesure où la prose pouvait le ressusciter, le style de la Fontaine. Evidemment, dans les premiers volumes des *Souvenirs*, d'une tenue parfois sévère, il n'y a pas encore beaucoup de pages d'où se dégage le charme de narration épique qui est presque constant à partir du tome IV. Il faut aborder la seconde moitié de l'œuvre pour reconnaître tout ce qui, dans la matière et la manière des *Souvenirs*, évoque les *Fables*; depuis le sujet, qui célèbre la geste des petites bêtes, et le ton, le sens du dramatique, l'humour — jusqu'au vocabulaire et à la syntaxe. Vraiment, dans l'Homère des Insectes, s'est réincarné quelque chose du génie de cet autre Homère français que fut La Fontaine.

IV

AUTRES INFLUENCES ET IMITATIONS

En présence d'une œuvre nouvelle, on a tendance à se croire devant une invention totale. On prête au génie une merveilleuse faculté de création spontanée : le lecteur reste confondu par l'admiration. Mais le critique sait que l'intelligence ou l'imagination d'un seul homme, si puissantes soient-elles, sont incapables de construire de toutes pièces, par leurs seuls moyens, une épopée, ou un système philosophique, ou tout autre chef-d'œuvre. Pour lui, l'édifice résulte d'une conjugaison d'influences, repose sur de nombreux faisceaux d'imitations. Il n'est d'ailleurs pas moins admiratif que le lecteur non instruit des véritables aptitudes du génie. Une œuvre gagne en intérêt et en largeur humaine à dépendre de tout le patrimoine intellectuel.

Cette vérité s'applique entièrement aux *Souvenirs*. La loi de continuité historique se justifie pour cette œuvre comme pour toutes les autres. Par mille attaches, les *Souvenirs* tiennent à la science et à la philosophie antécédentes ou contemporaines. Nous l'avons déjà montré à plusieurs reprises (1). Après Réaumur, Latreille, Léon Dufour, Michelet, etc... et tous les progrès de l'entomologie dans les trois premiers quarts du siècle, on peut dire que les germes d'une épopée des Insectes étaient déposés et qu'ils n'avaient qu'à lever pour donner cette belle gerbe des *Souvenirs*.

Nous sommes loin de pouvoir indiquer tous les livres dont Fabre s'est servi, toutes les imitations dont ont bénéficié les *Souvenirs*. Ce que nous en dirons ici suffira cependant, nous semble-t-il, à montrer dans quelle dépendance vraiment saisissante un monument aussi singulier peut se trouver devant l'héritage commun.

*
**

C'est envers Réaumur que Fabre a contracté la plus forte dette. On regarde Réaumur comme le fondateur de l'éthologie ; cela n'est pas absolument exact, car Malpighi, Swammerdam, Leeuwenhoek, Redi, avaient déjà observé et décrit avec précision les mœurs de quelques espèces. Mais celui-ci a réuni plus d'observations que ses prédécesseurs, et ses observations ont porté sur tous les principaux insectes de France.

Sans les six gros volumes de Réaumur, les *Souvenirs* n'eussent guère pu se constituer, faute d'un modèle, faute d'une première élaboration de

(1) Voir 1^{re} partie, ch. IV, et 2^e partie, ch. III.

la matière. Fabre proclame Réaumur « l'illustre moissonneur » (I. 342), « l'Hérodote des Insectes » (II. 82), « le patient historien » (VIII. 263) ; il n'hésite pas à l'appeler son maître (V. 269), loue sa méthode, se réjouit que la même philosophie spiritualiste leur soit commune (VI. 402). Une lecture des *Mémoires* démontre que beaucoup d'expériences et d'idées lui ont été suggérées par cette somme, d'une fertilité d'aperçus extraordinaire. On pourrait regretter que Fabre y ait fait tant d'emprunts sans en indiquer la provenance ; mais, du point de vue de l'art, le grief tombe : n'est-ce pas ainsi que les classiques pratiquaient l'imitation ? Pour eux, la véritable invention ne consistait pas à tout créer, mais à donner une forme nouvelle à d'anciens matériaux.

Le style de Réaumur est diffus, incolore, étranger à toute harmonie. Cette médiocrité ne doit pas cependant nous cacher l'excellente qualité de la langue. Son vocabulaire est bien français, sa syntaxe un peu lourde, mais nette. Réaumur, contemporain de Saint-Simon, de Montesquieu, a gardé linguistiquement la prose du grand siècle à peine écoulé. Ainsi Fabre, en pratiquant Réaumur, se retrempait inconsciemment dans la meilleure langue française.

C'est peut-être son exemple qui décida Fabre à adopter la forme autobiographique. « La forme de Mémoire, dit Réaumur dans sa remarquable préface, est celle qui m'a paru la plus propre à cet ouvrage. Plus les faits sont singuliers, plus ils demandent à être attestés. Celui qui les annonce pour la première fois ne saurait trop assurer qu'il les a vus et comment il les a vus : il n'y a guère que dans des Mémoires où l'on puisse parler souvent sur ce ton ».

Fabre a trouvé chez lui l'idée première de ses recherches sur les Abeilles maçonnes, l'urtication des Processionnaires, les Galles des Pucerons, les Odyneres, l'appareil sonore des Cigales, la Mouche bleue de la viande, la spécificité alimentaire des chenilles, les effets de la température sur la durée de la métamorphose, la congélation des larves, certains faits de parasitisme, etc. Dans le détail même se rencontrent d'étonnantes transpositions de Réaumur. Quand Fabre raconte, avec bonhomie, comment il dégusta des larves de Capricorne grillées, qui se douterait que l'inspiration lui en vint directement du passage suivant de Réaumur :

« Que sait-on si (les chenilles et autres larves) ne seraient pas regardées... comme un mets agréable et sain ?... Pline nous apprend, liv. 17, chap. 24, que les Romains avaient mis ces vers au nombre des animaux qu'ils engraisaient avec de la farine, pour les servir sur leurs tables comme des mets fort recherchés et fort délicats : *In hoc luxuria esse coepit...* etc. » (1). Ce morceau va subir chez Fabre une métamorphose, mais la source restera bien reconnaissable : « C'est aujourd'hui mardi gras, réminiscence des antiques saturnales. Je médite à cette occasion un mets insensé, qui eût fait les délices des gourmets de Rome... Quand il eut assez mangé de peuples, le Romain, abruti par l'excès de luxe, se mit à manger des vers. Pline nous dit : *Romanis in hoc luxuria esse coepit...* etc. ». (X. 101-103).

Les exemples de pareilles transpositions abondent. Une étude est consacrée dans les *Souvenirs* aux vertus vésicantes des poils de Chenilles. Or, c'est le développement d'un Mémoire de Réaumur intitulé « Des chenilles qui vivent en société... A l'occasion desquelles on examine la

(1) Réaumur, *Mémoires*, 2^e volume, 8^e mémoire.

cause des démangeaisons et des cuissons de peau qui sont produites par quelques chenilles ». Voici un extrait de ce mémoire : « Si on manquait de vésicatoires, si c'était un de ces remèdes qui paraissent mériter de nouvelles recherches, je ne sais si on ne pourrait pas employer nos dépouilles de chenilles bien pulvérisées au lieu de mouches cantharides » (1). L'idée passe dans les *Souvenirs* sous une forme concise : « Il me semble que la thérapeutique tirerait parti d'une substance dont les énergies rivalisent avec celle de la cantharidine... » (VII. 452). Bien qu'il soit facile de multiplier de tels rapprochements, on ne doit pas cependant tomber dans l'erreur de prendre les *Souvenirs Entomologiques* pour un perpétuel démarquage des *Mémoires* de Réaumur. Une comparaison serrée montrerait que Réaumur a surtout apporté ses suggestions, qui se sont fécondées et précisées en passant chez Fabre ; il y a de plus un nombre élevé d'insectes, surtout méridionaux, sur lesquels les *Mémoires* ne disaient rien : les Bousiers, La Mante, les Nécrophores, le Scorpion, la Tarentule, les Epeires, etc. Inversement Réaumur traite longuement des Papillons, des Teignes, des Cochenilles, auxquels Fabre s'est fort peu intéressé. M. Marcel Coulon exagère donc lorsqu'il dit : « l'œuvre de Fabre paraît écrite en marge des *Mémoires* » (2). Un certain nombre d'heureuses directions, l'infrastructure d'une trentaine de chapitres, représentent, — sans doute avec l'idée première de ces études sur la vie et les mœurs, — la totalité de la dette. Mais là même où l'imitation paraît presque littérale, tout a été refait et vérifié *de visu*. Fabre n'a intégré les observations de Réaumur qu'après un contrôle minutieux. Et il a poussé plus loin l'analyse éthologique. « Réaumur, d'habitude, se borne à relever les faits tels qu'ils se présentent à lui dans le cours normal des choses, et ne songe pas à scruter plus avant le savoir-faire de l'insecte au moyen de conditions artificiellement réalisées » (I. 342). Enfin, il est bien évident que ni l'allure épique des *Souvenirs*, ni leur beauté de style, ne viennent de Réaumur.



Fabre n'a certainement rien pris à la *Théologie des Insectes* de Lesser : sa *Théologie* à lui n'a rien de commun avec les naïvetés obstinées du vieux naturaliste. Mais la *Contemplation de la Nature* de Charles Bonnet lui a servi dans une certaine mesure. Ce livre contenait une explication du monde où la poésie l'emportait de beaucoup sur la science. L'auteur y contemplait la nature « dans ses rapports si nombreux, si variés, si divers, avec les perspectives de son divin auteur » (3). Mais Bonnet était aussi l'entomologiste auquel on doit la découverte de la parthénogénèse des Pucerons. Disciple de Réaumur, il a su décrire les mœurs de beaucoup d'insectes. Nous avons la preuve que Fabre lut la *Contemplation de la Nature* par un passage qui en est une imitation évidente. Bonnet décrivait comment les chenilles processionnaires retrouvent le chemin de leur nid. « *Ce n'est pas*, disait-il, *la vue qui les dirige si sûrement dans leur marche ; cela est très prouvé.*

(1) Réaumur, *Mémoires*, 2^e volume, 4^e mémoire.

(2) M. Coulon, *Le Génie de J.-H. Fabre*, p. 56.

(3) Bonnet, *Contemplation de la Nature*, Préface.

La nature leur a donné un autre moyen de regagner leur gîte, et ce moyen revient précisément à celui qu'employa Ariadne pour retirer du Labyrinthe son cher Thésée. Nous pavons nos chemins; nos chenilles tapissent les leurs. Elles ne marchent jamais que sur des tapis de soie. Tous les chemins qui aboutissent à leur nid sont couverts de fils de soie. Ces fils forment des traces d'un blanc lustré qui ont au moins deux à trois lignes de largeur. C'est en suivant à la file ces traces qu'elles ne manquent point leur gîte, quelque tortueux que soient les détours dans lesquels elles s'engagent » (1). La description de Fabre suit de près ce modèle: « Comme guide dans ce trajet si long et si changeant, inutile d'invoquer la vue... Que reste-t-il pour guider le retour au nid ? Il reste le cordon filé en chemin. Dans le labyrinthe de Crète, Thésée se serait perdu sans le peloton de fil dont le munit Ariane... Bien plus somptueux que le nôtre, leur système de voirie consiste à tapisser de soie au lieu de macadamiser. Nous cailloutons nos routes..., elles déposent sur leurs voies un doux rail de satin... » (VI. 359).

*
**

On peut accorder à Léon Dufour une place importante parmi les modèles de Fabre. Modèle technique — et aussi littéraire. Ses recherches sur la biologie des Articulés ont inspiré ou alimenté plus d'un chapitre des *Souvenirs*. Mais surtout il fut pour Fabre un bon professeur d'exposition. Tous ses articles sont d'une rédaction très claire, lumineuse, parfois étincelante de verve et de poésie. Fabre ne cache pas que les récits de Dufour ont fait ses « délices » (II. 189). Nul doute que l'ascendant du vieil entomologiste des Landes n'ait contribué à façonner le disciple, et que la forme vraiment littéraire de ses Mémoires n'ait influencé celle des *Souvenirs*. La narration y est aimable et faite par un narrateur qui parle de lui et se raconte avec une modestie pleine de charme. On y rencontre beaucoup de choses qu'on retrouvera chez Fabre, les mêmes anecdotes familières: « La cuisinière de ma maison, en entamant, vers la mi-novembre 1843, un jambon de porc salé, jeta un cri d'alarme à la vue des milliers de vers qu'elle y rencontra. Ce malheur de ménage devint pour moi une bonne fortune... etc. » (2), les mêmes émotions douces, par exemple quand il voit les observations vénérables de Swammerdam retrouver sous son scalpel « toute la fraîcheur de la jeunesse » (3), les mêmes enthousiasmes: « L'entomologie... est la science des merveilles, la source d'inépuisables jouissances » (4), la même admiration pour les prodiges de l'instinct: « Voyez tout ce qu'un misérable ver, inconnu, dédaigné, a d'industrie originelle, d'intelligence obligée pour la conservation de l'espèce » (5), la même foi dans les « calculs de la Providence pour nous manifester et nous faire

(1) Bonnet, *Contemplation de la Nature*, XII. chap. 19. Nous soulignons les passages qui coïncident.

(2) *Annales des Sciences Naturelles*, 3^e série, tome 1^{er}, 1844 : L. Dufour, Histoire des Métamorphoses et de l'Anatomie du *Piophilus Petasionis*.

(3) *Id.*, *Ibid.*

(4) *Annales des Sciences Naturelles*, 2^e série, t. XX : Histoire des Métamorphoses de l'*Eledona Agaricicola*.

(5) *Ibid.*

admirer les prodiges de ses créations » (1). Si l'on tient compte que les mémoires de Dufour ont été publiés de 1830 à 1860 environ, et que Fabre les lut avidement, on admettra aisément toute l'influence qu'ils ont pu exercer sur le fond et la forme des *Souvenirs*.

En 1845, Alphonse Karr publia un *Voyage autour de mon Jardin* dont nous avons déjà parlé: livre original et brillant, où il était perpétuellement question de plantes et d'insectes; rarement l'entomologie fut exposée par un styliste plus adroit. Amours d'araignées, combats d'insectes, bizarreries sexuelles des pucerons et des vers de terre, stratagèmes de fourmis-lions, etc., ont inspiré à Karr des pages excellentes, aussi spirituelles que précises; et l'on s'étonne que des livres aussi réussis n'aient pas eu de lendemain. Nous n'avons aucune preuve que Fabre ait lu le *Voyage autour de mon Jardin*; mais les rapprochements suivants, entre autres, nous incitent à le croire :

Voyage, Lettre V. « Placé sur un lit de gibier, ce ver (la larve de Syrphé) saisit les pucerons l'un après l'autre, avec une sorte de frident creux, au travers duquel il les suce, en ayant soin de rejeter chaque fois la peau tout à fait vide et sèche. Un de ces vers mange à peu près un puceron par minute; pour ce qui est des pucerons, cela paraît leur être parfaitement indifférent, on n'en voit jamais un faire le moindre effort pour éviter d'être mangé ».

Souvenirs, VIII. 234. « Un ver... rampe sur le troupeau... L'ogre aveugle pique à l'aventure... Un puceron est enlevé à la pointe de la fourchette buccale... Le puceron est tari. D'un brusque mouvement de la tête, le ver rejette de côté la peau chiffonnée. Tout de suite à un autre, puis à d'autres encore, jusqu'à satiété... Or, que fait le troupeau pendant le massacre?... Nul parmi les voisins du saisi ne donne signe d'inquiétude. La vie n'est pas chose tellement sérieuse qu'un puceron s'émue pour la conserver ».

Voyage, Lettre XXI. « Beaucoup de poètes ont parlé des vers qui dévorent les cadavres: c'est une horrible image... ce ver du tombeau a été inventé par les poètes et n'existe que dans leur imagination; les corps de ceux que nous avons aimés ne sont pas exposés à cette insulte et à cette profanation... Il n'est pas vrai que la corruption engendre des vers, il faut que certaines mouches aient pondu des œufs d'où les vers doivent sortir, et ces mouches-là ne savent pas percer la terre au-delà d'une certaine profondeur ».

Souvenirs. X. 273. « En vue de nous édifier sur notre néant, les orateurs de la chaire ont parfois abusé du ver de la tombe. N'accordons créance à leur lugubre rhétorique. La chimie de la dissolution finale parle assez éloquemment de nos misères sans qu'il soit nécessaire d'y adjoindre d'imaginaires horreurs... Sous quelques pouces de terre seulement, les trépassés peuvent dormir leur tranquille sommeil; jamais le diptère n'y viendra les exploiter ».

(1) *Annales des Sciences Naturelles*, 3^e série, t. I : Anatomie Générale des Diptères.

Voyage, Lettre XXXI. Invectives contre la guerre. « On adore la gloire... militaire, qui consiste à tuer sans haine, sans motif, le plus grand nombre possible d'hommes nés sous un autre ciel, et cela dans des conditions tellement singulières que, si demain ce pays se soumet..., il devient un crime puni par les lois, par l'horreur et le mépris universels, de tuer un seul de ses habitants, qu'il était si glorieux de massacrer hier ».

Souvenirs, VIII. 131. « La guerre, l'art de tuer en grand et de faire avec gloire ce qui, fait en petit, conduit à la potence ».

★★

Si Fabre n'a rien dit du livre d'A. Karr, nous savons par contre qu'il tenait en haute estime *l'Insecte* de Michelet (IX. 1 et Legros, p. 319). On peut même regarder cet ouvrage comme une des bases sur lesquelles se sont érigés les *Souvenirs*.

Réaumur avait cédé à Fabre quelque chose de sa substance : Michelet lui a communiqué quelque chose de son âme ; il a surtout ébranlé sa sensibilité. Son lyrisme ne pouvait déborder entièrement sur les *Souvenirs* : Fabre avait un tempérament trop différent ; mais il a contribué puissamment à y mettre de la poésie et de l'émotion.

Michelet était celui pour qui « une âme pèse infiniment plus qu'un royaume, un empire, parfois plus que le genre humain ». Il avait de la partialité pour l'insecte, parce qu'il aimait ardemment les humbles et les faibles : « Si l'on pouvait supposer que le droit n'est point égal, et que l'Amour universel peut incliner la balance, ce serait pour les petits » (1). Voilà pourquoi son livre était de ceux qui pouvaient le mieux arracher Fabre à l'entomologie pure, à ces études d'anatomie et de physiologie qui occupent chez Léon Dufour une place si considérable. L'humanité de Michelet a humanisé l'entomologie de Fabre.

On trouve exprimées dans *l'Insecte* quelques-unes des idées qui constitueront l'armature des *Souvenirs* : indications ou développements sur l'instinct de la maternité (2), les industries et les arts de l'insecte (3), l'instinct botanique (4), les intuitions soudaines et merveilleuses (5), le parasitisme (6), le rôle des insectes dans l'hygiène générale (7), etc.

Mais l'imitation se trahit aussi dans certains détails d'expression ou de style :

Michelet, *l'Insecte*, p. 156 : « Le fils des morts, le Scarabée de l'Égypte, vivante émeraude ». — *Souvenirs*, V. 31 : « l'insecte sacré des morts taillé en émeraude ».

Michelet, p. 4 : « ...pour que tout passe au grand creuset, se renouvelle et se purifie ». — *Souvenirs*, VIII. 302 : « Tout doit rentrer dans

(1) Michelet, *l'Insecte*, p. VII.

(2) *Ibid.* pages VIII et 148, cf. *Souv.* V. I.

(3) *Ibid.* p. 5, cf. *Souv.* II. 6.

(4) *Ibid.* p. 34, cf. *Souv.* VII. chap. VII.

(5) *Ibid.* p. 35, cf. *Souv.* IV. chap. XVII et XVIII.

(6) *Ibid.* p. 36, cf. *Souv.* III. chap. V.

(7) *Ibid.* p. 5, cf. *Souv.* V. chap. X.

le creuset rénovateur où la mort verse continuellement de la matière pour la continuelle floraison de la vie ».

Michelet, p. 111 : « le creuset de la vie ». — *Souvenirs*, VII. 226 : « le creuset de la mort ».

Michelet, p. 120 : « Ces honnêtes croque-morts sont, dans le peuple des insectes, une brillante aristocratie ». — *Souvenirs*, V. 177 : « L'Apiaire, aristocratie de l'instinct ».

Michelet, p. 184 : « Un cruel tyran, le ventre, domine toute la nature ». — *Souvenirs*, X. 231 : « L'intestin gouverne le monde ».

Michelet, p. 181 : « Le fatal mot : Dînerai-je ? revient, creuse les entrailles de l'araignée ». — *Souvenirs*, IX. 146 : « L'araignée médite, inlassable, le rude problème des vivants : mangerai-je ? ne mangerai-je pas ? »

Michelet, p. 6 : « Ses sens... sont-ils semblables à mes sens ? Il semble même qu'il en ait à part, d'inconnus... ». — *Souvenirs*, II. chap. III : « Un sens inconnu... Reconnaissons que l'animal peut avoir d'autres moyens d'information que les nôtres... »

Michelet, p. 6 : « Les pucerons... agents sans doute essentiels de la transformation vitale ». — *Souvenirs*, VIII. 242 : « Le puceron a fondé l'alchimie des transmutations vitales ».

Michelet, p. 89 : « Ni Jupiter, ni Sirius, ces énormes globes si loin de moi, si peu en rapport avec moi, ne m'apprendront le secret de l'existence terrestre ». — *Souvenirs*, VI. 264 : « La science nous parle de leurs distances, de leurs vitesses, de leurs masses..., elle nous accable de nombres énormes... mais elle ne parvient pas à émouvoir en nous une fibre. Pourquoi ? Parce qu'il lui manque le grand secret, celui de, la vie... ».

Michelet, p. 184 et *Souvenirs*, III. 128 : allusion au « radeau de la Méduse » à propos d'insectes s'entre-dévorent.

Michelet, p. 59 : « Quand Eson, taillé en pièce, fut mis, pour le rajeunir, dans le chaudron de Médée, vous auriez, en fouillant là, trouvé les membres d'Eson... ». — *Souvenirs*, III. 155 : « Quand elle voulut rajeunir Pélias, Médée mit dans une chaudière bouillante les membres dépecés du vieux roi de Colchos... »

Michelet, p. 68 : « (Quelques insectes), usurpant les vieilles chapes consacrées des czars et des Porphyrogénètes, se pavanent sous la pourpre, lisérée d'or byzantin ». — *Souvenirs*, VII. 351 : « Ainsi, dans les cérémonies d'apparat, devait progresser l'empereur de Byzance quand il avait endossé sa dalmatique lamée d'or ».

Michelet, p. 19 : « L'amour est fort comme la mort. Qui dit cela ? C'est la Bible ». — *Souvenirs*, V. 332 : « L'amour est plus fort que la mort, a-t-on dit ».

Michelet, p. 33 : « la mère insecte »; p. 68 : « le peuple insecte »; p. 311 : « le monde insecte ». — *Souvenirs*, V. 106 : « la mère Scarabée »; V. 235 : « la plèbe insecte »; VIII. 1 : « la gent insecte ».

Michelet. Le chapitre IX est intitulé : « L'insecte a-t-il une physionomie ? ». — *Souvenirs*, V. 310 : « La Mante... a presque une physionomie ».

D'autres livres de Michelet ont également laissé des traces dans les *Souvenirs*. Les rapprochements suivants dénotent une lecture attentive de *L'Oiseau* et de *La Mer*.

L'Oiseau (1), p. 165 : « Notre globe est un monde barbare, je veux dire jeune encore, monde d'ébauche et d'essai, livré aux cruelles servitudes ». — *Souvenirs*, VII. 132 : « La terre est une noix véreuse, mordue par la vermine du mal. C'est une ébauche barbare, une étape vers des destinées plus clémentes ».

L'Oiseau, p. 80 : « Montaigne, en parlant d'un manteau dont s'était servi son père et que lui-même aimait à porter en mémoire de lui, dit ce mot touchant... : « Je m'enveloppais de mon père ». — *Souvenirs*, VII. 345 : « Montaigne, mettant le manteau qu'avait porté son père, avait une touchante expression. Il disait : « Je m'habille de mon père »...

L'Oiseau, p. 85 : « la fatalité du ventre ». — *Souvenirs*, VII. 226 : « la tyrannie du ventre ».

L'Oiseau, p. 109 : « A la lettre il dort sur l'orage ». — *Souvenirs*, IV. 323 : « Le ver du Capricorne mange, à la lettre, son chemin ».

La Mer (2), p. 285 : « Un rabais sur le poivre fut l'inspiration primitive du voyage ». — *Souvenirs*, X. 3 : « Ces minutieuses recherches n'amèneront pas un rabais sur le poivre ».

Michelet, p. 165 : « ...comme de grands lustres de cristal avec de riches girandoles, où le soleil miroitant mettait des pierreries ». — *Souvenirs*, IX. 201 : « ...de hauts édifices de soie, trahis à distance par le miroitement des fils... glorieuses girandoles ».

On le voit, par ces exemples qu'il serait aisé de multiplier : l'influence de Michelet fut certainement l'une des plus actives. Fabre ne put que gagner à la lecture de ces livres nobles et ardents. Nuls n'étaient plus aptes à projeter sur la prose des *Souvenirs* les reflets d'une éclatante poésie.



La lecture de Toussenel était assurément moins exaltante, mais celui-ci, grand connaisseur en fait d'animaux, en savait plus long que Michelet sur leurs mœurs, les connaissait vraiment dans leur intimité, et ses récits de « zoologie passionnelle » ont un goût de terroir prononcé qui les rend infiniment savoureux. Fabre lui a emprunté des traits amusants, et son style, en se frottant au style primesautier de Toussenel, s'est allégé et rasséréné, ce qui remédiait heureusement aux lourdeurs du modèle réaumurien et aux fièvres de Michelet. Le grave sourire de Fabre semble bien avoir été gagné au contact de l'humour de Toussenel.

Où le futur Homère des Insectes pouvait-il mieux apprendre à narrer que dans ces histoires pleines d'allure, où il était question de dévouement maternel chez des laies, de mariages de renards, de crimes de chauves-souris, de stratégies de chevreuils et de mélomanies de cerfs ? Il n'avait qu'à effectuer la transposition des quadrupèdes aux insectes pour obtenir tous les effets humoristiques souhaitables. Toussenel a le talent, en effet, d'attribuer à ses bêtes des tours et des coquinerie dignes du Roman de Renart, sans jamais sortir cependant de la vraisemblance, ni peut-être de la véracité. Signalons aussi quelques-uns des procédés littéraires que Toussenel a pu enseigner à son disciple : son style est

(1) *L'Oiseau*, réédition, Calmann-Lévy 1898.

(2) *La Mer*, réédition, Calmann-Lévy, 1928.

un tissu d'allusions aux choses les plus diverses, au chronomètre Bréguet comme au serpent de mer, de citations prises pêle-mêle dans la Bible ou le *De Viris*, etc., de digressions et de dissertations, sur la tactique de César ou la folie de la guerre (1), etc. Il définit la taupe « *monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum* », proclame qu'« une des plus utiles conquêtes que l'homme ait jamais faites est celle du sanglier », contrefait les versiculets du décalogue :

« Ton concurrent écraseras
Afin que vives longuement » (2).

Il puise à pleines mains dans la mythologie: « Un vieux lièvre dont l'astuce dépassait de plusieurs coudées celle d'Ulysse »; « Le Titan qui entasse Pélion sur Ossa, l'Encelade dont les convulsions donnent à l'Etna des nausées si terribles et qui lui font vomir des torrents de lave enflammée, c'est la taupe qui entasse aussi montagne sur montagne, qui remue les entrailles du sol... » (3).

Cette allégresse de Toussenel a certainement accéléré l'allure même du style de Fabre; elle a déclenché le mouvement des narrations entraînantes qu'on lit d'une traite dans les *Souvenirs*.

**

L'Intelligence des Bêtes, de Victor Rendu, se trouve dans la bibliothèque de l'Harmas. Un autre ouvrage du même auteur: *Mœurs pittoresques des insectes* (1871), ne s'y trouve pas, quoique de toute évidence Fabre en ait tiré un certain parti. Plusieurs chapitres ont été des points de départ pour des chapitres correspondants des *Souvenirs*. Ainsi le chapitre V est intitulé: « Le Lampyre ou Ver Luisant. Les Drilles ». Or, l'étude de Fabre sur « Le Ver Luisant » offre aussi un complément sur les Drilles. Le chapitre XXI des *Mœurs pittoresques* et le chapitre XVI de la Dixième série des *Souvenirs* portent le même titre: « La Mouche bleue de la Viande ». Le chapitre XXIX sur les Galles des Pucerons apparaît comme un sommaire des développements de la Huitième série sur les Pucerons du Térébinthe (qui se terminent pareillement par une revue des divers mangeurs de Pucerons, Coccinelles, Syrphes, Hémérobates, VIII. chap. XIII).

Fabre s'est servi de même des *Curiosités d'Histoire Naturelle*, de Boitard (1862): sa biographie de la Cicadelle écumeuse semble issue de ce livre (4). On comprend qu'il ait estimé (VIII. 88) cet auteur qui dans sa préface manifestait naïvement sa joie de découvrir dans la

(1) Toussenel, *L'Esprit des Bêtes*, p. 155: « Où il y a crime impardonnable, folie furieuse poussée jusqu'à la septième puissance, c'est dans la guerre à coups de canon que se font entre eux les peuples civilisés, comme les Français, les Anglais, les Prussiens, les Russes, qui n'ont pas faim les uns des autres ». Source évidente d'une réflexion analogue chez Fabre, VII. 42: « Manger le vaincu, voilà de la bonne guerre, la seule excusable. Les nôtres, de peuple à peuple, tant qu'on ne fera pas boucaner les viandes des champs de bataille comme provisions, je ne les comprends pas ».

(2) De même Fabre: « Tes enfants tu élèveras

Du mieux possible et vaillamment » (X. 73).

(3) *L'Esprit des Bêtes*, p. 470. Imité par Fabre dans sa description du Minotaure Typhée (X. chap. I. début).

(4) Cf. Boitard, *Curiosités d'Histoire Naturelle*, p. 68.

nature autant de merveilleux que les anciens en avaient semé dans leurs théogonies (1). Il donnait en effet sur les hyménées des animaux, leurs nids, la construction de leurs demeures, etc., une infinité de détails, dans un style plein d'agrément.

Bien différent de ces compilateurs, voici enfin Audubon, le naturaliste américain, qui a décrit les Oiseaux du Nouveau Monde dans un magistral ouvrage (2) où ses sujets étaient représentés au milieu des harmonies qui les complètent, dans leur ambiance végétale et animale, sur les arbres qui les nourrissent et les abritent, près des ennemis qui leur font la guerre. Fabre trouvait les récits d'Audubon « magnifiques » (3). Il est certain que même au travers des traductions se devine un remarquable talent d'écrivain et d'artiste. Fabre a cité de lui dans les *Auxiliaires* un combat d'un aigle et d'un cygne (4), dans les *Serviteurs* une émigration de pigeons (5), dans les *Souvenirs* une capture de dindons sauvages (VI. 160). Ces modèles ne l'ont-ils pas aidé à narrer à son tour ses combats d'insectes ? à narrer la « soirée du Grand-Paon » (VII. 363), ou la bacchanale des Saprins (VII. 417), ou l'assemblée générale des Coccinelles ? (I. 236).

**

Telles sont quelques-unes des œuvres, d'un caractère aussi littéraire que scientifique, qui ont été pour Fabre des sources d'idées, et qui expliquent aussi, dans une assez forte mesure, la formation de son style, et plus généralement sa manière.

Ajoutons-y quelques œuvres purement littéraires : Fabre très sensible aux charmes du verbe ne pouvait qu'apprécier hautement poètes et maîtres du style. Nous avons dit précédemment l'admiration qu'il avait vouée dans sa jeunesse à Lamartine (6), le goût très vif qu'il eut toujours pour Virgile et pour La Fontaine. Il lut aussi Victor Hugo, dont il cite une préface dans un passage de la IX^e série (IX. 187). Quant aux prosateurs, c'est surtout la trace de Rabelais et de Voltaire qui se décèle dans les *Souvenirs*.

Flaubert déclarait à propos de Rabelais : « Voilà la grande fontaine des lettres françaises ; les plus forts y ont puisé à pleine tasse » (7). Fabre y a puisé. Que pouvait-il aimer dans les gauloiseries de Rabelais ? non pas la gravelure assurément. Rien chez lui ne trahit de goût pour ce genre d'esprit. Mais la bonne humeur, les francs éclats de rire, les mots à l'emporte-pièce, ne lui déplaisaient nullement : n'oublions pas qu'il était du Rouergue, où, nous dit quelque part François Fabié, la conversation est plus volontiers assaisonnée de gros sel gaulois que de sel attique. Ainsi, dans sa biographie de la Cigale, hyperbolique pisseuse, Fabre la compare à Gargantua, qui, assis sur les tours de Notre-Dame, urinait sur les Parisiens et les noyait « du déluge de sa puissante vessie » (V. 267).

(1) Cf. Boitard, *Curiosités d'Histoire Naturelle*, Introduction.

(2) Audubon, *Les Oiseaux d'Amérique, biographie ornithologique*, 1839.

(3) *Les Auxiliaires*, p. 139.

(4) *Id. ibid.*

(5) *Les Serviteurs*, p. 118.

(6) Voir ici p. 54.

(7) Flaubert, *Correspondance*, à Louise Colet, 16 novembre 1852.

Il lui emprunte des mots archaïques, des curiosités linguistiques : galimart (VI. 36. — *Gargantua*, XIV), lippée (V. 236. — *Pantagruel* II), ahan (VII. 138. — *Pantagruel*, XXII), ord (VII. 215. — *Gargantua*, VI), matagraboliser (VII. 210. — *Gargantua* XIX). Enfin il s'apparente assez à lui par la richesse verbale et parfois l'exubérance. On le voit reproduire, avec un plaisir évident, la cascade d'épithètes sur les nez dans *Pantagruel* (1), et à l'occasion, il fait lui-même, cascader les mots, ainsi que nous le montrerons ultérieurement. A vrai dire, on ne trouve guère d'autres traces de Rabelais dans l'œuvre de Fabre. Mais le Dr Legros, Jean Renault, Jules Borély, tous ceux qui purent l'entendre parler sur ses préférences littéraires, attestent qu'il connaissait bien cet auteur et le citait de mémoire aisément. Se laissa-t-il prendre à son étalage d'érudition encyclopédique, crut-il que sous le masque bouffon se cachait une philosophie ? Ou bien lui suffit-il d'y savourer cette « gaieté d'esprit confite en mespris des choses fortuites » ? ou d'y retremper sa langue ? Aucun de ces avantages n'était à dédaigner.

Sous une forme plus mesurée et plus classique, c'est le même genre d'esprit qu'il aimait à retrouver chez Voltaire. Les *Souvenirs* font deux allusions au conte de *Micromégas*. Un passage de la VI^e série (p. 327) rappelle l'épisode où, d'un diamant de son collier, le géant se fait une loupe pour voir un vaisseau échoué sur son pouce. Dans la VII^e série (p. 333), Fabre se compare expressément à *Micromégas*. Ne s'étonne-t-il pas de tout, lui aussi, quand il visite une tribu d'insectes ; de même que le géant de Sirius, pendant son séjour sur notre planète, s'étonnait des bizarreries humaines ?

D'autres passages des *Souvenirs* semblent encore inspirés de ce conte. L'idée des soleils polychromes (X. 32 : En des planètes lointaines, régies par un autre soleil, vert, bleu, jaune ou rouge...) apparaît comme une réminiscence d'un passage de *Micromégas* : « Notre soleil tire sur le rouge, dit le Sirien... Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui se ressemble... » Le chapitre XXV de la VII^e série, où Fabre insiste sur l'imperfection de notre outillage sensoriel, peut avoir eu pour point de départ cette phrase de *Micromégas* : « ...dans notre globe, nous avons près de mille sens ».

Un article du *Dictionnaire Philosophique* a fourni le thème d'une des *Oubreto*. Voltaire, pour expliquer le caractère tout relatif du beau, recourait à cette parabole : « Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le tokalon : il vous répondra que c'est sa femelle avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun » (2). Fabre dut être frappé d'une telle ingéniosité d'adaptation zoologique : écoutons son crapaud définir le beau : « Pour moi, le Beau, c'est la crapaude. Rien... ne la vaut, quand au printemps elle a pris son tablier jaune et sa bavette blanche. Non, rien ne vaut sa poitrine bouffie, ses pattes charnues... » (3).

(1) « Je connais en effigie des singes porteurs de nez insensés qu'avec sa géniale vision de l'énorme n'a pas soupçonnés Rabelais, lui pourtant l'inventeur du nez à flente d'alambic, tout diapré, tout estincellé de bubelettes, pullulant, purpuré, à pompettes » (V. 168. *Pantagruel*, I).

(2) Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*, article Beau, Beauté.

(3) *Poésies Françaises et Provençales*, p. 88.

Dictionnaire Philosophique. Article Nature : « Les Egyptiens... m'appelaient Isis; ils me mirent un grand voile sur la tête, et ils dirent que personne ne pouvait le lever ». — *Souvenirs*, III. 118 : « Et la divine Isis reste toujours voilée ».

Ibid. Art. Causes Finales. Voltaire s'y dit « cause-finalier ». — Fabre emploie le même mot pour lui-même (II. 101).



Nous arrêterons là nos investigations. Fabre dut aussi se ressentir d'une infinité d'autres influences. Afin de faciliter la tâche à ceux qui voudront pousser plus loin l'analyse, nous avons dressé une liste des principaux ouvrages formant actuellement la bibliothèque de l'Harmas. On trouvera cette liste plus loin, en appendice (1). Il est hors de doute qu'on pourrait écrire un volume sur les sources de Fabre et sur ses emprunts.

Ainsi, les *Souvenirs* ont ceci de commun avec les plus authentiques chefs-d'œuvre, et en particulier avec les épopées primitives, qu'ils sont la résultante et l'aboutissement de toute une littérature. Ils fondent au foyer d'un génie conciliateur les ébauches, les découvertes premières, les trouvailles de pensée et de style de Réaumur, Bonnet, Dufour, Tous-senel, etc..., la luxuriance de Rabelais, la manière de La Fontaine, la netteté de Voltaire, le lyrisme de Michelet, etc. : et le rhapsode a ordonné, harmonisé ces éléments divers. Ce n'est qu'après maints apports que brusquement un auteur peut édifier l'ensemble seulement entrevu par ses prédécesseurs, et qu'il devient un grand homme par sa mise au point définitive. Fabre est l'héritier qui sut faire fructifier le bien patrimonial.

(1) Voir page 357.

LES OUVRAGES DIDACTIQUES DE FABRE

On vient de le voir : le monument des *Souvenirs* n'a pu surgir tout d'un coup. Ces innombrables histoires d'insectes, et l'orchestration d'idées qui en accompagnent le déroulement, ont réclamé un long travail préparatoire. De même, le style si riche et si souple qui s'y déploie ne s'est pas engendré spontanément. Voyons comment Fabre a taillé sa plume.

Avant la première série des *Souvenirs*, parue en 1879, il avait déjà passablement écrit. Outre ses thèses de doctorat, et une dizaine de mémoires sur des questions de chimie, de botanique et d'entomologie, il avait publié sa *Chimie Agricole* en 1862, *La Terre* en 1865, sa charmante *Histoire de la Bûche* en 1867, *Les Ravageurs* en 1870, *Les Auxiliaires* en 1873, *Les Serviteurs* en 1875, et plusieurs petits manuels à l'usage des classes. D'autres suivront jusqu'à 1897 : *Les Inventeurs et leurs Inventions* (1881), *La Plante* (1892), *Le Ciel* (1893), etc. N'omettons pas de rappeler les compositions en vers réunies sous le titre de *Poésies Françaises et Provençales*. Les *Souvenirs* offrent une suprême mise en œuvre de tous les matériaux accumulés pendant un demi-siècle au moins de travaux originaux ou de compilations.

La thèse de zoologie, sur les Myriapodes (1855), écrite vingt-quatre ans avant que ne paraisse le premier volume des *Souvenirs*, offre déjà comme les prémices de l'œuvre future : Fabre assistait alors aux premières scènes de son drame entomologique. « La cohabitation des deux sexes donnait invariablement lieu à d'atroces tragédies, car les femelles, plus vigoureuses, rongeaient impitoyablement la tête de leurs mâles. Les Scolopendres surtout montrent à un haut degré cette étrange antipathie trahissant des amours sanglantes que le mâle ne saurait satisfaire sans encourir de graves périls pour sa vie » (1). C'est le même spectacle que lui donneront plus tard les Mantes, les Locustiens et les Scorpions.

La même année, les *Annales des Sciences Naturelles* publiaient ses observations sur les mœurs des *Cerceris* ; précisé et développé, cet article donnera trois chapitres du premier volume (chap. III, IV et V). *L'Etude sur l'instinct et les mœurs des Sphégiens* (1857) et les *Mémoires sur l'hypermétamorphose des Mélérides* (1857-1858) passeront également dans les *Souvenirs* (I. chap. VI-X et II. chap. XIV-XVII). Une étude, datée de 1863, sur le rôle du tissu adipeux dans la sécrétion urinaire chez les insectes, fournira l'essentiel du chapitre sur la Coloration dans la VI^e série (chap. VI). De même, une biographie des *Haliectes*, publiée en 1879, sera

(1) *Recherches sur les Myriapodes*, p. 48.

reprise dans la VIII^e série (chap. VII-IX). Voilà donc une série d'études toutes prêtes d'avance à entrer dans le grand ouvrage.

*
**

Mais Fabre rassemble en même temps un autre genre de matériaux. Pour la rédaction de ses manuels didactiques, il lui est nécessaire de se documenter avec précision. Et il doit aussi chercher le secret du style clair et facile requis dans cette sorte d'ouvrages. Il existait d'ailleurs de bons modèles : mentionnons les *Tableaux de la Nature*, de Louis Figuier (1860) ; l'*Histoire d'une Bouchée de Pain*, de J. Macé (1861) ; l'*Astronomie amusante*, de Boitard (1862) ; la *Plante*, d'E. Grimard (1864) ; un *Cours d'Histoire Naturelle*, de Félix Hément, d'Avignon (1865) ; les *Saisons, Etudes de la Nature*, de Hoefer (1867), etc : ouvrages non sans mérites, où une érudition enjouée dépouillait la science de ses difficultés. Fabre eut vite fait d'apprendre le métier : sa *Terre*, sa *Plante*, son *Ciel*, etc. procèdent évidemment de ces livres, et souvent les surpassent en agrément.

Or, ce travail de compilation lui valut de s'assimiler une somme énorme de connaissances dont les *Souvenirs* devaient bénéficier plus tard d'une façon remarquable. Voyons sur quelques exemples comment l'utilisation s'en est effectuée.

Dans la *Terre*, ayant à décrire la Mer Morte, il trouve dans ses sources un curieux renseignement sur un arbuste local qui « pour fruits, porte ce qu'on nomme les oranges de Sodome. Ces fruits ressemblent à des pommes verdâtres... Pour peu qu'on les entr'ouvre il s'en échappe une fine poussière blanche » (1). L'arbuste de Palestine ne sera pas oublié : il servira dans la Huitième série à imaginer une pittoresque description des galles du térébinthe : « Les pèlerins en terre sainte nous disent qu'aux environs de Sodome se cueillent, sur certains arbustes, des pommes de bel aspect, mais pleines de cendres. Les jolis abricots... du térébinthe sont les pommes de Sodome. Sous une gracieuse enveloppe ils contiennent, eux aussi, uniquement des cendres, des cendres animées... » (VIII. 176).

Ainsi s'élabore l'agréable érudition qui émaillera l'œuvre terminale ; on peut en juger par d'autres exemples : *La Terre*, p. 241 : « Notre pierre à bâtir n'est souvent qu'un ossuaire, qu'un amas de coquillages et de coraux brisés ; et il est presque impossible d'en extraire une parcelle où l'animalité n'ait laissé son empreinte ». — *Souvenirs*. VII. 51 : « Le bord de ma fenêtre... m'entretient d'un monde disparu. C'est, à la lettre, un ossuaire, dont chaque parcelle garde l'empreinte des vies passées... »

Histoire de la Bûche (1867). La légende de Cadmus, p. 11 (lequel « sema des dents de dragon en guise de fèves et recueillit de son semis une armée de soudards, s'entre-tuant à mesure qu'ils sortaient de terre ») : « Une demi-douzaine survécut à la bataille, vrais durs-à-cuire, fils sans doute des grosses molaires du fond ». — *Souvenirs*. VI. 62 : « Seul survécut à la tuerie un dur-à-cuire, fils apparemment de la grosse molaire du fond ».

L'Industrie (1875), p. 53 : description d'une hutte préhistorique ; à l'intérieur, « aux fourches des cornes d'un cerf sont accrochés les vêtements... ». — *Souvenirs*. IV. 56 : « des nippes, dépouilles de loups et d'ours appendues à quelque andouiller de cerf ».

(1) *La Terre*, p. 223.

Le Livre des Champs (1879), p. 37. Développement sur la coloration des œufs d'oiseaux : « Il y en a d'un beau bleu de ciel, tels sont ceux de certains merles; des roses comme pour quelques fauvettes; d'un vert sombre, comme ceux du rossignol. La coloration est tantôt uniforme, et tantôt rehaussée par des taches plus sombres, par des ponctuations jetées au hasard, par des traits bizarres qui rappellent une écriture indéchiffrable. Beaucoup d'oiseaux rapaces, principalement ceux de la mer, pondent des œufs mouchetés de larges taches fauves qui leur donnent l'aspect du pelage d'un léopard ». — *Souvenirs*. VIII. 71 : « ...Ceux du Rossignol sont d'un vert obscur, pareil à celui de l'olive macérée dans la saumure; ceux de certaines Fauvettes se parent d'un délicieux incarnat; imitation de celui des roses encore en bouton. Les Bruands écrivent sur leurs coquilles des grimoires indéchiffrables, c'est-à-dire des marbrures, mélange gracieux de traits et d'empâtements... le Courlis, le Goëland, en de larges macules, imitent le pelage du léopard ».

La Plante (1892), p. 168, sur l'anomalie du Lis des Incas : « Les feuilles se composent d'un limbe ovulaire et allongé, qui se rétrécit en un pétiole ayant la forme d'un étroit ruban. Or, ce ruban pétioleaire est toujours tordu sur lui-même, de manière que la feuille présente en haut ce qui serait en bas sans la torsion, et en bas ce qui serait en haut. Si l'on détord le pétiole pour ramener la feuille à ce qui semblait devoir être sa régulière situation, on reconnaît, avec une profonde surprise, que la face supérieure est pâle et ridée, tandis que la face inférieure est lisse et verte. Voilà donc une plante qui, par une étrangeté inexplicable, a toutes ses feuilles mises sens dessus dessous, bien que la tige n'ait rien d'exceptionnel et se dresse verticalement ». — *Souvenirs*. X. 222, à propos de la même plante. « Le pétiole, aplati en ruban de quelque longueur, est fortement tordu sur lui-même, et cette torsion se répète sur toutes les feuilles tant qu'il y en a. D'une extrémité à l'autre de la plante, c'est un torticolis très nettement accentué. Délicatement, du bout des doigts, rétablissons l'ordre des choses; étalons à plat le ruban pétioleaire tordu. Une surprise nous attend. La feuille détordue, remise dans la position normale, se trouve renversée: elle présente en haut ce qui devrait être en bas, c'est-à-dire la face pâle, riche de stomates et fortement nervée; elle présente en bas ce qui devrait être en haut, c'est-à-dire la face verte et lisse... ».

La Plante, p. 346 : « Sur les décombres, au bord des chemins, croit une cucurbitacée, l'echalium élastique, vulgairement concombre d'âne, dont les fruits, âpres et petits concombres d'une amertume extrême, ont la grosseur d'une datte. A la maturité, la chair centrale se résout en un liquide dans lequel nagent les semences. Comprimé par la paroi élastique du fruit, ce liquide presse sur la base du pédoncule qui, peu à peu refoulée au dehors, cède à la manière d'un tampon, se désarticule et laisse libre un orifice par où s'élance brusquement un jet vigoureux de semence et de pulpe fluide... etc. ». Ce passage a été reproduit à peu près textuellement dans la IX^e série des *Souvenirs*, page 47.

Nous pourrions multiplier les exemples de ces adaptations : telle peinture de la vie dans les eaux stagnantes, dans *La Plante* (p. 230), annonce le chapitre de La Mare au VII^e volume des *Souvenirs* (chap. XIX); tel paragraphe sur l'évolution du chou sauvage, dans le *Livre des Champs* (p. 212), offre les premiers linéaments de la monographie du chou dans la Chenille du Chou; d'un autre article du même ouvrage, sur « Les Champignons » (chap. XX) sortira manifestement « Insectes et Champignons » de la X^e série.

Les chapitres XII et XIII des *Serviteurs* abordent, à propos des oiseaux migrateurs, la question de l'orientation: ce sujet sera repris et approfondi dans la Deuxième série (chap. VII à X). Des *Serviteurs* aussi, la description du chien, chercheur de truffes (p. 172) passera dans la VII^e série (p. 404). L'histoire du géant Typhée, narrée dans *Aurore en 1874* (chap. IV) servira en 1907 de préambule à la X^e série. La méthode d'Herschel pour mesurer la Voie Lactée, exposée dans *Le Ciel* (p. 345), imagera un jaugage de pucerons dans les *Souvenirs* (VIII, p. 195), etc.

C'était donc à une excellente préparation que se livrait Fabre quand il composait ses ouvrages didactiques. Il y acquérait une érudition de bon aloi; il y amassait un trésor de faits et d'idées, qui devait ensuite se déverser dans les *Souvenirs*. Or, remarquons-le, presque tous ses manuels ont un caractère scientifique, leur but étant de vulgariser la physique, la chimie, la botanique, etc. Consciemment ou non, Fabre s'était donc exercé, en les composant, à trouver la véritable formule de l'humanisme moderne: celle d'un humanisme scientifique. Son talent d'écrivain reposera, après ces préliminaires, non sur la rhétorique et les lieux communs de la littérature ou de l'histoire, mais sur des connaissances encyclopédiques garanties par un étonnant travail de compilation.

VI

LA COMPOSITION

On dirait une œuvre des premiers âges, un poème de l'Inde, une épopée persane, dont le fouillis grandiose déconcerte au premier abord. Aucun plan n'a présidé au déroulement des *Souvenirs* ; aucune préface n'en annonce le sujet ni l'esprit. Ils n'ont ni commencement ni fin. Le premier chapitre a pour titre « Le Scarabée Sacré », titre symbolique pour nous qui savons que l'entomologiste doit aux Bousiers ses plus pures découvertes, — premier chapitre étrange néanmoins en tête d'un volume qui sera ensuite exclusivement consacré aux Hyménoptères ; et d'autant plus étrange qu'à cette date (1879), Fabre ne sait encore presque rien de la vie intime du Scarabée.

Certes, les premières pages de ce chapitre ont été rédigées avec un grand soin (1) ; c'est une description brillante des fêtes du printemps sur les bords du Rhône et la peinture d'une faune exubérante ; d'emblée, on y surprend le secret d'une âme éprise de la nature, ardente à jouir du spectacle de la vie. Tout cela déborde de poésie et respire l'allégresse d'explorer collines et vallées, mais ne saurait constituer une préface ni renfermer un programme.

L'œuvre n'a pas davantage de conclusion. On ne peut regarder comme telle le dernier chapitre de la X^e série, intitulé : « La Chimie Industrielle », et qui devait être suivi dans l'édition définitive de deux articles sur le Ver Luisant et la Chenille du Chou. Répétons-le donc : les *Souvenirs* font vraiment songer à ces poèmes qui, par leur sujet même, ne forment que des suites d'épisodes, et s'étirent indéfiniment au gré de leur auteur : tels le Mahabharata, les Annales d'Ennius, les Métamorphoses d'Ovide, le Schah-Nameh, etc... C'est en effet le caractère de beaucoup d'épopées que pratiquement on pourrait les finir ou les continuer, sans que le développement en souffrit : car bien souvent ce sont des assemblages de poèmes et non des compositions d'une seule haleine. De plus, le genre admet les plans immenses et les conceptions démesurées ; et les épisodes, les digressions, traités comme des ornements, peuvent s'y multiplier, sans qu'on sache exactement jusqu'à quelle limite.

(1) Fabre devait en être satisfait, puisque ce morceau se retrouve inséré intégralement dans la *Plante*, p. 251.

✱

Il est évident que Fabre fit entrer dans son cadre tout ce qu'il savait des Insectes. Les dix volumes des *Souvenirs* représentent la pensée, l'occupation directe ou indirecte d'une existence entière : les premières observations, faites sur des Chalicodomes, remontent à 1843 (I. chap. XX), et la biographie du Ver Luisant fut rédigée en 1909. Il ne faut pas y voir un édifice construit en exécution d'un plan initial, ni une synthèse succédant à de préalables analyses, — mais une œuvre qui s'est faite elle-même peu à peu, dont les dix parties résultent chacune d'une gestation de plusieurs années, au cours desquelles les circonstances et le hasard ont souvent joué un grand rôle, inspirant ou imposant les recherches et les centres d'intérêt.

C'est pour cette raison que Fabre a présenté son œuvre sous la forme de « *Souvenirs* », de même que Réaumur avait intitulé la sienne « *Mémoires* ». Réaumur avait eu presque tout à faire, l'éthologie n'étant jusqu'à lui qu'un chaos d'observations incertaines et de contes imaginaires : il comprit clairement que de ses propres travaux ne pouvait sortir une science déjà sûre d'elle-même. De même, Fabre, persuadé que le problème de l'instinct est un des plus difficiles qui soient, et procédant dans ses investigations par sondages et vérifications répétées, crut servir davantage la cause de la science en faisant connaître ses lents travaux d'approche et ses tribulations.

✱

La vie des insectes, enveloppée de mystère, ne se révèle que par à-coups et réclame une longue patience. Rappelons-le : quarante ans s'écoulèrent entre les premières observations de Fabre sur le Scarabée sacré et la mise au point de sa biographie (V. 7). La découverte de la coque pyriforme du Scarabée lui avait fait fouiller plus de cent terriers ! (V. chap. II). L'énigme des Scolies lui tint l'esprit en suspens pendant près d'un quart de siècle : les investigations commencées en 1857 aux environs d'Avignon n'aboutirent qu'en 1880 à un résultat (III. 4 et 12). Il raconte trois fois : dans la I^{re}, la II^e et la IV^e séries, comment l'Amphophile attaque et maîtrise le Ver Gris, et chaque fois la narration est renouvelée et augmentée. Dans le VII^e volume, il nous apprend qu'il élève des Scorpions : éducation décevante, dont il ne tire rien à ce moment. Mais l'histoire de cet animal se constituera peu à peu, puisqu'elle fournira une importante partie du IX^e volume. La biographie du Minotaure, esquissée dans ce même volume (VII. XXV), ne sera pleinement développée qu'au X^e (I.III). La vie du Bolbocère est traitée en deux fois (VII. XXV et X. XX). Le chapitre du « Scarite Géant » (VII. chap. I) esquisse en première partie une étude des Carabes, sujet qui sera repris dans le dernier volume (X. chap. XIV.XV). L'histoire de la Lycose revient trois fois (II. XI; VIII. XXIII; IX. I.III). De la vie de l'Araignée-Crabe, un épisode, la chasse aux Abeilles, est raconté dans la V^e série (p. 322-325) ; un autre, la confection du nid, dans la VIII^e (p. 396-397) ; puis toute la biographie de cette Araignée est refaite dans la IX^e série

(chap. V). Les généralités sur les Onthophages, objet d'un chapitre dans la V^e série, réapparaissent avec des précisions et des compléments dans la X^e (chap. VII et VIII). Parfois, c'est une idée qui rebondit de livre en livre : ainsi la conviction de Fabre que les insectes possèdent des sens supplémentaires (sens « de l'étendue libre », faculté d'orientation, « rayons X de l'odeur », etc.) fournit plusieurs exposés (II, III, VIII, IX, X ; IV, XVIII ; VII, XXV). Dans ces conditions, impossible qu'il y ait la moindre apparence d'ordre même dans la succession des chapitres ; à un article sur le Venin des Apiaires en succède un autre sur le Capricorne (IV. chap. XVI et XVII) ; les Nécrophores sont suivis des Locustiens (VI. chap. VIII et IX), le Réduve (hémiptère), des Halictes (hyménoptères) (VIII. chapitres VI et VII), etc.



Cependant plusieurs remarques s'imposent, tendant à atténuer cette impression de désordre.

Les *Souvenirs* se divisent d'eux-mêmes en deux parties distinctes : de la I^e à la V^e série, il est surtout question des Hyménoptères ; de la V^e à la dernière, de tous les autres Articulés. Passé la IV^e, Fabre ne fera plus guère d'allusions à ses découvertes sur la paralysation, le sexe facultatif, le discernement, alors qu'il ne cessera d'être hanté jusqu'à la fin par les problèmes relatifs aux Bousiers. Or, sur plus d'un point, ses premières découvertes eussent dû être remises à l'étude, à la suite des discussions qu'elles avaient provoquées. On peut se demander pourquoi Fabre n'y revint jamais, ne fût-ce que pour des rapprochements ou dans un tableau final. Fut-il ébranlé par les critiques plus qu'il ne le laisse voir ? Crut-il qu'il en avait assez dit pour sa part ? Toujours est-il qu'il y a là, entre les deux parties de l'œuvre comme une solution de continuité. A vrai dire, le lecteur ne s'en aperçoit pas : peu lui importe que certaines pièces de l'armature scientifique s'éclipsent, si d'autres, qui constituent l'armature philosophique et par là plus aptes à l'intéresser, reviennent mettre de l'unité.

En effet, il y a une pensée fondamentale qui établit un lien entre toutes ces biographies d'insectes : dans chacune, c'est la question de l'instinct qui domine, l'instinct, dont le mystère obsède Fabre, comme si tout le drame de la destinée en dépendait. Nous l'avons montré en étudiant sa philosophie : au fond intime de ce grand esprit brûlait une vraie passion métaphysique. Il croyait que l'observation patiente de l'insecte lui permettrait de soulever un coin du voile qui cache les secrets de la création. C'est autour de cette chimère que gravitent ses recherches, ses expériences et tout son cycle d'idées. Le Dieu chimiste, géomètre, esthète, etc. ; la création tirée du néant et réalisée ; l'ordre préétabli ; une immense finalité harmonisant les moindres détails ; la vie des insectes non moins bien gérée que la « sublime machine de l'univers » (IV. 93 et 101) ; l'instinct obéissant à des ordres transcendants ; tous ces aspects d'une même idée sont comme des jets de lumière rayonnant d'une même source et baignant l'œuvre jusqu'en ses parties les plus éloignées. Variée et multiple en son agrégat d'articles, l'épopée des insectes est une dans son esprit et dans son but.

Ainsi se justifie son apparent désordre. La philosophie qui la pénètre de partout dispensa d'un plan externe. Le titre de « *Souvenirs* » ne faisait pas nécessairement prévoir un plan. Reconnaissons d'ailleurs que,

toutes les fois qu'il le peut, Fabre agrège ses chapitres autour de centres d'intérêt, qui se présentent comme de petits traités sur des questions précises. Dans la II^e série, les chapitres VII, VIII et IX se rapportent tous à l'orientation animale ; les chapitres XIV et suivants à l'hypermétamorphose. Dans la IV^e série, les chapitres XII à XVII mettent au point la paralysation. Dans la V^e, les treize premiers sont consacrés aux Bousiers. Les chapitres I-IV de la VI^e roulent sur l'hérédité ; XIV-XXI de la VII^e, sur les insectes qui s'habillent ; XXIII-XXV de la même série, sur l'énigme des facultés olfactives ; XIV-XVI de la VIII^e sur le « creuset rénovateur » de la mort et les insectes nécrophages. Presque toute la IX^e série est réservée aux Arachnides. Ainsi, dans ses *Souvenirs*, dans un genre d'écrit peu susceptible de se soumettre à un ordre autre que le chronologique, Fabre a réussi parfois à grouper ses chapitres en faisceaux : ce qui prouve les qualités méthodiques de son esprit, qualités particulièrement visibles si, au lieu de contempler l'œuvre dans ses ensembles, nous examinons le chapitre dans le détail de sa composition.

Nous avons vu, en analysant sa « rhétorique », que Fabre prisait singulièrement l'ordre, « première condition du beau ». (VI. 214). Cet ordre, si douteux en ce qui concerne l'architecture générale de l'œuvre, éclate partout ailleurs. Les *Oubreto* frappent par leur netteté de composition, vraiment méditerranéenne. Dans chacune de ces excellentes petites pièces, l'idée est traduite « par une sorte de drame bien construit, avec son décor et ses péripéties. Tout autour de l'image centrale, qui symbolise le poème, se groupe la foule des images secondaires, précises et saisissantes, vigoureuses ou délicates... L'idée prend corps... et n'apparaît sous sa forme abstraite que dans la conclusion... » (1).

Ouvrons maintenant, au hasard, un des manuels scolaires, une *Physique* par exemple, datant de 1864. L'ordonnance d'une leçon y est la même que celle d'une *Oubreto* ; après une claire introduction du sujet, l'exposé scientifique a lieu, avec son accompagnement d'histoiettes, de comparaisons et de digressions ; puis la leçon se termine sur une élévation spiritualiste, un élan d'amour vers la « Bonté conservatrice » ou des invectives contre l'orgueil humain (2) ou toute autre idée générale de quelque envergure.

Un chapitre des *Souvenirs* manifeste la même sûreté de construction. A première vue, c'est un récit qui se développe en toute liberté, comme un chant de l'Iliade, un épisode de Pantagruel ou un hymne de Lamartine. Puis on s'aperçoit que le chapitre nous conduit avec maîtrise vers une démonstration. Etudions-en le schéma.

L'entrée en matière est une petite dissertation, d'une grande élégance de style, sur une vérité que la vie et les mœurs de l'insecte éclairaient d'un jour nouveau. Exemples de préambules : III. XIV. « Lorsqu'il formulait son célèbre aphorisme : Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es, Brillat-Savarin ne se doutait certes pas de l'éclatante confirmation apportée à son dire par le monde entomologique... etc. »

V. Avant-propos : « La construction du nid, sauvegarde de la famille, donne l'expression la plus élevée des facultés instinctives. Ingé-

(1) P. Julian et P. Fontan, *Anthologie du Félibrige provençal*, t. II, p. 41.

(2) *Physique élémentaire* (1864), cf. chap. VI, X, XI, XII, XIII, XVIII, etc.

nieux architecte, l'oiseau nous l'enseigne ; encore plus diversifié dans ses talents, l'insecte nous le répète... etc. ».

VI. 1 : « Les devoirs de la paternité ne sont guère imposés qu'aux animaux supérieurs... etc. ».

VI. XI : Préambule sur la musique.

VIII. XVII : Considérations sur l'hygiène savante de la nature.

IX. XVI : Réflexions sur la nomenclature.

La Chenille du Chou: le préambule est une dissertation sur les avatars du chou à travers les âges.

D'autres préambules dépeignent sommairement le héros du chapitre (V. XVIII. « Encore une bête du Midi... » IX. XVII: « C'est un taciturne, de mœurs occultes... » etc.) ou relatent les circonstances d'une découverte (VII. XXIII « Ce fut une soirée mémorable... ») ou encore servent simplement de transition (V. IX « Après les notabilités de la gent bousière,... il reste, dans le rayon très borné de mes recherches, la plèbe des Onthophages »).

Nous entrons ensuite dans le corps du chapitre; c'est un exposé des recherches et des expériences, « narré exact des faits observés, et rien de plus » (II. 3); puis vient d'ordinaire la discussion d'un problème. La solution provoque alors un aperçu philosophique dont Fabre fait la conclusion de son chapitre. En gros, il y a donc trois parties : une dissertation préliminaire, un exposé des faits, enfin une interprétation ou conclusion philosophique; disons (si l'on nous permet de transposer poétiquement le chapitre en chant d'épopée) qu'il comprend un prélude, un récit épique, une effusion lyrique.

Quelques exemples montreront ce qu'il y a d'exact à la fois et d'élastique dans ce schéma général :

IV. Chap. XVII. Le Capricorne. 1°) Le préambule, ingénieux, fait allusion à la fameuse statue de Condillac. — 2°) Or, la larve du Capricorne réalise pratiquement cette statue :

- a) « pas le moindre vestige d'organes de vision »;
- b) « l'ouïe manque pareillement »;
- c) des expériences démontrent l'absence d'odorat ;
- d) le goût : la bête ne mange que du bois pendant trois ans ;
- e) le toucher est obtus.

Mais, et c'est là que se pose le problème; « ce néant est capable de prévisions merveilleuses »; il prévoit ses futures métamorphoses, il sait les dangers auxquels elles seront exposées, et il pare à tout.

3°) Conclusion: l'humble ver du Capricorne réfute le sensualisme de Condillac.

V. XXII : L'Empuse.

1°) Courte dissertation sur l'étrangeté de certaines formes animales et description de la bête.

2°) Digression sur le sommeil des insectes, amenée par une remarque sur les habitudes paresseuses de l'Empuse.

— Sobriété de l'Empuse qui fait contraste avec la boulimie de la Mante.

— Problème : pourquoi cette différence entre les deux insectes, qui sont tous les deux des Manties ?

3°) La conclusion propose, avec une brièveté éloquente, une solution métaphysique: « Bien au-dessus des lois physiques qui régissent la matière, planent d'autres lois régissant les instincts ».

VII. XVI : La Cicadelle écumeuse.

1°) Préambule: « En avril, lorsque nous arrivent l'hirondelle et le coucou... » Fabre fait remarquer que de petits amas d'écume couvrent alors les herbages.

2°) C'est l'abri spumeux de la Cicadelle, invention certainement favorable à la protection de l'espèce. Problème : Pourquoi d'autres insectes ne l'ont-ils pas adoptée ?

3°) Solution: les instincts sont des dons originels et ne s'acquièrent pas.

VII. XXV : L'Odorat.

1°) Idée générale: le domaine de l'odorat a « ses émanations clandestines, inconnues de notre sensibilité et perceptibles avec une olfaction différente ».

2°) Les preuves fournies s'appuient sur des exemples très divers :

a) émanations du sous-sol: chiens chercheurs de truffes, scarabées des champignons hypogées,

b) impression olfactives à distance : insectes attirés de très loin par les cadavres,

c) ondes ou effluves des femelles, capables de convoquer les mâles de plusieurs kilomètres à la ronde (chez les Papillons).

3°) Conclusion: « Comme la lumière, l'odeur a ses rayons X... »

Fabre soigne ses conclusions. Selon un procédé emprunté peut-être à Bernardin de Saint-Pierre, il aime à tirer de ses observations de belles conséquences métaphysiques; le style s'élève alors et s'exalte jusqu'à l'éloquence et au lyrisme. Telle est cette méditation sur l'inconnaissable :

X. XIII fin : Quelques lignes définissent le thème: « Notre ignorance des effets et des causes ne juge-t-elle pas mal ce qui est réellement bien ? Si nous savions mieux, que de notes malsonnantes deviendraient harmonie ! Le plus sage est alors le doute ». — Poète, Fabre donne à son idée une expression symbolique : « De tous nos signes graphiques, le mieux conforme à ce qu'il signifie est le point d'interrogation. En bas, un atome rond. C'est la boule du monde. Au-dessus se dresse, énorme et roulé en crosse, le lituus antique, le bâton augural questionnant l'inconnu... Or, si haut qu'il se dresse pour mieux voir, ce bâton interrogateur est au centre d'un étroit horizon ténébreux, que les sondages de l'avenir remplaceront par d'autres plus reculés et non moins obscurs ». Travaillé par le doute, l'homme interroge le mystère : « Au-delà de tous les horizons, péniblement déchirés un à un par le progrès du savoir, au-delà de toutes ces obscurités, qu'y a-t-il ? » Le vieux croyant répond, soutenu par ses intuitions de poète et de philosophe : « La pleine clarté sans doute, le pourquoi du pourquoi, la raison des raisons, enfin le grand X de l'équation du monde. Ainsi nous l'affirme notre instinct questionneur, jamais satisfait, jamais lassé ; et l'instinct, infailible dans le domaine de la bête, ne peut l'être moins

dans le domaine de l'esprit ». Suit un grand point d'interrogation, planté au bas de la page, témoignage de soumission devant le mystère éternel.

L'idée a été véritablement traitée comme un thème lyrique. Qu'on se garde de qualifier cet exemple d'exceptionnel. La conclusion des « Bousiers des pampas » est tout aussi superbement conduite. Qui a appris aux Scarabées modeleurs la géométrie de la sphère ? Fabre, stimulé par l'enthousiasme, proclame que la pilule du bousier suit les lois géométriques des globes célestes. Ce « rapprochement entre les grands corps de l'univers et l'humble bille de l'insecte » n'eût pas surpris « les penseurs des bords du Nil ». Au fronton de leurs temples, le Scarabée « dressait au ciel, en guise de pilule, une sphère de vermillon, image du soleil ». Et Fabre donne raison aux Egyptiens. Car l'œuvre du bousier, merveille de l'instinct, proclame l'harmonie qui règne dans l'ensemble des choses « sous l'œil d'une Intelligence qui, sachant tout, a tout prévu » (VI. V).

Si brève qu'elle soit, la conclusion prend son envolée et retentit souvent :

II. Chap. XIII, fin : « ...sommes-nous bien, ainsi que beaucoup le prétendent, la plus haute expression des progrès accomplis, à travers les âges, par le premier atome de glaire gonflé en cellule ? »

IV. Chap. IX, fin : « ...l'insecte... nous dit : « Mon industrie ne m'est pas imposée par l'instrument que je possède; mais j'utilise cet instrument tel qu'il est pour le talent dont je suis doué ». Il nous dit à sa manière : « La fonction a décidé de l'organe, la vision est le motif de l'œil »; il nous répète enfin la profonde pensée de Virgile : « Mens agitat molem ».

VI. Chap. XIV, fin : « En votre compagnie, ô mes Grillons, je sens... tressaillir la vie, âme de notre motte de boue; et voilà pourquoi... je n'accorde qu'un regard distrait à la constellation du Cygne, et je donne toute mon attention à votre sérénade. Un peu de glaire animée, apte au plaisir et à la douleur, dépasse en intérêt l'immense matière brute ».

VII. Chap. XIII, fin : « ...Au lieu de matagroliser en son entendement des concepts tortueux, combien il est plus simple, et surtout plus véridique, de dire : « Un Ordre souverain régente la matière ». C'est ce que nous affirme, en son humilité, le Charançon de la prunelle ».

Etc. — On fournirait aisément cinquante autres exemples de conclusions aussi éloquentes.

✱

Bien entendu, le plan ne répond pas toujours au schéma que nous venons d'indiquer. L'écrivain, seul maître de son développement, le conduit sous la dictée de l'inspiration ou selon les besoins du sujet. La véritable éloquence se moque de l'éloquence. D'autre part, en vieillissant, Fabre prend de plus en plus les libres allures d'un Montaigne, et sa pensée aime à flâner dans les digressions au lieu de courir droit au but. Alors que dans les trois premières séries, on assistait à des exposés rigoureusement scientifiques, à des argumentations serrées (I. chap. IV à IX, XI-XII; II, chap. X, XV-XVII; — III en entier), à partir de la V^e, bien des chapitres se présentent comme des conversations à bâtons rompus : manière d'écrire infiniment aimable et savoureuse qui avait déjà assuré le succès des *Essais* de Montaigne; et qui sans doute

fera toujours préférer les sept derniers livres des *Souvenirs*. C'est alors la pensée d'un octogénaire resté en pleine vigueur intellectuelle, mais qu'une tendance naturelle à cet âge, engage volontiers vers les prolongements des questions. Il applique quelque part à ses digressions la sentence: « Tout est dans tout » (V. 262). Sans cesse davantage, à mesure qu'on avance dans la lecture des derniers volumes, l'insecte devient prétexte à causeries et déploiements d'idées, jeux harmonieux de l'esprit, plaisirs de la plume maniée souverainement.

Ainsi, dans le chapitre du Trox perlé (VII. chap. XVII), où l'on s'attendait à une monographie de cet insecte, on s'étonne de trouver plusieurs pages sur les Saprins, les Dermestes et les Teignes avant d'arriver au sujet annoncé. L'essentiel du chapitre en effet, n'est pas mis dans le Trox, d'un médiocre intérêt, mais dans une idée qui le commande du début à la fin: « La Nature, sublime économe, veille à ce que tout rentre dans le trésor de ses ouvrages » (p. 293). « Tout doit rentrer dans le creuset rénovateur où la mort verse continuellement de la matière pour la continuelle floraison de la vie » (p. 302). C'est pourquoi cet article a été une revue générale d'insectes nécrophages.

Lisons encore: « Le Minotaure Typhée: La Morale ». (X. chap. IV): nulle part plus qu'ici on ne voit les étapes de la pensée et ses transitions dépendre d'une logique interne et sous-jacente.

- 1°) L'instinct de la paternité chez le Minotaure;
- 2°) Problème: acquisition récente ou instinct primordial?
- 3°) Fabre préfère la deuxième solution, bien qu'elle manque de tournure scientifique;
- 4°) Car la science n'est-elle pas impuissante devant l'énigme de la vie?
- 5°) Pour lui, l'animal n'est pas susceptible de progrès moral;
- 6°) L'homme seul a ce privilège;
- 7°) Et encore lui arrive-t-il de rétrograder: il a décuplé la puissance des engins d'extermination;
- 8°) En viendra-t-il à faire sauter le globe?
- 9°) Que la conscience humaine « est lente à déposer sa bourbe »!
- 10°) Certes, nous ne torturons plus les condamnés comme au Moyen-âge;
- 11°) Le père de famille n'est plus l'antique despote du droit romain;
- 12°) Mais combien, encore aujourd'hui, n'élèvent pas leurs enfants, les élèvent mal, ou les élèvent pour en tirer profit!
- 13°) Or, le Minotaure nous a devancés: un « commandement imposé dès l'origine, immuable, impérieux et gravé dans son être » lui a fait résoudre d'emblée le problème paternel;
- 14°) Prenons exemple sur ce qui a été inscrit de toute éternité dans le code des Minotaures.

A ce talent de la composition libre et enveloppante, Fabre doit de savoir amplifier les sujets les plus minces. Son article sur les Cétoïnes (VIII. I) n'avait à exploiter qu'une matière infertile et petite. Il n'y a pas d'insecte plus inepte que la Cétoïne. Or, il trouve moyen d'en tirer vingt-deux pages, dont trois bien pleines décrivent, sans verser dans la prolixité, la reptation de la larve sur une table.

Qu'est-ce que l'article sur le Hanneton des pins (X. IX)? Trois pages d'agréables remarques sur le nom officiel de l'insecte ; une page de description ; suivent dix autres de pure vulgarisation, sur ses ébats dans la ramure des pins, son aptitude à grincer des élytres, sa ponte, qualifiée de « semis au plantoir », son inoffensive larve, etc. Fabre avait affaire à un insecte dépourvu de talents et d'instincts spéciaux ; un autre que lui en eût difficilement tiré quatorze pages. Il a dit tout ce qu'on pouvait en dire. La grande culture de Fabre s'y manifeste d'ailleurs dans la richesse des aperçus, citations, rapprochements, etc... Réellement, ici comme dans son histoire des Cétoines, comme dans celle du Cione, du Carabe doré, il a réussi à faire quelque chose de rien.

On songe à ces bons humanistes d'autrefois, Saint François de Sales, Lamothe Le Vayer ou Rollin, qui savaient si bien mettre en valeur leur fine et souriante érudition. On évoque surtout Montaigne, incomparable jongleur d'idées, toujours prêt aux acrobaties intellectuelles, capable d'annoncer un sujet et d'en traiter un autre. Fabre n'est pas étranger à ces jeux. Parfois le contenu d'un chapitre répond fort librement à son titre. Tel est le dernier de la IV^e série. L'en-tête annonce : « Le problème du Sirex » ; or, dans ses douze premières pages (p. 337-349), c'est en réalité une biographie des Capricornes et des Buprestes : le véritable sujet n'occupe que les neuf dernières pages. Voici, dans la VI^e série, un chapitre qui s'intitule : « Le Dectique à front blanc. L'appareil sonore » (chap. XI). Mais un ample préambule y traite de l'art et de ses champs d'exploitation, de la musique et des bruits de la nature ; on arrive alors à l'appareil sonore des Dectiques ; auquel s'ajoute celui des Sauterelles et des Ephippigères. Le chapitre du « Scarite Géant » (VII. I) débute par les Carabes et les Calosomes.

★★

Ces libertés de composition expliquent que les digressions abondent et revêtent tous les aspects. Les unes remplissent des chapitres entiers : I. chap. XIII. Une ascension au Mont Ventoux ; II. chap. VIII. Histoire de mes Chats ; IV. chap. IV. L'Hirondelle et le Moineau ; VI. IV. Mon Ecole ; VII. XIX. La Mare ; IX. XIII-XIV. Souvenirs Mathématiques ; X. XIV. Souvenirs d'enfance ; X. XXI. La Chimie Industrielle. Ce sont des fragments d'autobiographie ; en voici d'autres d'un caractère philosophique ou scientifique : V. X. L'Hygiène générale ; VI. III. L'Atavisme ; VI. VI. La Coloration ; X. XII. Les Nains ; X. XIII. Les Anomalies.

D'autres, plus courtes, s'insèrent dans la trame du chapitre. Certaines se rapportent aux mœurs des oiseaux ou à la description des plantes indigènes : la huppe (II. 85), la pie-grièche (IV. 104), la mésange penduline (VIII. 392), etc. ; — l'euphorbe (III. 355), la sauge (IV. 147), le cerisier (V. 362), le chardon (VII. 63), la carline (VII. 104), le petit-houx (VII. 236), le genêt (VIII. 231), le concombre d'âne (IX. 47), la drave (X. 208), etc. Vrais petits poèmes, source d'heureux effets épisodiques dans l'épopée des insectes.

D'autres offrent un caractère moral, d'autres encore dissertent de *omni re scibili* : sur les comprimés alimentaires que promettait Berthelot (VI. 276), ou sur le suicide (VII. 44), sur la découverte du tombeau d'Archimède par Cicéron (IX. 132) ou sur la propriété, le droit et le progrès (IX. XII) ; etc. etc...

Ces digressions ne sont pas d'inutiles excroissances, du remplissage. Elles ont un but. « Que de relations à n'en plus finir il est possible de tirer de l'étude approfondie de la petite bête ! », dit Fabre dans la préface de son édition définitive. L'entomologie doit servir à « élargir un peu nos idées sur la troublante cohue de ce monde » (VIII. 113). Ces aperçus ouverts de toutes parts montrent qu'elle est capable d'alimenter la pensée humaine, et la placent haut dans la hiérarchie philosophique des sciences de la nature.

En somme, les digressions de Fabre ont toutes les qualités que les anciens poètes attribuaient aux épisodes épiques ou didactiques. Quand elles ne se rattachent pas strictement au dessein général de l'œuvre, elles divertissent l'esprit du lecteur au milieu de ces innombrables histoires d'insectes, et le disposent au calme contemplatif de l'art.

Les *Souvenirs Entomologiques*, c'est à la fois le poème prodigieux des insectes et l'encyclopédie des idées emmagasinées et élaborées par un homme de haute culture pendant trois quarts de siècle. On comprend qu'un livre aussi plein ait réclamé la formule de composition la plus souple et la plus extensible. Cependant, si active qu'elle ait été, jamais la pensée de Fabre n'a bouillonné au point de surcharger ou d'obscurcir la rédaction : cette netteté qui est une marque classique, il l'a eue toujours, et les *Souvenirs* représentent un des livres les plus faciles à lire qui existent.



Quelques taches existent, vraiment exceptionnelles. *Quandoque bonus dormitat Homerus*. Vu les proportions considérables de l'ouvrage, elles peuvent passer inaperçues de la majorité des lecteurs :

En deux ou trois endroits, on trouve des transitions discutables : VI. 278 : — Après avoir longuement insisté sur le rôle alimentaire du Criquet, l'auteur passe à son chant par la phrase suivante : « Cet amasseur d'atomes nutritifs, destinés à sustenter une foule d'indigents, possède une musique pour traduire ses joies ». Le rapport des termes n'apparaît pas bien. Ailleurs (IX. ch. X), une digression sur la découverte du tombeau d'Archimède par Cicéron semble avoir été amenée par une simple association d'idées.

Fabre a aussi l'habitude de stéréotyper certains passages qu'on voit réapparaître à plusieurs reprises, surtout dans ses ouvrages didactiques. Le chapitre intitulé : « Fragment d'Histoire » dans les *Serviteurs*, passe tel quel dans l'*Industrie* sous le titre « Les Gaëls ». Tout le début des *Souvenirs* (I. 1. « Les choses se passèrent ainsi... ») jusque « ...n'avait pas même l'air de s'en apercevoir ») se retrouve assez singulièrement, et textuellement, dans *La Plante*, p. 251. A VII. p. 153 le paragraphe commençant par « Déployons-le... » revient p. 163 : « Déroulons un cigare... ». La sortie de terre d'une mouche est narrée deux fois (VIII. p. 271-272 et X. p. 288-289) sans différences notables. A IX. p. 43, un passage (« Du choc d'une paille... ») réapparaît p. 52 à peine modifié (« Là courent empressées... »).

On a un peu l'impression de se trouver devant ces formules épiques et ces passages stéréotypés qui, à des intervalles plus ou moins longs, reviennent identiquement dans l'Iliade, le Roland, le Kalévala. — (Voir d'autres exemples chez Fabre à notre chapitre XVII, page 318).

VII

LA DESCRIPTION

Pour décrire comme pour narrer, Fabre ne connaît pas d'autre règle que de reproduire exactement ce qu'il voit. Son art se résume dans une imitation fidèle des choses. Quand il voulut représenter à l'aquarelle les champignons du Vaucluse, il prit un pinceau et des couleurs, et peignit, sans s'embarrasser des recettes de la peinture; sans autre but que de suppléer par l'image à l'impossibilité où il était de conserver ces fragiles végétaux. De même, dans ses récits et tableaux des *Souvenirs*, il a cherché à fixer les aspects de la réalité, à emprisonner dans l'écriture le flux mouvant des phénomènes de la vie entomologique. Pour lui, encore plus littéralement que pour nos écrivains classiques, la « nature », c'est-à-dire la vérité, la conformité avec le modèle, est son « étude unique ». Par là, sa description est donc scientifique, précisément parce que son art respecte la réalité et n'y ajoute rien. Il ne vise qu'à l'exactitude, à une exactitude artistique, rivalisant de force et de vie avec la nature elle-même.

Cette application a sa récompense. Il réussit à rendre ce qu'il semblait impossible de peindre par la plume, le vol capricieux et zigzaguant d'une mouche, les équivoques menées d'une larve, l'ameublement d'un terrier de Scarabée, une cohue de pucerons à l'intérieur d'une galle. Voyez ce Bombyle « qui plane immobile à une coudée du sol. Les ailes ont des vibrations si rapides, qu'on les dirait au repos. L'insecte semble suspendu au même point de l'espace par quelque fil invisible. Vous faites un mouvement, et le Bombyle a disparu. Vous le cherchez du regard autour de vous, au loin, jugeant de la distance d'après la fougue de l'essor. Rien par ici et rien par là. Où donc est-il ? Tout près de vous. Regardez au point de départ: le Bombyle y est encore, immobile et planant » (III. 80).

Comme le peintre assis devant son modèle et son chevalet, Fabre devait écrire ces lignes avec des impressions visuelles toutes fraîches. Cette précision des faits et des détails est d'un observateur qui vient de voir et non d'un rêveur qui se rappelle. De même en est-il de tous ses portraits d'insectes: il les évoque d'après des notes prises sur le vif. La locomotion de la larve de Cétoïne est décrite si minutieusement qu'elle occupe trois pages (VIII. 14-17), où l'intérêt résulte en grande partie de l'intensité communiquée au style par la vision directe. Des insectes ignobles, le Réduve, le Staphylin à fortes mâchoires, la larve de la

Volucelle, sont portraicturés avec une force hallucinante. Voyons cette dernière, sorte de petit porc-épic roussâtre et souillé de sanie qui rôde dans la cité des Guêpes : « la bête hérissée... cherche toujours, dardant de-ci, de-là, son avant pointu » ; « le sordide visiteur » rampe « ondulant du col » autour des berceaux où sommeillent les petites Guêpes (VIII. 364-367).

Qu'eût tiré Fabre de certaines bêtes affreuses, telles que les Solifuges, les Téléphones, la Mygale aviculaire, les Scorpions géants, s'il eût été à même de les étudier et de les décrire dans leur horreur de monstres vivant ? Comment nous eût-il représenté ces rizières de l'Indochine, ces mares du Tchad, ces coins de la sylvie malgache où l'on dit que les insectes pullulent ?

Quelle sensation de vie grouillante donne en effet cet extraordinaire tableau d'un tas de bouse envahi par des Scarabées ! « Jamais aventuriers accourus des quatre coins du monde n'ont mis telle ferveur à l'exploitation d'un placer californien. Avant que le soleil soit devenu trop chaud, ils sont là par centaines, grands et petits, pêle-mêle, de toute espèce, de toute forme, de toute taille, se hâtant de se tailler une part dans le gâteau commun. Il y en a qui travaillent à ciel ouvert et ratissent la surface ; il y en a qui s'ouvrent des galeries dans l'épaisseur même du monceau, à la recherche des filons de choix ; d'autres exploitent la couche inférieure pour enfouir sans délai leur butin dans le sol sous-jacent ; d'autres, les plus petits, émiettent à l'écart un lopin éboulé des grandes fouilles de leurs forts collaborateurs » (I. 5). Fabre est un visuel : il saisit du premier coup les formes et les contours, dégage les attitudes, note la qualité des mouvements. Le Copris espagnol est « un bousier de belle prestance » « remarquable par le corselet tronqué en brusque talus et par l'extravagante corne dont la tête est surmontée... courtaud, ramassé dans une rondelette épaisseur » (V. 110). Voici une grande sauterelle, qui « repose, les échasses étirées sur le sable brûlant... On se gratte un peu du bout des mandibules la plante des pieds, on se lustre le front et les yeux avec la patte mouillée de salive » (V. 169 et 223). Ailleurs, c'est un lézard occupé à manger des jeunes Mantes nouveau-nées ; il « cueille une à une, du bout de sa fine langue, les errantes bestioles... C'est petite bouchée, mais exquisite, paraît-il, si j'en crois les clignotements du reptile. Pour chaque misérable avalée, sa paupière se ferme à demi, signe de profonde satisfaction » (V. 359). Non moins vivement sont marquées les couleurs, avec une telle intensité de pittoresque parfois, que moins de deux lignes par exemple suffisent à faire voir les processionnaires : « Des zébrures d'un roux vif ondulent en tous sens sur la blanche nappe de soie » (VI. 339). Quand il s'agit de décrire des insectes somptueux, le style prodigue les épithètes éclatantes. On croirait « dérobées à un rayon de soleil » les « merveilleuses splendeurs » des Carabiques (I. 128) ; sur les Cétoines se marient la « rutilance du cuivre, l'éclair de l'or », « le sévère éclat du bronze » (VIII. 4). Le Dermeste porte « pélerine en peau de léopard et justaucorps à zébrures d'hermine » (VIII. 281). Ce n'est pas sans profit que Fabre avait lu Bernardin de Saint-Pierre et Michelet. Il leur a emprunté leur palette et l'a adaptée à son usage. Voici un aperçu de ses ressources chromatiques appliquées aux parures des Insectes : le jais (VII. 20) ou jayet (V. 161), l'ébène (V. 3), la pyrite cuivreuse (VII. 1), le cuivre rouge (VI. 101), le bronze florentin (III. 79), le jaune de chrome (VI. 109),

le jaune ambré (VI. 296), le blond de la paille fanée (IX. 232), la fleur de soufre (VII. 62), le nankin (VII. 390), l'olivâtre (VII. 222), le vert céladon (VI. 221), le vert malachite (VI. 288), l'émeraude (III. 77), le roux de jujube, le roux de cire vierge (III. 270), le roux ochracé (III. 309), le rouge ferrugineux (X. 112), le rouge cinabre (V. 161), le rouge corail (III. 89), le rouge-amaranthe (VII. 363), le vermillon (I. 2), le carmin tendre (III. 78), le violet améthyste (V. 184), le bleu turquoise (IV. 43), le bleu-lapis (III. 79), l'aurore (V. 160), le blanc d'argent (III. 82), la céruse (VII. 62), etc...

Fabre note tout aussi exactement les nuances et les dégradations des couleurs. Rien de plus caractéristique que sa manière de traiter les noirs: noir d'ébène (VI. 113), noir luisant comparable à celui du jayet (V. 161), noir d'encre (V. 183), noir bleuâtre (VI. 82), noir bleui (VI. 76), noir mat (VIII. 11), etc. Le mâle de la Psyché a mis « plumets de marabout et manteau de velours noir » pour rendre visite à sa promise (VII. 335). Le Méloé est d'un noir « où parfois se marie le bleu » (II. 323), le Scarite est « tout noir et brillant, ainsi qu'un bijou de jais » (VII. 10). Non moins que Bernardin de Saint-Pierre, Michelet a pu initier Fabre à ces curieuses recherches de couleurs. Dans *L'Insecte*, on trouve: « La Rosalie en manteau de satin gris perle, moucheté de velours noir » (p. 68) « êtres charmants aux ailes de feu, aux cuirasses d'émeraude, vêtus d'émaux de cent sortes » (p. 129) « le bousier offre au ventre un sombre saphir » (p. 156). Et ce n'est pas tout: « l'acier bruni », les « rayures métalliques », le « maroquin vert », la « soie fauve sur un riche fond acajou », le « velours grenat piqué d'or », les « bleus lustrés, inouïs », etc., font un déploiement éclatant, d'autant plus somptueux que Michelet s'occupe, plus que Fabre, des papillons et des scarabées des Tropiques.

**

Chez les maîtres, du moins dans les littératures classiques, la description n'est qu'un accessoire. Ils ne la pratiquent pas pour elle-même. Fabre non plus ne s'attarde guère aux descriptions: il se méfie des longs morceaux, qui, exigeant du lecteur un effort d'attention, se prêtent mal aux impressions d'ensemble. Cependant, en sa qualité d'entomologiste, il a parfois besoin de décrire minutieusement, quand il s'agit de présenter une espèce nouvelle ou une forme inconnue. Il se jette alors résolument dans les signalements scientifiques: II. XV; II. XVII: larves primaires des Sitaris et des Méloés; III. VIII: larve de l'Anthrax; III. XIII: larves de Méloïdes, etc. Mais il ne tarda pas à les simplifier et dès la V^e série déclare refuser de « dénombrer les articles des pattes et des antennes, détails fastidieux » (V. 79). De plus en plus, il tracera des croquis sommaires. « Aux arides minuties de la nomenclature sont préférables les faits clairement racontés » (VIII. 122). Certains insectes sont parfois présentés avec désinvolture: « Connaissez-vous les Halictes? Peut-être non. Le mal n'est pas grand: on peut très bien goûter les quelques douceurs de la vie sans connaître les Halictes... » (VIII. 113). Il arrive aussi que le portrait se fasse progressivement dans le courant du chapitre, par touches et retouches successives, de sorte que, à force d'occuper l'imagination du lecteur, la physionomie de l'insecte finisse par s'imposer à lui.

Telle est la description de la Mante (V. XVIII). C'est tout d'abord la description d'un noble insecte : tout concourt à renforcer cette impression de noblesse : sa « belle prestance », ses « amples et fines ailes vertes, trainant à la façon de longs voiles de lin », ses « pattes antérieures, des bras pour ainsi dire, levées vers le ciel en posture d'invocation ». Mais le point de vue va changer : les apparences font place à la réalité. Ce bel insecte est un ogre ; les pattes prieuses constituent une meurtrière machine. La suite nous montrera en effet la Mante dans sa pose spectrale, pendant la pariaade, pendant la parturition, etc., et chaque fois terrorisant, tuant, dévorant. Ainsi graduellement se complique et s'affirme le portrait de cette bête contrastée, par des reprises, des retouches ; portrait célèbre qui a fait connaître la Mante du Midi à tous et dans toute la France.

Par une gradation analogue, la Volucelle, signalée d'abord comme « une superbe et puissante mouche, dont le costume, zoné de bandes jaunes et brunes, présente une vague ressemblance avec celui des guêpes » se précise peu à peu comme une mouche « trapue, dilatée, de pose grave » ; elle sera finalement qualifiée d'« insecte lourdaud » (VIII. XXI).

Le même procédé sert à la présentation du Scarite, du Sisyphe, du Copris, de l'Empuse, du Scorpion, etc. : le portrait, d'abord sobrement indiqué, se complète de lui-même et s'affirme au cours des accidents du récit.

Il est visible que Fabre n'aime pas à s'appesantir sur la description. Il ne cesse de critiquer les nomenclateurs et leur goût pour les « détails descriptifs, si longs, si pénibles parfois à comprendre... Vainement on me dira que telle espèce a tant d'articles aux antennes, tant de nervures aux ailes, tant de poils en une région du ventre ou du thorax ; je ne connaîtrai réellement la bête que lorsque je saurai sa manière de vivre, ses instincts, ses mœurs » (I. 136). Il sait que le mouvement est l'expression de la vie. L'animal se révèle mieux en pleine action que décrit tel qu'il serait dans un Musée. Tel est cet Escargot assailli par des Carabes : il « sort de son test, s'épanouit en col de cygne, exhibe longuement ses tubes oculaires qui semblent regarder sans émotion la terrible sarabande des carnassiers » (X. 240). Ces deux lignes ont l'intensité de la réalité même.

La description que son art pratique est donc celle qui, sans minuties fatigantes, entrelace l'insecte dans le cours des événements, le réintègre dans ses harmonies complètes, son cadre pittoresque, son milieu végétal et animal, l'environne de ses congénères, ses commensaux, ses ennemis ou ses proies. C'est Bernardin de Saint-Pierre qui, probablement, lui apprit ce secret. Dans sa dixième *Etude*, celui-ci avait donné la formule : « Si l'on ajoute à chaque plante ses harmonies élémentaires, telles que celles de la saison où elle paraît, du site où elle végète ; les effets des rosées et les reflets de la lumière sur son feuillage ; les mouvements qu'elle éprouve par l'action des vents ; ses contrastes et consonances avec d'autres plantes et avec les quadrupèdes, les oiseaux et les insectes qui lui sont propres ; on verra se former autour d'elle un concert ravissant dont les accords nous sont encore inconnus. Ce n'est cependant qu'en suivant cette marche qu'on peut parvenir à jeter un coup d'œil dans l'immense et merveilleux édifice de la nature. J'exhorte les naturalistes... à l'étudier ainsi ». Vœu exaucé : le procédé recommandé par Bernardin trouve dans les *Souvenirs* son application constante. Non

seulement le paysage vauclusien y sert perpétuellement de fond de tableau, mais le paysage liliputien où se meuvent les insectes y constitue lui-même le premier plan. Le minuscule décor de la vie entomologique est rendu avec un relief dont peut faire ses délices le lecteur amoureux des formes les plus secrètes de la poésie champêtre. Tantôt c'est « la niche poudreuse qu'a laissée dans un vieux mur la chute d'une pierre » (I. 163), tantôt « un carrefour désert de fourmilière dans un talus ensoleillé » (IV. 167), ou encore « un de ces monticules de sable fin que le vent amoncelle contre les massifs des romarins » (III. 242) ; ce sont aussi « les rosettes des lichens, les coussinets de mousse, les touffes de jubarbe et autres jolies choses dont s'embellissent les vieilles pierres » (V. 181), « les touffes de gramens qui chaussent l'aubépine des haies » (VII. 78), « les courtes broussailles trainant à terre, gardant l'hiver dense verdure, et bourrées de feuilles mortes venues des chênes voisins » (IX. 213). Souvent la peinture s'élargit : ici surgit devant nous une « haute falaise à pic, se développant au midi, sur une longueur de quelque cent pas et toute criblée de trous comme une monstrueuse éponge » (III. 207) ; là s'étale une mare, dont Fabre fait en moins de deux pages un tableau d'une plénitude inégalable. Il sait que ce que l'on remarque d'abord dans cette nappe d'eau, c'est le décor végétal, les joncs, les algues verdoyantes et, dans les « clairières du jardin aquatique » les ébats des têtards et du triton. Elle n'a que « quelques pas d'étendue » ; et cependant la vie y est active, toute une faune la peuple. Fabre décrit celle qui grouille sur la « tiède vase des bords », celle qui patine à la surface, celle qui circule entre deux eaux, celle du fond. Et chaque espèce est notée avec ses traits caractéristiques, ses attitudes, ses mœurs (VII. XIX).

Ou bien, c'est un arbre en fleurs où susurre un essaim d'abeilles, tandis qu'au pied « mollement tombe une neige de pétales » (III. 356) ; ou un petit mur de clôture longé par « un étroit sentier gazonné de chiendent. Le soleil y donne en plein, et ses rayons, répercutés par le crépi du mur en font un petit coin sénégalien, exempt des brutales bouffées du mistral » (VIII. 153).

Tout ceci est sans doute nouveau dans notre littérature. Nos écrivains avaient-ils déjà décrit la grâce d'une forêt de mousses (VII. 278), l'étrangeté d'un lichen (ibid.), l'élégance des plantules d'une moisissure (V. 124), la poésie d'un chardon (VII. 63), la plaisante rusticité d'un petit mur de soutènement (V. 181), la tristesse d'une vieille muraille « toute barbuée de fougères » (X. 316), le mystère d'un bas-fond humide (IV. 153) ou d'une source encombrée d'herbes aquatiques (VII. XIX) ? Mais s'il n'a pas eu son pareil pour saisir le menu pittoresque des choses infimes, nous l'avons vu aussi dans une autre partie de notre ouvrage, capable d'embrasser les grandes lignes d'un décor ; et Fabre nous a paru digne, à la fois par ses *Souvenirs* et par ses *Oubreto*, d'être regardé comme un des meilleurs peintres du paysage provençal. Cet entomologiste a vraiment su tout voir autour de lui, et su non moins bien l'art de faire voir.

LES RECITS

N'eût-il pas eu, innés en lui, les dons d'un narrateur homérique, Fabre eût pu apprendre à raconter en lisant Réaumur, Audubon et Léon Dufour. Il y a dans les Mémoires de Réaumur un grand nombre de récits entomologiques : certes une comparaison entre ses repas et ses mues d'insectes, et les festins ou les métamorphoses chez Fabre, fait contraster la minutie pesante et le style déductif de l'un avec l'émotion, le pittoresque, le mouvement de l'autre; mais Réaumur, qui décompose très consciencieusement les actions des insectes, lui a certainement montré comment on les expose d'une façon méthodique et complète.

Audubon est un plus grand artiste que Réaumur; on peut même dire qu'il fit en 1839 pour les oiseaux d'Amérique ce que Fabre devait faire pour les insectes de Provence quarante ans plus tard; ses récits, nous l'avons dit (1), étaient fort admirés de Fabre, qui, avant d'écrire les *Souvenirs*, en avait cité et reproduit quelques-uns dans ses ouvrages didactiques : de tels morceaux, incontestablement, ont contribué à lui révéler la narration large et synthétique, où la nature entière encadre l'animal, selon la formule de Bernardin de Saint-Pierre (2), dont il semble qu'Audubon ait connu la recette et réussi l'application.

Les récits de Léon Dufour annoncent également ceux de Fabre : poésie, verve, esprit du meilleur aloi, y débordent, toutes les fois que Dufour sort de la physiologie et de l'anatomie qui sont sa spécialité. Or, il en sort assez souvent, car il accordait déjà une certaine importance à l'étude du « genre de vie ». Œuvre d'un naturaliste qui aime à parler de lui et à se raconter, ces récits, émaillés de traits anecdotiques, d'allusions érudites et d'images pittoresques, pourraient aujourd'hui être insérés dans les *Souvenirs* sans en rompre très sensiblement l'unité. C'est dire la perfection du modèle.

Si Fabre a profité de ces exemples, redisons-le : il eût pu s'en passer et se former lui-même à l'art de raconter. Le chapitre précédent a montré qu'il connaissait la bonne méthode, celle qui, avant tout, vise à reproduire littérairement la réalité. Son œil s'était exercé à suivre l'insecte dans tous ses actes, dans les éléments successifs de chaque acte; à en interpréter jusqu'aux plus dénués de sens apparent. Son ardente curiosité lui avait fait acquérir une très grande habitude de l'observation analytique des mœurs. On se rappelle que Darwin l'avait proclamé

(1) Voir page 240.

(2) Voir page 260.

« l'observateur inimitable »; son talent de narrateur et de peintre vient de l'excellence de cette qualité.

Ce qui frappe dans ses récits, c'est la vive lumière qui en éclaire toutes les phases. A la vision de Fabre, rien n'échappait; il dardait des yeux aigus sur les moindres détails. Notre curiosité est pleinement satisfaite. « Les choses se passèrent ainsi », annonce-t-il au début du premier volume; et de fait, l'œuvre en sa totalité n'est pleine que de choses vues. Le témoignage d'autrui est d'autant moins invoqué que Fabre n'est, par nature, disposé à se fier qu'à lui-même. Et quand les faits lui étaient fournis par ses sources livresques, il tenait à les contrôler de visu, ne les admettait qu'à cette condition.

A cette véracité lumineuse s'ajoute une autre qualité : le calme, la sérénité, le mouvement essentiellement régulier. La trépidation qui secoue et précipite l'histoire d'un Michelet lui est inconnue. L'auteur des *Souvenirs*, c'est-à-dire d'une œuvre élaborée au sein d'une nature auguste, ordonne ses récits et en mesure le déroulement avec une tranquillité géorgique. Il ne presse pas les événements; il s'attarde à rapporter ses plans de campagne, ses vaines attentes, ses expériences répétées, ses échecs avant la réussite :

II. 29. — « Une observation où j'ai dépensé cinq heures sans désemparer et sans parvenir encore à terminer les épreuves en projet... »

II. 279. — « N'abandonnons pas cependant à la hâte la cité naguère si populeuse, si animée et maintenant si déserte... »

V. 305. ¹ — « Un mois plus tard, en fin novembre, seconde visite ».

VIII. 179. — « Maintenant ayons patience. Le mot de l'énigme viendra, je l'espère ».

IX. 252. — « De façon très monotone, ainsi se passe la froide saison ».

Entre leurs périodes assez courtes d'activité fiévreuse, les insectes vivent au ralenti, et leurs évolutions, comme parfois leurs actes même les plus importants, s'effectuent sur un rythme insensible, étranger à notre usage du temps :

V. 151. — « La poule sur ses œufs oublie le manger pendant quelques semaines; la mère Copris surveillant sa nitée l'oublie pendant le tiers de l'année ».

VII. 151. — « Tenacement, avec la même impassible lenteur, l'insecte recommence, remet en place la partie insoumise ».

IX. 230. — « L'estomac satisfait, les pattes délicieusement étalées sur le moelleux tapis, elle ne fait rien, ne songe à rien; elle écoute le bruit de la terre qui tourne. Ce n'est pas le sommeil, encore moins la veille; c'est un état moyen où persiste seul un vague sentiment de bien-être ».

Cependant, dans certains cas, il se produit de petits drames foudroyants, réclamant un autre style. Sont nécessaires alors des qualités

de rapidité et de mouvement en rapport avec la cadence des faits. L'asyndète et l'ellipse, figures propres à accélérer la phrase et à lui faire rejoindre l'élan de la vie, deviennent ici d'un emploi fréquent. Pas de conjonctions dans les exemples suivants :

I. 108. — « Le Grillon effrayé s'enfuit en sautillant; le Spliex le serre de près, l'atteint, se précipite sur lui ».

V. 328. — « ...deux voisins brusquement se dressent dans leur attitude de guerre. Elles tournent la tête de droite et de gauche, se provoquent, s'insultent du regard. Le puf ! puf ! des ailes frôlées par l'abdomen sonne la charge... »

VII. 328. — « Ils tourbillonnent très affairés sous la cloche ; ils rasant le sol en battant des ailes ; ils s'empressent... »

VIII. 288. — « C'est fait ; toute résistance du vaincu est impossible : le sang coule ; l'assassinat est perpétré ».

X. 228. — « Un accourt ; trois, quatre autres suivent, mettent l'assemblée en émoi ; les enterrés émergent ; toute la bande d'égorgeurs se rue sur le troupeau passant ».

Tout aussi bien que l'asyndète, l'ellipse a des propriétés accélératrices ; elle marque particulièrement bien la soudaineté, l'instantanéité, la brusquerie d'un mouvement, la violence d'une attaque, l'acuité d'un bruit :

VI. 212. — « Dans l'épaisse ramée des platanes, bruit soudain comme un cri d'angoisse... »

VII. 4. — « Contorsions de la bête éventrée... tripailles vertes répandues à terre... trépignements de l'égorgeur... »

IX. 144. — « Autres soudaines fuites, autres retours ».

IX. 246. — « ...aussitôt brusque tressaillement, signe de surprise et d'émoi, aussitôt recul et conversion de marche sur une autre voie ».

IX. 281. — « Aussitôt détraquement complet, pareil à celui d'une mécanique dont... »

Ibid. — « Pulsations du ventre et rapide immobilité totale » (La phrase est donnée ici tout entière).

X. 228. — « Coups de mandibules de-ci, de-là, en avant, en arrière, au milieu de la procession, sur le dos, sur le ventre, au hasard ».

Naturellement, l'ordre du récit est toujours chronologique, et, pour des histoires de bêtes, histoires rarement compliquées, il n'en saurait être autrement. Cependant, le narrateur use d'habiles procédés afin d'aviver l'intérêt. Il sait tenir le lecteur en suspens, parfois le plus longtemps possible. Dans le chapitre du Grand-Paon (VII. XXIII), toutes les hypothèses expliquant comment les papillons mâles reçoivent la lointaine convocation de la femelle étant éliminées une à une, l'énigme nous irrite et nous fait courir, de page en page, vers la révélation du mystère : télépathie ? télévision ? ondes osmiques ? — Dans la III^e série (chap. XIII), Fabre, qui vient de faire « une trouvaille des plus inattendues » à quelque cent pas de sa porte, nous laisse partager ses doutes sur la nature de l'objet pendant douze pages, avant de nous l'identifier comme une « pseudo-chrysalide » de Cérécome.

Les récits comportent aussi des coups de théâtre ; tantôt c'est un insecte qui, faisant prévoir telles mœurs, en dévoile telles autres (L'Empuse, V. chap. XXII; l'Apodère, VII. chap. XII); tantôt c'est une constatation imprévue : V. 298 : « Un œuf se mouvoir dans un étroit canal ! un germe cheminer ! Mais c'est impossible, cela ne s'est jamais vu. Quelque chose m'illusionne ». (VI. 171) : « ...des flancs convulsionnés du mâle se voit sourdre, en un labeur pénible, quelque chose d'énorme, d'inouï, comme si la bête expulsait en bloc ses entrailles ». Ou bien c'est dans le cours de l'action l'apparition d'un nouveau personnage (IX. 68) : Une Abeille est « absorbée dans sa récolte... Tandis qu'elle... se gonfle de jabot, le Thomise, bandit à l'affût sous le couvert des fleurs, émerge de sa cachette... » (V. 236) : Une Cigale tombe du haut d'un arbre, « épuisée par la vie. Le soleil dessèche, les pieds des passants écrasent le cadavre. Forban toujours en quête de butin, la Fourmi le rencontre. Elle dépèce la riche pièce... ».

Dans ses tableaux de foules en mouvement, le narrateur sait transporter l'attention des ensembles aux individus et vice-versa. Soit un exode d'Araignées aéronautes (IX. 76) ; après nous avoir fait assister aux préparatifs tumultueux du départ, il concentre l'intérêt sur une des voyageuses : « L'amarre flottante s'est rompue et la bête est partie, entraînée par son parachute. Je la vois qui s'éloigne et se détache, comme un point radieux, sur la verdure sombre des cyprès voisins, à une vingtaine de pas de distance. Elle monte, elle franchit le rideau des cyprès, elle disparaît ». Puis c'est le spectacle de l'émigration en masse, du départ en apothéose : « C'est alors, sur la cime de la broussaille, un jet continu de partants, qui s'élancent pareils à des projectiles atomiques, et montent en gerbe diffuse ».

Tous ces procédés combinés ont le don de tenir le lecteur en haleine, quelques minces que soient les sujets. C'est ce qui rend les *Souvenirs* passionnants comme un roman ; on veut savoir comment agissent ces êtres si étrangers à nos manières de vivre et quel sera le dénouement de leurs actes. La narration de Fabre flatte notre goût pour tout ce qui est pittoresque et surprenant, inédit et mystérieux. Elle est donc par surcroît poétique. Il semble qu'on est prêt à saisir le secret de l'animal, à pénétrer le mystère de la vie. L'esprit fait trêve à ses préoccupations et à ses calculs sous l'étrange impression de ce drame universel et perpétuel. Si nous aimons la nature, notre enthousiasme débordé comme une sève, car ces récits nous donnent de cette nature une connaissance directe, ils nous initient à ses opérations les plus inconnues, nous instruisent des métamorphoses et des prodiges qu'elle est capable d'accomplir.

Quand on appelle Fabre un « admirable anecdotier », un « chroniqueur de bêtes » (1), ces termes ne sont donc pas les termes propres. Certes, les *Souvenirs* sont formés de juxtapositions de scènes vécues ; ils sont un tissu d'épisodes, une myriologie. Le spectacle est fragmenté, et pourtant on a l'impression d'assister à un déroulement continu, à l'épopée immense et lentement rythmée de la nature inférieure, dont les courants de vie circulent à travers ces quatre mille pages.

(1) Lafitte : Le jubilé de J.-H. Fabre, dans *la Nature*, 26 mars 1910.

IX

REALISME

Ce poète ne craint pas le réalisme. Comme tous les plus grands auteurs et les poètes vraiment sublimes, il a souvent ce langage simple et rude, qu'on trouve même dans une pensée de Pascal, même dans un sermon de Bossuet, et qui déconcerte la froide correction des savants académiques, comme la fausse délicatesse des snobs. Issu de montagnards du Rouergue, habitués à désigner les choses par leur nom, il goûtait les mots à l'emporte-pièce et l'assaisonnement du vieux sel gaulois ; et la pratique du dialecte provençal, qui « en ses mots brave l'honnêteté » tout comme le latin, acheva de l'accoutumer aux hardiesses du langage. D'autres influences agirent encore : celle de Rabelais, celle des écrivains romantiques, avec leur goût pour les disparates du ton et de l'idée. Ne nous étonnons donc pas de voir Fabre associer volontiers l'image épique et l'image réaliste, le poétique et le familier, le sublime et le trivial. Son langage est à la hauteur des choses, grand quand elles sont grandes, modeste et humble quand il raconte des événements modestes et humbles. Or justement les insectes réunissent dans leur vie les deux extrêmes de grandeur et d'humilité, les merveilles transcendantes qui arrachaient ce cri à Linné : « *Maxime miranda in minimis !* » et les fatalités biologiques qui les condamnent à vivre obscurément, parfois dans la pourriture ou la poussière, d'une manière insalubre ou nuisible, et le plus souvent sans le moindre intérêt pour l'homme.

Ce sont donc les conditions mêmes du sujet qui justifient Fabre de rompre si fréquemment l'unité de ton. On passe dans un même paragraphe, voire dans une même phrase, de la noblesse épique à la trivialité, par un mélange perpétuel. Les exemples suivants attestent un goût d'humoriste pour ces contrastes :

II. 219. — « Les ailes du Pompile, avec l'extrémité noire et le reste jauni comme par l'exposition à la fumée, ainsi qu'un hareng saur... »

IV. 266. — « La Scolie s'escrime sur le riche lardon ».

V. 67. — « Depuis que le Scarabée roule sa boule sous la calotte du ciel, lui suis probablement le premier à tracasser sa famille ».

VI. 190. — « Lorsque notre ancêtre d'avant l'histoire, festoyant son retour de la chasse au mammoth, se grisait avec une piquette de framboises et de prunelles... » (remarquer le contraste que font mammoth et piquette).

IX. 187. — « avoir dans l'esprit un continuel aliment, verser l'intarissable goutte d'huile au lumignon de la pensée ».

IX. 283. — « Elle entonne une sorte de chant de guerre... Le Scorpion ne lui laisse pas achever le couplet ». (Ce chant de guerre n'était qu'une chansonnette).

Fabre prend un plaisir singulier à heurter l'envergure de l'idée et la trivialité des mots. C'est à foison qu'on trouve chez lui des expressions comme le « pique-nique général des vivants » (V. 368).— « Diogène, trimballant son habitation » (VII. 259) ; « les Romains de l'Empire, passés maîtres ès choses de la gueule » (X. 332) ; « par ricochet d'atavisme », (IV. 165), etc.

✱

La geste des fiers hyménoptères, des scarabées rutilants, des papillons diaprés, mais aussi des tribus liliputiennes, des pygmées de la fange et de la bouse, des coprophages et des nécrophages, des tristes êtres, velus et gluants, tapis dans les coins obscurs, requérait cette variété du ton et la docilité du style à tous les contrastes. D'ailleurs, par tempérament, Fabre n'aimait pas les œuvres où règne une noblesse de convention. D'où son aversion pour la rhétorique guindée de Buffon, du Buffon masqué par Guéneau de Montbéliard et l'abbé Bexon. Lui, dans son indépendance, voulait pouvoir s'échauffer, s'élever ou s'abaisser à son gré, faire couler la poésie à pleins bords avec ses Bousiers, puis remuer le fumier avec eux. En bon réaliste il était persuadé que le laid et le repoussant ont aussi leur intérêt. « Ce n'est pas avec les yeux du corps que doivent se juger le laid et le beau, mais bien avec ceux de la raison, mûrie par la réflexion et l'étude, et libre des entraves des premières impressions, en général entachées d'erreur » (1). « Le naturalisme peut être quelque chose de grand et de haut avec des hommes qui, comme Fabre, ont touché le fond des choses et entrevu l'idéal derrière la matière » (2).

Voilà pourquoi l'artiste ne se dérobe jamais à la description de bêtes affreuses ou ignobles, telles que sont le Scorpion, la Tarentule, les larves du Réduve à masque ou du *Crioceris merdiger*. On sait qu'

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux...

Et en effet ces êtres sont mis en scène dans les *Souvenirs*, avec tant d'art, que la laideur puissante des uns se fait admirer, que l'abjection des autres se justifie comme toute autre manifestation de la nature.

Fabre ne cherche d'ailleurs pas à voiler la disgrâce de certains êtres ni le grotesque des choses. Quelques-uns de ses héros sont de grosses larves « à lourde bedaine » (III. 14; VIII. 17), des vers « gras-souillots » (VIII. 36) ; dans les galles du térébinthe « gigotent » de « vieux pucerons bedonnants » pêle-mêle avec leur « marmaille » (VIII. 234). Pendant sa réfection, la larve de la Guêpe a « une sorte de bavette saillante, un goître momentané qui fait écuelle et reçoit ce qui s'écoule des lèvres. Le gros de la ration dégluti, le ver achève son repas en cueillant les miettes tombées sur son goître » (VIII. 344). La « promesse » du *Bombyx Psyché* est un « laideron » dont toute une séquelle de mots réalistes viennent achever la disgrâce : « sacoche ridée..., andouillette d'un jau-

(1) *Les Auxiliaires*, p. 33.

(2) M. Jouveau : La poésie provençale d'Henri Fabre, dans *En Provence*, juillet 1923.

nâtre terreux, asticot, outre gonflée d'œufs, outre à germes » (VII. 337). Les jeunes Mantes à leur naissance sont couvertes de « nippes » (V. 357). La coque du Scarabée sacré est appelée constamment « la poire » (V. chap. II), parce que ce nom, malgré sa trivialité, en indique sans ambages la configuration.

Voici un festin de Cétoines qui aurait pu tenter le crayon caricatural d'un Grandville : « Soulées de sucreries, les goulues ne lâchent prise. Affalées sous la table, c'est-à-dire sous le fruit diffluent, etc... » (VI. L. 6). Combien d'autres gueuletons saturent cette épopée animale, depuis celui du Scarabée si pittoresquement narré dans le premier volume (p. 24), jusqu'à celui du Ver Luisant, friand d'escargot, dont la méthode de consommation est décrite à la fin du X^e volume.

Il y a aussi dans les *Souvenirs* un réalisme scatologique auquel Fabre, naturellement délicat, eût bien voulu échapper, mais qui était inhérent au sujet. Nombre d'insectes vivent dans l'ordure et pratiquent des industries stercorales ; or, par une dérision des choses, la plupart sont précisément des « aristocrates de l'instinct », riches en aptitudes et traits de mœurs. L'entomologiste a bien des fois combattu nos vaines délicatesses à ce sujet : « Certaines idées nous effarouchent, très simples néanmoins et conformes à la sainte naïveté des choses. La nature n'a pas nos scrupules : elle va droit à son but, insoucieuse de nos approbations et de nos répugnances... » (VIII. 19). « Que sont pour elle notre laid et notre beau, notre propre et notre sordide ? Avec l'immondice, elle crée la fleur ; d'un peu de fumier, elle nous extrait le grain béni du froment » (V. 3). « La science cueille son bien partout où elle le trouve, même dans l'immondice, et la vérité plane à des hauteurs où rien ne peut la souiller » (V. 26). Aussi n'hésite-t-il pas à décrire tout au long la vie des Bousiers, « pétrisseurs de la fiente » (V. 36), des Criocères dont la larve s'habille de ses excréments (VII. XIV), de la Volucelle qui « torche les enfants de la Guêpe » (VIII. 369), etc. Rien n'est vil, comme l'a dit un ancien, dans la maison de Jupiter.

Mais après tout les crudités d'expressions sont rares, et l'on peut même dire que d'ordinaire, Fabre exprime ces choses avec une extrême décence. Il a imaginé des séries de périphrases et de métaphores aptes à nous accoutumer au sujet. Les Bousiers qui pour nous sentent le fumier, exhalent, selon lui, « un doux fumet d'acide benzoïque » (V. 3). La bouse des bestiaux devient selon les cas « la manne ovine » (V. 34, 121, etc.) ou les « galettes bovines » (VI. 15). L'habitude de certaines larves d'user de leurs déjections comme matériaux de construction provoque une grande richesse d'euphémismes (V. IV ; VII. XIV ; VIII. 1 ; etc.). Le nom (en latin : *Crioceris merdigera*) attribué par Linné à un joli scarabée rouge excite l'indignation de Fabre : « Je n'ai jamais compris quelle nécessité il y avait, en histoire naturelle, d'affliger d'un terme odieux telle élégante fleur, tel gracieux animal » (VII. 211). Lui s'efforce par tous les moyens de voiler, de transposer la malpropre réalité ; il l'ennoblit de termes et d'allusions poétiques, comparant par exemple le cloaque des Clythres au magique ciseau du dieu qui, d'après Ovide, sculpta la porte du Soleil : « Quel est le Mulciber, le Vulcain, l'artiste ciseleur qui hurine avec tant d'élégance le revêtement de l'œuf ? C'est l'égout terminal. Le cloaque lamine, gaufre, tord en spirales, grave en mailles de fossettes, assemble en armure écailleuse... » (VII. 275).

Ce souci de la décence apparaît surtout quand le naturaliste traite des sexes et de l'accouplement. Il a dû narrer en détail des parades singulières, des fornications de bêtes en rut, de troublantes aberrations : sujets difficiles, traités par lui sans le moindre érotisme, avec une infinie délicatesse et cette objectivité qui est la pudeur de la science. Un de ses projets, vers l'âge de trente-cinq ans, avait été d'écrire un livre sur « L'Amour chez les bêtes » (III. 283), où il nous eût fait assister aux « manifestations, quelquefois si étranges, de l'Eros universel qui régent le monde et fait tressaillir jusqu'à la dernière des brutes ». Ce livre, il ne l'écrivit pas, et l'on comprend pourquoi : sa Muse s'y fût trouvée mal à l'aise ; quelque gêne se perçoit dans les *Souvenirs*, lorsque les Mantienis et les Locustiens étalent leurs amours monstrueuses et leurs « excentricités nuptiales » (V. XIX; VI. IX et XII). Aussi, quand, dans son sixième volume, il passe des Locustiens aux Acridiens, c'est un soulagement pour lui de trouver chez ces derniers des parades correctes et sans scandale, et il conclut : « Donc rien à dire de saillant sur ce sujet, toujours scabreux. J'en suis bien aise » (VI. 286).

Peu de livres se recommandent par plus de décence sur toutes les questions relatives aux sexes. On est surpris de rencontrer tant de réserve chez ce Gaulois, ce fils de rudes paysans. Mais il ne faut pas oublier que, resté toute sa vie éducateur, il destinait ses ouvrages à la jeunesse. Qu'on lise comment dans les *Serviteurs* il explique la castration des poulardes du Mans : « Vous savez de quels soins continuels et pénibles la poule entoure ses poussins, avec quelle abnégation d'elle-même la mère s'exténue à réchauffer sa couvée... Est-il possible à l'oiseau de prendre graisse lorsqu'une telle ardeur d'amour maternel lui brûle le sang ?... (Donc) on la met dans l'impossibilité absolue de pondre, ce qui lui enlève sans retour toute idée de couvrir et d'élever des poussins. D'une mère prête à tous les dévouements, on fait une brute qui, le jabot plein, n'a plus souci de rien... Le moyen est cruel. Du tranchant du canif, on ouvre dans la peau du ventre une boutonnière ; et par cette boutonnière, on détruit, on arrache l'organe où naissent les œufs. Avec quelques soins, la petite plaie bientôt se cicatrise, et l'oiseau mutilé est prêt pour la vie de poularde... » (*Serviteurs*, p. 46). Réalisme et chasteté, telle est la formule qu'il a tenu à appliquer aussi bien dans sa grande œuvre que dans ses petits manuels : « Si j'écris, pour les savants, pour les philosophes... dit-il dans la deuxième série des *Souvenirs*, j'écris aussi, j'écris surtout pour les jeunes, à qui je désire faire aimer cette histoire naturelle... » (II. 4). Or, comme on sait, *maxima debetur reverentia*.

Grâce à ce respect pour ses lecteurs et pour lui-même, à son tact, à son élévation naturelle, Fabre a pu retracer toute la vie publique et privée des insectes, non seulement sans manquer jamais aux règles du goût, mais même de manière à rendre attrayants des êtres considérés jusqu'alors par le public comme répugnants. Sa fréquentation de Rabelais, Montaigne, La Fontaine, Voltaire, Toussenel, lui avait-elle appris les limites qu'on peut atteindre et qu'on ne doit pas dépasser, lui avait-elle été une école de bienséances en fait de naturalisme ? Toujours est-il qu'il a réussi ce tour de force d'initier en toute honnêteté la jeunesse aux affaires sexuelles des animaux. Il nous rappelle ces classiques comme Racine, qui ont décrit des passions violentes et criminelles, avec tant d'élégance et de politesse, qu'on les explique traditionnellement à des générations d'écoliers.

LE STYLE

Le plus compétent des juges, étant lui-même un des grands écrivains contemporains, Maurice Maeterlinck, a qualifié ainsi la prose de Fabre : « une des excellentes et durables proses de ce temps » (1). Savant, philosophe, poète par tout son tempérament, Fabre a mis le sceau à son génie par une étonnante science stylistique et linguistique. Par le meilleur moyen, qui était de savoir sa langue et d'en connaître tous les secrets, il s'est assuré la possession d'un style personnel, riche, souple, apte à l'exprimer complètement. Ajoutons que Fabre écrivait d'instinct : tout jeune, antérieurement à toute formation, on le voit déjà capable d'écrire, avec ce rythme propre et dynamique qui est la marque des écrivains nés.

**

Chez lui, la vocation poétique et la vocation scientifique se sont éveillées en même temps. Il n'avait pas vingt ans qu'il s'assimilait d'une part, insatiablement, l'*Histoire Naturelle des Animaux Articulés* de Blanchard, et composait de l'autre, en bons vers lamartiniens, une *Invocation au Seigneur* (2). Les cinq autres pièces en vers datant de la même époque manifestent chez ce jeune homme une précoce et réelle maîtrise en matière de versification et de style. M. Pierre Julian, avocat au barreau de Carpentras, qui eut la bonne fortune d'en découvrir les manuscrits et les fit connaître en 1923, en a très bien signalé les mérites : « Riches de promesses philosophiques, les vers de 1842-45 sont riches aussi de belles promesses poétiques... Sans doute, ils portent plus d'une trace de ces procédés d'art pseudo-classique qui déparent jusqu'aux meilleures pièces d'un Lamartine, tels que inversions, épithètes vagues, clichés, périphrases, termes nobles, mais ces taches disparaissent dans le déroulement des strophes fluides et caressantes et la combinaison parfois symphonique, toujours élégante... de leurs mesures » (3). M. Julian leur reconnaît aussi des « qualités de vigueur, de pittoresque et d'observation précise et imagée ».

(1) *Annales Politiques et Littéraires*, 2 avril 1911 : J.-H. Fabre et son œuvre, par Maurice Maeterlinck.

(2) *Poésies Françaises et Provençales*, I.

(3) P. Julian; Les Poésies inédites de J.-H. Fabre, dans les *Annales de l'Ecole Palatine d'Avignon*, 1923, N°s 9 et 10.

Le poème du *Nombre*, composé en Corse quelques années plus tard, a gagné encore en originalité, en profondeur philosophique, en souffle et pour tout dire en puissance, mais les vers paraissent avoir perdu un peu de leur harmonieuse souplesse.

Chose curieuse, le talent de versificateur de Fabre était appelé à s'épanouir seulement dans le dialecte provençal, dans ces fameuses *Oubreto* qu'un capoulié du félibrige, M. Marius Jouveau, a pu appeler « un des chefs-d'œuvre de notre littérature méridionale » (1). Les *Oubreto* ont tour à tour la grâce et la grandeur, le sublime et le familier ; toutes les ressources du dialecte y sont habilement utilisées ; les combinaisons rythmiques atteignent à l'adresse de Mistral. Le jugement de l'éminent capoulié est certainement définitif : le poète provençal des *Oubreto* égale le prosateur français des *Souvenirs*.

**

En prose, c'est dans les lettres à ses parents ou à son frère que Fabre nous apparaît tout d'abord ; celles de Corse que le Dr. Legros a reproduites par extraits surprennent par leur lyrisme romantique et leur luxe de vocabulaire ; elles répondent bien à l'idée du jeune Fabre enthousiaste que nous ont révélé les premières poésies. Le contraste est absolu avec les thèses de doctorat, rédigées peu après, dans un style nu et impersonnel, à caractère scientifique ; celles-ci n'ont rien qui puisse littérairement nous retenir.

Arrivons donc aux articles qu'il publie à partir de la même année (1855) dans les *Annales des Sciences Naturelles*. L'inspecteur général Rollier, lors d'une visite au Lycée d'Avignon, félicita Fabre d'avoir une plume « qui ne lui pesait pas trop aux doigts » (X. 361) ; sans doute avait-il apprécié dans ces articles la clarté de l'exposition. Le style en est purement intellectuel ; ce n'est pas encore celui qui fera bientôt son apparition dans *La Terre* (1865) et *l'Histoire de la Bûche* (1867), si admirablement riche et varié, qu'on croit assister à une création. Citations des Anciens, de la Bible, de Lamartine, anecdotes, réminiscences, périphrases, images mythologiques, alexandrins blancs, se combinent dans cette prose avec goût. En quelques années d'exercices, Fabre se taille une plume d'écrivain supérieur. Véritable œuvre d'art, *l'Histoire de la Bûche* en particulier annonce le style des meilleurs *Souvenirs* : c'est le même humour, la même souplesse, le même usage d'une fine et ingénieuse érudition : qualités qui se manifestent dès le premier chapitre, intitulé L'Hydre : « Robustes paladins des fictions poétiques, qui vous remettiez une épaulé avec un baume enchanté, la faible bestiole (2) vous dépasse de cent coudées... O mythologues radoteurs qui nous racontez les prouesses d'Hercule, vous nous dites bien qu'il repoussait des têtes à votre hydre, mais aucun de vous n'a avancé que chaque tête amputée devenait une autre hydre... » (3). Dans tout le livre palpite une sorte d'allégresse qui se retrouvera rarement au même degré dans les *Souvenirs*. Tel épisode nous fait assister à une partie d'échecs où les

(1) M. Jouveau : La poésie provençale d'Henri Fabre, dans *En Provence*, juillet 1923.

(2) L'hydre d'eau douce, petit zoophyte des étangs.

(3) *Histoire de la Bûche*, p. 8.

pions « cueillent la première part de gloire et de horions », où les fous « guerroyent avec un enthousiasme en rapport avec l'état de leur cervelle » (1) ; telle digression batoue une pédagogie qui enseigne aux enfants « pour quels motifs Alcibiade coupa la queue à son lévrier, pourquoi Pythagore était d'une extrême réserve au sujet des fèves » (2) ; ou bien c'est un châtaignier qui déclare son âge : « J'ai commencé le siècle... j'ai par là dans mon portefeuille un extrait de naissance qui en fait foi (soixante-six couches ligneuses dans le tronc). J'ai donc aujourd'hui soixante-six ans... » (3) ; ou l'Eglantier gourmandant ses filles les Roses sur leur coquetterie : « O temps, ô mœurs !... Mes pères, dans la haie se sont contentés de cinq feuilles pour leurs roses ; à leur exemple, je m'en suis contenté. Aujourd'hui, il en faut cent, il en faut mille et des plus coûteuses. Tant de luxe sied-il aux filles du Gratte-cul ! » (4).

Visiblement, ce livre a été écrit en une période de prospérité matérielle et de contentement. Les mêmes séductions feront le charme des petits ouvrages écrits ensuite et publiés sous le titre général de *La Science Élémentaire*. L'auteur est désormais en possession de sa manière. Les rééditions attestent d'ailleurs un continuuel travail de refonte et d'augmentation. L'Astronomie élémentaire, qui date de 1872, deviendra *Le Ciel* en 1893 ; c'est bien le même ouvrage, mais enrichi de morceaux superbes tels que « L'Illumination de l'Atmosphère » (5) et l'ingénieuse « Excursion dans la Lune » (6). Le nombre des additions a fait reculer tel chapitre qui traite du Calendrier du rang de dixième au rang de dix-septième. Tout ceci atteste une permanente activité littéraire, une grande fertilité d'invention.

Cette constatation suscite un petit problème. Tout comme les précédents ouvrages, Fabre destinait à la jeunesse ses premiers *Souvenirs*. « J'écris surtout pour les jeunes... » dit-il dans la II^e série (p. 4). Il voulait leur faire aimer les sciences naturelles, « cette science magnifique du jeune âge », l'une des plus propres selon lui à conférer une haute culture. On se demande alors pourquoi les trois premières séries sont si pleines de pages d'une implacable sévérité technique. Il ne paraît pas arbitraire de distinguer deux manières dans les *Souvenirs*. La différence est nette entre l'art des sept derniers volumes et l'expression directe, dépouillée, parfois austère, qui caractérise dans les premiers les études sur divers prédateurs (I. chap. VIII-XVIII), sur les Méloïdes (II. chap. XIV-XVII), sur les Osmies (III. chap. XVII-XX). Ces volumes, qui traitent souvent de hautes questions (la paralysation, l'hypermétamorphose, le dimorphisme larvaire, le parasitisme, le sexe facultatif de l'œuf) sont probablement de ceux qui paraissent aux spécialistes les plus pleins et les plus solides ; Fabre y attestait fièrement son génie de savant ; mais ce n'est pas ici que le lecteur ira chercher l'Homère. Quand Anatole France soutenait que Fabre « n'était pas le moins du monde un littérateur... ne savait pas être un écrivain selon les règles » (7), c'est, croyons-nous, qu'il avait entrepris de lire les *Souvenirs* par le commencement.

(1) *Histoire de la Bûche*, p. 183.

(2) *Ibid.*, p. 142.

(3) *Ibid.*, p. 63.

(4) *Ibid.*, p. 285.

(5) *Le Ciel*, p. 95.

(6) *Ibid.*, chap. XI et XII.

(7) Dr. Legros, *La vie de J.-H. Fabre*, édition définitive, p. 427.

Le conseil peut étonner : c'est par le cinquième volume, ou même, si l'on est tout à fait profane en entomologie, par le dixième, qu'il vaudrait mieux aborder l'œuvre.



Comment expliquer l'austérité des premiers volumes ? Fabre y a fait entrer un certain nombre d'articles publiés dans les *Annales des Sciences Naturelles* et à peine retouchés : ces articles se ressentent de leur destination première et n'offrent aucune des hardiesses de syntaxe et des figures de toutes sortes qui plus tard donneront des couleurs si poétiques à son style. On y peut admirer la force des arguments, la précision de la forme ; pas encore la plénitude du vocabulaire, la souplesse de la phrase, en un mot la perfection de l'art qui éclate dans l'*Histoire de la Bûche*, la *Plante*, les *Inventeurs et leurs Inventions* et les sept dernières séries des *Souvenirs*.

Avait-il été sensible aux critiques de ceux qui reprochaient à ses écrits de n'avoir pas « la solennité, disons mieux, la sécheresse académique » (II. 3) ? Voulut-il prouver à ces mécontents qu'il était capable lui aussi de s'exprimer en savant de laboratoire, de faire abstraction de son tempérament de poète ?

Il convient d'ailleurs de reconnaître que certains morceaux des premières séries sont déjà attachants et savoureux. La première série contient une biographie très attrayante des Scarabées — ainsi que le récit d'une « Ascension au Mont Ventoux » (chap. XIII). Dans la II^e série, en une préface intitulée L'Harmas, l'entomologiste explique sa méthode et décrit l'enclos où seront acclimatés les insectes et les plantes de la colline et de la forêt. C'est un chef-d'œuvre de poésie coulant à pleins bords et de maîtrise littéraire. Les autres chapitres du même volume sont en général moins séduisants, quoique quelques-uns (Les Fourmis Rousses, le Calicurgue) atteignent déjà à la grande allure épique. La III^e série offre aussi plusieurs parties écrites magistralement, avec toutes les ressources d'un souple génie : telles sont la discussion du parasitisme (chap. V et VI) et l'étude sur les Changements de régime (chap. XIV). Hormis ces quelques endroits, la lecture en est assez ardue. C'est aussi dans ces trois premiers volumes que la réfutation du transformisme se poursuit avec le plus d'âpreté, à coups d'arguments et de railleries trahissant une colère dont le style se ressent. Parfois le ton s'élève jusqu'à l'éloquence passionnée d'un Lucrèce, piquante chez cet anti-Lucrèce. Il y a là un élément d'intérêt pour ceux qui aiment les mâles polémiques. On pourrait tirer des *Souvenirs* une trentaine de textes dignes de former une philippique anti-transformiste nerveuse et passionnée.

Ainsi, dans ce que l'on peut appeler la première manière de Fabre, il y a tout de même autre chose et plus que des pages abstruses sur la paralysation, le cleptoparasitisme et l'hypermétamorphose. La passion métaphysique y vibre. Mais la phrase se ressent encore du modèle réaumurien ; comparatives, consécutives, conditionnelles, la chargent bien souvent. En des chapitres entiers règne en maître le style austère des mémoires scientifiques. Seules, de loin en loin, des échappées de poésie annoncent une seconde manière.

Dans la quatrième série, la période devient en effet plus rare, diminue de complexité et de longueur ; les images jaillissent et répandent le pittoresque ; d'agréables digressions divertissent l'esprit. Cependant, si l'auteur était mort l'année où elle parut, il semble certain que ces quatre volumes n'eussent point attiré l'attention, et la France n'eût point su qu'elle venait de perdre un Homéride.

Mais voici le cinquième volume, où la pensée comme l'art de Fabre culminent. A l'influence de Réaumur, de Cuvier, de Blanchard, se substitue celle d'écrivains plus authentiques, Rabelais, La Fontaine, Michelet. Noblesse facile du ton, souplesse harmonieuse de la phrase, beauté de l'expression, s'unissent dans un équilibre classique. C'est un livre tout baigné de lumière méditerranéenne, où Scarabées, Mantes et Cigales sont glorifiés en des biographies prestigieuses.

Cette perfection de la forme et cette atmosphère poétique continueront de caractériser les volumes suivants. Désormais la clarté et la simplicité d'Homère régneront, avec une abondance jamais diffuse, même dans les derniers volumes. Une combinaison savante de toutes les ressources de la langue littéraire et du vocabulaire scientifique créera un style personnel et d'une richesse rarement égalée. Nourri de la substance des meilleurs livres, tout imprégné de La Fontaine, contemporain des grands écrivains du XIX^e siècle, muni d'un vocabulaire encyclopédique par ses travaux de compilation, Fabre possède à fond le français de son temps, où trois siècles et demi de grande floraison littéraire ont déposé leurs trésors de mots et une syntaxe d'une plasticité merveilleuse.

Outre cette science et cette richesse, le style manifeste dans les sept derniers volumes une vitalité grandissante. Les mots, si souvent abstraits au début, deviennent des réalités vivantes. Le style a cette vertu étrange de développer la sensibilité de l'écrivain. Une poésie magique transfigure certains chapitres qui, sans elle, accuseraient surtout dans les volumes de la fin, quelque insuffisance. Il n'échappe nullement aux spécialistes qu'une partie des *Souvenirs* n'est que de la simple vulgarisation. Le nombre des biographies importantes diminue à mesure qu'on avance davantage dans les dernières séries. Le vieillard se complait dans les monographies agréables et multiplie les confidences autobiographiques. Les articles sur les Cionès, le Charançon de l'Iris des Marais, les Carabes, le Hanneton des pins, dans la X^e série, n'apportent rien de nouveau à la science. Mais, si le savant y pâlit, l'écrivain, le poète y fait des prodiges. Quand M. de Peyerimhoff, dans le *Livre du Centenaire de la Société Entomologique de France*, appelle Fabre « le Chateaubriand de l'entomologie » (1), nous pensons que ce mot s'applique avec beaucoup de justesse à l'enchantement de ces derniers *Souvenirs*, où le charme incomparable du style masque ce que maints insectes ont d'insignifiant en eux-mêmes.

(1) *Livre du Centenaire de la Société Entomologique de France*, 1932, p. 78.

XI

SA RICHESSE ET SA VARIÉTÉ

Ce style a des aptitudes créatrices qui l'égalent à celui des plus grands inventeurs du verbe. En ceci encore Fabre appartient bien à la génération romantique, si éloquente et originale dans son éloquence, dont la langue improvisait continuellement des expressions neuves et hardies, usait d'une intarissable synonymie, et (surtout avec Michelet) tordait les phrases jusqu'aux extrêmes limites du possible.

*
**

Le style est de l'homme même. Une page de Fabre, rencontrée par hasard dans une anthologie, se reconnaît à première vue : elle porte sa marque, qui ne ressemble à nulle autre. Le cliché y est presque inconnu ; au contraire, ces trouvailles, ces rapprochements imprévus qu'on qualifie parfois d'alliances de mots, y foisonnent, surtout à partir du cinquième volume. Nous allons en donner ici des spécimens ; - il est bien entendu que nos listes pourraient considérablement s'allonger.

Rangeons dans un premier groupe des juxtapositions d'un type simple, quoique non dénué d'un certain charme de naïveté : un nom d'insecte est accolé aux mots « père » ou « mère », « le père Minotaure » (X. 27), « la mère Scarabée » (V. 106), « la mère Copris » (V. 139), « la mère Rhynchite » (VII. 154), « la mère Psyché » (VII. 328), etc. On trouve aussi « le couple Géotrupe » (V. 207), « le couple Minotaure » (X. 54). Ces associations ne s'appliquent pas à tous les noms d'insectes indistinctement ; Fabre ne dit jamais, par exemple, la mère Cigale, la mère Grillon, la mère Scorpion, mais « la Cigale », « la Grillonne », « la Scorpionne ». Par contre, il étend le procédé à une autre expression : « la vermine Psyché » (VII. 332, ce sont les petites larves grouillantes de la Psyché).

Une deuxième série comprend les alliances de mots dont les composants font sensiblement antithèse et paraîtraient même incompatibles si l'on ne se rappelait que le monde des insectes est un monde à part : « les maîtres ès arts du stylet » (II. 50), « des socs vivants » (III. 10), « vélarium excrémental » (IV. 142), « aromatisé de résine » (IV. 343), « la gousse animale » (V. 262 ; expression préparée par une comparaison : « la larve de Cigale, sorte de silique contenant en guise de graine, l'insecte parfait ». Cf. IX. 50 « un fruit animal ») ; « thésauriseur de morts » (VI. 121) ; « l'orphéon batracien » (VI. 214) ; « mille glanures vivantes » (VII. 174) ; « le papillon andouillette » (VII. 345) ; « se griser

de fétidité » (VII. 420); « l'orfèvrerie vivante » (VIII. 11 = des Scarabées rutilants) ; « l'artiste fienteur » (VIII. 21) ; « porter domino de poussière » (VIII. 110) ; « le banc de matière animalisée » (VIII. 231) ; « la manne pouilleuse » (VIII. 239); « baisers alimentaires » (VIII. 313); « des cendres animées qui remuent en une houle de vermine poudreuse » (VIII. 176) ; « des artisans en boursofflures » (VIII. 185) ; « l'ouate cireuse qui... habillait la population » (VIII. 187); « hiverner sous un édreton de pucerons secs » (VIII. 228); « écouter de la patte » (IX. 128); « une savante inconscience » (X. 91); « escalader l'atome » (X. 68).

Il arrive que l'antithèse s'accuse davantage et se dégage complètement, comme dans les exemples suivants, aiguïsés à la manière de La Bruyère: (VII. 185): « certains pauvres diables qui, pour gagner leur pain, jeûnent des trente et quarante jours ». Dans la Chenille du Chou : « L'histoire... célèbre les champs de bataille qui nous tuent ; elle garde le silence sur les champs de culture qui nous font vivre... » (X. 401).

Mentionnons en troisième lieu des figures rares en français: zeugma: « En ce sol de Provence, où le Grec planta l'olivier et le Latin la loi » (VII. 47); hypallage: « entendre tonner la volute des flots » (VII. 53); synecdoche: « l'exil ne trouble en rien ces stoïques panses » (V. 65); brachylogie: « enfarinés de glauque » (VIII. 233 = d'une poudre glauque); noms abstraits au pluriel: « les humilités du thym et des lavandes » (VII. 93); constructions analogiques: « lauriers suant le camphre » (VII. 56), « ombelles suant le nectar » (VII. 102), locutions probablement imaginées sur notre expression courante: suer sang et eau. — Cf. « baver sa coque » (VII. 253).

Ces constructions sont rares dans notre langue; notre poésie elle-même, dans ses plus grandes hardiesses, n'en fournit que peu d'exemples.

Dans les exemples suivants, se combinent l'abstrait et le concret, l'inanimé et l'animé, l'inerte et l'actif: l'élément principal y est une métaphore. « Les brutalités qui étouffent notre horizon sous la cloche asphyxiante de la matière » (III. 98), « la loupe stupéfaite découvre des milliers de petits » (VIII. 206), « ma houlette exhume... » (X. 42). Il y a ici tendance à la personification; la même tendance s'affirme dans l'emploi d'épithètes psychologiques avec des noms de plantes: « le féroce scolyme » (II. 5), « végétation revêche » (V. 291), « féroce charдон » (VII. 62); le térébinthe « sobre et résigné » (VIII. 224).

Ces expressions manifestent souvent une singulière énergie. Le rôle de l'alliance de mots est en effet de stimuler l'attention du lecteur, par sa brusque concision, l'intensité des images, et l'imprévu des rapports. Mais Fabre est un esprit mesuré: tous les exemples qui suivent témoignent d'une originalité de bon aloi: « ...insectes élevés à la spartiate » (V. 2); « véhiculer une dot » (VI. 8); « expectorer une cantate » (VI. 216, en parlant d'une chouette) ; « l'Alouette, fusée lyrique » (VI. 245) ; « s'amasser sur le croupion un viatique de graisse » (VI. 272, à propos d'oiseaux migrateurs. Cf. « un viatique moteur, attribut de toute créature venant au monde » IX. 236); « encaquer les rayons du soleil... mettre la chaleur du soleil en futailles » (VI. 276); « éclore à l'état de momie » (VI. 299); « être dans les limbes du devenir » (VII. 58); « être en incubation dans les contingences du possible » (VII. 50) ; « thésauriser la pulpe nourricière » (en parlant de tubercules alimentaires, VIII. 26) ; et la liste peut être indéfiniment allongée. Nos articles sur la Métaphore, la Périphrase, l'Apposition y apporteront des suppléments considérables.



Cette fécondité verbale apparaît encore dans la synonymie. Les ressources de Fabre en synonymes et équivalents sont immenses. Il lui arrive d'en user, comme Rabelais, par accumulation, avec une allègre prolixité, comme si sa phrase avait joie à se sentir croître sous les adjonctions successives :

I. 290. — « Elle les nourrit, elle leur apporte la becquée ».

I. 188. — « Aussitôt palpes de s'agiter, mandibules et mâchoires de se mouvoir ».

II. 62. — « Qu'est la demeure en effet ? Un couloir sous terre, avec une cellule au bout; une galerie, une excavation, un antre informe... ».

III. 24. — « J'ai opéré en boucher qui dilacère, arrache, extirpe... »

III. 319. — « Ici pas d'assaisonnements atroces, pas de spéciales âcretés, pas d'alcaloïdes mortels ».

IV. 134. — « Aucun nid d'oiseau... n'en approche en finesse de bourre, en élégance de forme, en délicatesse de feutrage... »

V. 79. — « De part et d'autre, même prestesse de mouvements, même dextérité pour pétrir le pain de munition ».

V. 106. — « Elle est d'une méfiance excessive, d'une prudence soupçonneuse, d'une clairvoyance à nous confondre ».

V. 285. — « La Rainette se gonfle la gorge dans le feuillage des arbustes, et la ballonne en sonore vessie ».

V. 257. — « Il a sur le croupion le pot à cosmétique, l'ampoule aux huiles de toilette, la verrue graisseuse où puise le bec pour lustrer les plumes... »

VII. 372. — « Les pièces buccales sont de simples ébauches, de vains simulacres ».

VIII. 206. — « C'est un peuple nouveau, c'est l'avenir qui s'agite parmi les ruines cadavériques du passé; c'est la progéniture des aîlés, la famille née en prison ».

IX. 146. — « Sans impulsion, elle se balance avec sa machine de cordages. Pas d'élan, pas d'efforts visibles. Rien de la bête ne remue, et cependant tout tremble. De l'inertie en apparence procède véhémentement secousse. Le repos fait l'agitation » (l'idée est reprise quatre fois).

X. 327. — « Ils creusent des galeries à parois nettes, ils font des entailles, des érosions sans bavures, ils travaillent en découpeurs ».

On peut s'étonner de ces reprises, parfois semblables à des pléonasmes, chez un écrivain qui ne rédigeait qu'après avoir pesé mûrement ses expressions et élaboré mentalement le paragraphe, ou le chapitre entier. Certes (nous l'établirons plus loin), la longueur de ses phrases a été souvent commandée par un certain souci du nombre oratoire. Peut-être aussi les retouchait-il et les prolongeait-il ainsi afin de donner à la pensée toute la plénitude et la force désirables. En réalité, la manière de Fabre s'apparente à celle de Rabelais, Montaigne, Rousseau, Michelet, poètes amoureux du verbe et jouissant d'assister à la libre croissance de leurs phrases. Chez eux, la pensée se réalise avec fougue en provoquant un bouillonnement de mots. Ce sont des artistes qui sculptent leurs créations dans une matière surabondante.



Voici une forme tout aussi luxueuse, mais plus utile, de la synonymie : c'est celle qui, à l'intérieur d'un paragraphe ou d'une page, fournit des substituts à un terme qu'il serait fastidieux de répéter. On dit qu'il n'y a presque pas de synonymes vraiment tels en français; et bien souvent, en effet, des nuances empêchent de les confondre. Fénelon voulait cependant qu'on multipliât les mots équivalents, afin « d'éviter toute équivoque, de varier les phrases, de faciliter l'harmonie, en choisissant celui de plusieurs synonymes qui sonnerait le mieux avec le reste du discours » (1). Cette idée, toute discutable qu'elle est, pourrait puiser dans le style des *Souvenirs* une illustration aussi nette que si Fabre avait cherché à l'appliquer sciemment. Les synonymes y affluent avec une propriété, une ingéniosité, un succès qui eussent comblé d'aise Fénelon. Mettons en lumière cette richesse par quelques exemples.

Un terrier d'insecte se fait représenter par tout un lot de substituts, mots réalistes, métaphores ennoblissantes, périphrases : « loge », « gîte », « chambre », « alcôve », « cavité », « puits », « trou de sonde », « boyau », « clapier », « cellier », « rustique demeure », « établissement de famille », « ermitage », « crypte », « grotte », « salle de noces », « manoir », « gynécée », « appartement secret » (voy. V. 94, 195; VI. 11-17, etc.). Et ces synonymes sont d'une stricte propriété : le terrier devient « alcôve » quand l'insecte somnole, « crypte » quand il s'y recueille dans les moiteurs souterraines, « cellier » s'il y dépose des réserves, etc.

Le fourreau que la Psyché se confectionne avec des fétus et de menues ramilles inspire des séries encore plus remarquables : « chaumière », « chaumine », « roulotte à toiture de paille », « revêtement de soliveaux », « surtout de lattes imbriquées », « abri portatif », « boudoir » ; — puis un lot de métaphores vestimentaires : « houppelande », « complet », « froc d'ermite », « cilice », outre des allusions au sayon en poil de chèvre du paysan du Danube et à l'habit de papier de Cadet Roussel ! Et ce n'est pas tout : on trouve encore « cagoule », « capuchon », « gilet », « veston court », « casaque de poil d'épervière », « sac », « fanfreluches d'ouate », « tunique », etc. (VII. chap. XXI et XXII). Quelques-unes de ces expressions et d'autres analogues, avaient déjà servi pour le revêtement de fiente des Criocères : « complet », « houppelande », « casaque », « manteau », « pourpoint », « couverture », « flanelle » (VII. chap. XIV) et pour l'habitation de la Clythre : « froc », « habit », etc. (VII. XVII).

Voici tout un jeu de désignations pour les effluves sexuels émanant d'une Papillonne : « philtre amoureux », « burettes magiques », « l'almibic aux essences féminines », « le flux avertisseur », « bans de mariage », « appât », « batteries » (VII. 396-401).

Pour le spermatophore des Locustiens : « framboise d'opale », « framboise ampullaire », « ampoule », « burette », « outre opaline », « faix monstrueux », « sacoche mamelonnée », « extraordinaire besace », « appareil » (VI. 171 à 176, 224 à 226). L'oviscapte des femelles est un « sabre », un « pal », un « plantoir », un « outil » (VI. 180 et suiv.). L'ou-

(1) Fénelon, *Lettre à l'Académie*, III.

verture d'un sac à germes est qualifiée de « lucarne ronde », « l'huis de l'habitable », « la boutonnière de sortie », « un judas », « le trou de leur plancher » (IX. 391).

On songe à la richesse, à la plasticité de la langue homérique. Il semble bien que cette profusion s'explique précisément par les raisons qu'invoque Fénelon, de clarté sans équivoque, de variété, d'harmonie : le choix de tel ou tel mot est commandé par les intentions du contexte, mais aussi par les exigences d'une oreille subtile, qui préfère les synonymes « sonnante le mieux avec le reste du discours ».

Cette variété s'étend aux phrases et à tout le style. On n'y trouve guère de ces clichés où se fige l'idée. Le terrier du Sphex, décrit en trois passages, l'est chaque fois diversement (I. p. 163, 166, 194). En deux pages (VI. 164 et 165) la réfection des Dectiques donne lieu elle aussi à trois petites descriptions différentes :

a) « ils s'attaquent uniquement aux épis, dont ils grugent, avec une visible satisfaction, les semences encore tendres » ;

b) « ils fouillent des mandibules entre les soies des épis, pour extraire et grignoter les semences non mûres » ;

c) « les Dectiques portent la dent sur les capsules gonflées de graines à demi formées (du pourpier) ».

Le gland, habitacle d'une larve de Balanin nous est décrit à deux reprises :

a) VII. 129 : « Sa demeure est un logis inviolable, un coffre d'une seule pièce, sans porte ni guichet où puisse frapper l'importun en détresse ».

b) p. 131 : « La demeure est bastion de continuité parfaite, sans joint ni fissure par où pourrait se glisser un envahisseur ».

Le parallélisme est frappant. Mais dans le premier cas, le gland est comparé à une retraite d'ermite, dans le deuxième à un château-fort. La différence des métaphores a entraîné la différence des rédactions.

Les énumérations étalent peut-être encore mieux toutes les ressources de l'écrivain. Dans un chapitre consacré aux régimes alimentaires des insectes, voyons comment se diversifient les formules : « La Piéride du Chou a pour nourriture... ; le Ver à soie dédaigne toute verdure autre que... Il faut au Sphinx de l'Euphorbe... Les Ammophiles chassent... Ce goût est partagé par les Eunènes... Les Sphex et les Tachytes ont pour eux... Les Cerceris sont fidèles au... Les Philantes ne capturent que des... Les Pompiles sont des vénéateurs spécialistes de... L'Astate se délecte du fumet des... Les Scolies ont le monopole des... Le Stize garnit son buffet de... Enfin les Crabonites prélèvent tribut sur... Le Philanthe couronné empile dans ses silos... L'Ammophile soyeuse a service mieux assorti... » (III. XIV).

Nous concluons par tout un lot de souples formules servant à l'expression du temps, particulièrement à l'indication des saisons :

VII. 321 : « En saison printanière ». — III. 366 : « A la date de la floraison du thym ». — VIII. 119 : « Quand éclatent le soleil radieux et les richesses florales de mai ». — VIII. 244 : « Au printemps, en saison d'aubépines fleuries et de grillons concertants ». — VIII. 117 : « Lors des ondées printanières ». — VI. 239 : « Le solstice n'est pas encore arrivé que déjà... ». — X. 121 : « A cette époque de l'éveil génésique... », etc.

X. 157 : « Lorsque viennent les plus longs jours, ces jours qui n'en finissent plus et dorent les moissons ». — III. 51 : « Au solstice d'été ». — V. 235 : « En juillet, aux heures étouffantes de l'après-midi ». — VI. 14 : « Pendant la brûlante saison ». — VII. 99 : « En temps de canicule, en plein embrasement de l'été ». — VIII. 282 : « Pendant la rude période caniculaire », etc.

VIII. 280 : « En septembre, aux premières fraîcheurs de l'automne ». — V. 117 : « Aux fêtes automnales, alors que le soleil est doux... ». — III. 1 : « A l'époque des premières brumes automnales ».

IV. 293 : « Sous un ciel gris précurseur de l'hiver ». — IV. 414 : « L'arrière-saison venue ». — IX. 367 : « Lorsque sévront les frimas... », etc.



On a étudié plus haut un emploi de la synonymie ayant pour but de renforcer ou de préciser ce qu'une première expression n'avait fait qu'indiquer (1). Un procédé à y rattacher est celui de l'apposition, dont le rôle est identique, et qui, tout pareillement, va jusqu'à former de véritables séquences :

VI. 184 : « ... deux pattes insolites, énormes leviers coudés, échasses de bond... »

VI. 274 : « Saint Jean-Baptiste, vêtu de bure en poil de chameau, Johannès le plongeur, précurseur de bonne nouvelle et grand remueur du populaire au temps d'Hérode... »

VII. 5 : « Distillateurs de corrosifs, canonniers au picrate, bombardiers à la dynamite, eux tous, les violents, si bien doués pour la bataille... »

VIII. 292 : « Alors arrive l'exterminateur, le Saprin, passionné de grasses andouillettes, le noir cuirassé trotte-menu... »

La fréquence de cette construction s'avère telle, que certaines pages en tirent un aspect tout particulier. La citation suivante est typique :

X. 286 : « Pour quel motif le ver abandonne-t-il la carcasse, *excellent* *abri ? Premier assainisseur des choses mortes*, il travaille au plus pressé, *le tarissement de l'infection...* Le mieux expert en ce travail est le Dermeste, *passionné rongeur des reliques animales...* Amateur d'aliments coriaces, le Dermeste porterait la dent sur les barillets de corne... S'il ne touchait pas au contenu, *chose vivante* qui probablement lui répugne, il dégusterait tout au moins le contenant, *matière inerte* ».

On le voit, l'apposition finit par devenir un élément constitutif du style des *Souvenirs*. Mais c'est loin d'être par ornement ou par artifice rythmique. L'intérêt et l'utilité s'en établissent aisément : elle a tantôt une valeur descriptive :

VII. 317 : « les branchies, molle toison de cils répartis sur le dos et le ventre... ».

VI. 286 : « La persévérance, ce puissant levier des faibles » ;

(1) Voir page 279.

tantôt une valeur explicative :

VII. 185 : « Au pied de son arbre, ami des ruisselets, il trouve la fraîcheur nécessaire... » ;

tantôt une valeur économique : l'apposition permet de condenser la phrase par la suppression de mots inutiles. Ainsi, cet élément, qui paraissait une source de prolixité, se prête à la concision. Peu d'écrivains ont su en tirer un parti aussi efficace. Il y a d'abord le tour elliptique :

IX. 1 : « Il accueillait en ami la confiante visiteuse, pour lui douce diversion aux longs ennuis » (qui faisait une douce diversion à ses...).

VI. 436 : « La douleur me réveille, douleur cette fois jouissance intellectuelle » (douleur *qui* cette fois *était* une jouissance).

IV. 44 : « L'enceinte défensive, maintenant mur de prison ».

Mais l'économie atteint à son maximum, quand l'apposition est traitée véritablement comme un adjectif, par un procédé qui rappelle étrangement le « pâtre promontoire », « l'esprit forçat » et le « ciel cachot » de Victor Hugo :

III. 159 : « Le Diptère... repose... à côté du *globule relique* ».

III. 331 : « Le *gibier insecte* ».

IV. 36 : « Les Cératines, *émules nains* du Xylocope » Cf. VII. 148 : « Son *émule cigarier* ».

IV. 134 : « Quelque *galerie ouvrage* des autres ».

V. 149 : « L'*Insecte emblème* d'Isis ».

VI. 445 : « Un *nid dépotoir* ».

IX. 49 : « le *peu de terre legs* des mousses ».

IX. 301 : « Le *ver hôte* des pourritures végétales ».

X. 325 : « Sa *chansonnette pépiement* d'oisillon ».

Ce genre d'apposition peut être coordonné :

III. 158 : « Une ventouse à peine cornée et *point presque mathématique* ».

VII. 207 : « Un couloir plus ou moins libre et *ouvrage habituel* du ver ».

Alors que bien souvent de telles originalités violentent l'idiome, ici elles s'harmonisent avec son génie. On voit quelle virtuosité grammaticale, quelle science des possibilités extrêmes du français il fallait, pour réussir en des jeux de syntaxe aussi audacieux.

LES ORNEMENTS DU STYLE : COMPARAISONS

Boileau donnait ce conseil aux poètes épiques :

« De figures sans nombre égayez votre ouvrage ».

Si Fabre n'était un épique qui s'ignore, et par là l'un des plus spontanés, nous dirions qu'il a écouté le conseil. Une extraordinaire profusion d'images et autres ornements rehausse son style.

*
**

La comparaison est un des ornements traditionnels et pour ainsi dire obligés du style épique ; il arrive (et même dans l'Iliade) qu'elle tourne au procédé : elle entrave la marche du récit quand, se développant sur dix ou douze vers, elle détourne l'esprit de l'action principale. Mais d'ordinaire elle est d'un effet artistique considérable.

Tout d'abord, elle communique au lecteur le calme contemplatif que l'art exige. Elle fait trêve à son attente impatiente des événements, et fixe son attention sur des images reposantes.

La comparaison joue un autre rôle en étendant autour de l'objet comparé l'horizon poétique. Par des transpositions habiles qui sont en même temps des élargissements, elle produit en nous des images synthétiques et des intuitions. Quand Homère dit : « L'agora est agité comme un champ d'épis » ou encore : « Comme les flots qui s'amoncellent et viennent en mugissant se briser contre le rivage, les phalanges des Grecs s'avançaient... » ou « Au fond d'une grotte obscure on entend les petits cris que jettent en voletant les chauves-souris : tel était le bruissement des âmes descendant en foule dans l'Hadès », la sensation poétique se trouve accrue et multipliée par l'identification des êtres et des choses.

*
**

La comparaison remplit précisément ces deux fonctions chez Fabre. Elle contribue beaucoup à maintenir le rythme uni et calme de ses récits. Et elle surélève et idéalise, et fournit au lecteur une matière plus humainement intéressante, en illustrant ces petites vies d'insectes à l'aide des choses qui nous sont relatives. Ajoutons que le total en est élevé, au point qu'on se demande s'il n'a pas aimé cette figure pour elle-même.

Ses poésies de jeunesse témoignent déjà d'un goût prononcé pour la comparaison. D'assez nombreux exemples annoncent très exactement celles qui reviendront le plus fréquemment dans les *Souvenirs*. Dans le poème des *Fleurs* (1844), on a la comparaison biblique de Salomon : « ... des Hébreux le monarque superbe dans son luxe jamais ne put vous égaler » ; et dans *Les Insectes* (1845), des phryganes s'attardent dans les délices d'un nénuphar. « Hélas ! comme autrefois oublièrent la Grèce les héros partageant d'Ulysse les travaux ». Une fourmière « comme à Sparte autrefois, met ses biens en commun ». Des fourmis, dégustant le miel des pucerons, sont occupées « comme les dieux d'Homère, à boire l'ambrosie... »

La ferveur poétique si frappante chez Fabre de sa vingtième à sa trentième année aura beau ne pas aboutir immédiatement à la composition d'un grand poème vraiment décisif : elle aura son plein effet, à plus de quarante ans de distance, sur la forme des *Souvenirs* et sur leur allure d'Iliade, par l'abondance des images épiques qu'elle y répandra. Des comparaisons, analogues à celles qu'on vient de citer, foisonnent en effet dans l'œuvre de la maturité.

Commençons par les comparaisons mythologiques, que Fabre paraît avoir affectionnées singulièrement : elles flattaient son goût pour les choses de l'antiquité, et traduisaient sa joie d'écrire une geste à demi-fabuleuse. Il lui plaisait de transposer l'étrange petite épopée des bestioles dans le monde des dieux et des héros. D'ailleurs, il avait naturellement l'imagination mythologique. Dans *La Terre*, il nous révèle l'effet que lui firent des blocs « revêtus d'une noire toison de mousses », émergeant de la fontaine de Vaucluse : « A voir leur dos velu, on les prendrait, l'imagination aidant, pour un troupeau de monstres aquatiques accroupis au frais sur le ventre » (p. 211). Il revivait les mythes antiques, parce qu'il avait une âme de poète antique.

Ses comparaisons offrent tous les degrés de développement, depuis la simple allusion en une ligne, jusqu'à la légende pleinement racontée, quand, ainsi que le dit Fabre à propos de l'une d'elles, « le mythe lui plaît ». (VI. p. 4).

II. 235 : « Antée, fils de la Terre, dans sa lutte contre Hercule, reprenait, dit-on, vigueur chaque fois que ses pieds touchaient le sol » ; de même le Pompile, « fils de la muraille » transporte sa proie, la grosse Araignée, avec une énergie redoublée dès qu'il a repris pied sur la maçonnerie natale.

III. 32 : « La larve de Cétoine, sorte de Prométhée enchaîné sur le roc, offre sans défense le flanc au petit vautour qui doit lui ronger les entrailles ».

III. 155 : L'auteur explique que « la substance du ver qui doit se transfigurer en abeille commence par se désagréger... Quand elle voulut rajeunir Pélidas, Médée mit dans une chaudière bouillante les membres dépecés du vieux roi de Colchos... »

VI. 4 : Comparaison développée entre Sisyphe, « célébrité des antiques enfers », et le scarabée Sisyphe des naturalistes.

VI. 359 : Les processionnaires, retrouvant leur nid grâce à leurs repères de soie, évoquent Thésée guidé par le fil d'Ariane dans le labyrinthe de Crète.

VI. 411 : « La robe de Nessus » est évoquée à propos de la « soierie de la Processionnaire, autre tissu empoisonné ».

IX. 214 : « La Clotho mythologique, très avare de soie et prodigue de bourre grossière, nous file une rude vie ; la Clotho à huit pattes ne fait usage que de la soie exquise ; elle travaille pour elle, l'autre travaille pour nous, qui n'en valons guère la peine ».

X. 2 : A propos du Scarabée Minotaure : « Supposons-lui la taille d'un taureau, et Thésée lui-même, le rencontrant dans la campagne, n'oserait affronter son terrible trident ».

Ibidem : « Le Typhée de la Fable eut l'ambition de saccager la demeure des dieux en dressant une pile de montagnes arrachées de leur base ; le Typhée des naturalistes ne monte pas, il descend ; il perfore le sol à des profondeurs énormes. Le premier, d'un coup d'épaule, met une province en trépidation ; le second, d'une poussée de l'échine, fait trembler sa taupinière, comme tremble l'Etna lorsque son enseveli remue ». etc.

D'un type très voisin, les comparaisons historiques, ethnologiques, géographiques, étendent à leur tour l'horizon de la manière la plus heureuse, en alliant la vie des insectes au cycle de nos affaires humaines :

VI. 135 : Les parricides des Nécrophores amènent une allusion aux Massagètes qui « tuaient leurs vieillards pour leur épargner les misères séniles ».

V. 2 : « Lycurgue bannissait de sa république les arts, accusés d'amollir. Ainsi sont bannies les supérieures inspirations de l'instinct chez les insectes élevés à la Spartiate ».

I. 110 : A propos de la tactique d'une Guêpe prédatrice : « Il est douteux que les athlètes des antiques palestres, en se prenant corps à corps avec un adversaire, eussent des attitudes calculées avec plus de science ».

VII. 259 : La Clythre retirée dans sa jarre rappelle Diogène et son tonneau.

VII. 411 : Les cornes du Minotaure sont comparables aux « trois rangées de lances de la phalange macédonienne ».

IX. 334 : Un rapt de Scorpionnes provoque une allusion à l'enlèvement des Sabines.

VII. 341 : Comparaison de la casanière Psyché avec la matrone romaine, gardienne du foyer.

IX. 200 : « Les plafonds sous-marins de Tibère ne sont plus qu'un odieux souvenir ; la délicate coupole de l'Argyronète prospère toujours ».

V. 371 : « L'Empuse porte sur la tête un bonnet pointu, « comme ni les mages de l'Orient, ni les adeptes de l'art trismégiste n'en ont jamais porté de plus mirobolant ».

VII. 351 : Marche pénible d'une bestiole qui s'est habillée de limaille de fer : « Ainsi, dans les cérémonies d'apparat, devait progresser l'empereur de Byzance, quand il avait endossé sa dalmatique lamée d'or ».

VIII. 306 : L'architecture des Eumènes édifie des « coupoles ventruës », semblables à celle « des kiosques de l'Orient et des basiliques moscoviennes ». Ailleurs, ces coupoles avaient été comparées aux huttes rondes « de l'Esquimau ou bien de l'antique Gaël » (II. 64). Le Gaël fournit une autre comparaison à IX. 9 : « L'antique Gaël clouait sur la porte de sa hutte les têtes des ennemis vaincus. De même la farouche Araignée enchâsse dans l'opercule de sa tanière les crânes de ses victimes ».

IX. 223 : Le nid de la Clotho est comparé à « la demeure en poil de chameau, la tente de l'Ismaélite ».

VII. 301 : A propos du fourreau de la Phrygane : « Jamais pèlerin revenant de Saint-Jacques de Compostelle n'a mis sur ses épaules camail mieux agencé ».

IX. 54 : « Les Indiens de l'Amérique du Sud traversent, dit-on, les abîmes des Cordillères sur des escarpolettes de lianes ; la petite Araignée franchit le vide sur l'invisible et l'impondérable ».

VI. 412 : Les poils de la Processionnaire sont « empoisonnés à la surface comme les sagaies des Cafres et des Zoulous », etc.



D'autres comparaisons sont d'une grâce exquise, d'une fantaisie de contes de fées ; écloses dans les *Oubreto*, elles passent dans la prose des *Souvenirs* avec une suprême aisance.

Dans les *Oubreto*, le poète dépeint la silencieuse descente de la neige « comme une averse d'ailes de blancs papillons » (La Neige, p. 98) ; l'amandier en fleurs lui apparaît comme « une assemblée de fées magnifiques campées dans des tentes de satin » (L'Euphorbe et l'Amandier, p. 121) ; le Ventoux ressemble au mage Balthazar (Balthazar, p. 126). — Passons aux *Souvenirs* :

V. 296. Des larves primaires de Cigales sont comparées à « des poissons sans nageoires, poissons minuscules à qui conviendraient pour bassin une demi-coquille de noix ».

VI. 314. « Les contes nous parlent d'un grain de chénevis qui contenait la lingerie d'une princesse. Voici un grain plus étonnant encore... » (Pétui d'où sortira la voilure d'un Criquet).

VI. 372. Des chenilles tournent sans fin sur la corniche d'un vase. « Certaine légende parle de pauvres âmes entraînées dans une ronde sans fin jusqu'à ce que le charme infernal soit rompu par une goutte d'eau bénite. Quelle goutte la bonne fortune jettera-t-elle sur mes Processionnaires... ? »

VIII. 75. Les œufs du Pentatome ressemblent à des pots minuscules. « J'aimerais un conte où, dans le monde du très petit, les fées prendraient leur infusion de tilleul dans des tasses pareilles ».

IX. 94. Au crépuscule, la toile d'araignée « devient féérique rosace, qui semble ourdie avec des rayons de lune ».

IX. 224. « Comme blancheur, (la couchette de la Clotho) est mieux que le coton des nuées où couvent les orages d'été ».



A la poésie légère et quasi shakespearienne de ces purs ornements, s'oppose la comparaison didactique, celle qu'imagine un Lucrèce pour illustrer ses explications. Mais celle-ci est autre chose qu'une figure : c'est un moyen efficace de faire comprendre l'inconnu par le connu, l'abstrait par le concret, le difficile par le facile, et sans doute est-ce là l'emploi rationnel et primordial de la comparaison. Quand le biologiste compare, dans leurs dispositions internes et en tant que réceptacles de vie, la poire du Scarabée et l'œuf de la poule, les rapports s'établissent point par point, le parallèle est rigoureusement conduit (V. 41). La larve

de Cigale, dont la peau éclate à l'heure de la métamorphose, est à juste titre assimilée à une silique de chou, à une gousse de pois (V. 262). Pour expliquer comment une larve se libère, Fabre rappelle la technique du tréfilage (VII. 136). Un Charançon soude les deux bouts d'une feuille roulée « de même que le tailleur dompte avec son fer les lèvres récalcitrantes d'une couture » (VII. 152). Les pesantes maçonneries du Chalico-dome suscitent un rapprochement avec un nid d'oiseaux africains, dont parle Le Vaillant ; nid qui dut être transporté sur un chariot attelé de buffles. « Le couple de buffles n'eût pas été de trop pour déménager en entier le nid des bords de l'Aygues » (II. 111). La ponte de la Cigale éveille l'idée d'une végétation cryptogamique ; comparaison descriptive. (V. 288). Voici maintenant l'image concrète, destinée à donner corps à un raisonnement, à une conception fuyante. Les actions machinales des insectes ressemblent à la rotation des roues d'un moulin, laquelle se poursuit même lorsque manque le grain à moudre. (IV. 71). Les prototypes des êtres, lentement altérés par des influences séculaires, ne le sont pas plus intimement que des médailles patinées (V. 174). Comment expliquer l'énigme d'une mort subite ? Par l'inertie d'un mécanisme dont le ressort a déroulé sa dernière spire. (VII. 337). L'appel amoureux du Bombyx femelle se diffuse si prodigieusement, qu'il faut pour le faire admettre une comparaison scientifique : « Sans rien perdre de sa substance, un point lumineux ébranle l'éther de ses vibrations et remplit de lueur un orbe d'ampleur indéfinie » (VII. 423). Et enfin, quoi de plus saisissant que cette comparaison astronomique : la ponte d'un Mollusque est une « nébuleuse de glaire où se condensent des foyers de vie, comme dans les nébuleuses du ciel se condensent des soleils ». (VIII. 243).

Ces énumérations sont loin d'épuiser tous les types de comparaisons imaginées par la verve de Fabre ; et elles n'en font deviner qu'approximativement l'abondance. Il peut y en avoir jusqu'à plusieurs exemples dans une même page. Un portrait de l'Empuse (III. 247) en présente cinq à l'intérieur d'un seul paragraphe :

1° L'Empuse est « un diabolique fantôme digne du crayon d'un Callot » ;

2° « Il n'y a pas mieux dans l'extravagante mêlée de la tentation de Saint Antoine » ;

3° « Sa tête conique a pour cimier deux larges cornes divergentes pareilles à des dagues » ;

4° « Son fin visage pointu conviendrait à la malice de quelque Méphistophélès » ;

5° Ses pattes « ont des appendices lamelleux comme en portaient, aux coudes, les brassards des anciens preux ».

Sur cet insecte difficile à dépeindre, il y avait lieu de projeter tout un jeu de comparaisons, comme un faisceau de rayons éclairants. Ailleurs, le phénomène de la métamorphose fait l'objet de deux comparaisons successives :

1° Avec le rajeunissement de Pélidas par Médée ;

2° Avec la refonte des vieux bronzes (III. 155-156).

Les Processionnaires rappellent tour à tour les moutons du marchand Dindenaut, et une « théorie antique se rendant aux fêtes d'Eleusis » (VI. 357) ; la première comparaison accuse leur manque d'initiative, la seconde glorifie l'ordonnance du cortège.

Parfois la figure tourne au parallèle : des poissons fossiles aiguissent l'appétit à l'instar d'une friture de goujons ; tout y est en effet, « épines, nageoires, chaîne des vertèbres, osselets de la tête, cristallin de l'œil devenu globe noir » et jusqu'à « l'huile de naphte ». « Le désir vous prend de gratter un peu du bout du doigt et de goûter cette conserve archimillénaire » (VII. 55). Tout le chapitre XVII de la Quatrième série poursuit un parallèle révélateur entre la larve du Capricorne et la fameuse statue sensualiste de Condillac.

A cette incomparable richesse de comparaisons correspond une égale richesse de formules. Tantôt on a les articulations ordinaires : « De même que... de même » (VIII. 237), « Ainsi... » (déménage l'Arabe) (VI. 332), « Tel... » (IX. 334), etc.; tantôt ces conjonctions sont remplacées par « On dirait... » (V. 252) « qui fait songer à... » (I. 95), « comparable à... » (VII. 411), « semblable à... » (VIII. 306), « sorte de... » (III. 32) ou bien par des adverbes au comparatif : « Jamais mieux... » (VI. 357) ; « non moins » (V. 248), etc. Tantôt aussi la comparaison est amenée sous la forme d'une petite digression annoncée par « On raconte que... » (VIII. 176), « J'aimerais un conte où... » (VIII. 74), « Certaine légende parle de... » (VI. 372), « Les contes nous parlent de... » (VI. 314). Tantôt enfin il n'y a ni articulations ni transitions, cas non rare : la dépendance des deux termes, non marquée par un lien externe, résulte du sens et de la juxtaposition (III. 153 ; IX. 54 ; X. 170, etc.).

Vraiment, Fabre manie en maître la comparaison. On ne voit guère, dans la prose française, que Saint François de Sales pour en faire aussi fidèlement usage et en tisser au même point la trame de son style.

XIII

METAPHORES

A la comparaison se rattache la métaphore, cette comparaison abrégée que certains prosateurs, comme Montaigne et Michelet, savent faire jaillir aussi inépuisablement que les plus intarissables poètes. Il n'y en a pas de plus vivifiante pour le style; ayant l'éminente vertu d'en renforcer l'existence matérielle, de donner à la pensée forme et couleurs. Les abstractions les plus inconsistantes s'imposent brusquement à l'esprit quand les métaphores y projettent leur imagerie. Fabre, en qui nous avons découvert un tempérament de visionnaire (1), ne cesse de faire sortir des limbes toute une fantasmagorie de métaphores : « la noire nuée du possible » (III. 458), « les noires vagues de l'inconnu » (X. 303), « la falaise de l'inconnu... abrupte, infranchissable » (II. 36), « les fêtes du savoir » (VII. 291), « le sanctuaire des origines » (X. 68), « la vie, fière artiste promenant sa navette pour tisser la voilure d'un Criquet » (VI. 318), « le pressoir sans pitié qui écrase la vie, la foule ainsi qu'une vendange » (VII. 226), « l'Inexorable toxique de l'âge » (VIII. 337 et X. 59), « les espèces, autant de médailles immuables » (VI. 36), « les pics de l'instinct émergeant de l'Océan de la vie » (V. 211), etc., etc. Mais ce n'est pas seulement dans ces exemples où l'abstraction avait besoin de prendre corps que Fabre prodigue la métaphore : c'est continuellement, le monde des insectes lui inspirant de perpétuelles assimilations immédiatement traduites par les images les plus diverses.

Ne pouvant songer à étaler aux regards la totalité de ses trésors, nous indiquerons du moins les principaux filons qu'il exploite : il puise dans la technologie des métiers (métallurgie, maçonnerie, travail de la mine, tissage, etc.), dans la musique, la danse, l'art militaire et la guerre, la gastronomie, le vêtement et la coiffure, l'habitation, la sorcellerie, la chimie, l'astronomie, les mathématiques, etc.

I. — Métaphores technologiques. Fabre s'est trouvé en présence d'un monde lilliputien où existent tous les corps de métier. Il énumère « des chasseurs en tout genre de gibier, des bâtisseurs en pisé, des ourdisseurs en cotonnades, des assembleurs de pièces taillées, des constructeurs en cartonnages, des plâtriers gâchant l'argile, des charpentiers forant le bois, des mineurs creusant des galeries sous terre, des ouvriers travaillant la baudruche » (II. 6), « des vanniers en feuillage » (IV. 107), « des pétrisseurs de résine » (IV. 153); « celui-là monte un atelier de céramique où la glaise se pétrit en élégantes amphores, en jarres, en

(1) Voir page 77.

pots ventrus » (V. 2). « Trépan » (IV. 331; VIII. 82), « vilebrequin » (IV. 133 ; VI. 372), sont employés pour désigner les organes qui permettent aux insectes de creuser. Le Bombyx est un « foret vivant » (VI. 401). La nymphe de l'Anthrax a pour trousse de travail un « assortiment de socs de charrue, de forets, de crocs, de harpons... un sextuple soc... râpe... trépan... tarière... pic... vilebrequin » (III. 159-163). « Ainsi opèrent tous les taraudeurs » (VI. 323). Voici maintenant les charpentiers et les maçons, ceux qui usent de la « truelle », du « ciment » (V. 63), du « mortier », des « pierres de taille » (II. 64), etc. Des dents sont des « crics... un engrenage de cisailles » (VII. 52). C'est sans doute de Bernardin de Saint-Pierre que Fabre apprit combien était légitime ce genre de métaphores. L'auteur des *Etudes* et des *Harmonies de la Nature* puisait à pleines mains dans le magasin technologique : il décrivait les insectes comme munis de tarières, râpes, rabots, pompes, dissolvants, ventouses, ciseaux, gouges, limes, burins, etc. (1).



La série suivante est empruntée aux industries textiles et à la technique du tissage : « carder », « s'effiloche », « feutre », « ouate », « tissu », « molleton », « canevas », « trame », « satin », « velours », « filasse », toutes ces métaphores et d'autres du même ordre se trouvent en un seul chapitre (VIII. chap. XIII). Les Araignées, en leur qualité de « filandières », provoquent une floraison d'images appropriées : « tréfler, tréflerie, filières, navette, bobine, rapiécer, ravaudage », etc. (IX. chap. VI-VIII).



II. — Métaphores vestimentaires. La nymphe du Scarabée a un « majestueux costume, où sont associés le rouge du manteau cardinalesque et la blancheur de l'aube sacerdotale » (V. 85). Le Nécrophore porte « flanelle nankin sur la poitrine, et, en travers des élytres, double écharpe cinabre, à festons » (VI. 121). « Le justaucorps du Carabe » (VII. 1). Un petit papillon « a mis plumets de marabout et manteau de velours noir » (VII. 335). Le fourreau protecteur que se tisse la Psyché est tour à tour un « complet », une « houppeleude », un « froc d'ermite », une « tunique », un « veston court », une « casaque en poil d'épervière », un « gilet », une « cagoule », etc. (VII. chap. XXI). Le Dermeste porte « pélerine en peau de léopard et justaucorps à zébrures d'hermine » (VIII. 281).

Pour désigner les reliques d'une charogne, voici « loque, défroque, haillons, nippes, friperie » (VIII. chap. XVII).

Des larves qui viennent de naître attirent d'amusantes images telles que « animalcule au maillot » (VI. 240), « gros poupards emmaillotés » (VIII. 344). « De naissance, ils sont riches d'une layette, base de leur trousseau... L'âge fort renonce aux dentelles dont la mère se complait à vêtir le nouveau-né » (VII. 280).

(1) Bernardin de Saint-Pierre, *Harmonies de la Nature*, édition Aimé-Martin, I. p. 135.

La coiffure et la chaussure sont également représentées : (V. 371). L'Empuse a sur la tête une « mitre pointue », un « bonnet magique » ; — (VII. 330) : Des insectes nouveau-nés « portent coiffure persane, tiare de mage » ; (VII. 3) : les Carabes « se chaussent de lourdes guêtres », de « bottes ».

**

III. — Métaphores relatives à l'habitation. Comme les précédentes, elles procèdent d'un besoin poétique de hausser le monde des insectes à l'échelle des choses humaines. Le Grillon « est propriétaire d'un ermitage » (VI. 233) ; ses noces avec la Grillonne se célèbrent « sur le seuil du logis de la belle, en cette esplanade sablée, en cette cour d'honneur qui précède l'entrée » (VI. 255). De même, les Copris ont un « manoir » ; leur mariage « s'est consommé sous la grande voûte » (V. 114). « Le père s'est exilé du gynécée » (V. 122). Le Sphex a un château dont il « agrandit le portail d'entrée, égalise le seuil, consolide le cintre » (I. 164). Mais la Psyché n'a qu'une « chaumière », une « chaumine », un « abri portatif », une « roulotte à toiture de paille » (VII. chap. XXI). Tel insecte, avant de s'installer dans un vieux nid, répare d'abord un peu « la mesure » (II. 241).

**

IV. — Métaphores militaires, guerrières, etc. — A propos des guêpes : « caserne », « soldatesque », « légion », « conquête » (VIII. chap. XIX). « Les Bousiers affectionnent le harnois belliqueux... la hallebarde, l'épieu, le croc, le cimenterre... la dague avec ailerons à la base... la latte du cuirassier (V. 171). Citons encore les antennes du Truxale « semblables à des flamberges » (VI. 295) ; les dents des poissons quaternaires, qui sont des « stylets flexueux », des « couperets pointus » (VII. 52) ; « la panoplie nymphale » (X. 144). A VII. 127, « flamberge, dague, lardoire, sabre, pal » désignent la sonde prolongeant l'oviducte. Les hyménoptères sont de « rudes bretteurs » (VII. 343), parfois aussi des « duellistes inexperts » (IV. 289). Le bataillon des Fourmis amazones sort « de la caserne » ; elles vont à la « razzia », mais une inondation met « l'armée en déroute » (II. IX).

**

V. — Métaphores empruntées aux arts :

a) Musique : « modère tes arpèges (V. 234) ; « en finale, le crescendo » (VI. 198) ; « oratorio matrimonial » (VI. 215) ; « ariette » (VI. 197) ; « parfois le solo devient concert à deux ou trois choristes » (VI. 169). Les anomalies sont, dans la nature, « autant de notes chromatiques ajoutées à la gamme, autant de variations gracieuses... » (X. 222) ; « Symphonie florale entrecoupée de solos... » (ibid) ; « les principaux choristes de cette soirée musicale » (VI. 218) ; « le Grillon qui racle sur la chanterelle d'un violon » (VI. 218) ; « le Crapaud carillonneur de sonates »

(VI. 218); « le violon de la Sauterelle » (V. 285); « la cornemuse de la rainette » (V. 285); « les cymbales de la Cigale » (V. 234-285).

b) Danse : « ballet nuptial » des Hanneçons foulons (VII. 100); « le ballet de la plèbe lépidoptère » (VIII. 2); « les joies du ballet dans l'espace » (VIII. 208); « les danseurs » (ce sont des mouchérons; VII. 227).

VI. — Métaphores gastronomiques. — « Voici la carte de l'un des menus observés » (il s'agit d'une provision de chenilles dans un nid de Bembex, I. 268). « Deux Eristales et une Mante... composaient sa carte du jour » (III. 318). « Le Cerceris laisse la buvette des ombelles fleuries » (VII. 102). « La Cicadelle... a ses recettes de limonadière » (VII. 242). « Le pique-nique général des vivants » (IX. 396). Un Bousier, vrai « mitron », pétrit pour ses jeunes une « tourte », une « miche », une « fouace », une « langue de chat », une « pièce digne des noces de Gama-che » (V. VII et VI. II). Un Scarabée qui charcute les cadavres s'adjuge toute la série des métaphores suivantes : « godiveau », « pâte », « salmis », « hachis », « gelée », « jus », « extrait de viande », « fricandeau », « vol-au-vent » (VI. V.). Les mêmes métaphores servent à désigner la nourriture des vers de Frelons : « salmis de mouches », « godiveau d'Eristales », « hachis », « charcuterie » (VIII. 347). Les conserves destinées aux larves sont caractérisées, suivant leur forme et leur aspect, par des mots faisant image : « la poire du Scarabée sacré » (V. VII), les « gâteaux » du Copris espagnol (V. 20), les « pruneaux » du Copris lunaire (VI. 18), les « saucisses » du Géotrupe (V. 20), le « cigare » du Rhynchite (VII. 153). Les exsudations dont s'alimentent des larves sont qualifiées de « brouet », « laitage », « crème », « bouillie », « confiture » (X. 130-132). Voici un Hyménoptère qui se régale d'une « bourriche » de pucerons (VIII. 225); il faut aux Cétœines des « matières végétales... fermentées à point » (VIII. 12), des feuilles mortes « marinées » par la pourriture (VII. 277).



VII. — Métaphores fournies par la chimie et l'alchimie. Celles-ci comptent parmi les plus intéressantes, revêtant une signification autobiographique et symbolique : on sait que Fabre avait fait de la chimie un des buts de sa vie ; pendant dix années environ, il y avait suspendu d'ardentes espérances; d'autre part, un des dogmes de sa philosophie religieuse soutenait que le monde est l'œuvre d'un Dieu chimiste. Les mots : alchimie, transmutation, refonte, creuset, cucurbite, reviennent constamment, avec d'autres du même ordre. VI. 275 : « L'usine où se prépare le manger » ; VI. 285 : Les criquets « sont au monde en qualité d'alchimistes » « préposés à la fabrication des matières alimentaires » ; VII. 226 : « le creuset de la mort » ; VII. 102 : « le creuset de la métamorphose » ; V. 180 : Les insectes nécrophages « alambiquent dans leur estomac les déchets de la mort pour les rendre à la vie » ; VII. 226 : « la cucurbite de l'estomac » ; VIII. 242 : « dans sa rondlette cucurbite, (le Puceron) transmute... » ; I. 28 : « Ce puissant alambic » (l'intestin du

Scarabée » ; VII. 274 : « Les scories de l'intestin ». « Officine » revient toutes les fois qu'il est question d'un travail chimique effectué par la Nature : V. 364-365 : « dans l'officine de sa cellule... » « dans l'officine de l'infiniment petit » ; VII. 87 : « l'officine intestinale ». Les sécrétions fétides d'une larve se dissimulent derrière de beaux euphémismes : « mixture nitrobenzinée », « huile essentielle », « parfum capiteux », « fumet de nitrobenzine », etc. (IV. X). Les effluves sexuels émanant d'un Bombyx femelle s'expriment en termes de sorcellerie : « philtre amoureux », « burettes magiques », « alambic aux essences féminines », « flux avertisseur », « batteries », etc. (VII. 396).

Il arrive qu'une image en engendre d'autres ; l'ensemble a de l'unité : jamais Fabre ne les laisse tomber dans l'incohérence : « Au-dessus du monotone niveau océanique brusquement se dresse le talus des îlots, isolés, çà et là disséminés, impossibles à prévoir tant que le géographe n'en a pas fait le relevé : ainsi de l'océan de la vie émergent les pics de l'instinct » (VII. 211). « Le *crible* le plus élémentaire, *manié* avec quelque logique, suffit à *vanner* l'amas confus des affirmations et à dégager le *bon grain* de la vérité » (VI. 142). « Sur le *sol mouvant* des faits contradictoires, la *marche* précise est *impraticable* : on risque à chaque pas de *s'enliser* dans la *tourbière* de leurs interprétations » (IV. 71). « Il est périlleux... de *s'aventurer* sur le *terrain* du comment et du pourquoi des choses. On *s'enlise* aisément en ce mystérieux domaine où le *sol mobile*, *cédant sous les pieds*, *engloutit* le téméraire dans la *bourbe* de l'erreur » (V. 37).

Par moments, le jaillissement rappelle les cascades verbales de Rabelais et de Victor Hugo. Un repli de la peau chez une larve se fait appeler successivement « bavette saillante, goître momentané, assiette pectorale, hernie temporaire, bavette protubérante, écuelle pectorale, soucoupe temporaire » (VIII. 344-345). Rappelons la complexe imagerie suggérée par le fourreau de la Psyché (1).

Que de telles énumérations n'aillent pourtant pas nous en imposer : Fabre ne nous fait pas naviguer sur des mers de métaphores. D'abord, il faut le remarquer, les exemples cités manifestent une certaine sobriété de couleurs : ce sont en général de simples images destinées à rendre un peu plus sensibles des objets qui ne le sont pas beaucoup : nids d'insectes, larves plus ou moins informes, organes singuliers, substances, etc. De plus, il s'en faut que le jaillissement soit continu. Les premiers volumes contiennent peu de métaphores. Dans l'admirable cinquième série, elles apparaissent davantage, mais dans des proportions si mesurées, qu'on y jouit de la lumière tranquille qu'elles projettent sur les choses. Seules, certaines pages de la dixième et dernière série en abusent un peu ; tel passage fait défiler devant nous la « couvée d'une perdrix surprise par un passant » (= les souvenirs d'enfance obnubilés par l'âge), la « fumée des neiges », le « coup de balai de la bise », des arbres « désespérés », qui, « tournant le dos au vent, s'inclinent et s'agitent comme pour se déraciner et fuir », le « grimoire de la lecture », les « limbes de l'inconscience », la « molle cire de la mémoire enfantine », etc. (p. 311-312). On le voit bien en comparant la première série avec la dernière : à mesure que s'accroît son expérience de styliste, Fabre devient

(1) Voir page 280.

plus sensible à la « magie des mots » (IX. 184). Il dit qu'il touchait à la quinzaine lorsqu'il commença à entrevoir que « les mots ont leur physionomie... Les uns m'agréaient mieux que d'autres par le relief de leur signification et la sonorité de leur cadence; ils faisaient en mon esprit image plus nette; à leur manière, ils me donnaient peinture de l'objet décrit. Coloré par son adjectif et animé par son verbe, le nom devenait réalité vivante... » (ibid). Jeune homme, quand il faisait de la géométrie analytique, il voyait matériellement les courbes se dérouler dans l'espace, l'hyperbole « désespérée » y plonger ses « tentacules infinis », la parabole chercher « inutilement à l'infini son deuxième foyer perdu » comme font « certaines comètes qui viennent un jour visiter notre soleil, puis s'enfuient en des profondeurs d'où elles ne reviennent jamais » (IX. 188). Une telle intensité d'imagination ne pouvait que prédisposer le futur écrivain à devenir un visionnaire de métaphores.

XIV

PERIPHRASES

Voici encore une figure poétique traditionnelle : on sait en quelle faveur la tinrent les descriptifs du XVIII^e siècle. La réaction de Victor Hugo l'avait quelque peu discréditée. Le fait que Fabre reste fidèle à ce vieil ornement montre jusqu'à quel point ses premières lectures scolaires avaient fait impression sur lui. On se rappelle qu'au Collège de Rodez et à l'Ecole Normale d'Avignon, il avait lu la *Religion* de Louis Racine, Bernardin de Saint-Pierre, Lamartine ; très certainement aussi l'abbé Delille, dont les œuvres se trouvaient alors obligatoirement dans les bibliothèques scolaires. Leurs procédés d'art pseudo-classique éblouirent l'apprenti poète. Toutes ses compositions d'alors offrent des périphrases, telles que « de l'Hyda les filles diligentes » (= les abeilles, dans le poème des *Fleurs*), « des soleils les ardentes cohortes » (= les constellations, dans *Les Mondes*), « du petit peuple noir la république sage » (= la fourmilière, dans *Les Insectes*), « celui qui dans l'espace établit l'univers sur des bases d'airain » (ibid), etc.

Le pli était pris : Fabre se souviendra un demi-siècle plus tard des ornements littéraires où s'était complue sa jeunesse et les adaptera aux besoins poétiques des *Souvenirs*. Il est certain que la manière épique se prête à merveille aux jeux de la périphrase : c'est une noble figure, apte aux effets de grandeur. Et elle n'est pas sans utilité sémantique : par sa constitution descriptive, elle met en relief, dans l'objet représenté, des détails qui se seraient dérobés dans le mot propre.

Les vraies périphrases se suffisent à elles-mêmes ; les termes en sont assez explicites pour ne pas réclamer d'autre éclaircissement. D'autres dépendent étroitement du contexte et en reçoivent tout leur sens,

A la première catégorie appartiennent celles qui servent à désigner la divinité. Il est rare que le déisme respectueux de Fabre nomme Dieu sans circonlocution (III. 97 ; VI. 449). D'ordinaire ce respect lui inspire de majestueuses périphrases : « le divin Semeur » (dans *La Terre*, p. 35) ; « l'éternelle Sagesse » (*La Plante*, p. 36) ; « le Père de toutes choses » (ibid., p. 260) ; « l'Architecte divin » (*Le Ciel*, p. 190) ; « la Sagesse infinie » (*Les Ravageurs*, p. 135) ; « la Bonté conservatrice » (*Physique*, p. 121) ; « une Intelligence qui, sachant tout, a tout prévu » (VI. 100) ; « un Architecte, auteur des plans sur lesquels travaille la vie » (VI. 137) ; « l'Esthète souverain » (VI. 328) ; « une Raison souveraine » (VI. 402) ; « la Puissance créatrice » (VIII. 318) ; « un Universel Géomètre dont le

divin compas a tout mesuré » (IX. 142) ; « un ressort primordial, cause des causes » (X. 90), etc. Ces périphrases ou d'autres semblables étaient d'usage depuis longtemps chez les adeptes de la religion naturelle. Charles Bonnet, Lesser, Bernardin de Saint-Pierre, etc., disent « l'Intelligence Ordonnatrice », la « Raison éternelle », le « Maître des Mondes », etc. Mais « l'Etre Suprême », la périphrase chère aux hommes de la Révolution, ne se rencontre pas dans les *Souvenirs*.

Autres périphrases « absolues » : il y en a de pascalienues : « notre motte de boue » (= la Terre, VI. 265) ; « un peu de glaire animée, apte au plaisir et à la douleur » (= un être vivant, *ibid*). Il y en a de réalistes : « la tyrannie du ventre » (= la nécessité de manger, VII. 226) ; « l'ignominieux détour de la chimie intestinale » (= la digestion, IX. 31) ; « scories intestinales » (VIII. 368). Il y en a de bizarres et d'obscurcs à la manière de Delille : « la civilisation... lancée aux quatre vents du ciel par un fil de métal conducteur de la foudre » (= le téléphone, *Histoire de la Bûche*, p. 142) ; « une sorte d'hippogriffe trapu, avec courte cheminée, dont la gueule évasée vomissait un tourbillon de fumée noire » (= une locomotive, *Les Inventeurs*, p. 155) ; « gigoter sur une double roue avec des gestes d'araignée au désespoir » (= être monté sur une bicyclette, VI. 23). Ces derniers exemples sont heureusement exceptionnels.

La forme des périphrases est aussi très variée. Il y en a de construites sur des adjectifs ou des participes pris comme noms : « les cuirassés d'élytres » (= les coléoptères, II. 3) ; « le vêtu de poils » (= le mammifère, VI. 1). Il y a des mots composés : « les porte-aiguillon » (= les abeilles et les guêpes, II. 3) ; d'autres sont des locutions verbales : « se contracter en pupe... se durcir la peau en tonnelet » (= se chrysalider, VIII. 353).

**

D'autres périphrases pour être intelligibles, doivent rester insérées dans le contexte. Quand la science est qualifiée de « belle oraison conjurant les ténèbres » (IX. 357), « oraison » convient particulièrement parce que le laboratoire était une vieille église désaffectée. Si le Capricorne est « l'inhabile charpentier encombré de son extravagant panache » (IV. 331), c'est qu'il s'agit pour lui de sortir par un étroit pertuis malgré l'obstacle de ses antennes. Certaines périphrases sont liées strictement au passage où elles se trouvent, ne prennent un sens que là. Le Dytique ne peut être appelé « le brutal éventreur de fourreaux » que dans un récit où on le voit massacrer des Phryganes (VII. 313). La larve de Cétoine n'est « le riche lardon » qu'en tant que proie de la Scolie (IV. 266). Sauf exception, la clarté de Fabre repousse tout ce qui pourrait avoir l'allure de devinette. Le contexte fournit très souvent, à proximité ou en apposition, le terme propre qui dissipe toute incertitude. « L'inspiration primordiale sans laquelle nul ne saurait vivre » (VI. 61), c'est l'instinct, ainsi qu'on nous le précise deux lignes plus loin. Encore plus souvent, la précision est donnée en immédiate apposition : « ce lumignon sacré, la raison » (IX. 110) ; à moins qu'on n'ait la construction inverse (c'est la périphrase qui est en apposition) : « l'homme, le dernier venu sur la scène du monde » (IV. 57).



Cette figure abonde. On peut en trouver plusieurs exemples en quelques lignes. La Mante en inspire trois : « le bourreau des insectes, l'effroi du Criquet sur les broussailles, le terrible mangeur de chair fraîche » (V. 358) ; l'Ergate est « le long cornu..., le blasonné des pins » (X. 113) ; le Géotrupe, en trois pages, se fait appeler « l'humble remueur de fumier », « l'exploiteur de matières sordides », « le brasseur d'ordures » (V. 177-179). Mais le fait déjà constaté touchant l'évolution du style se répète ici : les périphrases se multiplient et gagnent en qualité de la première à la dixième série.

Toutes sont d'une scrupuleuse exactitude : c'est la même précision qui se retrouve ailleurs dans les comparaisons, les métaphores et l'ensemble du style. Le style de Fabre a toujours, éminemment, le caractère scientifique. Ce n'est pas lui qui comparerait la lune à un « char vaporeux » ni à un « faucille d'or dans le champ des étoiles », ni même à un « gros faucheur bien gras ». Car la lune ne ressemble ni à un char, ni (même aux yeux d'un entomologiste) à un faucheur, ni ne sert à moissonner les étoiles. S'il lui arrive de l'appeler « la blanche lavandière », il justifie aussitôt l'insolite périphrase : c'est parce qu'elle « étale... ses grands draps de lueur... sur la pelouse des plaines et les rochers des collines » (1).

(1) *Oubreto*, Balthazar.



AUTRES FIGURES

Tous les effets poétiques et oratoires se rencontrent dans les *Souvenirs*. L'ancienne rhétorique eût pu y puiser tous les exemples voulus. L'imagination ardente de Fabre forge de saisissantes allégories : « La nature, sauvage nourrice, ignore la pitié. Après les avoir dorlotés, elle saisit ses petits par la patte, les fait virer en un mouvement de fronde et les écrabouille contre le roc » (XI. 71). Ailleurs, c'est un géant qui tient entre les mains notre globe, « noix véreuse rongée par la vermine du mal » et qui va l'écraser de dégoût. Ailleurs encore, c'est un monstrueux point d'interrogation déroulant sa spirale sur l'incognoscible. « De jour en jour plus sceptique... à mesure que j'observe et j'expérimente, je vois mieux se dresser, dans la noire nuée du possible, un énorme point d'interrogation » (III. fin). « En bas, un atome rond. C'est la boule du monde. Au-dessus, se dresse, énorme et roulé en crosse, le lituus antique, le bâton augural questionnant l'inconnu... Or, si haut qu'il se dresse pour mieux voir, ce bâton interrogateur est au centre d'un étroit horizon ténébreux... » (X.225).



Les personnifications et les prosopopées n'ont pas moins de grandeur. Mentionnons celle des fossiles évoquant devant Fabre le golfe tertiaire : « Au lieu même où tu médites sur un éclat de pierre, un bras de mer s'étendait jadis... », le discours du Rhynchite aux partisans de l'évolution (VIII. 193), le témoignage de la Bruche sur l'origine du haricot (VIII. 52), les dires du Minotaure (X. 67), etc. Un dialogue entre l'entomologiste et une nymphe de bousier développe une argumentation contre le transformisme. Souvent en effet, Fabre apostrophe ses insectes, soit d'enthousiasme, soit que le procédé lui permette d'exposer brillamment ses idées philosophiques : « Salut, ô mes chères Osmies » (III. 356) ; « O mon beau cornu » (V. 148) ; « O mes industrieuses Epeïres » (IX. 146), etc.

Examinons le mécanisme d'une de ces apostrophes. Il exhorte la Cigale à exterminer les parasites qui rôdent autour de sa porte : « L'expérience des siècles ne t'a donc rien appris, ô lamentable pondeuse !... Retourne-toi donc, débonnaire colosse ; écrase ces pygmées ! Tu n'en feras jamais rien, incapable de modifier tes instincts, même pour alléger ton lot de misères maternelles » (V. 295). La dernière phrase a

livré la clef du morceau : l'apostrophe n'a servi qu'à amener, ingénieusement, une affirmation antitransformiste. De même en est-il dans la plupart des cas : à la manière d'un Lucrèce, Fabre use de tous les prestiges de la rhétorique et du style pour mieux proclamer et vanter sa philosophie.

D'autres retentissent simplement comme des cris du cœur. Fabre était un sensible, aux émotions envahissantes, facilement attendri par le pathétique des choses (1). Il s'adresse à sa vieille table, témoin vermoulu de sa vie de labeur : « Un peuple t'exploite les flancs, ô ma vieille table ; j'écris sur un grouillement d'insectes » (IX. 192) ; il dit sa reconnaissance au village qui l'a accueilli : « Ah ! bien-aimé village... » (III. 15). Réaumur même s'entend invoquer du fond de son tombeau : « Que n'étiez-vous ici, vénéré maître, avec moi sur les bords de l'Aygues... Vous eussiez assisté... Vous eussiez vu... etc. » (I. 348). « Je pense comme vous qu'une Raison Souveraine a coordonné en toutes choses les buts et les moyens... etc. » (VI. 402). Dans l'enthousiasme de ses découvertes, Fabre va jusqu'à acclamer la Vérité : « Ah ! saintes joies de la vérité qui soudainement resplendit, y en a-t-il d'autres qui vous soient comparables ! » (V. 31), ou la Raison humaine : « Divine raison, soleil de l'intellect... » (VI. 157).

Souvent la phrase exulte et l'enthousiasme y frémit musicalement. La vie de la Cigale se termine sur une vraie strophe de poème lyrique à la gloire de la dernière métamorphose. L'insecte, après quatre années sous la terre, apparaît enfin à la lumière de juillet.

« Quatre années de rude besogne sous terre, un mois de fête au soleil, telle serait donc la vie de la Cigale. Ne reprochons plus à l'insecte adulte son délirant triomphe. Quatre ans, dans les ténèbres, il a porté sordide casaque de parchemin ; quatre ans, de la pointe de ses pics, il a fouillé le sol ; et voici le terrassier boueux soudain revêtu d'un élégant costume, doué d'ailes rivalisant avec celles de l'oiseau, grisé de chaleur, inondé de lumière, suprême joie de ce monde. Les cymbales ne seront jamais assez bruyantes pour célébrer de telles félicités, si bien gagnées, si éphémères » (V. 308).

Ce paragraphe manifeste un allègre travail de ciselure. Qu'on remarque les répétitions ou anaphores : « Quatre ans, dans les ténèbres... quatre ans, de la pointe de ses pics... » — « si bien gagnées, si éphémères... » ; les antithèses : « ténèbres, lumière — sordide casaque, élégant costume — quatre années, un mois — pics, ailes — terrassier, oiseau — bien gagnées, éphémères » ; sans compter les métaphores (casaque, parchemin, pics, terrassier), les accumulations de participes (revêtu... doué... grisé... inondé...), les harmonies secrètes (« Quatre années de rude besogne sous terre », membre long, consonnes âpres — « un mois de fête au soleil », membre court, consonances douces — « De la pointe de ses pics », deux fois trois monosyllabes, comme pour marquer les coups répétés, réguliers, des pattes fousseuses). Un tel art évoque celui des plus grands stylistes.

(1) Dans l'*Histoire de France* de Michelet, comme dans l'*Oiseau*, l'*Insecte*, il y a une profusion incroyable de ces grandes figures, apostrophes, prosopopées, dialogues, épiphonèmes, etc. Un tel lyrisme n'avait pu manquer d'agir sur la sensibilité frémissante de Fabre. Ici encore, c'est le style de Michelet qui fournit la meilleure explication.

LE RYTHME

Voici que la musique des phrases vient à son tour nous garantir la qualité poétique de ce style.

Car Fabre avait l'âme musicale. Il jouait de l'harmonium ; il avait composé, pour ses poésies provençales des mélodies ingénues, qui furent jugées dignes d'être chantées en 1923 aux arènes de Fréjus.

Mais surtout il fit retentir dans sa prose une voix mystérieuse où sa personnalité s'exprimait profondément, un rythme par lequel, autant que par ses idées, il se ressemble d'un bout à l'autre de son œuvre. Il y avait quelque chose qui chantait en lui : la passion exaltante de Dieu, de la nature, de la science, les joies intenses du Beau ressenti et de la découverte, la vision épique des Insectes, berçaient sa vie d'une symphonie tour à tour assourdie ou triomphale. Au VI^e volume des *Souvenirs*, il nous fait le portrait d'un enfant « prédestiné » qui « à l'âge où la bille et la toupie font nos délices, oublie le jeu, se retire à l'écart des bruyants et écoute chanter en lui comme un écho de harpes célestes... » (VI, III). Peut-être se rappelle-t-il ici quelque extase de sa prime jeunesse. Mais c'est presque constamment qu'il entend résonner les harpes éoliennes de la Nature ; toutes les fois surtout qu'il va saisir le secret de la création, pénétrer le mystère de la vie.

*
* *

On comprend que de tels élans de la pensée puissent imprimer au style leur mouvement et leur rythme. La hauteur des conceptions, le pathétique des sentiments, la majesté des tableaux, commandent évidemment d'autres cadences que l'expression des réalités banales ou du plaisir épicurien. Ainsi Michelet, qui vécut dans son âme frémissante dix-huit siècles d'histoire de France, a raconté sa vision dans une prose apocalyptique, sur un rythme retentissant d'alexandrins. Son magnifique ouvrage, qu'on a pu appeler « l'épopée lyrique de la France », donne perpétuellement l'impression d'être écrit en vers blancs (1). Or Fabre aussi est un épique. Ne nous étonnons pas si son style a des cadences similaires, ni si ces cadences ont pourtant un mouvement plus calme : l'épopée de la Nature n'est pas bouleversante comme celle des hommes. Les phrases de Fabre se succèdent et s'écoulent toujours à une allure égale, et rappellent le

(1) Cf. Refort : *L'Art de Michelet dans son œuvre historique*, (1923). Troisième partie, chap. 3.

flux régulier des vers homériques. Comme conscient d'écrire l'immense poème des Insectes, il a vraiment su trouver le rythme large, soutenu, qui convenait à l'ampleur du sujet et à la majesté de la Nature.

*
**

Le maniement de l'alexandrin était familier à Fabre. Dans les pièces en vers français qu'on a gardées de lui, c'est ce mètre qui domine : or, presque toutes ont été composées dans sa jeunesse, pendant la période préparatoire à son métier d'écrivain ; son oreille s'est donc habituée de bonne heure à aimer les harmonies du grand vers. Les « œuvrettes » en provençal, contemporaines des quatrième et cinquième séries des *Souvenirs*, offrent elles aussi des alexandrins fort bien faits. On s'explique aisément le goût du poète pour cet instrument d'une rare perfection, apte à tous les plus beaux effets, d'une mélodie puissante avec ses rapports mathématiques, ses accents, ses inflexions... Une telle habitude du grand mètre s'est propagée dans la prose et y a déterminé d'innombrables vers spontanés.

*
**

Certains morceaux particulièrement travaillés décèlent un souci évident de métrique ; les alexandrins feraient excellente figure dans un poème :

La Terre, p. 35. « ...comme un coursier fougueux que le licol maîtrise ».

p. 128 « La foudre en mille traits y court dans tous les sens ».

Le Ciel, p. 95, « ... pour te voir, le peuplier porte plus haut ses branches ; la mousse, pour te voir, sort du creux du rocher ».

Souvenirs III. 118. — « Et la divine Isis reste toujours voilée ».

VI. 208. — « Il sonne aux alentours le rappel amoureux ».

X. 167. — « Un élégant joyau du solstice d'été ».

Certaines pages en foisonnent :

Le Ciel, p. 118 : « ...elle semble courir follement dans le ciel... prennent le mol aspect d'une toison d'argent... Alors en notre esprit mille questions s'éveillent... confusément les traits d'une figure humaine ».

Souvenirs. VI. 246. — L'Alouette huppée « verse sur les guérets sa douce cantilène... l'hosanna de l'éveil, le saint alléluia, compris du grain qui germe et de l'herbe qui pousse... balançant au soleil leurs encensoirs camphrés... ».

VII. 288-289. — Ces deux pages contiennent plusieurs alexandrins et hémistiches faisant clausules : « le lustre de l'église allume ses étoiles... Entre enfants, en été, sur la paille des aires... confus, mais glorieux, sonne dans ma mémoire le nom de pierreries... ». Voici les clausules de six syllabes : « miroitent au soleil... s'éveillent ces trésors... aux colliers des princesses... il me livre son or... qu'il soulève en remous... dans l'épaisseur du roc... je casse encore des pierres... vient de se détacher ! ».

VII. 291. — « Seul des vivants, l'homme a l'appétit du savoir... le mystère des choses. — Du moindre d'entre nous s'élèvent des pourquoi... inconnu de la bête... ce serait renier le meilleur de nos dons ».

Le plus souvent, ces apparitions de l'alexandrin coïncident avec une élévation de l'idée, ou bien introduisent un élément de pittoresque. Qu'on relise les exemples précédents : presque tous se distinguent par une réelle noblesse de ton, de la grâce aussi et un certain éclat de vocabulaire. Il semble que la grandeur ou la poésie du fond appellent la mélodie du rythme. La facture versifiée est particulièrement favorable à l'expression des pensées sentencieuses ou à tournure proverbiale : de tous temps et chez tous les peuples, les conseils de la sagesse, les constatations de l'expérience se sont formulées en vers gnomiques :

VII. 210. — « un Ordre souverain régente la matière ».

IX. 77. — « Pour vivre, il faut descendre, hélas, souvent bien bas ».

IX. 146. — « Le meilleur de la vie n'est pas dans le présent... ; il est dans l'avenir, domaine de l'espoir ».

IX. 348. — « Loin des chemins battus le nouveau se rencontre ».

X. 155. — « Il faut errer longtemps dans la nuit de l'absurde ».

X. 219. — « L'irrégularité témoigne de la règle ».

X. 297. — « Toujours un peu d'obscur obnubile le vrai ».

Ces sentences mesurées proviennent surtout des derniers volumes. Fabre, dont l'âge humanisait sans cesse davantage le génie, s'est mis à moraliser, comme ces vieillards de l'antiquité qui guidaient et exhortaient la jeunesse.

Dans les exemples précédents on s'est trouvé en présence d'alexandrins authentiques, respectant les règles de la versification la plus sévère : la césure est médiane, les accents sont bien répartis, l'éliision a lieu ; jamais d'hiatus. De tels vers se rencontrent en nombre considérable ; mais il serait injuste de ne pas y ajouter des milliers d'autres vers d'une réelle beauté, quoique incorrects du point de vue technique :

I. 257. — « Les plaines brûlées où grince la cigale sur le pâle olivier ».

VI. 245. — « Lors des fêtes du thym et de la lavande en fleur... »

VII. 239. — « ... l'oiseau dont la note sonne alors le réveil printanier ».

X. 158. — « ... ils passent, repassent, se profilent en traits noirs sur les pâleurs du ciel... ».

Ces derniers exemples, par leur irrégularité même, prouvent que cette prose a tendance à s'organiser en vers spontanément. Innombrables sont, à l'intérieur des phrases, les membres comptant fortuitement douze syllabes. Fabre déroule inconsciemment son style sur le rythme du grand vers français :

La Terre, p. 128. — « ...qui semblent épuiser l'arsenal de la foudre pour incendier le ciel » (12 + 6).

Les Serviteurs, p. 190. — « plus rapprochés que nous des âges primitifs ».

Le Ciel, p. 91. — «...qui luit sur le reptile aussi bien que sur l'homme ».

Ibid. — « pauvres déshérités de la famille humaine ».

p. 214. — *La Terre* « s'en irait naufrager dans l'inconnu du ciel ».

Souvenirs. I. 223. — Le Myosotis « dont l'azur rivalise avec celui des cieux ».

II. 219. — « ...devant la fière bête, arpentant à grands pas, quand vient la canicule, la poudre des guérets » (12 + 12).

IV. 1. — Le soleil « qui fait mûrir l'olive et chanter la cigale ».

VIII. 54. — « ...douceMENT digérer, à l'ombre des javelles ».

VIII. 153. — « ...et repiquer leur faux à l'ombre des platanes », etc., etc.

Ainsi, la tendance de cette prose à se cadencer en grands alexandrins concorde avec tout ce que nous avons déjà dit sur la couleur et le ton épique des *Souvenirs*. Ce noble rythme contribue à soutenir l'impression de large poésie. Mais Michelet, qui a peut-être initié Fabre à ce secret, use de l'alexandrin au point de le rendre obsédant (1) ; c'est un défaut dans lequel ne tombe jamais son grand disciple. Tantôt Fabre rompt la cadence à l'aide de mesures différentes : un octosyllabe, par exemple, sert de clausule à une série d'alexandrins : VI. 40. — « Ah ! le bel appétit, le gai repas surtout, quand un fromage blanc, produit de la maison, venait compléter le régal ! » Tantôt et beaucoup plus souvent, il dissout le rythme à peine né : à un alexandrin d'une belle venue succède aussitôt de la prose, une prose d'ailleurs elle aussi harmonieuse, où nous allons entendre chanter quelque chose de tout différent et d'aussi profond que les cadences des vers accidentels : ce qu'on appelle le nombre.



Malgré une proportion assez forte d'alexandrins et hémistiches d'alexandrins, la prose de Fabre est loin en effet d'être un amalgame de vers. La mesure charme l'oreille quand de loin en loin elle sert d'accompagnement musical à des morceaux pittoresques, à des pensées sublimes ; elle sollicite l'attention et dispose à relire ; mais jamais les douze pieds ne se propagent là où l'idée n'en a que faire, jamais l'esprit du lecteur ne risque de s'y accrocher et de tourner avec eux.

Ce qui domine, c'est une prose pure de tout mélange, d'une souplesse extrême et se déroulant selon les contours de l'idée. S'il faut dépeindre le triton qui nage entre deux eaux, la phrase progresse par battements lents et réguliers : « Le triton à ventre orangé mollement navigue du large aviron de sa queue aplatie » (VII. 281). Mais s'il s'agit d'exprimer les hésitations, puis l'essor de l'intelligence, elle se meut d'abord par saccades, ensuite s'élargit et s'élance : « L'intelligence qui tâtonne, cherche, s'égare, se retrouve et plane enfin d'une incomparable envolée » (VII. 107). Chaque phrase a des ressources de vie qui la mènent à un complet épanouissement. De là vient qu'elle se déploie avec cette plénitude harmonieuse habituelle chez les maîtres, Montaigne, Bossuet, Rousseau, Chateaubriand ; cette plénitude ou nombre est un des éléments les plus impondérables du style, des plus personnels à l'écrivain, comme dépendant des propriétés de son tempérament en même temps que du chant de son âme.

(1) Cf. L. Refort, *L'Art de Michelet*, p. 266.



Nous ne pouvons étudier ici que les types de phrases où le nombre est obtenu par des procédés bien définis. Telles sont celles qui s'arrondissent par la juxtaposition de mots ou de membres groupés par trois :

III. 10. — « à l'aide de leurs fortes mandibules, de leur crâne dur, de leurs robustes pattes épineuses ».

V. 111. — « Alors recommencent le soir les recherches, les trouvailles et les fouilles ».

VI. 282. — « On nous affirme que d'essai en essai, d'un progrès à l'autre, sous le stimulant de la nécessité, l'animal... ».

VI. 360. — « On descend de l'arbre, on s'aventure à terre, on processionne à des cinquante pas de distance ».

IX. 355. — « Comment voulez-vous que des pinces tendues, des pattes étalées, des queues recroquevillées, puissent s'engager dans... ».

Très souvent, il y a élargissement du premier membre au dernier :

II. 69. — « tout ce qu'il peut trouver de luisant, de poli, de vivement coloré... ».

IV. 70. — « même goût pour les araignées, pour les cellules de boue pour l'abri sous le toit de l'homme ».

V. 369. — « créature... fluette, dandinante et d'aspect si fantastique... ».

VIII. 369. — « Aussitôt happés, meurtris, lardés de l'aiguillon... ».

X. 292. — « Dans tout milieu, sable, humus, combinaison terreuse quelconque... ».

Telle est la fréquence du procédé qu'une seule page peut présenter plusieurs de ces groupements ternaires ; les quatre suivants tiennent « moins de vingt-cinq lignes : « les bords de ces valves se recroquevillent, pressent sur les graines et les expulsent... les semences légères ont des appareils aérostatiques, aigrettes, volants, panaches... les hautes corniches des édifices, les fentes des rochers inaccessibles, les crevasses des vieux murs... ; les samares de l'Orme, celles de l'Erable, celles du Frêne », (IX. 48-49).

L'écrivain vise par ces dispositions à rendre la phrase plus « nombreuse » ; la chose est évidente quand les trois termes sont des synonymes ou approchants. Doit-on penser que Fabre fait de ces « fausses fenêtres » que Pascal jugeait si sévèrement ? N'est-ce pas plutôt l'abondance d'un fougueux narrateur ? Les exemples suivants, où l'idée accumule les termes au-delà du total ternaire, le montrent clairement :

IV. 139. — « une foule de débris... graviers, lopins de terre, miettes ligneuses, atomes de mortier, chatons de cyprès, fragments de feuilles, excréments secs d'escargot... ».

VII. 275. — « Le cloaque lamaine, gauffre, tord en spirales, grave en mailles de fossettes, assemble en armure écailleuse... ».

VIII. 132. — « Il sait nos batailles, nos égorgements, nos incendies, nos triomphes de brutes ; il sait nos explosifs, nos obus, nos torpilleurs, nos cuirassés et tous nos savants engins de mort... ».



A la production du nombre oratoire n'est pas étrangère la recherche de certaines symétries. Il y a celle que l'écrivain met dans l'énumération de manière que tous les membres s'égalent :

VII. 5. — « Distillateurs de corrosifs, canonniers au pierate, bombardiers à la dynamite » ;

VII. 58. — « Capricornes, taraudeurs du bois ; Scarabées, exploiters de la bouse ; Carabes, éventreurs de gibier... ».

Il y a celle qui balance les termes opposés d'une antithèse :

III. 396. — « Aux premiers-nés, le zèle ardent d'un travail qui débute, la table somptueuse et l'ampleur du logis ; aux derniers-nés, la lassitude d'un travail prolongé, la ration mesquine et l'étroit recoin ».

V. 107. — « Ainsi se comporte l'instinct : il enfouit avec persévérance le bloc inerte ; il abandonne à la surface le bloc animé. Pour lui, l'œuvre à faire est tout ; l'œuvre faite n'est plus rien. Il voit l'avenir, il ignore le passé ».

Il y a enfin la symétrie chiastique, un des effets que Fabre pratique le plus curieusement :

I. 155. — « Il vous a vu si souvent... si souvent il vous a surpris ».

V. 104. — « Son inspiration inconsciente y domine notre consciente raison ».

V. 160. — « ...miettes qu'un coup de soleil stérilise et que dissipe un coup de vent ».

VII. 123. — « Le mulot, un indigène... Un étranger, le geai... ».

IX. 119. — « Alors... l'Acridien bondit, et divague la Libellule ».

IX. 208. — « Alors la virtuelle régularité se traduit en réalité confuse ».

Etc.

Notre étude sur la structure de la phrase contribuera encore à dégager les rythmes secrets de cette prose (1).

(1) Voir plus loin, page 348 et suivantes.

VOCABULAIRE ET SYNTAXE

LE VOCABULAIRE

Le vocabulaire manifeste une telle richesse qu'on se demande tout d'abord quelles recherches et quelle passion lexicologiques il fallut pour réunir pareil trésor verbal. Les poètes humanistes du XVI^e siècle conseillaient à leurs disciples de hanter les artisans et les « gens mécaniques, comme marinières, fondeurs, peintres, graveurs et autres » pour apprendre d'eux « les noms des matières, des outils, et les termes usités en leurs arts et métiers ». On dirait que Fabre prit pour lui le précepte. Déjà, en étudiant ses métaphores, on l'avait vu puiser dans toutes les parties de la technologie : on eût cru qu'il avait feuilleté des dictionnaires, ou consulté des contremaitres.

En réalité, c'est la composition des petits manuels didactiques qui lui valut cette énorme acquisition de mots, par les lectures et le considérable travail de compilation auquel il dut alors se livrer. Vers 1885, on peut dire qu'il avait fini cette partie de sa tâche — les trois ou quatre manuels publiés après cette date étant des refontes des précédents. — La mémoire munie d'un répertoire encyclopédique, d'une nomenclature et d'une synonymie immenses, il allait pouvoir donner toute sa mesure d'écrivain. De fait, ce vocabulaire, dès lors surabondant en mots de toute provenance, forme une matière d'une plasticité merveilleuse, où l'Homère n'eut qu'à puiser pour raconter comme en se jouant les histoires sans égales et la vie des insectes.

*
**

La zoologie et la botanique y ont naturellement introduit une quantité assez élevée de termes spéciaux. Mais l'emploi de ces termes est surtout réservé aux descriptions d'espèces nouvelles et à quelques articles d'un caractère rigoureusement scientifique. On peut dire que partout ailleurs Fabre en use avec discrétion — avec tant de discrétion même et de goût que les mots qu'il adopte ainsi se fondent harmonieusement dans son style. Les « syllabes rocailleuses » et les « croassements de consonnes » (VII. 61) lui étaient insupportables. La prose dite scientifique lui paraissait empruntée « à quelque idiome de Hurons » (II. 4). Il raille des appellations aussi démesurées et tonitruantes que *Monodontomerus* (III., chap. X), *Aphrophora* (VII. 241), *Mononychus* (X. 170). « Comme cela vous remplit bien la bouche ; comme cela vous met en l'esprit l'idée de quelque bête apocalyptique ! On songe... aux monstruosité des anciens âges, Mastodonte, Mammouth, lourd Megatherium. Eh bien, nous sommes dupés par

la nomenclature : il s'agit d'un insecte de rien... » (III., chap. X). « On disait autrefois les animaux articulés, expression qui avait le tort de ne pas effaroucher l'oreille et d'être comprise de tous. C'est de la vieille école. Aujourd'hui on fait usage du délicieux vocable arthropode... Faites ronfler arthropode, et vous verrez si la science des bêtes ne progresse pas » (VIII. 376) (1).

*
**

« Protoplasme » a beau être en usage dans le « jargon officiel » (VI. 318) ; Fabre évite de l'employer, et préfère « glaire », quelque bas et choquant que soit devenu ce mot, mais que la vieille langue prenait dans le sens d'albumine vivante. A l'exemple de Voltaire, disant : « Il serait difficile de prouver que l'âme d'un animal, qui n'est qu'une glaire en vie, soit un feu céleste » (2), Fabre dit :

II. 165. — « Cela commence par zéro dans la glaire d'une cellule ».

IV. 36. — « susciter dans une goutte de glaire les... préludes de l'organisation ».

VI. 136. — « Ces chairs naissantes, glaire à peine figée ».

VI. 186. — « La glaire animale... lutte, endolorie, contre le caillou ».

VIII. 85. — « Corpuscule glaireux, récemment figé en être vivant ».
Etc.

*
**

Il avait forgé le terme d'« hypermétamorphose » pour désigner, dans les II^e et III^e séries un phénomène découvert par lui ; mais le terme dut cesser de lui plaire : il ne reparait guère dans les volumes suivants, même quand, avec la Cigale et la Mante (V. 299 et 355) se représente le phénomène. Le simple « métamorphose » lui même tend à faire place à ses équivalents « la transformation » (V., chap. XV), « la dernière mue » (VI., chap. XVII), « la transfiguration » (VIII. 20), « ...en vue de la prochaine excoriation » (X. 110), « lorsque l'adulte rompt sa défroque » (X. 147).

*
**

Il accomplit le tour de force d'écrire tout un long chapitre sur le *Monodontomerus* (III., chap. X) sans le nommer plus de deux fois et encore par dérision, au début et à la conclusion. Il voudrait appeler les insectes à la façon tout à fait simple et familière de son vieux maître Réaumur, lequel ne se servait que de noms comme « la Guêpe solitaire », « la Belle », « la Martre », « la Hérissonne », « le Lion des pucerons », etc., et s'excusait de dire « Ichneumon » au lieu de « Vibrante ». Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer sous la plume de Fabre, des noms d'insectes dont rougirait un entomologiste d'aujourd'hui : le Ver gris, la

(1) Ajoutons que les insectes ont aussi été tour à tour des « hexapodes », des « entomozoaires », des « chitinophores », etc. et l'on comprendra l'horreur de Fabre pour ce jargon.

(2) Voltaire : *Les Colimaçons du Révérend Père L'Escarbotier*, 1768.

Maçonne, les Coupeuses de feuilles, empruntés à Réaumur; la Chenille de l'Arbousier, le Hanneton des Pins, le Charançon de l'Iris des marais, les Raisiniers, etc., trouvés par lui sans autre embarras. Il a vite fait de simplifier : « Quant à moi, dans un langage où l'apparat technique n'est pas de mise, je les appellerai les Cotonniers » (IV. 152). « Le terme vulgaire... sonne bien, fait image et renseigne de son mieux » (IX. 67).

Il admet néanmoins les noms officiels, quand ils sont consacrés et en même temps « courts, harmonieux, sonores, et ne signifiant autre chose que la chose signifiée » (III. 238). Sphex, Cione, par exemple, répondent à ses vœux ; « l'oreille est satisfaite, et l'esprit n'est pas contaminé d'un préjugé » (III. 238 ; X. 76). Ammophile lui plaît moins, donnant étymologiquement « pour ami des sables un animal dont les établissements exigent terrain ferme » ; on lui refuserait le droit de cité, s'il ne « sonnait convenablement à l'oreille » (I. 239). Puisqu'il faut créer des mots nouveaux, qu'on respecte du moins « l'antique euphonie ». Il est aisé d'y réussir, témoin les « dénominations de Mélibée, Tityre, Amyntas, Corydon, Alexis, Mopsus » que les nomenclateurs, cette fois mieux inspirés, ont empruntés aux églogues virgiliennes pour la glorification des Bousiers exotiques (V. 4).

*
**

D'ailleurs, il n'est nullement hostile à la terminologie des sciences ; son besoin d'euphonie satisfait, Fabre ne pousse pas le purisme jusqu'à se restreindre au vocabulaire classique. Mais, des mots spéciaux et scientifiques, il a fait un effort sans doute conscient pour n'accepter que ceux qui pouvaient se mêler sans discordance à la trame de son style bien français. Formés sans violence linguistique, ayant pour la plupart la forte sève latine, ces mots, tombés de la bouche inspirée des grands naturalistes, Linné, Cuvier, de Jussieu, ont toute la noblesse voulue pour figurer dans un monument de la science et de l'art.

On pourra en juger par les exemples suivants :

Alaire, VI. 316, etc. — aréneux, IX. 240, etc. — aréole, V. 137 — bulbeux, VII. 243 — canalicule, VIII. 364 — canaliculé, V. 311 — caréné, VI. 303 — cercliforme, X. 92 — cilié, VIII. 284 — concrète, IX. 372 — conglomérat, V. 185 — convoluter, IV. 266, etc. — corymbe, I. 1 — cordiforme, III. 308 — cortical, IV. 40 — déglutition, VIII. 345 — déhiscence, VIII. 105, etc. — diffuser, III. 25 — diffracté, I. 192 — éburnéen, IV. 323, etc. — élytral, VI. 316 — exfolier, V. 163 — explanation, VI. 314 — exsuder, IV. 157, etc. — extravasé, V. 235 — extravasement, III. 196 — fibrilleux, VII. 207 — fistuleux, VII. 294 — fuligineux, IV. 157 — gemmation, X. 400 — glutineux, VIII. 234 — hiémal, IX. 37 — hispide, VI. 413 — hyalin, II. 77, etc. — hydrofuge, V. 206 — instiller, IV. 290 — intumescence, VIII. 271 — lacinié, IV. 207 — lancéolé, VIII. 284 — ligneux, IV. 332, etc. — melleux, V. 235 — météorique, X. 52 — mucroné, VI. 323 — nidifier, IV. 126 — nidificateur, X. 127 — nodosité, IV. 137, etc. — nodule, VIII. 308 — noduleux, V. 226 — nymphose, V. 77 — obnubiler, X. 112 — obombré, VIII. 165 — obturateur, IV. 333 — obturer, V. 57 — ocellé, V. 311, etc. — opalescent, X. 398 — opalin, VI. 171 — opercule, IV. 333, etc. — ovalaire, III. 398 — oviscapte, VI. 224 — ovigère, VI. 338 — ovule, VI. 172 — pellucide, VIII. 79 — pulviscule, VI. 103

- rubéfaction, VI. 419 — rubéfier, VI. 408 — rugueux, VI. 206 — sapide, VIII. 27 — scissure, V. 257 — spiralé, IX. 321 — spumeux, X. 126 — tibial, VI. 309 — transsuder, IX. 117 — troncature, VIII. 263 — tubulaire, II. 86 — turgescence, I. 132 — turgide, IV. 260 — urcéole, VIII. 182 — utriculaire, II. 352 — utricule, VIII. 189 — vénéneux, I. 111 — vesprien, VIII. 354 — vulpien, VIII. 299.

*
**

Le vocabulaire de Fabre se ressent aussi de ses longues études mathématiques. On reconnaît à maintes expressions et métaphores celui qui à vingt ans se passionnait pour les « magnificences du haut calcul » (IX. 189) et jusqu'à trente avait cultivé cette rude poésie du Nombre. Et c'est encore là une des originalités les plus marquantes de ce vocabulaire :

III. 175. — « La sonde est dirigée normalement à la surface » (perpendiculairement).

VII. 222. — « Ses œufs... se dressent normalement à la surface d'appui ».

III. 420. — « De vieux nids... sphéroïdes de terre creusés de cavités cylindriques ».

IV. 155 et 157. — « Rampe hélicoïdale, rampe spirale », de l'escargot.

V. 399. — « Sous l'aspect d'un cylindroïde ».

V. 47. — « Mamelon ellipsoïdal ».

VIII. 306. — « Le petit bijou de céramique est un ellipsoïde ».

IX. 40. — « Paraboloïde étoilé ».

II. 9. — « ...lançant en arrière une parabole poudreuse ».

VI. 295. — « Le bond est maladroît, de brève parabole ».

VII. 149. — « La feuille du peuplier est un rhombe irrégulier ».

VIII. 82. — « Mitre triquètre ».

VIII. 83. — « Casque dièdre ».

IV. 265. — « (La Scolie) essaie sur un flanc, puis sur l'autre, sans parvenir à dérouler le tore ».

IV. 266. — « Son tore opiniâtre n'était pas prudence acquise ».

IV. 291. — « Deux tores enlacés l'un dans l'autre » (Tore, en géométrie, désigne le volume engendré par la révolution d'un cercle autour d'un axe situé dans son plan, mais n'étant pas le diamètre. On voit combien le mot est audacieusement employé dans le deuxième exemple).

III. 352. — « Pour l'acheminement vers une autre forme, ce serait... facteur de haut potentiel que celui de la variation des vivres. Le monde des vivants n'est-il pas régenté par le ventre ? Et ce facteur est l'unité, il ne change rien au produit ».

V. 187. — « C'est avec des riens pareils que se compose la grande intégrale de la vie, comme l'intégrale des géomètres se compose de quantités voisines de zéro ».

X. 69. — « Semblable à l'asymptote des géomètres, (la vérité) fuit... à l'infini, poursuivie par notre curiosité, qui s'en rapproche toujours sans jamais l'atteindre ».

X. 224. — « Le grand X de l'équation du monde ».



Les archaïsmes de vocabulaire, en assez petit nombre, jouent bien leur rôle. On sait le puissant effet poétique que produisent ces mots. Ils ont le prestige de l'antiquité, l'excellence de la formation (qu'ont rarement les néologismes) ; ils sont merveilleusement appropriés aux besoins de l'épopée ; ayant l'accent des beaux parlers originels, ils répercutent des échos profonds. Comme ces mots s'accordent bien avec l'épopée des insectes, narration d'événements vieux comme le monde et qui se sont déroulés dans la nuit des âges de la même façon qu'ils se répètent encore chaque année !

On a plaisir à voir renaître et reverdir la locution archaïque, quand le contexte la fait comprendre d'emblée et la rend aussi claire que lui-même : l'archaïsme se trouve ainsi réinstallé dans l'usage. Fabre a bien connu ce secret, d'enchaîner les vieux mots dans la trame d'un style tout moderne, par un procédé d'éclairage qui en fait voir le sens aussitôt. Ainsi sa langue s'est enrichie sans violence.

Arcane (terme d'alchimie), V. 34 — Bretteur, VIII. 2 — Crépuscule du soir, V. 111; VI. 202 (on disait autrefois crépuscule du matin et crépuscule du soir) — S'ébaudir, V. 210 — Epousailles, VI. 170 — Se gaudir, VIII. 148 — Huis, IX. 230 — Liesse, I. 148; V. 236, etc. — Lippée, V. 221, etc. — Matagraboliser (mot de Rabelais), VII. 210 — Nitée, V. 134; VI. 1, etc. — Noise, V. 292; VI. 347, etc. — Occire, IV. 269 — Ord (= sale, repoussant), VII. 215 et 253 « l'orde casaque » — Part (mise bas), IX. 354 — Sapience, I. 276; IV. 328, etc. — Tourneboulér (mot de Montaigne), V. 146; VII. 56; VIII. 295; X. 171 — Us, III. 190 « suivant les us des Leuscopis », IV. 65 « les us primitifs de sa race », V. 350 « suivant les us traditionnels », etc. — Vaguer, VIII. 369. Etc.

Il y a lieu de signaler à part les noms d'anciennes mesures, dont l'emploi est perpétuel. On s'étonne que Fabre, jadis chargé de cours d'arpentage, s'obstine à user d'approximation désuètes dans ses calculs relatifs à l'insecte. Peut-être est-ce précisément en tant qu'approximations qu'il les préfère :

Brassée. — V. 248. « à la profondeur d'une brassée ». — VI. 359 : « la distance n'est pas grande, une brassée à peine ».

Coudée. — IX. 52. « faisceau de brindilles d'une coudée d'élévation ».

Empan. — V. 221; VII. 84. « agrandir d'un empan le mesquin domaine du connu ». — VII. 318 : « Le voyage est de long cours si la traversée mesure un empan ». — IX. 3 : « terrier d'un empan de profondeur ». — (Cette longueur équivaut à la distance entre l'extrémité du pouce et celle du petit doigt, lorsqu'on les a écartés le plus qu'ils peuvent l'être).

Ligne. — IV. 325. « sans avancer d'une ligne ». — VII. 278 : « hautes d'une ligne » (2mm. environ).

Pan. — I. 29. « cela se mesure par pans ». — VI. 236 : « un pan au plus mesure sa longueur ». (Même mesure que l'empan).

Pouce. — IV. 302. « à la profondeur d'environ deux pouces ». — V. 89 : « à quelques pouces de l'entrée ». — V. 206 : « elle, un pouce plus haut, crépit ». (= 0 m. 02707).

Travers de main : VIII. 323 « au espace d'un travers de main de largeur », — IX. 121 : « à un travers de main de distance ».

Travers de doigt : III. 121. « épaisse d'un gros travers de doigt ».

L'emploi de ces deux mots n'exclut pas, bien entendu, la terminologie du système métrique, employée concurremment.



Plusieurs mots rares et insolites font çà et là leur apparition :

apuant : VIII. 267. — conglobar : V. 118, etc. — déglutir : IX. 267. gargantuesque : IX. 267. — gargantuelique : IX. 277. — hortelaille : IX. 283 ; X. 106. — lachée (* employé pour pichée) V. 131. — pèleriner : VII. 368. — papillonne : VII. 342. — puceronne : VIII. 194. — rugueux : VI. 206. — seiver : VIII. 190. — stimuler : VI. 72, etc. — substanté : IX. 28. tintinnabuler : VI. 213. — tintinnabulation : X. 163. — vespéral : IX. 327. — vestigiaire : VII. 337. — etc.

On remarque encore :

et quelques mots composés : port-trombe, I. 65. — porte-aiguillon, II. 3. — porte-besace, V. 71. — porte-sabre, VI. 222. — porte-bec, VII. 149. — porte-queue, VIII. 3.

et une série d'adjectifs à suffixe : en, — ion : V. 162 « biographie entrophagienne » ; VII. 230 « l'industrie phrygarienne » ; VIII. 155 « l'art puceronten » ; VIII. 279 « l'exercement vulpien » ; VIII. 354 « la cité vespennienne » ; IX. 129 « l'industrie arachnéenne ».

et quelques adverbes en — ment : compactement, IV. 346. — logarithmiquement, IX. 134. — adjugement, III. 343. — vehementement, III. 370 et X. 32. — On ne doit pas trop reprocher à Fabre l'emploi de formes aussi lourdes : Michelet en a forgé d'aussi disgracieuses : baroquement, dynastiquement, paternement, rythmiquement (1). Et Balzac : épigrammatiquement, catarrhalemeut, etc.



Dans cette œuvre consacrée à un monde de pygmées, où tout se passe à l'échelle des proportions infimes de l'insecte, on peut prévoir un foisonnement de diminutifs :

1^{er} Diminutifs en — et, — ette : barillet, VII. 184. — chansonnette, VI. 259. — coffret, II. 75. — cordelette, I. 109. — cordonnet, IX. 89. — cousinet, IX. 90. — épillet, II. 270. — fossette, V. 98. — gantelet, VI. 306. — grandolet, II. 79. — grassouillet, III. 55. — griffotto, X. 214. — logette, VII. 67. — machouette, IX. 146. — malgrelet, IX. 266. — montolet, VIII. 405. — oslet, VIII. 357. — paupret, VI. 213. — percolette, VI. 221. — poudilet, V. 110. — rosette, V. 191. — ruisselet, I. 1. — scorpionnet, IX. 364. — tonnelet, VII. 70, etc.

2^o Diminutifs en — ule : animalcule, I. 118. — auicule, X. 326. — canalicule, VIII. 364. — caputale, I. 223. — cellule, I. 116. — cormonle, VI. 26.

(1) D'après L. Rothen, *Essai d'introduction à une étude lexicologique de Michelet*, 18-19 (Paris, 1923).

— corpuscule, VIII. 194. — glandule, VII. 152. — globule, V. 223. — granule, VI. 341. — lunule, VI. 231. — monticule, I. 96. — nodule, VIII. 338. — opercule, II. 87. — ovule, III. 455. — pédicule, III. 188. — pilule, I. 8. — plantule, V. 124. — pulviscule, VI. 103. — pustule, V. 69. — radicule, III. 222. — ramuscule, VI. 341. — sphérule, V. 96. — spicule, VI. 133. — spinule, III. 227. — tubercule, I. 4. — utricule, VI. 103. — vésicule, VI. 224.

Se rencontrent aussi très fréquemment les diminutifs des autres formations : bestiole, vermisseau, parcelle, tigelle, tourelle, oisillon, etc.

*
**

Le vocabulaire de Fabre comporte encore un large emploi de noms abstraits en — tion, en — ment et en — ité ; la faveur accordée à des éléments aussi dénués de pittoresque pourrait surprendre, si l'écrivain, avec un sens très sûr de la langue, ne les traitait en équivalents pratiques et concis de propositions temporelles, finales, etc. (1).

Parmi les mots employés de la sorte, citons : conglobation, V. 135. — conversion, V. 254. — excoriation, V. 249. — exténuation, V. 106. — imbibition, V. 202. — mixtion, II. 177. — nidification, I. 157. — obtention, V. 47. — sustentation, V. 257. — transmutation, V. 363, etc.

Noms en — ment :

Cloisonnement, IV. 133. — creusement, V. 48. — comblement, V. 75. — dépècement, II. 169. — effritement, V. 214. — empilement, II. 262. — émiettement, V. 159. — exhaussement, I. 22. — raccordement, I. 300. — etc., etc.

Noms en — ité :

Compacité, V. 74. — dextérité, II. 224. — flaccidité, I. 91. — gibbosité, V. 70. — parité, II. 202. — pénétrabilité, IV. 290. — raucité, V. 275. — sphéricité, V. 19. — vacuité, IV. 155, etc.

Fabre témoigne d'un goût marqué pour ces éléments du langage, visiblement acquis au cours de ses lectures encyclopédiques, et dont on verra plus loin le rôle actif dans la phrase. Notons encore des noms en — age : foulage, V. 203. — jaugeage, V. 186. — moussage, VI. 296. — pétrissage, V. 130. — tissage, III. 44, etc. Des noms en — scence : déhiscence, III. 45. — inflorescence, VII. 417. — intumescence, VIII. 188. — turgescence, I. 132, etc. A cette abondance des dérivés d'origine latine s'oppose d'une manière frappante la rareté des dérivés grecs, même des mots en — isme — si fréquents dans la prose scientifique. On reconnaît là sa défiance à l'égard de tout ce qui lui semble du français barbare.

*
**

Fabre a ses expressions favorites, qui reviennent fréquemment et donnent à son style une physionomie bien reconnaissable. De même, le rhapsode homérique, le barde kalévalien, avaient leurs formules et leurs mots de prédilection.

(1) Voir page 325.

Tels sont — Ami :

II. 277. « hyménoptères amis des expositions bien ensoleillées ».

VII. 185. « arbre ami des ruisselets ».

VII. 262. « le Bulime ami des murailles croulantes ».

VII. 410. « champignons amis des conifères ».

VIII. 117. « le térébinthe ami des pierrailles calcinées par le soleil ».

VIII. 391. « arbres amis des rives ».

IX. 225. « Ténébrionides amis des abris sous roches ».

IX. 278. « Aranéides amies des abris sous roche ».

IX. 231. « L'Araignée, l'amie de l'obscur ».

Dire, affirmer, proclamer, etc. employés dans le sens de prouver, attester.

I. 39. « L'aspect du mets... m'affirme que c'est là... ».

V. 101. « La forme d'œuf nous redit les conclusions connues ».

VI. 317. « L'aile d'un Criquet... nous parle d'un Architecte... ».

VI. 440. « Ce croquemort nous affirme d'autres dévorants ».

VII. 85. « Cet isolement dit le mode d'alimentation ».

VII. 403. « Cette supériorité de l'animal... nous dit la pénurie de nos renseignements; elle nous affirme...; elle nous certifie...; elle proclame... ».

IX. 380. « Deux bestioles de rien nous parlent d'un énorme champ que nos théories génésiques ont encore à défricher... ».

Emule :

I. 198. le SpheX « émule des Flourens ».

IV. 131. « Les Cératines, émules nains du Xylocope ».

IV. 138. L'Anthidie « émule de l'oiseau ».

V. 3. « Le Scarabée et ses émules ».

V. 209. « la paternité... devenue, en tendresse, l'émule de la maternité ».

VI. 440. « La processionnaire et ses émules en urtication », etc.

Limbes :

III. 216. « les limbes du possible ».

IV. 36. « les limbes de l'incognoscible ».

V. 37. « les limbes sans bornes de l'inconnu ».

VII. 58. « les limbes du devenir », etc.

Ourdir :

III. 135. « des Araignées ourdisent un vélarium ».

V. 210. « apiaires ourdisseurs de cotonnades ».

VII. 347. « la pièce ourdie ».

IX. 55. « ma légion ourdit... une nappe ».

IX. 93. « la population nouvelle ourdit ses cordages ».

IX. 159. « l'assembleur d'idées qui ourdit un livre ».

Ramassé :

- I. 136. Le Grillon « ramassé dans sa courte épaisseur ».
III. 308. Le Balanin « ramassé dans sa courte épaisseur ».
V. 3. « leur tournure... ramassé dans sa courte épaisseur ».
V. 110. « courtaud, ramassé dans une rondelette épaisseur ».
VI. 25. « ramassé en un rectangle massif ».

Reclus :

- III. 79. « les recluses ont tapissé de soie leurs appartements ».
IV. 43. « le reclus peut attaquer sa prison de soie ».
V. 34. « ...qui isole le reclus de ce monde ».
V. 73. « Le reclus devient gros et gras ».
VI. 13. « La recluse est déjà grandelette ».
VI. 259. « Ces reclus... deviennent des patriarches ».
VI. 429. « Les recluses, ventres faméliques... ».
VII. 130. « Le reclus à croupe rondelette... ».
VII. 328. « ...la recluse se montre en toute sa misère ».
IX. 199. « la recluse tire le verrou ».
IX. 381. « La mœlleuse cabine... donne issue aux reclus ».
IX. 388. « le reclus, de sa dent acérée et patiente, s'ouvre une porte... ».

Virer :

- VI. 256. « il vire, revire autour de la convoitée ».
VII. 132. « Patiemment il vire, revire ».
VII. 281. « à la surface vire et revire le ballet des Gyrins ».
VIII. 244. « la créature naissante qui vire, doucement vire dans l'orbe de son œuf ».
IX. 90. « l'Araignée vire, vire encore, vire toujours... ».
IX. 148. « la machinette qui vire, prestement vire... ».
IX. 276. « elle vire et revire le dard ».
X. 157. « D'un essor silencieux... les mâles virent et revirent... ».

Commensal, habitacle, immuable, intellect, plénitude, prélude, officine, sapience, etc. font également partie de son vocabulaire favori.

*
**

Nous avons déjà signalé le caractère souvent familier et réaliste du style. Relevons dans ce domaine :

Bedaine (VIII. 17) ; bedonnant (VIII. 234) ; bouse (I. 4, etc) ; crottin (I. 33. etc) ; croupion (III. 190. etc) ; éjaculer (V. 62) ; expectorer (VI. 216) ; fécale (matière, VIII. 297) ; fienter (V. 27) ; freluquet (IX. 330) ; ganache (IX. 330) ; gigoter (I. 9, V. 260, VI. 8, etc.) ; gignes (VI. 267,

IX. 207) ; gourmade (III. 367) ; gueule (« maîtres ès choses de la gueule » X. 332) ; gueuleton (VI. 8) ; lardon (IV. 266. 301) ; mangeaille (IX. 273) ; maritorne (VII. 49) ; marmaille (VIII. 234) ; paillard (VII. 49) ; ripaille (VIII. 277) ; rut (V. 333) ; sanie (VIII. 257) ; siroter (VIII. 197) ; soulerie (VIII. 382) ; tapoler (VI. 170) ; tignasse (V. 169) ; torcher (VIII. 369) ; trimbaler (VII. 259) ; trimbaleur (IX. 310) ; urine (V. 236) ; urineux (V. 254) ; ventrées (VII. 219) ; vidangeur (V. 25) ; vomir (VIII. 301), etc.

*
**

L'aperçu que nous venons de donner a sans doute permis d'évaluer en gros la richesse de ce vocabulaire. Tout s'y trouve, termes techniques et termes généraux, « apax » et trivialisés, « sesquipedia verba » et simples mots sans prétention, archaïsmes et nouveautés... Les mots de science l'emportent nécessairement ; mais une lecture directe des *Souvenirs* témoigne que ces mots sont en réalité assez dispersés ; ils se confondent dans la trame du style naturel. Chateaubriand, un magicien du verbe, savait bien que, judicieusement choisis et distribués, les mots scientifiques peuvent avoir des vertus littéraires, lui qui les a fait vibrer si poétiquement dans de belles et nobles phrases. M. Ferdinand Brunot, à qui est empruntée cette remarque (1), cite : « les irradiations de la lune », « la molle intumescence des vagues », « la lumière divergeant entre les troncs ». Michelet va encore plus loin et adopte « exfolié », « s'extravaser », « endosome », « chloroformiser », « efflorescent », etc. (2). L'exemple venait donc de haut ; l'expérience a seulement été tentée par Fabre sur une plus large échelle ; et l'on peut dire qu'elle a été réussie : ce vocabulaire est enchâssé dans des phrases si claires que le contexte suffit à l'expliquer. La Pléiade conseillait « d'usurper quelquefois des vocables non vulgaires » ; Fabre a supérieurement appliqué ce secret.

(1) F. Brunot, dans l'*Histoire de la Littérature Française* de P. de Julleville. t. 8, p. 816.

(2) L. Refort, *Essai d'Introduction à une Etude Lexicologique de Michelet*.

XVIII

LA SYNTAXE

Influences provençales

La syntaxe de Fabre apporte un nouvel élément d'intérêt. Sur un grand nombre de points, elle reproduit la syntaxe du xvii^e siècle dans ce que celle-ci a pour nous de plus archaïque : toute la dernière partie de notre étude va mettre en pleine lumière cette singularité. Fabre, dirait-on, s'est, de propos délibéré, assimilé les constructions les plus typiques de notre ancienne langue : comme si, ayant à raconter des histoires vieilles comme le monde, il avait tenté de mettre en harmonie la forme avec le fond en archaïsant, en brochant d'archaïsmes sa diction épique, en faisant retentir dans ses récits un écho séculaire non étranger au caractère du sujet et à sa conception de l'art. Et il aurait atteint du même coup un autre résultat : sa phrase, tout en se revêtant d'originalité, serait revenue au moule classique, aux habitudes traditionnelles, à sa nature première.

Il semble bien en tout cas que la tentative ait été pleinement consciente. La rédaction de ses thèses de doctorat, en 1855, dans un français absolument moderne et même neutre, montre que l'écrivain était capable d'échapper à toute singularité, à toute tendance instinctive. Le fait est évident : Fabre a poursuivi un but en adoptant, dans les *Souvenirs*, (et à un moindre degré dans *La Bûche*, *La Terre*, etc.) une syntaxe imitée de celle du Grand Siècle.

Nous nous sommes demandé si, pour opérer cette adaptation grammaticale, il ne se serait pas servi de La Fontaine comme d'un modèle offrant toutes garanties. La syntaxe de La Fontaine est celle du français classique sous sa forme la plus ancienne, la moins dégagée des habitudes du xvi^e siècle. Fabre a pu l'étudier curieusement, afin d'en reproduire les traits : nous avons dit ailleurs, on se le rappelle, qu'il était au plus haut point épris des Fables, et non seulement de leur drame naïf, mais aussi de leur style vieilli et délicieux. La chose est certaine : les particularités de Fabre, on le verra par la suite, se confondent à peu près exactement avec celles de La Fontaine.

Mais elles se confondent non moins exactement avec les archaïsmes de Michelet. Michelet, à force de lire les vieux chroniqueurs, de transposer dans son Histoire le texte des archives et des manuscrits, avait fini par s'imprégner de l'ancien langage. Il est très vraisemblable que le plus spontané des archaïsants ait fortement influencé Fabre, son assidu lecteur.

Mais, pour n'être dupes d'aucune illusion, examinons d'abord s'il ne faut pas tenir compte du dialecte provençal.



Fabre était rouergat et non provençal d'origine. Le dialecte dans lequel furent écrites les *Oubreto* n'était pas vraiment sa langue maternelle. Mais le languedocien parlé dans le Rouergue diffère du provençal par ses flexions et non par sa syntaxe. De plus, Fabre fut transplanté très tôt en Provence : Avignon, centre du mouvement félibréen, l'accueille dès sa seizième année ; puis il habite plusieurs années Carpentras, où il se marie avec une provençale. Rappelons aussi que son séjour en Corse le mit en relations avec Moquin-Tandon, aussi bon philologue que savant naturaliste, expert dans la connaissance de nos parlers méditerranéens, et véritable troubadour. Moquin-Tandon était l'auteur de poésies, publiées sous le nom de Fredol de Magalouno, et dont plusieurs furent insérées dans l'*Armana Prouvençau* ; son Noël populaire de *Catarineto* passa pour un chef-d'œuvre. Nous pouvons être sûrs qu'il fit apprécier de Fabre son talent, et qu'il l'invita à s'essayer à son tour dans la langue ancestrale.

De retour en Provence, Fabre trouva Avignon en pleine effervescence félibréenne : son enthousiasme coutumier eût dû, semble-t-il, le joindre d'emblée à Mistral, Aubanel, Roumanille, à toute l'ardente pléiade qui créait une nouvelle littérature. Mais, aux prises avec les soucis domestiques, il travaillait d'arrache-pied pour gagner le pain quotidien : sa vie besogneuse, discrète, n'était pas susceptible de le mêler à la brillante société des félibres. On dit que Roumanille venait assister à ses cours de Saint-Martial, vers 1868-69 ; or, à ce moment où un contact avec les félibres lui fût peut être devenu possible, il se retire à Orange (1870). Puis le voici dans l'ermitage de Sérignan. Notons ici que, veuf, il se remarie avec une jeune fille du pays : il a donc pu constamment, au sein même de sa famille, entendre parler le provençal, de telle sorte que cette langue, qui n'était pas absolument la sienne, dut lui devenir familière.

Au village, ses rapports avec les paysans sont perpétuels, et les *Souvenirs* rapportent fréquemment leurs propos tenus en patois (I. 157 ; II. 18 ; III. 65 ; IV. 4 ; V. 350 ; VI. 125 ; VII. 41, etc.). Surtout, le hasard fait que l'instituteur de Sérignan, Charasse, est un majoral du félibrige : Fabre s'informe auprès de lui, vers 1885-1890, de tout le détail des conventions félibréennes, de l'orthographe imposée par Mistral, etc. Dès lors n'ont plus qu'à paraître, dans l'*Armana Prouvençau* et l'*Armana du Ventour*, ces petites pièces, écrites en pur provençal du Comtat, qui devaient être plus tard réunies sous le titre d'*Oubreto*. En retard de trente ou quarante ans sur l'époque héroïque du mouvement, qui l'eût mis davantage en lumière, le Félibre des Hannetons (c'est ainsi qu'il signait) resta assez longtemps inconnu. Mais à la fin les *Oubreto* attirèrent l'attention des connaisseurs ; elles valurent au poète, en 1909, le titre de majoral et de président d'honneur du Ventoux. Aujourd'hui Fabre occupe une place éminente dans la littérature provençale. Un capoulié du félibrige, M. Marius Jouveau, a proclamé que les *Oubreto*

constituent « un des chefs-d'œuvre de notre littérature méridionale » (1). MM. Julian et Fontan, dans leur excellente *Anthologie provençale*, appellent Fabre « le poète penseur, le Vigny du Félibrige » (2). Une des dernières grammaires du dialecte invoque son autorité (3).

Dans quelle mesure les *Souvenirs* portent-ils la marque d'influences languedociennes ou provençales ? Le mélange de noblesse et de familiarité, qui caractérise les œuvres écrites dans le dialecte, se retrouve dans la geste des Insectes. En ce qui concerne la langue, il nous paraît plus difficile de se prononcer.

On ne peut dire en effet que le vocabulaire ait plus d'une dizaine de mots qui sentent nettement le provincialisme : empan, garrigues, gonfle (adjectif), harmas, pan, employés couramment ; cacan, canisse, picchettes, rabassier, uniquement dans certains chapitres (III, chap. XVII ; V, chap. XVI ; VII, chap. XXV ; X, 380). Les diminutifs, abondants en provençal, le sont aussi dans la langue de Fabre, ainsi qu'on l'a vu au chapitre précédent.

Dans la syntaxe, l'influence peut être contestée, parce que cette syntaxe coïncide avec celle de La Fontaine, un Champenois, et celle de Michelet, d'origine meusienne. Koschwitz, dans sa *Grammaire historique de la Langue des Félibres*, fait cette importante remarque : « La syntaxe des félibres ne diffère pas beaucoup de celle du français littéraire ». Et par « français littéraire », il entend désigner la langue classique du *xvii^e* siècle. La syntaxe provençale actuelle est donc restée à un stade aujourd'hui dépassé de la syntaxe française. Ainsi pourraient s'expliquer la plupart des particularités dont l'exposé va suivre. Nous n'en gardons pas moins la conviction que la syntaxe provençale n'explique pas tout, et qu'il sera bon de tenir compte d'une imitation consciente de La Fontaine et de Michelet.

Et une obscurité subsiste : pourquoi Fabre, qui avait suivi d'autres principes grammaticaux dans ses premiers ouvrages, aurait-il opéré dans les *Souvenirs* cette transfusion du provençal ? Quel intérêt pouvait-il y trouver ? On admettrait qu'il ait archaïsé, l'archaïsme se prêtant aux grands effets de style. Mais à quoi bon une transposition dialectale ? Tout au plus peut-on supposer qu'il crut par une telle transposition, donner à sa prose une physionomie à elle, intéressante, un peu à la manière de ces poètes grecs qui combinaient l'éolien ou le dorien avec la langue homérique traditionnelle.

(1) Dans la Revue « *En Provence* », N° de juillet 1923.

(2) Julian et Fontan, *Anthologie du Félibrige provençal*, t. II, page 40.

(3) Bruno Durand : *Grammaire provençale* (1932), pages 99, 103, 106.



LE NOM

Fabre fait un large emploi des noms abstraits. C'est surtout pour les noms d'action en — tion, en — ment, que Fabre se montre accueillant ; avec un sens très sûr des possibilités de la langue, il avait compris que c'était là du matériel économique. Tout longs qu'ils sont, ces mots ont en effet l'avantage d'être plus concis et plus fermes que les propositions relatives temporelles, finales, etc. auxquelles ils équivalent.

Dans « Ce qu'ils font maintenant sous terre, continuation de ce qu'ils ont fait à la surface... » (VI. 130), « continuation » remplace une relative = « et qui continue... » peu harmonieuse dans une phrase déjà chargée de deux autres relatifs.

A V. 29, « il avait fouillé au point d'émergence » vaut mieux que « au point d'où l'insecte venait d'émerger ». De même à X. 65 : « Ainsi le commande... la facile émergence des fils » = ainsi le commande la nécessité pour les fils d'émerger facilement.

V. 30. « mon effraction compromettrait la vitalité du germe » = en brisant (la coque), je compromettrais...

VIII. 276. « Ils sont l'indéfini, l'immense, qui se refuse à la supputation » = dont il est impossible de supputer le nombre...

IX. 268. « Un carreau de vitre prévient l'évasion des habiles grimpeurs » = empêche les habiles grimpeurs de s'évader...

V. 160. « De là division et subdivision indéfinie du bloc, sa résolution en miettes... » = de là résulta que le bloc est indéfiniment divisé et subdivisé, qu'il est réduit en miettes...

IX. 218. « L'énucléation continuée nous montre... » = si nous continuons de l'énucléer, nous voyons...

Les noms en — tion — ne sont pas les seuls à servir de la sorte :

IV. 104. « Là botanique de l'oiseau mériterait examen » = qu'on l'examine...

VI. 120. « ils travaillaient au plus pressé, l'innocuité de la dépouille » = au plus pressé, à rendre la dépouille inoffensive...

IX. 211. « le tiraillement de mes pinces ne la déchire pas » = mes pinces ont beau la tirailler, elles ne...

IX. 213. « L'Araignée... redoute... la venue scélérate... » = redoute que ne vienne le scélérat...

Les exemples pourraient être indéfiniment multipliés :

IX. 215. « La *translucidité* de l'enceinte nous permet le *spectacle* de l'Araignée en affaires de ménage ».

III. 239. « pour éviter... soit l'*invasion* d'un passant, soit l'*obstruction* par des éboulis ».

IV. 133. « Pour le Xylocope, après le pénible travail de forage, *installation* sommaire par le simple *cloisonnement* de sciure ».

L'ARTICLE

Fabre omet très souvent l'article, surtout l'article indéfini : ce trait frappant de sa syntaxe rend une page de lui immédiatement reconnaissable.

1° Il l'omet pour marquer une valeur nettement indéterminée, principalement :

a) devant le sujet réel des verbes impersonnels :

I. 174. « Il y a ici paralysie... ».

X. 206. « S'il y a là-dedans insecte en vie... ».

I. 187. « Il faut... viande fraîche... ».

V. 10. « Il leur faut terrain perméable ».

b) devant le complément direct :

I. 170 : « J'ai là matière à de curieuses observations ».

IV. 281. « Elle a leurré plus avisé que moi ».

VII. 4. « Qui désirerait lutte plus atroce... ».

X. 125. « Vous avez cueilli ample moisson de détails ».

c) devant les compléments prépositionnels :

I. 182. « ...se répéter... devant nombreux témoins ».

IV. 187. « L'Odynère se révèle avec double talent ».

VII. 4. « Je soumets l'éventreur à curée plus difficile ».

X. 128. « ...descendre... à médiocre profondeur ».

(même devant le complément du nom : VI. 21. « ...subvenir aux besoins de lignée florissante »).

d) devant des adjectifs indéfinis comme *tel*, *pareil*, *semblable*, *même*, etc. :

I. 159. « Le mistral avait soufflé avec telle violence... » (édition de 1879).

V. 156. « un autre exemple de telle abnégation maternelle, de telle sollicitude éducatrice... ».

IX. 353. « Telles visites quotidiennes étaient peu praticables... ».

X. 185. « ...les descendre à telle profondeur où la fraîcheur du sol leur donnera la souplesse requise... ».

I. 182. « J'avais vu pareil Sphex... ».

V. 254. « ...les soins... que pareille fouille exige... ».

IX. 143. « Pareil chômage... est fait pour m'étonner... ».

I. 182. « Semblable prouesse va... se répéter... ».

II. 39. « Semblable rythme de prospérité et de décadence... ».

IV. 133. « Le Xylocope nous fait même réponse... ».

IX. 73. « Chez les deux, même audace et même dévouement ».

2° Il l'omet très souvent devant l'attribut :

I. 80. « sa capture deviendrait cadavre... ».

I. 177. « C'est pour lui chose la plus facile... ».

V. 139. « tu seras fienteur à besace ».

IX. 156. « c'est excellente méthode ».

X. 127. « son nid est ouvrage rudimentaire ».

3° Il l'omet aussi dans une infinité d'associations formées d'un verbe et d'un nom, constituant autant de locutions verbales nouvelles (voir au verbe).

4° Dans les phrases de conclusion ou de dénouement. Ces phrases, déjà remarquables en ce qu'elles sont fréquemment abrégées par l'ellipse du verbe, subissent encore la suppression de l'article :

I. 193. « Féroce bête cependant, amie du carnage ».

V. 55. « D'où conclusion achevant d'établir mes dires antérieurs : pas de roulis ; simple pression, qui pétrit et façonne ».

V. 290. « Belle famille en vérité... ».

IX. 124. « A la fin, néanmoins, éveil de l'Epeire... ».

IX. 246. « ...aussitôt brusque tressaillement, signe de surprise et d'émoi, aussitôt recul et conversion de marche sur une autre voie ».

5° Dans les énumérations :

I. 181. « ...un Flourens, qui... abolit du coup intelligence, vouloir, sensibilité, mouvement ».

V. 290. « elle a œil vigilant, essor soudain, vol rapide ».

X. 122. « Là se conservent miel, compotes, confitures, gelées et autres produits similaires ».

Dans les ouvrages didactiques, l'usage, en ce qui concerne l'article, est plus conforme à la grammaire officielle ; cependant l'*Histoire de la Bûche* apporte déjà, en 1867, des phrases comme la suivante : « Employer un mot compris de tous, pour eux est si lourd sacrifice.. » (p. 86), et les *Serviteurs* en 1875 : « Aussi la chèvre... est-elle précieuse ressource... » (p. 222). La tendance se dessine.

*
**

Observons que La Fontaine fait l'omission de l'article exactement comme Fabre la fera : « La cigogne n'en put attraper miette » (I. 18.7) ; « Nous disons injures au sort » (VII. 14.43) ; « Chacun d'eux fit même réponse » (XII. 1.100) ; « C'est erreur » (XI. 3.62) ; « faire chemin » (I. 12.26) ; « Grenouilles aussitôt de sauter.. » (II. 14.24), etc.

Chez Michelet, l'ellipse a lieu à toute occasion : « L'extase dans le peuple, c'était fureur » (*Moyen Age*, III. 345) ; « Il ne fallut pas grande violence... » (Ibid. 4.188) ; « Les communes... n'en firent que plus belles fêtes. Bataillons d'enfants armés, bataillons de femmes armées, autres de filles armées » (*Révolution*, II. 169) ; « Cela fut pris pour faiblesse » (Ibid. II. 122), etc., etc.

En provençal, la suppression de l'article est fréquente ou de règle dans les divers cas qui coïncident avec l'usage de Fabre : « fedo que s'escarto es proche dou loup » ; « darrié casteù » ; « après meissoun » ; « pourta esfrei », etc., etc...

ADJECTIFS OU PARTICIPES SUBSTANTIVES

Dans la langue de Fabre, tous les adjectifs qualificatifs paraissent susceptibles d'être traités comme des noms. Les exemples abondent principalement dans les cinq dernières séries. On n'en trouve guère dans les ouvrages scolaires et de vulgarisation, en dehors de ceux que l'usage admet couramment.

VII. 21. « le haut encorné ». — X. 50. « le laborieux cornu », etc. — V. 123. « la bien avisée ». — VI. 239. « l'inclus », etc. — V. 171. « ces placides ». — V. 177. « les superbes ». — V. 360. « ces minuscules ». — VII. 5. « ces pansus ». — VII. 58. « ces lacustres », etc. — VI. 195. « le premier lyrique ». — VI. 281. « ce silencieux ». — VII. 379. « la nubile ». X. 161. « les deux gros nocturnes », etc.

Au sens abstrait : IV. 166. « le fortuit », — VI. 219. « l'immuable ». — VI. 269. « le stérile », etc.

Ces adjectifs substantivés se prêtent complaisamment à toutes sortes de traitements : il supportent des épithètes : « le sec ténébreux » (VI. 215), « les autres empressés » (VII. 377) ; — des adverbes : « la bien avisée » (V. 123), « le haut encorné » (VII. 21). — La négation : « les non-versées dans l'art pastoral » (VIII. 232), « le non-nécessaire » (VII. 219). Ils peuvent avoir un complément : « de tels passionnés pour l'éclat de la flamme » (VII. 381), « le doué d'essor » (IX. 156), « la parée de turquoises » (IX. 308) ; ou être suivis d'une proposition relative : « ils sont l'indéfini, l'immense, qui se refuse à la supputation » (VIII. 276). Ils peuvent être eux-mêmes compléments : « jusqu'à complet développement des inclus » (V. 151), « l'invasion de l'innombrable » (VIII. 183), « voyager à travers l'aride » (VIII. 278), etc.

Ici encore, Fabre suit-il l'exemple de la Fontaine ? La Fontaine écrit : « un rustique » (III. 15, 14), « un ridicule » (IX. 8, 7), « le frais » (IV. 12, 53), « l'adroit, le vigilant et le fort » (X. 6, 27), etc. Mais on voit l'extension que Fabre donne à cet usage : il en tire tout le parti grammatical possible. S'est-il laissé séduire par les hardiesses de Michelet, chez qui l'on trouve : « cette béate », « ces stupides », « elles suivaient les hardies », « les curieux de l'avenir », « le sombre... des huguenots », « j'y trouvai trop de subtil », etc... (1).

(1) Exemples empruntés à L. Refort, *L'Art de Michelet dans son œuvre historique*, p. 243-245.

Le participe substantivé est encore plus fréquent aux formes du présent comme à celles du passé :

1° Participes présents

I. 193. « la mante terrifie l'approchant ».

I. 280. « l'attaquant ».

IV. 282. « la gisante ».

V. 320. « le survenant ».

V. 338. « une moitié des sortants ».

VI. 244. « les errants ».

VII. 169. « ces pâles ressuscitants ».

VII. 367. « même affluence d'hésitants ».

Ver luisant : « ces reluisants ».

VII. 366. « les arrivants ».

VIII. 328. « les entrantes », etc.

2° Participes passés

I. 184. « Son opérée ». — III. 25. « j'établis mon opérée ».

VII. 373. « mon incarcérée sous cloche ». — VII. 395. « l'enfermée ».

V. 262. « l'exhumée ». — VII. 195. « mes enfouis ».

VI. 1. « le vêtu de poil ». — VII. 58. « ces vêtus de corne ».

VII. 357. « les gracieuses habillées ». — VII. 349. « mes habillées de papier ».

VI. 176. « le dépecé ».

VII. 5. « Au repu offrez... ».

VII. 352. « l'insolée ».

X. 79. « les associés par couples... les non accouplés ».

Fréquemment, les deux formes de participe se trouvent substantivés dans la même phrase :

I. 280. « l'œil ne distinguait plus l'attaquant de l'attaqué ».

III. 94. « lutte implacable de dévorants et de dévorés ».

VI. 225. « l'appelant et l'appelée se rapprochent ».

VII. 52. « de belliqueux dévorants et de paisibles dévorés ».

Une fois de plus, on se demande s'il n'y a pas adaptation et extension de la syntaxe de La Fontaine, — ou de Michelet :

La Fontaine, III. 10. 5. « les regardants », VI. 12. 4. « le gisant », XI. 9. 3. « les écoutants », etc. — V. 5. 17. « le pauvre écourté », X. 15. 25. « les trois échoués », etc.

Michelet : « les dénoncés », « le consentement... du spolié », « nos enfermés », « les aumônes au grêlés », etc. (1).

Place de l'adjectif

Fabre place très souvent l'adjectif avant le nom, d'une manière qui rappelle l'usage du XVII^m siècle et sans recherche apparente d'effets stylistiques :

I. 191. « ses habituelles voies ». — II. 225. « ses habituelles victimes ».

I. 290. « ces affamés commensaux ».

(1) L. Refort : *L'Art de Michelet dans son œuvre historique*, p. 244. M. Refort ne cite pas de participes présents.

- I. 334. « la minérale couverture ».
II. 146. « ces amoureux, qui... forment tumultueuse assemblée ».
III. 85. « son gris entourage ».
IV. 22. « monter son ménage en suffisante vaisselle ».
IV. 28. « la logique méthode ».
IV. 114. « l'héréditaire pratique ».
V. 11. « les quotidiens usages ». — X. 37. « le quotidien dénombrement ».
V. 18. « l'humaine industrie ».
V. 56. « les larges et dentelés brassards ».
V. 127. « le casanier insecte ».
V. 234. « sa rauque symphonie ».
V. 359. « les errantes bestioles ».
V. 364. « Que d'ignorés manipulateurs... ».
VII. 6. « son naturel ennemi ».
VII. 95. « l'automnale population ».
IX. 210. « l'immaculé sanctuaire ».
IX. 393. « rassemblés en dense troupeau », etc.

Les exemples sont innombrables ; mais, bien entendu, cette place de l'adjectif n'est pas fixe, et à côté de « dense troupeau » (IX. 393), on a « les touffes denses » (VIII. 209), à côté de « vivace souvenir » (VII. 101), on a « souvenirs ineffaçables » (VIII. 138), et de « florissante nitée » (VI. 14), « lignée florissante » (VI. 21), etc. Les deux constructions peuvent se rencontrer dans la même phrase : « l'art d'ajouter un supplément défensif à sa naturelle enveloppe » (VII. 255), « la virtuelle régularité se traduit en réalité confuse » (IX. 208). L'euphonie peut réclamer la deuxième place pour l'adjectif : « galles globuleuses » (VIII. 203) « jours caniculaires » (VI. 22) « langue poilue » (VII. 156), etc.

Il convient d'examiner sur ces particularités l'usage des auteurs favoris de Fabre.

La Fontaine, comme tous les écrivains du xvii^e siècle, place volontiers l'adjectif avant le nom : IV. 22. 1. « un commun proverbe ». — VIII. 9. 15. « le maritime empire ». — IX. 7. 19. « la grecque beauté », etc.

Chez Michelet, c'est une habitude, qui va parfois jusqu'à défier l'harmonie : « ces traitres députés », « cette désespérée Marguerite », « leur obéissante fille », « le propre caractère de l'infiniment défiante société jacobine », « les vieux sages Etats », « ce petit furieux Tallien », etc. (1).

(1) L. Refort, *L'Art de Michelet dans son œuvre historique*, p. 113.

ADJECTIF ADVERBIAL

On relève, surtout dans les dernières séries, un certain nombre d'exemples de l'adjectif employé en fonction d'adverbe.

- I. 12. « Un Scarabée s'en va, paisible, tout seul... ».
- II. 9. « les Pompiles qui vont alertes, battant des ailes... ».
- III. 40. « vivre prospère ».
- III. 62. « L'instinct se fixait autre qu'il n'est aujourd'hui ».
- III. 140. « vermisseaux qui s'agitent inquiets autour d'elle ».
- IV. 243. « Au milieu de cette variété de talents domine immuable la parfaite concordance... ».
- VI. 223. « on va et revient tumultueux ».
- VII. 152. « L'insecte la fait soudre plus abondante des glandules ».
- VII. 281. « A côté patine insubmersible l'attroupement des Hydromètres ».
- VII. 332. « Il y en a qui pénètrent, audacieux, dans le tunnel d'une tige... ».
- VIII. 105. « Les jeunes... gambadent agiles parmi la poterie... ».
- VIII. 142. « La gardienne qui s'élance brusque... ».
- VIII. 286. « il plonge fougueux dans la bourre de la taupe ».
- IX. 202. « ...un entonnoir, dont le col... s'enfonce vertical dans le fourré de verdure... ».
- IX. 269. « ils fuient rapides... ».
- IX. 277. « ...au lieu de se dresser fière... ».
- IX. 374. « ...un jeune... qui se démène allègre... ».
- X. 187. « On la trouve fréquente sur la grande Euphorbe ».

On peut rapprocher ces exemples de ceux que la Pléiade voulait transporter du grec dans notre langue : « ils combattent obstinez, pour obstinément ; il vole léger, pour légèrement » (Du Bellay, *Deff.* II, 9) « ...un soin horriblement rongé, goulé, ma poitrine immortelle » écrit Ronsard, traitant « goulé » adverbialement. C'est donc une syntaxe de poète, et Fabre l'a peut-être sentie et adoptée comme telle. Il avait pu aussi en observer des échantillons chez Michelet. Michelet construit souvent ainsi l'adjectif : « Il se rendit intrépide à cet appel » « ...tous leurs chefs plongèrent aveugles dans la masse ennemie » ; etc. (1). Mais surtout c'est une des constructions les plus caractéristiques du provençal : *caminau grèu* = il cheminait grave — *ana fièr* = marcher fier — *ana goï* = marcher boîteux — *Nerto s'avança pavourouso* = Nerte s'avance peureuse. Tour fréquent dans les *Oubreto* (...te mounto, ardido, sus lis alo, E s'espasse, insoulento... = elle te monte, audacieuse, sur les ailes, et s'y promène insolente).

(1) L. Refort, *L'Art de Michelet dans son œuvre historique*, p. 243.

LE PRONOM

Syntaxe de *QUI* indéfini

Fabre emploie très souvent *qui* sans nom ou pronom qui lui serve d'antécédent.

I. 342. « ...tant d'autres (clichés fantaisistes) dont abuse *qui* veut trouver dans l'animal... » ; II. 30. « Je livre le secret à *qui* voudra continuer... » ; III. 355. « Aurait le cœur bien sec *qui* résisterait... » ; IV. 133. « *Qui* bâtit la maison ne la meuble pas » ; V. 236. « partageant volontiers avec *qui* souffre » ; VI. 126. « ...faire fuir *qui* n'aurait pas le feu sacré... » ; VI. 263. « il égare *qui* le recherche » ; VII. 110. « le hasard, serviteur de *qui* patiemment le sollicite... » ; VII. 370. « sortira *qui* voudra » ; IX. 225. « *Qui* pénètre de nuit sous la dalle est jugulé » ; etc., etc.

Cet emploi de *qui* a vieilli : on le retrouve dans « *Qui* vivra verra », « Sauve *qui* peut », « C'est à *qui* criera le plus fort », etc. mais Fabre, loin de s'en tenir à ces expressions stéréotypées, le fait entrer dans les phrases les plus diverses.

La syntaxe de La Fontaine — et celle de Michelet — comportent un emploi très étendu de ce *qui* absolu. Le Provençal use beaucoup de *quau* au commencement des phrases : « Quau l'amo pas la laisso », etc.



Il arrive à Fabre de pousser l'archaïsme au-delà de la limite tolérée par la langue actuelle et de construire *qui* au neutre : « ils sont... de démarche lente, *qui* en rend la capture facile ; ils sont en outre de taille avantageuse, *qui* en fait de maîtresses pièces » (I. 139). C'est la syntaxe de Racine dans : « Elle jure par le Styx, *qui* est le plus grand et le plus terrible jurement des Dieux ». M. Refort en fait connaître un exemple de Michelet : « Dans la cour et sur l'escalier, sur le palier, il rencontre nombre de gardes, dont il s'étonne peu » (1).

(1) L. Refort, *L'Art de Michelet dans son œuvre historique*, p. 246.



Notre ancienne langue connaissait aussi un type de phrases symétriques où *qui...*, *qui...* avait le sens de « les uns, les autres... ».

« Qui lance un pain, un plat, une assiette, un couteau,
« Qui pour une rondache empoigne un escabeau ».

(Régnier).

Cette fonction du mot est restée vivante en provençal.

Fabre en use fréquemment :

I. 355. « Les Chalicodomes fuient... qui dans une direction, qui dans la direction tout opposée ».

III. 75. « ...les autres amassant du miel, qui dans des outres en baudruche... qui dans des sacs en cotonnade... ».

III. 197. « ...qui se lave les antennes... qui se lustre les ailes... qui se trémousse... ».

IV. 11. « Qui des laboureurs secouait sa blouse, qui son chapeau... ».

IV. 245. « Leur refus d'attaquer, qui son cléone, qui son grillon, me découragea... ».

IV. 263. « C'est alors, entre les deux bêtes enlacées, un tournoiement confus, qui dessus, qui dessous ».

VI. 260. « Ils vagabondent... qui sous les herbages desséchés, qui dans les fissures des mottes... ».

Etc.



Fabre paraît rechercher de plus en plus, dans les dernières séries, une construction agréable, qui consiste à séparer la proposition relative de son antécédent :

1° L'antécédent est *celui-là* :

VII. 83. « Celui-là ne fait pas œuvre vaine qui le premier reconnaît... ».

VII. 246. « Celui-là eut heureuse inspiration qui le premier... ».

VII. 256. « Celui-là fut l'inventeur du vêtement, qui, grelottant de froid... ».

2° Autres antécédents :

VIII. 301. « Un récipient de verre me les montre qui lentement tournent sur elles-mêmes ».

IX. 45. « ...un instinct soudain surgit, qui disparaît sans retour... ».

X. 297. « une pondeuse survient donc qui inspecte... ».

Tour fréquent chez Michelet : « les exemples ne se comptent pas », dit M. Refort (1).

(1) L. Refort, *L'Art de Michelet dans son œuvre historique*, p. 117.

ADJECTIF PRONOMINAL

Fabre adjoint quelquefois à un nom l'adjectif pronominal *son* pour marquer un rapport surtout de dépendance entre un habitat et son habitant, entre un champ d'exploitation et son exploitateur :

VII. 169. « ...le magnifique... aurait sommeillé... jusqu'aux nouvelles feuilles de *son* arbre (= de l'arbre qu'il exploite).

VII. 217. « ...vivant à l'air libre sur le feuillage de *sa* plante ».

VII. 185. « Le Rotifère desséché toute une saison parmi les mousses de *son* toit » (du toit où il habite).

X. 2. « Comme tremble l'Etna lorsque *son* enseveli remue » (= celui qui y est enseveli).

Il y a là simplement une extension d'un emploi très français du possessif : *mon* école, *ma* ville natale, etc.

LE VERBE

Locutions verbales

Au XVII^e siècle, il existait un nombre considérable d'expressions formées d'un verbe et d'un nom accolés, sortes de périphrases verbales équivalant bien souvent au verbe simple correspondant : prendre résolution, donner sépulture, avoir assurance, etc. Le provençal continue d'en posséder beaucoup plus que le français moderne : servi mèstre = être domestique — faire glèise = officier — regagna païs, etc. Fabre en crée perpétuellement, et les listes suivantes n'en épuisent pas toutes les combinaisons :

1° Faire.

faire race (I. 133, III. 39), faire couverture (V. 20) faire retraite (III. 2), faire cime (VIII. 245), faire régat (V. 362), faire élection (II. 63), faire charroi (VI. 8), faire station (VII. 406), faire moulinet (VIII. 284), faire curée (III. 37), faire toiture (IX. 217), faire voûte (IX. 248), faire gibbosité (VI. 305), faire menaçq (II. 153), faire recul (IV. 331).

2° Avoir.

avoir prévision (IV. 52), avoir paresse (VI. 372), n'avoir cure (III. 191), avoir mission (II. 151), avoir soupçon (II. 164).

3° Prendre.

prendre refuge (VII. 78), prendre graisse (VII. 22), prendre avis (IX. 243), reprendre animation (VII. 185), prendre vigueur (I. 230), prendre intérêt (II. 151).

4° Donner.

donner intérêt (I. 363), donner lumière (III. 152), donner adhésion (VII. 162), donner repos (I), se donner élan (I. 159).

On a encore :

conserver tournure (I. 154-155), trouver dédommagement (VII. 33), laisser descendance (III. 40), ne laisser repos (VII. 64), obtenir allègement (VII. 317), accorder attention (VIII. 404), accorder créance (VI. 440), imposer assiduité (IX. 6), mériter attention (IV. 88 et 115).

On peut se demander si la locution subsiste ou si elle est détruite quand le nom reçoit une épithète ; à vrai dire, le nom qui entre dans une locution verbale, n'ayant pas de sens ni de fonction vraiment distincte et analysable, ne devrait pouvoir être modifié ni par un adjectif ni par un complément ; aussi la nature des expressions suivantes est-elle difficile à définir :

Doner raison valable (II. 160), jeter grande obscurité (I. 325), se prêter mutuel appui (I. 331), rendre fréquentes visites (VI. 280), faire hermétique couvercle (VI. 79), mener vie facile (VII. 254), mener existence béate (VII. 258), trainer vie languissante (VI. 2), émettre sueur poisseuse (VIII. 111), faire opaque tenture (VIII. 282), faire commerce d'amitié (IX. 2), pratiquer semblable industrie (IX. 219), avoir ressemblance étroite (X. 306).

Comme toujours, on retrouve ici l'usage de La Fontaine et de Michelet. La Fontaine a « faire chemin » (I. 12-26), « faire cérémonie » (I. 18-12), « prendre emploi » (III. 1-20). — Michelet : « demander alliance », « promettre appui », « avoir bataille », « donner bon exemple », « faire service féodal », « assurer bonne et prompte justice », etc. (1).

(1) L. Refort, *L'Art de Michelet dans son œuvre historique*, p. 131.

VERBE PRONOMINAL

La construction qui rend le passif par la forme pronominale (« ce livre se lit beaucoup en ce moment ») ne manque pas d'élégance. Elle a même une certaine allure poétique, parce qu'elle personnifie en quelque sorte l'objet de l'action. Le français d'aujourd'hui en use de moins en moins, comme s'il la trouvait trop audacieuse. Au contraire, elle reste fréquente en provençal : se vèi un mouloun d'estrangié = il se voit une foule d'étrangers ; quand se vèi dos chatouno amourouso (Mistral), etc.

Fabre affectionne visiblement cette tournure :

IV. 131. — « le refuge où doit se feutrer l'œuvre de cotonnade ».

V. 2. — « la glaise se pétrit en élégantes amphores ».

V. 114. — « le chalet où simplement se festoie est cavité creusée à la hâte ».

V. 264. — « entre tous les chasseurs la friture se partage ».

VI. 37. — « où les jours de foire se conduisaient les veaux ».

VI. 75. — « une pilule qui se confie isolée à l'incubation de la terre ».

VI. 171. — « des flancs convulsionnés... se voit sourdre... quelque chose d'inouï ».

VI. 270. — « la soirée où il se mange tant ».

VI. 412. — « au début du printemps... se voit cheminer âprement une chenille ».

VIII. 394. — « l'ouate se carde de la patte ».

IX. 45. — « hors du moment où se quitte l'échine maternelle ».

L'écrivain étend hardiment le tour à un verbe intransitif : X. 290 : « un coffret où se dort le sommeil de la transformation » ; il y introduit un complément d'agent avec *par* : IX. 15 : « le terrier se creuse par le travail direct de l'Aranéide » (Cf. La Fontaine, IX. 1. 73 : « un pays où le quintal de fer par un seul rat se mange »). Si, à IV. 131, il écrit : « où doit se feutrer l'œuvre de cotonnade », ailleurs il disjoint le réfléchi de l'infinitif : IX. 83. « Un solide cadre où se puisse *enchâsser* le réseau du filet » ; IX. 151. « Un morceau... dont il se doit *festoyer* de longues heures ».

AUTRES CONSTRUCTIONS DU VERBE

Une construction, fréquente au xvii^e siècle, qui attribue à un participe ou un infinitif un autre sujet que le sujet du verbe principal n'apparaît qu'assez rarement dans les *Souvenirs*, et de moins en moins à mesure qu'on avance vers les derniers volumes.

I. 113. — « Des grains de gravier... sont choisis un à un, en grattant le tas de déblais avec les pattes de devant ».

I. 154. — « Rien n'est prêt pour en tirer avantageusement profit ».

II. 44. — « Le Sphex, que j'ai vu assez souvent à l'œuvre après m'avoir coûté tant de peine jadis ».

IV. 248. — « La conquête d'une chenille me tourmente au point de ne pas en dormir ».

V. 361. — « Les larves des *Méloïdes* me causèrent bien des ennuis, avant de savoir qu'il leur faut... »

VI. 357. — « Son caractère se complète en disant qu'elle est funambule ».

X. 256. — « c'est là que se fait la pariade, tout en sirotant les exsudations ».

Cette liste ne saurait s'augmenter de nombreux exemples. Fabre aimait trop la netteté pour ne pas tendre à éliminer une irrégularité de ce genre, qui lui échappe plus qu'il ne l'admet.

Très rare aussi l'infinitif de narration (I. 188. « Aussitôt palpes de s'agiter, mandibules et mâchoires de se mouvoir »), et cette abstention, notons-le en passant, surprend chez le chroniqueur, l'auteur de tant de narrations où un tour aussi vif eût été de mise. Un infinitif suivi de ses compléments est assez fréquemment le sujet de la phrase : Fabre semble préférer ce tour à son équivalent : « Il serait peut-être plus important de savoir à fond... Il ne m'a jamais souri d'édifier... etc. ».

II. 13. — « Savoir à fond l'histoire du ravageur de nos vignes serait peut-être plus important que de savoir comment se termine tel filet nerveux d'un *Cirrhépède* ».

III. 40. — « Édifier des thèses ne m'a jamais souri... Argumenter nébuleusement avec des prémisses douteuses ne me convient pas davantage ».

V. 223. — « ...un germe... durcir, devenir grain de caillou, puis reprendre sa vitalité, poursuivre son évolution après dégel, cela dépasse l'admissible ».

IX. 270. — « Evaluer approximativement sa durée, n'offre pas difficulté sérieuse ».

X. 92. — « M'informer de son nom... me sourit médiocrement ».

PARTICIPES ET GERONDIFS

Les propositions participes absolues ne manquent pas; elles marquent surtout des circonstances de temps : *Oubreto*, Lou Semenaire, p. 74 : « ... La couquihado, Finido soun Adoracioun... tout dre mounto ansin qu'uno fusado... ». — La Couquihado, p. 80 : « Soulèn, fali, la couquihado... d'eilamout descènd... »

II. 10. — « L'homme parti, le repos assuré, l'animal était accouru... »

VI. 297. — « La mère, son ventre plongé dans le sable... »

VII. 78. — « Venus les âpres mois... »

VIII. 29. — « La chaleur devenue trop forte, vers midi, chacun et chacune se retirent... »

IX. 10. — « Bien des fois, la pluie tombant, l'Araignée crève son toit ».

X. 172. — « Le rostre plongé dans l'enveloppe verte, indéfiniment ils s'abreuvent ».

Le gérondif se rencontre employé sans *en* : c'est l'usage de La Fontaine : « On ne saurait manquer condamnant un pervers » II. 3-17.

V. 137. — « Au sommet de cette voûte qui, s'effondrant, ruinerait l'œuf... »

VIII. 59. — « Comme l'insecte était véridique nous affirmant que... »

VIII. 286. — « En hiver, soulevant les pierres au bord des sentiers, je fais rencontre fréquente de la larve... »

IX. 122. — « C'est, en effet, le chemin que je la vois suivre, allant ou revenant... »

IX. 241. — « Se baissant, on voit d'habitude le maître de céans... »

L'ADVERBE

1. — Place de l'adverbe

Fabre place, le plus souvent, l'adverbe avant le verbe :

- I. 32. — « Les Bousiers mutuellement se les jalourent ».
I. 325. — « Une voix intime vaguement en moi chuchotait... »
II. 114. — « L'hyménoptère fréquemment se brosse le dos ».
II. 145. — « Les antennes, continuellement palpent, sondent... »
III. 129. — « La propriétaire bientôt survient... »
V. 121. — « Mère et progéniture ensemble quittent le sous-sol, ensemble viennent aux fêtes automnales ».
VI. 222. — « Les Sauterelles très pacifiquement cohabitent... »
Ibid. — « Béatement on digère... »
VII. 104. — « La plante... qui déjà surmonte de billes pâles l'extrémité... »
X. 255. — « La grosse mouche... qui stationne sur nos vitres et gravement y bourdonne... »

Les exemples sont innombrables. Les négations se construisent de même :

- III. 12. — « Le bois des Issards jamais ne m'aurait fourni... »
V. 7. — « Les pilules roulées par l'insecte jamais ne contiennent... »
VII. 322. — « ...que la propriétaire jamais n'abandonne ».
VIII. 207. — « les immobilisées plus jamais ne remuent », etc.
VII. 15. — « Le gisant plus ne remue ».
IX. 20. — « Ce qui est fait est fait, et plus ne se reprend... »
X. 303. — « Ils s'agrippent... et plus ne bougent ».

De même, les locutions adverbiales :

- I. 201. — « La proie... qui tout à l'heure encombra la cellule ».
I. 281. — « Le pialement plaintif à l'instant cesse ».
III. 191. — « L'homme qui de très près l'observe ».
VII. 9. — « De longtemps il ne remue ».
VII. 243. — « Il convient que l'insecte quelque temps se repose ».
IX. 217. — « Des feuilles.., de partout l'enveloppent ».

Et, bien entendu, toutes sortes de compléments circonstanciels, si analogues aux adverbes, par le sens et la fonction :

- I. 187. — « En quatre à cinq jours elle serait cadavre ».
IV. 140. — « Le vermisseau... à longs traits s'abreuve et grossit ».
IV. 294. — « Sans attouchement préalable, des semaines entières ils se meuvent ».
V. 264. — « Au dîner, entre tous les chasseurs la friture se partage ».
VI. 120. — « ...tous, d'un zèle jamais lassé, sondent, fouillent... »
IX. 264. — « Telle épreuve chaque soir se répète ».
X. 259. — « D'une paire d'heures elle ne bouge ».

On pourrait multiplier les exemples indéfiniment. Naturellement la construction normale se rencontre aussi : V. 122. « Elle va assidûment de l'un à l'autre », etc., et parfois les deux constructions se succèdent à un faible intervalle : VII. 381 : « ...ils prennent pied... et là ne bougent plus... » ; VII. 382 : « La captive s'agrippe... et plus ne bouge... »

Remarquons que La Fontaine plaçait volontiers lui aussi, comme fera son imitateur, l'adverbe et le complément circonstanciel avant le verbe :

- VI. 1. 12. — « Esope en moins de mots s'est encore exprimé ».
XII. 15. 117. — « Rongemaille autour des nœuds du sac tant opère et travaille ».
X. 4. 32. — « ...Résolu de jouir, plus n'entasser, plus n'enfouir ».

Cf. Michelet : « Toute la vieille machine s'enfonce et presque disparaît ». « Mais les Guises non moins voulaient traiter », etc. (1).

2. — Syntaxe de la négation

Fabre emploie la négation *ne* comme dans l'ancienne langue, sans la renforcer du semi-négatif *pas*.

I. 308. — « Le changement... paraît ne lui causer la moindre hésitation ».

VII. 39. — « Pourquoi l'organisme de l'insecte... ne fléchirait-il, lui aussi... et temporairement ne succomberait ? » |

VII. 69. — « Les mandibules ne détachent la moindre parcelle ».

VII. 170. — « Ces dernières apparemment ne franchiront, de cette année, la première étape ».

VII. 366. — « Lui... passe et ne se heurte ».

VIII. 147. — « La sotte abeille ne bougeait, ne menaçait même le bandit aux yeux rouges ».

VIII. 244. — « Avec plus de science géométrique ne circule une planète ».

X. 273. — « N'accordons créance à leur lugubre rhétorique ».

(1) L. Refort, *L'Art de Michelet dans son œuvre historique*, p. 110 et 248.

Le *pas* peut être exprimé, et parfois les deux constructions se font concurrence dans la même page, voire dans la même phrase :

VII. 362. — « Comparable au cours d'eau qui *ne gravit* les pentes et *ne remonte* à sa source, l'insecte *ne revient pas* sur ses actes ».

IX. 128. — « Et ce tremblement... *n'émeut* du tout l'Araignée, *ne la fait pas* se retourner ».

Cf. La Fontaine. — IV. 3. 1. « De tous temps les chevaux ne sont nés pour les hommes ». — XII. 24. 42. « On ne daigna lui faire ouvrir ».

Cf. aussi Michelet, chez qui « la négation *ne* est d'ordinaire employée absolument, sans être soutenue de *pas* ou de *point* » (1).

Dans certaines expressions raccourcies, Fabre traite la négation forte *non* comme un véritable préfixe :

III. 43. — « La non adhésion ». — III. 150 : « La non invasion de la mort ». — VI. 140 : « La non-commodité de l'appui ». — VII. 219 : « Ils consomment le non-nécessaire ».

I. 283. — « moyen non toujours efficace ». — II. 289 : « semences non mûres ». — V. 102 : « non novice ». — VIII. 232 : « les non versées dans l'art pastoral ». — X. 79 : « les non accouplés », etc.

(1) L. Refort, *L'Art de Michelet dans son œuvre historique*, p. 137.

LA PREPOSITION

Fabre construit avec *de* un grand nombre de compléments circonstanciels :

- I. 172. « L'Ephippigère... *d'un* mouvement étourdi... va droit... ».
- II. 137. « *De* leur nez rose, elles reconnaissent les meubles... ».
- VI. 120. « Tous, *d'un* zèle jamais lassé, sondent, fouillent, tarissent... ».
- VI. 132. « des aides... la travaillent *de* l'échine et *de* la patte... ».
- VI. 175. « *De* fortune, la veuve passe par là... ».
- VI. 288. « ...un peu de sable... qu'elles tassent *d'un* trépignement rapide ».
- Ibid. « Ainsi se clôt et se dissimule, *d'un* piétinement allègre, l'entrée du logis... ».
- VII. 154. « Simple curieux qui, passant *d'aventure*... ».
- VIII. 27. « La nature, *d'un* zèle égal, livre à tous... ».
- X. 50. « *D'une* fougue non toujours bien calculée, le prodigue entasse... ».

Provençal : d'asard, de tard, d'en proumié...

La Fontaine :

- I. 22.4. « Le moindre vent qui *d'aventure* Fait rider... ».
- II. 1.9. « *d'un* langage nouveau J'ai fait parler le loup ».
- III. 1.42. « *d'aventure* Passent trois bons marchands ».
- IV. 15.26. « *de* fortune Notre loup avait entendu... ».

**

La préposition *de* n'est pas exprimée dans la locution : « Rien autre » :
III. 219. — V. 297. — VI. 170. — etc.
Cf. au XVII^e siècle : « ...il n'est rien impossible » (*Le Cid*, v. 417).

LA CONJONCTION

Fabre emploie presque toujours *avant que* sans *ne*, comme au XVII^e siècle :

I. 180. « avant que le Sphex lui eût mordu le cerveau... ».

I. 276. « La corruption gagnerait la pièce avant qu'elle fût consommée.. ».

Etc.

LATINISMES

On connaît le tour du XVII^e siècle où un participe concret remplace un substantif abstrait : « Mon voyage dépeint vous sera d'un plaisir extrême » = la peinture de mon voyage... (La Fontaine, IX. 2.16); « Son nez meurtri le force à changer de langage » = sa blessure au nez (Id. IX. 4.26).

C'est un décalque du latin (« Angebant... virum Sicilia Sardiniaque amissae » Tite-Live, XXI. 1). Fabre ne craint pas de le reprendre et de l'employer de plus en plus hardiment, parfois avec une extrême élégance :

IV. 246. « ...libres des ennuis du verbe conjugué » (= de la conjugaison du verbe) .

V. 145. « ...après tant de ruines réparées... » (= la réparation de tant de ruines).

V. 362. « Informé le premier des cerises mûres... » (= de la maturité des cerises).

VI. 14. « la fête des pilules roulées... » (= du roulage des pilules).

VI. 245. « lors des fêtes du thym et de la lavande en fleur... » (= de la floraison du thym, etc.).

VII. 169. « Le magnifique... aurait sommeillé dans son castel souterrain jusqu'aux nouvelles feuilles de son arbre » (= jusqu'au renouvellement des feuilles...).

VII. 170. « empressés... de recommencer au soleil les fêtes des feuilles roulées » (= de l'enroulage des feuilles).

VII. 192. « la pénible besogne d'une coque perforée » (= de la perforation d'une coque).

VII. 374. « des émanations odorantes... expliqueraient... les papillons accourus » (= la prompte arrivée des papillons).

X. 7. « Peut-être le secret des absentes est-il au fond de gîtes plus pénibles à visiter » (= le secret de l'absence des femelles).

X. 214. « Où donc est le secret de ton ongle manquant ? » (= ce qui explique qu'un ongle te manque).

X. 252. « La chance des pierres retournées » (= les trouvailles que je fais en retournant les pierres).

Ce latinisme permet évidemment de faire des phrases beaucoup plus légères et expressives que le tour moderne par l'abstrait. Ici comme dans les cas précédents, Michelet, après La Fontaine, a pu montrer à Fabre

dans quelle mesure il était possible de le faire revivre : « Inquiet de son crédit baissé, il voulait le relever » ; « ...en 1629, les circonstances changées, l'amenèrent à... » (1), etc.

Un autre latinisme réside dans la singularité de certaines propositions infinitives :

VII. 279. « Je ne pouvais concevoir le manipulateur de pâte céramique fonder lui-même sa poterie, en ouvrager les premiers linéaments ».

VII. 289. « J'aperçois au point de la chute tourbillonner comme une limaille d'or ».

Peu d'exemples. Ce n'est pas là un des traits distinctifs de la syntaxe de Fabre.

(1) L. Refort, *L'Art de Michelet dans son œuvre historique*, p. 237.

LA PHRASE

Il y a une différence nette entre la phrase des premiers volumes des *Souvenirs* et celle qui se dégagera avec tous ses caractères dès le cinquième. Alors que dans celui-ci, la période longue et complexe devient exceptionnelle, dans les précédents, elle se rencontre souvent, et parfois sous une lourdeur de forme qui évoque Réaumur. L'auteur des *Mémoires*, qui devait lui céder tant de ses idées par la suite, semble lui avoir prêté d'abord des moules à périodes.

Tels sont les exemples suivants, où, abstraction faite de quelques néologismes (diptères, hyménoptères, chrysalides) on a la sensation de lire du Réaumur.

I. 165. — « De ce que tout Sphex surpris dans son travail de fouisseur, serait-ce au commencement même de la fouille, au premier coup de tarse donné dans la poussière, fait après, le domicile étant préparé, une courte expédition, tantôt à pied, tantôt au vol, pour se trouver toujours en possession d'une victime déjà poignardée, déjà paralysée, on doit conclure, en pleine certitude, que l'hyménoptère fait d'abord œuvre de chasseur et après œuvre de fouisseur; de sorte que le lieu de sa capture décide du lieu de son domicile ». (Période d'une dizaine de lignes).

II. 350. — « Si d'une part cette organisation offre de nombreux points de ressemblance avec les pupes des diptères par sa consistance cornée, par l'immobilité complète de ses divers segments, par l'absence à peu près totale des reliefs qui permettraient de distinguer les parties de l'insecte parfait; si, d'autre part, elle se rapproche des chrysalides, parce que l'animal, pour arriver à cet état, a besoin de se dépouiller de sa peau, comme le font les Chenilles; elle diffère déjà de la puce parce qu'elle n'a pas pour enveloppe le tégument superficiel et devenu corné, mais bien un tégument plus interne de la larve; et elle diffère des chrysalides par l'absence de sculptures qui trahissent, dans ces dernières, les appendices de l'insecte parfait ». (Plus de 13 lignes).

III. 332. — « J'estime que votre ancêtre commun, votre précurseur, à goûts simples ou bien à goûts multiples, est une pure chimère, car s'il y avait entre vous parenté, ayant essayé de tout pour arriver au mets actuel de chaque espèce, ayant mangé de tout, et l'estomac s'en trouvant bien, vous seriez maintenant, du premier au dernier, des consommateurs sans préjugés, des progressistes omnivores ». (7 lignes) (1).

(1) Autres exemples : I. 260. « Mais si l'oiseau rentre chez lui... (7 lignes). — II. 260. « Si la fameuse loi de sélection qui, dit-on, régent... » (8. 1/2). — II. 36. : « Couchée sur le flanc... en aucune manière » (5 lignes). — III. 333. « Pour qui se livre assidûment... (7 lignes), etc.

Ces armatures de propositions conditionnelles, concessives, consécutives, finales, relatives, participiales, surprennent dans une prose du xix^e siècle. Les périodes ainsi bâties ne foisonnent pas, assurément : mais rien ne prouve mieux combien Fabre subissait l'influence de son modèle Réaumur, à cette époque où il écrivait ses premiers *Souvenirs* (1).

Le maître du style qu'il allait devenir s'annonce dans la Quatrième série, d'un tour déjà si différent. Combien la période devient alors d'un type plus simple, c'est ce que prouve la citation suivante, où la phrase est encore très longue, puisqu'elle se déploie sur près de huit lignes ; — mais avec quelle netteté de structure !

IV. 72. — « C'est lui, et rien que lui, qui fait construire..., qui conseille..., qui dirige le dard..., qui finalement est l'instigateur... ». Désormais on est loin de la lourde période de Réaumur.

Mais c'est surtout la cinquième série qui nous fait entendre le son nouveau. Une noble aisance, en même temps qu'une harmonie subtile, se répand dans toute la période.

V. 12. « Au pâturage dès la première aube pendant les mois caniculaires de juillet et d'août, époque de la nidification des rouleurs de pilules ; le soir, quand la chaleur commence à tomber, au pâturage encore jusque bien avant dans la nuit, il (un berger) déambule au milieu de mes bêtes, attirées à la ronde par le fumet des victuailles que sème le troupeau ».

V. 89. « Sans l'avoir jamais vu faire par tes pareils, que tu ne connais pas encore, sans l'avoir jamais appris, tu sais excellemment ton métier, qui te donnera large part de paix et de nourriture, acquisition si rude dans la vie humaine ».

V. 364. « Que d'ouvriers occultes, que d'ignorés manipulateurs, ont travaillé, des siècles durant peut-être, à l'extraction minérale, puis à l'affinage de cette pulpe qui devient le cerveau, le plus merveilleux des outils de l'âme, ne serait-il capable que de nous faire dire deux et deux font quatre ! ».

On voit se subordonner avec art les différentes parties de la phrase, en vue de ménager adroitement un intérêt grandissant jusqu'à la fin. Cette souplesse, et au besoin cette ampleur, résultent de plus en plus rarement des combinaisons de propositions. La période de Fabre a maintenant acquis une simplicité organique, une facilité qu'elle ne perdra plus. Elle s'ordonne

(1) Spécimens de la phrase de Réaumur :

Mém. t. I., première partie, p. 258 : « Il est... vraisemblable que le suc qui nourrit les écailles qui sont sur certaines portions de l'aile, n'est pas précisément le même que celui qui nourrit celles qui sont sur d'autres portions ; que la constitution intime du Papillon exige ces différentes qualités dans les liqueurs qui circulent en certains endroits ; elles y sont différemment altérées, ou il s'y fait des sécrétions différentes ».

« Les différentes espèces sont déterminées par le degré dans lequel chacune a le caractère du genre, par exemple, de ce que les ailes en toit forment un toit plus ou moins aigu, qu'elles s'écartent plus ou moins du corps du Papillon ; du rapport qu'ont entre elles les ailes supérieures et les inférieures... de la forme de ces ailes inférieures, de ce qu'elles sont étendues ou pliées lorsque le Papillon est au repos, et de la manière dont elle sont pliées ».

avec symétrie sur un certain mode oratoire, tantôt en usant de l'anaphore : VI. 355. « Tant qu'une bouchée de pain sera acquisition difficile, exigeant industrie, travail dont nous ne sommes pas tous également capables ; *tant que* la famille sera le mobile sacré de notre prévoyance, la généreuse théorie de tous pour chacun et de chacun pour tous est absolument impraticable », tantôt en développant une apposition : IX. 44. « Nous allons voir tout-à-l'heure le but de cette propension à monter, *instinct* bien remarquable déjà chez les Epeires, qui, pour domaine, ont les médiocres broussailles où se tendent leurs filets ; *instinct* plus singulier encore chez la Lycose, qui... etc. ». Quand réapparaît le moule classique, où des subordonnées flanquent de tous côtés la principale, il ne reproduit plus celui de Réaumur, mais évolue d'une manière attrayante, selon les jeux de l'inspiration. L'ensemble se dégage avec une heureuse unité :

VI. 211. « Tandis que la gaminaille gambade autour d'un feu de joie dont j'entrevois la réverbération sur le clocher de l'église, et que le tambour solennise de quelques fla-fla l'ascension de chaque fusée, solitaire en un coin obscur, dans la fraîcheur relative des neuf heures, j'écoute le concert de la fête des champs, de la fête des moissons, bien supérieure en majesté à celle que célèbrent en ce moment, sur la place du village, la poudre, les fagots allumés, les lanternes de papier et surtout le rogomine ».

Qu'un tel exemple n'en impose point : dès la quatrième série ces grandes périodes deviennent exceptionnelles. A partir de ce volume, ce qui constitue la trame générale du discours est un mélange d'indépendantes et de phrases complexes harmonieusement dosées. Des paragraphes se trouvent même entièrement composés de phrases simples et courtes :

VII. 1. « De belle prestance d'ailleurs, svelte, serré à la taille, le Carabe est la gloire de nos collections, mais pour le regard seul. C'est un frénétique égoïste, rien de plus. Ne lui demandons pas davantage. La sagesse antique représentait Hercule, le dieu de la force, avec une tête d'idiot. Le mérite n'est pas grand, en effet, s'il se borne à la force brutale. Et c'est le cas du Carabe ».

Le plus souvent l'équilibre se fait entre les propositions simples et les complexes. Bossuet et Voltaire semblent s'être entendus pour assigner à cette prose un poids exact.



Périodique ou bornée à l'indépendante, la phrase de Fabre se déploie régulièrement, sans contorsion ni dislocation, en pleine conformité avec le génie de la langue. Cependant elle ne dédaigne pas les exercices d'assouplissement :

A l'ordre direct, Fabre substitue parfois diverses inversions. Un type fréquent est celui qui amène d'abord le complément prépositionnel avec *à* : II. 368. « Ainsi, aux métamorphoses ordinaires qui... les Méléides en joignent d'autres ». — IV. 138. « Au délicat épiderme des vers il faut berceau moelleux ». — V. 253. « A l'aridité première succède la plasticité ». — VI. 2. « Or, à cette œuvre énorme... à ce labeur où se dépense... la mère

seule travaille ». — VIII. 225. « Or, à la bourriche ouverte s'empresse d'accourir un... hyménoptère... ». — VIII. 233. « Or, à ce caramel cuit par le soleil accourent en foule des gourmets... ». — VIII. 308. « ...le Chalicodome et le Pélopie qui... aux délicatesses de l'art font succéder les grossièretés... ». — IX. 212. « A ce signal, largement étalé sur la verdure, ne manqueront pas d'accourir des exploiters... » (Nombreux exemples).

Se pratique aussi l'inversion du complément prépositionnel avec *de* :

Terre, p. 244 : « Or, de tous ces maçons providentiels... les plus importants sont les mollusques... ».

VI. 194. « De type musical nulle part ».

IV. 417. « De douleur, point ».

VII. 2. « De ce féroce fouilleur d'entrailles, n'attendons rien de pareil ».

VII. 58. « Eh bien, de ces coléoptères aquatiques, nul vestige non plus ».

VII. 259. « De là-dedans jamais elle ne sort ».

VII. 328. « D'ailes, il n'y en a pas ».

IX. 210. « De la vieille habitation, tout s'y retrouve... ».

IX. 323. « Du mâle, nulle trace... ».

X. 312. « Or, de ces échappés à la griffe du temps, les plus vivaces sont les premiers-nés ».

Ce tour doit provenir de *La Fontaine*, *Fables* V. 9. 16. : « D'argent, point de caché ». — IV. 22. 41. « Et d'amis point du tout ». Mais il est fréquent aussi chez *Michélet* : *Rév. F.* III. 311. : « D'entre eux tous pas un n'était noble ». — *Hist. F.* IX. 61. « Des opprimés l'opprimé, c'est Jésus ».

Il arrive que le sujet soit renvoyé après le verbe :

III. 13. « Abondent aussi les cocons, chacun juxtaposé ».

V. 328. « ...ne pourra s'invoquer l'excuse de la famine ».

VI. 297. « Dans l'édifice de la Mante... n'intervient pas un talent spécial... ».

VII. 78. « Venus les âpres mois de décembre et de janvier... ».

VII. 123. « Mais, du moment que les vivres abondent, accourent de toutes parts des consommateurs... ».

VIII. 313. « Tant que dure l'état de la larve, ne finissent ces baisers... ».

IX. 35. « S'en va qui veut, reste qui veut ».

X. 79. « Suivent des pauses, plus ou moins longues, puis l'oscillation reprend ».

On peut trouver des séquences d'inversions : VI. 257. « Avec ces provisions d'énergie chaufferont les foyers, tourneront les rouages, malaxeront les pilons, émietteront les râpes, porphyriseront les cylindres... ».

Ces inversions ont un intérêt stylistique quand elles attirent l'attention sur des mots importants, en les renvoyant aux places en vue, en tête ou à la fin des phrases :

1° IX. 358. « Immobile elle était, immobile elle reste ».

2° IX. 2. « Pour les exposer dignement, ne serait pas de trop le merveilleux pinceau que devait acquérir le petit imprimeur ».

L'inversion facilite la construction de la phrase quand le sujet a des appositions : IX. 9. « Est indifféremment utilisé tout ce qui se trouve sur le seuil du terrier, reliques de Criquet, débris végétaux... (etc.) ».

D'autres fois, la disposition reproduit un ordre logique ou chronologique : IX. 206. « Sur les bords de la nappe, aux crocs de la boucherie, fréquemment pendillent les gigots de l'Acridien, vidés de leur contenu ». On voit d'abord la toile, puis de menus objets qui pendillent, et qui, considérés de près, se trouvent être des pattes de Criquet, reliefs d'un repas d'Araignée.

IX. 287. « Aux dernières heures du jour, le long des haies, va et revient en ligne droite, d'un essor rapide et silencieux, la grande Libellule, costumée de jaune et de noir ». Petit tableau où l'on passe de l'ensemble au détail selon un ordre naturel : 1° le moment ; 2° le lieu ; 3° un insecte d'abord indistinct, traverse l'air comme un trait ; 4° à son vol rectiligne et silencieux, on reconnaît la Libellule ; 6° sa bigarrure de couleurs se présente.



L'Ellipse

Calme et régulière, la phrase de Fabre devrait, semble-t-il, répugner à l'ellipse. On comprend cette figure chez Michelet, où elle est très fréquente : elle résulte d'une pensée qui se meut nerveusement, par bonds et saccades.

Chez Fabre, il faut l'expliquer autrement quand on la rencontre sous sa plume : et c'est à vrai dire assez souvent. On dirait que, par elle, il a cherché à contrebalancer sa tendance à la plénitude et à l'ampleur, en élaguant les mots peu utiles ; il l'emploie pour ainsi dire automatiquement dans des cas déterminés, dans un grand nombre de phrases négatives par exemple :

Ciel. p. 146. « Nul lambeau de nuage, nul voile vaporeux qui vienne troubler... la netteté des accidents du sol ».

IV. 76. « En leurs ateliers, pas d'innovations ».

V. 88. « Nul apprentissage ».

V. 380. « Jamais, entre voisines, de noise ».

VI. 223. « Jamais entre elles de noise sérieuse ».

VII. 16. « Nul frémissement ni des tarses, ni... ».

VII. 55. « Aucune légende autour de l'image ».

VII. 376. « Autour de mes cloches, peu ou point de mâles venus du dehors ».

IX. 93. « Dans leur corporation, pas d'apprentis et pas de maîtres ».

On trouve aussi l'ellipse avec *autre* :

VI. 43. « Autre découverte ».

IX. 10. « Plus tard, octobre venu, si le temps se fait pluvieux, autre réclusion sous une toiture ».

IX. 144. « Autres soudaines fuites, autres retours ».

Avec *même* :

V. 149. « Même gibbosité vers le milieu du dos... ».

VII. 20. « Même forme d'ailleurs, même costume de jais... ».

IX. 73. « Chez les deux, même audace et même dévouement. Mêmes ténèbres aussi pour distinguer son bien... ».

Dans les allusions à des faits antérieurement exposés, dans les phrases qui concluent et résument un paragraphe, un souci de brièveté et d'économie commande l'ellipse, le lecteur aimant qu'on s'exprime à demi-mot sur les choses qu'il connaît :

III. 287. « Quelle existence est la leur ! Quinze jours de bombance dans un magasin à miel, un an de sommeil sous terre, une minute d'amour au soleil, puis la mort ! ».

III. 30. « Donc encore une fois, refus absolu d'entamer la peau de la victime autre part qu'au point même où l'œuf était fixé ».

IV. 133. « Donc pour le Xylocope, après le pénible travail de forage, installation sommaire... ».

IV. 348. « Donc voie la plus courte et la moins encombrée d'obstacles, autant que le permet la sécurité ».

V. 255. « Travail sans résultat sensible, toujours à recommencer ».

VI. 16. « Caprices de mitron que ces menus détails ».

VI. 237. « En somme, demeure très simple... ».

X. 324. « Modeste population en somme, mais active et envahissante ».

Notons encore les ellipses descriptives. Le verbe (dont le rôle est surtout de marquer des actions) peut se supprimer quand il ne s'agit que de grouper les traits essentiels d'un tableau :

VII. 286. « L'endroit est des meilleurs : eau peu profonde, tiède, entrecoupée de mottes boueuses, îlots verdoyants ».

VII. 166. « A l'intérieur, délabrement complet, mélange de reliefs informes... ; au dehors, enveloppe croulante... ».

Les portraits et les signalements sont tout en ellipses :

III. 2. — Signalement de la Scolie : « Livrée noire avec larges plaques jaunes... etc. ».

V. 149. — Description de la nymphe du Scarabée : « Tête, corselet... d'un rouge marron... etc. ».

VI. 15. — Portrait du Copris lunaire : « Corne sur le front ainsi que l'autre... etc. ».

VII. 281. — Le Dytique : « au bout des élytres, bulle d'air, et sous la poitrine, lamelle gazeuse... ».

VII. 383. — Portrait du Petit-Paon : « Fourrure blanche autour de la nuque... etc. ».

VIII. 287. — Portrait du Staphylin : « Crâne aplati ; mandibules noires... etc. ».

Non moins intéressantes sont les ellipses qui contribuent à marquer la soudaineté et l'acuité d'un bruit :

VI. 212. — « Dans l'épaisse ramée des platanes, bruit soudain comme un cri d'angoisse... ».

ou à accélérer le récit d'une action rapide :

VII. 4. — « Contorsions de la bête éventrée qui... tripailles vertes répandues à terre... ; trépignements de l'égorgeur... ».

IX. 246. — « ...aussitôt brusque tressaillement, signe de surprise et d'émoi, aussitôt recul et conversion de marche sur une autre voie... ».

ou encore à marquer le détraquement d'un organisme, le foudroiement de la mort :

IX. 281. — « Pulsation du ventre et rapide immobilité totale ».

CONCLUSION

C'est un problème qui a été souvent agité, de savoir s'il existe un conflit entre l'esprit scientifique et l'esprit poétique, si des vérités de science peuvent trouver leur expression rigoureuse dans les formes d'une œuvre d'art, si la littérature est appelée à s'annexer les divers domaines de la science.

Après Aristote, Lucrèce, Buffon, Goethe, Fabre vient à son tour apporter réponse à cette question. Le conflit est si loin d'exister, que la science et l'art ont au contraire tout avantage à se compénétrer et se parfaire réciproquement.

La science livrée à elle-même a tendance à abstraire et généraliser; elle exclut de sa considération le détail, l'individuel, le concret, et pour tout dire la vie. A force d'analyser, de tout mettre en équations ou sous forme de lois, elle nous compose un univers idéal qui n'est pas l'univers réel. Toutes les apparences formelles dont nos sensations font la synthèse, comme aussi toute l'âme métaphysique que, plus ou moins consciemment, nous mettons au cœur des êtres ou derrière la fantasmagorie des phénomènes, subissent, de la part de la science, des éliminations ou des altérations.

Or, la poésie et l'art nous restituent toutes ces contingences, comme aussi toutes ces intuitions, qui sont si nécessaires pour une plus juste connaissance du réel. Fabre, précisément parce qu'il était poète et artiste, a su reproduire et fixer dans son œuvre ce que les autres entomologistes avaient dû rejeter de leurs formules et de leurs catalogues : la vie des insectes dans sa complexité mouvante, dans sa multiplicité presque insaisissable, dans tout l'imprévu individuel.

D'autre part, la science, rationnelle et positive, s'interdit les hypothèses transcendantes. Fabre, au contraire, a tâché constamment d'atteindre à la divination des forces secrètes et essentielles. Il voulut aller discerner au sein même de la divinité les raisons primordiales et les modèles immuables. Il poussa jusqu'au génie l'art de voir, et de faire voir à nos yeux blasés, le merveilleux divin dont s'auréolent poétiquement les êtres et les choses.

Et peut-être n'eut-il pas tort de le faire. C'est à la grandeur du rêve, de l'hypothèse, de la croyance, qu'on mesure la grandeur des œuvres. Quand les religions dogmatiques, pour nombre d'âmes, ne sont plus que des constructions vides, c'est à la science, à l'imagination métaphysique et à la poésie, se vivifiant entre elles, qu'il appartient d'entretenir dans les esprits le sens de l'infini et du mystère, c'est-à-dire de ce Dieu dont la pensée nous est aussi salutaire que formidable. Le très intuitif ouvrage des *Souvenirs* a tout ce qu'il faut pour accomplir cette haute fonction spirituelle.



Notre but était de mettre en pleine lumière la valeur littéraire, le caractère épique et religieux de cette œuvre extraordinaire, vraiment digne de figurer dans notre littérature au rang des plus belles. Au XIX^e siècle, où les Français eurent plus que jamais et plus qu'aucun autre peuple la « tête épique », — où ils l'eurent si incontestablement que non seulement Victor Hugo, Lamartine, Vigny, Leconte de Lisle, mais encore des prosateurs, Chateaubriand, Michelet, Quinet, Zola, vinrent en donner la preuve — il convenait de rappeler qu'il y eut aussi un Homère des Insectes. Tel est du moins le titre qu'on reconnaissait partout à Fabre il y a trente ans et qu'on ne lui voit plus guère attribuer maintenant, après la longue campagne de dénigrement qui a réussi à le discréditer devant le grand public. Il convenait de le lui rendre.

Un épique, un homéride, c'est en effet ce qu'il a été à un degré supérieur. Jeune comme Homère par la fraîcheur des impressions et la profondeur de la foi, débordant d'un enthousiasme inépuisable pour la nature entière et surtout la nature vivante ; d'une érudition aussi complète qu'elle pouvait l'être il y a cinquante ans ; parfaitement instruit de toutes les ressources de la langue, et de plus doué de sens artistique, il était vraiment destiné à cette tâche d'écrire un grand poème de la Nature, épique par tous ses aspects.

Épique par le sujet et les proportions du sujet, où l'on voit des centaines de peuples, formant un monde immense d'une variété d'êtres incroyable, apte à des transmutations de formes, paraître en scène et jouer leur interminable drame ;

épique par le merveilleux des prouesses accomplies par les héros, sous l'aiguillon d'un instinct transcendant ; par la continuelle présence invisible d'un Dieu mystérieusement attentif aux destinées des Insectes ;

épique par l'art déployé dans le déroulement de visions vivantes et de pittoresques décors, par les paysages, les collines, vallons, champs, bois, garrigues où l'on respire à pleins poumons ; par la lumière exaltante et la pureté du ciel ;

épique par la forme, par l'abondance naturelle et harmonieuse, par un vocabulaire d'une extrême richesse, une syntaxe qui reproduit, en vertu d'on ne sait trop quels artifices, les prestigieux archaïsmes de notre syntaxe classique ; par des figures sans nombre, tantôt humoristiques, familières, réalistes, tantôt éclatantes et sublimes ;

épique enfin par la subordination aux lois des épopées primitives : l'œuvre n'étant point l'étroite et fragile production d'un seul homme, mais la mise au point et l'achèvement du travail collectif de la France entomologiste depuis Réaumur. Et comme elle reflète aussi certains côtés saillants de la pensée du siècle, qu'elle témoigne d'un romantisme profond par l'enthousiasme qui la soulève, par le sentiment de la nature, la passion de l'animal, l'ardeur de savoir, le bourdonnement du songe spiritualiste, on peut dire qu'elle est un des Testaments du XIX^e siècle ainsi que l'ont été pour leurs temps toutes les bibles épiques.

APPENDICE

La Bibliothèque de l'Harmas

Nous devons à l'amabilité de M. Paul-Henri Fabre d'avoir pu faire des recherches dans la bibliothèque de l'Harmas. Nous avons noté, entre autres ouvrages, les suivants (1) :

Adhémar (J) : Révolutions de la Mer (1869). — Archiac (A. d') : Du terrain quaternaire et de l'ancienneté de l'homme dans le Nord de la France (1863). — Id. : Leçons sur la faune quaternaire (1865). — Aucher-Eloy : Relations de voyages en Orient de 1830 à 1838 (1843). — Barbier (A.) : Les Iambes. — La Bible (version d'Osterwald, 1823). — Bionne (H.) : Le Système Cométaire (1869). — Boitard (P.) : Curiosités d'Histoire Naturelle (1862). — Bonniot (R. P. de) : La Bête comparée à l'Homme (1889). — Bossuet : Oraisons Funèbres. — Brehm A.-E. : Merveilles de la Nature (trad. Kunckel d'Herculais). — Buchner (Dr) : Conférences sur la théorie darwinienne de la transmutation des espèces (trad. A. Jacquot, 1869). — Buckland (W.) : La Géologie et la Minéralogie dans leurs rapports avec la Théologie naturelle (trad. L. Doyère, 2 vol., 1838). — Bulletin de la Société Protectrice des Animaux, juin 1873. — Carrier (M.) : Notice biographique sur J. Balmat dit Mont-Blanc (Genève, 1854). — Chateaubriand : Essai sur les Révolutions, Les Martyrs, Esquisses historiques, Histoire de France. — Chenu : Encyclopédie d'Histoire Naturelle (6 vol., 1853). — Clément (C.) : Catalogue des Mollusques marins du Gard (1875). — Cooke (M.-C.) : Handbook of British Fungi (Londres, 1871). — Le Coran (trad. Kasimirski, 1841). — Cuvier (G.) : Règne Animal (4 vol., 1817). — Id. : Discours sur les Révolutions de la Surface du Globe (1840). — Descartes : Œuvres. — Duchartre (P.) : L'hiver de 1879-1880 (1881). — Dupuy (D.) : De la recherche des Mollusques terrestres et d'eau douce (1878). — Encyclopédie Roret : Agriculture, Entomologie, Numismatique, etc... — Encyclopédie Méthodique : Histoire Naturelle des Insectes (3 tomes, 1791). — Figuié (L.) : L'Homme primitif (1866). — Flourens (P.) : De l'Instinct et de l'Intelligence (1841). — Girou de Buzareingues : Sur la distribution annuelle des mariages, des naissances et des sexes (Extrait de la Revue Encyclopédique, janv. 1835). — Helvétius : L'Homme (Londres, 1773). — Hovelacque (A.) : La Linguistique (1888). — Hugo (Victor) : Les Orientales, les Voix Intérieures, les Rayons et les Ombres. — Humbert (A.) : Essai sur les Myriapodes de Ceylan (Genève, 1865). — Huxley : De la place de l'Homme

(1) Quand le lieu d'édition n'est pas indiqué, l'ouvrage a été édité à Paris.

dans la Nature (trad. fr. 1868). — Jaubert (J.) : Lettres sur l'Ornithologie du Midi de la France (1856). — Joly (H.) : L'Homme avant les Métaux (1878). — Jussieu (A. de) : Botanique (1840). — Karsten : Mycologia Fennica (4 vol., Helsingfors, 1876). — Klopstock : La Messiade (trad. Carlowitz, 1840). — Letourneux (L.) : Etude zoologique sur la Kabylie du Jurjura (1871). — Liais (E.) : L'Espace céleste (1882). — Liebig : Lettres sur la Chimie (trad. 1852). — Linnaeus : Systema Naturae (4 vol., 1798). — Lubbock (J.) : Les Sens et l'Instinct chez les Animaux (trad. 1891). — Id. : The habits of Ants (Londres, 1879 « from the Author »). — Lyell : Principes de Géologie (1853). — Macé (J.) : Histoire d'une bouchée de pain (s. d.). — Maeterlinck : La Vie des Abeilles (1901). — Mangin (A.) : Les Mystères de l'Océan (1864). — Marmier (X.) : Chants du Nord (1842). — Martins (Ch.) : Sur le froid exceptionnel qui a régné à Montpellier dans le courant de janvier 1855 (Extrait des Mémoires de l'Ac. des Sc. et L. de Montpellier, 1855). — Mathieu (P.) : De la Prédiction du Temps (1862). — Maury (A.) : La Terre et l'Homme (1869). — Meunier (V.) : Les Animaux à métamorphoses (1869). — Milne-Edwards (H.) : Leçons sur la Physiologie et l'Anatomie comparées de l'Homme et des Animaux (6 vol., 1859). — Molière : Psyché, Les Femmes Savantes, Le Malade Imaginaire. — Moquin-Tandon : Eléments de tératologie végétale (1841). — Id. : Mémoire sur la Sangsue de Cheval (s. d.). — Mulsant : Histoire Naturelle des Coléoptères de France (1844). — Orbigny (A. d') : Cours de Paléontologie (2 vol., 1852). — Perrier (Edm.) : Anatomie et Physiologie animales (1882). — Perris (E.) : Histoire des Métamorphoses des divers Insectes (Liège, 1855). — Peyrot (C.) : Œuvres patoises (Millau, 1823). — Pichot (A.) : Le Jardin d'Acclimatation (1862). — Pontieux (N.) : Le Camp de Catenoy (Oise), Station de l'homme à l'époque dite de la pierre polie (Beauvais, 1873). — Psaumes de David (trad. littérale et juxtalinéaire, accompagnée d'une petite grammaire hébraïque, par B. Mossé, Avignon, 1879). — Rapports sur les progrès des Lettres et des Sciences en France (17 vol., 1867-1868). — Raspail (E.) : Observations sur un nouveau genre de Saurien fossile, le Neustosaurus Gigondarum (1842). — Réaumur : Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes (6 vol., 1734-1742). — Reboul (J.) : Poésies (1837). — Reclus (E.) : La Terre (1874). — Rendu (V.) : L'Intelligence des Bêtes (1863). — Reynaud (J.) : Terre et Ciel (1854). — Rousseau (J.-J.) : Lettres sur la Botanique. — Toussenel : L'Esprit des Bêtes (1847). — Viollet-le-Duc (E.) : Histoire de l'Habitation humaine (1875), etc., etc.

Dans une dépendance de l'Harmas qui n'appartient pas à l'Etat, mais où M. P.-Henri Fabre a bien voulu néanmoins nous permettre d'examiner une centaine de vieux livres oubliés, nous avons principalement remarqué :

M. Godescard : Abrégé des Vies des Pères, des Martyrs, etc. (2 vol., Toulouse, 1835). — F. de Lamennais : Œuvres complètes (2 vol., 1836). — R. P. Félix : M. Renan et sa Vie de Jésus (1863). — E. de Pressensé : L'Ecole Critique et Jésus-Christ (1863). — P. Larroque : Opinion des Déistes rationalistes sur la vie de Jésus (1863). — Dictionarium universale latino-gallicum (Bondot, 1748). — H. Lecoq : Etudes sur la Géographie botanique de l'Europe (1854).

OUVRAGES PUBLIES PAR J.-H. FABRE

1855. — Thèses présentées à la Faculté des Sciences de Paris :
1° Recherches sur les tubercules de l'Himantoglossum hircinum.
2° Recherches sur l'anatomie des organes reproducteurs et sur le développement des Myriapodes.
1855. — Observations sur les mœurs des Cerceris et sur la cause de la longue conservation des coléoptères dont ils approvisionnent leurs larves. Ann. Sc. Nat. 4^e série.
1856. — Recherches sur la cause de la phosphorescence de l'Agaric de l'Olivier. (Paris, imprim. de Martinet).
1857. — De la germination des Ophrydées et de la nature de leurs tubercules. Ann. Sc. Nat. 4^e série, tome V.
1857. — Etude sur l'instinct et les métamorphoses des Sphégiens. Ann. Sc. Nat. 4^e série, tome VI.
1857. — Mémoire sur l'hypermétamorphose et les mœurs des Méloïdes. Ann. Sc. Nat. 4^e série, tome VII.
1857. — Note sur le mode de reproduction des truffes (Avignon, impr. de Jacquet).
1858. — Nouvelles observations sur l'hypermétamorphose et les mœurs des Méloïdes. Ann. Sc. Nat. 4^e série, tome IX.
1859. — Mémoire sur la recherche des corps étrangers introduits frauduleusement dans la garance en poudre. (Avignon, Jacquet).
1861. — Rapport sur l'Alizarine artificielle de M. Roussin. Bulletin de la Société d'Agriculture et d'Horticulture de Vaucluse, août 1861.
1862. — Leçons élémentaires de Chimie agricole (Paris, Hachette).
1863. — Etude sur le rôle du tissu adipeux dans la sécrétion urinaire chez les Insectes. Ann. Sc. Nat. 4^e série, tome XIX.
1865. — La Terre (Paris, Delagrave).
1867. — Histoire de la Bûche (Paris, Garnier).
1867. — Notions préliminaires de physique (Delagrave).
1869. — Le Livre d'Histoires (Del.).
1870. — Nouvelle Arithmétique (Del.).
1870. — Les Ravageurs (Del.).
1870. — Insectes coléoptères observés aux environs d'Avignon (Avignon, impr. de F. Seguin).
1872. — Astronomie (Del.).
1872. — Algèbre et trigonométrie (Del.).
1873. — Géométrie (Eléments de...) (Del.).
1873. — Les Auxiliaires (Del.).
1874. — Botanique (Del.).
1874. — Aurore (Del.).
1875. — Les Serviteurs (Del.).

1875. — L'Industrie (Del.).
1875. — Le Ménage, Causeries d'Aurore avec ses nièces sur l'économie domestique (Del.).
1876. — Géographie (Del.).
1878. — La Lecture (Del.).
1879. — Souvenirs Entomologiques (Del.).
1879. — Etude sur les mœurs et la parthénogénèse des Halictes. Ann. Sc. Nat. 6^e série, tome IX.
1879. — Le Livre des Champs (Del.).
1879. — Cosmographie (Cours de...) (Del.).
1880. — Les Petites Filles (Del.).
1880. — Chimie (Simples notions sur la) (Del.).
1880. — Cours de mécanique (Del.).
1881. — Les Inventeurs et leurs Inventions (Del.).
1881. — Lectures sur la Botanique (Del.).
1881. — Notions élémentaires de physique (Del.).
1881. — La Chimie de l'Oncle Paul (Del.).
1881. — Les Terrains et les Pierres (Del.).
1882. — Lectures sur la Zoologie (Del.).
1882. — Histoire Naturelle : Géologie (Del.).
1882. — Nouveaux Souvenirs Entomologiques (Del.).
1883. — Eléments usuels des Sciences physiques et naturelles (Del.).
1884. — Zoologie (Del.).
1886. — Souvenirs Entomologiques, troisième série (Del.).
1889. — Maître Paul, simples récits sur la science (Del.).
1889. — Histoire Naturelle (Del.).
1891. — Souvenirs Entomologiques, quatrième série (Del.).
1891. — Premiers éléments d'économie domestique (Del.).
1891. — Premiers Eléments d'Hygiène (Del.).
1892. — La Plante (Del.).
1893. — Le Ciel (Del.).
— Arithmétique agricole (Del. s. d.).
1897. — Souvenirs Entomologiques, cinquième série (Del.).
1900. — Souvenirs Entomologiques, sixième série (Del.).
1901. — Souvenirs Entomologiques, septième série (Del.).
1901. — Animaux, végétaux et terrains, 30 tableaux muraux (Del.).
1903. — Souvenirs Entomologiques, huitième série (Del.).
1905. — Souvenirs Entomologiques, neuvième série (Del.).
1907. — Souvenirs Entomologiques, dixième série (Del.).
1909. — Oubreto provençalo dòu Felibre di Tavan (Avignon, Roumanille).

BIBLIOGRAPHIE

A. — Manuscrits.

La Bibliothèque Municipale d'Avignon conserve un intéressant dossier de 25 lettres d'Henri Fabre à Esprit Requien, datées du 9 juillet 1849 au 2 mai 1851.

B. — Imprimés (1).

* AMIOT (Ch.-G.). — Impressions sur J.-H. Fabre, dans la *Revue hebdomadaire*, 22 et 29 décembre 1923.

BERLAND (L.). — *Guide de l'Harmas de J.-H. Fabre*, Paris, 1933.

* BORÉLY (J.). — Une visite à J.-H. Fabre, dans le *Mercur de France*, 16 avril 1911.

CAULLERY (M.). — L'Ethologie : J.-H. Fabre, dans l'*Histoire de la Nation Française*, de Hanotaux, t. XV., 2^e vol. p. 275.

* CORNETZ (V.). — Rémy de Gourmont, J.-H. Fabre et les Fourmis, dans le *Mercur de France*, 15 août 1922.

* CORNETZ (V.). — Les Insectes paralyseurs, dans *La Nature*, 19 avril 1924.

* COULON (M.). — J.-H. Fabre, le savant et le philosophe, dans le *Mercur de France*, 16 novembre 1911.

* COULON (M.). — Les théories transformistes et J.-H. Fabre, dans le *Mercur de France*, année 1912, t. 97, p. 727.

* COULON (M.). — J.-H. Fabre et Joseph d'Arbaud, *Revue du Midi*, 1914, p. 163-178.

* COULON (M.). — J.-H. Fabre, Darwin, Rémy de Gourmont et quelques autres, dans le *Mercur de France*, 15 février 1923.

COULON (M.). — *Le génie de J.-H. Fabre*, Paris, 1924.

(1) Les articles de journaux et de revues sont marqués d'un astérisque.

- * COULON (M.). — Lettre ouverte à M. E. Rabaud, professeur de biologie expérimentale à la Faculté des Sciences de Paris, dans le *Mercure de France*, 15 juillet 1925.
- * DUMAS (A.). — La philosophie de J.-H. Fabre, dans « *En Provence* », avril 1924.
- * FABIÉ (F.). — Poésie pour J.-H. Fabre, intitulée « Clocher natal », dans les *Annales Politiques et Littéraires*, 7 mai 1911.
- FABRE (A.). — *Jean-Henri Fabre, l'Entomologiste raconté par lui-même (1823-1910)*. Paris 1910.
- FABRE (A.). — *Sur les Sommets. Les dernières années de J.-H. Fabre*. Rodez. Carrère, 1921.
- * FERTON (Ch.). — J.-H. Fabre entomologiste, 1823-1915, dans la *Revue Scientifique*, 1916, n° 18. Article reproduit dans *La Vie des Abeilles et des Guêpes. Œuvres choisies de Ferton*, groupées et annotées par Et. Rabaud et F. Picard, Paris 1923. (Appendice, page 345).
- * GLARDON (A.). — Le naturaliste J.-H. Fabre et son œuvre, dans la *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève*, 1903, vol. 29, p. 74-103 ; 287-313 ; 533-563.
- GOURMONT (R. DE). — J.-H. Fabre ou l'Entomologiste, article publié dans les *Promenades Philosophiques*, 2^e série, p. 138. Paris, 1908.
- HOLLARD (H.). — *J.-H. Fabre, 1823-1915*. Paris, 1924.
- * HOLLARD (H.). — J.-H. Fabre, l'homme religieux, dans *Foi et Vie*, 1924, p. 421-426.
- * JOUVEAU (M.). — La poésie provençale d'Henri Fabre, dans « *En Provence* », juillet 1923.
- * JULIAN (P.). — Les poésies inédites de J.-H. Fabre, dans les *Annales de l'Ecole Palatine d'Avignon*, 1923, numéros 9 et 10.
- * JULIAN (P.). — Lettres de Fabre à Devillario, *Mercure de France*, 15 octobre 1924.
- JULIAN (P.) et FONTAN (P.). — *Anthologie du félibrige provençal*, t. II. Poésie, p. 36 et suiv. Paris, 1924.
- * JULIAN (P.). — Les poésies de jeunesse de J.-H. Fabre, dans la *Grande Revue*, 1926, t. 120, p. 612-635.
- * LAFITTE (J.-P.). — Le jubilé de J.-H. Fabre, dans *La Nature*, 26 mars 1910.
- * LÉCAILLON. — L'œuvre de J.-H. Fabre, dans la *Revue Pédagogique*, 1916, tome 68, p. 278-297.
- LEGROS (G.-V.). — *Vie de Jean-Henri Fabre par un disciple*. Paris, 1913 (réédité et augmenté en 1924, forme le 11^e vol. des *Souv. Entom.*).

- * MAETERLINCK (M.). — J.-H. Fabre et son œuvre, dans les *Annales Politiques et Littéraires* du 2 avril 1911.
- * MANENT (L.). — A propos de J.-H. Fabre. Une Parole et un Document, dans la *Réponse Populaire du Sud-Est* (Marseille, 15 juillet 1924).
- * MARGUET. — Fabre, la Critique du Transformisme, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1910, tome 60, p. 891.
- * MATHON (L.). — Henri Fabre expliquant La Fontaine, dans les *Mémoires de l'Acad. de Vaucluse*, 2^e série, t. xvi. 1916, p. 13-20.
- MATHON (L.). — Henri Fabre, *l'Education de la Nature et de la Vie*, thèse de doct. d'Univ. 1918, rééditée en 1923 sous le titre « Mes entretiens avec J.-H. Fabre ».
- * MATHON (L.). — Henri Fabre, dans les *Annales de l'Ecole Palatine d'Avignon*, 1922, n^{os} 5 et 6, p. 192-201.
- MAYNIAL (Ed.). — *La vie de J.-H. Fabre*. Paris, 1925.
- MILLET (J.-G.). — *En lisant J.-H. Fabre, le Virgile des Insectes*. Paris, 1922.
- * PERRIER (Edm.). — Jubilé de l'Entomologiste Fabre. Discours prononcé à Sérignan le 3 avril 1910, dans la *Revue Scientifique* (Rev. Rose), 7 mai 1910.
- PERRIER (Edm.). — J.-H. Fabre et le monde des Insectes (chap. xv de : *A travers le monde vivant*. Paris, 1916).
- PEYERIMHOFF (P. DE). — J.-H. Fabre, dans le *Livre du Centenaire de la Société Entomologique de France* (1932), p. 76-78.
- * PICARD (F.). — J.-H. Fabre est-il un génie ? *Mercure de France*, 1^{er} juillet 1925.
- * POINCARÉ (R.). — Discours prononcé à l'Harinas, le 15 octobre 1913 (reproduit dans les grands quotidiens *Le Matin*, *Le Journal*, etc.), du 16 octobre 1913.
- * POUCEL (V.). — J.-H. Fabre, le poète et le penseur, dans *Les Etudes*, 1911, vol. III, p. 289-323.
- * PROVENCE (M.). — La maison d'Henri Fabre, *Revue Hebdomadaire*, 11 novembre 1922.
- RABAUD (Et.). — *J.-H. Fabre et la Science*. Paris, 1924.
- * RABAUD (Et.). — J.-H. Fabre et la Science, *Mercure de France*, 1^{er} juillet 1925.
- * RENAULT (J.). — Jean-Henri Fabre, dans la *Nouvelle Revue*, 15 oct. 1911.
- * RENAULT (J.). — Un grand naturaliste, J.-H. Fabre, *La Famille*, 5 novembre 1911.
- ROMANES (G.-J.). — *L'Intelligence des Animaux*, trad. fse, Paris 1889, tome I (la préface, signée d'Edmond Perrier, est une discussion des hypothèses de Fabre).

- ROSTAND (Edm.). — *Fabre-des-Insectes*, poésie, 1911, s. l. in-4°. Recueil de 8 sonnets.
- ROSTAND (J.). — Sur J.-H. Fabre, dans le *Livre du Centenaire de la Société Entomologique de France*, p. 101-105.
- ROUX (J.-Ch.). — *J.-H. Fabre en Avignon*. Paris, 1913.
- * THIERRY (J.), ministre des Travaux Publics. — Discours prononcé à l'Harmas, le 5 août 1913 (reproduit dans les grands quotidiens du 6 août 1913).
- THOMAS (M.). — *L'Instinct. Théories. Réalités*. Paris, 1929 (chap. II consacré à Fabre).
- * THOULOZE (P.). — Le Virgile des Insectes, dans la *Revue du Midi*, 1913, pages 503-504.
- VERNEJOUL (Edg. DE). — *Henri Fabre, l'Homère des Insectes*. (Recueil de sonnets, préface de Mme de Flandreysy), Avignon, 1924.
- VIDAL (G.). — *J.-H. Fabre, ou une leçon d'énergie*. Paris, 1925.

INDEX ALPHABÉTIQUE

On trouvera ci-dessous, outre les noms des auteurs et les titres des ouvrages, la mention de questions diverses concernant Fabre — des particularités de la langue et du style — des principaux insectes.

- Abeilles : 131, 148, 149, 153, 205.
ACHARD : 31.
Adjectif adverbial : 331.
Adjectif substantivé : 328.
Adjectif (place de l') : 329, 330.
Adverbe : 340.
AGASSIZ : 123, 173.
Agnosticisme de Fabre : 167, 178.
AICARD (J.) : 150.
Alchimie transcendante : 166, 181, 294.
ALEMBERT (D') : 30.
Alexandrins : 304.
Allégories : 131, 157, 301.
Alliances de mots : 277, 278.
Allusions littéraires et historiques : 220, 221, 224, 225, 287.
Ame (nature de l') : 37, 198.
Ammophile : 38, 103, 161.
Amour chez les Insectes : 135 et suivantes, 154, 270.
AMPÈRE : 216.
ANACRÉON : 100, 150, 220, 221.
ANAXAGORE : 40, 57, 163, 220.
Animaux-machines : 162, 189 et suivantes, 198.
Antithèses : 277, 278, 308.
APOLLODORE : 104.
Apologie de Raymond Sebond : 109, 189.
Apostrophe (figure de rhétorique) : 227, 301.
Apposition (large emploi de l') : 282, 283.
Aquarium : 91.
Arachnides : 78, 88, 250.
Araignées : 99, 110, 116, 119, 131, 133, 137, 148 et suiv., 154, 155, 176, 191, 203, 209, 210, 248, 266.
Archaïsmes : 228, 241, 315, 321, 332.
ARÈNE (P.) : 150.
ARISTOMAQUE DE SOLES : 65, 104.
ARISTOTE : 104, 112, 172, 190, 198, 221, 355.
Arithmos : 55, 56, 58, 160.

Art (du style dans les *Souvenirs*): 14, 271 et suivantes.

Astronomie : 81, 182, 183.

Asyndète : 265.

AUBANEL : 322.

AUDOIN : 11, 13, 86, 91, 123, 124, 125, 204.

AUDUBON : 240, 263.

Auxiliaires (Les) : 65, 223, 243.

Avignon (séjour de Fabre à Avignon) : 20 et suiv., 39, 58, 141, 168, 248, 272, 322.

BALZAC (H. de) : 118, 129, 174, 316.

BARBEY D'AUREVILLY : 66.

BARTAS (DU) : 109.

BATTEUX (Abbé) : 150, 157, 158.

BAUDELAIRE : 66.

BAZIN : 112.

BEAUREGARD (Dr.) : 31.

BEAURIEU : 112.

BEILLE : 209.

BELLAY (J. DU) : 331.

BERGSON : 103, 106, 128, 175, 181, 197, 216.

BERLAND (L.) : 203, 207.

BERNARD (Claude) : 35, 63, 86, 161, 173, 174.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : 20, 53, 67 en n., 112, 171, 203, 228, 252, 258, 259, 260, 263, 292, 297, 298.

BERRET (P.) : 34.

BERSOT (F.) : 44.

BERTHELOT (M.) : 41, 42, 43, 174, 175, 194, 219, 255.

Bestiaire (les *Souvenirs* élargis aux proportions d'un) : 152.

BEXON (Abbé) : 268.

Bible (La) : 27, 68, 129, 165, 168, 216, 220, 272.

Bible de la Nature : 14, 105, 128, 137, 139, 219.

Bibliothèque de Fabre : 219, 221, 357.

BICKNELL : 141 en n.

BINET (L.) : 207.

BLAINVILLE : 9, 18, 172, 193.

BLANCHARD (E.) : 11, 123 et suiv., 172, 194, 271, 275.

BOILEAU : 110, 157, 216, 285.

BOISDUVAL : 11, 123.

BOITARD : 124, 239, 244.

BONNET (Ch.) : 10, 94, 111, 112, 158, 209, 233, 242, 298.

BORÉLY (J.) : 30, 33, 34, 38, 62, 63, 220, 241.

BOSSUET : 106, 110, 131, 157 et suiv., 162, 164, 168, 171, 172, 190, 192, 198, 306.

Botanique : 83, 140, 152, 255, 311.

BOUILHET (L.) : 82, 115, 117, 122.

BOUILLIER (F.) : 41, 44.

BOURSAULT : 110.

Bousiers : 13, 90, 112, 130 et suiv., 137, 142, 143, 146, 147, 154, 162, 190, 195, 205, 220, 233, 247, 249 et suiv., 253, 268, 269, 313.

BOUTROUX : 175.

BOUVIER (E.-L.) : 195, 204, 205.

BOYER DE FONSCOLOMBE : 208.

BRILLAT-SAVARIN : 219.

BRONGNIARD (Ch.) : 123, 209.

BRULLÉ : 123.

BRUNETIÈRE : 175.

BRUNOT (F.) : 320.

BÜCHNER : 36, 174, 186, 193.

BUFFON : 10, 68, 94, 104, 112, 172, 194, 215, 216, 268, 355.

BUGNION : 205.

BULLET (Abbé) : 154, 158.

BUYSSON (R. DU) : 204.

Calendrier des Saisons : 141 et suiv., 281, 282.

CAMBOUÉ (Père) : 206.

CAMOËNS : 136.

Cantique des Créatures : 65.

CARLYLE : 36.

Carpentras (le séjour de Fabre à) : 20, 62, 71, 141, 322.

CARNOT (Sadi) : 43, 182.

CARO : 44.

CARRÉ (J. M.) : 120 en n.

Carrière universitaire de Fabre : 21 et suiv., 25, 26, 31 et suiv., 56, 161, 219.

CASTELNAU : 123.

CAULLERY (M.) : 176 en n., 177.

CÉSAR : 221.

Cévennes (origines cévenoles de Fabre) : 11, 18 et suiv., 30, 68, 71, 171, 267, 322.

Chanson de Roland : 133, 148, 157, 201, 256.

CHARRON : 189.

CHATEAUBRIAND : 66, 113, 130, 143, 157, 171, 172, 228, 275, 306, 320, 356.

CHÉNIER (André) : 69, 112.

CHEVALIER (M.) : 197.

Chimie (compétence de Fabre en) : 24, 84, 85, 294. (Chimie transcendante) : 166; (métaphores empruntées à la chimie) : 166, 294.

Christianisme (Fabre et le) : 44, 47, 52, 168.

CICÉRON : 164, 255.

Ciel (Le) : 81, 168, 243, 246, 273, 304.

Cigale : 39 et suiv., 80, 86, 100, 101, 110, 112, 116, 119, 130, 137, 140, 143, 145, 150, 153, 198, 205, 220 et suiv., 240, 301, 302.

CLARETIE (J.) : 128.

COLIN (H.) : 176 en n.

Comparaisons épiques : 217, 221, 285 et suiv.

COMTE (Aug.) : 25, 42, 174.

CONDILLAC : 56, 192, 251.

CONDORCET : 41.

Contemplation de la Nature : 158, 233.

Corse (séjour de Fabre en) : 21 et suiv., 39, 62, 65, 68, 71, 72, 139, 322.

COULON (Marcel) : 83, 165, 183, 190, 233.

COURIER (P. L.) : 151.

COUTIÈRE (H.) : 99, 201, 205 en n.

Création (Doctrine de la) : 58, 94, 175, 184, 196, 249.

Création (La) : 82, 98 et suiv., 119, 174.

CUÉNOT (L.) : 43, 177, 197, 205.

Culture classique (idées de Fabre sur la) : 218 et suiv., 221.

CUVIER (F.) : 146, 193.

CUVIER (G.) : 9, 36, 44, 56, 58, 59, 60, 94, 102, 119, 121, 123, 125, 164, 172 et suiv., 177, 193, 216, 275, 313.

Cycle de la vie : 128, 129, 153, 181.

DANTE : 127, 128, 133.

DARWIN (Erasme) : 192, 208.

DARWIN (Charles) : 13, 23, 26, 27, 31, 42, 59, 94, 133, 172 et suiv., 193, 202, 208, 211, 263.

DAUBENTON : 111.

Décor de la vie entomologique : 261.

DEJAN : 11.

DELACROIX (Eugène) : 67 en n.

DELILLE (Abbé J.) : 101, 113, 297, 298.

DÉMOSTHÈNE : 218.

DESCARTES : 171, 189, 192, 194, 198.

DEVAUX (Dr. E.) : 206.

DEVAUX (P.) : 207.

DEVILLARIO (H.) : 35, 36, 85, 215.

Dictionnaire de Furetière : 110, 111.

Dictionnaire des Insectes : 123.

DIDEROT : 111.

Dieu : 10, 26, 39, 42 et suiv., 47, 53, 54, 57, 64, 79, 94, 101, 103, 131, 133, 157 et suiv., 164 et suiv., 171 et suiv., 178 et suiv., 182 et suiv., 249, 294, 297, 303.

Digressions : 251, 255, 256.

Diminutifs : 316.

DOHRN : 92.

DOLLFUSS (Ch.) : 44, 172.

DUBOIS-REYMOND : 179.

DUBOS (Abbé) : 150.

DUFOUR (L.) : 10, 13, 23, 27, 31, 38, 61, 86, 123 et suiv., 155, 160, 161, 172, 204, 231, 234, 236, 242, 263.

DUGUET : 158.

DUJARDIN : 124.

DUMAS (Alexandre) : 52.

DUMAS (A.) : 215.

DUMÉRIL (C.) : 11, 123, 172, 193.

DUPONT DE NEMOURS : 192, 196.

DURAND (B.) : 323.

DURUY (V.) : 24, 25, 27, 35.

DUTROCHET : 11.

DZIERZON : 36.

Eaux dormantes (Poésie des) : 67.

Ecole Normale d'Avignon (Fabre à l') : 20, 38, 53, 57, 58, 171.

Egypte : 80, 121, 123, 130, 147, 150, 153, 253.

EINSTEIN (A.) : 177.

Ellipses : 265, 351.

Encyclopédie (L'): 10, 111.

ENNIUS : 247.

Entomologie vivante : 25, 33 et suiv.

Entretiens Métaphysiques : 64, 100, 110, 158.

EPICURE : 127.

Epique (merveilleux) : 157, 159.

Epithètes homériques : 151, 280.

Epopée (caractère épique de l'œuvre) : 12, 27, 61, 128 et suiv., 137 et suiv., 153 et suiv., 157, 201, 247, 249, 256, 266, 303, 356.

Erudition encyclopédique de Fabre : 38, 67, 83, 221, 246, 256, 275, 311.

Essais sur la Religion : 185.

Esthétique transcendante : 158, 166.

Etudes de la Nature : 53, 112, 260, 292.

Evangelies : 168, 220.

Evolution (doctrine de P') : 58, 59, 172, 174 et suiv., 194.

Evolution Créatrice (L') : 103, 106.

FABIÉ (F.) : 240.

FAGUET : 194.

FAYE : 57.

FÉE : 194.

FÉNELON : 110, 157, 158, 171, 197, 198, 280.

FERTON (Ch.) : 33, 34, 35, 64, 87, 195, 197, 202, 203, 204, 210, 211.

FIGUIER (L.) : 244.

Figures de style : 217, 265, 274, 278, 285, 297 et suiv.

Finalisme : 12, 53, 59, 163, 177, 203, 242.

Fixité (théorie de la) : 58, 59, 153, 175 et suiv., 197.

FLAMMARION (C.) : 172, 173, 182.

FLAUBERT : 66, 117, 240.

FLORIAN : 112.

FLOURENS (P.) : 9, 58, 161, 172, 173, 194.

FONTAN : 187 en n., 250 en n., 323.

FONTENELLE : 189, 190.

FORMENTIN (Ch.) : 28.

Fossiles : 78, 98, 145, 176, 178.

Fossiles (Les) : 116, 122.

FOURIER : 41, 48.

Fourmi : 99, 106, 110, 119, 137, 151, 223.

FRANCE (Anatole) : 273.

FRANÇOIS D'ASSISE (Saint) : 64, 65, 152.

FRANÇOIS DE SALES (Saint) : 109, 255, 290.

FRESNEL : 43.

FURETIÈRE : 110, 111.

GAUTIER (Th.) : 67 et 68 en n., 119, 122, 186 en n.

GEER (DE) : 125, 209.

Genèse (La) : 59, 165, 168, 172.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Et.) : 58, 59, 94, 100, 121, 123, 174, 192.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Is.) : 9, 22, 40, 84.

Géométrie transcendante : 159, 165, 182, 253.

GERMAIN (Abbé) : 164 en n.

Gérondif : 339.

- GERVAIS (P.): 172.
GIARD (A.): 36, 174.
GILBERT : 219.
GIRAUD (V.): 184.
GÖTTE : 58, 355.
GOOSSENS : 209.
GOURMONT (R. DE): 97, 128.
Grande alliance : 34, 65.
Grandissement épique : 153, 154.
GRANDVILLE : 118, 122, 223, 269.
Grèce : 130, 150, 151, 220.
Grillon : 109, 112, 116, 119, 131, 133, 136, 137, 142, 150, 154, 196, 198, 203.
GRIMARD (E.): 244.
GRIMAUD : 174.
GUÉNEAU DE MONTBÉLIARD : 268.
GUÉRIN (Maurice DE): 66.
GUÉRIN-MÈNEVILLE : 123.
GUESDE (J.): 42.
- HACHET-SOUPLET : 159.
HAECKEL (E.): 36, 94, 174, 178.
Hanneton des Pins : 61.
Harmas (L'): 17, 26 et suiv., 33, 38, 62, 74, 83, 90, 139, 143, 181, 274, 357.
Harmonie : 312, 348.
Harmonie préétablie : 59, 158 et suiv., 162 et suiv., 177, 253.
Harmonies de la Nature : 53, 67 en n., 112, 292.
Harmonies Poétiques et Religieuses : 55, 173.
Helléniste (Fabre en tant qu'): 220.
HÉMENT (F.): 244.
HÉRÉDIA (J.-M. DE): 11, 219.
HERSCHELL : 11.
HERZEN : 35.
HÉSIODE : 144, 150.
HETZEL (J.): 118.
HINGSTON (major): 197, 203, 206.
Histoire des Animaux d'Aristote : 104.
Histoire de la Bûche : 38, 218, 221, 224, 243, 244, 272, 321, 327.
Histoire Naturelle des Animaux Articulés : 61, 123, 271.
HÖFER (F.): 99, 244.
HOMÈRE : 136, 137, 143, 144, 150, 157, 216, 275, 285, 303.
Homère des Insectes (origine de l'expression): 128, 356.
Homme (comparé à l'animal): 42.
Homme préhistorique : 79, 80.
HORACE : 53, 220.
HOULLEVIGUE (L.): 177.
HOUSSAYE : 36.
HUBER (François): 11, 61, 65, 104, 105.
HUGO (Victor): 9, 11, 20, 34, 42, 66, 67 en n., 82, 90, 106, 114, 115, 120 en n., 122, 124, 128, 133, 147, 157, 178, 182, 192 en n., 199, 201, 240, 295, 297, 356.
HUXLEY : 42, 94, 174.

Hyménoptères : 146, 160 et suiv., 191, 202, 205, 206, 209, 247, 249.

Hyperbole : 67, 154, 155.

Hypermétamorphose : 204, 205, 250, 273, 312.

Idées politiques de Fabre : 47, 48.

Idées sociales de Fabre : 46, 48, 255.

Iliade : 130, 133, 201, 250, 256, 286.

Imitation de J.-C. : 53, 158.

Immortalité de l'âme : 182 et suiv.

Inde (Poèmes de l') : 113, 130, 247.

Industrie (L') : 244, 256.

Infini dans les Cieux (L') : 55.

Insectaria : 90 et suiv.

Insecte (intérêt de l') : 11, 92, 97 et suiv.

Insecte (L') : 66, 88, 105, 120, 125, 236, 259.

Insectorum Theatrum : 219.

Insectotheologia : 158.

Instinct : 56, 93, 102, 103, 146, 162 et suiv., 167, 182, 191 et suiv., 196 et suiv., 202, 249, 252, 269.

JACOTOT : 219.

JANET (P.) : 41 en n., 44, 172.

JANIN : 118.

JANKELEVITCH (M.) : 103.

JOUEAU (M.) : 268 en n., 272, 322.

JUDULIEN (Frère) : 205.

JULIAN (P.) : 46 en n., 53 en n., 160, 187 en n., 215 en n., 250 en n., 271, 323.

JUSSIEU (DE) : 56, 313.

Kalévala : 256.

KANT : 41, 177.

KARR (Alphonse) : 74, 117, 235.

KELLER : 209.

KOSCHWITZ : 323.

KUNCKEL D'HERCULAIS : 205.

LA BRUYÈRE : 46, 53, 110, 278.

LACAZE-DUTHIERS : 92.

LACHELIER : 44, 175.

LACORDAIRE (Th.) : 10, 11, 123, 125, 155, 208.

LA FONTAINE : 27, 90, 109, 110, 116, 131, 143, 145, 149, 151, 153, 155, 194, 223 et suiv., 240, 242, 270, 275, 321, 322, 323, 327 et suiv.

LAGRANGE : 56.

LAHKOWSKY : 206.

LAMARCK : 9, 59, 94, 121, 123, 172, 174, 192, 216.

LAMARTINE : 20, 32, 52, 53, 54, 55, 66, 69, 82, 106, 114, 171, 173, 240, 250, 272, 297, 356.

LAMOTHE-LE VAYER : 255.

LANDON : 209.

LAPLACE : 11, 56, 57, 60, 167, 174, 216.

- LAPRADE (V. DE) : 11, 34, 116, 173.
Latiniste (Fabre en tant que) : 183, 219, 221, 345.
LATREILLE (P.-A.) : 10, 13, 33, 119, 121, 122, 125, 155, 231.
LE BOSSU (P.) : 150, 157.
LECONTE DE LISLE : 9, 48, 66, 68, 82, 113 en n., 116, 121 en n., 356.
Lectures de Fabre : 20, 27, 51, 219, 311, 317.
LE DANTEC : 36.
LEDUC (St.) : 174.
LEEUWENHOEK : 231.
Légende des Siècles (La) : 66, 128, 133, 201.
LEGROS (Dr.) : 17, 28, 29, 30, 34, 37, 53, 62, 68, 71, 83, 84, 94, 128, 165, 168, 184, 220, 236, 241, 272, 273 en n.
LEIBNIZ : 56, 57, 60, 171, 183, 190.
LÉLUT : 42.
LEPELLETIER DE SAINT-FARGEAU : 11, 123, 125, 204.
LEMOINE (P.) : 176.
LEROUX (P.) : 182.
LE ROY (Ed.) : 99 en n.
LEROY (G.) : 192.
LESSER : 112, 157 et suiv., 233, 298.
Lettres Philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des Animaux : 192.
LEVERRIER : 11, 57.
LINNÉ : 10, 58, 94, 121, 122, 172, 267, 269, 313.
LITTRÉ : 42.
Livre des Champs (Le) : 244, 245.
Locutions verbales : 335.
LŒB : 36.
LOTI (Pierre) : 66, 150.
LUBBOCK (J.) : 42, 174, 193, 197, 202.
LUCAS : 11, 123.
LUCRÈCE : 127, 133, 220, 274, 288, 302, 355.
Lutte pour la vie : 133, 186.
LYONNET : 209.
Lyrisme de Fabre : 61, 153, 154, 236, 252.
- MACÉ (J.) : 244.
MAETERLINCK (M.) : 97, 128, 129, 141, 146, 154, 179, 271.
MAGENDIE : 161.
MAGY : 172, 173.
Mahabharata : 133, 157, 247.
MAISTRE (Jh. DE) : 133, 150.
Mal (problème du) : 184 et suiv.
MALEBRANCHE : 64, 100, 106, 110, 158, 171, 189, 190.
MALLARMÉ (Stéphane) : 24.
MALPIGHI : 121, 231.
MANENT (L.) : 164 en n.
Mante religieuse : 100, 101, 102, 118, 130, 133, 134, 136, 144, 145, 159 et suiv., 205, 209, 233, 243, 269, 270.
MARCHAL (P.) : 99, 202, 204, 205, 207, 208.
MARGERIE (A. DE) : 173.
MARTIN (Aimé) : 54.

- Matérialisme : 35, 36, 41 et suiv., 168, 172, 174, 177.
Mathématiques (Goût de Fabre pour les) : 56, 83, 85, 166, 217, 296, 314.
MATHON (L.) : 31, 38, 58 en n., 184 en n., 223 en n.
MATTHIOLE : 219.
MAYNIAL (Ed.) : 164 en n.
Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes : 105.
MÉNARD (L.) : 100 en n.
Mer (La) : 237 et suiv.
MÉRIAN (Sybil) : 65, 104.
METALNIKOFF : 207.
Métamorphoses : 100, 101, 137, 204, 209, 312.
Métamorphoses (Voir Ovide).
Métaphores : 154, 155, 166, 217, 227, 269, 278, 280, 281, 291 et suiv.
Métempsychose : 115, 168, 182.
Météorologie : 83.
« Méthode ignorante » : 86.
MICHELET : 9, 11, 27, 33, 34, 41, 66, 85, 88, 97, 101, 104, 105, 115, 120, 122, 125, 155, 183, 231, 236, 238, 242, 258, 259, 264, 275, 277, 279, 291, 302 en n., 303, 306, 316, 320, 321, 322, 323, 327 et suiv., 356.
Micromégas : 87, 241.
MILL (John Stuart) : 17, 23 à 27, 32, 37, 40, 46, 161, 185 et suiv.
MILLET (J. G.) : 38.
MILNE (Edwards) : 18, 22, 40, 91, 123.
MILTON (J.) : 68, 69, 127.
Mimétisme : 177.
MISTRAL : 28, 150, 322.
Mœurs pittoresques des Insectes : 124, 158, 239.
Moïse : 165, 172, 220.
MOLESCHOTT : 36.
MOLITOR (Dr.) : 203.
Monisme : 36, 172, 174.
MONTAIGNE : 109, 110, 172, 189, 192, 253, 270, 279, 291, 306.
MONTESQUIEU : 232.
MOQUIN-TANDON : 22, 27, 32, 58, 322.
Morale zoologique : 131.
MÔREAU DE TOURS : 42.
MORNET (D.) : 112.
Mort (problème de la) : 134, 181, 185, 198, 199.
MOUFFET (Th.) : 219.
MULSANT : 123, 124, 125.
Muséum d'Histoire Naturelle : 121.
Musique (goût de Fabre pour la) : 84, 303.
MUSSET (Alfred DE) : 135, 149, 172.
MUSSET (Paul DE) : 118.
Myriapodes : 62, 78, 84, 100, 243.
Myriologie : 128, 137, 266.
Mythologie : 80, 130, 137, 144, 151, 155, 157, 67. 286.
NAPOLÉON III : 24, 36, 48.
Nature (Sentiment de la) : 49, 67, 130, 142, 152, 159, 166, 171, 181, 186, 247, 260 et suiv., 303.
Nature chez Elle (La) : 67 en n., 119, 186.
Négation (syntaxe de la) : 340, 341.

NEWPORT : 10, 86, 125, 204.
NEWTON : 32, 40, 56, 57, 60, 75, 167, 198.
NICOLLE (Ch.) : 191.
Niebelungen : 133.
NIETZSCHE : 48.
NIEUWENTYT : 112.
NODIER (Charles) : 116, 118.
NOËL (Eugène) : 118.
Noms des Insectes : 151, 312, 313.
Nombre (Le) : 55, 56, 58, 220, 272.
NOURRISSON : 44.

Odyssée (L') : 151.
Oiseau (L') : 237 et suiv.
OLIVIER : 11, 123.
OLLÉ-LAPRUNE (L.) : 44.
Orange (séjour à) : 25, 44, 322.
ORBIGNY (Ch) : 10.
Orientation (Faculté chez les Insectes) : 206, 207.
Origine des Espèces : 59.
Oubreto : 43, 48, 142, 143, 144, 168, 186, 241, 250, 261, 272, 288, 299, 322, 331, 339.
Outillage de Fabre : 91, 181, 182.
Ouvrages scolaires et de vulgarisation : 25, 26, 74, 83, 221, 243 et suiv., 273, 311, 357.
OVIDE : 101, 137, 220, 221, 247, 269.

Paléontologie : 78, 98, 115, 145, 176.
PALISSY (Bernard) : 109.
Papillons : 110, 116, 130, 135, 158, 196, 206.
Paralysation : 23, 160, 161, 202.
PARÉ (Ambroise) : 109.
Participe : 339.
Parthénogénèse : 209, 233.
PASCAL (Blaise) : 67, 110, 111, 152 et suiv., 198, 307.
PASTEUR : 24, 25, 32, 34, 37, 172, 182.
Pathétique des Insectes : 148.
PATITJAUD (E.) : 206.
PECKHAM : 197, 202, 211.
Pédagogie de FABRE : 215, 218, 270, 273.
PELLETAN (C.) : 42.
PERCHERON : 11, 123, 124.
PÉREZ (J.) : 35, 197, 201, 208, 209, 210.
Périphrases : 151, 155, 217, 269, 280, 297.
PERRIER (Edmond) : 159, 194, 196, 197, 205.
PERSE : 220.
Petites et Grosses Bêtes, essai de Zoologie populaire : 118.
PETRUNKEVITCH : 203.
PEYERIMHOFF (P. de) : 203, 275.
PHILISCUS DE THASOS : 104.
Philosophie de l'Histoire Naturelle : 172.
Philosophie Zoologique : 123, 192.

- PICARD (F.) : 39, 159, 177, 201, 210, 211, 228.
PICTET : 173.
Pittoresque : 144.
Plante (La) : 181, 243, 245, 256.
PLATON : 48, 56, 57, 150, 182, 218, 220.
PLAUTE : 220.
Pléiade (La) : 109, 320, 331.
PLINE L'ANCIEN : 88, 104, 112, 219, 220, 232.
PLUCHE (Abbé) : 112, 158.
Poème sur la Captivité de Saint Malc : 110.
Poésies françaises de FABRE : 84, 183, 224, 243, 271, 272, 286.
POINCARÉ (Henri) : 175, 216.
POINCARÉ (Raymond) : 38, 128.
POIRET (J.-L.-M.) : 209.
POUCHET : 173.
PRENANT (M.) : 201, 206.
Prosopopée : 227, 301.
PROUDHON : 41.
Provence (La — dans l'œuvre de Fabre) : 68, 71, 73, 79, 130, 141, 151, 267, 272, 321, 322 et suiv.
Providence : 12, 36, 53, 54, 165, 171, 191, 234.
Psychologie de l'Insecte : 101, 146, 191, 192, 194.
PYTHAGORE : 57, 166, 182, 218.
- QUATREFAGES (De) : 44, 92, 173.
QUINET (Edgar) : 11, 82, 98, 99, 119, 122, 174, 356.
- RABAUD (Et.) : 159, 201 en n., 202, 210.
RABELAIS : 27, 240, 242, 267, 270, 275, 279, 295.
RABINDRANATH TAGORE : 28.
RACINE (Jean) : 270, 332.
RACINE (Louis) : 51, 158, 219, 297.
RASPAIL : 21, 32.
RAVAISSON : 44.
Réalistes (expressions familières et) : 267 et suiv., 280, 298, 319, 320.
RÉAUMUR : 10, 13, 33, 58, 61, 86, 87, 89 et suiv., 101, 105, 111, 112, 121, 125, 152, 155, 203, 209, 231, 236, 238, 242, 248, 263, 274, 275, 302, 312, 347 et suiv., 356.
REBOUL (Jean) : 20, 52, 54, 60, 139.
REDI : 121, 231.
REFORT (L.) : 303, 306, 316, 320, 329 et suiv.
Règne Animal (Le) : 58, 123, 193.
Religion naturelle : 94, 157, 159, 164, 167 et suiv., 171 et suiv.
Religion (La) : 51 et suiv., 158, 297.
RENAN (E.) : 9, 36, 40, 42, 48, 49, 66, 85, 117, 174.
RENAULT (J.) : 30, 131, 241.
RENDU (V.) : 124, 158, 173, 194, 239.
RENOUVIER : 24.
REQUIEN (E.) : 21 et suiv., 32, 58, 72, 173.
Rêve de d'Alembert : 111.
REYNAUD (Jean) : 168, 173, 182.
RICHEPIN (Jean) : 164.
RICHT (C.) : 207.

- ROBIN : 174.
RODIN (sculpteur) : 159.
ROLLIER : 272.
ROLLIN : 255.
Roman de Renart : 109, 226, 238.
ROMANES (G.-J.) : 193, 197.
Romantisme : 9, 11, 12, 66, 93, 105, 113 et suiv., 171, 277.
RONSARD : 109, 331.
ROSTAND (Edmond) : 29, 128, 154.
ROSTAND (Jean) : 27, 106, 175, 176 en n., 211.
ROUBAUD : 202.
Rouergue : 18, 30, 68, 71, 171, 240, 322.
Rouergue (hommes illustres du) : 18, 19.
ROUMANILLE : 322.
ROUSSEAU (J.-J.) : 20, 66, 112, 182, 279, 306.
ROUX (J.-Ch.) : 39, 128, 139.
- SAINTE-BEUVE : 172.
SAINT-HILAIRE (B.) : 44.
SAINT-SIMON : 232.
SAND (George) : 11, 66, 116, 118, 122.
Sapho : 150.
SAVIGNY : 23.
Scarabée : 12, 64, 74, 79, 80, 85, 93, 100, 103, 111, 115, 122, 130, 134, 135, 137, 142, 143, 146, 147, 149, 150, 153, 154, 157, 166, 195, 205, 226, 247, 248, 253, 258, 269, 274.
Schah-Nameh : 247.
Scènes de la Vie privée et publique des Animaux : 118.
SCHAM : 177.
Science (Fabre devant la) : 85, 93, 165, 167, 171, 175 et suiv., 201 et suiv., 207, 303, 313, 355.
Scorpion : 64, 75, 79, 90, 93, 115, 133, 136, 145, 146, 151, 154, 176, 207, 233, 243, 248.
SCUDÉRY : 130.
Semaine ou la Création du Monde (La) : 109.
SEANANCOUR : 143.
SÉNÈQUE : 183, 218.
Sérignan : 17, 26, 64, 78, 87, 139, 152, 183, 206, 221, 322.
SERRES (M. DE) : 9, 11, 124, 172.
SERRES (O. DE) : 109.
SÉVIGNÉ (M^{me} DE) : 140, 141.
SHAKESPEARE : 128, 134, 288.
Sibylle de Cumès : 103.
Siècle (XIX^e) : 9 et suiv., 44, 66, 113 et suiv., 121 et suiv., 161, 171 et suiv., 193, 275, 356.
SIMON (Jules) : 44, 173.
Société Entomologique de France : 10, 122.
SOCRATE : 150, 153, 164, 178.
Sphégiens : 12, 23, 62, 100, 102, 130, 131, 133, 147, 154, 163, 177, 190, 196, 202, 204.
Spiritalisme passionné de Fabre : 19, 36, 38, 52, 60, 159 et suiv., 168 et suiv., 171 et suiv., 249, 355.

STAHL (P.-J.) : 118.

STRAUS-DURCKHEIM : 9, 99, 124, 158, 172, 193.

Style de Fabre : 216 et suiv. 238, 244, 252, 264 et suiv. 271 et suiv.

Suites à Buffon : 123, 125.

SWAMMERDAM : 10, 11, 14, 65, 104, 121, 125, 152, 219, 231, 234.

Synonymie : 277, 279 et suiv. 311.

Système du Monde : 57.

TACITE : 54, 218.

TAINÉ : 42, 48, 117, 173, 174, 194.

Terre (La) : 74, 77, 164, 165, 243, 244, 272, 286, 304, 321.

Terre et Ciel : 168, 173.

THÉNARD : 56.

THÉOCRITE : 140, 144.

Théologie de la Nature : 112, 158.

Théologie des Insectes : 12, 158, 161, 233.

THIERRY (Augustin) : 85.

THIERRY (J.) : 28.

THOMAS (Saint) : 162, 163, 184, 190, 198.

THOMAS (M.) : 198.

THOMAS (E.) : 211.

THUCYDIDE : 147.

TIGNY (M^{me} DE) : 105, 122.

TITE-LIVE : 345.

TOUSSENEL : 155, 238 et suiv., 242, 270.

Traité de la Connaissance de Dieu : 110, 131, 158, 162, 190, 198.

Traité de l'Existence de Dieu : 110, 158, 197, 198.

Traité des Animaux : 56, 192.

Traité des Sensations : 56.

Transformisme : 35, 59, 94, 173 et suiv., 185, 192, 194, 274, 301, 302.

TRAUBE : 174.

TRUBLET (Abbé) : 190 en n.

Upanishad : 136.

VACHEROT : 41, 42.

VACQUERIE (A.) : 34.

VALMIKI : 136, 157.

VANDEL : 205.

Vaucluse : 72, 130, 141, 260.

VAYSSIÈRE : 34.

VÉDAS : 13, 68.

VÉRAN (J.) : 73.

Verbe : 335.

Verbe pronominal : 337.

Verbe (constructions) : 338.

VERHOEFF : 205.

VIALLETON : 99, 216.

VIDAL (G.) : 184.

VIGNON (P.) : 176 en n., 177.

VIGNY (A. DE) : 66, 186, 323, 356.

VIREY (J.-J.) : 172.

VIRGILE : 29, 53, 69, 131, 134, 135, 140, 143, 144, 163, 219, 240, 253.

Virgile des Insectes : 29, 128, 219.

Vocabulaire de Fabre. 217, 227, 275, 294 et suiv., 311 et suiv., 325 et suiv., son vocabulaire des couleurs : 258, 259.

VOGT (C.) : 36, 42, 174, 193.

VOLTAIRE : 87, 106, 111, 153, 157, 164, 172, 184, 240, 241, 242, 270, 312.

Voyage autour de mon Jardin : 74, 117, 235.

WALCKENAER : 122, 124.

WALLACE : 133.

WOLLMAN : 207.

ZOLA (E.) : 356.

Zoologie marine : 92.

Zoologie Passionnelle : 155, 238.

Zoonomia : 192.

Vu le 15 mars 1941,

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris*

J. VENDRYES

Vu et Permis d'imprimer :

*Le Doyen de la Faculté des Sciences
chargé des fonctions de
Recteur de l'Académie de Paris*

Ch. MAURAIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	9

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMERE DES INSECTES

I. — Prologue biographique	17
II. — Portrait de Fabre	29
III. — Ferveur morale	41
IV. — Formation de son esprit	51
V. — Le feu sacré - L'amour de la nature	61
VI. — Fabre explorateur	71
VII. — Le visionnaire	77
VIII. — Le savant - L'entomologiste	83

DEUXIÈME PARTIE

UNE BIBLE DE LA NATURE

I. — Prodigious intérêt des Insectes	97
II. — L'insecte dans la littérature française	109
III. — L'ère de l'entomologie	121
IV. — L'épopée des Insectes	127
V. — Le décor	139
VI. — Héros épiques	145
VII. — Une Apocalypse de la nature	157

	Pages
VIII. — Drame métaphysique	171
IX. — Autre drame	181
X. — L'âme des Insectes.	189
XI. — Fabre et la science.	201

TROISIÈME PARTIE

L'ART

I. — La rhétorique de Fabre.	215
II. — L'érudition classique	219
III. — L'influence de La Fontaine.	223
IV. — Autres influences et imitations.	231
V. — Influence des ouvrages didactiques.	243
VI. — La composition.	247
VII. — La description	257
VIII. — Les récits	263
IX. — Réalisme	267
X. — Le style	271
XI. — Sa richesse et sa variété.	277

LES ORNEMENTS DU STYLE

XII. — Comparaisons.	285
XIII. — Métaphores	291
XIV. — Périphrases.	297
XV. — Autres figures.	301
XVI. — Le rythme	303

VOCABULAIRE ET SYNTAXE

XVII. — La langue - Le vocabulaire.	311
XVIII. — La syntaxe - Influences provençales.	321
a) Le nom	325
b) L'Article	326
c) Adjectifs ou participes substantivés.	328
d) L'Adjectif adverbial	331
e) Le Pronom	332
f) Adjectif pronominal	334

	Pages
<i>g) Le Verbe</i>	335
<i>h) Verbe pronominal</i>	337
<i>i) Autres constructions du Verbe</i>	338
<i>j) Participes et Gérondifs</i>	329
<i>k) L'Adverbe</i>	340
<i>l) La Préposition</i>	343
<i>m) La Conjonction</i>	344
<i>n) Latinismes</i>	345
<i>o) La phrase</i>	347
Conclusion.	355
Appendice : La bibliothèque de l'Harmas.	357
Ouvrages publiés par J.-H. Fabre.....	359
Bibliographie	361
Index alphabétique	365

Le Sémaphore. — Marseille



